# LA BIBLE

## ET LES DÉCOUVERTES MODERNES

### EN PALESTINE, EN ÉGYPTE ET EN ASSYRIE.

IV

# DU MÊME AUTEUR

MÉLANGES BIBLIQUES. LA COSMOGONIE MOSAIQUE D'APRÈS LES PÈRES, SUIVIE D'ÉTUDES DIVERSES RELATIVES A L'ANCIEN ET AU NOUVEAU TESTAMENT *(Les inventeurs de l'explication naturelle du miracle : Eichhorn et Paulus. — Les inscriptions sinaïtiques. — L'authenticité de l'histoire de Susanne. — Les Samaritains au temps de Notre-Seigneur. — Les Synagogues au temps de Notre-Seigneur. — Les Actes des Apôtres et les découvertes épigraphiques)*, par F. VIGOUROUX, prêtre de Saint-Sulpice. Avec une carte et des illustrations d'après les monuments, par M. l'abbé DOUILLARD, architecte, in-12. Paris, 1881, Berche et Tralin.

MANUEL BIBLIQUE OU COURS D'ÉCRITURE SAINTE A L'USAGE DES SÉMINAIRES. ANCIEN TESTAMENT, par F. VIGOUROUX, prêtre de Saint-Sulpice. NOUVEAU TESTAMENT, par L. BACUEZ, prêtre de Saint-Sulpice, deuxième édition, 1881, 4 volumes in-12. Paris, A. Roger et F. Chernoviz.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE — JEANNE ROBERT

# LA BIBLE

ET

# LES DÉCOUVERTES MODERNES

## EN PALESTINE, EN ÉGYPTE ET EN ASSYRIE

PAR

F VIGOUROUX

Prêtre de Saint-Sulpice

AVEC DES PLANS, DES CARTES ET DES ILLUSTRATIONS

D'APRÈS LES MONUMENTS

Par M. l'abbé DOUILLARD, architecte

PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE DE M^GR^ L'ÉVÊQUE DE RODEZ

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

TOME QUATRIÈME

PARIS

BERCHE ET TRALIN, ÉDITEURS

69, RUE DE RENNES, 69

1882

# LA BIBLE

## ET LES DÉCOUVERTES MODERNES

### EN PALESTINE, EN ÉGYPTE ET EN ASSYRIE.

---

## TROISIÈME PARTIE.

# LES ROIS.

---

## LIVRE SECOND.

### DEPUIS LE SCHISME DES DIX TRIBUS JUSQU'A LA RUINE DU ROYAUME D'ISRAEL.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### ROBOAM ET SÉSAC.

A peine Salomon avait-il fermé les yeux que son royaume se disloqua. L'éclat de sa gloire avait maintenu ses peuples dans l'obéissance, mais dès qu'il eut été enseveli dans le tombeau, le mécontentement, longtemps contenu, fit explosion. Il avait écrasé ses sujets sous le poids des plus lourdes charges; ils étaient décidés à ne plus les porter. Le fils et le successeur de Salomon, Ro-

boam, ne sut pas comprendre ce qu'il y avait de fondé et de légitime dans les réclamations des chefs des tribus ; il refusa de les satisfaire.

Le cri d'insurrection et de révolte qui avait retenti en Palestine, dans les derniers temps du règne de David, se fit entendre de nouveau :

> Qu'avons-nous de commun avec David?
> Notre héritage est-il avec le fils de Jessé?
> A tes tentes, Israël!
> David, veille maintenant sur les tiens [1].

Les dix tribus du nord se séparèrent alors pour toujours de la maison de David et mirent à leur tête le roi Jéroboam. Ainsi s'accomplirent les prophéties que Dieu avait faites à Salomon et à Jéroboam : « Parce que tu n'as point gardé mon alliance et les préceptes que je t'avais prescrits, avait-il dit au fils de David, je déchirerai et je diviserai ton royaume et je le donnerai à ton serviteur [2]. » Et le prophète Ahias, de Silo, couvert d'un manteau neuf, ayant rencontré Jéroboam, un jour qu'il sortait de Jérusalem, avait coupé son manteau en douze parts et lui en avait donné dix, en lui disant au nom du Seigneur : « Prends pour toi ces dix parts, car Jéhovah le Dieu d'Israël dit ceci : Je diviserai le royaume de Salomon et je te donnerai dix tribus,... parce qu'il m'a abandonné... Je ne lui ôterai pas tout le royaume, et je l'en laisserai chef durant tous les jours de sa vie... mais j'ôterai le royaume à son fils et je te donnerai dix tribus [3]. »

1. I (III) Reg., xii, 16 ; cf. II Sam. (II Reg.), xx, 1.
2. I (III) Reg., xi, 11.
3. I (III) Reg., xi, 28-36.

Les promesses que Dieu avait faites à Jéroboam le forcèrent de quitter la Palestine pour échapper aux poursuites de Salomon, qui voulut faire périr le futur rival de son fils. Il se réfugia en Égypte, à la cour de Sésac. A la nouvelle de la mort de Salomon, il se hâta de retourner dans sa patrie et ce fut lui sans doute qui dirigea le mouvement à la suite duquel eut lieu le schisme des dix tribus. Schisme déplorable, qui eut pour tous les enfants de Jacob les plus funestes suites! Le royaume divisé ne fut plus en état de résister à ses ennemis avec le même succès; bien plus, les tribus du nord, qui formèrent ce qu'on appela le royaume d'Israël, furent souvent en guerre avec la tribu de Juda, qui, jointe à la tribu de Lévi et de Benjamin, donna son nom au royaume du sud. Ils s'affaiblirent ainsi mutuellement et devinrent une proie facile aux armes de l'étranger. Le règne de Roboam nous en offre déjà un exemple.

Au moment de ce grand changement politique, opéré dans la constitution israélite, une nouvelle période s'ouvre dans l'histoire du peuple de Dieu. Depuis qu'il est établi en Palestine, il n'a guère eu à souffrir que des incursions des tribus voisines. A l'heure où nous sommes arrivés, les plus grandes puissances du monde d'alors, l'Égypte et l'Assyrie, puis Babylone, vont se précipiter comme un ouragan dévastateur sur les enfants de Jacob, et elles ne cesseront leurs ravages qu'après les avoir ruinés ou avoir disparu elles-mêmes de la face du monde. Nous allons maintenant retrouver les Égyptiens, ainsi que les Sémites des bords de l'Euphrate et du Tigre, qui, depuis Abraham, Joseph et Moïse, n'ont plus paru à nos yeux qu'en passant et à de rares intervalles. En les retrouvant cette fois sur nos pas, ils se montreront à nous, non plus seulement comme autrefois, éclairant indirectement les faits

que nous avons à raconter, mais tenant, en quelque sorte, à la main, des documents originaux qu'ils présenteront à notre étude et qui nous raconteront, à leur manière, les événements mêmes que nous rapporte la Bible.

Dans l'histoire des patriarches et de l'Exode, l'épigraphie égyptienne et assyrienne nous a fourni le moyen de contrôler nos Saints Livres, en nous montrant que ces derniers étaient un reflet fidèle des mœurs et des coutumes de cette époque; désormais nous n'aurons plus seulement un reflet des tableaux bibliques, nous en aurons, en quelque sorte, la contre-épreuve; l'Égypte et plus encore l'Assyrie, nous offriront des documents qui nous permettront de contrôler directement, de compléter, d'éclaircir, de justifier les récits sacrés. L'Égypte et l'Assyrie ne disparaîtront plus, pour ainsi dire, de notre horizon; nous pouvons dire, en empruntant les paroles d'Isaïe. :

En ce jour, il y aura un chemin d'Égypte en Assyrie ;
L'Assyrie va en Égypte et l'Égypte en Assyrie.
Et l'Égypte est asservie à l'Assyrie.
En ce jour, Israël sera [joint comme] troisième à l'Égypte
et à l'Assyrie [1].

Les rapports directs entre l'Assyrie et Israël, la période de luttes et de combats entre la puissante Ninive et le faible royaume de Samarie ne commenceront pas aussitôt après le schisme des dix tribus, mais l'Égypte attaque Juda dès que ses frères l'ont abandonné et l'épigraphie égyptienne nous fournit une confirmation de la narration biblique sur ce point important.

Le 23 novembre 1828, Champollion le jeune, notre grand égyptologue français, remontait le cours du Nil.

1. Is., XIX, 23-24.

Il débarqua un soir, au coucher du soleil, pour jeter un coup d'œil, pendant une heure ou deux, sur les ruines de Karnak [1] Vers l'extrémité du mur méridional du grand temple, il s'arrêta devant l'image d'un pharaon, qui, le bras levé, frappait des prisonniers agenouillés devant lui. Derrière eux se développait une longue file de cent cinquante personnages barbus, non Égyptiens, par conséquent, à demi cachés par des boucliers couverts d'inscriptions. Quand notre savant compatriote arriva devant le vingt-neuvième de ces cent cinquante personnages, il lut : *Le roi de Juda, Yutaha Mĕlek.* On devine sans peine quelle fut son émotion, en lisant ces simples mots. Le monarque égyptien qui avait fait graver ses exploits sur ce mur, c'était Sésac; le roi juif qui était là figuré, sous ses yeux, c'était Roboam, le fils de Salomon. Champollion venait de découvrir sur le sol d'Égypte la confirmation du récit du chapitre XII du second livre des Paralipomènes.

La découverte de Champollion marque une date importante dans l'histoire de la critique biblique. Elle a été comme le prélude et le présage d'un grand nombre d'autres; elle a ouvert un champ nouveau à l'exégèse sacrée. C'était la première fois, depuis que nos Livres Saints avaient été écrits, que l'on trouvait sur un monument profane la confirmation directe d'un fait raconté par les écrivains inspirés. Lorsque celui qui devait être un jour le cardinal Wiseman prononçait à Rome, peu de temps après, ses célèbres *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, il parlait avec une sorte d'enthousiasme, de la représentation de Karnak. « Certes,

1. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie en* 1828 *et* 1829, Paris, 1833, p. 97-98. Voir son récit plus loin, p. 14.

s'écriait-il, nous pouvons dire qu'aucun monument découvert jusqu'à ce jour n'a donné une nouvelle preuve aussi convaincante de l'authenticité de l'Histoire Sainte [1] »

Par une singulière coïncidence, le premier monarque qui a fourni à l'archéologie biblique une preuve originale et contemporaine de la véracité du livre des Rois est aussi le premier pharaon dont la Bible nous fasse connaître le nom propre.

Le pharaon que nous avons l'habitude d'appeler Sésac, d'après la Vulgate, est nommé, par la Bible hébraïque, Schischaq; par Manéthon, Sésonchis [2]; par les monuments égyptiens, Scheschanq ou Schaschanq [3] Ses titres complets sont Hat-cheper-ra Sotep en-ra Miamun Scheschanq. C'est le chef de la XXII^e^ dynastie égyptienne. Son identité, autrefois contestée, n'est plus douteuse aujourd'hui, et des découvertes récentes viennent de nous apprendre sur ce vainqueur de Juda d'autres faits importants.

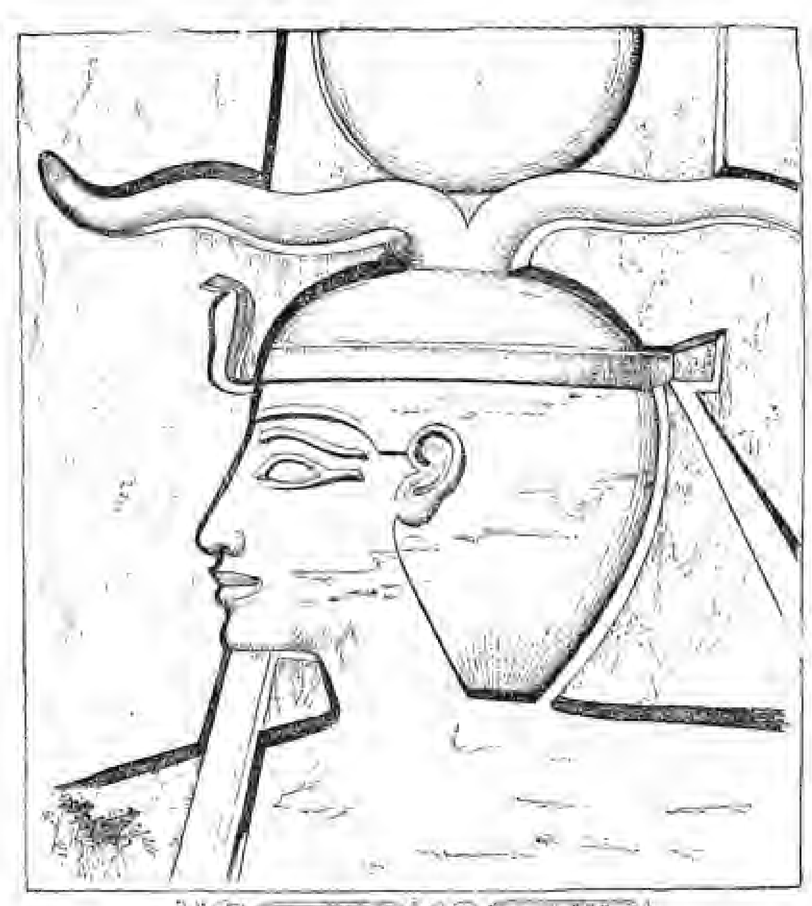
On avait déjà soupçonné, il est maintenant fort probable que Sésac n'était pas d'origine égyptienne, mais assyrienne [4]; il était donc sémite et de même race que

1. Wiseman, *Discours*, 9e disc., trad. Genoude, 2e éd., 1841, t. II, p. 114.

2. Sésac n'est nommé ni par Hérodote ni par Diodore de Sicile.

3. Voir, Planche LIV, le portrait de Sésac, avec son cartouche, d'après Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, Abth. III, t. VIII, Blatt 300, nº 76.

4. Nous avons dit, t. III, p. 439, que ce point était contesté par M. Maspero. Il faudra de nouvelles découvertes pour en établir la certitude ou la fausseté. En attendant, l'opinion de M. Brugsch mérite d'être exposée. M. Maspero admet d'ailleurs, dans son *Histoire des peuples de l'Orient*, l'origine sémite de la famille de Sésac, et c'est là le fait important dans cette question. « C'était bien une famille sémite, dit-il, p. 339, que le hasard des événements portait jusqu'au trône d'Égypte : malgré



les Hébreux. Son père était un roi assyrien qui portait le nom du premier conquérant, Nemrod. Celui-ci alla mourir en Égypte, et son tombeau a été retrouvé à Abydos. Une inscription de Hir-Hor, à Thèbes, traduite par M. Brugsch, atteste que l'Égypte était très troublée sous la domination de la XXI$^{e}$ dynastie. Le roi d'Assyrie, Naromath ou Nemrod, se rendit à la tête d'une armée dans la vallée du Nil, sous prétexte de porter secours aux Ramessides, mais sans doute, en réalité, pour faire de leur royaume une province de la monarchie assyrienne. La mère de Nemrod était Égyptienne et probablement fille de Ramsès XIV Elle s'appelait Mehet-en-Usech. Ce furent ces liens de parenté qui amenèrent, selon toutes les vraisemblances, les Assyriens en Égypte. Nemrod remporta des succès, mais il mourut au milieu de ses triomphes et fut enseveli avec toute la pompe égyptienne.

M. Brugsch a découvert, à Abydos, sur un bloc de granit, et publié en 1877 [1] une inscription du père de Nemrod « roi des rois, roi d'Assyrie », appelé, comme plus tard son petit-fils, Schaschanq. Cette inscription, quoique en partie mutilée, est encore très longue et nous révèle des faits complétement ignorés jusqu'ici. M. Brugsch l'appelle « une des plus importantes et des plus surprenantes qui aient été découvertes sur le sol de l'Égypte [2]. » Elle a surtout pour objet d'assurer les honneurs funèbres perpétuels à Nemrod, mais elle nous apprend incidemment plusieurs événements historiques fort graves, qu'au-

sa longue résidence sur le sol de sa patrie adoptive, elle n'avait perdu ni le souvenir de son origine ni la mémoire de ses dieux nationaux. »

1. Brugsch, *Geschichte Aegypten's unter den Pharaonen*, p. 651-655.

2. Id., p. 656.

cun monument ne nous avait encore fait connaître. Cette invasion assyrienne en Égypte nous était tout à fait inconnue. Les Égyptiens avaient sans doute détruit avec soin tous les monuments qui pouvaient rappeler le souvenir de la victoire des Assyriens dans leur pays; le bloc de granit n'a peut-être échappé à cette destruction totale que parce qu'il avait été employé comme pierre de construction dans la cité des morts, Abydos.

M. Birch avait déjà soupçonné, avec beaucoup de sagacité, il y a quelques années, l'origine sémitique de la famille de Sésac, par l'examen de quelques-uns des noms propres portés dans sa famille : Takeloth (Téglath), Usarkon (Sargon), Nemaroth (Nemrod). M. Lepsius avait confirmé cette hypothèse par la publication de la tablette Har-p-sen, provenant du Sérapéum, et dans laquelle, à l'exception de la mère de Namuret (Nemrod), qui porte le titre de « mère royale », tous les noms mentionnés dans la généalogie sont sans titres et, de plus, d'aspect sémitique, à part ceux de quelques princes. Toutes ces inductions sont maintenant constatées et certifiées par les découvertes de M. Brugsch.

M. Brugsch a reconnu aussi dans une statue décapitée, en granit rouge, conservée aujourd'hui au musée de Florence, une des statues du roi Nemrod dont parle son père dans l'inscription d'Abydos. Éclairé par ses découvertes à Abydos, le savant allemand a pu lire encore le nom de Nemrod au milieu des hiéroglyphes taillés en creux dans le granit.

Ces découvertes de M. Brugsch, si elles sont confirmées par les recherches ultérieures, ne seront pas seulement importantes pour l'histoire de l'Égypte et de ses rapports avec l'Assyrie; elles le seront également pour l'histoire du peuple de Dieu; c'est surtout par ce côté qu'elles nous

intéressent, parce qu elles permettent de comprendre plus facilement l'invasion de Sésac en Judée.

Sésac avait déjà quelques droits sur l'Égypte par son aïeule Mehet-en-Usech, qui était probablement, comme nous l'avons remarqué, une fille de Ramsès XIV; il en avait de plus effectifs par les victoires de son père Naromath ou Nemrod. Il chercha à s'en créer de nouveaux par un mariage qu'il contracta avec Karamat, fille de Pisebchan Ier et d'une princesse thébaine, laquelle lui apporta en dot de riches territoires, ainsi que nous l'apprend une inscription de Karnak.

Le père de Karamat, Pisebchan, était frère du grand-prêtre Mencheperra, et, selon l'usage assyrien, il avait été établi vice-roi à Tanis; pendant que Sésac avait pris pour capitale Bubaste, Mencheperra demeurait à Thèbes, en sa qualité de grand-prêtre d'Ammon, et peut-être Ramsès XIV résidait-il aussi dans cette ville et y conservait-il le titre de roi.

C'est une princesse Ramesside, fille d'un roi de la XXe dynastie, ou plutôt une princesse de la XXIe dynastie, établie à Tanis et plus proche de la Palestine, qu'avait dû épouser le roi Salomon [1] L'Écriture, comme nous l'avons déjà remarqué [2], ne nous dit pas autre chose sur le beau-père de Salomon, sinon qu'il prit Gazer sur les Chananéens et la donna en dot à sa fille [3] ; les documents égyptiens ne nous ont jusqu'ici rien révélé qui nous permette de déterminer le nom de ce Pharaon.

Sésac régnait déjà en Égypte avant la mort de Salomon [4]. L'historien sacré nous apprend que ce roi d'É-

1. I (III) Reg., III, 1.
2. Voir ce qui a été dit à ce sujet, t. III, p. 439.
3. I (III) Reg., IX, 16. Voir t. III, p. 442.
4. I (III) Reg., XI, 10.

gypte accueillit à sa cour un sujet de Salomon, Jéroboam, qui était allé chercher auprès de lui refuge contre la colère du fils de David ainsi que nous l'avons dit précédemment.

L'accueil fait à Jéroboam indique chez les pharaons un changement de politique. Ce que nous avons raconté plus haut en explique suffisamment la cause : l'avénement d'une nouvelle dynastie, différente de celle avec laquelle s'était allié Salomon, avait produit d'autres intérêts. Sésac, originaire d'Assyrie, eût été bien aise sans doute de s'asservir la Palestine, afin d'assurer ses communications avec son pays d'origine.

Jéroboam qui, du temps de Salomon, avait trouvé son intérêt à exploiter la malveillance du pharaon contre la race de David, l'y trouva plus tard bien davantage encore lorsque, devenu roi des dix tribus du Nord, il eut à défendre son nouveau royaume d'Israël contre le fils de Salomon, Roboam, à qui il avait arraché ainsi la plus grande partie de son héritage. Aussi ce fut sans doute à son instigation et par ses conseils que Sésac entreprit sa campagne contre le royaume de Juda.

Dieu permit les ravages exercés par les Égyptiens contre les tribus du Sud pour les punir de leurs infidélités; mais la rivalité de Jéroboam et de Roboam et l'intérêt qu'avait le roi d'Égypte à maintenir des rapports faciles avec l'Asie antérieure furent un moyen dont la Providence se servit pour exécuter ses vengeances contre son peuple.

Les livres des Rois se contentent de mentionner l'invasion de Sésac et ses exactions [1], le second livre des Paralipomènes est plus explicite et nous fournit quelques détails précieux. « La cinquième année du règne de Ro-

1. I (III) Reg., XIV, 25-27.

boam, y lisons-nous, Sésac, roi d'Égypte, monta contre Jérusalem, parce qu'elle avait péché contre Jéhovah, avec douze cents chariots et soixante mille cavaliers, sans compter une multitude innombrable qui l'avait accompagné d'Égypte, Lybiens, Sukiens et Éthiopiens. Et il prit les villes fortes de Juda, et il arriva jusqu'à Jérusalem. Or le prophète Séméi se rendit auprès de Roboam et des princes de Juda qui s'étaient rassemblés à Jérusalem, fuyant Sésac, et il leur dit : « Voici ce que dit Jého-» vah : Vous m'avez abandonné, et moi je vous ai aban-» donnés aussi entre les mains de Sésac. » Et les princes d'Israël et le roi s'humilièrent et ils dirent : « Juste est » Jéhovah. » Et quand Jéhovah vit qu'ils s'humiliaient, sa parole se fit entendre à Séméi et il lui dit : « Parce qu'ils » se sont humiliés, je ne les perdrai pas complétement, » mais je leur donnerai un peu de secours, et toute ma » colère ne s'épanchera pas sur Jérusalem par la main de » Sésac ; ils lui seront cependant asservis, afin qu'ils sa-» chent quelle différence il y a entre ma domination et » celle des rois de la terre. » Sésac, roi d'Égypte, monta donc contre Jérusalem et il prit les trésors de la maison de Jéhovah (ou du temple) et les trésors de la maison du roi ; il prit tout, avec les boucliers d'or qu'avait faits le roi Salomon [1] »

Tel est le récit de l'auteur sacré. Il n'énumère pas ici quelles étaient les villes fortes prises par Sésac, mais il avait fait connaître un peu plus haut les noms des principales places de Roboam, et il est intéressant de les rapporter, parce que nous les retrouverons bientôt en partie nommées dans le bulletin de victoire du monarque égyptien : « Roboam, dit l'auteur des Paralipomènes [2],

1. II Par., XII, 2-9.
2. II Par., XI, 5-10.

résida à Jérusalem et il établit des places fortes en Juda; Bethléem, Étam, Thécué, Bethsur, Socho, Odollam, Geth, Marésa, Ziph, Aduram, Lachis, Azéca, Saara, Aïalon, Hébron, villes de Juda et de Benjamin, places fortes. »

Le vainqueur de Roboam nous a conservé la relation de sa victoire sur les murs d'un temple d'Ammon à Karnak, ainsi que nous l'avons déjà dit.

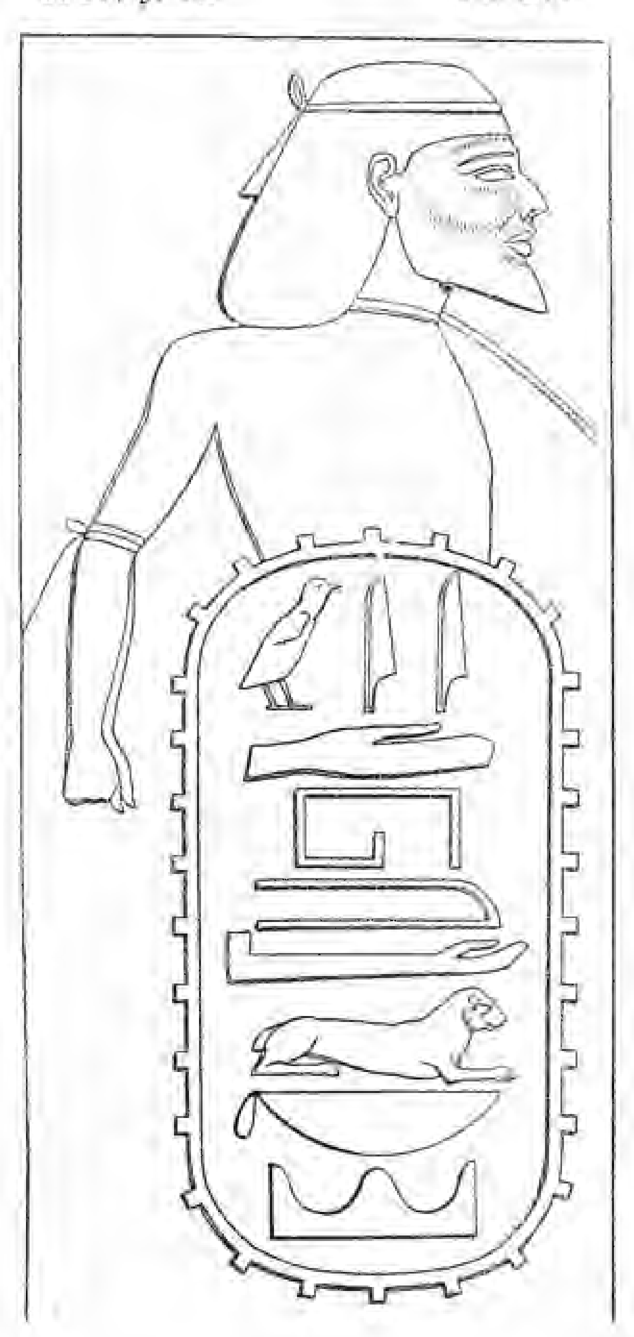
« Dans ces peintures, dit Wiseman, Sésac est représenté, suivant une image familière aux monuments égyptiens, tenant par les cheveux une foule de personnes agenouillées et entassées l'une sur l'autre; sa main droite est levée, et il s'apprête à les exterminer toutes d'un seul coup de hache d'armes[1] Près de là, le dieu Ammon-Ra entraîne vers Sésac une foule de captifs, les mains liées derrière le dos. Si le premier groupe représente ceux qu'il extermina, on peut supposer que le second est l'image de ceux qu'il fit seulement ses esclaves, ou se contenta de subjuguer en les assujettissant à un tribut. D'après la promesse qui lui avait été faite, le roi de Juda devait se trouver dans le deuxième groupe, et c'est là qu'il nous faut le rechercher Aussi, entre les rois captifs, nous en trouvons un dont la physionomie est parfaitement juive, ainsi que le remarque Rosellini.

» Mais, afin que vous puissiez juger combien l'extérieur de ce personnage est peu égyptien et combien il est hébraïque, j'ai fait copier exactement cette figure pour vous[2], d'après la gravure publiée à Paris par Champollion[3].

1. Voir Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, Paris 1845, in-f°, t. II, pl. 196 et 197, la représentation d'un roi faisant périr des prisonniers qu'il tient par les cheveux.

2. Voir Planche LV, d'après Rosellini, *Monumenti*, t. I, pl. M R, n° CXLVIII. Mur extérieur méridional du palais de Karnak. cf. le texte, t. IV, p. 149.

3. « Dans ses Lettres écrites d'Égypte. » — La gravure ou



» Le profil avec la barbe est entièrement juif... Chacun des monarques captifs porte un bouclier dentelé, comme si l'on eût voulu représenter les fortifications d'une ville. Ce bouclier porte une inscription en caractères hiéroglyphiques, indiquant sans doute quel est le personnage. La plupart, sinon tous les boucliers, sont tellement effacés, qu'on ne peut plus rien y lire, excepté sur celui où se trouve notre figure juive, telle que vous la voyez dans le dessin. Les deux plumes [ou plutôt les deux feuilles de roseau ] [1] représentent les lettres JE [ou I]; l'oiseau, , OU, U; la main ouverte, , D ou T; ce qui nous fait *Jeoud*, mot hébreu pour Juda. Les cinq caractères suivants, , représentent les lettres HAMLK, et, en ajoutant les voyelles, que l'on omet habituellement dans les hiéroglyphes, nous obtenons le mot hébreu avec l'article, *ha-mèlèk*, *le roi* [2]. Le dernier carac-

plutôt la lithographie publiée dans les lettres de Champollion est d'une exécution bien inférieure à la gravure publiée dans les *Monumenti* de Rosellini.

1. Voir t. I, p. 122.

2. On lit ordinairement aujourd'hui, en divisant les mots autrement, *Iutah malek*. Leur signification n'est pas encore parfaitement déterminée. Selon quelques-uns, ils veulent dire : *le roi de Juda;* selon d'autres, *le royaume* de Juda; selon d'autres enfin, ils désignent une ville qui aurait porté ce nom. Nous croirions volontiers que le scribe ou le graveur a voulu simplement désigner le royaume de Juda et qu'ignorant la langue hébraïque, il ne s'est pas exprimé correctement. Les scribes, cela se comprend sans peine, ne connaissaient pas toujours exactement les noms des pays étrangers. C'est ainsi que, dans une inscription d'Assurbanipal, le scribe a laissé en blanc le nom du pays dont Mugallu était roi (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 75). Dans les cylindres du même monarque, le nom de

tère, 𓈉, est toujours mis pour le mot *hak*, *pays*. Il nous est ainsi clairement démontré que c'est le roi de

Psammétique, roi d'Égypte, est écrit ordinairement Pisamilki, une fois Tusamilki (*Ibid.*, p. 78.) Dans la tablette K 2764, *ibid.*, p. 142, l. 16, le nom d'un des fils de Teumman, roi d'Élam, est aussi laissé en blanc. Deux noms sont aussi laissés en blanc au-dessus de personnages écorchés vifs, *Ibid.*, p. 148. — « *Iutah malek*. Je persiste à croire avec Champollion, dit M. de Rougé, que ces deux mots *(Juda)* et *roi*, désignent le roi fait prisonnier (?) par Sešonk I. L'incorrection qu'on a remarquée dans leur position respective n'est pas étonnante sous le burin de gens qui se piquaient de savoir quelques mots de la langue chananéenne. Il faut remarquer d'ailleurs que la scission des deux royaumes et la dénomination qui en fut la suite étaient extrêmement récentes; les Égyptiens n'en connaissaient peut-être pas bien la vraie signification. » De Rougé, *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien*, 1874, p. 53. — Voici comment Champollion a raconté lui-même et exposé tout d'abord sa découverte : « J'allai enfin au palais ou plutôt à la ville de monuments, à Karnac. Là m'apparut toute la magnificence pharaonique, tout ce que les hommes ont imaginé et exécuté de plus grand... Aucun peuple ancien ni moderne n'a conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi sublime, aussi large, aussi grandiose, que le firent les vieux Égyptiens; ils concevaient en hommes de 100 pieds de haut, et l'imagination qui, en Europe, s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante au pied des cent quarante colonnes de la salle hypostyle de Karnac. Dans ce palais merveilleux, j'ai contemplé les *portraits* de la plupart des vieux pharaons connus par leurs grandes actions, et ce sont des *portraits* véritables; représentés cent fois dans les bas-reliefs des murs intérieurs et extérieurs, chacun conserve une physionomie propre... Là, dans des tableaux colossals, d'une sculpture véritablement grande et tout héroïque, plus parfaite qu'on ne peut le croire en Europe, on voit... Sésonchis [Sésac] traînant aux pieds de la Trinité thébaine (Ammon, Mouth et Khons), les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles j'ai retrouvé, comme cela devait être, en toutes lettres, *Ioudahamalek, le royaume des Juifs* ou de *Juda*. C'est là un commentaire à joindre au chapitre XIV du 3e livre

Juda qui fut traité comme nous le dit l'Écriture et réduit en servitude par Sésac ou Schischonk, roi d'Égypte [1] »

Sésac ne nous a pas laissé seulement le souvenir de sa victoire sur la capitale de Juda. Il avait fait graver à Karnak de longues listes hiéroglyphiques des villes et des contrées qu'il avait conquises [2] Quelques noms ont péri, victimes des ravages du temps; un plus grand nombre n'ont pas encore été identifiés ou désignent des localités inconnues; mais, malgré ces mutilations et ces obscurités, l'ensemble confirme et complète d'une manière frappante le récit biblique.

des Rois, qui raconte en effet l'arrivée de Sésonchis à Jérusalem et ses succès. » *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie, en* 1828 *et* 1829, lettre VII^e^ du 27 novembre 1828, Paris 1833, p. 98-99.

1. Wiseman, *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée,* Disc., IX, trad. de Genoude, 2^e^ édit., 1841, t. II, p. 112-114. « Je terminerai mes observations, conclut Wiseman, p. 114, en remarquant que Paravey trouve une ressemblance frappante entre le visage du roi de Juda et le type reconnu de la figure de notre Sauveur, notamment dans la partie inférieure; et il existerait ainsi une ressemblance de famille entre l'ancêtre et le descendant. » Il est incertain cependant que le monument de Karnak représente Roboam. L'éditeur des lettres de Champollion met en note, à la suite du passage que nous avons cité, au sujet du bas-relief reproduit dans la planche jointe à la lettre : « Le royaume de Juda y est personnifié et sans doute avec cette fidélité de physionomie qu'on remarque dans tous les anciens ouvrages d'art des Égyptiens à l'égard des peuples étrangers qu'ils ont représentés sur leurs monuments : on trouve donc sur notre planche la physionomie du peuple juif au X^e^ siècle avant l'ère chrétienne, selon les Égyptiens. Roboam même en a peut-être fourni le type. » P 99-100.

2. Le texte hiéroglyphique des listes de Sésac a été publié par Rosellini, *Monumenti reali*, CXLVIII; Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten,* Abth. III, Bl. 252; Brugsch, *Geographische Inschriften,* t. II, Tafel XXIV.

Les listes de Sésac ont été étudiées par M. Blau [1] et par M. Brugsch, à plusieurs reprises et dernièrement encore [2] Elles nous apprennent que le Pharaon avait battu sur sa route les Iduméens, et qu'il avait voulu aller au delà de la Palestine, puisqu'il y est également question des *Feneḥ* ou Phéniciens [3].

Il est inutile de reproduire ici le catalogue géographique du monarque égyptien [4] Le seul point intéressant à noter, c'est qu'il énumère plusieurs des places fortes indiquées par les Paralipomènes, comme restaurées par Roboam : *Adulma,* c'est-à-dire Adullam ou Odollam [5]; *Ayulon*, Aïalon [6]; *Schauké*, Socho [7] A ces noms, signalés par M. Brugsch, nous pouvons ajouter avec vraisemblance *Adorau*, Aduram, Adora-im [8]; *Scharhatan*, Saraa [9]; *Taaukau*, Thécué, Thekoa [10].

L'inscription de Sésac à Karnak ne fournit d'ailleurs

1. Blau, *Zeitschrift für deutsche morgenländische Gesellschaft,* t. xv, p. 233 et suiv.

2. Brugsch, *Geographische Inschriften*, t. II, p. 56 et suiv; *Geschichte Aegypten's* 1877, p. 661-663 : — M. Maspero vient de les étudier à nouveau, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache,* 1880, II Heft, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire;* il arrive à des résultats assez différents de ceux qui avaient été donnés jusqu'ici.

3. L'identification des *Feneḥ* avec les Phéniciens n'est cependant pas certaine. Voir Mariette, *Les listes géographiques des pylones de Karnak*, p. 50.

4. On peut la voir dans Brugsch, *Geschichte Aegypten's*, p. 661-663; Smith, *Dictionary of the Bible*, t. III, p. 1290 et suiv.

5. II Par., xi, 7.

6. II Par., xi, 10.

7. II Par., xi, 7.

8. II Par., xi, 9.

9. II Par., xi, 10.

10. II Par., xi, 6.

aucun renseignement précis, et il eût été difficile d'en saisir de prime abord la portée et la valeur, si le récit de la Bible n'avait donné le moyen d'en fixer le sens. La seule indication générale que l'on trouve dans le discours du dieu Ammon au pharaon victorieux, c'est qu'il appelle les peuples vaincus « les *Amu* d'une terre lointaine. » Or nous savons que le mot *amu* est l'hébreu *'am*, « peuple », et désigne en égyptien les Sémites [1]

Nous avons vu que c'était vraisemblablement Jéroboam, le roi des dix tribus schismatiques, qui avait excité Sésac, auprès duquel il s'était réfugié pendant les dernières années du règne de Salomon, à envahir le royaume de Juda [2]. Cette invasion ne fut pas le seul fruit funeste du séjour de Jéroboam dans la vallée du Nil. Quand il fut monté sur le trône, craignant que les tribus qui s'étaient soumises à lui ne l'abandonnassent et n'acceptassent de nouveau le joug de la race de David, si elles allaient tous les ans au temple de Jérusalem, pour obéir aux prescriptions de la loi, il se souvint qu'en Égypte il y avait un lieu de culte et un dieu dans chaque ville et il résolut, par un déplorable calcul d'intérêt personnel, d'introduire en Israël des pratiques analogues à celles dont il avait été témoin pendant son exil : c'est

1. Voir t. I, p. 400 — Les pylones de Karnak contiennent d'autres listes géographiques, entre autres celles des conquêtes de Thotmès III. M. Mariette en a publié le texte dans son *Karnak, étude topographique et archéologique, avec un appendice comprenant les principaux textes hiéroglyphiques découverts ou recueillis pendant les fouilles exécutées à Karnak, Planches*, in-f°, Leipzig, 1875; il l'a étudié en partie dans *Les listes géographiques des pylones de Karnak, comprenant la Palestine, l'Éthiopie, le pays des Somâl*, in-4° Leipzig, 1875. La partie concernant la Palestine comprend 119 noms, p. 12-44. Cf. notre t. III, p. 184.

2. Voir plus haut, p. 10.

ainsi qu'il n'hésita pas à se faire fauteur de l'idolâtrie pour satisfaire son ambition. Il n'osa point cependant fouler aux pieds toutes les traditions de ses pères; par une sorte de compromis, il éleva seulement deux autels, l'un à Béthel et l'autre à Dan, localités où il y avait eu déjà des sanctuaires [1]; il n'érigea pas non plus des statues de faux dieux, mais parmi les représentations divines qu on adorait dans le royaume du pharaon, il choisit celle du bœuf Apis [2], qui rappelait le veau d'or, adoré par les enfants de Jacob au pied du mont Sinaï [3].

Le premier roi d'Israël inaugurait ainsi cette politique fatale, qui devait attirer les vengeances du ciel sur ses états et en amener finalement la ruine. Pas un seul de ses successeurs ne fut fidèle à Dieu; tous violèrent les prescriptions de la loi et plièrent le genou devant les idoles.

1. Sanctuaire légitime à Béthel, du temps des patriarches, Gen., XII, 8; cf. I Sam. (I Reg.), X, 3; illégitime à Dan, Jud., XVIII, 29-31.

2. Voir Planche LVI, le bœuf Apis, d'après Lepsius, *Denkmäler*, t. VI, Bl. 162.

3. Exod., XXXII, 4. Voir t. II, p. 478.

# CHAPITRE II.

## L'ASSYRIOLOGIE ET LES LIVRES DES ROIS.

L'égyptologie n'a pas tenu toutes les promesses qu'avait pu faire naître la découverte de Champollion à Karnak. Elle nous a fourni, pour l'éclaircissement de nos Saintes Écritures, les renseignements indirects les plus précieux, comme nous avons eu si souvent occasion de le montrer dans les deux premiers volumes de cet ouvrage, mais là se sont bornés ses services; en dehors du monument de Sésac, elle ne nous a présenté aucune autre confirmation directe de l'histoire biblique, quoique ce pharaon ne soit pas le seul qui ait envahi le royaume de Juda et remporté des victoires sur la race de David. Sabakon, Tahraqa, dont nous retrouverons les noms dans les pages qui vont suivre, n'ont pas enregistré sur leurs monuments le souvenir de leurs expéditions en Palestine.

En revanche, une science nouvelle, l'assyriologie, qui n'existait même pas encore de nom en 1828, quand Champollion faisait son voyage en Égypte, et ne devait venir au monde que plusieurs années après, l'assyriologie devait dépasser toutes les espérances et fournir à l'exégète la plus abondante moisson.

Nous avons déjà vu au sujet de la cosmogonie mosaïque, de la tour de Babel, d'Abraham, quel jour l'épigraphie et l'archéologie assyro-chaldéennes jettent sur la Genèse, mais ce n'étaient là, pour ainsi dire, que des reflets. Désormais nous allons rencontrer dans les docu-

ments cunéiformes, non plus seulement des analogies, des ressemblances, mais des pages mêmes de la Bible, pour ainsi parler, les mêmes faits et les mêmes événements racontés par les vainqueurs d'Israël et de Juda.

« Les antiques histoires des Assyriens témoignent qu'ils ont eu de longues guerres avec les Juifs, comme les écrivains juifs le témoignent aussi de leur côté, » disait Origène à Celse, qui prétendait rejeter comme fabuleux les récits des Livres Saints [1] Ces antiques histoires des Assyriens, qu'invoquait l'illustre défenseur de la Bible contre le précurseur de nos modernes exégètes rationalistes, sont maintenant sous nos yeux; après avoir été ensevelies, pendant de longs siècles, sous les ruines et les décombres amoncelés sur les bords du Tigre, ces pages monumentales, gravées sur la pierre ou écrites sur l'argile, ont enfin reparu à la lumière du jour comme nous

1. Εὑρήσομεν γάρ ἐπιπλοκὴν Ἀσσυρίων πρὸς Ἰουδαίους, καὶ ταῦτα ἱστορούμενα ἐν ταῖς Ἀσσυρίων ἀρχαιολογίαις· οὕτω δὲ καὶ Ἀσσυρίους ἀνέγραψαν ἑαυτοῖς πολεμίους οἱ Ἰουδαίων συγγραφεῖς. Origène, *Contra Celsum*, l. I, c. XIV, Migne, *Pat. gr.*, t. XI, col. 681. Avant les découvertes modernes, la justification de ce passage d'Origène n'était pas possible, aussi ses annotateurs ne pouvaient-ils citer à l'appui qu'un passage de Bérose, rapporté par Tatien, *Orat. cont. Græcos*, et par Josèphe, *Contra Apionem*, l. I (Voir *ibid.*, col. 681-682, note 69), dans lequel il est question de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Ces annotateurs ne prenaient pas garde qu'ils confondaient ainsi les Babyloniens avec les Assyriens. La même confusion a été d'ailleurs faite plus d'une fois. Dans les sommaires placés en tête du chapitre VIII d'Osée, dans la Vulgate, édition de Plantin et autres, nous lisons : « Samariam prædicit cum vitulo suo destruendam per *Nabuchodonosor*. » Osée n'a eu garde de dire que Samarie, qui devait être détruite par un roi d'Assyrie, comme nous le verrons plus loin, serait détruite par un roi de Babylone, siège de l'empire de Nabuchodonosor. Osée dit, en parlant des Israélites, VIII, 9 : « Ipsi ascenderunt ad Assur, » et non *ad Babylonem*.

l'avons raconté [1] et les savants contemporains y ont lu, avec un étonnement mêlé d'admiration, non seulement les noms des fiers monarques de Ninive [2], mais aussi des noms qu'on ne s'attendait point à trouver en dehors de la Sainte Écriture, ceux de six rois d'Israël : Amri, Achab, Jéhu, Manahem, Phacée, Osée, et de quatre rois de Juda : Azarias ou Ozias, Achaz, Ezéchias et Manassé, sans parler des noms géographiques. C'est ainsi que les ennemis mêmes du peuple de Dieu sont venus confirmer l'authenticité et la véracité des annales sacrées; c'est ainsi qu'ils ont justifié la réponse que le savant Alexandrin faisait aux objections de Celse; c'est ainsi enfin qu'ils obligent à battre en retraite les incrédules de nos jours, qui accusaient de fausseté les livres des Rois et des Paralipomènes [3]

1. Voir t. I, p. 144.

2. La Bible mentionne par leur nom cinq ou six rois assyriens : Phul (II ou IV Reg., xv, 19; I Par., v, 26) et Téglathphalasar (II ou IV Reg., xv, 29; xvi, 7, 10; I Par., v, 26); Salmanasar (II ou IV Reg., xvii, 3; xviii, 9; Tobie, i, 2, 13, 18); Sargon. (Is., xx, 1); Sennachérib (II ou IV Reg., xviii, 13; xix, 16, 20, 36; II Par., xxxii, 1, 2, 9, 10, 22; Tobie, i, 18, 21; Is., xxxvi, 1; xxxvii, 17, 21, 37; Eccli. xlviii, 20; I Mac., vii, 41; II Mac., viii, 19; xv, 22); Assaraddon (II ou IV Reg., xiv, 37; Is., xxxvii, 38). Nous avons dit cinq ou six, parce que, comme nous le verrons plus loin, plusieurs assyriologues croient que Phul et Téglathphalasar sont une seule et même personne, et cette opinion, sans être certaine, nous paraît la plus vraisemblable. Cf. t. i, p. 166.

3. « Nous soumettons au public savant, disait M. Oppert en commençant son travail sur *Les inscriptions des Sargonides*, les traductions de plusieurs inscriptions assyriennes de la dernière dynastie de Ninive, dont la découverte jette un jour nouveau sur quelques périodes de l'histoire biblique. Depuis la rédaction des Livres Saints, le déchiffrement des inscriptions cunéiformes de Babylone et de Ninive nous a, pour la première fois, mis à

Non contents de déposer en faveur des récits bibliques, sur l'histoire des royaumes de Juda et d'Israël, les monuments épigraphiques de l'Assyrie font davantage encore; en plus d'une circonstance, ils les complètent, ils en comblent les lacunes et de la sorte les éclaircissent et nous permettent de mieux suivre la trame de l'histoire sainte. A partir de la fin du règne de Salomon, les livres des Rois ne sont guère qu'une analyse du *sĕfĕr dibrê hayyâmîm* ou *Journal* des rois de Juda et d'Israël, auquel l'auteur sacré renvoie fréquemment, en nous avertissant que ce journal renferme des faits qu'il passe lui-même sous silence. Malheureusement ce précieux recueil est perdu. Les documents assyriens ne peuvent le remplacer, mais ils nous permettent néanmoins de suppléer à quelques-unes des pages que nous n'avons plus.

Les inscriptions cunéiformes nous rendent encore un autre service. Les écrits des prophètes, cette partie si importante de nos Livres Saints, composée pendant la période des rois, sont remplis d'allusions à certains faits, à certains usages dont la Bible elle-même ne nous fournit point l'explication et dont nous ne retrouvons aucune trace dans les auteurs anciens. Comme les monuments de l'Égypte et plus encore, les monuments de Ninive

même de comparer les données sacrées avec d'autres documents contemporains, qui, tout en provenant d'un peuple ennemi des Juifs, les confirment dans les grands traits, comme souvent dans les plus minutieux détails. Ces documents, d'une valeur inappréciable, et dont le seul défaut est de n'être pas assez nombreux, sont appelés à franchir le cercle des recherches spéciales, et à être connus du grand public, et l'interprétation en est déjà tellement avancée que, sauf les détails d'une importance secondaire, l'explication peut être considérée comme certaine. » *Les inscriptions des Sargonides traduites pour la première fois. Annales de philosophie chrétienne,* juillet 1862, p. 43.

jettent un jour inattendu sur un grand nombre de passages des prophètes.

Il ne faut pas croire cependant que les rois qui régnaient sur les bords du Tigre, en nous racontant leurs exploits, soient entrés dans de longs détails concernant la race de Jacob. Ils étaient loin de soupçonner le rôle magnifique qu'elle était appelée à jouer dans l'histoire de la civilisation et de la religion, et ils ne pouvaient penser que ce qui nous intéresserait le plus vivement dans leurs inscriptions fastueuses, ce serait, non pas l'énumération de leurs victoires, mais les échecs et les défaites que leurs armes avaient fait subir à Israël et à Juda, ces ennemis faibles et méprisés qu'ils ne mentionnent qu'en passant, sans jamais s'y arrêter.

Dans une inscription de quatre-vingt-six lignes, Téglathphalasar n'en consacre pas une entière à Achaz de Juda; dans les annales de Khorsabad, sur cent quatre-vingt-quatorze lignes, Sargon en emploie deux et demie à peine à raconter la conquête de Samarie [1] : l'un et l'autre traitent les descendants de Jacob comme le comportaient leur faiblesse numérique et l'exiguité de leur territoire.

Ces brèves notices n'en ont pas moins un prix inestimable pour nous, et nous allons maintenant les mettre à profit pour éclairer, compléter et confirmer l'histoire des rois hébreux, en même temps que pour expliquer, chemin faisant, quelques passages des prophètes. Le plus souvent, nous n'aurons qu'à citer les monuments épigraphiques, et la lumière jaillira d'elle-même pour éclairer l'histoire sainte; quelquefois nous aurons à les expliquer,

1. Schrader, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1872, p. 326-330.

parce que, dans certains cas assez rares, ils semblent en contradiction avec le récit sacré. L'accord de la chronologie biblique et assyrienne, en particulier, a offert jusqu'à présent des difficultés insurmontables, et les savants les plus compétents n'ont pu réussir à s'entendre sur ce sujet ardu. La règle que nous suivrons en cette matière délicate sera la suivante, qui nous paraît la plus sage : sans prétendre trancher le nœud gordien, nous accepterons comme certain ce qui nous paraîtra incontestable, savoir que les personnages dont les noms se trouvent mentionnés ensemble dans les inscriptions cunéiformes et correspondent aux noms bibliques, ont été contemporains, quelque embarras que l'on puisse éprouver d'ailleurs à faire concorder les dates fournies par la Bible d'une part, par les documents assyriens de l'autre.

Nous admettrons donc sans balancer, conformément aux textes cunéiformes et malgré les calculs chronologiques, qu'Achab, roi d'Israël et Salmanasar II, roi d'Assyrie, vivaient à la même époque, parce que l'affirmation des textes est claire et précise, et ne souffre aucune équivoque, tandis que les calculs artificiels des chronologistes, d'après lesquels Achab serait mort plusieurs années avant l'avénement de Salmanasar, peuvent être erronés, faute d'éléments suffisants pour résoudre le problème.

Il peut exister, il existe même, de l'aveu de tous, quelques erreurs de copiste dans les chiffres des livres des Rois et des Paralipomènes, mais comment constater ces erreurs et comment les rectifier? De plus, quelque admirables que soient les découvertes déjà faites dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre, il en reste beaucoup à faire, et peut-être aujourd'hui, peut-être demain, un heureux investigateur déterrera-t-il, du fond des ruines,

quelque brique ou quelque tablette qui suffira pour dissiper toutes les obscurités chronologiques. Une trouvaille imprévue peut changer les données du problème sur ce point, mais nous sommes assurés qu'aucun document nouveau ne pourra modifier les résultats déjà acquis par la Bible et l'épigraphie assyrienne qui nous apprennent, par exemple, d'un commun accord, que Téglathphalasar a vaincu Phacée d'Israël et était contemporain d'Achaz de Juda.

Nous sommes donc certains que rien n'ébranlera des rapprochements aussi solidement établis, tandis que toutes les tentatives de conciliation chronologique, ne reposant que sur des hypothèses, peuvent être renversées par des découvertes nouvelles [1]

1. On a toujours regardé comme très difficile la question de la chronologie des Rois d'Israël et de Juda. S. Jérôme écrivait au prêtre Vitalis : *Relege omnes et Veteris et Novi Testamenti libros, et tantam annorum reperies dissonantiam, et numerum inter Judam et Israel, id est, inter regnum utrumque, confusum, ut hujuscemodi hærere quæstionibus non tam studiosi quam otiosi hominis esse videatur*. S. Jérôme, *Opera,* édit. Martianay, t. II, col. 622. Les chiffres qui se lisaient dans les originaux étaient certainement corrects, mais Dieu a permis que des erreurs de copiste se soient glissées dans les chiffres de la Bible, comme dans tous les autres livres de l'antiquité. Si l'on parvient à retrouver les véritables, à l'aide des synchronismes égyptiens et assyriens, l'Église sera la première à s'en applaudir. — La chronologie de l'époque des rois n'est du reste pas fixée; elle varie selon les auteurs. Celle qu'on accepte généralement est artificielle. Elle suppose dans le royaume d'Israël un ou deux interrègnes dont la Bible ne nous offre aucune trace. Ces interrègnes hypothétiques peuvent être un indice, comme la très longue vie qu'on est obligé d'attribuer à tous les prophètes de cette période, que cette chronologie est trop longue.

## CHAPITRE III

### PREMIÈRES INVASIONS ASSYRIENNES EN SYRIE ET EN PHÉNICIE.

L'origine du peuple assyrien, dont les armes devaient mettre fin au royaume d'Israël et faire le plus grand mal au royaume de Juda, ne nous est connue par aucune inscription indigène. La Genèse nous apprend que l'Assyrie avait été primitivement une colonie babylonienne, et toute la civilisation de ce pays confirme le témoignage de Moïse. Sa première capitale avait été la ville d'Assur, sur la rive droite du Tigre [1], au sud de Ninive, entre le Zab supérieur et le Zab inférieur. Cette ville fut le centre du culte du dieu Assur, le grand dieu des Assyriens.

Les commencements de l'histoire assyrienne sont encore mal connus. Le premier fait certain que nous apprennent les documents du pays, c'est qu'il était gouverné, au XIX^e^ siècle avant J.-C., par un chef appelé Ismi-Dagan. La monarchie fut fondée par Bel-Kapkapu, nous ne savons à quelle époque. Un de ses successeurs, Bel-bani, fils d'Adasi, laissa la réputation d'un conqué-

1. M. Ménant, dans sa carte du Pays d'Assur, *Annales des rois d'Assyrie*, (1874), p. 13, place Assur sur la rive gauche du Tigre; G. Smith, *Ancient History from the monuments, Assyria*, p. 21; Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament* (1872), p. 7 et *Karte von Assyrien und Babylonien*, ainsi que *Uebersichtskarte zu Keilinschriften und Geschichtsforschung* (1878), placent Assur sur la rive droite.

rant, et la dernière dynastie assyrienne, celle des Sargonides, dont nous aurons surtout à nous occuper dans les pages qui vont suivre, se vantait de descendre de ce prince. Vers 1400, Assurubalid régnait depuis les environs du lac de Van jusqu'au Zab inférieur : il rebâtit à Ninive un temple d'Istar, construit la première fois par Samsi-bin, fils d'Ismi-Dagan. En 1330, Binnirar I, fils de Budil, agrandit l'empire assyrien et en fit le plus puissant état de l'Asie occidentale. Son fils Salmanasar I, vers 1300, vainquit les Muzri (probablement les Égyptiens), il éleva au rang de résidence royale la ville de Ninive, où il construisit un palais, et son fils et successeur Tuklat-Samdan, y établit sa demeure [1] Les rois qui régnèrent après lui étendirent encore, pour la plupart, les frontières de leur royaume, au nord, à l'est et au sud ; ce ne fut que vers 1120 qu'ils commencèrent à jeter des yeux d'envie vers l'ouest. A cette date monta sur le trône assyrien Téglathphalasar I^er^ C'est le premier monarque

1. On a trouvé près de Diarbékir une curieuse épée en bronze qui porte le nom de ce roi. Voir Planche LVII, d'après les *Transactions of the Society of Biblical Archæology,* t. IV, 1876, vis-à-vis de la p. 347. Elle avait une poignée richement ornée et incrustée d'ivoire. La forme est celle des épées qu'on voit sur les cylindres assyriens entre les mains du dieu Marduk ou Mérodach combattant le dragon. Voir G. Smith, *Chaldæan Genesis,* p. 62, 95. Il est probable qu'elle était placée entre les mains d'une statue de ce dieu, dans la ville d'Assur ou Kalah Cherghat, capitale de Binnirar. Sur les deux côtés de la lame et sur le dos de l'épée, on lit l'inscription suivante :

*E-kal Bin-nirar sar kissati habal Bu-di-il sar Assur*
Palais de Binnirar, roi des peuples, fils de Budil, roi d'Assyrie,
*habal* Bel-nirar *sar Assuri-va*
fils de Belnirar, roi d'Assyrie aussi.

Chad Boscarven, *Transactions,* loc. cit. p. 347-348.

dont les inscriptions aient une certaine étendue[1], le premier aussi de sa race qui franchit l'Euphrate et porta ses armes en Syrie, jusqu'au mont Liban et à la mer Médi-

1. Les inscriptions historiques des rois d'Assyrie, dont nous aurons constamment à nous occuper ici, étaient gravées par les soins des rois dont elles racontent les hauts faits, en écriture cunéiforme, sur les montants des portes et des fenêtres des palais qu'ils faisaient bâtir, sur des bas-reliefs, des dalles, des stèles, des cylindres, des taureaux ailés, des tablettes, etc. La forme en est généralement monotone. Autant elles sont précieuses comme documents historiques, autant elles sont peu intéressantes comme monuments littéraires. Le récit des guerres faites par chaque monarque en remplit d'ordinaire la majeure partie. Ce récit est rédigé d'après une sorte de formule invariable et consacrée : départ de l'armée, marche, triomphes, — aucune défaite n'est racontée — vengeances exercées sur les ennemis, pillages, incendies, énumérations numériques du butin. Au point de vue du style, en avoir lu une, c'est les avoir lues toutes. Le moule uniforme de la narration et la sécheresse de ces espèces de procès-verbaux en rend la lecture un peu fastidieuse, mais l'importance des renseignements qu'elles nous fournissent doit leur faire pardonner leurs défauts. — La plupart des inscriptions historiques assyriennes retrouvées ont été publiées en leur langue originale, dans les *Cuneiform inscriptions of western Asia*, par le Musée Britannique. Les quatre volumes parus contiennent chacun 70 planches de texte. Cent cinq reproduisent des inscriptions historiques, sans compter les répétitions et les résumés, qui sont assez nombreux. On trouve d'autres inscriptions historiques dans Botta, *Le monument de Ninive;* Layard, *Inscriptions in the cuneiform character from assyrian monuments,* 98 planches; Victor Place, *Ninive et l'Assyrie* ou *Dour-Sarkayan,* par M. Oppert. M. Ménant a donné la traduction de toutes ces inscriptions dans ses *Annales des rois d'Assyrie*, 1874, et dans *Babylone et la Chaldée,* 1875. — Voir le P Delattre, *Les inscriptions historiques, Revue catholique,* 1878, p. 234-241. Nous devons prévenir le lecteur qu'aucune traduction assyrienne n'est encore parfaitement sûre dans tous ses détails, mais nous connaissons sûrement la substance et le fond des documents originaux.

terranée. Il se fit représenter près des sources du Tigre, sur un bas-relief, qui est le plus ancien monument de l'art assyrien. Un estampage en a été envoyé à Londres. Il est accompagné d'une inscription ainsi conçue :

52. Par la faveur d'Assur,
53. de Samas, de Bin,
54. les grands dieux, mes Seigneurs,
55. moi, Tuklat-habal-asar,
56. roi d'Assur, fils d'Assur-riš-ilim,
57. roi d'Assur, fils de Mutakkil-Nebo,
58. roi d'Assur, dominant depuis
59. la grande mer de la terre d'Aharri (du couchant, la Phénicie)
60. jusqu'à la mer de la terre de Nahiri.
61. Trois fois je suis allé à la terre de Nahiri [1].

Les prismes [2] de ce roi racontent en détail ses cinq pre-

1. *Western Asiatic Inscriptions,* t. III, p. 4, n° 6; Ménant, *Annales d'Assyrie,* p. 49; W Lotz, *Die Inschriften Tiglathpileser's I in transcriebiertem assyrischen Grund-text mit Uebersetzung und Kommentar,* Leipzig, 1880, p. 190-191.

2. La ville d'Assur, aujourd'hui Kalah Cherghat, était la capitale de Téglathphalasar. M. Layard y a découvert un palais en ruines, qui avait été construit par ce prince. A chacun des quatre angles principaux de ce palais, l'explorateur anglais a trouvé un prisme en argile, à huit pans, de 45 centimètres de hauteur. Chaque face est couverte de cent lignes d'une écriture fine et serrée. Les quatre prismes reproduisent la même inscription. Elle est célèbre dans l'histoire de l'assyriologie, parce que c'est elle qui fut proposée, en 1857, par la Société asiatique de Londres, aux assyriologues, pour mettre leur science à l'épreuve. La valeur des résultats acquis était alors encore très contestée. Quatre savants, Sir Henry Rawlinson, Hincks, Fox Talbot et M. Oppert traduisirent, indépendamment les uns des autres, l'inscription de Téglathphalasar, et le sens général des quatre versions fut le même. Dès lors la solidité du déchiffrement fut

mières campagnes [1] Il y énumère ses succès contre les Araméens, il n'y parle pas cependant d'une manière expresse de sa campagne en Phénicie, mais il mentionne le bois de cèdre (du Liban) parmi les tributs qu'il avait imposés aux pays conquis, pays que ses prédécesseurs, les rois, ses pères, n'avaient pas vaincus. Nous savons aussi qu'il s'embarqua dans un vaisseau d'Arvad et tua un dauphin dans la mer Méditerranée [2].

Lorsque les Assyriens vinrent ainsi pour la première fois dans le voisinage de la Palestine, c'était probablement Samuel qui était juge d'Israël [3]

établie et l'assyriologie définitivement fondée. Voir Ménant, *Annales d'Assyrie,* p. 33 et notre t. I, p. 154.

1. La grande inscription de Téglathphalasar s'ouvre par une prière qui mérite d'être citée, parce qu'elle fait bien connaître la religion profonde qui animait ce roi, comme tous les autres rois d'Assyrie. Après avoir invoqué par leurs noms les sept grands dieux de l'Assyrie, il s'écrie :

15. Grands Dieux, vous qui gouvernez le ciel et la terre,
16. dont l'attaque est ruine et désolation,
17. vous qui avez agrandi la royauté
18. de Tuklat-habal-asar, le grand, le bien-aimé
19. de l'inclination de votre cœur, le pasteur élevé,
20. que vous avez choisi par la volonté de votre cœur,
21. que vous avez couronné d'une couronne élevée, à qui la royauté
22. sur la terre de Bel vous avez hautement conféré,
23. avec la puissance, l'élévation, la force,
24. que vous lui avez prêtées, etc.

Lotz, *Die Inschriften Tiglatpileser's I,* p. 13-15. L'orgueil et le polythéisme gâtent cette prière, mais on ne peut méconnaître le vif sentiment religieux dont elle est remplie.

2. G. Smith, *Ancient History from the monuments, Assyria,* p. 32.

3. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament,* p. 16. M. Schrader suppose que Téglathphalasar put bien assujettir

Quand Téglathphalasar mourut, vers l'an 1100, il laissait à son successeur le plus grand empire du monde ; sa domination s'étendait depuis le Zab inférieur jusqu'au lac Van et au Haut Euphrate, et des montagnes à l'est de l'Assyrie jusqu'à Péthor, en Syrie, la patrie de Balaam, y compris toute la région du Khabour ; ses conquêtes s'étaient étendues au sud jusqu'à Babylone comme à l'est jusqu'à la Méditerranée [1]

Tant de gloire ne tarda pas à subir une longue éclipse. Après la mort du second successeur de Téglathphalasar, les Araméens, sous le règne d'Assur-rab-amar, ruinèrent, pour 150 ans, la puissance de l'Assyrie. Ce fut pendant cette période d'affaissement de l'Assyrie que la royauté s'établit en Israël, et c'est grâce à cet événement providentiel que put être fondé l'empire de David et de Salomon, dont les limites s'étendaient à l'est jusqu'à l'Euphrate.

Peu après la mort de Salomon, sous Assur-dan-il, chef d'une grande dynastie, l'Assyrie commença à reprendre un rang important. Assur-dan-il eut pour fils et successeur Bin-nirar II.

C'est aux dernières années de ce roi (en 893 av. J.-C.), que commence le canon chronologique assyrien, dont nous aurons souvent occasion de parler dans la suite. Ce canon chronologique est une liste de grands personnages appelés *limmus* ou éponymes, qui donnaient leur nom à

Israël, en passant, au tribut, mais cette supposition ne repose sur aucun fondement. Nous ignorons totalement jusqu'où descendit le conquérant assyrien au sud d'Arvad.

1. Pour tout le résumé que nous venons de faire de l'histoire primitive de l'Assyrie, voir G. Smith, *Ancient History from the monuments; Assyria*, p. 21-34; J. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 17-54.

l'année comme les archontes à Athènes et les consuls à Rome, de sorte qu'à partir de l'époque où nous sommes parvenus, les événements sont datés de l'éponymie d'un tel. Quelques-unes de ces listes, outre les noms des limmus, contiennent une brève indication des principaux événements de l'année [1]

1. Le canon des éponymes assyriens a été découvert par Sir Henry Rawlinson au milieu des tablettes d'argile apportées de Ninive par M. Layard et autres explorateurs. L'inventeur en fit la première description dans l'*Athenæum* du 30 mai et du 19 juillet 1862, nos 1805 et 1812. Il distingua quatre exemplaires différents, tous incomplets. Ils sont connus sous les nos I, II, III, IV. On a trouvé depuis, outre quelques fragments appartenant au canon I, trois copies nouvelles du même canon, les canons V, VI et VII. Tous ces canons contiennent la liste des éponymes annuels, dans leur ordre chronologique; dans les canons V, VI et VII, au nom des éponymes est ajoutée leur qualité, ainsi que quelques indications sommaires des événements principaux arrivés sous leur éponymie. Les quatre canons découverts par Sir Henry Rawlinson, sont tous les mêmes pour le fond, ils ne diffèrent que par quelques gloses et les lignes qui les divisent. Le canon I, qui est le principal, commence à l'éponymie de Binnirar II, (911 av. J.-C.) et finit vers 650 sous le règne d'Assurbanipal. Le canon II commence à la même date mais finit au règne de Sennachérib. Le canon III commence à l'éponymie de Binnirar III, en 810, et finit vers 647. Le canon IV commence à l'éponymie d'Assurnirar, en 753 en finit probablement plus tard que le canon III. Les canons I, II, III, IV sont reproduits sur quatre colonnes dans G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, p. 29-41, les canons V, VI, VII, *ibid.*, p. 42-55; les sept canons combinés ensemble, p. 57-71. Les quatre premiers canons se trouvent aussi avec des synchronismes, dans Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 308-321 ; les fragments, texte transcrit et traduction, p. 322-331. Voir aussi la liste des noms des éponymes, Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 300-303. Le texte cunéiforme est gravé dans les *Western Asiatic Inscriptions*, t. II, pl. 68, 69; t. III, pl. 1. M. Alfred von Gutschmid a attaqué le canon des Eponymes dans ses *Neue Beiträge zur*

Nous ne connaissons guère que le nom du fils de Bin-nirar, Tuklat-Samdan [1]; mais le fils et successeur de ce dernier, Assur-nasir-habal, est un des rois sur lesquels nous possédons le plus de renseignements et l'un des plus grands monarques de l'Assyrie. M. Layard a retrouvé sa statue dans les ruines d'un des palais situés à l'angle nord-ouest de l'enceinte royale de Nimroud. Le fier conquérant est debout; d'une main il tient une faulx, de l'autre une masse d'armes. Sur sa poitrine est gravée cette inscription :

63. Asur-nasir-habal, roi grand, roi puissant, roi des peuples, roi d'Assur.
64. fils de Tuklat-Samdan, roi grand, roi puissant, roi des peuples, roi d'Assur.
65. fils de Bin-nirar, roi grand, roi puissant,
66. roi des peuples, roi d'Assur, qui règne des rives
67. du Tigre jusqu'au mont Labnana (Liban),
68. à la grande mer; tous les pays
69. depuis le lever du soleil jusqu'au coucher du soleil
70. sous son joug il a soumis [2].

Ces quelques lignes nous apprennent qu'Assurnasirpal était maître de la Phénicie. Ce qu'il dit ici en un mot, il le raconte en détail dans la grande inscription gravée sur le monolithe de Calach. Il soumit, nous dit-il, toute la

*Geschichte des Alten Orients*, 1876, p. 97-108. Il prétend qu'il peut y avoir et qu'il y a des erreurs. « Eine Urkunde sind sie nicht, » dit-il. M. Schrader lui a répondu dans ses *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 299 et suiv. M. G. Smith établit, lui aussi, la crédibilité du canon assyrien dans *The Assyrian Eponym Canon*, p. 72-100.

1. La lecture du second élément du nom de Tuklat-Samdan est incertaine.

2. *Western Asiatic Inscriptions*, t. III, p. 4, n. 8.

Syrie septentrionale, le pays des Ḥatti, la chaîne de l'Amanus et le bassin de l'Oronte. Il ajoute qu'il descendit en personne dans la Phénicie jusqu'au bord de la Méditerranée, et qu'il recut des tributs en métaux précieux et en étoffes des villes de Tyr, de Sidon, de Gébal (Byblos) et d'Arvad. Cependant il ne paraît pas avoir subjugué réellement ces riches cités commerçantes. Il poussa seulement sans doute sur la côte une pointe momentanée. Peut-être s'arrêta-t-il devant la résistance qu'il s'attendait à rencontrer dans les montagnes d'Israël et de Juda, et se contenta-il des offrandes auxquelles consentirent sans trop de peine les villes maritimes de la côte, enrichies par le trafic et prêtes à plier devant un conquérant pour continuer le commerce qui les faisait vivre dans le luxe et l'opulence.

84. En ces jours-là j'ai pris le mont Labnana (Liban); vers la grande mer

85. du pays d'Aḥarri (la Phénicie) je suis allé. Près de la grande mer j'ai rassemblé mes fidèles (serviteurs,) j'ai offert un sacrifice aux dieux; le tribut des princes des bords de la mer,

86. du pays de Tyr, de Sidon, de Gébal (Byblos), de Mahallat, de Mahiz, de Kahiz, d'Aḥarri et de la ville d'Arvad

87. qui est au milieu de la mer, de l'argent, de l'or, du plomb, du cuivre, des *kam* de cuivre, des étoffes de laine et de fil,... leur tribut, je le reçus; ils embrassèrent mes genoux [1].

Deux cents ans s'étaient écoulés depuis que les Assyriens, conduits par Téglathphalasar I$^{er}$, avaient apparu

1. *Western Asiatic Inscriptions,* t. I, p. 25, col. III; Rodwell, *Records of the past*, t. III, p. 73-74. Il pratiqua le système de la déportation, col. III, l. 82, 133-134, *ibid.*, p. 73, 79.

pour la première fois sur le bord de la Méditerranée. Après y être revenus une seconde fois sous la conduite d'Assurnasirpal, ils ne devaient plus en oublier le chemin jusqu'à la ruine complète de leur puissance. L'invasion de la Phénicie est un événement important pour l'histoire du peuple de Dieu, parce qu'elle est comme la première étape de l'invasion de la Palestine elle-même. Assurnasirpal avait fait une expédition contre la Syrie et la Phénicie ; son successeur Salmanasar envahit ces contrées jusqu'à six fois : il battit Achab et reçut le tribut de Jéhu, roi d'Israël; Téglathphalasar, qui le remplaça sur le trône, porta ses armes sur les terres mêmes d'Israël et déporta une partie de ses habitants loin de leur patrie, comme nous le verrons plus loin.

La reconnaissance de la suzeraineté assyrienne, acceptée de gré ou de force par les florissantes cités de la côte de la Méditerranée, était donc un malheur pour Israël, car son pays était désormais ouvert aux invasions des conquérants. Depuis longtemps déjà, l'Assyrien avait été montré au peuple de Dieu comme un redoutable fléau et le moment approchait où les prophéties allaient s'accomplir.

Dès le temps de Moïse, Balaam l'Araméen, dans sa célèbre prophétie, avait dit au Cinéen : « Tu demeures dans des lieux escarpés, tu as établi ton nid dans le roc, mais Kaïn sera ravagé, jusqu'à ce qu'Assur t'emmène en captivité [1] »

La menace contre les Cinéens ne portait que contre une tribu alliée et amie des Hébreux, mais après le schisme des dix tribus, le prophète Achias avait prédit à la femme de Jéroboam Ier, le fondateur du royaume

1. Num., XXIV, 22-23.

d'Israël, le châtiment qui devait fondre sur le peuple infidèle à son Dieu : « Percutiet Dominus Deus Israël, sicut moveri solet arundo in aqua, et evellet Israël de terra bona hac, quam dedit patribus eorum et ventilabit eos trans Flumen [1] » Bientôt les prophéties deviendront encore plus claires et plus précises. Le jour approche où la voix du prophète Osée fera entendre à Israël ce cri terrible : *Pereat Samaria!* « Périsse Samarie ! Elle s'est révoltée contre son Dieu : son roi sera l'Assyrien ; elle sera transportée en Assyrie ; le roi de Samarie disparaîtra comme l'écume au-dessus de l'eau [2] »

Isaïe va faire aussi retentir en Juda de semblables menaces, en y mêlant des imprécations arrachées à son cœur par sa haine patriotique et vigoureuse contre l'étranger, oppresseur futur de sa patrie : « Ce peuple dédaigne le cours tranquille des eaux de Siloé. Adonaï va faire fondre sur lui les flots violents et impétueux du (grand) fleuve, le roi d'Assyrie et toute son armée. Il débordera de son lit, il se répandra sur toutes ses rives, il atteindra Juda lui-même, il l'inondera, l'eau lui montera jusqu'au cou, et de ses ailes épandues il couvrira toute la face de ton pays, ô Emmanuel!... Malheur à Assur, verge de ma colère ! Quoique le bâton qui est dans sa main soit celui de ma fureur, Assur tombera [3] »

Assur devait tomber en effet, mais seulement après avoir effacé le royaume d'Israël du nombre des nations et après avoir fait souffrir bien des maux à Juda.

Israël apparaît pour la première fois sur les monuments assyriens, dans les Annales de Salmanasar II, le fils de cet Assurnasirpal qui avait prélevé un tribut sur les villes

1. I (III) Reg., XIV, 15.
2. Osée, XIV, 1 ; XI, 5 ; X, 6-7.
3. Is., VIII, 6-8 ; X, 5 ; XXXI, 8.

phéniciennes. Ce dernier monarque était mort après un règne de vingt-cinq ans, laissant à son successeur un royaume vaste et puissant. Salmanasar ne fut pas moins belliqueux que son père. Une inscription de 190 lignes d'écriture, gravée sur un obélisque en basalte noire, raconte trente-une de ses campagnes. Elle nous révèle un fait que nous ignorions complétement : la part qu'Achab, roi d'Israël, prit comme allié de Binhidri (Benhadad) de Damas à une guerre contre les Assyriens.

Cinq rois avaient successivement occupé le trône d'Israël depuis la mort de Jéroboam I, celui qui avait excité Sésac, roi d'Égypte, à attaquer le royaume de Juda. Ces cinq rois n'appartenaient pas à moins de trois dynasties. Une révolution eut lieu sous Nadab, fils de Jéroboam ; une révolution nouvelle éclata sous Éla, fils de Baasa, successeur de Nadab ; Zamri qui se révolta contre Éla, ne régna que sept jours ; il fut supplanté par Amri. Toute la période qui s'était écoulée depuis l'établissement du royaume d'Israël jusqu'à cette époque avait été ainsi remplie par des luttes intestines ou par des guerres avec le royaume de Juda. Aucune invasion étrangère n'était venue, par bonheur, aggraver cette situation déplorable.

Après son avénement au trône, Amri se bâtit une capitale, destinée à devenir célèbre, Samarie. Une éminence, admirablement située, dans une position très forte, appartenait à un Israélite appelée Somer. Le nouveau monarque la lui acheta, au prix de deux talents d'argent [1], et y éleva cette ville magnifique, qui fut bientôt la rivale de Jérusalem, « la couronne d'orgueil d'Éphraïm » [2]. Placée sur une colline isolée, de forme

1. I (III) Reg., XVI, 24.
2. Is., XXVIII, 1.

ovale, qui s'élève graduellement au moyen de terrasses superposées, à environ deux cents mètres au-dessus des vallées environnantes, elle occupe, de l'aveu unanime, un site délicieux. De la terrasse supérieure de Samarie, la vue domine les riches plaines et les collines qui l'entourent; on aperçoit dans le lointain les flots bleus de la mer Méditerranée [1] Elle était presque imprenable; elle résista plusieurs fois avec succès aux armes des Syriens et il ne fallut pas moins de trois ans aux troupes du roi de Ninive pour s'en emparer, tandis que Jérusalem ne put tenir qu'un an et demi contre l'armée de Nabuchodonosor [2].

La fondation de Samarie rendit glorieux le nom du roi Amri et nous verrons plus loin les inscriptions cunéiformes désigner par le nom de ce prince le royaume d'Israël. Il laissa en mourant sa couronne à son fils Achab, celui que nous avons vu tout à l'heure confédéré avec Benhadad contre les Assyriens.

Achab et Benhadad n'avaient point toujours été unis. Quelques années auparavant, le roi de Syrie était allé assiéger Samarie, la nouvelle capitale d'Israël. Achab, tremblant devant l'ennemi, avait offert de se déclarer son vassal; mais, indigné de l'insolence de Benhadad et soutenu par un prophète de Dieu et les anciens du peuple, il battit les Syriens et les mit en fuite. L'année suivante, il remporta encore contre eux à Aphek [3] une éclatante

1. Thomson, *The Land and the Book*, p. 468.
2. II (IV) Reg., XVII, 5 et XXV, 1-3.
3. Il existait plusieurs Aphek en Palestine. Celui dont il est question ici était situé à l'est du Jourdain, sur la grande route de la Palestine à Damas et son nom s'est probablement conservé dans l'el-Fik actuel, avec lequel on l'identifie communément. El-Fik a été visité par quelques voyageurs modernes, Seetzen,

victoire. Il usa généreusement de ses succès; il se contenta d'établir une garnison à Damas, et il conclut avec son ennemi vaincu et prisonnier un traité d'alliance [1]

Voilà ce que nous apprend le premier livre des Rois, qui blâme cette alliance [2], inspirée sans doute par un manque de confiance en Dieu. Inquiet peut-être des excursions d'Assurnasirpal sur le littoral de la Méditerranée, Achab était bien aise de ménager le roi de Damas, qui devait servir de rempart à son royaume contre les attaques des Assyriens. Ce qui porterait à croire que telle fut sa politique, c'est que nous le voyons confédéré avec tous les princes de l'Asie occidentale qui avaient à redouter la puissance de Ninive, contre Salmanasar II [3]

Burckhardt (*Travels*, p. 279). Il est à peu de distance, à moins d'une heure de marche et vis-à-vis du milieu du lac de Tibériade à l'est (Ritter, *Erdkunde*, t. XV, *Palästina*, p. 349; L. Porter, *Handbook for travellers in Syria and Palestine*, 1875, p. 406), à l'endroit où commence l'ouadi et le ruisseau du même nom, qui se dirige à l'ouest vers le lac. Il est alimenté par trois sources, qui jaillissent d'un rocher. C'est autour de ce rocher qu'est bâti le village, en forme de croissant. Burckhardt l'a trouvé habité par deux cents familles. Cette localité a toujours été une station importante pour les caravanes. On remarque encore dans les alentours de grandes plantations d'oliviers. Sa situation, ses sources d'eau vive et les arbres des environs nous expliquent comment les armées, de même que les voyageurs, y fixaient volontiers leur camp.

1. I (III) Reg., xx, 34.

2. I (III) Reg., xx, 35-42.

3. M. Wellhausen, *Jahrbücher für deutsche Theologie*, t. XX, p. 627, nie qu'Achab se soit ligué avec Benhadad contre les Assyriens. Le texte sacré ne dit pas que l'alliance fut faite dans ce but, mais cela résulte des documents assyriens. Voir Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 367-370. Avant Achab, Baasa avait été l'allié d'un autre roi de Damas, Benhadad, I (III) Reg., xv, 19 et, après Achab, Phacée le fut également de Rasin.

Damas était alors la capitale d'un puissant état. Cette ville avait autrefois fait partie de l'empire d'Aram-Soba. David, ayant défait Hadarézer, le chef de cet empire, devint maître de Damas [1], mais elle fut surprise quelque temps après par un Araméen nommé Éliadad et le fils de ce dernier, Razon, s'y maintint sous le règne de Salomon [2]. Le fils et le petit-fils de Razon, Tab-rimmon et Benhadad I, régnèrent successivement après lui et ils accrurent leur pouvoir de telle sorte qu'Asa, roi de Juda, se rendit tributaire de Benhadad I pour obtenir son appui contre Baasa, roi d'Israël [3]. Benhadad II était roi de

II (IV) Reg., xvi, 37. — « Si nous examinons les inscriptions assyriennes elles-mêmes, nous trouvons la première mention du royaume d'Israël à une époque assez reculée, dit M. Nowack.... Par ce fait (de la mention d'Achab dans les Annales de Salmanasar II), les événements racontés I (III) Reg., xx, sont éclairés d'une lumière imprévue. Contre qui avait été faite l'alliance d'Achab avec Benhadad, la Bible ne le dit pas, mais il est très vraisemblable, d'après ce fait que nous révèle Salmanasar, qu'elle avait été formée pour se défendre à l'orient contre les envahissements des Assyriens qu'on avait de jour en jour plus à craindre. » *Die assyrische-babylonische Keil-Inschriften und das Alte Testament*, 1878, p. 8.

1. II Sam. (II Reg.), viii, 3, 5, 6.

2. I (III) Reg., xi, 23-24.

3. I (III) Reg., xv, 18-20; G. Smith, *Ancient History from the monuments; Assyria*, p. 50. — Les rois de Damas nous sont connus par la Bible et par l'épigraphie assyrienne. Voici le tableau de ces rois, tel qu'il a été dressé par M. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, p. 191.

| Noms. | Dates. | Contemporains de |
|---|---|---|
| Rezin I | 990-970 | Salomon; I (III) Reg., xi, 23-25; appelé Hezion I (III) Reg., xv, 18. |
| Tab-rimmon | 970-950 | Jéroboam; I (III) Reg xv, 18. |
| Benhadad I | 950-930 | Baasa; I (III) Reg., xv, 18-20. |
| Roi dont le nom est inconnu | 930-910 | Amri; I (III) Reg., xx, 34. |

Damas au commencement du règne de Salmanasar II, roi d'Assyrie. C'était le plus puissant des princes à l'ouest de l'Euphrate. Il avait fait la guerre à Achab, comme nous l'avons vu, mais il s'était ensuite allié avec lui. La ligue dont il était le chef comprenait douze rois, dont celui de Hamath, Irkulini, était, après lui, le plus important, et celui d'Israël, Achab, le plus intéressant pour nous. Cette confédération entreprit d'arrêter Salmanasar II dans sa marche triomphante vers l'occident. Le monarque assyrien, sur une stèle trouvée aux sources du Tigre par M. Jones Taylor, et dans laquelle il raconte ses exploits plus longuement encore que sur l'obélisque de Nimroud [1], nous fait connaître cette confédération et

| Noms. | Dates. | Contemporains de |
|---|---|---|
| Benhadad II | 910-886 | Achab; I (III) Reg., xx. |
| Hazael I | 886-857 | Jéhu; II (IV) Reg., VIII, 9. |
| Benhadad III | 857-844 | Joachaz; II (IV) Reg., XIII, 3, Inscriptions de Salmanasar. |
| (Hazael II | 844-830) | Joachaz et Joas; II (IV) Reg., XII, 17; XIII, 22. |
| (Benhadad IV | 830-800) | Joas et Jéroboam II; II (IV) Reg., XIII, 24. |
| Mariha | 800-770 | Jéroboam II; Inscription de Binnirar III. |
| Hadara (?) | 770-750 | Manahem; Inscriptions de Téglatphalasar (Extract XVI, 11). |
| Rezin II | 750-732 | Phacée; II (IV) Reg., XV, 37; Inscriptions de Téglathphalasar. |

M. Smith fait suivre, non sans raison, ce tableau en partie hypothétique, des réflexions suivantes : « Les deux rois les plus douteux dans cette liste sont Hazael II et Benhadad IV; il est possible qu'ils ne soient que des dédoublements de Hazael I et de Benhadad III. » Nous pensons qu'il faut les retrancher. La date des premiers rois n'est pas non plus exacte.

1. Cette stèle est aujourd'hui à Londres, comme l'obélisque de Nimroud. Salmanasar parle de cette stèle dans l'inscription de l'obélisque en faisant le récit de sa septième campagne. Voir Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 139.

la victoire qu'il remporte sur elle. Voici ce qu'il dit :

78. Sous l'éponymie de Dayan Assur [1], au mois d'Iyyar, le 14e jour, je partis de Ninive, je traversai le Tigre; des villes

79. de Giammu, par la rivière Belichus je m'approchai. La terreur de ma puissance et la bravoure de mes vaillants soldats ils redoutèrent, et, de leurs propres armes, Giammu, leur maître,

80. ils tuèrent. J'entrai à Kitlala et à Tul-Abilahi; je plaçai mes dieux dans ses palais; je levai une contribution sur ses palais;

81. j'ouvris les chambres des trésors; je m'emparai de ses trésors; ses biens, ses meubles, je les emportai; à ma ville d'Assur je les pris. Je partis de Kitlala, de Kar-Salmanasar

82. je m'approchai, sur des radeaux d'outres gonflées je passai une seconde fois l'Euphrate débordée. Le tribut des rois de l'autre côté de l'Euphrate, de Sagara

83. de Carchemisch, de Kundaspi de Kumuha, d'Aram, fils de Gusi, de Lalli de Milid, de Hayani, fils de Gabari,

84. de Garparuda de Patina, de Garparuda de Ganguma; argent, or, plomb, cuivre, vases de cuivre,

85. dans la ville d'Assur-utir-azbat, de l'autre côté de l'Euphrate, au-dessus du fleuve Sagur, dans la ville que les Syriens appellent Pethor,

86. au milieu de cette ville, je (les) reçus. Des bords de l'Euphrate je partis, de la ville de Halman (Alep) je m'approchai; ils évitèrent la guerre et acceptèrent mon joug.

87 Je reçus de l'argent et de l'or en tribut; je fis des sacrifices et des libations devant le Dieu Bin de Halman. Je partis de Halman, des deux villes

88. d'Irkulini de Hamath je m'approchai; Addena, Barga et Agana, sa capitale, je (les) pris; ses meubles,

89. les biens de ses palais, je (les) emportai, je mis le feu à ses palais. Je partis d'Agana, je m'approchai d'Aroer

1. La sixième année du règne de Salmanasar, 854 av. J.-C., d'après G. Smith.

90. Aroer, ma (sic) cité royale, je (la) renversai, je la détruisis, je l'incendiai. 12.000 chariots, 12.000 chars et 20.000 hommes de Benhadar

91. de Syrie, 700 chariots, 700 chars et 10.000 hommes d'Irkulini de Hamath, 2000 chariots et 10.000 hommes d'Aḥab

92. de Sirlaai (Israël) [1], hommes de Goïm, 1000 hommes d'Égypte, 10 chariots et 10.000 hommes d'Irqanata,

93. 200 hommes de Matinu-baal, d'Arvad, 200 hommes d'Usanata, 30 chariots et 10.000 hommes

94. d'Adoni-baal de Siana, 1.000 chameaux de Ginidibuh l'Arabie,... 00 hommes

95. de Baasa, fils de Rehob, d'Ammon. Ces douze rois à son aide il prit; pour faire

1. M. Haigh rejette ici la lecture Sirlaai et nie qu'il soit question dans ce passage d'Achab d'Israël. Il lit : « Aḥabbu of Su'la... Mr. Smith has kindly sent me an impression of the name of his country *'Su'la* in which the value of the first character is *ṣ'u-u* (Syl. 691,) and as the sound *av* in these inscriptions is occasionnally replaced by *u* (ex. gr. the river *Sa-gav-ra, Sa-gau-ra*) there is no difficulty in recognizing here a variant of the frequently mentioned name of 'Sav'la. The supposed synchronism of Aḥab and Salmanuris therefore disappears » *Zeitschrift für ägyptische Sprache,* 1871, p. 101. — Cette opinion est insoutenable. Voir Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung,* 1878, p. 359-367. Le seul point sur lequel on pourrait soulever quelque difficulté, ce serait celui de savoir si *Sirlaai* veut dire *Israélite* ou *de Jezrael;* le déterminatif *mat* qui précède *Sirlaai* et désigne un pays, non une ville, tranche la difficulté en faveur du premier sens, Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament,* 1872, p. 59; *Keilinschriften und Geschichtsforschung,* p. 360. Dans ce dernier passage, M. Schrader réfute M. Gutschmidt, qui a adopté, dans ses *Neue Beiträge zur Geschichte des alten Orients, die Assyriologie in Deutschland* (1876, p. 50-52), l'opinion de M. Haigh, en s'appuyant sur ce que G. Smith en admet la possibilité dans *The Assyrian Eponym Canon,* p. 189-190.

96. la guerre et se battre, devant moi ils vinrent. Avec la grande force qu'Assur, le Seigneur, m'a donnée, avec les puissantes armes que Nergal, marchant devant moi,

97. m'a fournies, avec elles j'ai combattu. D'Aroer à Kirkan j'achevai leur défaite; 14.000 hommes

98. de leurs guerriers, avec les armes, je fis périr. Comme Bin, contre eux, j'élevai une tempête, de leurs blessés la face du pays je couvris; la totalité de leur armée, avec les armes, j'abattis. Avec leurs cadavres l'étendue du pays

100. fut changée en désert; je détruisis sa vie totalement; tous leurs champs je dévastai, et avec leurs corps

101. sur l'Oronte je fis un pont. Au milieu de la bataille, leurs chariots, leurs chars,

102. leurs chevaux attachés au joug, je les leur pris [1].

L'issue de cette campagne, si funeste pour les rois confédérés, amena sans doute la rupture de l'alliance conclue entre Achab et Benhadad. Cette guerre avait eu lieu dans l'intervalle des trois années de paix entre la Syrie et Israël, dont nous parle le premier livre des Rois [2] Au bout de trois ans, la guerre recommença entre la

1. *Western Asiatic Inscriptions*, t. III, p. 8; *Kurkh Monolith*, Reverse, l. 78-102; G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract I, p. 106-109; Sayce, *Records of the*, past, t. III, p. 98-100. Il existe deux autres récits plus abrégés de cette même campagne, dans lesquels Achab, non plus que les onze autres rois, ne sont nommés par leurs noms. Layard, *Bull Inscription*, p. 46, l. 1-9; *Ibid. Black Obelisk*, p. 89-90, l. 54-66. Les deux sont traduites, G. Smith, *loc. cit.*, Extract II, p. 109; Extract III, p. 109-110. Pour l'inscription principale, voir aussi Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 94-98; *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1872, p. 320; Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 112-113. M. Oppert avait déjà publié en 1865 l'énumération des rois confédérés et de leurs forces dans l'*Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 140.

2. I (III) Reg., XXII, 1.

Syrie et Israël. L'une des conditions de la paix, faite après la bataille d'Aphek, entre Achab et Benhadad, avait été la restitution de toutes les places d'Israël, occupées par le roi de Damas. La cause de l'ouverture des hostilités, trois ans après ce traité, fut l'occupation de Ramoth Galaad par les Syriens.

On n'a pu expliquer jusqu'ici comment Benhadad était maître de cette ville, si longtemps après la conclusion de son alliance avec le roi d'Israël, non plus que sa haine violente contre celui qui autrefois lui avait fait grâce de la vie, lorsqu'il était tombé entre ses mains. Cette haine le porta à commander à ses capitaines de ménager tout le monde et de n'en vouloir qu'au seul Achab. Celui-ci se déguisa pour échapper aux coups qu'il avait à redouter, mais il fut néanmoins mortellement blessé sur le champ de bataille [1] Il est probable que le roi d'Israël avait refusé de continuer à unir ses armes à celles de la Syrie contre le redoutable Salmanasar. Benhadad, qui voulait continuer la lutte et ne pouvait le faire qu'à l'aide de ses confédérés, ne put lui pardonner sa défection. Les Annales de Salmanasar nous montrent ce prince faisant sa douzième et sa quatorzième campagne contre le même Binhidri de Damas, toujours allié avec douze rois syriens. Il était de la dernière importance pour le chef de la confédération qu'aucun de ceux qui en faisaient partie ne s'en détachât, non seulement pour ne pas l'affaiblir, mais aussi pour n'avoir pas à redouter de nouveaux ennemis qui pourraient, sinon s'unir au monarque assyrien, du moins mettre à profit le moment de la lutte pour s'agrandir aux dépens de leurs voisins. On conçoit donc l'irritation de Benhadad contre Achab, lorsque celui-ci, uni

1. I (III) Reg., XXII, 1-37.

à Josaphat de Juda, marcha contre Ramoth Galaad.

Cette ville avait-elle été prise par les Syriens en punition de la défection du roi d'Israël, ou bien avait-elle été retenue par eux, sous divers prétextes, malgré leurs engagements, et le siège de cette place par Achab fut-il la première preuve de sa rupture avec ses alliés? C'est ce que nous ignorons. Nous ignorons également comment se termina la guerre après la mort du fils d'Amri. Le texte sacré ne nous l'apprend pas. S'il faut entendre, comme ce serait assez naturel, par ces douze rois syriens de la onzième et de la quatorzième campagne racontée sur l'obélisque de Nimroud, les douze rois de la sixième campagne énumérés dans l'inscription des sources du Tigre, le roi d'Israël aurait été l'un des confédérés et il en résulterait qu'une des conditions de la paix que dut faire Ochozias, fils et successeur d'Achab, avec Benhadad, fut de s'unir à la confédération des rois de l'Asie occidentale contre le roi d'Assyrie.

Ochozias ne régna que deux ans [1], et eut pour successeur son frère Joram.

1. I (III) Reg., XXII, 52.



# CHAPITRE IV.

## LA STÈLE DE MÉSA.

Un événement important du règne de Joram a été éclairci d'une manière fort inattendue, non par l'assyriologie, mais par un monument épigraphique moabite aujourd'hui connu sous le nom de « stèle de Mésa. » Cette stèle a été découverte en 1869, par un Français, M. Clermont-Ganneau, alors drogman chancelier du consulat de France à Jérusalem; elle est maintenant au Musée judaïque du Louvre, dont elle est le trésor le plus précieux [1] « J'ose dire, a affirmé avec raison M. de Vogüé, qu'il n'existe pas, dans le domaine des antiquités hébraïques, un seul document qui puisse lui être comparé [2]. »

C'est un bloc monolithe de basalte noir, parsemé de paillettes brillantes. Par la forme, elle est exactement semblable aux stèles égyptiennes que notre riche collection du Louvre possède en grand nombre, c'est-à-dire qu'elle est arrondie ou cintrée dans la partie supérieure et carrée dans la partie inférieure [3].

1. Voir son histoire, sa description et la bibliographie complète des publications auxquelles elle a donné lieu, dans la *Notice des monuments provenant de la Palestine et conservés au Musée du Louvre (Salle Judaïque)*, par Ant. Héron de Villefosse, attaché à la conservation des antiques, 1876. Voir en particulier, Testa, *L'iscrizione de Mesa, re di Môab, illustrata e commentata*, in-8°, Turin, 1875.

2. *La stèle de Mésa, roi de Moab. Lettre à M. le comte de Vogüé*, par M. Clermont-Ganneau, p. 8.

3. Voir Planche LVIII la reproduction de la stèle de Mésa d'après l'original. Elle porte, dans le Musée judaïque, le n° 1.

La face antérieure est plate, légèrement creusée, de manière que les bords de la pierre lui forment une sorte de cadre. Cette saillie avait disparu à gauche, ainsi que la fin de presque toutes les lignes. La face postérieure est tout à fait plane, ainsi que les deux côtés. Vue par devant, avec sa surface gravée et son sommet demi-circulaire, la stèle rappelle, par son aspect général, une forme de monuments funéraires qui est commune dans nos cimetières.

L'inscription qui se lit sur la face antérieure est gravée peu profondément, à cause de la dureté du basalte. Elle comprend trente-quatre lignes et est écrite en dialecte moabite, c'est-à-dire dans une langue qui est, à peu de chose près, la langue de la Bible. Tous les mots qu'elle contient se retrouvent, au moins par leurs racines, dans le texte hébreu de l'Ancien Testament. Les caractères de l'écriture sont les anciens caractères hébreux, appelés samaritains ou phéniciens.

La stèle a 1 mètre de hauteur sur 60 centimètres de largeur. Elle est restée, depuis l'an 898 ou 897 avant Jésus-Christ, où elle a été gravée, jusqu'en 1870, au pied d'un monticule, près de Dibon, à l'est de la mer Morte, à trois journées de marche environ de Jérusalem.

La pierre a malheureusement été brisée en morceaux par les Bédouins, et le Louvre ne la possède pas entière. La stèle a été reconstituée à l'aide de plus de vingt morceaux qui ont été retrouvés. Ce qui est perdu a été rétabli en plâtre, d'une façon qui permet de ne point confondre la partie restaurée avec le basalte primitif. L'inscription a été restituée sur le moulage en plâtre au moyen des estampages qui avaient été pris sur la stèle même, avant qu'elle fût brisée [1]

1. On peut voir au Musée judaïque du Louvre, à côté du

La stèle de Mésa, outre son grand intérêt historique et biblique, a le plus grand prix comme monument archéologique et paléographique. C'est le plus ancien spécimen connu de l'écriture *alphabétique*. Il servira désormais, comme terme de comparaison, pour évaluer l'âge approximatif des monuments écrits avec une écriture analogue.

La manière dont est gravée l'inscription a permis, malgré les premières et sérieuses difficultés dont a dû triompher M. Clermont-Ganneau, de la traduire avec plus de sûreté et même plus de facilité que la plupart des inscriptions anciennes : tous les mots y sont séparés par des points, et les phrases ou membres de phrase y sont distingués par des barres perpendiculaires, ce qui fait disparaître la cause la plus grave d'erreur dans la traduction des vieux textes, où les mots n'étant pas ordinairement distincts les uns des autres, on est exposé à les mal couper et à commettre ainsi une foule de contre-sens.

Mésa, l'auteur de l'inscription, était un roi de Moab. Voici ce que nous en dit le livre des Rois : « Et Mésa, roi de Moab, élevait de nombreux troupeaux, et il payait (en tribut) au roi d'Israël 100,000 agneaux et 100,000 béliers avec leurs toisons [1] »

Le pays de Moab était extrêmement riche en troupeaux [2], et ceux qui l'asservissaient lui imposaient naturellement un impôt en bétail : « Envoyez, dit Isaïe, dans sa prophétie contre Moab, envoyez des agneaux à celui qui est maître du pays [3] » La redevance imposée à Mésa

monument même, sous le n° 3, l'estampage original pris au mois de décembre 1869, à Dhibân, par un Arabe envoyé exprès de Jérusalem par M. Clermont-Ganneau.

1. II (IV) Reg., III, 4.
2. Cf. Num., XXXII, 1.
3. Is., XVI, 1.

n'en était pas moins lourde, et il n'attendait qu'une occasion favorable pour s'en affranchir. Il crut avec raison la trouver dans la mort d'Achab [1]

Ce roi d'Israël était allé faire le siège de Ramoth Galaad, que le roi de Damas, Benhadad, retenait injustement, et il avait perdu la vie dans la bataille contre les Syriens, comme on l'a vu dans le chapitre précédent. Cette mort imprévue fut un coup funeste pour le royaume d'Israël. Le fils d'Achab, Ochozias, était un prince faible. Mésa refusa de lui payer le tribut. Bien plus, non content de se déclarer indépendant, il porta ses armes contre le royaume de Juda et, uni aux Ammonites et aux Iduméens, il franchit la ligne de l'Arnon et s'empara de plusieurs villes israélites. C'est ce que nous apprend son inscription, qui éclaircit et complète ainsi très heureusement un passage du second livre des Paralipomènes [2], où sont racontés plusieurs traits de la campagne des Moabites, mais sans désignation du nom de leur roi. Il ne nous paraît guère possible de douter que la stèle et le livre hébreu, tout en ne rapportant pas les mêmes détails, ne parlent des mêmes événements.

Josaphat avec l'aide de Dieu, triompha de ses ennemis sans combat [3] : des dissensions s'élevèrent entre les confédérés ; les Moabites et les Ammonites tournèrent leurs armes contre les Iduméens ; Juda fut ainsi délivré. Bientôt après nous voyons les Iduméens s'allier avec les Hébreux contre les Moabites. Ce sont les succès obtenus d'abord par Mésa, dans cette campagne, qu'il nous raconte dans la stèle de Dibon.

1. II (IV) Reg., I, 1 ; III, 5.
2. II Par., XX.
3. II Par., XX, 22. Le texte hébreu, les Septante et la Vulgate présentent les détails du fait un peu différemment.

Ochozias était mort après un règne de deux ans seulement. Joram, son frère, lui succéda. Il s'unit à Josaphat, roi de Juda, et au roi d'Édom, contre Mésa, afin de mettre celui-ci hors d'état de recommencer ses incursions contre les Israélites, et de lui imposer de nouveau le tribut auquel il était soumis du temps d'Achab. Le IVe livre des Rois nous a conservé les diverses péripéties de cette campagne. Comme les Syriens de Benhadad devaient toujours occuper Ramoth et être par là les maîtres du pays de Galaad, Joram et Josaphat, afin de ne point s'exposer à leurs coups, tournent la mer Morte par le sud et vont prendre ainsi les Moabites par revers. « Tous les Moabites, nous dit le texte sacré, ayant appris que ces rois étaient montés pour les combattre, [aussitôt] ils convoquèrent tous ceux qui étaient en état de porter les armes, et se tinrent sur leurs frontières. Et se levant de grand matin, les Moabites, de l'autre côté des eaux, au lever du soleil, virent les eaux rouges comme du sang. Et ils se dirent : « C'est du sang qu a fait couler le glaive; » les rois se sont battus entre eux et se sont mutuellement » taillés en pièces ; maintenant, Moab, cours au butin. » Ils marchèrent donc contre le camp d'Israël. Et Israël se levant, défit Moab, et [Moab] s'enfuit devant lui. Et [Israël] entra dans les terres de Moab, et il tua les Moabites, et il détruisit leurs villes, et chacun jetant des pierres, [les Israélites] en remplirent leurs meilleurs champs, et ils bouchèrent tous les puits, et ils coupèrent tous leurs arbres fruitiers, de sorte qu'il ne resta que les pierres à Kir-Hareset, et que cette ville fut assiégée par les frondeurs et battue. Le roi de Moab, voyant que [ses ennemis] étaient les plus forts, prit avec lui sept cents hommes, tirant l'épée, pour pénétrer jusqu'au roi d'Édom, mais il ne put pas. Alors il prit son fils aîné, qui devait

régner en sa place, et il l'offrit en holocauste sur les murs [de la ville], et les Israélites furent [saisis] d'une grande horreur, et ils partirent, et ils s'en retournèrent dans leur pays [1] » Ils quittèrent donc le pays de Moab après y avoir fait une grande razzia, mais sans avoir forcé Mésa à payer son ancien tribut.

Voici maintenant, ligne par ligne, la traduction aussi littérale que possible de l'inscription du roi moabite [2].

1. Je *suis* Mésa, fils de Chamos[gad], roi de Moab, [le-Di]-
2. bonite. | Mon père a régné sur Moab trente ans, et moi j'ai régné
3. après mon père. | Et j'ai fait ce bamah [3] à Chamos, à Qorka [4], le ba[mah de Mé-]

1. II (IV) Reg., III, 21-27.
2. Les mots ajoutés pour faciliter l'intelligence du sens ou l'expliquer, sont imprimés en italiques; les mots placés entre crochets suppléent conjecturalement les lacunes; le point d'interrogation placé entre parenthèses à la suite d'un mot indique que le sens en est douteux; les traits verticaux reproduisent ceux de l'inscription.
3. *Bamah*, qui signifie ordinairement *haut lieu*, désigne ici la stèle. Nous lisons, I (III) Reg., VII, 6 : « Salomon bâtit un *bamah* à Chamos. »
4. « Le mot de *Qorka* veut dire *calvitie* et semble être un nom propre sur lequel les prophètes Isaïe et Jérémie ont fait des jeux de mots qui n'ont pu être compris jusqu'aujourd'hui. Comparez Is., VI, 5; Jér., LXVII, 5. » J. Oppert, *Inscription de Mésa*, p. 7. — Qorka est ici un nom propre dont le sens primitif doit être esplanade, plate-forme. Il doit désigner le monticule où a été trouvée la stèle. « Pour moi, dit M. Clermont-Ganneau, Qorka, à la fois montagne et ville, est la Sion de Dibon, la Jérusalem moabite; c'est la ville de Mésa, contenant le temple de Chamos et la citadelle. Je ne saurais mieux faire comprendre ma pensée qu'en assimilant Dibon à Rome, la Qorka au Capitole *(caput)*, et le bamah de Chamos au temple de Jupiter Capitolin. » *La stèle de Dhiban*, dans la *Revue archéologique*, juin 1870, p. 380.

4. sa] [1], parce qu'il m'a sauvé de tous les agresseurs et m'a fait voir tous nos ennemis *vaincus*. | A[mr-]

5. i *était* roi d'Israël et il opprima Moab des jours nombreux, parce que Chamos était irrité contre sa [ter-]

6. re. | Et son fils *Achab* lui succéda et il dit lui aussi : « J'opprimerai Moab, | en mes jours *ou pendant ma vie*, je [lui] commanderai,

7. et je le verrai *à mes pieds*, lui et sa maison. » Et Israël a péri, péri *pour* toujours (?). Et Amri avait pris la [ter-]

8. re de Médaba et y avait habité ]lui et son fils. Et (?) Les jours de son fils, quarante ans... [et l'a reprise (?)]

9. Chamos en mes jours *ou de mon temps* | et j'ai bâti *ou relevé* Baalméon, et j'y ai fait des puits (?), et j'ai [bâti...]

10. Cariathaïm. | Et les hommes de Gad habitaient dans la terre d'[Ataro]th depuis longtemps et leur avait bâti le roi d'I-]

11. sraël A[t]aroth. | Et j'attaquai la ville et je la pris | et je tuai tous les h[ommes]

12. de la ville, spectacle *agréable* à Chamos et à Moab. Et j'emportai de là l'ARIEL (?) DODO et je le [pla-]

13. çai par terre devant Chamos à Carioth. | Et j'y fis habiter les hommes de Saron et les h[ommes]

14. de Makarat (?) | Et Chamos me dit : « Va, prends Nabo sur Israël. | [Et je]

15. allai de nuit et je combattis contre elle depuis le lever de l'aube jusqu'à midi. | [Et je]

1. Il est impossible de suppléer sûrement le dernier mot de la ligne 3, mais on ne peut guère douter que la dernière lettre de la ligne 3 ne soit un *m* et que le commencement de la ligne 4 ne soit la fin du nom de *Mésa*, comme l'a supposé M. Schlottmann, *Die Siegessaüle Mesa's, König der Moabiter*. Il y a un jeu de mots entre le nom de *Mésa*, מֵישַׁע, et le verbe יָשַׁע, *yâša'*, « il m'a sauvé, » qui suit et explique le sens et l'étymologie du nom du roi moabite. Nous supposons que Mésa a donné son nom au *bamah* qui célèbre ses victoires, ou qu'il dit que le *bamah* a été élevé par Mésa.

16. la pris, et je tuai tout, *c'est-à-dire* sept mille [hommes] et [leurs] femmes. [Et je fis vivre les filles et (?) ]

17. [les es]claves, parce qu'à Astoreth Chamos je les vouai. Et je pris de là [les va-]

18. ses de Jéhovah et je les plaçai à terre devant Chamos. | Et le roi d'Israël avait bâ[ti]

19. Jasa et y habitait quand il combattit contre moi. | Et Chamos le chassa de devant sa fa[ce. Et]

20. je pris de Moab deux cents hommes, toute sa tête, *ce qu'il avait de meilleur ;* | et je les fis marcher contre Jasa, et je la pris

21. pour ajouter à Dibon. | J'ai bâti Qorka, le mur de Yaharin(?) et le mu[r]

22. d'Ophel (?). | Et j'ai bâti ses portes et j'ai bâti ses tours, | et

23. J'ai bâti la maison du roi | et j'ai construit les prisons des hommes [liés (?) au mi[lieu de]

24. la ville. | Et il n'y avait pas de puits au milieu de la ville, dans Qorka, et j'ai dit à tout le peuple : « Faites-

25. vous chacun un puits dans sa maison. » | Et j'ai *fait* creuser des canaux, *pour conduire l'eau* à Qorka, par les pri[sonniers (?)]

26. d'Israël. | J'ai bâti [Ar]oer et j'ai fait la route de l'Arnon.

27. J'ai bâti Beth-Bamoth, parce qu'elle était en ruines. | J'ai bâti Bosor, parce que...

28. ... Dibon, cinquante, parce que tout Dibon *m*'obéit. | Et j'ai rem[pli]

29. [le nombre (?)] de cent avec les villes que j'ai ajoutées à la terre *de Moab*. | Et j'ai bâ[ti].

30. ... et Beth Diblathaïm | et Beth-Baal-Méon et j'ai porté là les...

31. la terre. | Et Oronaïm, habitait en elle...

32. Et Chamos me [d]it : « Descends et combats contre Oronaïm », et je...

33. Chamos, dans nos jours et sur... a fait...

34. ... Et je...

Telle est cette inscription. Nous y lisons la plupart des noms des villes moabites que nous fait connaître la Sainte Écriture [1] De même qu'elle peut être considérée comme le complément du récit des Paralipomènes, elle peut être regardée aussi comme un commentaire et un éclaircissement des prophéties contre Moab.

Mésa nous raconte ses succès ; il ne nous apprend pas ses revers. Le Livre des Rois le complète : il nous décrit la ruine de ses villes, qu'il était si fier d'avoir rebâties, l'obturation de ses puits, qu'il se glorifiait d'avoir creusés [2]. Malheureusement l'inscription moabite est et demeurera toujours mutilée ; il est probable qu'il y restera toujours aussi des obscurités, mais elle n'en est pas moins une des conquêtes les plus précieuses de notre époque pour l'exégèse biblique.

1. « Nous avons reproduit les noms géographiques avec l'orthographe de la Vulgate, pour que celui qui voudra jeter un coup d'œil sur le chapitre xv[e] d'Isaïe et le chapitre XLVIII[e] de Jérémie puisse reconnaître tout de suite l'exactitude des tableaux de ces prophètes.

2. II (IV) Reg., III, 25.

# CHAPITRE V

## SALMANASAR, JORAM ET JÉHU.

La révolte de Moab contre Joram, roi d'Israël, était un événement sans grande importance ; la guerre que soutint le royaume des dix tribus contre l'Assyrie devait avoir des conséquences tout autrement graves dans un avenir prochain.

On a vu que les troupes d'Achab, unies à celles de Benhadad, roi de Syrie, avaient été battues par Salmanasar. Achab profita sans doute de cet échec pour rompre son alliance avec Benhadad, mais quand il eut péri malheureusement sur le champ de bataille, il est probable que Benhadad imposa comme condition de la paix à Ochozias, fils et successeur d'Achab, l'obligation de fournir son contingent de forces à la ligue formée par les puissances de l'Asie occidentale contre la redoutable puissance de Ninive. Le roi d'Israël doit donc être l'un des douze princes alliés contre l'Assyrie, dont parlent les inscriptions de Salmanasar. Ainsi il y a lieu de penser que Joram, qui au bout de deux ans avait succédé à son frère Ochozias sur le trône de Samarie fut obligé, comme lui, de faire partie de la confédération et de faire la guerre à Salmanasar. La Sainte Écriture ne nous apprend rien sur ces faits, mais tout porte à croire que le fils d'Achab est l'un des rois dont il est question dans les passages suivants des inscriptions du monarque assyrien.

29. Dans ma dixième année [1],

30. Je traversai l'Euphrate pour la huitième fois, les villes de Sangar de Carchemisch, je les renversai, je les détruisis et je les brûlai. Des villes

31. de Carchemisch je partis, des villes d'Aram je m'approchai, Arné, sa capitale, je la pris, et 100 villes qui étaient près d'elle

32. je les renversai, je les détruisis et je les brûlai ; je tuai leurs guerriers, j'emportai leurs dépouilles. En ces jours Ben-hadar de Syrie, Irkulini

33. de Hamath, et les douze rois d'auprès de la mer, se confièrent sur les forces les uns des autres et pour me faire la guerre et se battre vinrent en ma presence.

34. Contre eux je combattis, leur défaite j'accomplis, leurs chariots, leurs chars, leurs armes de guerre, je les leur pris. Pour sauver leur vie ils s'enfuirent.

35. Dans ma onzième année [2], je partis de Ninive, je traversai l'Euphrate pour la neuvième fois au moment de l'inondation, 97 villes de Sangar, je les pris, 100 villes d'Arami

36. je les pris, je les renversai, je les détruisis et je les brûlai. Je pris le versant du mont Hamanu, je traversai le Yaraqu, j'allai aux villes de Hamath,

37. je pris Astamaku et 99 villes; je tuai leurs soldats, et j'emportai leurs dépouilles. En ces jours, Ben-hadar de Syrie, Irkulini de Hamath,

38. et les douze rois des bords de la mer se confièrent en la puissance les uns des autres et pour me combattre et me livrer bataille vinrent en ma présence. Contre eux, je combattis, leur défaite

39. j'accomplis, 10,000 de leurs combattants je détruisis par les armes, leurs chariots, leurs chars, leurs armes de guerre, je les leur pris. A mon retour, Arrapasu,

40. la forteresse d'Arami je pris. En ces jours, le tribut de

1. L'an 850 avant Jésus-Christ, d'après G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, p. 110.

2. L'an 849 avant J.-C. *Ibid.* p. 110.

Garparundi de Patina, argent, or, plomb, chevaux, bœufs, brebis,

41. vêtements de laine et de lin je reçus [1].

La quatorzième année de son règne [2], Salmanasar remporta encore une autre victoire sur Benhadad et ses alliés :

43. Dans ma quatorzième année, tout le pays, innombrable, je rassemblai; avec

44. 120.000 de mes soldats, je traversai l'Euphrate au moment de sa crue. En ces jours, Ben-hadar de Syrie, Irkulini de Hamath et

45. les rois des bords de la mer, au-dessus et au-dessous, rassemblèrent leurs soldats sans nombre, ils vinrent en ma présence. Contre eux je combattis,

46. leur défaite j'accomplis, leur chariots, leurs chars j'emportai, leurs armes de guerre, je les pris. Pour sauver leur vie, ils s'enfuirent [3].

Si nous comparons maintenant ces récits au récit abrégé de la sixième campagne, où étaient certainement les troupes d'Achab, il est difficile de ne pas croire que

1. *On Bulls*, Layard, p. 15, l. 29-41 et p. 46, 47, l. 17-26 ; Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract iv, p. 110-112. Cette même double campagne est racontée plus brièvement Black Obelisk, Layard, p. 91, l. 85-89 ; Smith, *ib.*, Extract v, p. 112. Cf. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 102-103 ; Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 114 ; Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie d'après les monuments*, p. 119.

2. L'an 846 av. J. C. ; G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, p. 112.

3. *On Bulls*, Layard, *Inscriptions*, p. 16, l. 43-46 ; Smith, *Assyrian Canon*, Extract vi, p. 112. Cette campagne est racontée en deux lignes sur l'obélisque, Layard, p. 91, 92, l. 91-92 ; Smith, *ib.*, Extract ii, p. 113.

les peuples confédérés étaient les mêmes dans les trois guerres dont parle le roi d'Assyrie.

59. En ces jours, dit Salmanasar racontant sur l'obélisque la victoire de Karkar, Binhidri

60. de Damas, Irkulini de Hamath avec les rois

61. de Syrie et ceux qui habitent les bords de la mer [1],

62. se confiant sur les forces les uns des autres; pour me livrer bataille et se battre,

63. vinrent en ma présence. Par la volonté d'Assur, le grand dieu, mon seigneur,

64. contre eux je combattis, leur défaite j'accomplis. Je pris leurs chariots.

65. leurs chars, leurs armes de guerre.

66. Je mis hors de combat 20,500 de leurs combattants [2].

Quoi qu'il en soit, que Joram ait été ou non allié de Benhadad dans la guerre contre Salmanasar, nous savons par le second livre des Rois qu'il eut à résister par les armes aux attaques des Syriens. Il avait été d'abord en bons termes avec Benhadad ; la lettre de recommandation que lui écrivit ce dernier en faveur de Naaman, le chef de son armée, ne nous permet pas d'en douter,

1. L'inscription des taureaux dit expressément comme celle des sources du Tigre que ces rois de Syrie, *Hatti*, étaient au nombre de douze. Voir Oppert, *loc. cit.*, p. 119 ; Layard, p. 46, l. 6 ; Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract II, p. 109 :

5. De Halman je partis, d'Aroer je m'approchai, Ben-hadar de Syrie, Irkulini de Hamath.

6. Et les 12 rois des bords de la mer se confièrent dans les forces les uns des autres, et pour livrer bataille et se battre

7. En ma présence ils vinrent.

2. Layard, *Black Obelisk*, p. 89-90, lig. 54-66 ; G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract III, p. 109-110 : Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 101-102.

quoique l'effroi avec lequel la reçut le fils d'Achab, qui n'y vit d'abord qu'un prétexte de lui chercher querelle [1], nous donne lieu de supposer que le roi d'Israël avait des motifs de redouter son puissant voisin.

A la suite des échecs infligés aux rois confédérés par les armées assyriennes, Joram avait-il refusé, comme son père, de continuer à faire partie de la ligue? Nous sommes sur ce point dans une complète ignorance. Ce qui est certain, c'est que, quelque temps après, Benhadad forma un plan d'invasion du royaume d'Israël. Ce premier projet échoua, grâce, non pas à l'habileté de Joram, mais aux révélations prophétiques d'Élisée [2]. Plus tard, le roi de Damas revint à la charge et mit le siège devant Samarie. Cette ville fut réduite à la dernière extrémité; une femme mangea son propre fils; mais une panique merveilleuse saisit les assiégeants, et ils s'enfuirent, en abandonnant leurs tentes, leurs vivres et toutes leurs richesses [3].

Benhadad II touchait à sa fin. Il tomba malade et fut assassiné par Hazael qui lui succéda [4]. Joram semble avoir mis à profit ces événements pour fortifier sa frontière orientale et assiéger Ramoth Galaad. Cette place forte retomba entre ses mains [5]. Hazael n'avait pu la

1. II (IV) Reg., v, 5-7.
2. II (IV) Reg., vi, 8-11.
3. II (IV) Reg., vi, 24-vii, 20.
4. II (IV) Reg., viii, 7-15.
5. II (IV) Reg., ix, 14; cf. viii, 28; ix, 1-2, 4, 15. La Vulgate porte, IV Reg., ix, 14; « Joram obsederat Ramoth Galaad, ipse et omnis Israel, contra Hazael regem Syriæ. » Le sens de l'hébreu n'est pas tout à fait le même; on y lit: « Joram gardait (avait fortifié ou défendait) Ramoth Galaad contre Hazael. » L'original suppose donc que Joram, à une époque qui n'est pas indiquée, était rentré en possession de cette ville, ce qui est con-

sauver, mais il se vengea de la perte de cette ville par l'échec qu'il infligea aux Israélites; il les battit dans les environs de Ramoth et blessa leur roi dans le combat [1] Joram se rendit à Jezrael pour se guérir de ses blessures, laissant le commandement à Jéhu, l'un de ses plus habiles généraux. C'est là que Jéhu fut sacré roi par l'envoyé d'Élisée ; c est de là qu'il partit pour aller exterminer la maison d'Achab, douze ans et demi environ après la mort de ce prince [2].

Quand le nouveau roi d'Israël fut devenu maître de tout le royaume d'Achab, il dut songer à se prémunir contre les attaques des Syriens. Un fait, qui nous a été révélé par les inscriptions cunéiformes, induit à penser qu'il implora contre Hazael de Damas la protection de Salmanasar, roi de Ninive, — celui-là même qui avait si souvent battu Benhadad, — et qu'il s'assura son appui en s'assujettissant à lui payer tribut. Il inaugura ainsi la politique fatale que devait suivre plus d'un siècle plus tard, malgré les prophétiques représentations d'Isaïe, Achaz, roi de Juda, en appelant l'Assyrie à son aide contre Phacée d'Israël et Razin de Damas, sans prévoir que cette intervention toute-puissante lui serait aussi funeste qu'à ses ennemis. Mais la politique à courte vue ne s'occupe que du danger prochain.

C'est contre Jéhu et ses imitateurs que devait déjà s'élever le prophète Osée, quand il s'écriait :

> Éphraïm a vu sa langueur
> Et Juda sa plaie ;

forme à ce qui est dit II (IV) Reg., VIII, 28, où nous voyons ce roi aller dans cette ville et non marcher contre elle, et à II (IV) Reg., IX, 1-2, 4, 15 où il est raconté que Jéhu est venu dans Ramoth.

1. II (IV) Reg., VIII, 28.
2. II (IV) Reg., IX.

Éphraïm est allé vers Assur
Il a envoyé au roi ennemi [1];
Il ne vous guérira point,
Il ne pansera point votre plaie...
Éphraïm se repaît de vent,
Il poursuit un souffle...
Il a fait alliance avec Assur...
Assur ne nous sauvera pas...
(Le peuple) sera transporté à Assur
En tribut au roi ennemi [2].

1. Hébreu : *Yareb*, V, 13, de même que plus bas, X, 6. Ce mot, qui ne se lit que dans ces deux passages, signifie ennemi ou belliqueux et n'est pas un nom propre, comme l'ont cru quelques commentateurs, car il n'y a pas de roi assyrien appelé *Yareb*. C'était sans doute un surnom populaire donné au roi d'Assyrie en jouant peut-être sur le mot assyrien *rab* qui signifie grand. Cf. II (IV) Reg., XVIII, 19, 28. Ce roi est très probablement Salmanasar, celui à qui Jéhu paya tribut, celui dont Osée lui-même nous a peut-être conservé le nom, X, 14 : « On détruira toutes tes forteresses, comme Salman détruisit Betharbel, au jour du combat, quand la mère fut écrasée sur les enfants. » De même que les inscriptions cunéiformes tranchent le différend entre les commentateurs se prononçant les uns pour, les autres contre l'existence d'un roi Yareb, elles nous paraissent aussi établir que le Salman d'Osée est le Salmanasar qui reçut le tribut de Jéhu, ce roi d'Israel dont le prophète blâme la conduite. Le nom de Salmanasar se compose de deux éléments très distincts, *Salmanu, âsir :* le prophète n'en a gardé qu'un. Avant qu'on sût que Jéhu avait payé tribut à Salmanasar, dans l'impossibilité où l'on était de connaître la vérité, les commentateurs et les références mêmes de nos Bibles voyaient dans ce Salman d'Osée le Salmana dont il est question dans l'histoire de Gédéon, Jud., VIII, 5, 6, etc. Cette identification est cependant impossible, car si notre Vulgate écrit les deux noms de la même manière, ils sont complétement différents dans le texte original où le chef madianite s'appelle *Ṣalmunnâ'* et le personnage dont parle Osée S̈almân, la première lettre étant un *schin*, non un tsadé, et le *aïn* final de *Ṣalmunnâ'* ne se trouvant pas dans *S̈almân*.

2. Osée, V, 13 : XII, 1 ; XIV, 4 ; X, 6. Voir aussi VII, 11 ; IX,

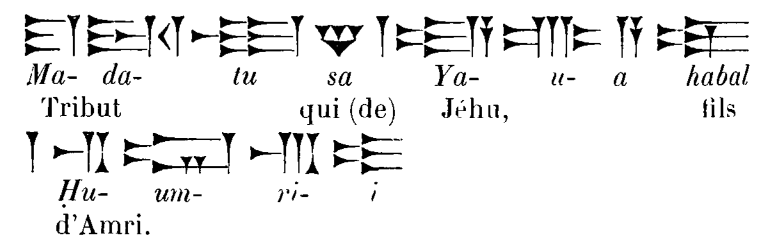
Salmanasar fit la guerre à Hazael, peu après l'avénement de ce dernier au trône et c'est à l'époque de cette expédition que Jéhu lui paya tribut. L'inscription des taureaux nous donne les détails suivants sur cette campagne :

1. Dans ma dix-huitième année, pour la seizième fois, l'Euphrate
2. je traversai. Hazael de Syrie
3. sur la force de ses soldats
4. se confia, et ses soldats
5. en foule il rassembla.
6. De Saniru. un pic des montagnes
7. qui sont vis-à-vis du Liban, sa forteresse
8. il fit. Contre lui je combattis,
9. sa défaite j'accomplis, 18.000
10. hommes de son armée, avec les armes,
11. je détruisis; 1,121 de ses chariots,
12. 470 de ses chars avec son camp
13. je lui pris. Pour sauver
14. sa vie il s'enfuit. Je le poursuivis,
15. dans Damas, sa ville royale, je l'assiégeai,
16. ses plantations je coupai, vers les montagnes
17. du Hauran j'allai, des villes
18. sans nombre je renversai, je détruisis,
19. j'y mis le feu, leur butin
20. sans nombre j'emportai.

3 ; xiii, 7. Avant la découverte des inscriptions cunéiformes, il était impossible de savoir d'une manière précise à quels faits faisaient allusion ces passages du prophète, car les livres historiques de la Bible ont passé sous silence les événements que nous apprennent les Annales de Salmanasar. Ici comme ailleurs, en plusieurs autres circonstances, les monuments assyriens nous fournissent le commentaire authentique des Livres Saints. Osée prophétisait sous Jéroboam II, avant les invasions assyriennes en Palestine, dont la Bible nous a conservé le souvenir,

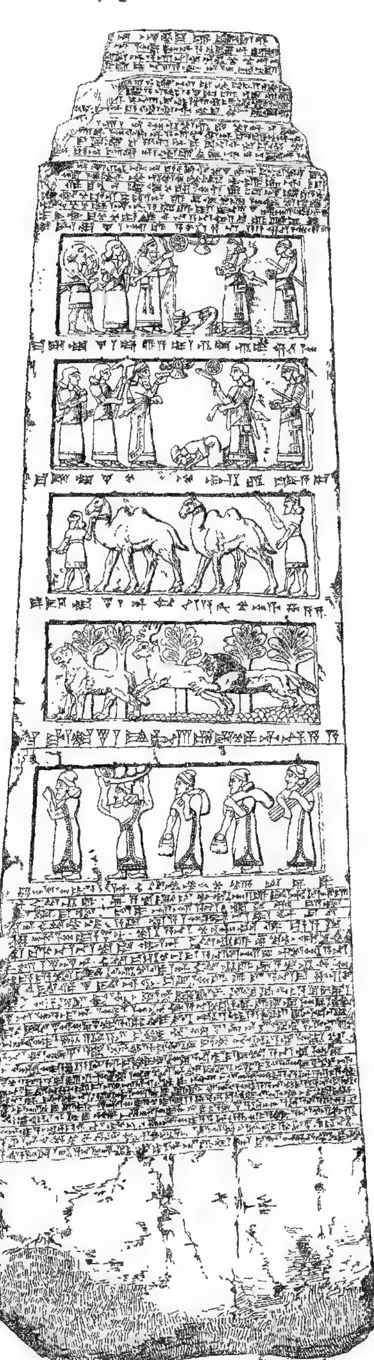
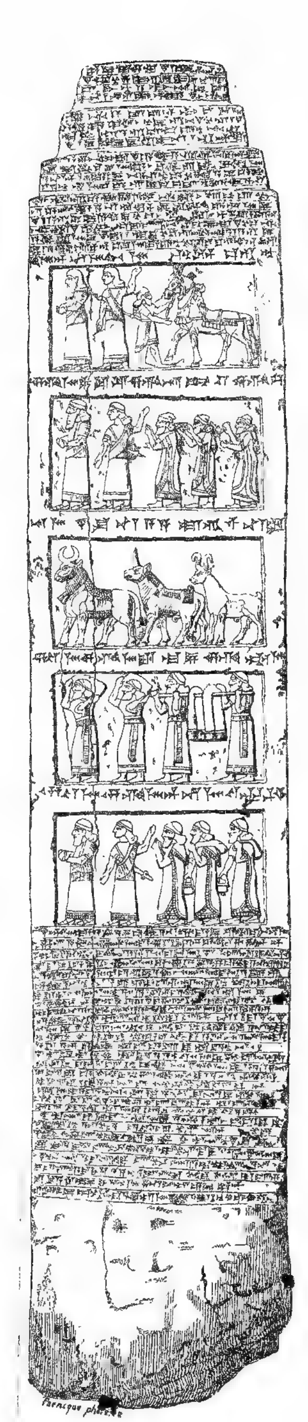
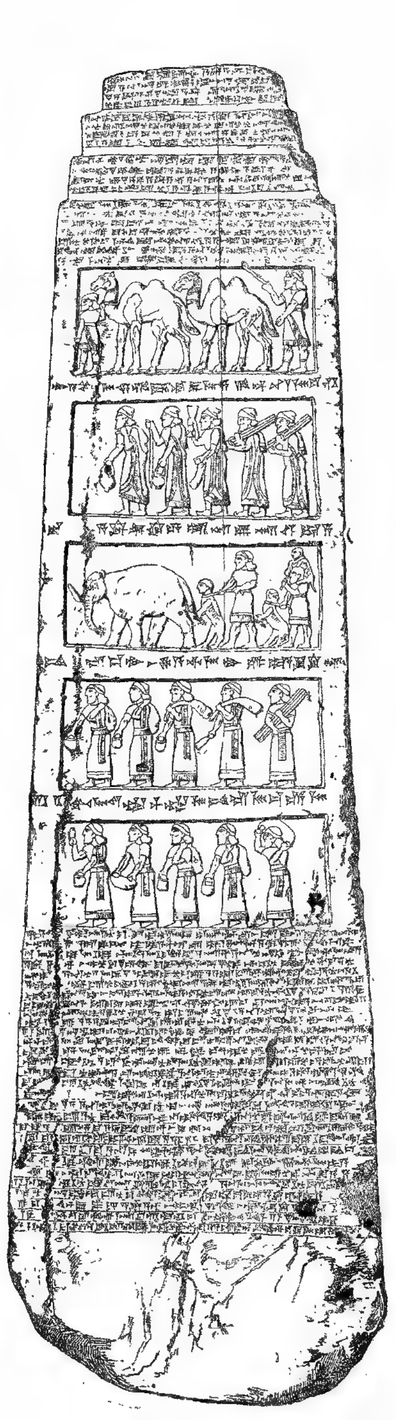
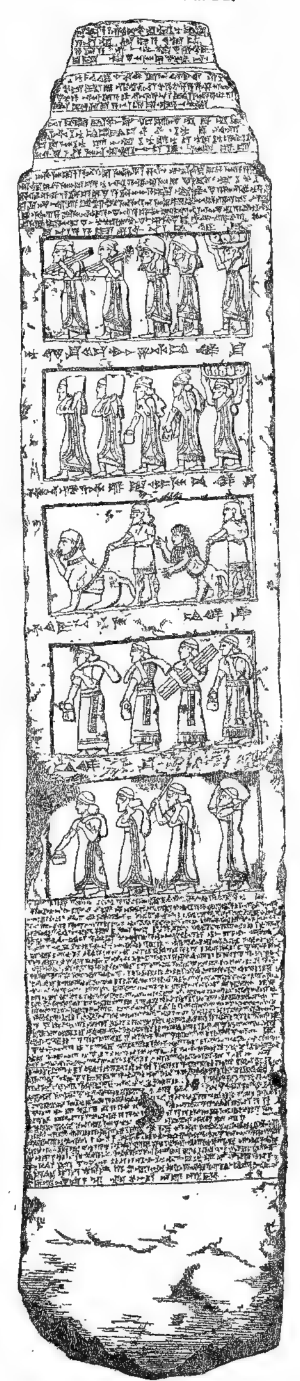
21. Vers les montagnes de Bahlirahsi,
22. qui sont à la tête de la mer, j'allai. Une image de ma majesté
23. au milieu je fis. En ces jours
24. le tribut de Tyr
25. et de Sidon, de Jéhu (*Yahua*),
26. fils d'Amri (*habal Ḥumri*) je reçus [1].

Sur l'obélisque de Nimroud, que nous avons eu déjà si souvent occasion de citer, un bas-relief représente Salmanasar, debout, accompagné de deux eunuques ou grands de sa cour, dont l'un tient derrière lui le parasol d'honneur, et l'autre lui présente les ambassadeurs qui apportent les tributs [2]. Sur le second registre, le premier des ambassadeurs étrangers baise la terre, prosterné aux pieds du roi. Il est suivi de treize messagers apportant leurs diverses offrandes au monarque assyrien. Au-dessus de toute la scène plane l'image d'Ilu, le dieu suprême. Ce roi tributaire, c'est Jéhu d'Israël. On lit en effet au-dessus du bas-relief cette légende explicative :




1. Bull Inscription, *Western Asiatic Inscriptions*, t. III, p. 5, n° 6; Smith, *Assyrian Canon*, Extract VIII, p. 113-114. DMG., 1872, p. 321. Cette même campagne est racontée en trois lignes sur l'obélisque, Layard, *Inscriptions from monum.* p. 92, l. 97-99: Smith, *ibid.*, Extract IX, p. 114.

2. Voir, Planche LIX, l'obélisque de Nimroud, d'après le facsimile de l'original du musée assyrien du Louvre.

Suit l'énumération des objets apportés en tribut, que l'on voit représentés sur la seconde, la troisième et la quatrième face, du second registre de l'obélisque, portés sur les épaules ou à la main, par des Israélites. « Tribut de Jéhu, fils d'Amri : argent, or, lames d'or, coupes d'or, bouteilles d'or, vases d'or, ustensiles royaux, sceptres pour la main du roi, bâtons ; cela, je l'ai reçu [1] » Cette scène et cette inscription sont le commentaire de ce passage du prophète Osée : *Ipsi ascenderunt ad Assur,... munera dederunt amatoribus* [2].

Jéhu n'était point fils d'Amri, dont au contraire, il avait exterminé la race. Son père s'appelait Josaphat et son grand-père Nimsi. Mais il est appelé par Salmanasar fils d'Amri, par la raison sans doute que les Assyriens appelaient communément le royaume d'Israël *mat bit-Ḥumri*, ou, par abréviation, *mat Ḥumri*, « terre de la maison d'Amri. » Amri était le fondateur de Samarie, capitale du royaume d'Israël. Son nom et sa dynastie étaient devenus célèbres chez les peuples étrangers, de là le nom attribué par les Assyriens au pays qu'il avait gouverné [3].

1. Black Obelisk, Layard, p. 98, l. 2; G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract x, p. 114, Sayce, *Records of the past.* t. V, p. 41 ; Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 104.

2. Osée, VIII, 9.

3. « Verstehen wir so erst recht die Nachricht 2 Kön. 10, 32 : « In jenen Tagen begann Jahve an Israel abzuschneiden und Hazael schlug es in allen Grenzen Israels. » Die Bibel spricht mit keinem Wort davon, war den wahrscheinlich noch 854 bestehenden Bund zwischen Israel und Syrien gestört, hier sehen wir's : Jehu, wahrscheinlich um sich mit Assyriens Hilfe auf dem Thron zu befestigen, war der Bundesgenosse des Assyrers, des Todfeindes der Syrer geworden, vielleicht auch wollte Jehu an Assur ein Gegengewicht gegen die zunehmende Macht Syriens gewinnen, so war von selbst das Band zwischen Syrien

L'obélisque de Nimroud mentionne brièvement une dernière campagne de Salmanasar contre Hazael, roi de Syrie, la vingt-unième année de son règne [1] :

102. En ma vingt-unième année, je traversai l'Euphrate pour la dix-huitième fois, vers les villes

103. d'Hazael j'allai, 4 de ses forteresses je pris, le tribut de Tyr,

104. de Sidon et de Gubal je reçus [2].

Le conquérant assyrien ne nomme pas Jéhu dans cette circonstance, de même qu'il ne l'avait pas nommé dans le récit abrégé de sa dix-huitième campagne, tel que nous le lisons sur la même obélisque [3], mais il est probable que Salmanasar reçut encore cette fois le tribut du roi d'Israël avec celui des villes phéniciennes. Ce qui est certain, c'est qu'Hazael fut l'ennemi constant d'Israël et lui causa les plus grands maux. « En ce temps-là, Hazael battit partout les Israélites, depuis le Jourdain jusqu'aux

und Israel zerrissen. » Nowack, *Die assyrisch-babylonische Keil-Inschriften,* p. 8-9.

1. En 839 av. J. C., d'après G. Smith.

2. Black Obelisk, Layard, *Inscriptions,* p. 92, l. 102-104; Smith, *The Assyrian Eponym Canon,* Extract XI, p. 114.

3. Voici le récit de l'obélisque :

97. Dans ma dix-huitième année, je traversai l'Euphrate pour la seizième fois. Hazael

98. de Syrie vint pour combattre. 1, 121 de ses chariots, 471 de ses chars, avec

99. son camp, je lui pris.

Layard, p. 92; G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon,* Extract IX, p. 114. Salmanasar racontant ses campagnes d'une manière très sommaire sur l'obélisque, comme le prouve ici en particulier la comparaison de ce récit avec celui de l'inscription des taureaux, plus haut, p. 63, l'omission de Jéhu est assez probable dans la vingt-unième campagne.

parties les plus orientales ; le pays de Galaad, de Gad, de Ruben, de Manassé, depuis Aroer, sur l'Arnon, jusqu'à Galaad et Basan [1] » Pendant que le roi d'Assyrie était loin, Hazael se vengeait ainsi des défaites qu'il avait essuyées et punissait Jéhu de s'être reconnu vassal du grand roi.

1. II (IV) Reg., x, 32-33. Hazael et son fils Benhadad firent de même la guerre à Joachaz, fils de Jéhu, II (IV) Reg., XIII, 3. Le ỳ 4 de ce chapitre nous apprend que Dieu, sur la prière de Joachaz, suscita un sauveur à Israël. Il serait possible que la dernière campagne de Salmanasar, dont nous venons de parler, eût été faite après la mort de Jéhu et que Salmanasar fût le libérateur dont il est question ici. « Dans le récit biblique de cette période, dit M. G. Smith (*The Assyrian Eponym Canon*, p. 192), durant le règne de Joachaz, roi d'Israël, il est dit que le Seigneur envoya à Israël un sauveur, qui les délivra de la main des Assyriens, et l'on a soupçonné que ce sauveur n'était pas autre qu'un roi assyrien, qui, en battant le roi de Damas, avait donné du répit aux Israélites. Mon opinion est que par ce sauveur il faut entendre Salmanasar dont les expéditions contre Benhadad durent abattre pour un temps la puissance et donnèrent ainsi aux Israélites le temps de respirer. »

# CHAPITRE VI

## PREMIÈRES ATTAQUES DES ASSYRIENS CONTRE ISRAEL. BINNIRAR.

Jusqu'à présent, les soldats assyriens n'avaient pas encore foulé la terre d'Israël. Il n'en sera bientôt plus ainsi.

Le fils et le successeur de Salmanasar, Samas Bin, ne fit aucune campagne en Occident et ses inscriptions ne nous apprennent rien, par conséquent, qui soit propre à nous intéresser, mais son successeur Binnirar [1] porta de

1. Binnirar ou Vulnirar. Le vrai nom de ce roi, qu'on a appelé autrefois Binlihis, qu'on appelle aussi aujourd'hui Rammonnirar n'est pas encore sûrement connu, à cause de la polyphonie des syllabes qui composent son nom. Le premier élément de son nom est un nom de dieu écrit idéographiquement AN. IM ou AN. U. L'idéogramme IM s'échange souvent avec l'idéogramme U. Ce dieu est le dieu de l'atmosphère, du tonnerre et de l'éclair, mais comment s'appelait-il ? La plupart des assyriologues français et allemands ont adopté la prononciation *Bin*, parce que le signe AN-IM est le premier élément du nom de plusieurs rois de Syrie que nous savons, par la Bible, avoir été appelés Benhadad (Bin-Hidri), mais ce dieu s'appelait aussi Rammanu, et nous retrouvons son nom dans celui du père d'un Benhadad, Tab-remon, I (III) Reg., XV, 18 ; il portait encore le nom de Barku. (Voir Schrader, *Jahrbücher für prot. Theologie*, 1875, p. 334 et suiv.). Sur l'incertitude de la lecture des noms propres assyriens et sur la manière dont les écrivaient les scribes, voici les remarques intéressantes que fait le P Delattre : « Rien n'est plus facile à reconnaître, en général, que les noms propres, dans les inscriptions assyriennes, à cause des signes particuliers qui les distinguent : en revanche, rien n'est plus difficile à lire. D'ordinaire, les noms propres assyriens sont exprimés par des idéogrammes ; leur expression en

nouveau les armes assyriennes en Syrie et jusque sur les rives de la Méditerranée. S'il faut prendre à la lettre ce

caractères syllabiques est très rare. Les premiers déchiffrés furent ceux dont la grande inscription trilingue de Darius à Béhistonn offre l'expression graphique assyrienne, en regard de leur expression alphabétique, dans le texte persan, et ceux que l'on parvint à identifier avec des noms connus soit par la Bible, soit par les écrivains classiques. Tels sont les suivants : *Nabu-kudur-ussur*, qui signifie : « Nebo-couronne (?)-protège, » Nabuchodonosor ; *Sin-aḫi-irba*, « Sin-frères-multiplie » Sennachérib; *Assur-aḫ-iddin*, Assur-frère-donne, » Assaraddon ; *Marduk-pal-adan*, « Marduk-fils-donne, » Mérodach-Baladan ; *Nubu-pal-usur*, » Nebo-fils-protège, » Nabopolasar; *Nidinta-Bel*, « Don de Bel, » Nidintabel. En assyrien les noms propres d'hommes sont donc en général de la forme *Deo-gratias*, « Grâces-à-Dieu : » *Deus-dedit*, « Dieu-a-donné : » *Quod-vult-Deus*, « Ce-que-Dieu-veut, » usités au IVe et au Ve siècle, dans les pays de langue latine. Les éléments dont ils se composent sont tels, qu'en déchiffrant un de ces noms on déchiffre du même coup un nom divin. Plusieurs noms de la dernière espèce n'ont été déchiffrés que par ce procédé indirect. Il est clair aussi que les éléments des noms propres d'hommes se prêtent à différentes combinaison et que les noms cités plus haut une fois reconnus, on en lira sans difficulté plusieurs autres, comme : *Assur-pal-adan*. « Assur-a-donné-un-fils, » *Sin-aḫ-usur*, « Sin-protège-le-frère. » Mais unnom propre, dont un ou plusieurs éléments ne se rencontrent jamais exprimés en caractères syllabiques, est en tout ou en partie indéchiffrable. La lecture des noms propres étrangers qui se rencontrent dans les inscriptions ne présente pas de difficultés spéciales. Ne comprenant pas le plus souvent le sens des noms conçus dans un idiome différent du leur, les scribes de Ninive ne pouvaient les exprimer par des idéogrammes qui rendent la signification des mots : ils les écrivaient nécessairement en toutes syllabes. Il est naturel que les avis soient souvent partagés sur la lecture des noms propres (écrits en caractères idéographiques)... L'incertitude régnera longtemps dans cette partie de l'assyriologie et plusieurs noms subiront encore bien des métamorphoses. » Delattre, *Les inscriptions historiques de Ninive et de Babylone*, *Revue catholique* de Louvain, septembre 1878, p. 244-246. Du reste les hésitations sur

qu'il nous dit dans une de ses inscriptions, c'est le premier roi de Ninive qui ait foulé le sol d'Israël. Voici cette inscription :

1. Palais de Binnirar (ou Vulnirar), le grand roi, le roi puissant, le roi des peuples, le roi de la terre d'Assur, le roi qu'Assur, le roi, et Istar ont adopté pour fils,

2. dans les mains duquel ils ont remis l'empire des nations, dont le gouvernement est semblable à...., qu'ils ont rendu pour les habitants de l'Assyrie une source de bénédictions,

3. qui soutiennent son trône, le pieux, le grand, le conservateur du temple d'Azir, l'irréprochable (muparku), qui a élevé la façade du temple de Kur,

4. qui marche dans l'adoration d'Assur, son seigneur, et a soumis à son joug les quatre parties de la terre.

5. Je me suis emparé de la terre de Siluna,

6. située au soleil levant, la terre de Kib, la terre d'Illipi, Karkar, Arazias,

7. Misu, la Médie, Girathunda dans toute son étendue,

8. Muma, la Perse, l'Allabrie, Abdadanu,

9. la terre de Nahiri avec toutes ses dépendances, la terre d'Andiu, dont le site est lointain,

10. les montagnes de Balk avec toutes leurs dépendances, jusqu'à la grande mer située à l'est (la mer Caspienne);

11. de l'autre côté de l'Euphrate, j'ai soumis la terre des Hatti (la Syrie), la terre d'Aharri (la Palestine), dans toute son étendue,

12. (savoir) Tyr, Sidon, la terre d'Amri (le royaume d'Israel), l'Idumée, le pays des Philistins [1],

la véritable prononciation des noms propres n'empêchent pas de comprendre le sens général des inscriptions d'une manière certaine.

1. Il est digne de remarque que le royaume de Juda n'est pas compté parmi les états tributaires, quoique les villes phéniciennes et Israël au nord, les villes des Philistins à l'ouest et les Iduméens au sud, c'est-à-dire tous les peuples qui entourent

13. jusqu'à la grande mer du soleil couchant (la Méditerranée).

14. Je leur ai imposé le paiement d'un tribut.

15. J'ai aussi marché contre la terre d'Imirisu (la Syrie de Damas), contre Mariha, le roi de la terre d'Imirisu.

16. je l'ai assiégé dans Damas, sa capitale,

17. La terreur puissante d'Assur, son maître, le saisit, il accepta mon joug.

18. il fit sa soumission; 2,300 talents d'argent, 20 talents d'or,

19. 300 talents de cuivre, 5,000 talents de fer, des étoffes de laine et de lin,

20. un lit d'ivoire, un siège d'ivoire, une table élevée, ses biens et ses meubles,

21. sans nombre, voilà ce que je pris à Damas, sa résidence, au milieu de son palais [1].

Cette inscription est importante pour nous, non seulement parce qu'elle nous fait connaître la première campagne des rois d'Assyrie au sud de la Phénicie, mais aussi parce qu'elle nous montre le développement de la puissance ninivite et l'affaiblissement du pouvoir des rois de

Juda soient expressément nommés. Le roi qui régnait alors à Jérusalem était Amasias. La date de la campagne de Binnirar contre Mariha n'est malheureusement pas donnée; M. G. Smith suppose qu'elle eut lieu en 797, de même que l'expédition en Palestine, *Ancient History from the monuments, Assyria*, p. 67. Le canon des Éponymes marque une campagne sur les bords de la Méditerranée et par conséquent, probablement, en Palestine, en 803.

1. *Western Asiatic Inscriptions,* t. I, p. 35, l. 1-21; Schrader, *Die Keilinschriften,* p. 110-114; DMG., 1872, p. 325-326; Ménant, *Annales des rois d'Assyrie,* p. 126-127; Oppert, *Histoire des empires d'Assyrie et de la Chaldée,* p. 130-131; F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne,* t. II, p. 74-75; G. Smith, *Assyrian Eponym canon,* Extract XII, p. 115-116.

Damas, deux faits qui nous expliquent, l'un les succès du roi d'Israël, Jéroboam II, contre les rois de Syrie, l'autre, le péril de plus en plus grand qu'allait courir l'indépendance du royaume des dix tribus en face de l'empire envahissant de Ninive.

A Hazael avait succédé, sur le trône de Damas, son fils Benhadad III. Il n'avait ni la valeur ni l'habileté de son père. La Syrie déclina sous ce faible prince. Le royaume d'Israël avait été à la merci d'Hazael pendant tout le règne de Joachaz, fils de Jéhu [1], celui qui gouvernait les dix tribus lors de l'expédition de Binnirar; mais il se releva, lorsque Joas, fils de Joachaz, n'eut plus devant lui que Benhadad. Non seulement Joas recouvra les villes qu'avaient perdues ses prédécesseurs, mais il battit trois fois les armées syriennes [2] Il remporta l'une de ses victoires à Aphek, à l'endroit même où Achab, plusieurs années auparavant, avait taillé en pièces les troupes de Benhadad II [3]

Joas ne put cependant recouvrer la partie de son royaume située à l'est du Jourdain. Cette gloire était réservée à Jéroboam II, son fils et son successeur.

En ce temp-là, Amos, le berger de Thécué, se mit à prophétiser, et il dit: « Ainsi parle Jéhovah: A cause des trois crimes de Damas, à cause de ses quatre prévarications, je ne révoquerai point (mon arrêt). Parce qu'ils ont broyé (les habitants de Galaad avec des herses de fer, je mettrai le feu au palais d'Hazael et il dévorera le palais de Benhadad. Je briserai la force de Damas, j'exterminerai les habitants de Biq'aṭ-Aven, et celui qui tient le

1. II (IV) Reg., xiii, 22.
2. II (IV) Reg., xiii, 25, 17.
3. Voir plus haut, p. 38.

sceptre de Beth-Éden; et le peuple d'Aram sera transporté à Qîr, dit Jéhovah [1] »

L'inscription de Binnirar nous a montré l'accomplissement d'une partie de cette prophétie. Téglathphalasar se chargea d'en achever l'exécution : il déporta au pays de Qîr, d'où ils étaient primitivement venus [2], les habitants de Damas [3].

En attendant, Jéroboam II portait des coups sensibles au royaume de Syrie. Ce prince régna 41 ans. Sous son gouvernement, Israël atteignit un degré de prospérité qu'il n'avait pas connu auparavant, qu'il ne connut pas depuis. Le pays d'Ammon et de Moab fut reconquis, les tribus à l'est du Jourdain furent arrachées à la domination syrienne [4]

Nous ignorons si le roi Mariha de Damas, vaincu par Binnirar, fut le successeur immédiat de Benhadad III [5], mais il est possible, d'après les synchronismes de l'histoire d'Assyrie, qu'il ait été contemporain de Jéroboam II, et que ce soit sur lui par conséquent que le roi d'Israël remporta une partie de ses succès. Un prince aussi habile que Jéroboam ne pouvait manquer de mettre à profit l'affaiblissement de la puissance syrienne; il saisit avec empressement l'occasion pour recouvrer la partie de ses États que les Syriens possédaient depuis longtemps, et pour faire cette pointe contre Damas dont parle un passage, d'ailleurs obscur, du second livre des Rois [6].

1. Amos, I, 3-5.
2. Amos, IX, 7.
3. II (IV) Reg., XVI, 9. La Vulgate a rendu Qîr par Cyrène.
4. II (IV) Reg., XIII, 5; XV, 28; I Par., V, 17-22.
5. Voir plus haut, p. 40, note 3, le tableau des rois de Damas.
6. Voir Bunsen, *Bibelwerk*, t. II, p. 290, où il entend II (IV) Reg., XIV, 28, d'une partie du territoire de Damas, non de la ville même, en référant à II Sam. (II Reg.), VIII, 6, 9.

Si l'on admet la chronologie de MM. Rawlinson et Schrader, Jéroboam II aurait pu, en qualité de vassal, prendre part, avec les troupes de Binnirar, dont il aurait été contemporain, à la prise et au sac de la capitale d'Aram [1]; dans cette hypothèse, il résulterait de l'inscription que nous avons rapportée, que Jéroboam II aurait été tributaire de Binnirar, comme Jéhu l'avait été de Salmanasar II.

Les succès remportés sur les ennemis d'Israël par Jéroboam II avaient été prédits, vers le commencement de son règne, par Jonas, fils d'Amathi [2], dont la mission prophétique a pour nous le plus grand intérêt, puisqu'elle eut pour théâtre, dans l'événement qui en est le plus connu, Ninive, « la grande ville. »

Maintenant que nous savons par les inscriptions cunéiformes que les prédécesseurs de Jéroboam II étaient tributaires des rois d'Assyrie, nous nous expliquons mieux la répugnance qu'éprouvait le prophète à aller prêcher dans la capitale de leur empire, la résistance qu'il opposa aux ordres de Dieu, la douleur qu'il éprouva lorsque le Seigneur pardonna à la ville repentante. Le prophète de Jéhovah nous apparaît ici comme le type de l'Israélite fidèle, comme la personnification du patriotisme hébreu. L'aversion pour le païen et l'étranger, oppresseur de leur patrie, était vive au fond de ces âmes religieuses et ardentes, et elle redoublait d'intensité, lorsque, considérant l'avenir, les *nabis* songeaient que le mal déjà fait par l'Assyrien au peuple de Dieu, n'était que le prélude du mal plus grand encore qu'il devait un jour lui faire [3]

1. Il ne serait pas impossible que ce fait eût quelque relation avec le passage de II (IV) Reg., XIV, 28.

2. II (IV) Reg., XIV, 25.

3. Nous trouvons un fait analogue dans l'histoire de l'Église.

Jonas dut pourtant obéir aux ordres irrésistibles de Dieu. Ce prophète allait devenir un « signe » pour les Ninivites [1], le Seignenr allait manifester sa miséricorde et commencer à préparer les Juifs et les Gentils à l'idée de la communauté de religion et de croyances [2].

Nous ne savons pas sûrement quel roi régnait à Ninive lorsque Jonas y arriva, porteur du terrible message. D'après la chronologie de Sir H. Rawlinson, c'était Binnirar, celui-là même dont nous venons de rapporter l'inscription, car, comme nous l'avons vu, il était contemporain de Jéroboam II, et les listes des éponymes nous apprennent qu'il occupa le trône pendant vingt-neuf ans.

On se figure sans peine l'émotion que dut produire, dans la « grande ville, » la prédication du nabi hébreu, parcourant les rues, vêtu sans doute de l'austère vêtement des prophètes, du sac et de la ceinture de poil de chèvre, et criant au nom de Jéhovah : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite. » Les habitants de la cité coupable crurent à l'envoyé de Dieu. Le roi lui-même descendit de son trône, il dépouilla ses habits royaux, se couvrit d'un cilice et s'assit sur la cendre.

Pendant longtemps, on a pu s'étonner de la foi accordée à l'oracle d'un Dieu adoré par des étrangers, et soulever des objections sur ce point; aujourd'hui on ne le peut plus. Sans doute la miséricorde du Seigneur se manifeste d'une manière admirable envers Ninive; cependant

Les Bretons refusèrent longtemps de concourir à l'évangélisation des Saxons, à cause du mal que ces derniers leur avaient fait. Bède, *Hist. eccl.*, l. II, c. 2, Migne, *Pat. lat.*, t. XCV, col. 83; Brugère, *Cours d'histoire ecclésiastique*, p. 157.

1. Luc, XI, 30.

2. « Jonas.... sub nomine Ninive, Gentibus salutem nuntiat. » S. Jérôme, *Paulino*. Préface de la Vulgate.

non seulement une révélation prophétique devait paraître très acceptable aux Ninivites, qui croyaient volontiers aux magiciens et aux devins, mais l'idée de révoquer en doute la connaissance que Jéhovah avait de l'avenir, non plus que sa puissance, ne devait pas même se présenter à leur esprit. Nous savons par les découvertes archéologiques en Assyrie, — et tous les progrès de l'épigraphie orientale nous attestent qu'il en était de même dans tout l'Orient, — que chaque ville avait ses dieux propres, auxquels elle rendait un culte spécial, mais sans contester la divinité, non plus que la puissance des dieux des autres villes et des autres peuples. Ces dieux méritaient d'être ménagés, car, si on les offensait, ils pouvaient se venger par des châtiments terribles, de ceux qui leur avaient manqué de respect. Il n'est donc pas surprenant que les Ninivites aient cru à la parole du prophète de Jéhovah. Le Seigneur se contenta de leur pénitence et écouta la voix de sa miséricorde plus que celle de sa justice.

Le roi se repentit comme ses sujets. Le monarque assyrien, tel qu'il nous apparaît dans les monuments, avait le pouvoir le plus absolu; il disposait à son gré de la vie et de la fortune de ceux qui lui étaient soumis comme d'autant d'esclaves, mais il était profondément religieux, il était le vicaire de la divinité, commandait en son nom, et professait pour ses ordres la plus entière déférence. L'opinion publique ne pouvait avoir sur ses déterminations aucune influence : c'était en Asie un pouvoir inconnu; seuls les dieux pouvaient s'interposer entre le despote et ses passions. Le roi crut à Jonas et il s'humilia devant Jéhovah [1]

Le souvenir du prophète d'Israël est encore vivant sur

1. Voir Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 632.

les lieux où fleurit autrefois Ninive. A un kilomètre de Koyundjik, on rencontre une colline de ruines et de décombres, restes d'un vieux palais assyrien qui, au temps de la splendeur de la grande ville, s'appelait *Bît-kutalli*, « la maison des choses nécessaires; » elle contenait les dépendances, les greniers, les établissements militaires de la demeure royale. Depuis plusieurs siècles, sinon depuis le commencement de l'islamisme, cet endroit passe pour le théâtre principal de la prédication de Jonas et a reçu en conséquence le nom de *Nebbi Younès*. Les musulmans l'appellent aussi *Tell-et-Tanbeh*, « tumulus du repentir[1] » Ils prétendent que c'est en ce lieu qu'est le tombeau du prophète. Dans une mosquée élevée en son honneur, au milieu d'une salle sombre, est placé un sarcophage en bois, entièrement couvert par un riche tapis vert, sur lequel sont brodées des sentences du Koran. C'est là que reposent les restes de Nebbi Younès. Au-dessus sont suspendus des œufs d'autruche et des glands de diverses couleurs. Les vrais croyants de tout le voisinage ont la dévotion de se faire enterrer auprès de ce lieu sacré : de là les innombrables pierres sépulcrales qu'on trouve tout alentour. Cependant la tradition qui place le tombeau de Jonas au milieu des ruines situées à l'est de Mossoul, sur la rive gauche du Tigre, ne s'appuie sur aucun fondement sérieux; la tradition juive le plaçait avec beaucoup plus de vraisemblance, au temps de S. Jérôme, à Gath-Hépher, dans la tribu de Zabulon.

Binnirar, après avoir régné pendant 29 ans, avait eu pour successeur sur le trône d'Assyrie, Salmanasar III[2].

1. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 304-305; Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 596; *Nineveh and its remains*, t. I, p. XXII.

2. Salmanasar III régna de 783 à 773, d'après les dates fournies par le canon des Éponymes.

Il fit une expédition du côté de Damas (en 775)[1] et reçut sans doute à cette occasion le tribut de Jéroboam II, roi d'Israël. Mais la gloire de Ninive commença à pâlir sous ce monarque, et surtout sous son successeur Assurdanil[2], presque constamment occupé à réprimer les insurrections qui éclatent de toutes parts et se rapprochent toujours davantage de la capitale. Il fit cependant deux expéditions en Syrie, la première au commencement de son règne (773) contre Damas et Hadrach, la seconde, en 765, contre Hadrach. C'est du temps d'Assurdanil[3], sous l'éponymie de Bur-sagale ou Esdu-sarabe, qu'eut lieu, le 30 sivan, une éclipse célèbre qui, malheureusement, n'a pas été suffisante pour mettre d'accord tous les chronologistes, puisque les uns la placent le 13 juin 809 et les autres le 15 juin 763[4].

1. Fr. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. II, p. 78.

2. Assurdanil monta sur le trône en 773, d'après le canon des Éponymes. Il régna jusqu'en 755.

3. Table des Éponymes, G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, aux années 772 et 765, p. 46. La ville de Hadrach, nommée assez souvent dans les inscriptions assyriennes, n'est mentionnée qu'une fois dans la Bible, par le prophète Zacharie, IX, 1. — Le canon assyrien marque pour le règne d'Assurdanil une peste en 765, la révolte d'Assur en 763 et en 762, celle d'Arbaha en 761 et 760, celle de Gozan avec une peste en 759. *Ibid.*, p. 63.

4. « En l'année 763 avant Jésus-Christ, dit M. G. Smith, *Ancient History from the Monuments*, *Assyria*, p. 72-73, l'ancienne capitale, Assur, se laissa aller au mécontentement et à la révolte, et, la même année, il y eut une éclipse remarquable, qui est ainsi mentionnée dans les annales assyriennes : « Sous l'éponymie de Bur-sagale, préfet de Gozan, la ville d'Assur se révolta et au mois de Sivan le soleil s'éclipsa. » Cette éclipse est un événement très important à plusieurs points de vue. Comme il est enregistré dans le canon chronologique assyrien, à l'année qui correspond à l'an 763 avant Jésus-Christ, il fournit une excellente preuve de l'exactitude du document assyrien. L'éclipse a

Assurdanil avait quitté Ninive pour habiter Élassar. Assurnirar II, son successeur [1], retourna dans l'ancienne capitale de l'Assyrie, mais son règne ne fut pas brillant. L'année de son avénement au trône, il fit une expédition contre Hadrach, en Syrie [2], et l'année suivante, contre Arpad [3] Ces deux campagnes furent suivies de quatre années de repos, puis de deux expéditions contre Zimri. En 746, une révolte formidable éclata [4] et elle se termina

été calculée par M. Hind et il a trouvé qu'elle avait eu lieu en Assyrie, à la date indiquée par les documents assyriens, le 15 juin 763 avant Jésus-Christ... Cette éclipse fut observée en Palestine, en Syrie et en Assyrie, et comme elle arriva dans ce dernier pays au moment où la grande ville d'Assur était en pleine révolte, elle fut considérée comme un mauvais présage. »

1. Assurnirar régna de 755 à 746.

2. Table des Éponymes, à l'année 755. G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, p. 48.

3. *Ibid.*, à l'année 754, p. 48. Arpad, avant la découverte des inscriptions assyriennes, n'était absolument connu que par la Bible. Smith's *Dictionary of the Bible*, t. I, p. 115. Döderlein avait voulu voir une faute de copiste dans les passages de la Bible où cette ville est nommée II (IV) Reg., XVIII, 34; XIX, 13; Is., X, 9; XXXVI, 19; XXXVII, 13; Jer., XLIX, 23. Il supposait qu'il fallait lire Arvad ou Aradus. Les monuments cunéiformes montrent combien son hypothèse était fausse et la Bible irréprochable. Voir Winer, *Biblisches Realwörterbuch*, 2e édit., t. I, p. 103.

4. MM. Oppert et François Lenormant avaient supposé autrefois que cette révolte avait été dirigée par le mède Arbace et le chaldéen Phul, et qu'elle s'était terminée par la ruine de Ninive. Voir F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 4e édit., t. II, p. 79-82. Aujourd'hui on n'admet plus, généralement, cette première destruction de Ninive, à laquelle les monuments ne font pas la moindre allusion. L'autorité de Ctésias, sur laquelle on s'appuyait pour établir ce fait, a été fortement ébranlée par les découvertes assyriologiques qui ont montré que ses récits étaient souvent inexacts. Voir *Civiltà cattolica*, 4 janvier 1879, p. 32.

par un changement de dynastie : le 13 du mois d'Iyyar 745, Téglathphalasar monta sur le trône [5].

1. G. Smith, *Ancient History from the Monuments, Assyria*, p. 73; *The Assyrian Eponym Canon*, p. 48, à la table des Éponymes, année 745.

# CHAPITRE VII.

## PHUL, TÉGLATHPHALASAR.

Les troubles intérieurs qui avaient marqué les dernières années du règne d'Assurnirar II avaient permis sans doute aux tributaires de l'Assyrie, qui étaient loin du pouvoir central, de s'affranchir du joug. Nous ne voyons pas, dans les monuments cunéiformes, que les rois de Ninive aient reçu les tributs « de la terre d'Occident. »

Cependant Israël ne devait pas tarder à payer chèrement le court repos dont l'avait laissé jouir la grande puissance orientale. Il n'avait pas su d'ailleurs en profiter pour vivre en paix.

De graves divisions intestines déchirèrent pendant plusieurs années le royaume des dix tribus. Les données bibliques induisent à penser qu'à la mort de Jéroboam II il y eut de grands troubles dans le pays, sans doute des compétitions violentes pour le trône, hypothèse qui n'est que trop confirmée par la fin sanglante de ses deux successeurs. Zacharie, fils de Jéroboam II, six mois après son avénement, tombait sous les coups d'un rebelle, Sellum, fils de Jabès. En lui s'éteignait la race de Jéhu qui expiait ainsi justement son infidélité envers Dieu. Son meurtrier ne tarda pas à être traité lui-même comme il le méritait. A peine gouvernait-il depuis un mois lorsque Manahem, général de Zacharie, le renversa, le mit à mort, et régna en sa place. Manahem était un homme

cruel ; il parvint à étouffer les séditions et les révoltes, mais il fit le mal devant le Seigneur et l'Assyrie servit encore une fois d'instrument aux vengeances du Seigneur.

« Phul, roi d'Assyrie, nous dit le texte sacré, vint dans le pays et Manahem (roi d'Israël), lui donna mille talents d'argent pour qu'il lui prêtât main forte et affermît son pouvoir. Et Manahem imposa une somme à tous les riches en Israël, cinquante sicles d'argent par personne ; et le roi d'Assyrie s'en retourna et ne s'arrêta pas dans le royaume [1] »

Phul est le premier roi d'Assyrie que la Bible nomme par son nom, et, chose étrange, les textes assyriens ne mentionnent pas de roi Phul ; ils mentionnent cependant Manahem, roi de Samarie, *Minḫimmi Samirinai*, qui paie tribut, *madattu*, à un roi d'Assyrie, et qui est contemporain du roi Azriyahu, de Juda, Azarias ou Ozias, comme nous l'apprend la Bible.

Le roi d'Assyrie, dont Manahem est tributaire, s'appelle dans les inscriptions, non pas Phul, mais Téglathphalasar. Bien mieux, le canon des éponymes nous donne la liste complète des rois d'Assyrie à cette époque, et le

1. II (IV) Reg., xv, 19-20. I Par., v, 26, nous lisons : « Et suscitavit Deus Israël spiritum Phul, regis Assyriorum, et spiritum Teglathphalasar, regis Assur, et transtulit Ruben et Gad, et dimidiam tribum Manasse, etc. » Les Paralipomènes ne disent rien de Manahem. — La *Chronique arménienne* d'Eusèbe est le seul de tous les ouvrages anciens jusqu'ici connus, qui place Phul dans la liste des rois assyriens en le distinguant de Téglathphalasar; Eusèbe, *Chronic.*, l. II, *Babyloniorum reges*, Migne, *Patrol. gr.*, t. XIX, col. 325. Eusèbe place Phul et Téglathphalasar dans la série des rois de Babylone, mais il les nomme en même temps l'un et l'autre « rois des Assyriens, » et nous verrons plus loin que Téglathphalasar fut en effet maître de Babylone.

nom de Phul ne figure pas dans cette liste. Il semble donc exister ici une contradiction entre les annales hébraïques et les annales assyriennes.

Comment concilier le texte biblique avec les textes épigraphiques de l'Assyrie? On n'a trouvé jusqu'à présent, il faut le dire, aucune explication pleinement satisfaisante, et Phul est encore, à l'heure actuelle, l'une des énigmes les plus impénétrables de l'histoire.

On a imaginé de nombreux systèmes pour résoudre la difficulté. Nous allons les exposer brièvement. Les uns admettent que les faits racontés dans la Bible et attribués à Phul sont complètement distincts de ceux que les inscriptions rapportent à Téglathphalasar; les autres prétendent que les faits sont identiques. Ils expliquent leur sentiment de manières diverses.

M. Oppert soutient que Phul et Téglathphalasar sont deux monarques différents par la nationalité et par l'époque où ils ont vécu ; ils ont seulement ce trait commun qu'ils ont, l'un et l'autre, gouverné l'Assyrie. Phul, d'après lui, est un général chaldéen qui s'empara de Ninive, en l'an 789 avant l'ère chrétienne, et devint roi d'Assyrie. « Le chaldéen Phul-Balazu, autrement dit Bélésis, s'empara de l'Assyrie, qu'il rendit pour quelque temps dépendante de Babylone et s'assura également de la possession des provinces occidentales de la monarchie assyrienne, c'est-à-dire des pays araméens de l'un et de l'autre côté de l'Euphrate. On n'a encore retrouvé aucune inscription de ce prince et les historiens classiques ne rapportent aucun de ses actes après la prise de Ninive. Aussi tout ce que nous savons de son histoire se réduit au récit de la Bible sur l'invasion qu'en 770 il fit dans le royaume d'Israël [1] »

1. F. Lenormant, *Manuel de l'histoire ancienne de l'Orient*, t. II.

Cette explication, qui est en désaccord avec les monuments, est aujourd'hui à peu près abandonnée. Le canon des éponymes ne mentionnant pas de roi Phul, M. Oppert est obligé de supposer qu'il y a une lacune de 47 ans dans les listes, mais il est impossible de donner aucune preuve de cette hypothèse. Le savant assyriologue est forcé par suite de donner 42 ans de règne à Téglathphalasar, qui, d'après les monuments, n'en a eu que 17. Il est de plus réduit à imaginer un Azarias, fils de Tabéel et un Manahem II, dont la Bible ne dit pas un seul mot, et dont il place le règne entre deux règnes de Phacée, qui est détrôné, d'après lui, en 742, et remonte sur le trône en 734. Cette hypothèse est d'autant plus inadmissible que le livre des Rois dit clairement que Phacée fut assassiné et qu'Osée lui succéda la 20e année de Joatham de Juda. « Osée, fils d'Éla, lisons-nous dans le texte sacré [1], tendit des embûches à Phacée, fils de Romélie, il le frappa et il le tua, et il régna à sa place la vingtième année de Joatham, fils d'Ozias. » Pour échapper à la force de ce texte, M. Oppert le change, et, au lieu de lire « la vingtième année de Joatham, fils d'Ozias, il lit : « l'année de la mort de Joatham. » En être réduit à modifier, non pas seulement une date, mais le texte de la Bible pour la faire cadrer avec une hypothèse, c'est montrer que l'hypothèse est sans base solide.

M. George Rawlinson, frère du célèbre assyriologue,

p. 83. M. F. Lenormant a abandonné depuis l'opinion d'une première prise de Ninive; *Lettres assyriologiques*, Lettre I, p. 2.

1. II (IV) Rég., xv, 30. La date de la 20e année de Joatham offre de graves difficultés, parce que Joatham ne régna que seize ans, d'après II (IV) Reg., xv, 33 et II Par., xxvii, 1. Voir les explications de Calmet sur IV Rois, xv, 30, p. 166-167.

professeur d'histoire ancienne à l'université d'Oxford et auteur du remarquable ouvrage : *Les cinq grandes monarchies de l'ancien monde oriental* [1], suppose que Phu était un usurpateur qui s'était emparé des provinces occidentales et méridionales de l'empire assyrien ; il en était devenu tranquille possesseur, de sorte qu'il put entreprendre une campagne contre la Syrie. Il est possible aussi, d'après lui, que Phul soit, comme l'admet M. Oppert, le roi chaldéen Phulus, dont parle Bérose et qui a beaucoup de ressemblance avec le nom du roi chaldéen Por, qu'on lit dans le canon de Ptolémée. Il régna au plus tôt en 732 et au plus tard en 746. Il était contemporain d'Assur-Cusch (Assur-nirar II) [2].

Un historien allemand, M. Alfred von Gutscchmidt, a émis l'hypothèse que Phul était arrivé à l'empire avec Téglathphalasar ou au moins uni à lui par une étroite alliance et qu'il gouvernait la Babylonie et une partie de l'Assyrie [3].

Ces opinions manquent malheureusement de preuves, et ne reposent sur aucune autorité ni sur aucun témoignage.

D'autres savants ne cherchent pas Phul en dehors du canon des éponymes, comme MM. George Rawlinson et A. von Gutschmidt, mais ils le confondent avec l'un des rois nommés dans ce document ou avec quelque éponyme.

1. Depuis les *Five great oriental Monarchies*, il a publié *The Sixth oriental Monarchy* et *The Seventh oriental Monarchy*, 1876.

2. G. Rawlinson, *The five great monarchies of the ancient eastern World*, 2e édit., t. II, p. 124.

3. A. von Gutschmidt, *Neue Beiträge zur Geschichte des alten Orients*, 1876, p. 125-126. « Phul, dit-il, kann nur ein Mitregent des Tiglath Pileser gewesen sein oder, genauer ausgedrückt, ein neben ihm in Theilen von Babylonien und wohl auch von Assyrien herrschender und mit ihm eng verbindeter König. »

C'est ainsi que M. Köhler croit reconnaître Phul dans le magistrat éponyme de l'an 763, Pur-il-sa-gal-i [1], mais on ne peut guère s'arrêter à cette explication : la Bible dit que Phul était roi d'Assyrie, or Purilsagalli ne l'était pas. De plus, le Pur assyrien ne saurait devenir Pul en hébreu.

Un autre savant allemand, M. Rosch, a imaginé une solution plus subtile de la difficulté. D'après lui, Phul désigne un éponyme qui a été appelé roi d'Assyrie dans la Sainte Écriture, par suite d'une fausse interprétation de son nom. Cet éponyme est le général assyrien qui donna son nom à l'an 769, Bil-malik. Bil est devenu Phul sous la plume de l'auteur sacré et *malik*, signifiant roi, en hebreu *mëlek*, Bil-malik d'Assur est devenu Bil ou Phul, roi d'Assur [2]. On ne saurait attribuer un pareil contre-sens à l'auteur sacré. D'ailleurs Bil en hébreu ne devient pas Phul mais Bel.

M. G. Smith, après quelques variations [3], a identifié, peu de temps avant sa mort, le Phul biblique avec le Binnirar des inscriptions, qu'il appelle Vulnirar. Voici comment il expose son sentiment :

« Ma solution de ce problème, dit-il, est fondée sur le

1. *Zeitschrift für lutherische Theologie*, 1874, p. 98 et suiv.

2. *Studien und Kritiken*, 1875, p. 134-142. Après avoir résumé les preuves en faveur de l'identification de Phul et de Téglathphalasar et les objections qu'on leur a opposées, il conclut par cette hypothèse : « Und Phul? Dieser kann der assyrische Eponym von 769, *Bil-malik*, d. i. *Bel ist König*, gewesen sein. Aus einem Feldhauptmann Bilmalik aus Assyrien kann ein hebräisches Misverständniss leicht einem *Phul melek Asur* gemacht haben. » P. 142.

3. Dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, en 1869, p. 9-10, M. G. Smith identifiait Phul avec Assur-nirar, le prédécesseur de Téglathphalasar. M. Oppert attaqua son explication dans la même revue, mai 1869, p. 68.

principe que j'ai constamment suivi dans toute la chronologie, principe qui consiste à regarder les dates fournies par les documents assyriens comme exactes pour l'histoire de l'Assyrie et les dates fournies par les documents hébreux comme exactes pour l'histoire du peuple hébreu. La date que je fixe pour l'avénement de Zacharie, roi d'Israël, est 773 avant Jésus-Christ, d'accord avec la chronologie d'Ussher, reproduite en marge de notre Bible (anglaise), II (IV) Rois, XV, 8. Selon ces dates marginales, la soumission de Manahem à Phul eut lieu deux ans plus tard, c'est-à-dire en 771. Je serais porté à placer cet événement un peu plus tôt, au moins en 772, probablement en 773, mais une différence de deux ans peut être en partie expliquée par les manières différentes de dater. Or c'est un fait curieux qu'à cette époque, au commencement du règne de Manahem, le canon assyrien enregistre deux expéditions successives en Palestine, en 773 à Damas, et en 772 à la ville voisine de Hadrach. Ces expéditions correspondent si bien pour le temps à la date biblique de l'expédition de Phul, que je suis très porté à croire que l'une de ces campagnes fut l'occasion saisie par Manahem pour demander secours au roi d'Assyrie. Au point de vue assyrien, je penserais que la campagne de 773, pendant laquelle les Assyriens allèrent à Damas, fut très vraisemblablement l'expédition en question, car Damas, le terme de cette campagne, est plus près du territoire d'Israël qu'aucune autre ville atteinte par les Assyriens depuis cette époque jusqu'au règne de Téglathphalasar.

» Cependant l'expédition de 773 eut lieu, selon le canon, sous le règne de Salmanasar III, dont le nom, de quelque manière qu'on le défigure, ne ressemble aucunement à celui de Phul. Cette difficulté, je pense, peut

être résolue par un fait curieux, noté dans deux inscriptions de Vul-nirari, le prédécesseur de Salmanasar. De ce fait je conclus que Salmanasar était le fils de Vul-nirari et ne régna point seul, mais fut associé à son père, sa vie durant. Voici ce qu'on lit dans le passage en question [1] :

» Palais de Vul-nirari, le grand roi, le roi puissant, roi des nations, roi d'Assyrie, le roi qu'Assur, roi des esprits, a rendu célèbre par son fils, et qui a mis en ses mains une domination sans égale. »

« Cette allusion à Vul-nirari, rendu célèbre par son fils, indique l'association de ce dernier au gouvernement.

» De plus, dans son inscription principale [2], Vul-nirari parle d'une expédition spéciale contre Damas, et, immédiatement avant, il raconte qu'il reçut le tribut de Tyr, de Sidon, du pays d'Amri ou Israël, de l'Idumée et de la Philistie. Or, l'expédition contre Damas, en 733 avant J.-C., est la seule qui, dans cet endroit du canon des Éponymes, se rapproche de l'époque de Vul-nirari, et le fait mentionné par lui qu'il reçut le tribut du pays d'Amri, coïncide exactement avec la relation biblique que Manahem, roi d'Israël, paya un tribut à Phul. On a conjecturé, depuis plusieurs années déjà, que le nom de Vul-nirari contient le nom de Phul biblique. Pur ou Pul est une des valeurs bien connues du premier élément du nom (de Vul-nirari); cela posé, comme il était conforme à l'usage assyrien de raccourcir les noms de ce genre dans l'usage ordinaire, comme on appelait, par exemple, générale-

1. *Western Asiatic Inscriptions*, t. I, p. 35.
2. Extract XII.

ment, le roi Agu-kak-rimi, Agu; comme on abrégeait souvent en Ragmu, le nom très long, qu'on lit dans les légendes d'Izdubar, de Ragmuseri-ina-namari, de même le nom de Vul-nirari, qui était probablement Pul-nirari, pouvait être abrégé en Pul ou Phul [1]. »

La plupart des assyriologues et des critiques identifient aujourd'hui le roi Phul avec Téglathphalasar, surtout en Angleterre et en Allemagne. Comme ils n'admettent aucune lacune dans la liste des éponymes, il ne reste point de place pour le règne de Phul, ils le confondent donc avec le roi qui régna de 744 à 727.

Sir Henri Rawlinson avait d'abord confondu Phul avec Binnirar dont il avait lu successivement le nom idéographique sous les formes Ivalush, Vullush et Yamazalush; il s'appuyait sur ce que ce prince comptait le pays d'Amri ou d'Israël parmi les contrées qui lui étaient tributaires. Il a abandonné cette opinion, après la découverte du catalogue des éponymes qui établit dans la chronologie qu'il a adoptée, que Binnirar avait vécu une quarantaine d'années trop tôt.

Aujourd'hui, il est d'avis que le Phul biblique est le Téglathphalasar des monuments. Il allègue, à l'appui de son sentiment, ce verset du premier livre des Paralipomènes, v, 26 : « Le Dieu d'Israël suscita Phul, roi des Assyriens, et Téglathphalasar [2], roi des Assyriens, qui

1. G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, p. 185-188.

2. Le texte porte la forme altérée Tilgatpilnéser. Les noms propres anciens ont été en général fort maltraités par les copistes. Celui que les monuments indigènes et authentiques appellent Tuklat-habal-asar devient, dans les Septante, Θαγλαφαλλασάρ, et chez les historiens grecs Thaglabanasar, Thagaphamasar, Thăglaphelladar, Thaglathphalnasar. Rodwell, *Records of the past*, t. V, p. 44; Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 137.

emmena en captivité les Rubénites et les Gadites et la demi-tribu de Manassé. » Le même événement, dit-il, est attribué dans ce passage aux deux rois associés ensemble, comme s'ils étaient un seul et même personnage [1] Aussi les versions syriaque et arabe lisent-elles, l'une le nom de Phul seul et l'autre celui de Téglathphalasar seul. »

M. R. Lepsius soutint en 1869, en Allemagne [2], la même opinion que sir Henry Rawlinson, mais le principal champion de ce sentiment, au delà du Rhin, est M. Eberhard Schrader.

Voici comment M. Schrader résume les arguments qu'on peut alléguer en faveur de l'identification de Phul avec Téglathphalasar :

« Le résultat de nos recherches est celui-ci : 1° Manahem d'Israël et Azarias (Ozias) de Juda sont contemporains d'après la Bible et d'après les inscriptions cunéiformes. 2° D'après la Bible, ces deux princes sont contemporains d'un roi Phul; d'après les inscriptions cunéiformes, ils le sont de Téglathphalasar. 3° Phul est appelé Chaldéen par Bérose; Téglathphalasar prend le titre de roi de Chaldée. 4° Phul (Pôr) était en 731 « roi

1. « The same event — namely, the deportation of the tribes beyond thed Jordan — is attributed in Scripture (I Chron., v, 26) to the two kings associated together, as if they were one and the same individual, or, at any rate, were acting together; and the passage in question is understood in this sense both by the Syrian and Arabic translators, the single name of Tiglath-Pileser being used in one version and of Pul in the other. » *Athenæum*, 22 août 1863, n° 1869, p. 245. M. Brandis a accepté cette interprétation du passage des Paralipomènes dans ses *Abhandlungen zur Geschichte des Orients in Alterthum*, 1874, p. 103.

2. *Ueber den chronologischen Werth der assyrischen Eponymen.* Berlin, 1869, p. 56.

de Babylone, » d'après le canon de Ptolémée, qui l'appelle Pôr, nom qui, dans la prononciation perse, équivaut à Pol ou Phul, car nous savons par les inscriptions trilingues que les Perses n'avaient point la lettre *l* dans leur langue et qu'ils la remplaçaient par la lettre *r*, écrivant Bâbirus au lieu de Babilu (Babylone). L'année même où le canon de Ptolémée fait régner Pôr à Babylone, d'après les inscriptions cunéiformes, Téglathphalasar recevait l'hommage du roi babylonien Mérodach-Baladan et triomphait d'un autre roi chaldéen. Pôr devait être par conséquent un roi suzerain et Mérodach-Baladan un roi vassal. Sur des inscriptions récemment découvertes, Téglathphalasar prend le titre de *Sar Babilu,* « roi de Babylone, » et dans le canon de Ptolémée, Pôr est certainement Téglathphalasar [1]

» 5° En 727-726, il y eut, en Assyrie, par suite de la mort de Téglathphalasar, en Babylonie, par suite de la déchéance de Pôr, un changement de gouvernement. 6° Aucun roi portant le nom de Phul ou de nom semblable ne paraît donc sur aucune liste des rois assyriens, à moins de le reconnaître dans le second élément du nom de Tuklat-habal-asar ou Téglathphalasar. » *Tuklat-habal-asar* a pu devenir d'abord *habal-asar*, puis simplement *habal* ou *bal, pal*, qu'on a prononcé Phul, de même qu'on a raccourci Mérodach-Baladan en Baladan, Asur-nadin-sum en Asordan et que, dans Nabopolassar et autres noms analogues, *habal* est devenu *pol* ou *pal*, dans le corps du mot. Il est également possible que Phul soit un nom propre complet, car il a été retrouvé sous la forme *Pu-u-lu*, *Pûlu*, dans les monuments assyriens, où il désigne un particulier.

1. Voir Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 457.

» 7° Phul et Pôr, d'après une loi phonologique bien constatée, sont un seul et même nom. Il est par conséquent impossible de refuser d'admettre que Phul et Pôr d'une part, Phul et Téglathphalasar de l'autre, sont une seule et même personne. Cette identification une fois acceptée, le profond nuage qui enveloppe la chronologie biblique se dissipe subitement : la durée du royaume d'Israël, trop longue de 30 à 50 ans, concorde alors avec la supputation assyrienne des éponymes qui était trop courte du même nombre d'années et le problème auquel on n'avait apporté jusqu'ici que des solutions forcées se résout de lui-même [1] »

Il nous reste à expliquer comment le roi d'Assyrie est appelé, dans le livre des Rois, à quelques versets de distance, Phul d'abord, Téglathphalasar ensuite, et comment l'auteur des Paralipomènes semble considérer Phul comme un roi distinct de Téglathphalasar.

Le livre des Rois nomme le même personnage tantôt Phul et tantôt Téglathphalasar, parce que le roi d'Assyrie était réellement connu sous ces deux noms. On peut regarder maintenant le fait comme très probable, puisque ce n'est pas seulement la Bible qui appelle Téglathphalasar Phul, mais aussi Bérose [2], le canon de Ptolé-

1. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 132-134.

2. Alexandre Polyhistor dit, d'après Bérose, dans Eusèbe : « Post hos (les 45 rois d'une dynastie innommée qui avait régné 526 ans) ait extitisse Chaldæorum regem cui nomen Phulus erat : Hebræorum quoque historia memorat, quemque item Phulum appellat. » Müller, *Fragmenta historicorum Græcorum*, t. II, p. 503. La Bible appelle Phul roi d'Assyrie, ce qui n'exclut pas la Chaldée; Bérose dit roi de Chaldée, ce qui n'exclut pas l'Assyrie.

mée [1] et la Chronique d'Eusèbe. La comparaison du canon de Ptolémée avec les monuments cunéiformes établit d'une manière certaine l'identification de Por ou Phul avec Téglathphalasar [2]. Mais d'où vient ce double nom [3]? Nous ne saurions le dire d'une façon certaine, parce qu'aucun document ancien ne nous l'apprend; néanmoins l'explication imaginée par M. Schrader ne manque pas de vraisemblance.

« Le nom de Phul, dit-il, était le nom le plus répandu, le nom populaire; Téglathphalasar était un nom pris après coup, un nom officiel... Celui qu'on appelait ainsi n'était pas un roi légitime mais un usurpateur, peut-être de naissance obscure, qui s'était emparé violemment du trône; or un usurpateur prend plus facilement qu'un héritier naturel un nom différent de celui qu'il avait porté jusque-là.... Le nom de Pûlu, quel qu'en soit le sens, diffère visiblement par sa forme des noms des rois qui nous sont connus. Suspect comme nom royal, il ne donne prise à aucune difficulté, considéré comme nom de sujet. Au contraire, le nom de Téglathphalasar est un nom connu dans les listes royales; il avait été porté par celui qui fut peut-être le premier conquérant de la Commagène, l'auteur de l'inscription du cylindre, Téglathphalasar Ier, vers 1130-1110... On comprend donc aisément

1. D'après le canon de Ptolémée, Por ou Phul régna à Babylone de 731 à 726, c'est-à-dire précisément depuis la date où Téglathphalasar mentionne sa campagne contre le roi des environs de Babylone, Kinziru, jusqu'à sa mort et à l'avènement de Salmanasar.

2. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 457.

3. Il est certain que plusieurs rois d'Assyrie ont porté plusieurs noms. Sur quelques documents, Assurbanipal s'appelle Sin-inadina-pal, G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 323-324.

que l'usurpateur Phul ait pris ce nom [1] » en montant sur le trône; on comprend aussi comment on a pu continuer à l'appeler, à l'étranger surtout, de son premier nom de Phul, de même que plusieurs continuèrent à appeler l'empereur Napoléon I, après son avénement à l'empire, de son nom ancien de Bonaparte.

Mais comment le texte sacré l'appelle-t-il une fois Phul et une autre fois Téglathphalasar? Il faut bien convenir que cette double dénomination n'a pas été sans inconvénient.

L'historien juif aurait prévenu toute équivoque, en donnant toujours le même nom au même personnage, mais il avait bien incontestablement le droit de désigner, à son gré, le roi d'Assyrie sous l'un de ses deux noms, quoiqu'il nous soit impossible de savoir aujourd'hui quels motifs l'ont déterminé dans son choix. Si les interprètes, par suite de ce double nom, ont fait deux personnes différentes d'un seul et même individu, l'erreur est le fait des interprètes, non de l'auteur sacré.

Cependant le premier livre des Paralipomènes semble leur donner raison, car notre texte actuel distingue clairement Phul de Téglathphalasar. « Le Dieu d'Israël, y lisons-nous, suscita l'esprit de Phul, roi d'Assyrie, et l'esprit de Téglathphalasar, roi d'Assyrie [2]. » Est-il possible d'affirmer plus positivement la non identité de ces deux personnages?

1. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 458-459. — N'admettrait-on pas cette explication, l'usage d'un double nom royal n'est pas sans exemple dans les histoires. C'est ainsi que les historiens arabes appellent ordinairement le sultan Saladin Malikunâssir, « le roi victorieux. » Schrader, *Sargon und Salmanassar* dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1870, p. 529.

2. I Par., v, 26.

Qu'il nous soit permis de proposer une solution nouvelle de cette difficulté. A notre avis, il faut lire dans ce passage, non pas Téglathphalasar, mais Salmanasar [1] La lecture actuelle est le résultat d'une faute de copiste. Le nom du second monarque ninivite, mentionné dans ce passage, est certainement altéré, comme beaucoup d'autres du même livre, puisque le texte hébreu des Chroniques porte, non pas Tiglatpiléser, comme le livre des Rois, mais Tilgat-Pilnéser ou Pilnasar. De l'aveu de tous, la leçon Pilnéser ou Pilnasar est fautive [2]. Les deux dernières syllabes de ce nom sont celles de Salmanasar. Ce qui nous paraît établir avec vraisemblance, sinon avec certitude que le texte primitif des Paralipomènes portait Salmanasar, c'est qu'il attribue au personnage actuellement nommé Tilgat Pilnéser ce que le quatrième livre des Rois attribue à Salmanasar. « Le roi d'Assyrie, dit l'auteur des Rois, prit Samarie, et il transporta Israël en Assyrie, et il les fit établir à Ḥalaḥ et sur le Ḥabôr, fleuve de Gozan et dans les villes de la Médie [3]. » « Tilgat Pilnéser, roi d'Assyrie, dit le premier livre des Paralipomènes, transporta les Rubénites, les Gadites et la demi-

1. A moins qu'on ne préfère admettre que ce soit Sargon, d'après ce que nous dirons plus loin.

2. Nous avons déjà vu, p. 70, que les anciennes versions ne reproduisent pas toutes les deux noms. Il faut remarquer du reste que la forme Tilgat Pilnéser se lit aussi I Par., v, 6 et II Par., xxviii, 20. Dans ce dernier passage, le nom a seulement un *aleph* de plus à l'avant-dernière syllabe et il désigne certainement Téglathphalasar, cf. Is., vii, i, 4-6; II (IV) Reg., xvi. Téglathphalasar a sans doute été nommé de la même manière dans tous les livres des Paralipomènes par raison d'uniformité quand cette leçon a eu prévalu dans les manuscrits.

3. II (IV) Reg., xvii, 6; xviii, 11. Ce second passage reproduit le premier.

tribu de Manassé et il les fit établir à Ḥalaḥ et sur le Ḥabôr et à Ḥara' et sur le fleuve de Gozan [1] » On voit que les lieux de déportation sont les mêmes, sauf un nom en plus dans chacune des deux histoires. N'y a-t-il pas lieu, par conséquent, de penser que c'est le même fait qui est raconté dans les deux passages? Il n'est pas impossible sans doute que les Israélites aient été internés chaque fois dans le même pays, mais on conviendra que c'est peu probable.

Malgré quelques nuages qui ne sont pas encore complétement dissipés, nous allons donc confondre Phul avec Téglathphalasar, en attendant que de nouvelles découvertes aient complétement éclairci les obscurités qui subsistent encore [2].

Nous ignorons les détails de la chute de l'ancienne dynastie et de l'avénement de Téglathphalasar. Le canon des Éponymes mentionne simplement le commencement de son règne le 13 Iyyar 745. Il est probable que son élévation fut le résultat de la révolte de Chalah, mentionnée dans la dernière année de son prédécesseur, Assurnirar, en 746. La preuve qu'il n'était pas de race royale,

1. I Par., v, 26. Les Paralipomènes ne parlent pas de la déportation des Israélites à l'époque de la prise de Samarie, s'il n'en est pas question ici. — Le livre des Rois n'explique point en détail où Téglathphalasar transporta ses prisonniers ; il dit simplement, II (IV) Reg., xv, 29 : « Il les transporta en Assyrie. »

2. La *Civiltà cattolica* tient un langage tout à fait semblable : « Ed ancor noi ammettiam di buon grado, col più degli assiriologi, la soluzione dello Schrader; non già come cosa al tutto dimostrata e indubitabile, perocchè non tutte le ombre ci sembrano per anco intorno a lei dissipate; ma almen come la più probabile e soda fra le sentenze che in tal argomento fino a questo dì si son recate in mezzo. Presupposta adunque l'identità di Phul con Tuklatpalasar, etc. » *Il Phul e il Theglathphalasar della Bibbia*, *Civiltà cattolica*, 17 juillet 1880, p. 165.

c'est qu'il ne se donne point comme fils de roi dans le protocole de ses inscriptions. Ce fut peut-être à cause de son usurpation, que ses monuments furent plus tard détruits ou mutilés par l'un de ses successeurs. On ne les a retrouvés que par fragments, et la plupart de ces fragments sont une sorte de palimpsestes assyriologiques, où l'on n a pu lire l'ancienne écriture que parce qu'elle avait été mal effacée. Assaraddon, qui appartenait à une autre dynastie, brisa les plaques de marbre sur lesquelles étaient gravées les Annales de Téglathphalasar; il détruisit, au moins en partie, ses inscriptions et en employa les débris dans la construction d'un palais de Nimroud qui demeura inachevé [1]

La partie qui nous reste, mutilée et incomplète, des textes du conquérant de l'Asie occidentale, nous fait vivement regretter ce qui a été perdu. Ce monarque racontait, entre autres événements, l'histoire de ses campagnes contre la Palestine et la Syrie.

Voici le premier fragment, qui énumère les tributs reçus de la part de la Syrie, de la Phénicie et autres contrées.

Les lignes 1 à 8 renferment une liste de cités conquises [2].

1. Il est d'autant plus regrettable que les inscriptions de Téglathphalasar nous soient parvenues en si mauvais état qu'elles étaient des plus riches en renseignements bibliques. Les fragments qui nous restent mentionnent six rois nommés dans la Bible, deux de Juda, Azarias ou Ozias et Joachaz ou Achaz, trois d'Israël, Manahem, Phacée et Osée et un de Damas, Rasin.

2. M. G. Smith donne comme date probable de ce fragment 743-740 av. J.-C., mais il a soin de remarquer ceci sur ce passage et les suivants de Téglathphalasar : « Les annales de Téglathphalasar sont très mutilées et les fragments qui se rappor-

9. de Ma....

10. je l'établis sur elle. De Razin, roi de Syrie

11. 18 talents d'or, 300 talents d'argent, 200 talents de cuivre...

12. 20 talents d'aromates (?), 300... j'établis. Le tribut

13. de Kustaspi de Kummuha, Razin de Syrie........ Hiram,

14. de Tyr, Uriakki de Que...

15. Pisiris de Carchemisch, Tarhulara de Gaugama,... or, argent, plomb,

16. fer, peaux de buffle; cornes de buffle, bleu... noir... étoffes de laine et de lin, productions de leurs contrées nombreuses,

17....... instruments et armes... au milieu de la cité d'Arpad, je reçus [1]

« La plupart de ces princes, dit M. G. Smith, régnaient sur la Syrie septentrionale, entre l'Euphrate et la Méditerranée, et leur soumission étendit l'empire de Téglathphalasar jusqu'à la mer. » Le nom de Razin de Damas nous est connu par la Bible [2]. « Celui de Manahem, roi d'Israël, ne se lit pas dans la liste des rois tributaires, qui est maintenant en partie perdue, mais comme son nom se trouve sur les listes postérieures, il se trouvait aussi vraisemblablement sur celle-ci [3]. »

Le second et le troisième fragments de Téglathphalasar se rapportent à une campagne contre Azriyahu de Juda[4]:

tent à la Palestine sont si détachés qu'il est difficile d'en déterminer la date. Les dates données ici sont seulement approximatives et les découvertes futures peuvent les modifier considérablement. » *The Assyrian Eponym Canon,* p. 116.

1. G. Smith, *ibid.*, Extract XIII, p. 116.

2. II (IV) Reg., XV, 37; Is., VII, 1, etc.

3. G. Smith, *Ancient History from the Monuments Assyria,* p. 57.

4. Date probable d'après G. Smith, 738. Voici le texte assyrien de cette inscription en caractères latins :

2... (Dans) le cours de mon expédition (je reçus) le tribut des rois (?)

3.... (Azar)iah de Juda comme un....

4..... (A)zariah de Juda.....

5..... sans nombre au ciel furent levés....

6..... à leurs yeux qui comme du ciel (?)....

7.... guerre et.... comme....

8.... (de la grande armée d'Assyrie) dans sa totalité, ils entendirent et leurs cœurs tremblèrent.......

9.... (leurs villes) je renversai, je détruisis....

10.... se tournèrent vers Azariah et le fortifièrent et....

11.... comme une arche (?)......

12.... combattant (?)......

13.... il ferma son camp (?)...

14.... furent placés (?) et sa sortie (?)....

1....... *rit* (?) peut se lire aussi *lak, mis, vis, sit*, Ménant, *Syllabaire,*) [p. 231, nº 285.

2... *mi-ti-iq ḥarrani-ya man-da-at-tu-ša-šar* (?)

3... *ya-a-hu mat Ya-hu-da-ai kima.........*

4.... *ṣu (?)- ri-ya- hu mat Ya-hu-di.........*

5....... *la ni-bi ana šami ša-qu-u šur..........*

6....... *ina 'ini ki-i ša ul-tu šami.........*

7...... *ut (?) mit-ḥu-uz-zu u* KU *kima* NI.......

8...... *ḥi (?) gab-ša-ti iš-mu-va ip-laḥ lib......*

9...... *ab-bul ag-gur....*

10.... *(y)a-a-hu 'i-ki-mu u-dan-ni-nu-šu-va.......*

11..... *sal (?) kima 'iṣ gab-ni (?).........*

12...... *tak... ru za-at (?)*

13....... *id-lit-va ša qa-at.......*

14......... *ti šil-ku-nu-va mu-za šu......*

15........... *(u ?)-ša-bil-va ka.........*

16.............. *tuklâti-šu u-ra-kis a-na......*

17................ *a u-ša-az-bil-šu-nu-ti-va.......*

18..................... *ri-šu ral kima kar..........*

19................................. *sal..........*

15.... il porta (?) et.....
16.... ses soldats il rassembla contre...
17.... les fit environner (?) et.....
18.... son grand... comme.....
19...... femmes (?)...... [1]

Du fragment de Téglathphalasar que nous venons de rapporter, M. Schrader a tiré les conclusions suivantes [2] Elles sont pleines de justesse et nous nous contentons de les traduire :

« Quelque mutilée que soit cette inscription, il en résulte cependant clairement : 1° qu'il est question de l'envoi de tributs par plusieurs rois ; 2° qu'un certain *riyahu* (*yâhu*) de Juda n'était pas au nombre des rois tributaires. S'il en était autrement, ce roi de Juda n'aurait été nommé qu une fois, au commencement ou à la fin de l'énumération de ceux qui paient le tribut, comme nous le voyons si souvent dans les autres inscriptions des rois d'Assyrie et en particulier dans celles de Téglathphalasar. Ici on dit clairement, dès la ligne 3, quelque autre chose sur lui. Par la mention qui est faite de sa personne dans la ligne 4, il est évident qu'on raconte de lui quelque chose de particulier. On peut tirer des lignes 5-9 au moins cette conclusion qu'il est question de batailles et de dévastations. A la ligne 10, il est de nouveau parlé, pour la troisième

1. *Western Asiatic Inscriptions*, t. III, pag. 9, n° 2; G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract xiv, p. 117 : Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 396-397. Cf. *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 115 ; Rodwell, *Records of the past*, t. V, p. 45.

2. *Assyrisch-Biblisches, III*, dans les *Jahrbücher für prot. Theologie*, II Jahrgang, p. 377 et suiv. Ce passage est reproduit dans l'ouvrage du même auteur, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 299-400.

fois, d'un... *yahu.* Quoi qu'il en soit de ce qui est dit de lui, il est tout à fait invraisemblable que ce... *yahu* soit différent de celui qui a été nommé, sur la même tablette, sept lignes plus haut. Cela est d'autant plus invraisemblable que ce... *yâhu,* mentionné pour la troisième fois, n'est pas suivi du nom du pays dont il était roi. Ce prince n'est donc pas introduit à cet endroit pour la première fois dans le récit; il avait donc été déjà parlé de lui auparavant. Or il a été parlé plus haut expressément d'un... *yahu de Juda.* Par conséquent il faut bien admettre que ce dernier... *yâhu* est identique avec celui qui a été déjà nommé deux fois, par conséquent le même que (A)-su(?)-ri-ya-hu de Juda des lignes 3 et 4. »

Le troisième fragment des annales de Téglathphalasar est moins mutilé et nous fournit des détails plus abondants.

1.... Judah.... [1]

2.... d'Azariah ma main... fort.... prit...

3... droit.... tribut comme celui de....

4.... à son secours la ville de Ma...

5 .. les villes d'Uznu, Sihanu, Ma.... ka... bu à côté de la mer et les villes jusqu'à Sana,

6. la montagne qui est dans le Liban, furent divisées, la terre de Baalséphon avec Ammana (Ammon?), la terre de Kiska et Sana, dans son ensemble, le district de Kar-rimmon.

7. Hadrach, le district de Nuqudina, Hazu et toutes leurs villes, la ville d'Ara.... les villes qui les secouraient,

8. toutes leurs villes, la contrée de Sarbua, la montagne dans son ensemble, les villes d'Ašani et Yadabi, de Yaraqu, la montagne dans son ensemble.

9. Les villes de... ri, Ellitarbi et Zitanu, au milieu de la ville d'Altimi.... Bunami, 19 districts

1. Date probable d'après G. Smith, 738.

10. de Hamath, et les villes qui sont autour d'eux, qui sont à côté de la mer du soleil couchant (la Méditerranée) en prévarication et en défiance vers Azariah s'étaient tournées;

11. aux frontières de l'Assyrie je les ajoutai et j'établis sur elles mes généraux comme gouverneurs. 30.300.... [1]

12.... dans leurs villes et la ville de Ku... je fis prendre, 1.223 personnes dans le district d'Ulluba je plaçai. La tribu de Qura...

13..... je pris la route. La tribu de Qura... à travers le fleuve Zab pour prendre les Aklamiakkazi et les Gurumi...

14.... elle et les Araméens qui étaient à côté du fleuve, ils tuèrent leurs soldats, ils prirent leurs villes et ils emportèrent leur butin...

15... elle et les Araméens vinrent en grand nombre et ils livrèrent bataille et ils tuèrent les Araméens, ses auxiliaires...

16... pour sauver sa vie, il s'enfuit seul et il monta à la ville de Birtu de Kiniya. La ville de Saragitu....

17. et les villes qui sont autour d'eux ils prirent. 12.000 personnes de leur peuple et les enfants, leurs bœufs et leurs brebis, Dira....

18. au pays des Ḫitta, en ma présence ils amenèrent. Mon général, le gouverneur de Lulumi, la ville de Mulugani...

19... Kuri-dannitu du peuple de Babylone, et les villes qui étaient autour d'eux, il prit, il tua leurs soldats...

20... au pays des Ḫitta, en ma présence ils amenèrent. Mon général, le gouverneur de Nahiri, la ville de Sarbagillu

21.... et les villes qui sont autour d'eux il prit, il emporta leurs dépouilles. Siqilla, le commandant de la forteresse

1. La transcription et la traduction de ces onze premières lignes (qui forment les lignes 22-23 dans les *Western Asiatic cuneiform Isncriptions*, t. III, p. 9, nº 3), se trouvent dans Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 397-399. Il conclut, p. 400-401, que l'Az-ri-ya-hu, dont il est question ici, est le même que celui de l'inscription précédente, en s'appuyant en particulier sur ce que le mot *ikimu*, l. 10, de la première inscription est répété de la même manière, ligne 10 (31 *des Western Asiatic Inscriptions*) de la seconde : *a-na Az-ri-ya-a-u 'i-ki-i-mu.*

22... au pays des Ḥitta en ma présence il amena, 600 femmes de la ville d'Amlate des Damuni, 5.400 femmes de la ville de Dur,

23. dans la ville de Kunalia... villes de Huzarra, Tae, Tarmanazi, Kulmadara, Hatarra, Sangillu,

24. dans la contrée d'Unqi je plaçai... femmes de Quti, Bethsangibuti; 1.200 hommes de la tribu d'Illil, 6.208 hommes de la tribu de Nakkip et Buda,

25.... villes de Zimaṇa, Arqa, Uznu et Siannu qui sont près de la mer, je plaçai. 588 hommes des Buda et Duna

26.... 250 hommes des Bela, 544 hommes des Banita, 380 hommes de Sidu-ilu-ziri, 460 hommes de Sangillu,

27.... hommes des Illil, 457 femmes des Quti et Bethsangibuti, dans le district de Tuhimmi, je plaçai. 555

28. femmes de Quti et Bethsangibuti, dans la ville de Tulgarimi je plaçai; au peuple d'Assyrie je les joignis et l'exécution du service comme aux Assyriens

29. je leur imposai. Le tribut de Kustaspi de Kummuha, de Razin de Syrie, de Manahem de Samarie,

30. d'Hiram de Tyr, de Sibilti-baal de Gebal, d'Urikki de Que, de Pisiris de Carchemisch, d'Eniel

31. de Hamath, de Parsamma de Samhala, de Tarhulara de Gaugama, de Sulumal de Milid, de Dadilu

32. de Kaska, de Vassurmi de Tubal, d'Uŝitti de Tuna, d'Urpalla de Tuhana, de Tuhammi d'Istunda,

33. d'Urimmi de Husunna et de Zabibi, reine d'Arabie, de l'or, argent, plomb, fer, peaux de buffles, cornes de buffles,

34. étoffes de laine et de lin, laine violette, laine teinte en pourpre, bois solide, bois pour armes, esclaves femelles (?), trésors royaux, toisons de brebis

35. teintes en couleur pourpre éclatante, oiseaux du ciel dont les plumes des ailes étaient d'une couleur violette brillante, chevaux, chevaux de selle, bœufs, brebis, chameaux,

36. chamelles et leurs petits, je reçus [1].

1. Suit le le compte-rendu de la 9e année de Téglathphalasar, 737 av. J.-C. — *Western Asiatic Inscriptions*, t. III, p. 9, nº 3,

Les deux dernières inscriptions de Téglathphalasar que nous venons de rapporter, sont extrêmement importantes, puisqu'elles établissent que ce prince était contemporain d'Azarias ou Ozias, roi de Juda, et de Manahem, roi d'Israël. C'est là, comme nous l'avons déjà remarqué, l'argument le plus fort à faire valoir en faveur de l'identification de Phul et de Téglathphalasar, puisque la Bible, qui nous apprend que Phul était contemporain de Manassé, dont il reçut mille talents d'argent, nous apprend égalcment qu'il l'était d'Ozias, roi de Juda.

M. Oppert, qui soutient, d'après la chronologie anciennement reçue, qu'Ozias est antérieur à Téglathphalasar, pense que l'Azriyahu des inscriptions n'est pas l'Azarias que nous connaissons par le livre des Rois, c'est-à-dire le père de Joatham, le grand-père d'Achaz. D'après lui, c'est un usurpateur, le fils de Tabéel, dont nous parle Isaïe dans sa célèbre prophétie d'Emmanuel [1] Les Assyriens, dit-il, auraient écrit le nom du roi de Juda connu par la Bible A-za-ri-a-u, non As-ri-a-u. Mais il nie plus encore que Téglathphalasar et Azarias ou Ozias aient été contemporains : d'après la chronologie biblique, ce roi de Juda était mort 14 ans avant l'avénement au trône de ce roi d'Assyrie. « Les textes du roi assyrien sont frustes, continue M. Oppert, et il est très difficile de déduire le

Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract xv, p. 117-120; Rodwell, *Records of the past*, t. V, p. 46-49. Cf. *Western Asiatic Inscription*, t. III, p. 10; Rodwell, *Records of the past*, t. V, p. 51-52.

1. Is., VII, 6. Le nom de « Tabéel » se lit dans une inscription de Téglathphalasar sous les formes *Ti-bi-'-i-lu* (Layard, p. 29, 12) et I-ti-bi-'-i-lu (p. 66, 16), dans le premier cas avec l'addition de : « du pays d'Aram. » « Le fils de Tabéel, dit M. Schrader, n'est pas mentionné dans les textes, mais Tabéel lui-même, le père, est mentionné dans les inscriptions de Téglathphalasar. » *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 250.

véritable rôle de ce juif *Asria*. Mais nous pouvons assurer qu'il n'a jamais régné à Jérusalem, et qu'il s'était fait un grand renom en dehors des frontières des deux tribus du royaume de Juda. Ainsi le voyons-nous déjà, dans la cinquième année du roi assyrien, en 739, parmi les ennemis de celui-ci, et même nous pouvons le regarder comme le chef du mouvement qui souleva Hamath et le nord de la Syrie contre le monarque de Ninive. Il est probable que, quoique Juif, il usurpa pendant quelque temps le trône d'une des villes soulevées, probablement celui de Hamath, après avoir chassé le roi légitime, dont le nom *Eniël* est fourni par les textes assyriens. Il fut défait par Téglathphalasar vers 730, et semble s'être réfugié à Damas, et y avoir demeuré jusqu'en 734, où Pékah (Phacée) et Razin le choisirent pour drapeau et pour prétexte de leur guerre contre Achaz de Juda [1].... Le nom du père d'Asria, *Tabéel*, ne figure pas dans les textes, mais l'identité du fils de Tabéel avec Asria nous paraît hors de doute [2]. »

Il est impossible d'admettre l'explication de M. Oppert, quelque ingénieuse qu'elle soit, parce qu'elle suppose un second Azarias, un second Manahem et un second Razin dont la Bible ne parle pas. Il faut avouer, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, qu'il est contraire à toutes les vraisemblances qu'il ait existé un Azarias, roi de Juda, un Manahem, roi d'Israël, et un Razin, roi de Syrie, contemporains tout à la fois de Phul et de Téglathphalasar. Il est certain, d'ailleurs, par le texte biblique, qu'Ozias fut un roi puissant [3], et le titre de roi de Juda,

1. Voir Isaïe, VII, 6.

2. Oppert, *La Chronologie biblique*, p. 29-30; *Journal asiatique*, janvier 1872, p. 101-102; *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, mai 1869, p. 68.

3. II Par., XXVI, il est dit qu'Ozias avait une armée de 107, 500

donné par les inscriptions cunéiformes à l'Azarias dont elles parlent, tranche la question contre M. Oppert [1]

Les événements que nous apprennent les inscriptions de Téglathphalasar semblent donc s'être passés de la manière suivante.

Lorsque, après sa campagne de l'an 743, le roi d'Assyrie se fut retiré dans ses États, les princes syriens qui lui avaient payé tribut se repentirent sans doute de leur soumission ; ils fortifièrent Arpad et se révoltèrent contre Téglathphalasar. Celui-ci repassa l'Euphrate en 742, et il assiégea Arpad, qui lui fit une longue et vive résistance. Elle ne succomba qu'en 740, mais sa chute fut la défaite de la Syrie tout entière.

La soumission des rois araméens ne fut pas cependant de longue durée. En 739, les armées assyriennes furent contraintes de reprendre la route de l'Occident. Cette campagne est particulièrement intéressante pour nous, car elle nous apprend des faits auxquels la Bible ne fait que quelques allusions obscures.

A en juger par les fragments que nous avons cités, le royaume de Juda intervient alors pour la première fois dans les luttes contre l'Assyrie. Azarias ou Ozias, roi de Jérusalem, l'un des plus belliqueux descendants de David, s'était allié, nous ne savons dans quel but, avec le roi

hommes. La soumission de Hamath à Jéroboam II, roi d'Israël, contemporain d'Ozias, quoique plus ancien, est mentionnée II (IV) Reg., XIV, 28.

1. C'est ce qu'observe M. G. Smith qui avait cru d'abord, lui aussi, qu'Azryhahu était un roi de Hamath : « I at first thought, dit-il, that this Azariah must be the king of Hamath, until I found some new fragments relating to this war in which he was called king of Judah, the name of the king of Hamath being Eni-il. » *Annals of Tiglath Pileser II. Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1869, p. 12.

de Hamath contre l'Assyrie, et le royaume de Hamath avait secoué le joug de Téglathphalasar. Le monarque assyrien recouvra pied à pied ses conquêtes. Un des faits les plus mémorables de cette guerre fut la prise de Kullani, la Calano dont parle Isaïe [1], en 738. Elle ouvrit aux vainqueurs les portes de la Syrie, et il battit les forces confédérées, réunies sous le commandement d'Azarias, roi de Juda, que ses talents militaires avaient fait placer sans doute à la tête de la ligue. Diverses places, Uznu, Siannu, plusieurs autres près de la mer, Baali-Zabuna (Baalséphon), Ammana (Amana), diverses villes près du Liban, Hadrach, près de Damas, se rendirent à l'Assyrie.

Téglathphalasar partagea alors le pays de Hamath entre ses généraux, et annexa dix-neuf districts de ce pays à l'Assyrie. Mettant aussi en pratique le système de déportation que nous lui verrons bientôt appliquer aux Israélites, il transporta aux sources du Tigre 1,223 personnes de Hamath. D'autres victimes de ses guerres furent également transplantées en différents lieux [2], et nous voyons par les énumérations contenues dans ses listes que ce politique barbare déportait les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, dans le but sans doute d'éteindre plus facilement dans les cœurs le sentiment national [3]

C'est dans cette campagne que le roi d'Assyrie reçut le tribut de Manahem, roi de Samarie ou d'Israël, et,

1. Is., x, 9.

2. Il avait déporté, d'après ces inscriptions, 50,500 personnes de Sarapani ; 30,000 de Tarbasu et de Yaballu ; 50,400 de Bitsahal. *The Annals of Tiglath Pileser II. Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1869, p. 11.

3. G. Smith, *Ancient History from the monuments Assyria*, p. 78-80.

comme nous l'avons vu, selon l'opinion qui paraît la plus vraisemblable, l'événement enregistré ici dans les Annales de Téglathphalasar est celui que raconte le livre des Rois, quand il nous apprend que Manahem paya à Phul, roi d'Assyrie, mille talents, pour qu'il lui prêtât main forte et affermît son pouvoir [1] Ce tribut était exorbitant pour un petit pays : mille talents font trois millions de sicles, cinquante sicles ou une mine par personne.

Il n'est plus question de Manahem sur les monuments assyriens. Après sa mort, les divisions intestines qui troublaient le royaume d'Israël depuis Jéroboam II allèrent toujours s'aggravant. Ce ne sont que meurtres et compétitions sanglantes, et comme il arrive toujours dans les discordes civiles, chacun des deux partis cherchait un appui dans les puissances étrangères, l'un auprès des Assyriens, l'autre auprès des Égyptiens [2]

Le successeur de Manahem sur le trône de Samarie fut son fils Phacéia. Il ne régna que deux ans. Le général de son armée, Phacée, fils de Romélie, se révolta contre lui, le tua, et s'empara de sa couronne. Phacéia avait sans doute payé tribut au roi d'Assyrie comme Manahem son père, et s'était appuyé sur ce pouvoir étranger. Phacée devait donc naturellement rechercher la protection de l'Égypte, comme divers passages d'Osée et d'Isaïe nous induisent à le penser. Il se ligua aussi avec

1. II (IV) Reg., xv, 19-20. Voir plus haut, p. 82. — Nous savons d'ailleurs par les Annales de Téglathphalasar que ce roi exigea pareillement, en 745, d'un petit roi de Chaldée, dix talents d'or et mille talents d'argent. G. Smith, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1869, p. 11.

2. Osée, vii, 11; xii, 1 : Is., vii, 18; Osée, v, 13 ; viii, 9, 13; x, 6; xiv, 4.

Razin, roi de Damas, qui, toujours prêt à se révolter contre l'Assyrie, avait probablement, de son côté, noué des relations avec l'Égypte. Les deux confédérés formèrent alors le plan de s'emparer de la Judée et de la partager entre eux, dans le but sans doute de n'avoir plus, en s'arrondissant de la sorte, un pays neutre ou même ennemi entre leurs territoires et celui de leur puissant allié, le roi d'Égypte; ils rendraient ainsi plus facile l'attaque du Pharaon contre Téglathphalasar.

L'alliance de Phacée d'Israël avec Razin de Damas faillit être fatale au royaume de Juda. Vers la fin du règne de Joatham, fils d'Ozias, ils avaient commencé à inquiéter Juda [1] Après la mort de ce prince, son fils Achaz lui succéda. Monté sur le trône de Jérusalem, la 17e année du règne de Phacée [2], le nouveau roi n'avait encore que vingt ans; il était faible et sans caractère. Assailli au nord par les rois confédérés de Syrie et d'Israël, à l'ouest par les Philistins [3], au sud par les Iduméens [4], le nouveau monarque, malgré les conseils et les encouragements d'Isaïe [5], fut saisi du plus complet découragement. Le roi d'Israël lui avait infligé des pertes sanglantes : 100,000 hommes de Juda avaient été tués en un jour; 200,000 femmes ou enfants avaient été emmenés captifs [6]

Phacée et Razin étaient allés mettre le siège devant Jérusalem. La capitale de Juda résista à leurs efforts

1. II (IV) Reg., xv, 37.
2. II (IV) Reg., xvi, 1 et suiv.; Is., vii, 1 et suiv.
3. II Par., xxviii, 18.
4. II Par., xxviii, 17.
5. Is., xii, 4 et suiv.
6. II Par., xxviii, 6, 8. Les captifs furent délivrés par l'intervention du prophète Obed. *Ibid.*, x, 9-15.

combinés, mais son roi, effrayé de la puissance des ennemis et ne comptant, malgré les promesses et les menaces des prophètes, que sur les ressources de la politique humaine, envoya des ambassadeurs à Téglathphalasar avec des présents et ce message : « Je suis ton » serviteur et ton fils. Viens, sauve-moi des mains du roi » de Syrie et du roi d'Israël, qui se sont coalisés contre » nous [1] » Le remède était pire que le mal. Achaz, comme l'avaient fait avant lui les rois d'Israël, appelait à son aide le loup qui devait dévorer son troupeau, mais sa courte vue n'était frappée que du danger présent et ne prévoyait pas les dangers plus grands de l'avenir. Il obtint du roi d'Assyrie ce qu'il lui avait demandé, et Téglathphalasar saisit avec empressement cette occasion de faire une nouvelle campagne contre Aram. Il se mit à la tête d'une armée considérable et tailla en pièces, en 734, les troupes de Razin et de ses alliés. C'est ce que nous apprend une inscription assyrienne, malheureusement mutilée, comme les autres fragments de ce monarque que nous avons déjà rapportés.

1.... Je pris ses soldats... avec l'épée je détruisis [2]
2.... *rusat... luri*... devant lui
3.... les conducteurs de chars et... leurs armes je brisai et
4.... leurs chevaux je pris... ses guerriers portant des arcs
5... portant des boucliers et des lances, par la main je les pris et leur combat
6..... ligne de bataille. Pour sauver sa vie, il s'enfuit seul et
7..... comme un cerf, et dans la grande porte de sa ville, il entra. Ses généraux vivants

1. II (IV) Reg., xvi, 7.
2. M. G. Smith donne comme date probable de cette inscription l'an 734-732 av. J.-C. *The Assyrian Eponym Canon*, p. 121.

8. par la main je les pris et à des croix je les pendis. Son pays je soumis. 45 hommes de son camp

9..... Damas, sa ville, j'assiégeai, et comme un oiseau dans sa cage je l'enfermai. Ses forêts

10..... dont les arbres étaient sans nombre, je les coupai et je n'en laissai pas un seul.

11.... Hadara, la maison du père de Razin de Syrie,

12... la ville de Samalla l'assiégeai, je pris 1800 personnes et leurs enfants

13... leurs bœufs, leurs troupeaux, j'emmenai captifs, 750 femmes de Kuruzza,

14... la ville d'Armai, 550 femmes de la ville de Mituma j'emmenai captives, 591 villes

15... de seize districts de Syrie comme une inondation je balayai.

16... Samsi reine d'Arabie, qui avait violé le serment du soleil... [1].

Nous voyons par ces débris que Téglathphalasar, arrivé en Syrie, livra bataille à Razin et le battit complétement. Les chars du roi de Damas furent détruits, les divers corps de son armée, chevaliers, archers, lanciers, furent faits prisonniers. Lui-même ne dut son salut qu'à la rapidité de sa fuite. Il s'enferma dans sa capitale; le vainqueur l'y poursuivit, après avoir fait attacher à des croix les généraux ennemis dont il s'était emparé ; il ravagea Damas et tout le pays environnant, mais il ne put s'en rendre maître tout de suite. Laissant donc une partie de ses troupes devant la ville, il alla châtier les alliés de Razin.

1. Layard, *Inscriptions in the cuneiform character*, Plate 72; G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 282-283; *The Assyrian Eponym Canon*, Extract XVI, p. 121-122. Voir aussi *ibid.*, Extract XVII, p. 122, et *Assyrian Discoveries*, p. 283, qui donnent des détails sur d'autres déportations.

La liste des éponymes enregistre, à l'année 733 (734) une expédition contre la terre de Pilasta, « la Palestine. » Cette expédition était racontée dans les mêmes termes ou au moins avec les mêmes détails que dans la Bible, dans un fragment, malheureusement très endommagé, mais qui, malgré son état de mutilation, est d'une extrême importance.

On y lit d'abord les noms d'une série de villes soumises par Téglathphalasar. Parmi elles se trouvent Simirra et Arqa, deux cités chananéennes mentionnées dans la Genèse [1] Il y a ensuite une lacune dans la pierre. Enfin on lit :

17. les villes de Ga-la(ad...).... d'Abel (Beth-Maacha...) qui est la frontière de la terre de Bit-Ḫu-um-ri (Israël), la lointaine,

18... la vaste, je la soumis dans toute son étendue à l'empire d'Assyrie

19. J'établis sur elle mes généraux (comme) gouverneurs. Hannon de Gaza,

20. devant mes troupes, s'enfuit dans la terre d'Égypte. Je pris Gaza...... j'enlevai

21. ses trésors, ses dieux.... ma.... et ma couche royale...

22. au milieu de son palais..... les dieux de son pays, je distribuai et

23. je les fixai... comme un oiseau...

24. à sa place, je le rétablis....

25. ... de l'or, de l'argent, des vêtements de laine et de lin....

26-27... les grands...... je reçus. Le tribut de la terre de Bit-Ḫu-um-ri (Israël), la lointaine... ses habitants les plus distingués

28. avec leur fortune je transportai, en Assyrie. Phacée, leur roi, ils le tuèrent. J'établis A-u-si-'-e (Osée)

1. Gen., x, 18, 17.

29 (comme roi) sur eux. Je reçus d'eux, comme tribut, dix talents d'or, mille talents d'argent avec leurs......

30. je les portai en Assyrie (moi) qui Samsieh, reine d'Arabie, etc [1]

Ces fragments nous suffisent pour suivre la marche de Téglathphalasar. Il s'était emparé des villes de Zamar et d'Arka, situées au sud du Liban et au nord de Samarie. De là il avait envahi le royaume d'Israël, et s'y était emparé de plusieurs villes que nomme le quatrième livre des Rois [2]. Nous retrouvons ici le nom de deux d'entre elles, que nous reconnaissons au premier coup d'œil, malgré leur mutilation, Galaad et Abel-Beth-Maacha. De là, le conquérant s'était porté contre Gaza, au sud du pays des Philistins, d'où il s'était avancé jusqu'aux frontières du désert d'Arabie où il avait, en 737, battu la reine Zabibieh et où il bat maintenant la reine Samsieh, qui avait sans doute succédé à la précédente. Non content d'imposer à Israël un tribut extrêmement onéreux, il transporta en Assyrie une partie de ses habitants. Il

1. *Western Asiatic Inscriptions*, t. III, p. 10, nº 2; G. Smith, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1869, p. 13; Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 145; G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract XVIII, General Summary, B. C. 740 to 730, p. 123-124; *Assyrian Discoveries*, p. 284. L'extrait XIX de l'*Assyrian Eponym Canon*, p. 124, contient deux lignes tronquées qui nomment Samarie et Phacée :

17... que dans mes premières campagnes toutes leurs villes j'avais réduites

18... ses auxiliaires, Samarie seule je laissai. Phacée, leur roi...

Ce fragment se lit aussi dans les *Assyrian Discoveries*, p. 286. M. Smith lui donne comme date probable l'an 734-730. M. Smith ne lit pas, p. 123, *ils le tuèrent* de la ligne 28 ni la ligne 29.

2. II (IV) Reg., XV, 29.

est impossible de désirer une confirmation plus éclatante du récit biblique.

Les inscriptions de Téglathphalasar confirment la transportation des Israélites en Assyrie que nous fait connaître le livre des Rois. « Dans les jours de Phacée, roi d'Israël, dit l'historien sacré, vint Téglathphalasar, roi d'Assur, et il prit Aïon, Abel-beth-maacha, Janoé, Cédès, Asor, Galaad, la Galilée et toute la tribu de Nephtali et il transporta (les habitants) en Assyrie [1] » Ce fait est confirmé directement par les monuments retrouvés à Calach [2]. Nous avons déjà vu, par d'autres inscriptions de lui, qu'une règle constante de la politique de ce roi cruel et barbare était de déporter les vaincus dans des pays éloignés [3].

Téglathphalasar nous apprend, dans la dernière inscription que nous avons rapportée, un fait que nous ignorions, parce que la Bible n'en parle point : c'est qu'il institua lui-même Osée roi d'Israël. Nous ne savons pas toutefois s'il faut prendre à la lettre les paroles du roi d'Assyrie, et s'il ne faut pas les entendre seulement en ce sens qu'il reconnut Osée comme roi, lorsque celui-ci eut tué Phacée. Le quatrième livre des Rois dit : « Osée, fils d'Éla, fit une conspiration contre Phacée, fils de Romélie ; il lui tendit des embûches, le frappa, le tua et régna en sa place la 23e année de Joatham, fils d'Ozias [4]

Ces expressions du livre des Rois rendent bien peu probable l'hypothèse qui place un intervalle de neuf à dix ans entre la mort de Phacée et l'avénement d'Osée,

1. II (IV) Reg., xv, 29.

2. Voir plus haut, p. 112, les lignes 26-28 de l'inscription, la traduction n'est cependant pas parfaitement sûre.

3. Voir plus haut, p. 103 et 107, note 2.

4. II (IV) Reg., xv, 30.

pour mettre d'accord ensemble les différentes données de la chronologie biblique [1] Il faut ajouter que l'inscription de Téglathphalasar peut difficilement permettre de supposer que le meurtrier du fils de Romélie ne lui a pas immédiatement succédé : « Phacée, leur roi, ils le tuèrent. J'établis Osée sur eux comme roi. »

Nous venons de voir comment ce puissant protecteur mit Phacée hors d'état de nuire à Achaz. Le conquérant, après avoir terrassé le roi d'Israël et les princes environnants, voulut achever la ruine du chef de la confédération, le roi de Syrie, désormais seul et isolé. Il lui fallût deux ans, 732 et 731 ou 733 et 732, pour réduire complétement la ville de Damas, d'après les renseignements que nous fournit la liste des éponymes, car ici les annales nous font défaut. Après un long siège, Damas succomba; Razin fut tué et ses sujets furent transportés à Kir [2].

L'auteur des Rois nous dit que Téglathphalasar fit mourir Razin. Le colonel Rawlinson trouva la confirmation de ce fait sur une tablette assyrienne ; mais par malheur, ce document demeura en Asie, et depuis il a été impossible d'en retrouver la trace [3]

1. M. G. Smith a remarqué que, sur les dix-sept royaumes de Syrie dont les rois sont nommés dans les deux premières campagnes de Téglathphalasar, quatre rois sont différents dans la dernière campagne : Azarias ou Ozias de Juda a été remplacé par Yahuhazi, Joachaz ou Achaz; Manahem d'Israël par Phacée; Hiram de Tyr par Metenna, et Zabibi, reine des Arabes, par la reine Samsieh. *The Annals of Tiglat Pileser II*, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*. 1869, p. 16. Comparez les deux listes des rois tributaires de Syrie, p. 12-13 et 15. Un changement si peu notable parmi les rois régnants indique un intervalle de temps peu considérable entre les premières et la dernière campagne.

2. II (IV) Reg., xvii, 19.

3. G. Smith, *The annals of Tiglat Pileser II*, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1869, p. 14 ; II (IV) Reg., xvi, 9.

Quand la guerre de Syrie eut été terminée par la chute de Damas, Achaz alla rendre hommage, en 731 ou 732, à son suzerain, dans la ville conquise, où le vainqueur réunit sans doute tous les princes tributaires et tint une sorte de cour plénière. Voici les noms des vassaux qui allèrent probablement alors lui offrir leurs tributs, d'après une liste qui date de la dernière année du règne de Téglathphalasar :

57. (Tribut) de Kustasp de Kumuha (Comagène), Urik de Que, Sibittibaal de Gubal, Pisiris de Carchemisch,

58. Eniel de Hamath, Panammu de Sambala, Tarḥulara de Gaugama, Sulumal de Milid, Dadilu de Kaska,

59. Vassuami de Tubal, Uśit de Tuna, Urballa de Tuhana, Tuhammi d'Istunda, Urimmi de Husinna,

60. Mattanbaal d'Arvad, Sanipu de Bit-Ammon, Salamanu de Moab,

61. Metinti d'Ascalon, *Ya-hu-ḥa-zi Ya-hu-da-ai* (Achaz de Juda), Kemośmelek d'Édom, Muz...

62. Hannon de Gaza, or, argent, plomb, fer, antimoine, étoffes de leurs pays, lapis-lazuli (?),

63. ... produits de la terre et de la mer, pris des pays choisis pour mon royaume, chevaux et ânes habitués au joug [1]...

Le nom du roi d'Israël se trouvait peut-être dans les parties qui nous manquent. Quant à Yahuḥazi le Juif,

1. *Western Asiatic Inscriptions*, t. II, p. 67; G. Smith, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1869, p. 14-15 (les mots lignes 61-62 sont cités DMG, 1872, I. 327); *The Assyrian Eponym Canon*, Extract XX, p. 124; M. Smith y donne l'année 732 comme date probable de ce document. — M. G. Smith a remarqué, *Assyrian History*, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1869, p. 92, que le progrès de la puissance de Téglathphalasar en Syrie ressortait clairement du fait que, dans sa 3e année, dix rois de ce pays lui étaient soumis, dix-huit dans sa 8e et vingt-cinq dans sa 14e

c'est certainement Achaz, dont le nom est précédé de la forme abrégée du nom de Jéhovah, Ya ou Yo, qui entrait comme élément dans la composition des noms propres hébreux et qui se trouve en assyrien, soit par erreur, parce qu'on l'aurait confondu avec un roi plus ancien, Joachaz d'Israël, ou bien parce qu'on l'appelait aussi réellement ainsi : nous avons l'exemple de plusieurs noms propres dans lesquels l'élément divin s'exprimait ou se sous-entendait à volonté : ainsi le nom du roi Jehoyakin est contracté en Joyakin dans Ézéchiel.

Téglathphalasar, après sa campagne contre Razin, ne fit plus qu'une seule guerre, dirigée contre la Babylonie. Elle mérite d'être mentionnée, parce que nous y voyons apparaître un prince dont le nom nous était connu par la Bible, Marduk-balidin ou Mérodach Baladan, alors roi de Bit-Yakin, sur l'Euphrate, près du golfe Persique et depuis roi de Babylone.

Dès le commencement de son règne, en 746, Téglathphalasar s'était rendu maître de Babylone. Il ne manque pas de prendre le titre de roi de ce pays dans ses inscriptions :

1. Palais de Téglathphalasar, roi grand, roi puissant, roi des nations, roi d'Assyrie, roi de Babylone, roi des Sumir et des Accad, roi des quatre régions [1]

Pendant les guerres de Syrie, des révoltes avaient éclaté à Babylone et en Chaldée. Le roi de Ninive battit

1. From a tablet discovered in the temple of Nebo (Nimroud). G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 254. Voir aussi *ibid.*, p. 256 et *Western cuneiform Inscriptions*, t. II, p. 67, où il s'intitule pontife de Babylone. Sa guerre contre Babylone est spécialement racontée dans les inscriptions traduites *Assyrian Discoveries*, p. 266-267.

successivement plusieurs chefs indigènes, entre autres Ukinziru de Sape, le Kinziros du canon de Ptolémée. C'est pendant qu'il assiégeait Sape que Téglathphalasar reçut une ambassade de Mérodach-Baladan :

25. Kinziru, fils d'Amukkan, dans Sape, sa ville capitale, je l'assiégeai, ses nombreux soldats vis-à-vis de sa grande porte, je tuai, etc.

26. Maruduk-bal-iddina (Mérodach Baladan), fils de Yakin, roi des bords de la mer, d'où auparavant aucun n'était venu auprès des rois mes pères et n'avait baisé leurs pieds,

27. la terrible crainte d'Assur, mon Seigneur, le saisit et il vint à Sapiya et il baisa mes pieds ; de l'or, la poussière de son pays, en abondance,

28. vases d'or, etc., en tribut je reçus [1].

En l'an 730, pour la première fois depuis le commencement de son règne, Téglathphalasar ne fit aucune guerre : il avait fini par triompher de toutes les oppositions et à assurer sa suprématie et celle de l'Assyrie. Il ne jouit pas cependant longtemps du repos. En 727, une révolte éclata et il partit pour une nouvelle expédition qui devait être la dernière. L'état de mutilation de ses annales nous empêche de connaître les détails de cette campagne et le nom même du pays contre qui elle était dirigée. Tout ce que nous savons, c'est que Téglathphalasar mourut immédiatement après. Il avait régné 17 ou 18 ans, de 745 à 727, l'un des plus grands rois de l'Assyrie et aussi des plus cruels. Il fut le premier qui employa sur une large échelle la politique barbare de transplanter, dans d'autres contrées, les populations vaincues et de

1. G. Smith, *Assyrian Discoveries,* p. 259-260; *Records of the past*, t. V, p. 104.

mêler les races diverses qui vivaient sous sa domination [1] Il déposa les rois de plusieurs pays, et mit des gouverneurs dans les provinces les plus éloignées ; ces gouverneurs furent des généraux qui dirigèrent les opérations militaires dans leurs gouvernements, de sorte que le roi ne se rendit plus en personne sur le théâtre de la guerre que pour les opérations les plus importantes. La Bible fait allusion, sous les successeurs de Téglathphalasar, à ces usages qu'il avait introduits [2]

Sous son règne, un grand nombre d'Araméens et d'Israélites ayant été déportés en Assyrie, l'alphabet phénicien dont se servaient les exilés commença à être fréquemment employé, ainsi que leur langue, dans les affaires commerciales. A partir de cette époque, les poids assyriens et les contrats portent souvent des inscriptions phéniciennes en même temps que des inscriptions assyriennes [3] C'est là une confirmation indirecte du fait rapporté par le livre des Rois : que Téglathphalasar transporta les Israélites en Assyrie [4].

1. Assurnasirpal avait déjà fait quelques transportations, mais elles avaient été peu considérables.

2. Is., xx, 1.

3. G. Smith, *Ancient History from the monuments; Assyria*, p. 90.

4. II (IV) Reg., xv, 29.

---

## CHAPITRE VIII

### RUINE DU ROYAUME D'ISRAEL. — SALMANASAR. SARGON.

Téglathphalasar eut pour successeur Salmanasar IV, *Salmanu-âsir* Nous ignorons s'il était parent de son prédécesseur et à quel titre il monta sur le trône. Il ne règna que cinq ans, de 727 à 722, mais pendant ce court espace de temps, il fit beaucoup de mal au royaume d'Israël, et causa sa ruine définitive.

A part quelques étalons de poids en bronze [1] et un certain nombre de contrats qui portent le nom de Salmanasar, il ne nous est pas resté de monuments épigraphiques de ce roi [2], et nous ne connaissons son histoire que par des sources étrangères à l'Assyrie, par la Bible et par l'extrait de Ménandre conservé dans l'historien Josèphe [3] Ménandre nous apprend qu'il fit une expédition contre Tyr, allié probablement avec Israël [4]. Le roi de ce dernier pays, Osée, vaincu par Salmanasar dans une

1. Pour avoir la preuve quel es poids, trouvés à Koyundjik et dans le palais nord-ouest de Nimrud avec le nom de Salmanasar, émanent du Salmanasar biblique et non d'un autre roi plus ancien du même nom, voir Schrader, *Bemerkungen,* dans les *Studien und Kritiken,* 1872, p. 735-736.

2. G. Smith, *Assyrian History,* dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache,* juillet 1869, p. 93.

3. Josèphe, *Ant. jud.*, IX, XIV, 2.

4. II (IV) Reg., XVIII, 3.

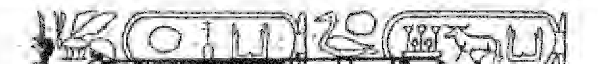
première campagne de ce prince [1], s'était d'abord reconnu vassal de l'Assyrie, mais ensuite, pour se soustraire au tribut qui lui avait été imposé, il fit alliance avec le roi éthiopien Schabak, qui était devenu maître de l'É-

1. Les Massorètes l'ont appelé Soh. Ils ont certainement mal ponctué son nom qu'ils auraient dû lire Séveh. Les textes cunéiformes l'appellent « Sab-'-i sil-ṭan-nu. » Sabi le sultan. Voir la forme égyptienne de son nom, Lepsius, *Königsbuch*, Taf. XLVII, nº 629. « Nous l'avions comparé, dit M. Oppert, à la forme grecque classique Sevechus et M. de Rougé l'a identifié avec le premier roi de la XXVᵉ dynastie, celle des Éthiopiens, avec ce roi qui est nommé par les Grecs Σαβακώς, Sabaco. Le cartouche égyptien donne également les lettres *sbk*... La forme biblique du nom du roi d'Égypte apparemment contemporain, Rois II, XVI, 4, est סוא (*sv'*) ce que les Massorètes ont ponctué סוֹא, *sô'*, la Vulgate transcrit *Sua*, évidemment plus conforme à la vraie leçon, tandis que la forme de nos exemplaires des Septante, Σηγώς, est certainement corrompue. Il paraît que l'ancienne ponctuation du texte hébraïque est Sévé ou Savé. M. de Rougé a déjà exposé que la dernière articulation de *k* ne lui paraissait pas conforme à la vraie prononciation de ce nom non égyptien ; les hiéroglyphes le représentaient ainsi, parce qu'ils ne possédaient pas de signe approchant mieux du véritable son éthiopien. Cette opinion est pleinement appuyée par l'orthographe non moins insolite que les Ninivites emploient à l'endroit de ce nom propre, et qui est en désaccord avec les règles ordinaires de l'écriture assyrienne. Après une syllabe fermée, telle que *sab*, nous trouvons le signe de l'hiatus, qui ordinairement ne se rencontre qu'entre deux voyelles qu'on doit prononcer séparément. Puis vient la lettre qui souvent, dans les mots sémitiques, dénote un *i* suivi ou précédé de l'articulation spéciale du ע ( ). Mais, telle quelle, elle semble, selon M. de Rougé, constituer un trait d'union entre la forme biblique Sévé, qui supprimait le son guttural inconnu aux Juifs, et la forme égyptienne, qui paraît l'avoir rendu par un équivalent trop dur. » *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie, Académie des Inscriptions, Savants étrangers*, t. VIII, p. 534-535.

gypte en 725 [1] Son intention était de ne secouer ouvertement le joug que quand son puissant allié se serait mis en campagne. Par malheur pour lui ses projets furent révélés à Salmanasar. Celui-ci semble avoir marché précipitamment contre Osée, en même temps que contre Tyr, sans doute afin de pouvoir l'abattre avant que Schabak pût lui porter secours. Il n'en eut pas aussi facilement raison qu'il l'avait espéré. Il s'empara de la personne d'Osée, et le jeta en prison. Osée ne reparaît plus dès lors sur le théâtre de la lutte, et le silence des inscriptions, d'ailleurs si explicites, de Sargon, sur ce roi, confirme le fait relaté par la Bible de sa capture et de son emprisonnement par Salmanasar. Mais la guerre ne fut point terminée par le malheur arrivé au chef des Israélites. Ceux-ci, sachant quel sort les attendait, s'enfermèrent dans Samarie et s'y défendirent avec l'énergie du désespoir. Pendant deux ans, ils résistèrent à tous les efforts de leurs ennemis. Ce ne fut que la troisième année que la ville se rendit. Salmanasar ne jouit pas longtemps de sa victoire : il mourut peu après, ou même à la fin du siège, soit de mort violente, comme plusieurs l'ont pensé, soit de mort naturelle. « On suppose, dit M. G. Smith dans son *Histoire d'Assyrie*, que les Assyriens se fatiguèrent de la lenteur de ses opérations en Palestine et de son insuccès, et qu'une révolution militaire éclata en Assyrie en faveur d'un officier nommé Sargon qui ceignit la couronne [2]. » M. Smith, comme la plupart des assyriologues, croit que Salmanasar était mort avant la prise de Samarie, et que ce fut Sargon qui acheva le siège C'est, à notre avis, une fausse interprétation des inscrip-

1. Voir Planche LX, le portrait de Schabak, d'après Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, Abth. III, t. VIII, Bl. 301, nº 79.

2. G. Smith, *Ancient History from the monuments; Assyria*, p. 91-92.



tions cunéiformes : la capitale d'Israël avait réellement succombé sous le règne de Salmanasar, ainsi que l'ont entendu jusqu'à ces derniers temps tous les interprètes de la Bible ; mais c'était probablement Sargon, comme nous le dirons bientôt, qui conduisait les opérations du siège et qui s'attribua la gloire du succès.

La chute de Samarie est un grand événement dans l'histoire du peuple de Dieu. Elle marque la fin du royaume schismatique des dix tribus, qui ne se releva jamais de cette défaite, et l'éclatant accomplissement des prophéties qui avaient annoncé ce désastre à Israël comme le châtiment de ses infidélités et de son idolâtrie ; la capitale d'Éphraïm subit le traitement que lui avait prédit Isaïe :

Hamath n'a-t-elle pas été (traitée) comme Arpad?
Samarie ne sera-t-elle pas (traitée) comme Damas (dit Assur)[1]?
... Éphraïm et l'habitant de Samarie.
Dans l'orgueil et l'élévation de leur cœur, disaient :
Les briques sont tombées, nous rebâtirons en pierres de taille ;
Les sycomores ont été coupés, nous les remplacerons par des cèdres.

Vaines espérances!

Jéhovah élève contre eux les ennemis de Razin,
Il arme lui-même leurs ennemis...
(Leur) iniquité les brûle comme le feu,
Elle les dévore comme des ronces et des épines,...
La colère de Jéhovah Sabaoth obscurcit la terre,
Et le peuple est la proie de l'incendie [2].

Le texte sacré ne nous dit rien d'ailleurs de la mort de Salmanasar. Il se borne à raconter dans les termes sui-

1. Is., x, 9.
2. Is., ix, 10-18.

vants l'histoire d'Osée et du siège de Samarie : « La douzième année d'Achaz, roi de Juda, Osée, fils d'Éla, commença à régner à Samarie, sur Israël (et son règne fut de neuf ans). Et il fit le mal aux yeux de Jéhovah, non pas cependant comme les rois d'Israël qui avaient été avant lui. Salmanasar, roi d'Assur, monta contre lui, et Osée fut son serviteur et il lui paya tribut. Et le roi d'Assur découvrit une conspiration d'Osée, qui avait envoyé des messagers à Sô (Schabak), roi d'Égypte et ne payait plus le tribut au roi d'Assur, année par année, et le roi d'Assur l'enferma et le lia dans une prison. Et le roi d'Assur monta dans tout le pays et il monta à Samarie et il l'assiégea pendant trois ans. La neuvième année d'Osée, le roi d'Assur prit Samarie [1] »

Le fait de l'alliance d'Osée avec Schabak, roi d'Égypte, est confirmé indirectement par les inscriptions de Sargon, comme nous le verrons plus loin. Il inaugure une phase nouvelle dans l'histoire de l'Orient. A partir de cette époque, l'histoire de la Palestine va se trouver constamment mêlée avec celle de l'Égypte, comme elle l'est avec celle de l'Assyrie depuis Achab et Salmanasar II.

La guerre de Schabak avec l'Assyrie est le commencement d'une lutte à mort entre l'Égypte et l'Asie antérieure [2], et, après des vicissitudes diverses, elle se

1. II (IV) Reg., XVII, 1-6.

2. Les rapports de Schabak avec l'Assyrie sont confirmés d'une manière curieuse par la découverte qu'a faite M. Layard, à Ninive, du sceau de ce pharaon. Voir Pl. LX, p. 122. Au-dessus du portrait de Schabak est reproduite l'empreinte de ce sceau, telle qu'elle a été retrouvée à Ninive (Koyundjik), d'après Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 156. Voici la description qu'en fait M. Birch, *ibid.*, p. 156-157. « Parmi les sceaux nombreux qui ont été découverts à Koyundjik, le plus important est celui qui porte une double empreinte, l'une assyrienne, représentant un personnage en adoration devant une divinité, l'autre égyptienne.

terminera par la perte de l'indépendance de l'Égypte. L'Assyrie succombera sous les armes des Chaldéens, après avoir asservi les Pharaons; mais les héritiers de la puissance de Ninive en Asie, Chaldéens, Perses et enfin Grecs seront tour à tour les maîtres de la vallée du Nil. Au temps de la suprématie de l'Égypte, les Thotmès III, les Amenhotep II avaient conduit leurs armées triom-

avec la représentation et le nom du monarque égyptien, Sabaco, de la xxv^e dynastie éthiopienne marquée évidemment d'un sceau royal égyptien. Des empreintes semblables ne sont nullement inconnues et plusieurs exemplaires en sont parvenus jusqu'à nous. Sans compter les cachets d'argile qu'on a trouvés attachés aux rouleaux de papyrus contenant des lettres écrites du temps des Ptolémées et des Romains, il y a dans le British Museum des sceaux portant le nom de Schaschank ou Sésac (n° 5585), d'Amasis II de la xxvi^e dynastie (n° 5584) et de Nafuaruth ou Néphérophis, de la xxix^e dynastie. Des sceeux de ce genre étaient donc attachés par les Égyptiens aux documents publics et c'est en conséquence de cette pratique, commune aux deux monarchies, que le sceau du roi égyptien a été trouvé en Assyrie. Cette empreinte paraît avoir été marquée au moyen d'un sceau ovale, très probablement avec le chaton d'une bague métallique, semblable au fameux sceau de Chéops, de deux *inches* de long sur un *inch* de large. Le roi Sabaco est représenté à gauche dans une attitude qu'on voit très souvent sur les monuments historiques de l'Égypte. Il porte la coiffure rouge, *tešr*. Il s'incline, saisissant de la main gauche la chevelure d'un ennemi qu'il s'apprête à frapper avec une espèce de massue ou de hache qu'il tient dans la main droite, ayant jeté son arc à son côté. Au-dessus de lui et devant lui sont des hiéroglyphes *Netr nfr nb ar ḥt Šabaka,* « le Dieu parfait, le Seigneur qui produit les choses, Schabak (ou Sabaco). Derrière lui est un mot qu'on rencontre continuellement dans les textes égyptiens : *sa(s)anḥ-ha f,* « la vie suit sa tête. » Quoiqu'on ne voie aucune figure divine, les hiéroglyphes de l'extrémité gauche montrent que le roi accomplissait son acte devant un dieu, *ma, na nah,* « je t'ai donné, » membre de phrase qui devait être suivi de cet autre : « une vie parfaite, » ou « tous les ennemis ou tous les pays sous tes sandales. »

phantes en Mésopotamie, alors que l'empire d'Assyrie n'existait pas encore. Un roi d'Israël va mettre pour la première fois en présence les deux plus grandes monarchies de cette époque, et la Palestine, qui, par sa position géographique, sépare les deux champions l'un de l'autre, aura toujours à souffrir de leur compétition. Les monuments égyptiens jettent quelque jour sur les événements que nous allons avoir dorénavant à raconter ; mais ce sont surtout les monuments cunéiformes qui nous feront connaître ces grandes luttes, et qui nous apprendront en détail l'histoire de l'Égypte elle-même, beaucoup mieux que les monuments hiéroglyphiques.

Schabak n'intervint pas assez tôt en Palestine pour sauver Osée et Samarie, soit qu'il ne fût pas prêt à temps, soit qu'il se mît peu en peine de secourir Israël. Quand il entra enfin en campagne, il eut à combattre, non pas Salmanasar, mais son successeur, Sargon.

Schabak n'était pas d'origine égyptienne; c'était un roi d'Éthiopie. Après la mort de Scheschonk IV, l'Égypte, divisée en plusieurs petits états, était tombée au pouvoir des Éthiopiens. Elle se souleva contre eux ; mais Pianchi, le monarque éthiopien qui régnait à Napata, la força à reconnaître sa domination. Pianchi eut pour successeur sur le trône d'Éthiopie un certain Kaschta, dont l'origine est inconnue : peut-être avait-il épousé une fille de Pianchi [1] Quoi qu'il en soit, sous son règne, Bokenranw (Bocchoris), prince indigène et fils de Tawnecht, roi vassal de Pianchi, parvint, à force de luttes, à conquérir le Delta et l'Égypte moyenne. Kaschta, en mourant, laissa la couronne à son fils Schabak. C'était un prince belli-

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 2e édit., p. 386.

queux. Il se hâta de reconquérir l'Égypte ; il prit Bokenranw et le fit brûler vif. Pianchi ne s'était réservé qu'une sorte de suzeraineté sur l'Égypte ; Schabak voulut être un vrai pharaon : il adopta le protocole des rois égyptiens, et devint le chef d'une nouvelle dynastie, la vingt-cinquième, toute composée de princes éthiopiens. Par sa clémence, par les travaux d'utilité publique qu'il exécuta, par sa sage administration et par la tranquillité qu'il assura à ses nouveaux sujets, il réussit à gagner leur attachement.

Tel était le prince dont Osée avait réclamé l'appui. « Une renaissance aussi inattendue (que celle de l'Égypte), dit M. Maspero, devait attirer l'attention des peuples étrangers. Si naguère encore les rois d'Israël et de Juda avaient recherché l'appui d'un roitelet, confiné à Tanis dans un coin du Delta, que ne devaient-ils pas faire pour s assurer l'amitié d'un prince dont la domination s'étendait des régions fabuleuses de l'Éthiopie aux rives de la Méditerranée, et qui pouvait mettre sur pied des armées aussi considérables que celles du roi d'Assyrie? Phéniciens, Juifs et Philistins, tous les peuples que l'ambition (de Téglathphalasar) avait inquiétés, sentirent que, si le salut pouvait venir de quelque part, ce ne pouvait être que de l'Égypte [1] (Osée) envoya des présents à Schabak et lui demanda une alliance contre Salmanasar. Divers motifs poussaient l'Éthiopien à bien accueillir ces ouvertures. Il savait que ses prédécesseurs égyptiens avaient possédé la Palestine et porté leurs armes jusqu'au Tigre ; ce qui avait été jadis possible et glorieux lui paraissait possible encore à l'heure présente. Et quand même le

1. Humainement parlant, car nous avons vu déjà que les prophètes blâmaient, de la part de Dieu, l'alliance avec l'Égypte aussi bien qu'avec l'Assyrie, et l'événement leur donna raison.

désir d'ajouter un nom de plus à la longue liste des pharaons conquérants ne l'aurait pas bien disposé en faveur des Juifs, la prudence lui conseillait de ne pas les décourager. Le progrès des Assyriens vers l'isthme de Suez, lent d'abord, avait pris depuis vingt ans une rapidité menaçante et devenait pour l'Égypte une source de craintes perpétuelles. Il fallait ou vaincre les nouveaux maîtres de l'Asie et les rejeter au delà de l'Euphrate, ou du moins maintenir devant eux une barrière de petits royaumes, contre laquelle vint s'amortir l'effort de leurs attaques. Schabak affecta de considérer les présents d'(Osée) comme un tribut et ses demandes de secours comme un hommage : les murailles de Karnak, qui avaient jadis enregistré tant de fois les noms des peuples vaincus, enregistrèrent complaisamment ce que la vanité de l'Éthiopien appelait « les tributs de la Syrie [1] »

Malheureusement pour Osée et aussi pour Schabak, ce dernier ne s'était pas mis assez promptement en campagne contre les Assyriens. Quand le Pharaon arriva en Palestine, Samarie avait perdu son indépendance et Salmanasar avait été remplacé sur le trône de Ninive par un des plus grands rois qui aient porté le sceptre de l'Assyrie, par Sargon. Ce prince devait humilier l'orgueil du fier monarque éthiopien, comme nous le dirons bientôt.

La destinée historique de Sargon est singulière. Ce conquérant, qui avait fait trembler toute l'Asie antérieure, l'Égypte et l'Éthiopie, devant sa puissance, ce vaillant guerrier qui avait pris soin de sa renommée en gravant ses exploits sur les murs des palais superbes de Khorsabad, dans des inscriptions magnifiques qu'on a justement appelées les *Fastes de Sargon*, ce roi, amou-

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 389-390.

reux de gloire, n'avait même pas été connu des historiens de l'antiquité. Ils avaient ignoré jusqu'à son nom. Seul le prophète Isaïe l'avait mentionné une fois en passant, pour donner la date d'un de ses oracles contre l'Égypte et l'Éthiopie : « Dans l'année où le tartan marcha contre Azot, sur l'ordre de Sargon, roi d'Assyrie, et où il assiégea Azot et la prit [1] » Mais cette indication isolée d'Isaïe n'avait pu sauver la personnalité du vainqueur de Schabak aux yeux des savants, qui ont peine à se résoudre à admettre des lacunes dans l'histoire. Ce Sargon, dont on ne rencontrait le nom nulle part ailleurs, ne pouvait être, d'après eux, qu'un des autres rois d'Assyrie nommés par la Bible et les écrivains profanes. D'après Vitringa, Offerhaus, Eichhorn, M. von Niebuhr, Hupfeld, c'était Salmanasar ; d'après les rabbins, Grotius, Lowth, c'était Sennachérib [2]; d'après Perizonius, Kalinsky, J. H. Michaelis, c'était Assaraddon [3] En réalité, Salmanasar, comme nous l'avons déjà dit, était son prédécesseur; Sennachérib fut son fils et Assaraddon son petit-fils. De ce roi, ainsi méconnu ou ignoré jusqu'à la découverte de l'interprétation des inscriptions de Khorsabad, il n y a guère que trente ans, nous avons maintenant de véritables annales, et jusqu'à son portrait en relief de gran-

1. Is., xx, 1. On a reconnu, dans ces dernières années, le nom de Sargon dans l'*Arkeanos* du canon de Ptolémée, [S]arkin, mais on n'avait pas soupçonné, avant les découvertes cunéiformes, que cette forme grecque du nom d'un roi, donné comme roi de Babylone, cachait le Sargon d'Isaïe. « Le nom de Sargon, dit M. Oppert, faisait le désespoir des interprètes de la Bible et des chronologistes. » *Inscriptions des Sargonides; Annales de philosophie chrétienne*, t. LXV, 1862, p. 43.

2. Kimchi dit que Sennachérib avait huit noms différents; S. Jérôme, sept. Riehm, *Sargon und Salmanassar*, *Studien und Kritiken*, 1868, p. 684.

3. Voir Riehm, loc. cit., p. 683 685

deur naturelle, que chacun peut voir au Musée assyrien du Louvre [1], ou même sa statue, qui a été découverte à Cittium en Chypre, et qui se trouve maintenant au Musée de Berlin.

Cependant la découverte des monuments de Sargon ne devait pas suffire pour lui assurer une existence distincte de celle de Salmanasar. On disait autrefois que le Sargon d'Isaïe était le Salmanasar du livre des Rois ; on dit aujourd'hui que le Salmanasar biblique est le Sargon des inscriptions. Le sens naturel du passage de la Bible qui rapporte la prise de Samarie est, comme nous l'avons observé, que le siège fut commencé et achevé par Salmanasar. Les assyriologues ont généralement prétendu que le siège avait été commencé par Salmanasar, mais qu'il avait été terminé par Sargon. Un certain nombre de savants, O. Strauss [2], MM. Brandis [3], Marc von Niebuhr [4], Keil [5], Riehm [6], Sayce [7], Haigh [8], Neteler [9], jugeant qu'il

1. Voir, Planche LXI, le portrait de Sargon, d'après le bas-relief du musée assyrien du Louvre.

2. O. Strauss, *Nahumi Vaticinium*, 1853, p. LV, nº 6.

3. J. Brandis, *Ueber den historischen Gewinn aus der Entzifferung der assyrischen Inschriften*, 1856, p. 48, 53.

4. M. von Niebuhr, *Geschichte Assur's und Babel's*, p. 137, 129 et suiv., 160.

5. Keil, *Biblischer Commentar über die Bücher der Könige*, 1865, p. 385.

6. M. Riehm a réuni tous les arguments qu'on peut alléguer en faveur de l'identification de Sargon et de Salmanasar dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1868, p. 687-698. M. Schrader lui a répondu dans le même recueil, 1870, p. 527-544.

7. *Ueber den Zerstörer Samaria's*, *Th. Studien und Kritiken*, 1871, p. 318-322; *Der Belagerer Samaria's*, *ibid.*, 1872, p. 722-734.

8. *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1870, p. 88, note.

9. Neteler, *Ueber die Keilinschriften. Literarischer Handweiser*, 1877, col. 41-43.



était impossible de récuser le témoignage de la Bible à propos d'un événement si important, ont refusé d'admettre la distinction de Salmanasar et de Sargon. Puisque le livre des Rois raconte que Salmanasar est le vainqueur de Samarie, et les inscriptions, que c'est Sargon, il s'ensuit, disent-ils, que Salmanasar et Sargon sont un seul et même roi : « Je dois croire, jusqu'à preuve du contraire, dit M. Haigh, que Sargina et Salmanassaros sont identiques [1] »

Sir Henry Rawlinson lui-même admit d'abord l'identité de Salmanasar et de Sargon [2]; mais il soutient aujourd'hui, d'un commun accord avec tous les assyriologues, que ce sont deux rois différents. Ce point d'histoire est en effet incontestable, comme nous allons le démontrer : « Sargon, cet inconnu de trois mille ans, ressuscite à nos yeux avec l'éclat de sa grandeur si longtemps oubliée [3] »

Les raisons que l'on a alléguées pour confondre ensemble ces deux princes sont les suivantes :

1° Les monuments assyriens ne font pas mention de Salmanasar [4]

2° Les inscriptions attribuent à Sargon un règne d'au moins quinze ans. En supposant qu'il ait été différent de Salmanasar, il ne resterait pas le temps nécessaire entre la prise de Samarie, qui eut lieu la première année du règne de ce prince, la sixième de celui d'Ézéchias de Juda, d'une part, et d'autre part, la campagne de Sen-

1. *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1870, p. 88.

2. *Journal of the royal Asiatic Society*, t. XII, 2, p. 419.

3. L'abbé Darras, *Histoire générale de l'Église*, t. II, 1870, p. 729.

4. Riehm, *Studien und Kritiken*, 1868, p. 687-688.

nachérib contre Juda, la quatorzième année d'Ézéchias. Il ne s'est donc écoulé que huit ans de la ruine du royaume d'Israël à l'expédition assyrienne contre Juda. Il faut donc que le règne de Sargon, s'il a réellement duré quinze ans, eût commencé avant la prise de Samarie [1].

3° Ce que la Bible attribue à Salmanasar, les inscriptions l'attribuent à Sargon. C'est donc un seul et même personnage [2]

4° Ménandre, cité par Josèphe [3], raconte que Salmanasar envoya une armée contre Cittium, et c'est le seul roi dont l'histoire enregistre un fait pareil. Or on a trouvé précisément, dans les ruines de l'ancienne Cittium, une statue de Sargon, avec une inscription qui porte son nom. Elle est aujourd'hui au musée de Berlin. N'est-ce point parce que le second personnage n'est pas différent du premier [4]?

Telles sont les raisons alléguées pour confondre le successeur de Téglathphalasar avec le père de Sennachérib. Aucune d'elles n'est concluante.

1° Il est vrai qu'on n'a encore retrouvé aucune inscription de Salmanasar, comme nous l'avons déjà remarqué; mais le canon des éponymes suffit pour établir d'une manière incontestable la non identité de Sargon et de Salmanasar. L'étude de ce canon montre en effet que ce

1. *Id. Studien, und Kritiken*, 1868, p. 688 et suiv.
2. *Ibid.*, p. 691-693.
3. Josèphe, *Ant. jud.*, IX, xiv, 2.
4. Riehm, *Studien und Kritiken*, p. 693-696. M. Riehm attache d'ailleurs lui-même peu d'importance à la statue, p. 696. Il tient surtout à montrer que, d'après Ménandre et Josèphe, le roi qui avait assiégé Tyr était le même que celui qui avait assiégé Samarie, c'est-à-dire Salmanasar.

dernier a régné pendant cinq ans[1], de l'an 727 à l'an 722. Son nom se lit dans le canon I de la liste des éponymes, à la 5e année de son règne, 723. Malheureusement cette année manque dans les six autres canons dont nous possédons des fragments. Du canon VII, découvert depuis 1870, il ne reste qu'un mot à l'année 723 «.... expédition.... » A l'année 727, date de l'avénement de Salmanasar, ce canon est aussi mutilé. On y lit sur ce qui reste «.... zan; expédition à la ville.... nasar, sur le trône. » Ces derniers mots indiquent certainement l'avénement de (Salma)nasar[2], et tranchent définitivement la question. Sargon apparaît comme éponyme dans les canons I et III à l'année 719; dans le canon III, son nom est suivi du mot *sarru*, « roi[3]. » Nous savons par d'autres documents qu'il avait commencé à régner en 722 ou 721[4] Il est

1. M. Schrader l'a établi avec beaucoup de clarté et de précision, *Sargon und Salmanassar*, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1870, p. 535 et suiv. Les dates des campagnes de Sargon prouvent qu'il n'a commencé de régner qu'en 722, et celles de Téglathphalasar que son successeur est monté sur le trône en 727. Voir aussi Schrader, *Die assyrische Verwaltungsliste. Studien und Kritiken*, 1871, p. 679 et suiv., surtout p. 683-684. Chaque règne est distingué par des barres transversales dans le canon des Éponymes. Celui de Salmanasar renferme cinq éponymes, ou 5 ans. Cf. Oppert, *Studien und Kritiken*, 1871, p. 704.

2. G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, p. 37, 53.

3. *Ibid.*, p. 37. Le contrat K 3781 du Musée britannique est daté de l'éponymie de Sargon.

4. Le contrat K 2686 est daté « ville de Chalah, mois de Sivan, 27e jour, éponyme Dabzilliesar, gouverneur d'Assur, 6e année de Sarukin-arqu (Sargon II), roi d'Assyrie, » c'est-à-dire, en 716; K 2679 : « ville de Chalah, mois Veadar, 15e jour, 9e année de Sargina-arqu » ou 713, et plusieurs autres dates de ce genre également décisives, *ibid.*, p. 84-88, de sa 10e. 11e, 13e, 14e, 15e, 16e et 17e année. K 2682 est daté : « ville de Chalah,

donc impossible de le confondre avec Salmanasar, et si nous ne possédons point de monuments épigraphiques assyriens, émanant de ce dernier prince, nous en avons du moins qui nous garantissent son existence, en dehors de la Bible. Outre le témoignage des canons que nous venons de rapporter, il en existe un autre : c'est celui d'un contrat conservé au British museum à Londres et coté K 407 qui est daté «.... 22e jour, éponyme Salmanasar, roi de.... » [1]

La distinction de Sargon et de Salmanasar est donc historiquement certaine, et le seul argument concluant que l'on ait allégué pour en faire une seule personne, le silence des monuments épigraphiques, porte à faux, comme nous venons de le voir.

2° Les autres raisons apportées par M. Riehm et les savants qui pensent comme lui sont nécessairement sans portée après les témoignages décisifs que nous avons cités. La seconde qu'on allègue, savoir la difficulté de faire concorder les dates de la chute de Samarie, en l'attribuant à Sargon, avec celle de l'invasion de Sennachérib dans le royaume de Juda, ne saurait évidemment rien prouver en faveur de l'identification des deux vainqueurs de Samarie. Il peut y avoir, et il y a là, en effet, un problème de conciliation à résoudre, et nous devrons nous en occuper plus loin, en racontant l'expédition du

mois de Nisan, 14e jour, éponyme Samasupahir gouverneur de... 14e année de Sargina-arqu, roi d'(Assyrie, et) 2e année (roi de Babylone) K 3044 : « mois de Sebat, 24e jour, éponyme Mutag-(gilassar), 16e année de Sargina-arqu (roi d'Assyrie), et 4e année (roi de Babylone). » Ces doubles dates, marquant les années du règne de Sargon comme roi de Babylone, en même temps que les années de son règne en Assyrie sont très précieuses.

1. Publié par M. G. Smith, *ibid.*, p. 84.

fils de Sargon contre Ézéchias ; mais une apparente contradiction chronologique ne suffit pas pour nier l'existence avérée d'un personnage historique.

3° Ce que les inscriptions attribuent à Sargon, la Bible l'attribue, assure-t-on, à Salmanasar.

C'est une question en ce qui concerne la prise de Samarie. Pour les autres événements du règne de ces deux rois, les monuments cunéiformes ne rapportent aucunement à Sargon ce que nous savons de Salmanasar, de telle sorte que, loin de pouvoir tirer de là une preuve de l'identité de ces deux personnages, il en résulte au contraire qu'ils sont tout à fait différents. Ménandre d'Éphèse nous apprend que Salmanasar a fait contre Tyr deux campagnes, dont l'une eut pour les Assyriens une issue favorable, l'autre une issue douteuse. Nous ne lisons pas un seul mot sur ces deux expéditions dans les annales de Sargon. Il aurait cependant parlé au moins de la première, si elle avait été faite sous son règne.

Sargon ne s'attribue rien de ce que la Bible nous raconte de Salmanasar. Ce dernier, d'après le récit des Rois, saisit Osée d'Israël, l'emprisonna, et probablement le fit mourir. Sargon qui, cependant, décrit minutieusement les résultats de sa campagne, les 27,280 prisonniers qu'il a faits, les 50 chariots qu'il s'est réservés, et qui nomme tous les rois des pays environnants, Gaza, Ascalon, l'Égypte, l'Arabie, Hamath, etc., ne nomme même pas Osée, et ne dit pas un seul mot qui fasse supposer qu'il y avait un roi à Samarie. On ne peut expliquer ce silence qu'en admettant qu'il n'est point l'auteur des actes que le livre des Rois attribue à Salmanasar.

4° La statue de Sargon trouvée à Cittium, aujourd'hui Larnaca, en Chypre ne prouve pas davantage que Sargon

soit Salmanasar[1] Sargon nous raconte, dans ces inscriptions, qu'il reçut des habitants de Cittium une ambassade, et c'est sans doute à cette occasion que sa statue fut rapportée en Chypre par les envoyés de cette île qui étaient allés en Assyrie[2].

Il faut donc le reconnaître, sans balancer, Salmanasar et Sargon sont deux rois différents, et l'explication de la contradiction qui paraît exister entre la Bible, attribuant la prise de Samarie au premier et les documents cunéiformes la rapportant au second, doit être cherchée ailleurs que dans l'identification de ces deux monarques.

M. Oppert a donné depuis plusieurs années une solution du problème. Il l'a brièvement résumée lui-même dans les *Studien und Kritiken*. Voici comment, d'après lui, ceux qui soutiennent que Samarie a été prise par Sargon, et non par Salmanasar, peuvent concilier leur opinion avec le texte sacré : « Cette opinion, dit-il, ne contredit nullement la Bible... Le livre des Rois ne dit nulle part que Salmanasar a pris Samarie, au contraire. Après qu'il a été raconté II Rois, XVIII, 9, au sujet de Salmanasar, qu'il a marché contre Samarie et assiégé la ville, le verset 10 remarque qu'*ils* prirent la

1. *Inscriptions des Fastes*, p. 14. Botta et Flandin, *Monument de Ninive*, Paris, 1849, t. IV, pl. 153, l. 1-5 med.

2. C'est à Babylone que Sargon reçut le tribut des sept rois de Chypre, en 708, et c'est probablement de cette année que date la statue de Sargon et l'inscription du Musée de Berlin. Ces mêmes rois paraissent avoir aussi payé tribut auparavant à l'Assyrie, la 7e année de Sargon, en 715; mais la statue est certainement plus récente, puisqu'elle mentionne les événements de la 12e et de la 13e année de Sargon. G. Smith, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1869, p. 110. On peut voir la traduction de l'inscription de la statue de Larnaca dans M. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 206.

ville ; *ils*, c'est-à-dire, non pas le roi d'Assyrie, mais les Assyriens (וילכדה, *vayyilkeduâh*)[1] Au verset onzième, le roi des Assyriens qui emmène Israël en captivité n'est pas nommé. Ce n'est plus Salmanasar, c'est Sargon. Au chapitre XVII, ỷ. 6, la phrase est à peu près la même ; elle peut cependant paraître plus dure, car il faut admettre que le *melek Aššur* (roi d'Assyrie) du ỷ. 5 est Salmanasar et celui du ỷ. 6, Sargon, mais la chose est ainsi. On peut d'ailleurs supposer que le nom de Sargon se lisait dans le texte et qu'il en est tombé. Au chapitre XVII, ỷỷ 9 et suivants, cette hypothèse n'est plus nécessaire[2] »

Il serait possible, en effet, comme le suggère M. Oppert, que le nom de Sargon eût disparu du texte sacré par un fait d'inadvertance des copistes de la Bible. Dieu n'a point jugé à propos de faire des miracles pour prévenir toutes les distractions et les fautes de ceux qui ont transcrit les Livres Saints, quoiqu'il ait veillé à leur conservation de telle sorte qu'ils nous sont parvenus dans un état d'intégrité et de pureté dont n'approche aucun autre ouvrage de l'antiquité.

Cependant, sans rejeter absolument les explications de M. Oppert, il nous paraît plus naturel d'admettre, avec les anciens commentateurs, que Salmanasar a non seulement commencé, mais aussi achevé le siège de Sa-

1. M. Franz Delitzsch a adopté cette explication de M. Oppert : « Mit Recht macht Oppert darauf aufmerksam, dit il, dass 2 Kön., 18, 10 die Eroberung nicht dem Salmanassar, sondern dem Heere zugeschrieben wird. » *Biblischer Commentar über den Prophet Jesaia*, 1866, p. 236. M. l'abbé Darras a également admis toutes les conclusions de M. Oppert, *Histoire générale de l'Église*, t. II, 1870, p. 724.

2. Oppert, *Salmanasar und Sargon. Studien und Kritiken*, 1871, p. 702-703.

marie. Pour nous, la solution la plus vraisemblable est celle-ci :

Sargon s'attribue la prise de Samarie, parce qu'il s'en rendit maître en effet, non pas néanmoins comme roi, mais comme général de Salmanasar et en exécution de ses ordres. Nous savons par le récit de Ménandre, conservé dans Josèphe [1], que Salmanasar faisait simultanément le siège de Samarie et celui de Tyr ; il ne dirigeait certainement pas l'un et l'autre en personne ; il avait donc mis à la tête des troupes assiégeantes devant Samarie un de ses généraux, et ce général devait être Sargon. Il est sans doute impossible de le prouver rigoureusement ; mais tout homme de bonne foi conviendra que les écrivains israélites devaient être renseignés sur le nom du roi qui régnait en Assyrie au moment de la chute du royaume d'Israël. Si une révolte avait amené la mort du monarque, comme on le suppose, avant la prise de la ville, il est impossible que le bruit ne s'en fût pas répandu en Palestine, et que ce changement de gouvernement n'eût pas été connu des vaincus, qui l'auraient certainement appris de la bouche même de leurs vainqueurs. Puisqu'ils attribuent néanmoins la ruine des dix tribus à Salmanasar, et que cependant Sargon se déclare dans toutes ses inscriptions le vainqueur de Samarie, on doit admettre que Sargon acheva le siège, en qualité de général de Salmanasar.

Il est vrai que Sargon déclare qu'il a pris Samarie au commencement de son règne, *ina ris sarruti*. Cette locution, comme celle de *surrat sarruti*, indique le commencement d'un règne. En Assyrie, comme à Babylone, les rois comptaient les années de leur règne, *palu* [2], à partir

1. Josèphe, *Ant. Jud.*, IX, XIV, 2.

2. Ce mot, qu'on a souvent traduit par « campagne, » signifie

de la première année civile qui suivait leur avénement au trône. Le temps de l'année précédente qui s'était écoulé depuis qu'ils avaient pris le pouvoir en main, était appelé *ris sarruti* ou *surrat sarruti*[1] Nous pensons qu'il ne faut pas presser ici le sens de ces mots. Sargon ne pouvait raconter dans ses Annales les exploits qu'il avait faits avant d'être roi. Il date la prise de Samarie des premiers mois de son règne, afin de pouvoir se l'attribuer. Ce fut peut-être ce triomphe qui lui valut la royauté. Nous ignorons s'il y avait des droits.

Les assyriologues ne sont point d'accord sur l'origine de Sargon. Il ne prend jamais sur les monuments le nom de fils de Salmanasar. Selon M. Oppert, il était fils de Belpatisassur. Cependant cette lecture est contestée, ainsi que l'hypothèse d'après laquelle il ne serait monté sur le trône qu'à l'âge d'environ 70 ans, aurait été petit-fils d'Assurdanil et, en cette qualité, désigné comme successeur par Assurnirar, le roi qui régna avant Phul (Téglathphalasar). Sargon se vante, il est vrai, de son origine royale : il se glorifie souvent des 350 rois, ses aïeux [2], et Assaraddon, son petit-fils, ajoute à ce dernier

plutôt « année de règne, » commençant avec l'année civile, c'est-à-dire vers mars ou avril. Voir Oppert, *Records of the past*, t. VII, p. 22; Delattre, *Inscriptions historiques, Revue catholique* de Louvain, 1878, p. 24 du tirage à part, où il donne des preuves décisives.

1. Cf. Oppert, *Records of the past*, t. VII, p. 22; Chad Boscawen, *Academy*, 27 janvier 1878, p. 78, *Babylonian Antiquities :* « The method of dating the regnal years of the kings of Babylon, dit M. Boscawen, was as follows : The first year of the king dated from the first Nisan, of new Year's Day, in his reign, the portion of the year from the death of his predecessor up to that date being styled, *Sanat ris sarruti*, « the year of the commencement of royalty. »

2. « D'après ce que l'on sait aujourd'hui de l'origine relative-

titre celui de descendant de Bilbani, fils d'Adasi, roi d'Assyrie, l'antique conquérant. Quoi qu'il en soit de ce point, et quoique la vie de Sargon appartienne à la partie de l'histoire d'Assyrie que nous connaissons le mieux aujourd'hui, grâce aux nombreuses inscriptions découvertes par les savants français à Khorsabad [1], nous n'avons aucun renseignement sur son avénement au trône.

Les données que nous fournit le livre des Rois, dans plusieurs passages [2], établissent que le siège de Samarie, entrepris par Salmanasar [3], dura trois ans. Rien, dans les documents assyriens, ne contredit le témoignage de la Bible. On comprend donc qu'un siège si long et si difficile dut procurer beaucoup de gloire à celui qui le mena à heureuse fin. Salmanasar mourut probablement aussitôt qu'il eut été terminé, et après avoir donné l'ordre de transporter les Israélites en Assyrie, ordre qui fut exécuté par Sargon. Peut-être le roi d'Assyrie fut-il victime d'une sédition, et le général victorieux, devenu populaire par ses succès, lui fut-il donné comme successeur [4].

ment récente de la monarchie et de la nation même des Assyriens, il y avait au moins 260, sur ces 350 rois, qui appartenaient au pur domaine de la fable. » F. Lenormant, *Le Déluge et l'épopée babylonienne. Correspondant* du 25 janvier 1878, p. 353.

1. Voir sur Sargon, G. Smith, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, juillet 1869, p. 93-100, 106-112.

2. II (IV) Reg., XVII, 5; XVIII, 1, 9, 10.

3. II (IV) Reg., XVII, 3; XVIII, 9.

4. Tout semble indiquer que l'avénement de Sargon fut l'œuvre d'une révolution. Son nom ne ressemble pas aux noms royaux, il ne se donne jamais comme le fils de son prédécesseur immédiat, et ce qui prouve le mieux que la mort de Salmanasar fut accompagnée de grands troubles, c'est que tous les peuples tributaires en profitèrent pour s'affranchir de la domination de l'Assyrie. Sargon dut employer les quinze premières années de

Sargon, ayant abattu Samarie avant d'être réellement roi, est un peu embarrassé pour donner une date à cet événement dans ses inscriptions. Dans ses *Annales*, il le place au commencement de son règne et raconte seulement après, sa première campagne contre Humbanigas, roi d'Élam [1]; dans ses *Fastes*, il mentionne la prise de Samarie après son expédition contre Humbanigas, comme on va le voir dans le texte même de ses monuments. Il est certain que la guerre contre Élam eut lieu la première année de Sargon; ce n'est qu'autant que Samarie avait succombé avant son avénement au trône qu'on s'explique qu'il ait eu le temps de se rendre de Palestine en Assyrie pour y prendre possession de la royauté qui ne lui appartenait pas régulièrement et de porter encore ses armes, dès sa première année, contre Humbanigas [2].

Voici du reste comment Sargon raconte la prise de Samarie.

Dans sa grande inscription, qu'on a appelée inscription des *Fastes*, Sargon dit :

23. J'ai assiégé la ville de Sa-mi-ri-na, je l'ai (Samarie) prise.

son règne à reconquérir les pays qui avaient été soumis à Téglathphalasar II. G. Smith, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1869, p. 94.

1. Sur la valeur des dates des *Annales*, plus grande que celle des autres monuments de Sargon, voir Schrader, *Studien und Kritiken*, 1872, p. 741-743.

2. Hincks avait déjà remarqué que la prise de Samarie ne pouvait avoir eu lieu la même année que l'expédition contre Élam, 721 : il en donnait encore cette raison très juste que les monuments nous apprennent que Samarie était en révolte la seconde année de Sargon, 720, ce qui n'aurait guère pu arriver, si les Israélites avaient été emmenés en captivité l'année précédente. Voir G. Smith, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1869, p. 96.

24. J'ai déporté 27,280 de ses habitants, je lui ai enlevé 50 chariots, j'ai livré (à mes sujets) le reste de ses richesses; j'ai établi sur elle mes lieutenants [1]; le tribut du roi précédent [2]

25. je lui ai imposé [3].

Dans ses *Annales*, le roi d'Assyrie était encore plus explicite. Par malheur le texte des *Annales* est dans un très mauvais état de conservation. Voici une des parties qu'on peut encore lire :

1. Au commencement de mon (règne.... j'assiégeai et je pris Samarie).

2. J'emmenai en captivité (27,280 de ses habitants); je me réservai cinquante chariots pour ma part royale;

3. A la place de ceux (que j'avais déportés) je fis venir les habitants des pays que j'avais conquis;

4. Je leur imposai un tribut comme aux Assyriens [4].

1. Le système qui consistait à établir des gouverneurs assyriens dans les pays conquis, au lieu de rois indigènes, avait été inauguré par Téglathphalasar II. G. Smith, *Zeitschrift für ägyptische Sprache,* 1869, p. 94.

2. M. Oppert, dans la traduction qu'il a donnée, en 1877, de cette inscription, *Records of the past,* t. IX, p. 5, *Inscription of Khorsabad,* suppose que Sargon désigne ainsi Téglathphalasar qu'il ne veut pas nommer, parce qu'il ne le regardait pas comme un roi légitime.

3. Oppert, *Fastes de Sargon,* l. 23-25; *Records of the past,* 1877, t. IX, p. 5, G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon,* Extract XXII, B. C. 722 (?), p. 125.

4. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament,* p. 160. M. G. Smith, *The Assyrian Eponym canon,* Extract XXI, p. 125, le donne de la manière suivante :

B. C. 722, *Annals of Sargon.*
11.... Samarie
12, 13 (manquent)
14... Samas me fit vaincre mes ennemis...

La date de la chute de Samarie fournie par les inscriptions cunéiformes est l'an 722 ou 721. Elle concorde parfaitement avec la date biblique. Cette exacte coïncidence doit bien prouver que les données chronologiques fournies par les livres des Rois et des Paralipomènes ne sont pas aussi altérées que quelques savants se plaisent à le supposer, et nous autorisent surabondamment à les respecter, tant que leur altération n'est point établie.

Les monuments du vainqueur de Samarie confirment également ce que nous apprend l'auteur sacré sur la déportation des Israélites. « A la place de ceux (que j'avais déportés), je fis venir les habitants des pays que j'avais conquis. »

L'auteur des Rois raconte en deux endroits différents [1] la captivité des Israélites ; les textes cunéiformes n'énoncent que d'une manière générale la transplantation des dix tribus ; la Bible nous fournit les détails que ne nous donne point Sargon et elle nomme les lieux où ils furent conduits, Hala, Habor, Gozan et les villes de Mèdes. Hala, en hébreu, *Ḥalaḥ*, est généralement identifié avec la Chalcitis dont parle le géographe Ptolémée [2] qui la place

15.... j'emportai, 50 chariots, ma part royale, du milieu d'eux...

16.... je rétablis et au delà de ce qui était auparavant, j'établis... Le peuple la conquête de mes mains....

17... tribut le même que celui des Assyriens j'établis sur eux.

M. Oppert, dans la traduction des *Annales* qu'il a donnée dans les *Records of the past* (1876), t. VII, traduit plus exactement la ligne 16 : « Je les pris (les Samaritains) en Assyrie et à leur place je fis venir des hommes dans le lieu que mon bras avait conquis. » Ligne 1, il suppose que le nom du roi de Samarie est perdu (p. 28).

1. II (IV) Reg., XVII, 6 ; XVIII, 11.

1. Ptolémée, V, 18, Χαλκῖτις. Ce nom correspond bien à l'orthographe orientale du nom de Hala, חלח, transcrit exactement par

entre Anthémuse [1] et la Gauzanitide (Gozan), dans la Mésopotamie. C'est le Gla actuel, dont le nom conserve encore des traces de son appellation primitive. Gla est situé sur une éminence, près du Khabour supérieur, au-dessus de l'endroit où il opère sa jonction avec le Jeraјer, l'ancien Mygdonius [2], et à peu de distance de sa source, qui est à Ras-al-Aïn [3] Une liste géographique assyrienne confirme tout ce que nous venons de dire, en énumérant la ville de Hala, *Ḥa-laḥ-hu*, parmi les villes de la Mésopotamie, à côté de Réseph, [4] de Gozan et de Nisibe [5].

Le second endroit de déportation mentionné par les Rois, le Habor porte encore aujourd'hui son nom antique, sous la forme Khabour [6] Les documents assyriens l'ap-

Χαλάχ, dans les Septante, I Par., v, 26. (Dans les passages II (IV) Reg., xvi, 6; xviii, 11, ils transcrivent inexactement Ἀλαέ).

1. Strabon, xvi, 1, § 27.

2. Layard, *Nineveh and Babylon*, 1853, p. 312, note; voir la carte ii à la fin de son ouvrage; G. Rawlinson, *The five great ancient Monarchies*, t. I, p. 246.

3. Bochart, *Opera*, t. I, p. 194, avait identifié Hala avec la province de l'Assyrie du nord que Ptolémée, vi, 1, appelle Calacène et qui est probablement la même que Strabon, xvi, 1, nomme Calachène. Cette province tirait probablement son nom de l'ancienne ville de Calach, aujourd'hui Nimrud. Cette opinion, qui repose sur l'identification de כלח, Calach, avec חלח, *Ḥalaḥ*, a contre elle l'orthographe des deux noms dans la Bible, la première commençant par un כ, *caph*, et la seconde par un ח, *ḥet*.

4. Cf. Is., xxxvii, 12; II (IV) Reg., xix, 12.

5. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 167.

6. Hébreu, חבור, *Ḥabôr;* arabe, خابور, Septante, Ἀβώρ et Χαβώρ; Strabon, Ἀβόῤῥας, xvi, 1, § 27, p. 514; et Procope, *Bell. Pers.*, ii, 5. Ptolémée, v, 18, Χαβώρας; Pline, H. N., xxx, 3, Chaboras; Isidore de Charax, p. 4, Ἀβουρας; Zozime, iii, 12, Ἀβώρα.

pellent Ḥa-bur. C'est un affluent célèbre de l'Euphrate, formé par plusieurs sources qui sortent de la chaîne de montagnes appelée Mont Masius par Ptolémée et Strabon, aujourd'hui Kharej Dagh; la principale source est un peu à l'ouest de Mardin [1] Son cours, dans sa partie supérieure, est presque inconnu; après sa jonction avec le Jérujer, qui vient du côté de Nisibe, il se dirige au sud vers l'Euphrate, en faisant de nombreux méandres à travers de riches prairies; ses rives sont couvertes de monceaux de ruines, restes des antiques cités qui ont fleuri sur ses bords pendant la période de la domination assyrienne. Le confluent du Khabour et de l'Euphrate est à Circésium [2], aujourd'hui Abou Patera [3]

Le Habor, nous dit le texte sacré, est un fleuve du pays de Gozan. Gozan est la province appelée par Ptolémée Gausanitis [4], qui était voisine de Chalcitis ou de

1. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 309.

2. Chesney, *Euphrates Expedition*, t. I, p. 114; Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 264, 275, 279-300, 304, 312; G. Rawlinson, *The five great ancient monarchies*, t. I, p. 236, 247; Ainsworth, *Travels in the Track of the Ten Thousand*, p. 79. — Il existe une autre rivière appelée aussi Khabour, qui a sa source dans les hauts plateaux du centre du Kurdistan, coule du nord-est au sud-ouest et se jette dans le Tigre à soixante-dix milles au-dessus de Mossoul, Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 56; Schultens, *Index geographicus in vitam Saladini*, au mot Khabour. Plusieurs ont supposé, mais à tort, que c'était le Habor des Rois. Cf. Bochart, *Opera*, t. I. p. 194, 242, 362. Il faut observer aussi que ce fleuve n'est pas le Chabor dont parle Ézéchiel, I, 1.

3. C'est ce que suppose l'inscription d'Assurnasirhabal qui nomme plusieurs fois le Habor, col. I, l. 77; col. III, l. 3, 31; Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 161.

4. Ptolémée, *Geogr.*, V, 18. Strabon appelle ce district Mygdonia, XVI, 1. Mygdonia est le nom même de Gozan, précédé du מ, *m*, préfixe, avec le changement du ז, *z*, sémitique en *d*, en grec, selon les règles ordinaires de la transcription en grec, où Gaza

Hala. Rabsacès, dans le discours qu'il adresse aux Juifs du temps d'Ézéchias [1], mentionne le pays de Gozan à côté de Haran, ce qui confirme que Gozan était en Mésopotamie. Haran était le nom de la ville et du district arrosés par le Belilk [2], qui se jette dans l'Euphrate, au-dessus du Khabour; Gozan était le nom de la région arrosée par ce dernier affluent du grand fleuve. Tous les lieux mentionnés dans les Rois étaient donc groupés à côté les uns des autres dans la Mésopotamie. La terre de Gozan est nommée dans les inscriptions cunéiformes. « J'ai perçu les tributs d'Asu, roi du pays de Guzani », dit Salmanasar [3]

Les documents assyriens nous apprennent qu'il y avait une ville de Mésopotamie qui portait le nom de Gozan. C'était sans doute la ville principale de la province. Elle figure dans la liste géographique des villes où nous avons déjà rencontré le nom de Hala [4], ainsi que dans les tableaux des éponymes [5]

est devenue Cadytis; Achzib, Ecdippa; la rivière Zab, Diaba; M'gozan, Mygdon. G. Rawlinson, *The five great ancient monarchies*, t. I, p. 245.

1. II (IV) Reg., xix, 12; Is., xxxvii, 12.

2. Voir t. I, p. 362.

3. Salmanasar, *Inscription de Khurkh*, col. i, l. 28; Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 106; *Records of the past*, t. III, p. 86. Voir aussi Salmanasar, *Obélisque*, face D, base, l. 180-181; *Records of the past*, t. V, p. 40. — « Dans I Par., v, 26, Gozan est appelé une rivière et distingué de Habor. L'explication paraît être que, dans ce passage, Habor est un nom de pays, probablement de la contrée arrosée par le bas Khabour, tandis que la partie supérieure de cette rivière, arrosant la province de Gozan, est appelée נהר גוזן, *le fleuve de Gozan*. » Kitto, *Biblical Cyclopædia*, t. II, p. 167.

4. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 167, Sayce, *Records of the past*, t. III, p. 95.

5. Liste des éponymes, Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 322, n° 9; p. 324, n° 24; p. 326, n°s 7, 12. —

La lumière que nous fournit ainsi l'épigraphie assyrienne dissipe les incertitudes des exégètes, qui n'avaient pu s'entendre jusqu'à présent, quant à la situation géographique des lieux de déportation des Israélites.

Nous savons par le livre de Tobie que quelques Israélites furent transportés à Ninive [1] Ce même livre confirme ce que mentionne le livre des Rois, en nous faisant connaître qu'un certain nombre de captifs s'établirent en Médie [2]. Il nous apprend encore quel était l'état des captifs dans la terre étrangère. Il ressembla beaucoup à celui des captifs du royaume de Juda, pendant la captivité de Babylone. Ils jouissaient d'une assez grande liberté, pouvaient se livrer, à leur gré, aux affaires et au négoce, et parvenir même à exercer une certaine influence à la cour [3], mais ils n'étaient pas à l'abri des caprices du roi et avaient plus d'une fois à souffrir la persécution [4].

D'après le juif Benjamin de Tudèle, qui voyagea au XII^e siècle dans le pays de Gozan, les Israélites s'y sont perpetués jusqu'à cette époque. « In montes Nisbor veni, qui, dit-il, fluvio Gozen defluenti imminent, atque Persidis regno adscribuntur ; ubi multi ex Israelitis sunt. Aiunt vero in illis urbibus montium Nisbor quatuor tribus Israelitarum habitare, in prima captivitate a Salmanasar Assyriorum rege abductas, videlicet Dan, Zabulon, Asser et Nephtali, sicut scriptum est : Et abduxit eos in Lahhlahh et Habor montes Gozen montes Mediæ. Horum regio ad viginti dierum iter protenditur, multis urbibus et castellis habitata, montana fere omnis, quam ex altero latere Gozen fluvius alluit; cultores autem ipsi nulli gentium jugo subsunt, sed a præfecto quodam reguntur, cui nomen nunc est Joseph Amarcala Levites. Sunt vero inter eos discipuli sapientum. Agros colunt. » *Itinerarium Benjamini Tudelensis*, Aria Montano interprete, Anvers, 1575, p. 87.

1. Tob., I, 11.
2. Tob., I, 16.
3. Tob., I, 14.
4. Tob., I, 22.

Sargon raconte qu'il envoya, à la place des Israélites, pour peupler la Samarie, les ennemis qu'il avait vaincus Il ne nous en fait connaître que quelques-uns. Le récit biblique nous fait connaître les autres, et les textes cunéiformes justifient indirectement son exactitude.

Ils nous apprennent que Sargon eut à réprimer, vers 720, une ligue dont Samarie faisait partie, et qu'après l'avoir défaite, il transporta en Assyrie de nouveaux captifs.

17. ...Hu...
18. ...de Hamath, n'étant pas héritier du trône, ne venant pas du palais, au gouvernement du peuple ses aspirations...
19. au dieu Assur son pays et son peuple, le mal et non le bien il chercha, et il éloigna...
20 Arpad et Samarie il unit et de son côté il tourna...
21. ...lui alors tout d'un coup fut frappé et la vie non...
22. ...ma main je levai pour conquérir la terre de Hamath...
23. ...la terre d'occident dans sa totalité je reçus et aussi le dieu..
24. ...entendit et prit mes supplicatious ainsi...
25. ...l'occident, je te ferai prendre la terre de Hamath,..
26. ...l'ouverture de la science et volonté de...
27. ...l'occident à mes pieds il fit subjuguer...
28. ...à ma ville d'Assur je les portai, et ceux qui la puissance...
29. ...vinrent à mon aide [1].

Les habitants de Samarie s'étaient probablement ré-

1. G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract XXVII, K 1349, B. C. 720, p. 127-128. Il est aussi question de la révolte de Samarie, *Annales de Sargon*, lignes 36-57, Oppert, *Fastes de Sargon*, p. 5; G. Smith, *ibid.*, Extract XXIII, p. 125-126 : Extracts XXIV, XXV et XXVI, p. 126-127.

voltés après le départ de l'armée assyrienne, comme le firent plus tard les Juifs sous Godolias [1]

Peut-être fut-ce en cette occasion qu'un roi fut rétabli à Samarie. Ce qui est certain, c'est que, dans les *Annales* de Sennachérib, il est dit que ce dernier reçut, en 701, le tribut de Mi-in-ḥi-im-mu U-si-mu-ru-na [2], comme nous le verrons plus loin.

Quoi qu'il en soit de l'époque où un roi avait été établi par les Assyriens à Samarie, une inscription de Khorsabad nous apprend que Sargon avait transporté dans cette ville, en 715, des habitants de l'Arabie.

3 Les Tamudu, les Ibadidi,

4. les Marsimani et les Hayapa, tribus lointaines d'Arabie, habitant dans la terre de Bari, que les Aklu et les Sapiru ne connaissaient pas, et

5. qui à aucun de nos rois n'avaient payé leurs tributs; en servant Assur, mon seigneur, je les détruisis, et leurs restes, je les déportai, et

6. dans la ville de Samarie, je les plaçai. Du Pharaon, roi d'Égypte, de Samsi, reine d'Arabie et d'Itamar le Sabéen,

7. rois qui habitaient sur le bord de la mer et dans la terre de... or,... pierres précieuses, ivoire,... bois, parfums, tous... chevaux et chameaux, leur tribut, je reçus [3].

Nous trouvons ailleurs le même fait résumé en une ligne, où il est dit de Sargon :

20. Vainqueur des Tamudu, des Ibadidi, des Marsimani et des Hayapa, il asservit tous ceux qui restèrent et les fit transporter dans la terre de Beth-Amri [4].

1. II (IV) Reg., XXV, 22 et suiv.

2. G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract XXXI, p. 132, ligne 17.

3. Khorsabad, Salle II, II, l. 3-8. G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract XXVIII, p. 128.

4. *Western Asiatic Inscriptions*, t. I, p. 36 ; G. Smith, loc. cit, Extract XXIX, p. 129.

Le livre des Rois complète ces renseignements :

> Le roi d'Assyrie, dit l'auteur sacré, fit venir des gens de Babylone, de Cutha, d'Ava, de Hamath, et de Sépharvaïm, et il les établit dans la ville de Samarie, à la place des enfants d'Israël [1].

Sargon, dès la première année de son règne (720), avait fait la guerre à Mérodach-Baladan, roi de Babylone. Il nous apprend lui-même dans ses *Annales* qu'à la suite de cette campagne il avait envoyé des Babyloniens en Palestine : «... (Mérodach-Baladan) qui, par la volonté des dieux (exerçait) la royauté à Babylone, je le vainquis;.... 7 [2] habitants avec leurs biens, je les déportai et je les transplantai dans la terre de Ḥatti, » c'est-à-dire, en Syrie et en Israël. Par les habitants de Babylone, il ne faut pas entendre seulement ici les habitants de cette ville, mais aussi ceux des villes voisines Cutha, Ava et Sépharvaïm.

Cutha, en assyrien Kuthi, était incontestablement une ville de la Babylonie. Son nom est toujours associé à celui des autres villes de la Chaldée. Nous lisons, par exemple, sur l'obélisque de Salmanasar : « J'offris de riches sacrifices à Babylone, à Borsippa et à Cutha [3]. » Ce passage et d'autres semblables montrent combien erronées étaient toutes les opinions soutenues jusqu'ici par les exégètes, dont pas un n'était tombé juste dans ses conjectures au sujet de l'emplacement de cette ville. Josèphe la plaçait au centre de la Perse; Étienne Morin, Le Clerc, Knobel et Winer dans la Susiane; Rosenmüller

1. II (IV) Reg., XVII, 24.
2. Les chiffres qui précédaient le 7 sont détruits.
3. Layard, *Inscriptions in the cuneiform Character*, p. 91, l. 82.

dans l'Irak Arabi. Non seulement les assyriologues sont d'accord à placer Cutha dans la Babylonie, mais ils sont aussi unanimes à fixer sa position au nord de Babylone. M. Oppert a assimilé les ruines du nord-est de cette capitale à l'une des deux Cutha dont parlent les livres arabes. Selon lui, l'autre Cutha se trouvait probablement du côté de Towaibeh, près d'Iskenderiyek-Khan. C'est dans cette dernière ruine que sir Henry Rawlinson croit reconnaître Cutha [1]

Les Cuthéens paraissent avoir été les plus nombreux parmi ceux qui furent déportés en Palestine, ou du moins y être devenus les plus influents, car les Juifs donnèrent leur nom aux Samaritains, comme on le voit dans le Talmud, et comme nous l'apprend expressément Josèphe : « Ceux que les Hébreux, dit-il, appellent en leur langue Cuthéens sont ceux qu'on appelle en grec Samaritains [2]. »

On n'a guère moins émis d'opinions fausses sur Sépharvaïm que sur Cutha. Vitringa, Koppe la placent dans les environs de Hamath et d'Arpad; Schulthess, von der Hardt, dans le pachalik de Damas. Mais Le Clerc, Michaëlis, Rosenmüller, Winer, Knobel [3] avaient déjà découvert sa situation véritable en l'identifiant avec la Sippara de Ptolémée. Les monuments assyriens font de leur hypothèse une vérité incontestable. Sippara était située sur l'Euphrate, au nord-ouest de Babylone, sur l'emplacement de la moderne Sura [4]. La Bible donne au nom de Sippara la forme du duel *Sépharvaïm*, parce qu'il y avait

1. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 218.
2. Josèphe, *Ant. jud.*, IX, 1; XIV, 3. Voir aussi dans les *Mélanges bibliques*, *Les Samaritains*.
3. Knobel, *Die Völkertafel der Genesis*, p. 313.
4. D'après M. Oppert, Sofeirah, *Records of the past*, t. IX, p. 3.

deux Sippara, situées vraisemblablement l'une vis-à-vis de l'autre, de chaque côté du fleuve, comme Bude-Pesth. L'une s'appelait *'ir Sippara sa Samas*, *Sippara, la ville du soleil*, et l'autre *'ir Sippara sa Anunit*, *Sippara, la ville d'Anunit*. Selon Bérose, c'était une cité antédiluvienne [1]

Nous ne sommes point si heureux pour Avah que pour Cutha et Sépharvaïm : on n'a pas encore rencontré cette localité dans les textes cunéiformes et nous ne voulons point hasarder de conjectures.

En revanche, non seulement l'assyriologie nous renseigne sur Hamath, mais Sargon nous apprend, comme nous l'avons vu plus haut [2], qu'il avait fait, la seconde année de son règne, la guerre à Ilubid, le roi de cette ville, l'avait battu à la bataille de Karkar et lui avait enlevé, comme sa part personnelle de butin, 200 chariots et 600 cavaliers. Il ne dit pas expressément qu'il transporta le reste des habitants à Samarie, mais on n'en saurait douter, car il raconte qu'il emmena 20,033 captifs, et dans d'autres inscriptions, le roi d'Assyrie, confirmant indirectement le récit biblique, nous dit qu'il transplanta des populations vaincues dans le territoire de Hamath qu'il avait dépeuplé.

36. En ma seconde année, Ilubihid...
37. .... large à Aroer fit révolter et...
38. ... Damas, Samarie....
39-52 (manquent)

1. *Tablette synchronique de l'histoire de Babylone et de l'Assyrie*, col. II, lig. 18-19, *Transactions of the Society of biblical Archæology*, t. II, part. I, p. 131; Sayce, *Records of the past*, t. III, p. 33. La vieille liste géographique publiée par G. Smith, *Records of the past*, t. V, p. 107, distingue Sippara tout court, et Sippar la vieille, en accadien Ud kip-nunki et Ud-kip-nun-ul-la-ki.

2. Voir plus haut, p. 148.

53. ... accomplit et Sibaḫi... à son aide, avec lui pour livrer bataille

54. et combattre en ma présence vinrent. Au nom d'Assur, mon seigneur, leur défaite j'accomplis et

55. Sibaḫi le chef, qui avait peu de courage, s'enfuit et se sauva.

56. Hanun, de ma main, je pris, et j'envoyai sa famille à ma ville d'Assur.

57. Je renversai Raphia, je la détruisis, je la brûlai; 20,033 prisonniers et leurs nombreux trésors j'emmenai captifs [1].

Les textes cunéiformes parlent souvent de Hamath, A-ma-tu et A-mat-ti, comme d'une ville syrienne. Elle apparaît déjà dans les textes de Salmanasar (859-824), qui nomme Irkulina, le roi de cette ville, comme l'un des alliés de Benhadad de Damas. Téglathphalasar II la range parmi les cités qui lui payaient tribut. Elle paraît avoir perdu sous Sargon les derniers vestiges de son indépendance et, depuis ce roi, il n'est plus question d'elle dans les monuments assyriens. L'importance de sa situation nous explique d'ailleurs le grand rôle qu'elle joua et les nombreuses guerres qu'elle eut à soutenir contre la puissance de Ninive. Placée dans la vallée de l'Oronte, qui la traverse à peu près à mi-chemin entre la source de ce fleuve près de Balbek et l'extrémité du coude qu'il fait vers l'ouest à Isr-hadid, Hamath commandait naturellement tout le pays baigné par l'Oronte, depuis les ondulations de terrains qui séparent son cours d'eau de celui du Litâny, appelé plusieurs fois avec tant de justesse dans l'Écriture « introïtus Emath [2], » jusqu'au défilé de Daphné, au-dessous d'Antioche. Le royaume de

1. *Annales de Sargon;* G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon* Extract XXIII, p. 125-126. B. C. 720.

2. Num., XXXIV, 8; Jos., XIII, 5; Jud., III, 3; Amos, VI, 15.

Hamath a dû être formé par le bassin même de l'Oronte. Cette ville était déjà célèbre du temps de Moïse, et le prophète Amos l'appelait encore, du temps de Jéroboam II, « Hamath la grande. » Sargon mit fin à tant de gloire, et quelques années après lui, le Rabsacès de Sennachérib pouvait dire : « Où est le roi de Hamath [1] ? »

La Bible ne nomme, parmi les peuples transplantés en Samarie, que les gens de Babylone, de Cutha, d'Ava, de Hamath et de Sépharvaïm. Sargon nous a appris plus haut qu'il y en eut d'autres encore transplantés d'Arabie dans la ville de Samarie. Ces déportations furent successives, et eurent lieu sans doute à des intervalles plus ou moins rapprochés, à mesure peut-être qu'on s'aperçut de l'absence d'une population suffisante en Israël, depuis la première année du règne de Sargon jusqu'à la septième.

On voit comment tous les textes de Sargon et l'histoire de ses guerres confirment d'une manière admirable l'exactitude du récit des Livres Saints. Nous avons déjà parcouru tous les pays où les Israélites furent déportés, un seul excepté, la Médie. Les monuments assyriens confirment ici la Bible, comme partout ailleurs, et leur témoignage est sur ce point d'autant plus précieux qu'il dissipe une partie des difficultés accumulées contre un des livres le plus violemment attaqués de l'Écriture, le livre de Tobie.

Nous savons par l'historien des Rois qu'il y eut des Israélites déportés en Médie [2]. Le livre de Tobie, qui, ainsi que nous l'avons remarqué [3] nous dépeint l'état des Juifs captifs dans la terre étrangère, nous apprend qu'il y en avait un grand nombre, entre autres Raguel à Ecbatane,

1. Amos, VI, 2; II (IV) Reg., XIX, 13; Is., XXXVII, 13.
2. II (IV) Reg., XVII, 6; XVIII, 11.
3. Voir plus haut, p. 147.

et à Ragæ [1] Gabélus ou Gabael, à qui Tobie avait prêté dix talents d'argent [2]. Les Mèdes avaient envahi les pays situés à l'ouest de Rhaga et s'y étaient solidement établis dans les temps qui précédèrent l'avénement de Téglathphalasar, le vainqueur d'Israël [3] Ce voisinage inquiéta les Assyriens. Téglathphalasar porta ses armes dans la direction du Zagrus, dès la seconde année de son règne [4], il parcourut victorieusement la Médie dans toute son étendue et ses succès furent tels qu'il n'eut pas besoin d'y recommencer ses expéditions pendant tout le reste de son règne; mais Sargon, son second successeur, le vainqueur de Samarie, fit plusieurs fois la guerre à la Médie, et c'est à la suite de ses campagnes qu'il déporta les enfants d'Israël en Médie, à Ecbatane [5] et jusqu'à Rhagæ. La première guerre de Sargon contre les Mèdes eut lieu la sixième année de son règne, en 716. Il transporta les principaux habitants à Hamath, en Syrie, des petits royaumes mèdes de Kazallâ et d'Allabria qu'il avait vaincus. Nous avons vu qu une partie des Hamathéens avaient été déportés dans la Samarie [6].

1. Rhagæ, *Ragâ*, dans le texte perse, et Rakkan dans le texte médique de l'inscription de Behistoun, était « la plus grande ville de Médie, » d'après le témoignage d'Isidore de Charax *Stathmi parthici*, 7. Ses ruines, voisines de Téhéran, portent aujourd'hui le nom de Rei (Voir Ritter, *Erdkunde*, t. VIII, p. 67); Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 31-32.

2. Tob. I, 17.

3. F. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 49.

4. *Ibid.*, p. 51.

5. Raguel et sa fille, épousée par le jeune Tobie, habitaient Ecbatane, comme le porte l'ancienne version italique, VI, 10, et comme il résulte du texte grec des Septante, III, 7. C'est par erreur que plusieurs textes portent ici Rhagæ, comme le montre le chap. IX. Il y a une lacune dans la Vulgate au ℣. 10 du chap. VI.

6. Voir F. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 64 et 150.

D'après les combinaisons ingénieuses de M. Lenormant dans sa première *Lettre assyriologique*, Déjocès, qui serait le Dahyaukâ des textes cunéiformes de Khorsabad, n'étant encore qu'un petit roitelet mède, à l'époque de Sargon, aurait commencé à agrandir ses domaines en 712-708 avant Jésus-Christ, pendant que le roi d'Assyrie était occupé par les guerres de Babylone et de la Commagène, par le siège d'Azot et la conquête de l'île de Chypre [1], et il aurait complétement secoué le joug ninivite, au milieu des troubles qui accompagnèrent la mort de Sargon. Sennachérib remporta sur les parties de la Médie les plus rapprochées de son empire des succès passagers, mais sa campagne est la dernière dont il soit fait mention contre ce pays ; Déjocès avait achevé l'œuvre de l'affranchissement et de l'unité mède de 701 à 688, époque de l'avénement de Phraorte son successeur. Ce sont ces changements politiques qui nous expliquent comment les relations entre l'Assyrie et la Médie, faciles du temps de Sargon, lorsque Tobie va visiter ses frères captifs, sont devenues très dangereuses à la fin du règne de Sennachérib, lorsqu'il envoie son fils chercher l'argent qu'il avait prêté à Gabélus [2].

Mais suivons maintenant en Palestine les étrangers qui y ont été transportés.

L'historien des Rois nous raconte comment les nouveaux habitants de la Samarie y rendirent chacun un culte particulier aux dieux de leur patrie primitive : « Chaque nation fit ses dieux, dit-il, et les mit dans les maisons des hauts lieux que les Samaritains avaient faits, chacune dans les villes qu elle habitait. Et les gens

1. F. Lenormant, *ibid.*, t. I, p. 59.
2. Voir *ib.*, t. I, p. 53.

de Babylone firent Souccoth-benoth ; les gens de Cutha firent Nergal ; les gens de Hamath firent Ašîmah ; les Haviens firent Nibḥaz et Tharthaq, et les Sépharvaïtes brûlèrent leurs enfants à Adrammélek et à Anammélek, les dieux de Sépharvaïm [1] »

Ces versets ont été longtemps lettre close pour tous les commentateurs. Si aujourd'hui encore toutes les obscurités ne sont pas dissipées, l'épigraphie assyrienne nous fournit du moins bien des lumières précieuses.

Qu'était-ce d'abord que Souccoth-benoth ? C'était, selon M. Fr. Lenormant, qui interprète ces mots par « tentes des filles, » la fête des Sacées célébrée en l'honneur de Zarpanit, la déesse de la génération, et décrite ainsi par Strabon, telle qu'elle était en usage chez les Perses, qui l'avaient empruntée aux Babyloniens : « Partout où est un temple d'Anaïtis, on célèbre la fête bachique des Sacées, où les hommes et les femmes, vêtus d'habits scythiques, passent le jour et la nuit à boire et à se livrer à la débauche. » C'est à cette fête que le commentateur de Bérose rattache le culte infâme rendu à Mylitta, selon le témoignage d'Hérodote [2], par les femmes de Babylone, ainsi que les paroles suivantes de la lettre de Jérémie, comme l'avait déjà fait Calmet : « On voit aussi à Babylone des femmes, ceintes avec des cordes, brûlant des noyaux d'olives [3] »... La légende rattache à cette fête des Sacées l'élévation de la fabuleuse Sémiramis et nous montre quelles extravagances on croyait possibles dans cette circonstance. Sémiramis, esclave du

1. II (IV) Reg., XVII, 29-31. Sur tout le passage II (IV) Reg., XVII, 29-32, voir *La dispersione d'Israele e i nuovi Samaritani*, dans la *Civiltà cattolica*, 18 décembre 1880, p. 687-692.

2. Hérodote, I, 199.

3. Baruch, VI, 42. — Calmet, in h. l., p. 734.

harem de Ninus, obtient de s'asseoir sur le trône comme reine des Sacées ; elle donne alors l'ordre de faire périr le monarque, et s'empare ainsi du pouvoir. Bérose donne pour le trait essentiel des Sacées la supériorité momentanée des esclaves sur les maîtres, mais il ne parle point des prostitutions sacrées [1] Il est donc vraisemblable, d'après tout ce que nous venons de dire, que la divinité adorée par les Babyloniens en Samarie est la déesse Zarpanit ou Zir-banit, « celle qui donne une postérité, » soit que l'on voie dans Souccoth-benoth, avec M. Fr. Lenormant, « les tentes des filles, » ou, avec M. Henry Rawlinson, le nom même de Zirbanit, altéré par une transcription hébraïque. Le culte de cette déesse à Babylone est constant : le cylindre de Bellino nous apprend que Nabuchodonosor lui éleva un temple dans cette ville.

« Les gens de Cutha firent Nergal. » — « Il est certain, dit le Dr Schrader, que les Cuthéens adoraient le dieu-lion ou Nergal comme leur dieu local : c'est là en vérité une confirmation des plus éclatantes de l'exactitude des auteurs bibliques, par les inscriptions cunéiformes [2]. » Le culte de Nergal était tellement caractéristique de la ville de Cutha, qu'un syllabaire explique l'idéo-

1. Fr. Lenormant, *Manuel d'histoire*, t. II, p. 249 ; *Commentaire de Bérose*, p. 167-174, 120. C'est la *Mylitta* d'Hérodote, I, 131, 199, mot dans lequel M. Lenormant reconnaît le participe de *yalad*, *mulidit*, « la génératrice, » *ib.*, p. 120. M. Schrader nie l'étymologie de *yalad*, *Die Keilinschriften*, p. 82, et croit que le nom de *Mylitta* dans Hérodote est une corruption du nom par lequel on désigne ordinairement Zarpanit, en assyrien « Bilit. »

2. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 167. « In der That eine der glänzendsten Bestätigungen biblischer Nachrichten durch die Keilinschriften. » Sur Nergal, cf. Lenormant, *Origines de l'histoire*, p. 346.

gramme. « Ilu Ariu, le dieu-lion, » par « Ilu nisi TIK-GAB-A-KI [1], le dieu des gens de Cutha. » Quant à l'identité du dieu-lion et de Nergal, elle est incontestable. Sur un grand nombre de bas-reliefs qui représentent des chasses au lion, cet animal est appelé idéographiquement UR-MAK et ce signe est remplacé dans des passages parallèles par « Nir-gal-i, » mot qui désigne dans ce dernier cas, non pas le quadrupède vivant, mais ces lions colossaux qualifiés de dieux, *ili*, et destinés à orner l'entrée des palais assyriens. Ils représentent donc le dieu-lion et « Nirgal » est le dieu-lion. « Nergal représente encore la planète Mars, appelée aussi Nirig par les Sabéens. Son nom signifie « celui qui piétine, » et cette épithète est prise du mouvement rétrograde de cette planète. Les inscriptions appellent ce dieu « le grand héros, le roi des mêlées, le maître des batailles, le champion des dieux, le dieu de la chasse ; » aussi est-il représenté, dans un bas-relief, avec un corps d'homme, mais une tête de lion et tenant une épée à la main. Une tradition rabbinique prétend que les Cuthéens, établis à Samarie, l'adoraient sous la figure d'un coq, « ṭarnegôl. » Winer traite cette tradition de « rêverie qui ne mérite pas d'être réfutée [2] » M. Fr. Lenormant n'est pas de cet avis. « Cette tradition n'est peut-être pas complétement à dédaigner, dit-il, car un cylindre nous montre précisément un coq placé comme attribut à côté du Dieu qui, armé de la harpé,

1. *Tik-Gab-a-ki* est le nom idéographique de Cutha. Voir Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 218 et *Journal asiatique*, mai-juin 1864, p. 393. — Schrader, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXVI, p. 128-129 ; Smith, *Records of the past*, t. V, p. 107, la vieille liste géographique chaldéenne, nº 48.

2. Winer, *Biblisches Realwörterbuch*, 2te Aufl., t. II, p. 175.

combat un taureau. Un autre offre la figure d'un dieu à pieds et queue de coq[1] ». M. Oppert croit avoir retrouvé le temple de Nergal à Cutha dans les ruines de l'Oheymir[2].

« Les gens de Hamath firent Aŝimah ; les Haviens firent Nibḥaz et Thartaq. » Les noms de ces diverses divinités n'ont pas été retrouvés dans les textes cunéiformes, ce qui n'a pas lieu de nous surprendre, puisque Hamath n'était pas une ville assyrienne et que nous ignorons ce qu'était Hava.

D'après les Talmudistes, Aŝimah était représenté sous la forme d'un bouc sans poils ou à poils courts, ce qui l'a fait regarder par quelques critiques comme identique au dieu Mendésien. D'autres l'ont identifié au dieu phénicien Eŝmûn, qui entre comme élément dans plusieurs noms propres phéniciens.

Nibḥaz était représenté, selon les Rabbins, sous la forme d'un chien et son nom, si l'on s'en rapporte à leur autorité, dérive du verbe « nabaḥ, aboyer. Le nom de Nergal est associé dans quelques inscriptions à celui d'un autre dieu dont le nom s'écrit idéographiquement LA AZ. M. Oppert ne serait pas étonné de voir dans ce dieu le Nibḥaz mentionné par la Bible, dont le nom signifie, d'après son interprétation, « le lascif. » Au contraire, M. Fr. Lenormant croit retrouver ce dieu Nibḥaz dans un dieu mentionné sur une tablette d'Assurbanipal, relative à la descente d'Istar aux enfers, et dont il lit le nom Namḥaz, expression accadienne signifiant « celui qui règle les destinées. » C'est par conséquent, dit-il, moins un nom individuel qu'un surnom qui

1. F. Lenormant, *Commentaire de Bérose*, p. 122.
2. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 219.

peut s'appliquer à plusieurs dieux de l'ordre supérieur, et rien ne nous permet de déterminer précisément celui qui se cache dans notre texte sous cette qualification [1] »

Le souvenir de Nibhaz s'était conservé chez les Sabiens ou Mendaïtes, héritiers des traditions babyloniennes. D'après leurs livres sacrés, c'est un dieu infernal, le seigneur des ténèbres : ses pieds touchent l'extrémité du Tartare, et il se livre aux plus effroyables débauches.

Thartaq, nous disent les Rabbins, était représenté sous la forme d'un âne. Fürst explique ce mot, d'après le pehlvi, par « héros des ténèbres. » L'assyriologie ne nous donne absolument aucune lumière sur cette divinité.

« Les Sépharvaïtes brûlent leurs enfants dans le feu à Adrammélek et à Anammélek, les dieux de Sépharvaïm. » Adrammélek correspond à l'assyrien Adar-malik, « Adar-prince, » et Anammélek à Anu-malik ; Anu (Oannès)-prince. » Adar et Anu sont deux noms de dieux qu'on rencontre très fréquemment dans les textes cunéiformes. Plusieurs assyriologues lisent cependant le premier nom «Ninip,» mais cette dernière appellation tend de plus en plus à être abandonnée [2]. Selon M. F. Lenormant, le nom d'Adar aurait signifié originairement « le feu. » Il porte dans les inscriptions le titre de « dieu qui illumine les nations comme le soleil, » de « lumière des dieux, » et son nom est quelquefois accompagné de l'idéogramme de « bois » pour représenter la notion de « feu. » Originairement, avant la systématisation de la religion babylonienne, qui en fit la planète Saturne,

1. F. Lenormant, *Commentaire de Bérose*, p. 491-492.

2. Voir Schrader, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXVI, 1872, n° 33a, p. 140 et 49, p. 148-149.

Adar était une divinité solaire. Son culte était très répandu en Babylonie et en Assyrie.

Anu, en grec Oannès, était un des grands dieux assyro-chaldéens. Son nom paraît avoir le sens de « mystère, » comme en égyptien Amun signifie « le caché. » Les inscriptions l'appellent « l'antique, le père des dieux, le seigneur du monde inférieur, le seigneur des ténèbres, le maître des trésors cachés. » Il préside aux lois éternelles du monde, il est « la loi, » comme l'indique l'idéogramme de son nom, et c'est sans doute à ce titre que dans l'origine des choses, dans Bérose, il vient révéler aux hommes les lois qu'il personnifie. Le dieu Anu était représenté moitié homme, moitié poisson [1]

Sir Henry Rawlinson ne partage point les opinions que nous venons d'exposer. Adrammélek est à ses yeux le pouvoir mâle du soleil, et Anammélek le pouvoir femelle [2] Un point en tout cas bien certain, c'est, comme nous l'avons déjà observé, que Sippara était « la ville du soleil, » ce qui nous explique la coutume barbare de ses habitants de lui offrir leurs enfants, en les consumant dans le feu, ainsi que nous l'apprend la Bible.

L'année même où il défit le roi Ilubid de Hamath à Karkar, c'est-à-dire en 719, la seconde année de son règne, deux ans environ après la prise de Samarie, Sargon, sans prendre de repos, continua sa route sur les bords de la Méditerranée. L'historien d'Israël nous a appris que le dernier roi de ce malheureux pays, Osée, avait fait alliance avec le roi éthiopien Schabak, conquérant de l'Égypte. Cette alliance n'avait probable-

1. F. Lenormant, *Essai sur un document mathématique chaldéen*, p. 134, 145 ; *Commentaire de Bérose*, p. 65-66 : 59-60.

2. T. I, p. 511.

ment servi, comme nous l'avons dit, qu'à attirer plus promptement la colère du roi assyrien, Salmanasar, contre qui elle était faite. Les victoires de Sargon firent sans doute comprendre à Schabak qu'il fallait à tout prix arrêter ses conquêtes. Il nous apparaît dans les monuments assyriens marchant au-devant de Sargon, avec Hannon, roi de Gaza, pour arrêter l'armée envahissante.

25. Hanun, roi de Gaza, et Sibaḥi, sultan d'Égypte, dit la grande inscription de Khorsabad, se réunirent à Rapi (Raphia) pour me livrer combat et bataille; ils vinrent en ma présence,

26. je les mis en fuite. Sibaḥi céda devant les cohortes de mes serviteurs, il s'enfuit et jamais on n'a revu sa trace. Je pris de ma main Hanun, roi de Gaza. J'imposai des tributs au Pharaon, roi d'Égypte [1].

L'inscription des barils ajoute que Hannon fut emmené en Assyrie et explique la cause de la guerre contre les tribus arabes :

Je vainquis l'Égypte dans la ville de Raphia, et je conduisis en Assyrie Hanun, roi de Gaza, que j'y avais fait prisonnier. J'attaquai les tribus des Tamudi, Ibadidi, Marsimani, Hayapâ dont quelques parties s'étaient avancées et avaient envahi Bit-Humri (Israël [2]).

Les Annales racontent plus en détail la fuite du roi d'Égypte :

Sibaḥi eut confiance en ses troupes et il marcha au-

1. Oppert, les *Inscriptions des Sargonides : Annales de philosophie chrétienne*, juillet 1862, t. LXV, p. 64 ; G. Smith, *The Assyrian Eponym canon*, Extract XXIV, p. 156.

2. *Ib.*, p. 184.

devant de moi pour me livrer bataille et combat. Avec la protection d'Assur, mon seigneur, je le défis. Sibaḥi s'enfuit précipitamment avec un berger qui gardait (?) ses troupeaux et s'échappa.

Raphia, où se livra ce combat décisif, est une ville et un port de la Palestine, au sud-ouest de Gaza, presque à la frontière de l'Asie et de l'Afrique. C'est en ce même lieu qu'un autre roi d'Égypte, Ptolémée IV Philopator, plus heureux que Schabak, remporta, en 216 avant J.-C., une victoire signalée sur Antiochus III le Grand roi de Syrie.

La fuite de Schabak et la capture de Hannon livrèrent le pays des Philistins à la merci du roi d'Assyrie. Pendant les huit années suivantes, 718-710, ce prince fit la guerre en Arménie, ou dans des pays dont la situation géographique nous est en partie inconnue. En 714, la septième année de son règne, ses Annales enregistrent une expédition en Médie et la déportation des tribus soumises dans la Samarie, comme nous l'avons déjà remarqué. Cette même année, il reçut les tributs du pharaon d'Égypte, de Samsieh, reine des Arabes et du Sabéen Ithamar. C'est la onzième année de son règne, en 710, qu'eut lieu le siège d'Azot, dont parle le prophète Isaïe. Voici de quelle manière cette expédition, dont on ne connaissait jusqu'ici que la mention accidentelle, faite par le prophète, est racontée dans les inscriptions de Sargon.

1. En ma neuvième année [1], au pays qui est au bord

1. From Koyunjik Cylinder and Khorsabad Text; G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract xxx, p. 129-131; *Assyrian Discoveries*, p. 289-292. « B. C. 711. Les annales de Sargon placent cette expédition à la onzième année du règne. » — Cf. *Inscriptions of Khorsabad*, l. 32-33, Oppert, *Records of the past*, t. IX, p. 11-12.

2. de la grande mer, en Philistie et
3. à Asdod, j'allai.
4. Azuri, roi d'Asdod, pour ne pas apporter le tribut
5. avait endurci son cœur, et aux rois autour de lui,
6. ennemis de l'Assyrie, il envoya (des messagers) et fit du mal.
7. Sur le peuple qui était autour de lui, je brisai sa domination,
8. et j'emportai...
9. Depuis ce temps...
10. Ahimite, fils de....
11. son frère, devant sa face, sur son royaume
12. j'élevai et je l'établis (roi).
13. Des taxes et des tributs (payables) à l'Assyrie,
14. comme aux rois ses voisins,
15. je lui imposai. Mais ses sujets
16. mauvais, pour ne pas apporter les taxes et les tributs
17. endurcirent leur cœur et....
18. ils se révoltèrent contre leur roi,
19. et pour le bien qu'il avait fait
20. ils le chassèrent et....
21. Yavan, qui n'était pas héritier du trône,
22. dans le royaume au-dessus d'eux ils placèrent. Sur le trône
23. de leur maître, ils le firent asseoir
24. et ils préparèrent leurs villes
25. pour faire la guerre...
26. le domaine...
27. contre la prise ils se fortifièrent
28. *san*... ils firent face...
29. et autour de lui ils creusèrent un fossé,
30. de vingt coudées de profondeur ils le firent
31. et ils portèrent les eaux des sources devant la ville.
32. Le peuple de la Philistie, de Juda, d'Édom,
33. et de Moab, habitant à côté de la mer, apportant des tributs

34. et des présents à Assur, mon Seigneur,
35. parlaient de trahison, le peuple et ses méchants chefs,
36. pour me combattre, au Pharaon,
37. roi d'Égypte, prince qui ne pouvait pas les sauver,
38. apportèrent des présents et ils recherchèrent son
39. alliance. Moi, Sargon, le noble prince,
40. révérant le serment d'Assur et de Mérodach, gardant
41. l'honneur d'Assur; les fleuves du Tigre et de l'Euphrate,
42. au moment de la plus haute crue, aux soldats de ma garde
43. entièrement je fis passer. Et lui, Yavan,
44. leur roi, qui sur sa propre force
45. se confiait et ne se soumettait pas à notre pouvoir,
46. de la marche de mon expédition au pays des Ḥatti entendit parler, et
47 la majesté d'Assur, mon Seigneur, l'accabla et
48. aux frontières de l'Égypte, aux rives du fleuve,
49. à la limite de Méroé.... sous les eaux
50. ........ il prit part
51. ....... un peu éloigné
52. ....... il s'enfuit
53. et son lieu de refuge ne fut pas vu. Les villes d'Asdod
54. de Gimzo des Asdodéens
55. j'assiégeai et je pris. Ses dieux, sa femme, ses fils et ses filles,
56. ses meubles, ses biens et les trésors de son palais avec le peuple du pays,
57 comme un butin je comptai, et ces villes une seconde fois
58. je bâtis. Le peuple qui avait été conquis par nos mains
59. du milieu des contrées du soleil levant, au milieu d'eux je le plaçai, et (eux), je les plaçai au milieu du peuple d'Assyrie et ils firent ma volonté [1]

Isaïe nous apprend expressément que ce n'était pas le

1. A partir de la ligne 54, l'inscription est tirée de Botta.

roi d'Assyrie en personne qui avait dirigé l'expédition contre Azot, mais son tartan, c'est-à-dire le général de son armée, car le prophète emploie le nom même assyrien qui a été retrouvé sur les monuments. Il ne faut donc pas prendre à la rigueur de la lettre les paroles de Sargon, lorsqu'il dit : « J'assiégeai, je pris Azot, etc., » et nous devons conclure de là que nous ne devons point presser le langage des inscriptions, surtout quand il ne paraît pas entièrement d'accord avec la Bible [1] Pendant que le tartan de Sargon faisait la campagne de Palestine, ce prince dirigeait probablement lui-même l'expédition qu'il fit la même année à Gamgum, et qui est aussi rapportée dans ses Annales [2].

Les événements que nous venons de raconter sont intéressants pour nous, non seulement à cause de la liaison intime qui les unit à l'histoire d'Israël, mais aussi parce qu'ils sont le commentaire le plus lumineux des prophéties d'Isaïe, et en partieulier de la prophétie [3] qui a pour date la prise même d'Azot, c'est-à-dire, l'an 710. Jamais on n'avait pu comprendre les oracles d'Isaïe comme depuis le jour où la découverte des inscriptions de Sargon nous en a, pour ainsi dire, donné la clef. Tous les commentaires de ce Prophète sont à refaire, pour la partie historique, à l'aide des textes cunéiformes.

Les malheurs que nous venons de voir fondre sur les

1. Nous savons par les inscriptions mêmes que les généraux de Sargon dirigèrent plusieurs expéditions. C'est ainsi qu'en 708 le gouverneur assyrien de Que soumit Mita, roi des Muski, et Uperi, roi d'Asmun. G. Smith, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1869, p. 109. Sargon n'était pas jeune quand il monta sur le trône, et il paraît n'avoir plus conduit lui-même son armée après la 14e année de son règne. *Ibid.*, p. 110.

2. Oppert, *Inscriptions de Dour-Sarkayan*, p. 34.

3. Is., xx.

villes des Philistins étaient prédits dans le quatorzième chapitre d'Isaïe, dans un oracle daté de l'année de la mort d'Achaz, c'est-à-dire de l'an 727, selon tous les chronologistes assyriens, qui sont ici d'accord, par conséquent quatre ans avant le commencement du siège de Samarie, six ans avant l'avénement de Sargon, huit ans avant la défaite de Hannon, roi de Gaza, dix-sept ans avant la prise d'Azot :

Ne te réjouis pas, terre des Philistins,
Parce que la verge qui te frappait est brisée... [1]
Je ferai périr de faim ta racine...
Gémis, ô porte! crie, ô ville!
Toute la terre des Philistins est dévastée,
Car du Nord vient une fumée
Et personne n'échappe aux légions (ennemies) [2]

Cette fumée, c'est l'armée de Sargon qui vient du septentrion porter le fer et le feu dans le pays des éternels ennemis de Juda, faire gémir les villes dont elle pille les trésors et dont elle déporte les habitants, comme vient de nous l'apprendre celui-là même que Dieu avait chargé à son insu de réaliser l'oracle de son prophète.

Entre cette prophétie de 727 et celle de 710, le livre d'Isaïe contient deux oracles contre l'Éthiopie et contre l'Égypte, qui ne portent point de date précise. Ils sont résumés dans la prophétie de 710, qui réunit ces deux contrées, parce qu'elles étaient alors gouvernées par un même roi, l'éthiopien Schabak. Elle a été prononcée sous

1. Les Philistins, du temps d'Achaz, s'étaient affranchis du tribut que leur avait imposé Ozias, père d'Achaz, II Par., XXVIII, 18; ils s'étaient même emparés de quelques parties du territoire de Juda, *ib.*

2. Is., XIV, 29-31.

le coup des événements dont nous venons de lire le récit, et elle répond aux plaintes et aux lamentations des populations philistines, accablées par leurs malheurs et indignées de la lâcheté du roi d'Égypte, livrant Yavan au vainqueur, ainsi qu'aux inquiétudes des habitants de Juda : « Le roi d'Assur, dit Isaïe, emmènera les captifs de l'Égypte et les exilés de l'Éthiopie, les jeunes gens et les vieillards, nus, déchaussés, sans vêtements, à la honte de l'Égypte. »

« On tremble, on rougit de l'Éthiopie, en qui l'on s'était confié, de l'Égypte, dont on se glorifiait. Les habitants des côtes de la mer diront en ce jour : Voilà l'objet de notre confiance, à qui nous réclamions du secours contre le roi d'Assur. Comment nous sauverons-nous ? »

Ce tableau de la défaillance de l'Égypte est peint en traits merveilleux dans le chapitre XIX où ce pays nous est représenté comme une femme tremblante, et où nous lisons cette menace : « Je livrerai l'Égypte aux mains d'un maître sévère ; un roi victorieux dominera sur elle, dit le Seigneur Jéhovah Sabaoth. »

Ce roi victorieux n'était pas Sargon. Ce n'était ni ce prince ni son successeur immédiat, Sennachérib, qui devaient réaliser ces prophéties, c'etait le fils et le petit-fils de ce dernier, Assaraddon et Assurbanipal. De même que les difficultés que semble avoir éprouvées Sargon à s'asseoir solidement sur le trône à l'époque de la prise de Samarie, l'empêchèrent de châtier alors Schabak, l'allié d'Osée, de même des circonstances diverses ne lui permirent pas de poursuivre ses succès après la bataille de Raphia, comme aussi après la prise d'Azot ; il fut satisfait de recevoir un tribut du Pharaon : assez d'autres guerres l'occupaient ailleurs, comme le montrent ses Annales. L'année qui suit celle à laquelle nous sommes

parvenus, 709, il eut à combattre contre le roi de Babylone, Mérodach-Baladan, et ce n'est qu'en 708 qu'il réussit à abattre complétement ce redoutable ennemi et qu'il devint roi de Babylone. Quatre ans après, il succombait sous les coups d'un assassin, qui voulait venger peut-être Mérodach-Baladan [1] Ainsi périt celui qui avait achevé la ruine du royaume d'Israël [2].

1. La liste des Éponymes porte (*Western Asiatic Inscriptions*, t. II, p. 69, l. 5) : « assassinat de Sargon. » Voir Finzi, *Ricerche*, p. 47. L'assassin s'appelait Belkaspai ; il était de la ville de Kouloumma. F. Lenormant, *Les premières civilisations*, t. II, p. 262.

2. Comme nous l'avons dit, t. I, p. 145, le palais construit par Sargon, à Khorsabad, a fourni la plupart des monuments conservés aujourd'hui au Musée assyrien du Louvre. Nous reproduisons ici, Planche LXII, une brique de ce roi, dont le Louvre possède cinq exemplaires.


0.33

# LIVRE TROISIÈME.

## DEPUIS LA RUINE DU ROYAUME D'ISRAEL JUSQU'A LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

## CHAPITRE PREMIER.

### ÉZÉCHIAS ET SENNACHÉRIB.

Jusqu'à la chute de Samarie, capitale du royaume d'Israël, les Assyriens n'avaient point pénétré dans le royaume de Juda et Jérusalem avait été à l'abri de leurs attaques. Mais l'heure était maintenant venue, et la cité de David allait trembler à son tour devant les soldats de Ninive.

Celui qui régnait à Jérusalem, lorsque Salmanasar avait commencé le siège de Samarie, était Ézéchias, fils d'Achaz. Il avait été témoin de la prise de cette dernière ville et de la ruine du royaume des dix tribus ; de la défaite de l'Égypte et du roi de Gaza, à Raphia, par Sargon ; de la prise d'Azot et de la dévastation des cités philistines par le tartan d'Assyrie. Quand ces grands événements se furent accomplis autour de lui, il se trouva enfermé comme dans un cercle de fer par la puissance ninivite. Au nord, elle avait peuplé de ses colons les antiques

montagnes d'Éphraïm ; à l'ouest, elle avait brisé la résistance des villes philistines ; au sud, elle avait rendu tributaires les Arabes et rempli les sujets du Pharaon de terreur ; à l'est, la Syrie n'existait plus ; et les Ammonites et les Moabites, ces ennemis éternels des Juifs, étaient prêts à s'unir à quiconque prenait les armes cuntre eux. Une situation si difficile n'abattit point cependant le courage d'Ézéchias. C'était un roi selon le cœur de Dieu. Rempli d'une tendre piété et pénétré d'une foi vive, il mettait toute sa confiance en Jéhovah et il estimait l'obéissance à la loi, qui blâmait le recours à un appui étranger, meilleure que tous les calculs de la politique. Son père Achaz, malgré les remontrances du prophète Isaïe, s'était volontairement soumis comme vassal au roi d'Assyrie, et il avait acheté par des présents l'assistance de Téglathphalasar contre Phacée d'Israël et Razin de Syrie. Ézéchias, nous dit le texte sacré, « secoua le joug des Assyriens et ne voulut plus leur être asservi [1] » Nous ignorons à quel moment il recouvra ainsi son indépendance ; peut-être choisit-il, comme une occasion favorable, la mort de Sargon, en 705 [2]

Le refus de payer le tribut au roi d'Assyrie était déjà un premier acte de révolte, mais l'accueil empressé que le roi de Jérusalem fit, quelque temps après, aux ambassadeurs de Mérodach-Baladan, roi de Babylone, qui avait secoué le joug de l'Assyrie, blessa plus profondément encore que cette proclamation d'indépendance l'orgueil de Sennachérib, fils et successeur de Sargon.

1. II (IV) Reg., xviii, 7.

2. Une grande partie des tributaires de Sargon s'étaient révoltés pendant les dernières années de sa vie ou à l'époque de sa mort. Oppert, *Mémoires de l'Académie des Inscript.*, t. VIII, partie i, p. 544-545.

« Dans le même temps, dit le quatrième livre des Rois, Bérodach-Baladan, fils de Baladan, roi de Babel, envoya une lettre et des présents à Ézéchias, parce qu'il avait appris qu'Ézéchias avait été malade [1] »

Le passage parallèle d'Isaïe [2], porte Mérodach au lieu de Bérodach, et il n'y a point de doute que la leçon du prophète ne soit la véritable. L'Ancien Testament, qui parlait en plusieurs endroits du dieu Médorach ou Mardouk, ne permettait pas d'hésiter entre les deux lectures. Les textes cunéiformes, dans lesquels on rencontre souvent le nom royal de Marduk-habal-iddina, « Mérodach a donné un fils [3], » ne laissent plus de place à l'incertitude, s'il en était resté encore.

L'ambassade de Mérodach-Baladan à Ézéchias est placée dans l'histoire des Rois, comme sa maladie, après la campagne de Sennachérib, et, en conséquence, un grand nombre d'écrivains l'ont considérée comme un événement postérieur qui s'explique par la renommée qu'avait acquise au loin le royaume de Juda, contre lequel s'était brisée la force du terrible conquérant assyrien [4]. Plusieurs historiens, au contraire, placent la maladie d'Ézéchias et l'ambassade qui la suivit, un certain nombre d'années avant l'invasion assyrienne. La principale raison qu'ils apportent en faveur de leur opinion, c'est qu'à l'époque où les envoyés du roi de Babylone arrivèrent à

1. II (IV) Reg., xx, 12.

2. Is., xxxix, 1.

3. L'explication de ce nom donnée par M. Hitzig : « Mérodach = Maruta, le dieu Hindou du vent, dirigeant le cœur, » est tout à fait fantastique, ainsi que son interprétation de Mardokempados, qu'il prétend différent de Mérodach-Baladan, et qui signifie, selon lui, d'après le sanscrit, *Medhakampada* « donnant l'ébranlement du combat. » *Sprache und Sprachen Assyriens*, 1871, p. 57, 51.

4. Ainsi F. Lenormant, *Manuel d'histoire*, t. I, p. 329.

Jérusalem, les trésors d'Ézéchias étaient encore pleins. Sennachérib n'était donc pas encore venu en Judée, puisque le roi de Juda fut obligé de vider ses coffres afin de lui payer un lourd tribut, dès le commencement de la guerre [1] Une autre raison non moins forte de reculer la date de l'ambassade de Mérodach-Baladan est tirée des exigences de la chronologie assyrienne et babylonienne [2]. Mais, pour apprécier la valeur de cette raison, il est nécessaire de savoir quel est le Mérodach-Baladan dont parle le texte biblique.

Il existe un roi babylonien de ce nom, contre qui Sargon avait eu plusieurs fois occasion de faire la guerre et qu'il finit par détrôner. Il figure dans le canon de Ptolémée

1. II (IV) Reg., XVIII, 15-16. — Tornielli énumère plusieurs autres raisons pour établir que la maladie d'Ézéchias et l'ambassade de Mérodach-Baladan furent antérieures à la campagne de Sennachérib, *Annales sacri*, édition Negri, 1757, t. III, p. 191. — M. l'abbé Darras, pour essayer de tout concilier, a intercalé la maladie du roi Ézéchias entre le paiement du tribut à Lachis et le siège de Jérusalem, et a placé, aussitôt après la destruction de l'armée de Sennachérib, l'ambassade de Mérodach-Baladan, *Histoire générale de l'Église*, t. III, 1869, p. 34-55, mais il ne fait qu'aggraver la difficulté. Comment Ézéchias aurait-il pu montrer ses trésors aux envoyés babyloniens, au moment où il venait de tout donner au roi d'Assyrie ?

2. La campagne de Sennachérib est probablement placée, dans Isaïe, XXXVI-XXXVII, avant le récit de la maladie d'Ézéchias, parce que cette campagne est le complément et la confirmation des prophéties qui précèdent immédiatement ces chapitres. L'histoire de la maladie d'Ézéchias vient ensuite, Is., XXXVIII-XXXIX, parce que le prophète a réuni dans un même groupe toutes les prédictions de circonstance qu'il avait faites à ce saint roi. Plus tard, Jérémie, en rédigeant les troisième et quatrième livres des Rois, par respect pour ce qu'avait écrit Isaïe, ne changea rien à son récit et à l'arrangement qu'il lui avait donné et se contenta de l'insérer tel quel dans II (IV) Reg., XVIII, 13-XX.

sous le nom altéré de Mardokempados, et régna pendant douze ans. Comme c'est le seul roi de ce nom qui se trouve sur les listes royales de Babylone, on pense naturellement à ce prince en lisant l'histoire des Rois de Juda ; aussi plusieurs critiques croient-ils que c'est lui qui envoya des ambassadeurs à Ézéchias. Cependant des difficultés très graves s'opposent à l'adoption de cette explication. On peut objecter d'abord contre cette opinion que le Mérodach-Baladan du canon de Ptolémée était probablement déjà mort à l'époque de la maladie d'Ézéchias, à moins qu'on ne la place une dizaine d'années avant l'invasion de Sennachérib, ce qui est possible, sans doute, mais est peu vraisemblable.

Le Mérodach-Baladan, qui régna douze ans à Babylone, figure déjà dans une inscription de Téglathphalasar :

26. Mérodach-Baladan, fils de Yakin, roi de la mer (c'est-à-dire, de la basse Chaldée. des pays avoisinant le golfe Persique), qui, du temps de nos ancêtres royaux n'avait payé aucune redevance

27. et n'avait pas baisé leurs pieds, fut saisi de la puissante terreur d'Assur, mon Seigneur; il parut devant moi dans la ville de Sapiya et baisa mes pieds. De l'or, la poussière de son pays, en grande quantité, des coupes d'or, des pierres Tik-i enchâssées dans l'or, des pierres précieuses (des perles?), produit de la mer... des étoffes de Berom, des Sim de toute espèce, des bœufs et das brebis, tels furent les tributs que je reçus de lui [1] »

C'est en l'an 730 (731) que Mérodach-Baladan reconnaissait ainsi le roi d'Assyrie comme son suzerain [2]. En

1. *Western Asiatic Inscriptions*, t. II, pl. 67; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 129-130.

2. G. Smith, *The Annals of Tiglath Pileser II*, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, janvier 1869, p. 11. — Pour toute l'his-

l'an 720, ce même fils de Yakin reparaît dans les Annales de Sargon comme roi de Chaldée. Il venait probable-

toire de Mérodach-Baladan, on peut voir F. Lenormant, *Un patriote babylonien au VIII[e] siècle avant notre ère, Mérodachbaladan, Les Premières Civilisations*, t. II, p. 203-309. — En lisant ce récit, on peut juger des progrès que l'assyriologie a fait faire aux études scripturaires, puisque le cardinal Wiseman était obligé d'écrire, il y a quelques années, au sujet de ce même Mérodach-Baladan dont nous connaissons aujourd'hui l'histoire avec tant de détails : « Le XXXIX[e] chapitre d'Isaïe, dit-il, nous apprend que Mérodach-Baladan, roi de Babylone, envoya une ambassade à Ézéchias, roi de Juda. Ce roi de Babylone ne paraît nulle part ailleurs dans l'histoire sacrée, et ce fait isolé présente une difficulté assez grave, car le royaume des Assyriens était encore florissant, et Babylone n'était qu'une de ses dépendances... Quel était donc ce Mérodach-Baladan, roi de Babylone ? S'il n'était que le gouverneur de cette ville, comment pouvait-il envoyer une ambassade de félicitations au roi des Juifs, quand celui-ci était en guerre avec son souverain ? Les listes de Ptolémée ne nous offrent aucun roi de ce nom, et sa chronologie paraît inconciliable avec l'histore sacrée. » *Discours sur les rapports entre les sciences et la religion*, Discours VI, Migne, *Démonstrations évangéliques*, t. XV, col. 358-359. Nous avons vu que l'assyriologie démontrait que le canon de Ptolémée mentionne Mérodach-Baladan sous la forme altérée Mardokempados. Après avoir énuméré ces difficultés, Wiseman rapporte, comme une découverte importante, un fragment de Bérose qui venait d'être connu par la *Chronique arménienne* d'Eusèbe, Venise, 1818, t. I, p. 42. Ce fragment est précieux, mais est loin de nous fournir les renseignements détaillés des inscriptions assyriennes. L'auteur des *Discours* ajoute, à ce sujet, sur la question chronologique, quelques réflexions qui sont toujours vraies et méritent d'être reproduites : « Il n'y a qu'une différence apparente entre ce fragment historique [de Bérose] et le récit de l'Écriture : c'est qu'Isaïe raconte la mort de Sennachérib et l'avénement d'Assaraddon avant l'ambassade de Mérodach-Baladan à Jérusalem. Mais Gesenius répond fort bien à cette difficulté, que le prophète a suivi cette marche pour terminer l'histoire des monarques assyriens, de manière à n'y plus revenir. » *Ibid.*, col. 359.

ment à cette époque de s'emparer de la Babylonie, puisque c'est l'an 721 que Ptolémée le fait monter sur le trône, et ce fut le motif pour lequel Sargon lui fit la guerre. Cette guerre semble s'être terminée par la reconnaissance de Mérodach-Baladan comme roi de Babylone. Douze ans plus tard, Sargon l'attaqua de nouveau, 709 et 708, le déposa et s'empara de sa couronne. Les monuments, comme le canon de Ptolémée, ne lui attribuent que douze ans de règne, et son règne finit au plus tard en 708. Or, comme nous le verrons tout à l'heure, l'expédition de Sennachérib en Judée eut lieu vers l'an 700. Il faudrait donc supposer que la maladie d'Ézéchias avait précédé de neuf à dix ans l'invasion assyrienne pour que le Mérodach-Baladan qui lui envoya des présents fût celui dont nous venons de parler, ce qui se concilie difficilement avec le langage de la Bible, qui n oblige pas sans doute d'admettre rigoureusement que la maladie du roi de Jérusalem coincida avec la venue des Ninivites, mais qui ne paraît pas permettre non plus de séparer ces deux faits par un intervalle de temps considérable.

Cependant, quelle que soit la valeur de ces considérations, une autre objection, — et celle-ci nous paraît décisive — contre l'identité du Mérodach-Baladan biblique et celui des Annales de Sargon. c'est que le second est toujours appelé « fils de Ya-ki-ni, » tandis que le premier est appelé « fils de Baladan » par l'historien des Rois et par Isaïe[1] Le soin avec lequel ces mots sont ajoutés dans les deux passages parallèles de la Bible, alors que le nom des pères des rois d'Assyrie n'est pas indiqué ordinairement dans la Sainte Écriture, prouve bien qu'on se propose par là d'empêcher de confondre la personne dont

1. II (IV) Reg., xx, 12; Is., xxxix, 1.

on parle avec une autre personne connue de même nom. Les textes cunéiformes ne nous permettent pas de douter que celui dont on a voulu le distinguer ne soit précisément celui-là même avec lequel on cherche aujourd'hui à l'identifier, c'est-à-dire, le Mardokempados de Ptolémée.

Quel est donc ce Mérodach-Baladan, fils de Baladan ? — C'est le fils du Marduk-habal-iddina, fils de Yakin, des textes de Téglathphalasar et de Sargon, selon toutes les apparences. Sennachérib, dans le cylindre de Taylor, dans le cylindre de Bellino et dans l'inscription de Constantinople, raconte qu'il a vaincu, « au commencement de son règne, » par conséquent sa première ou sa seconde année, un Mérodach-Baladan. Après la mort de Sargon, il y eut de grands troubles à Babylone. Pendant deux ans, divers compétiteurs se disputèrent les armes à la main la couronne royale. C'est ce que donnait à penser l'interrègne de deux ans marqué dans le canon de Ptolémée, c'est ce que raconte explicitement un précieux passage de Polyhistor, conservé dans la traduction arménienne de la Chronique d'Eusèbe : « Après la mort du frère de Sennachérib, Hagisas gouverna les Babyloniens. Mais il n'y avait pas encore trente jours qu'il avait pris le pouvoir lorsqu'il fut tué par Marudach-Baldan. Ce Marudach-Baldan s'empara du trône pendant six mois, au bout desquels il en fut chassé par un nommé Élibus qui lui succéda. La troisième année du règne de ce dernier, Sennachérib marcha à la tête de ses troupes contre les Babyloniens, il les défit, prit Élibus avec les membres de sa famille et les fit transporter en Assyrie. S'étant donc rendu maître des Babyloniens, il leur imposa comme roi son fils Asordan et retourna en Assyrie[1]. »

1. *Chron.*, l. I, c. v, n. 1, Migne, *Patrol. gr.*, t. XIX, col. 118.

On pourrait prétendre, il est vrai, que le Mérodach-Baladan, vaincu par Sennachérib, était le même qui avait été tributaire de Téglathphalasar [1] et qui avait été déposé par Sargon, car il aurait pu sortir de prison et reprendre possession de son ancien trône. Sennachérib ne l'appelant point fils de Yakin et ne disant rien qui puisse le distinguer positivement, l'hypothèse est, en soi, possible sur le terrain assyriologique, mais la Bible nous apprenant que le Mérodach-Baladan dont elle parle était le fils de Baladan, tout porte à croire que celui auquel Sennachérib fit la guerre était le petit-fils, non le fils de Yakin [2]. Après la mort de Sargon, il était tout naturel

1. C'est ce que suppose, en effet M. Sayce, *Critical Examination of Isaiah XXXVI-XXXIX, The Theological Review*, January, 1873, p. 28-29.

2. La *Civiltà cattolica, Sargon e Merodachbaladan*, 19 février 1881, p. 413, admet cependant qu'il n'y a eu qu'un seul Mérodach-Baladan : « Pour concilier la Bible, qui nomme Mérodachbaladan, *fils de Baladan*, avec les inscriptions assyriennes qui l'appellent *fils de Yakin*, il n'est pas nécessaire, à notre avis, de distinguer deux Mérodach-Baladan, comme le fait M. Schrader, ni de taxer d'erreur le récit biblique, comme nous paraissent le faire trop légèrement M. Lenormant et M. Ménant. Le Mérodach-Baladan, seul et unique, dont parlent les deux documents, pouvait très bien être fils de Baladan, comme l'affirme la Bible à plusieurs reprises, et s'appeler en même temps fils de Yakin, comme l'appellent les textes cunéiformes de Téglathphalasar et de Sargon, non dans le sens propre de fils véritable, mais dans le sens large et vague de descendant ou simplement de successeur et d'héritier de l'état dont Yakin, on ne sait combien de temps auparavant, avait été le fondateur dans la Basse-Chaldée, d'où le nom qu'il avait reçu de Bet-Yakin. » — M. Boscawen entend les mots « fils de Yakin » dans le sens ethnique. « Mérodach-Baladan, dit-il, is called the son of Baladan. This he probably was, as the title Son of Yakin, applied to him in the inscriptions, apparently denotes only the tribe to which he belonged. » *Babylonian*

que le fils du prince qu'il avait détrôné cherchât à remonter sur le trône, comme nous voyons plus tard, dans la huitième campagne de Sennachérib, le fils de ce Mérodach-Baladan, Marduk-šum-iskun, paraître comme prétendant à la couronne.

C'est donc pendant son court règne de six mois, c'est-à-dire en 703 ou 702, que le fils du roi détrôné par Sargon envoya une ambassade à Ézéchias, pour le féliciter de sa guérison et se renseigner sur le miracle opéré par le prophète Isaïe en faveur du monarque, mais évidemment aussi pour se ménager dans la personne de ce roi, qui avait secoué le joug de l'Assyrie, un allié utile contre l'ennemi commun. Mérodach-Baladan ne pouvait espérer d'éviter la guerre avec Sennachérib. Mal assis sur son trône, ayant affaire à un si redoutable adversaire, il avait besoin de secours, et il est probable que ses envoyés avaient également la mission de nouer des alliances avec les autres rois syro-phéniciens [1]

Cette ambassade flatta le roi de Jérusalem. Il lui fit le meilleur accueil et lui rendit les plus grands honneurs. Il poussa même trop loin la complaisance. Les saints ne sont pas toujours à l'abri des faiblesses humaines : Ézéchias succomba au vain désir d'étaler la magnificence de ses trésors aux yeux des envoyés de Mérodach-Baladan et de jouir de leur éblouissement. Le prophète Isaïe le blâma sévèrement de cette faute au nom de Dieu : « Écoute

*dated tablets, Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1878, t. VI, p. 18, note.

1. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 215 et suiv. — C'est ce que fit plus tard Samul-mugina, roi de Babylone, lorsqu'il se révolta contre son frère Assurbanipal, roi d'Assyrie, son suzerain : il se ligua avec les Élamites, l'Égypte, la Phénicie, la Palestine, etc., comme nous le verrons plus loin.

la parole de Jéhovah Sabaoth, lui dit-il au milieu de ses transports de joie : Voilà que les jours viendront où tout ce qui est dans ton palais, où tout ce que tes pères ont amassé jusqu'aujourd'hui sera emporté à Babel : rien n'en restera, dit Jéhovah. Et tes enfants, qui seront sortis de toi, que tu auras engendrés, on les prendra, et on en fera des eunuques dans le palais du roi de Babel [1] »

Prophétie vraiment merveilleuse, l'une des plus étonnantes que nous lisions dans nos Saints Livres! La Judée est enveloppée et comme prise dans un filet par la puissance assyrienne, elle a vu tomber Samarie malgré sa résistance énergique, elle a vu briser les cités philistines et l'Égypte elle-même, elle sait que Babylone n'a jamais été qu un pouvoir subalterne, soumis à l'Assyrie, Isaïe lui-même a annoncé à son peuple qu'il allait être inondé des soldats de Ninive, qui couvriraient son sol comme une mer déchaînée « dont les flots lui arriveraient jusqu au cou [2], » et voilà qu'il menace le roi de Jérusalem, non pas du courroux du roi d'Assyrie, mais de l'invasion de ce petit peuple dont le roi vient réclamer, comme un suppliant, son propre appui ; il lui annonce qu'il sera délivré de l'envahisseur dont les innombrables soldats menacent de l'écraser et que sa postérité sera asservie par les successeurs de celui « qui vient de loin ; » l'ami faible exécutera ce qui aura été au-dessus des forces de l'ennemi tout-puissant. Les rationalistes prétendent expliquer les prophéties des voyants d'Israël par leur perspicacité politique, mais quels sont les calculs humains qui portaient à présager, contrairement à toutes les apparences [3], ce qu'Isaïe annonce, non pas comme une pro-

1. Is., XXXIX, 6-7.
2. Is., VIII, 7-8.
3. Les splendeurs de Babylone, décrites par les auteurs clas-

babilité, mais comme un événement certain, environ 114 ans à l'avance?

Michée, contemporain d'Isaïe, annonça au royaume de Juda le même châtiment, en l'accompagnant de la promesse que sa captivité aurait un terme :

Sois en travail et gémis, fille de Sion,
Comme celle qui enfante,
Car tu sortiras bientôt de la ville
Et tu demeureras aux champs,
Et tu iras jusqu'à Babel;
Là, tu seras délivrée,
Là Jéhovah te vengera [1] de la main de tes ennemis [2].

C'est la première fois qu'est désigné le lieu de la captivité, dont les enfants d'Israël avaient été menacés dès les premiers jours de leur existence comme nation, s'ils étaient infidèles à leur Dieu [3]

Cependant, à l'heure présente, l'ennemi qu'avaient à redouter Juda et Ézéchias, c'était le roi d'Assyrie. Quand Mérodach-Baladan envoya son ambassade à Jérusalem, le roi de Ninive était Sennachérib, fils de Sargon. Il avait

siques, l'éclat du règne de Nabuchodonosor, l'association du nom de cette grande ville avec celui d'Alexandre-le-Grand, de Cyrus, de Darius, comme aussi la captivité des Juifs, les prophéties de Daniel et plusieurs livres du Nouveau Testament nous font en quelque sorte illusion sur le rôle de Babylone, avant que Ninive fût détruite, mais en réalité, — et les inscriptions cunéiformes ont mis ce fait en plein jour, — du temps d'Isaïe et avant lui, jusqu'à la ruine de la puissance assyrienne, c'était l'Assyrie qui dominait dans l'Asie occidentale et la puissance de Babylone n'était rien encore ou était du moins très effacée.

1. Sera ton *goel*.
2. Mich., IV, 10.
3. Lev., XXXVI, 33; Deut., IV, 27; XXX, 3.

succédé à son père le 12 *ab* [1] de l'éponymie de Pakharbel, gouverneur d'Amida (Diarbékir), c'est-à-dire en l'année 705 [2]

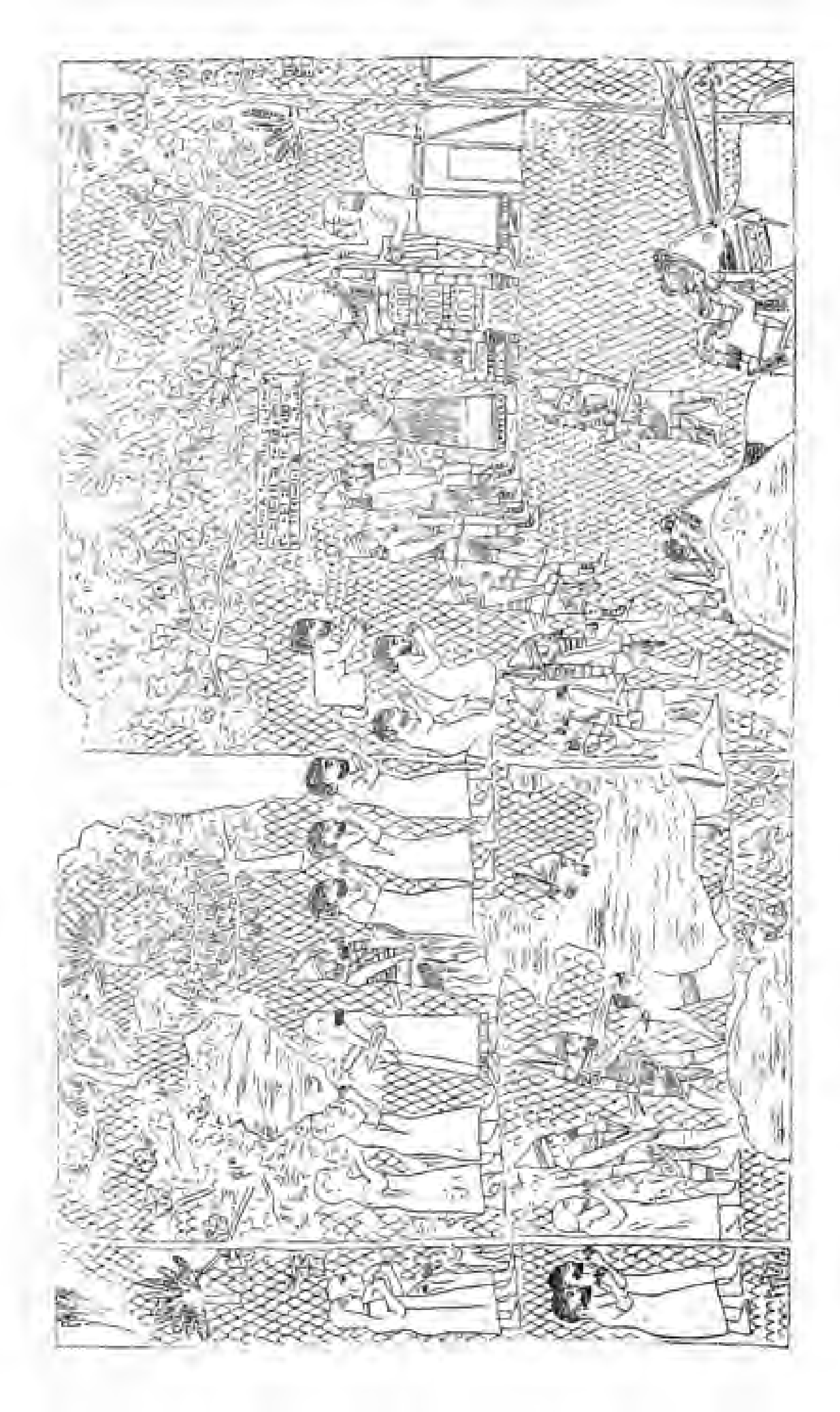
Sennachérib est depuis longtemps le plus célèbre des conquérants assyriens, grâce aux récits concordants d'Hérodote et de la Bible. Ses annales ne sont pas de nature à diminuer sa vieille réputation. C'est de tous les rois de

1. « Cette date peut tomber au 1er ou au 31 du mois d'août 704 (ou 705) avant Jésus-Christ. » Oppert, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Sujets divers d'érudition*, t. VIII, 1re partie, p. 544.

2. Tous les textes relatifs à Sennachérib ont été recueillis, en caractères cunéiformes, avec traduction anglaise, par George Smith, dans son *History of Sennacherib*, publiée en 1878 par M. Sayce. Ils sont tous traduits en français dans les *Annales des rois d'Assyrie*, de M. Ménant p. 211-238. On trouve une traduction anglaise, par Fox Talbot, du cylindre de Bellino, qui comprend les deux premières années de Sennachérib, et du cylindre de Taylor, prisme hexagonal contenant les huit premières années de ce roi, dans les *Records of the past*, t. I, p. 23 et 33. Le texte original du cylindre de Bellino a été publié dans Layard, *Inscriptions*, plate 63; Bellino lui a donné son nom, parce qu'il en avait fait un beau fac-simile que Grotefend fit graver dans les *Abhandlungen der k. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen* 1850, t. IV, p. 1-18. Le cylindre de Taylor, trouvé à Ninive en 1830, tire son nom de son premier possesseur. Il est aujourd'hui au British Museum. C'est ce dernier monument qui renferme le récit de la guerre contre Ézéchias. On l'appelle aussi prisme hexagone de Sennachérib, à cause de sa forme. Le texte est gravé dans les *Western Asiatic Inscriptions*, t. I, pl. 37-42. — L'inscription de Bavian, — ainsi nommée parce qu'elle a été trouvée gravée en trois endroits différents sur les rochers de Bavian à 17 kilomètres environ au nord-est de Khorsabad, — a été publiée dans le t. III, des *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, pl. 14, et par M. Pognon, qui en a fait une étude spéciale, *L'Inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire philologique avec trois appendices et un glossaire*, dans la *Bibliothèque des Hautes-Études*, fascicules XXXIX et XLII, 1879 et 1880.

Ninive celui qui nous parle le plus longuement du peuple de Dieu; il est le seul qui nous ait laissé des monuments figurés ayant trait à la Bible et représentant des Juifs. Nous possédons la narration officielle de ses guerres, muette sur ses revers, mais très explicite sur ses succès, depuis l'an 704 jusqu'en 684, dans une longue inscription de 480 lignes d'écriture serrée, tracée sur les six faces d'un prisme de terre cuite, actuellement déposé au British Museum, sans compter un grand nombre d'autres textes importants. Ce prisme renferme le récit de sa campagne de Judée.

Nous avons aussi un bas-relief, — et ce n'est pas une des moindres surprises que nous réservaient les découvertes archéologiques en Assyrie, — qui représente ce roi terrible, que nous avons tous appris à considérer avec horreur dès notre enfance dans les récits de l'histoire sainte. M. Oppert raconte avec quelle émotion il vit à Ninive, au moment où on venait de la découvrir, l'image de ce conquérant qui avait fait tant de mal à ses ancêtres. Ce qui donne à ce bas-relief un plus grand prix, s'il est possible, c'est qu'il nous représente Sennachérib, non pas en Assyrie, mais en Palestine, à Lachis. Il est assis sur un trône richement orné, dont le dossier est couvert d'un riche tapis à fleurs et à larges franges. Les bras et les côtés sont supportés par trois rangs de guerriers, disposés quatre à quatre, les bras levés pour soutenir les traverses. Les pieds imitent des pommes de pin. Le roi est somptueusement vêtu d'étoffes, ornées des mêmes fleurs et des mêmes franges que le tapis du trône La tunique inférieure est garnie de glands à son extrémité. Son vêtement supérieur ressemble à une chasuble. Ses pieds sont chaussés de riches pantoufles. Il est coiffé de la tiare avec deux longs fanons. Ses cheveux et sa



barbe sont très longs et bouclés avec soin. Il porte à ses oreilles des pendants cruciformes. Un magnifique bracelet entoure chacun de ses bras à demi-nus. Sa main droite, levée, est armée d'une flèche. De sa gauche, il tient l'arc, qu'il appuie sur le marche-pied de son trône. Sennachérib a un nez aquilin fortement prononcé. Son visage a l'air sévère et dénote le guerrier sans merci et le conquérant implacable [1]

Après avoir considéré cette physionomie farouche, on devine sans peine quelle colère il dut éprouver, quand il apprit qu'un petit roi de l'Asie occidentale, comme l'était Ézéchias, refusait de lui payer le tribut qui avait été payé à son père. Son irritation contre lui dut redoubler quand il apprit l'accueil empressé que le roi de Jérusalem avait fait aux ambassadeurs de son ennemi déclaré, Mérodach-Baladan, roi de Babylone. Il ne put cependant se venger tout de suite du roi de Juda; il dut d'abord soumettre Mérodach-Baladan, parce qu'il ne pouvait porter la guerre sur les bords de la Méditerranée, avant d'avoir soumis la Babylonie. Ce fut l'objet de sa première campagne.

5. Au commencement de mon règne, dit-il, je défis, dans le voisinage de la ville de Kis, Mérodach-Baladan, roi de Kardunias, avec les troupes d'Élam.

6. Au milieu du combat, il abandonna son camp, il s'enfuit seul et il se retira dans la terre de Gazummani; il se cacha dans les étangs et les marécages et conserva ainsi sa vie.

7 Les chariots. les chars, les chevaux, les mules, les ânes, les chameaux et les bœufs qu'il avait abandonnés sur le champ de bataille, ma main les prit.

1. Voir Planche LXIII, d'après une photographie de l'original, conservé au British Museum. La figure de Sennachérib est malheureusement aujourd'hui très endommagée.

8. J'entrai plein de joie dans son palais, à Babylone ; j'ouvris ses trésors, et l'or, l'argent, les objets d'or et d'argent, les pierres précieuses, les choses de prix, ses biens, ses possessions, ses riches trésors,

9. son épouse, les eunuques de son palais, les officiers, ceux qui se tiennent en sa présence, toutes ses troupes, autant qu'il y en eut, les intendants de son palais, je les emmenai, je les destinai à l'esclavage, je les pris.

10. J'allai aussi à sa poursuite dans la terre de Gazummani, j'envoyai mes soldats au milieu des étangs et des marécages. Cinq jours ils cherchèrent et l'on ne vit de lui aucune trace.

11. Dans la force d'Assur, mon seigneur, je pris 89 villes fortifiées et places fortes de Chaldée, ainsi que 820 villages qui étaient aux alentours et j'en emmenai (les habitants) en captivité.

12. Les Urbi, les Araméens et les Chaldéens (qui se trouvaient) à Erech, Nipur, Kis, Ḥarriskalama, Chalanné, Cutha, avec les habitants des villes révoltées, je les emmenai, je les destinai à la captivité.

13. Belibni, fils du rabkak, de la race de Suanna (Babylone), qui avait été élevé jeune enfant dans mon palais, je lui donnai le commandement des Sumirs et des Akkads, (je le plaçai) sur eux.

14. A mon retour, je défis rapidement les habitants de Tuhumuna, Riḥiḥu, Yadaqqu, Ubudu, Kibri, Maliḥu, Gurumu, Ubulu, Damunu,

15. Gambalu, Ḥindaru, Ruhua (Edesse), Pekod, Ḥamranu, Hagaranu, Nabatu, Lihitahu, Aram, qui n'étaient pas soumis.

16. J'emmenai en Assyrie un riche butin, 208,000 hommes et femmes, 7,200 chevaux et mules, 11,073 ânes, 5,230 chameaux, 80,100 bœufs, 800,500 brebis [1].

1. Cylindre de Bellino, lignes 5-16; G. Smith, *History of Sennacherib from the cuneiform Inscriptions*, 1878, p. 24-29, Cf. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 298; Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 219-221.

Le cylindre de Taylor, après avoir parlé, dans le récit de la seconde campagne, d'une expédition contre un peuple de l'est et ensuite de la grande expédition contre l'Égypte, raconte une quatrième campagne dans le sud, en Babylonie, où un certain Suzub s'était posé comme roi de Bet-Yakin. Ce Suzub fut battu et prit la fuite. Alors Sennachérib attaqua Mérodach-Baladan, sorti du lieu où il s'était caché et de nouveau puissant.

Après avoir soumis la Babylonie, dans sa première campagne, le roi Sennachérib porta ses armes vers l'est, avant de se tourner encore vers l'ouest. La guerre contre les pays orientaux remplit la seconde année de son règne. En deux ans, il avait assuré ses frontières du midi et du levant; il pouvait maintenant porter son attention vers le couchant.

L'expédition contre l'Asie occidentale fut la troisième de son règne. Elle dut avoir lieu en l'an 701, quoiqu'on l'ait placée ordinairement entre l'an 714 et l'an 710, avant les découvertes assyriologiques. L'inscription qui nous en fait le récit est de l'éponymie de Belemuranni ou Belturani, en 691; la campagne contre la terre de Ḥatti était donc antérieure à cette date. Le cylindre dit de Bellino, exécuté en l'an 702, sous Nabuliḥ, ne la mentionne pas; elle n'avait donc pas encore eu lieu l'an 702. Sennachérib, à cette époque, n'avait encore fait que ses deux premières campagnes. La guerre syro-égyptienne, qui est la troisième, d'après les renseignements cunéiformes, trouve donc naturellement sa place en l'an 701 [1]

Cette date est confirmée par ce fait : d'après le canon de Ptolémée, Bélibus, que Sennachérib établit roi de Ba-

1. Voir G. Smith, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, mars 1870, p. 36.

bylone, comme il nous l'apprend lui-même dans le récit de sa première expédition, que nous avons rapporté, ne monta sur le trône qu'en 702 [1].

Le roi de Ninive se mit donc en marche, en 701, pour remettre sous le joug de son obéissance les rois des bords de la Méditerranée et en particulier Ézéchias.

A tous les griefs qu'il avait déjà contre le roi de Jérusalem et que nous fait connaître la Bible, s'en ajoute un autre dont l'Écriture ne parle pas; il nous est révélé par les textes cunéiformes qui ne mentionnent même que ce sujet de plainte contre Ézéchias. Des renseignements que nous fournissent les inscriptions assyriennes, il résulte que plusieurs des rois des bords de la Méditerranée, ceux de Sidon, d'Ascalon et de Juda et probablement aussi le roi vassal qui avait été établi à Samarie, avaient secoué le joug et s'étaient ligués non seulement entre eux, mais aussi avec l'Égypte, pour être capables de tenir tête à leur ennemi commun. A quel moment avaient éclaté ces manifestations d'indépendance, nous l'ignorons. C'était probablement après la mort de Sargon, qui avait dû paraître une occasion favorable pour s'affranchir de la domination étrangère. Malheureusement, ils n'avaient pu amener tous les princes chananéens et palestiniens à s'unir à eux. Ammon, Moab, l'Idumée se tinrent à l'écart; Arvad, Byblos, Azot, Gaza tinrent bon pour les Assyriens. A Accaron, le roi Padi se prononça aussi pour Sennachérib, malgré l'opinion publique, très hostile à l'étranger. Les habitants de la ville, indignés de sa servilité, s'empa-

1. Voir plus haut p. 186. Bélibus est Belibni. Le roi, placé par Sennachérib sur le trône de Babylone était originaire de cette ville, mais il avait été élevé dans le palais de Sargon. Voir Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 215, 226; G. Smith, *Assyria from the earliest times to the fall of Nineveh*, p. 111.

rèrent de sa personne et le livrèrent à Ézéchias pour qu'il le retînt prisonnier à Jérusalem. Le roi d'Assyrie fut sans doute instruit de tous ces faits par ceux qui continuaient à se reconnaître ses vassaux. Pénétré de la nécessité d'étouffer la révolte avant qu'elle eût eu le temps de prendre plus de développement, il se mit en campagne le plus tôt qu'il lui fut possible, après avoir assuré la sécurité de ses frontières, comme nous l'avons vu.

Il faut remarquer cependant que Sennachérib n'en voulait point directement à Ézéchias et à son peuple, autant qu'on avait pu le croire jusqu'ici. D'après ce que nous apprennent ses inscriptions, c'est moins contre lui que contre l'Égypte qu'il avait pris les armes. Il n'y avait alors au monde, comme le disait Isaïe avec une admirable justesse, que deux puissances et deux nations, l'Égypte et l'Assyrie [1] Entre les deux redoutables champions, c'était un duel à mort. Le Pharaon venait de souffler le feu de la révolte sur les bords de la Méditerranée, le grand roi prenait les armes pour le terrasser, comme l'avait déjà fait son père Sargon.

L'objectif de Sennachérib était donc bien plus vaste que le petit coin de la Palestine où régnait Ézéchias. Mais

1. Is., xix, 24. — Sur les expéditions assyriennes en Égypte, voir Hincks, *The Assyrian Saking of Thebes*, *Zeitschrift der morgenländischen Gesellschaft,* 1866, p. 13; H. Rawlinson, *Transactions of the Royal Society of Literature,* t. VII; Haigh, *Zeitschrift fur ägyptische Sprache,* 1868, p. 80; G. Smith, *Egyptian Campaigns of Esarhaddon and Assurbanipal,* 1868, p. 93; F. Lenormant, *Revue archéologique,* 1870, 1871; E. de Rougé, *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne,* t. I, p. 11; J. Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité, éclaircis par l'étude des textes cunéiformes,* dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* Première série, sujets divers d'érudition, 1869, t. VIII, p. 523 et suiv.

ce pays se rencontrait sur sa route, il voulait le soumettre; celui qui le gouvernait retenait prisonnier un de ses alliés, il voulait le châtier. La guerre de Juda n'était ainsi qu'un épisode dans le plan de l'Assyrien. C'est cet épisode qui est pour nous l'événement capital. Il devait d'ailleurs faire échouer tous les projets du fier conquérant.

Les livres des Rois, des Paralipomènes et Isaïe ont raconté la campagne de Sennachérib [1] Tout le monde sait par leur récit comment Ézéchias, effrayé de la puissance ninivite, envoya au redoutable monarque de riches présents à Lachis, comment ils ne satisfirent point le fils de Sargon, qui lui envoya, pour le sommer de se livrer à discrétion, son tartan, en assyrien *tur-ta-nu*, titre d'origine accadienne donné au généralissime des troupes, qui apparaît jusqu'à cinq fois comme nom de dignité dans la liste des éponymes [2], son rab saris, ou « chef des eunuques, » titre dont le second élément est probablement la traduction hébraïque du titre assyrien rab-lub, « chef du harem [3], » et son rab-šaqêh (Rabsacès), « chef des échansons. »

Le tartan et le rab-lub sont plus d'une fois nommés dans les textes cunéiformes l'un à côté de l'autre, mais

1. II (IV) Reg.. XVIII-XIX; Is., XXXVI-XXXVII; II Par., XXXII. Le récit des Rois et d'Isaïe est identique dans les termes.

2. Dans les listes des éponymes, le tartan vient immédiatement après le roi dans la dignité de *limmu*. Les cinq grands officiers de l'état, le tartan, le préfet du palais, le rabsaris, le *tukul* et le gouverneur du pays, deviennent régulièrement éponymes après le roi. Ils sont suivis ensuite des préfets des différentes villes. Voir D. Haigh, *Zeitschrift für ägyptische Sprache,* 1869, p. 119.

3. *Saris,* « eunuque, » n'a pas encore été trouvé sur les monuments assyriens.

on n'y rencontre pas le maître des échansons comme un grand dignitaire. Pour ce motif, M. Schrader croit que *rab-šaqêh* est une forme aramaïsée du titre de *rab-saq,* qui apparaît souvent dans les inscriptions comme celui d'un officier supérieur de l'armée [1]. Rab signifie « grand, » saq est l'idéogramme par lequel s'exprime *riš*, « tête, chef, » *rab-šaq* est donc le « grand chef. » On lit dans une inscription de Téglathphalasar : « J'envoyai mon officier, le *rab-šaq*, à Tyr, et Mitinna de Tyr lui (donna) 150 talents d'or. » Le rab-šaq aurait donc été une sorte de chef de l'état-major général, et il aurait été l'orateur de l'ambassade envoyée à Ézéchias, parce qu'il était au-dessous de la dignité du tartan de porter la parole et qu'un message aussi violent que celui de Sennachérib ne pouvait être mis dans la bouche du chef des eunuques. Sans contester ce qu'il y a d'ingénieux dans cette explication, il nous semble que, quoiqu'on n'envoyât point généralement le grand échanson dans les ambassades, le roi d'Assyrie a pu parfaitement le choisir en cette circonstance, parce qu'il le savait très apte à remplir la mission qu'il voulait lui confier, à cause de son habileté dans l'art de la parole, et de sa parfaite connaissance de l'hébreu [2]. Son titre est si souvent répété dans le récit

1. Téglathphalasar II donne à l'un de ses officiers le titre de Rab-šaqêh, *Western Asiatic Inscription,* t. II, pl. 67, ligne 66; G. Smith, *Assyrian Discoveries,* p. 264; Rodwell, *Records of the past,* t. V, p. 44.

2. II (IV) Reg., xviii, 26; Is., xxxvi, 12. C'est en s'appuyant sur cette circonstance, et sur l'allusion qu'il semble faire, II (IV) Reg., xviii, 25, aux prophéties d'Isaïe, viii, 7-8; x, 5-6, que plusieurs exégètes ont supposé que le rab-šaqêh était un déserteur juif ou un Israélite déporté des dix tribus. — M. D. Haigh a supposé que le rab-šaqêh est le personnage qui figure dans le canon des Éponymes sous le titre de *Takulu,* « serviteur. » De

biblique et son insolence avait si vivement blessé le patriotisme et le sentiment religieux des Hébreux qu'on ne peut guère admettre que *rab-šaqèh* soit une altération.

Quoi qu'il en soit, voici maintenant le récit de la campagne, tel qu'il est fait par Sennachérib lui-même :

COLONNE II.

34. Dans ma troisième campagne, dit le prisme hexagone de Taylor, je marchai contre la terre de Ḥatti (Syrie).

35. Luli, roi de Sidon, la terreur de ma majesté,

36. l'épouvanta, en un lieu éloigné

37 au milieu de la mer il s'enfuit; son pays à ma domination je soumis.

38. La grande Sidon, la petite Sidon,

39. Bitzitti, Sariptav, Mahalliba,

40. Ḥosah, Akzib (Ecdippe) [1], Acco [2],

41. ses villes fortes, ses places murées

42. et non fortifiées, ses temples,

43. la terreur des armes d'Assur, mon seigneur, les avait abattus. Ils se soumirent

44. à moi. Tubal sur le trône royal

45. je plaçai au-dessus d'eux et un tribut comme redevance envers ma majesté

cette sorte nous aurions dans le IV^e livre des Rois, XVIII, 17, les grands officiers de la couronne assyrienne, nommés dans le même ordre que dans le Canon. Il n'y manque que le préfet du palais, au sujet duquel M. Haigh fait la remarque suivante : « Les fonctions attachées au titre de préfet du palais exigeant la présence de cet officier à Ninive, il est remarquable que les trois officiers, le tartan, le rab saris et le rab saqê sont nommés dans IV Reg., XVIII, 17, dans le même ordre que dans le Canon v, comme étant de service auprès de la personne du roi et envoyés par lui en mission à Jérusalem. » D. Haigh, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1869, p. 120.

1. Jos., XIX, 29.

2. Jud., I, 31.

16. annuel, perpétuel, je leur imposai.
47. De Manahem de Samarie,
48. Tubal de Sidon,
49. Abdilit d'Arvad.
50. Urumélek de Gubal (Byblos),
51. Mitinti d'Azdod (Azot),
52. Buduil de Bit-Ammon,
53. Kamosnadab de Moab,
54. Malikram d'Édom,
55. tous les rois d'Aharri, tous (les rois) des bords (de la Méditerranée),
56. tous leurs riches présents et des choses précieuses,
57. en ma présence, ils apportèrent et ils me baisèrent les pieds.
58. Et Zidka d'Ascalon
59. ne s'était pas courbé sous mon joug; les dieux de la maison de son père, lui-même,
60. sa femme, ses fils, ses filles, ses frères, la famille de la maison de son père,
61. j'enlevai et je les envoyai en Assyrie.
62. Sarludari, fils de Rukibti, leur ancien roi,
63. sur le peuple d'Ascalon j'établis
64. et un tribut, comme signe de dépendance à l'égard de ma majesté, je lui imposai et il me rendit obéissance.
65. En poursuivant ma campagne, je marchai contre Beth-Dagon [1],
66. Joppé, Benêbarak [2], Azor,
67. les villes de Zidka, qui m'avaient refusé obéissance,
68. je les pris et j'en emmenai les habitants prisonniers.
69. Les chefs supérieurs, les grands et le peuple d'Amgarunna [3]

1. Jos., xv, 41.
2. Jos., xix, 45.
3. Amgarunna est, selon MM. Oppert (*Göttingische gelehrte Anzeiger*, 18 juin 1879, p. 774) et Ménant, la petite ville de Migron, au nord de Jérusalem; selon MM. Rawlinson, Talbot,

70. qui Padi, leur roi, tenant la foi et l'hommage
71. de l'Assyrie, avaient enchaîné dans les fers et à Ḥa-za-qi-ya-hu,
72. Ya-hu-da-ai (Ézéchias le Juif), l'avaient livré et avaient agi avec hostilité;
73. leur cœur fut saisi d'épouvante. Les rois d'Égypte
74. et les soldats, les archers, les chariots et les chevaux des rois de Méroé (Éthiopie) [1]
75. et des troupes innombrables s'étaient rassemblés et ils étaient venus

F. Delitzsch et Schrader, la ville d'Accaron, en hébreu 'Eqrôn, avec un aïn initial, Sepiante, Ἀκκαρών, l'une des cinq villes principales des Philistins et la plus septentrionale de toutes, située comme les quatre autres dans la riche plaine de la Séfélah. Cette dernière opinion nous paraît la vraie. Non seulement l'existence de Migron, comme ville ou village, est problématique aux yeux d'un certain nombre de géographes, qui pensent que ce nom peut désigner seulement un *précipice* ou un travail de fortification devant Gabaa ou Michmas (Voir Kiepert, *Bibel-Atlas, Onomasticon,* p. 42, 1859), mais eût-elle été une ville importante, ce qui n'est pas, elle ne peut être la localité dont il est question ici, ainsi que dans les textes d'Assaraddon et d'Assurbanipal qui la placent toujours au milieu des villes philistines. On ne peut pas admettre l'existence d'une ville royale indépendante, à quelques lieues à peine de Jérusalem, au cœur même de la Judée.

1. Cette ligne montre que c'était surtout sur leurs chevaux et leurs chariots que comptaient les Égyptiens et que c'était là aussi ce que redoutaient le plus les Assyriens. La cavalerie égyptienne inspirait également une confiance extrême aux Juifs : Is., XXX, 16; XXXI, 1, 3 :

Malheur à ceux qui descendent en Égypte pour [avoir du] secours
Et être sauvés par les chevaux,
Qui se confient dans les chariots, parce qu'ils sont nombreux
Et sur les [soldats] qui les montent, parce qu'ils sont forts...
Les Égyptiens sont des hommes, non pas Dieu;
Leurs chevaux sont chair, non pas esprit. Is., XXXI, 1, 3.

76. à leur secours, vis-à-vis d'Altaku [1],
77. Ils les rangèrent en bataille contre moi et les excitèrent (au combat).
78. Mettant ma confiance en Assur, mon seigneur,
79. je me battis avec elles et je les défis.
80. Le chef des chars et les fils des rois d'Égypte,
81. ainsi que le chef des chars des rois de Méroé,
82. je pris vivants, de mes propres mains, au milieu du combat. La ville d'Altaku
83. j'attaquai et la ville de Timnath [2], je les pris, et j'en emmenai les habitants prisonniers.

COLONNE III.

1. Contre la ville d'Amgarunna je marchai, je fis périr les chefs supérieurs,
2. les grands, qui avaient fomenté la révolte
3. et je fis empaler leurs cadavres sur les murs de la ville.
4. Les fils de la ville (les habitants) qui l'avaient opprimée et s'étaient livrés à des violences,
5. je les condamnai à la déportation; le reste (des habitants)
6. qui n'avaient point pris part à la rébellion et aux méfaits,
7. et n'avaient rien commis de répréhensible, je donnai l'ordre de les épargner.

1. Altaqu est l'Elteqê de Jos., XIX, 44, dans la tribu de Dan, dont la position n'avait pu encore être déterminée par aucun géographe, et qui est fixée très approximativement par ce précieux passage, qui montre qu'elle était située dans les environs d'Accaron et de Thimnath. Voir plus loin les observations de M. Oppert sur la situation de cette ville. On ne saurait confondre Altaqu avec Elteqôn, Jos., XVI, 59, car les deux armées assyrienne et égyptienne ne pouvaient se rencontrer que sur la route qui mène d'Afrique en Asie, le long de la Méditerranée.

2. Jos., XV, 10.

8. Padi, leur roi, du milieu de Ur-sa-li-im-mu (Jérusalem
9. je fis sortir et sur son trône
10. je le fis asseoir et un tribut comme (signe de ma) sou-
veraineté
11. je lui imposai. Et Ézéchias
12. le Juif, qui ne s'était pas prosterné à mes pieds,
13. quarante-six de ses places fortes, des bourgades et
tites localités
14. de son royaume, sans nombre,
15. avec des *pat-bu-us*... (engins de guerre inconnus)
16. l'attaque... avec des machines de siège je livrai l'assaut
17. et je les pris [1] 200,150 hommes et femmes,
18. des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, des
bœufs
19. et des brebis sans nombre j'emportai
20. et comme butin je distribuai. Lui-même, comme un
oiseau dans sa cage [2], dans Jérusalem,
21. sa capitale, fut enfermé; des tours autour d'elle [3]

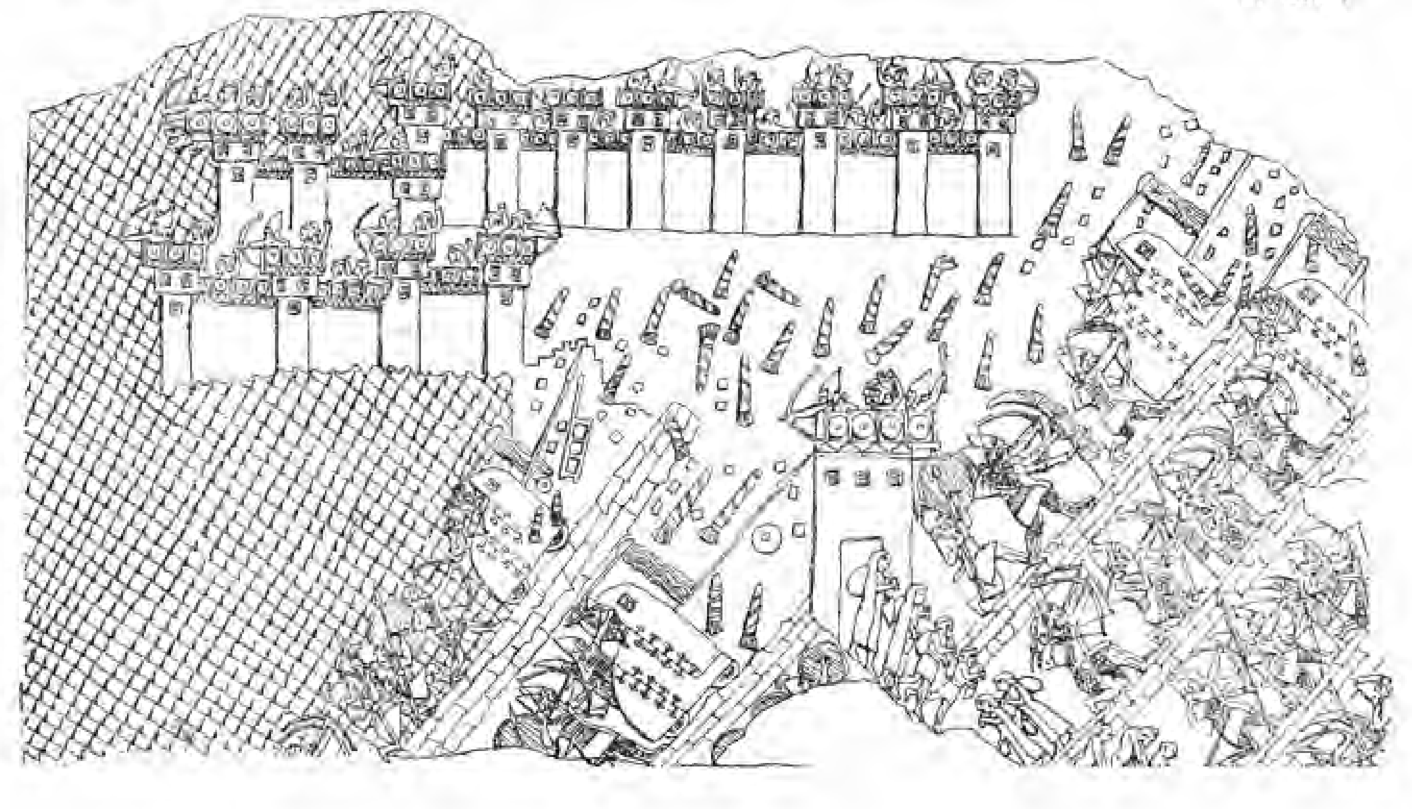
1. Voir, Planche LXIV, le siège de l'une des villes de Juda prises par Sennachérib, celui de Lachis, tel que lui-même l'a fait représenter. D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, 2e série, plate 21. Cf. dans le même Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 149, la description du siège d'une grande ville, d'après les monuments de Sennachérib.

2. Cf. Is., XXXI, 5, se servant d'une image analogue pour exprimer la protection divine :

Comme les oiseaux qui volent,
Ainsi Jéhovah Sabaoth protègera Jerusalem;
Il la protègera, il la délivrera; il passera (*a*) et la sauvera

3. Taylor traduit :
22. For he had given command to renew the bulwarks
23. of the great gate of this city.
Sur tout ce passage, voir Delattre, *Ézéchias et Sennachérib*, dans les *Études religieuses*, juillet 1877, p. 96 et suiv.

(*a*) פָּסֹחַ, *pâsôaḥ*, belle allusion à la première Pâque, *pascha*, פֶּסַח, *pĕsaḥ*. On peut dire que ce mot seul est une prophétie contre les Assyriens. En rappelant comment Dieu délivra son peuple, en faisant exterminer par son ange tous les premiers-nés de l'Égypte, il annonce le sort qu'il réserve à l'armée de Sennachérib.



22. il éleva et il empêcha de sortir par la grande porte de la ville. Et
23. je retranchai du milieu de son royaume, les villes dont j'avais fait les habitants prisonniers,
24. je les détachai et à Mitinti, roi d'Azot,
25. à Padi, roi d'Amgarunna et à Ismibil,
26. roi de Gaza, je les donnai; j'amoindris [ainsi] son royaume.
27. J'ajoutai à leur premier tribut, comme tribut de dépendance
28. envers ma souveraineté, une partie de leurs revenus (nouveaux);
29. c'est là ce que je leur imposai. Et lui, Ézéchias,
30. une puissante crainte de ma souveraineté le saisit,
31. (ainsi que) sa garnison et ses soldats, et les gens
32. que pour la défense de Jérusalem, sa capitale,
33. il avait pris. Il me paya un tribut,
34. trente talents d'or, huit cents talents d'argent, des métaux, des rubis,
35. DAG. DAK. SI, de grandes pierres *za-sun-mi*,
36. du bois (inconnu), des KA (ornements), ivoire (?) pour un trône, des (ornements)
37. des peaux de buffle, des cornes de buffle, du bois de santal (?), du bois d'ébène (?) de riches trésors et
38. ses filles, les femmes de son palais, ses serviteurs et
39. ses servantes, à Ninive, le siège de ma souveraineté,
40. il m'envoya. Pour le paiement du tribut
41. et pour faire sa soumission, il m'envoya ses ambassadeurs [1].

Dans l'inscription dite de Constantinople, les faits qu'on vient de lire sont résumés en trois courtes phrases :

1. Prisme de Taylor ou Cylindre C. de Sennachérib; *Cuneif. Inscript.*, I, 38-39, et Fried. Delitzsch, *Assyrische Lesestücke*, 2e édit., 1878, p. 100-103. G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 302-306; *The Assyrian Eponym Canon*, Extract XXXI, p. 131-136; *History of Sennacherib*, p. 53-64; Taylor, *Records of the past*, t. I, p. 37-41.

13. A Luli, roi de Sidon, je pris son royaume;

14. je mis à sa place sur le trône Tubal et je lui imposai un tribut;

15. je contraignis à la soumission le large district de la terre de Ya-hu-di (Juda) et Ḥa-za-qi-a-hu sar-su (Ézéchias, son roi [1].)

L'inscription des taureaux de Koyundjik, consacrée au récit des mêmes événements, les rapporte à peu près dans les mêmes termes, mais avec quelques détails de moins que le prisme de Taylor [2] Elle est conservée maintenant au British Museum. Voici la partie qui se rapporte à la guerre contre Ézéchias :

18. Dans ma troisième campagne, je marchai contre la terre de Hitta [Syrie]; la crainte à mon approche saisit Luli, roi de Sidon, et du milieu de la terre d'Aḥarri [Phénicie] à Yatnan [Chypre],

19. qui est au milieu de la mer, il s'enfuit et quitta son pays; je plaçai Tubal sur le trône de son royaume, j'établis sur eux un tribut pour ma majesté; les rois de l'Occident, tous, leur tribut abondant

20. comme présent, chacun pour sa ville, en ma présence ils apportèrent. Et Zidqa, roi d'Ascalon, qui ne s'était pas soumis à mon joug, les dieux de la maison de son père avec sa famille,

21. je pris et j'emportai en Assyrie. Sarludari, fils de Rukipti, le précédent roi, je plaçai sur le peuple d'Ascalon et je lui imposai le tribut dû à ma domination.

22. Dans le cours de mon expédition, j'ai pris et emporté la dépouille de ces cités qui ne s'étaient pas soumises à mon

1. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract XXXIII, p. 136.

2. Inscriptions des taureaux, 2 et 3, lignes 18-32; G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract XXXII, p. 136; Rodwell, *Records of the past*, t. VII, p. 61-63.

joug. Les chefs et le peuple de la ville d'Amgarunna qui, Padi, leur roi,

23. allié de l'Assyrie, de chaînes de fer avaient lié et livré à Ézéchias, roi de Juda, les ombres de la mort les couvrirent. Les rois d'Égypte rassemblèrent les archers,

24. les chariots et les chevaux du roi de Méroé [Éthiopie], une armée sans nombre. Sous les murs d'Altaqu je combattis avec eux et je les battis. Le chef des chariots,

25. les fils des rois d'Égypte avec les chefs des chariots des rois de Méroé, vivants, ma main les prit. D'Amgarruna j'approchai et les princes qui la révolte

26. avaient causée, je les fis périr par l'épée; les habitants de la ville qui s'étaient ainsi conduits envers moi, je les traitai comme une proie; le reste de ceux qui n'avaient rien fait [de mal], je les déclarai innocents. Padi, leur roi,

27. je ramenai du milieu de Jérusalem et sur le trône je le plaçai au-dessus d'eux et je lui imposai le tribut dû à ma domination. Ézéchias, roi de Juda, ne se soumit pas à mon joug.

28. 46 de ses villes, places fortes et cités avec leur territoire, qui étaient sans nombre, j'assiégeai, je pris, je pillai et je comptai comme butin. Lui-même, fut semblable à un oiseau dans sa cage, au milieu

29. de Jérusalem, la ville de sa royauté; des tours avec des soldats il éleva; ses villes, que j'avais pillées, du milieu de son pays je séparai et aux rois d'Azot, d'Ascalon,

30. d'Accaron et de Gaza je les donnai et je diminuai son territoire. En plus des tributs antérieurs, je lui imposai un don de leurs propres ressources, comme tribut. Ézéchias luimême, la terreur de l'approche

31. de ma majesté l'accabla, ainsi que les *urbi* et ses propres soldats et les [autres] soldats qu'il avait fait entrer dans Jérusalem, sa cité royale. Il consentit au paiement du tribut de 30 talents d'or et de 800 talents d'argent;

32. des métaux précieux, le trésor de son palais, ses filles, les femmes de son palais, les musiciens et les musiciennes,

il fit conduire à Ninive, la ville de ma puissance, et pour le paiement du tribut il envoya son ambassadeur [1]

Tels sont les récits assyriens de la campagne entreprise contre Ézéchias [2].

D'après le document qui nous donne le plus de détails, on voit que le but accessoire de l'expédition de Sennachérib était la soumission d'Accaron. Mais son effort principal devait se porter en réalité contre l'Égypte, dont la puissance était tout autrement redoutable que celle des villes palestiniennes révoltées, et si la bataille d'Altaku ne tient pas la principale place dans son récit, c'est qu'elle lui coûta cher et lui rapporta peu [3] Nous croirions volontiers que la prise d'Accaron n'est si exaltée que parce qu'elle fut le seul succès franc de toute l'expédition. La guerre contre Juda n'apparaît dans les inscriptions que sous une forme épisodique et rattachée au plan primitif de l'expédition par cette circonstance que le fidèle allié de Ninive, le roi d'Accaron, était prisonnier à Jérusalem. Nous ne serions pas étonnés que l'échec terrible éprouvé par le roi d'Assyrie devant Jérusalem ne l'eût porté à attribuer à la campagne de Judée un peu moins

1. Inscriptions des Taureaux, *Western Asiatic Inscriptions*, p. 12; Rodwell, *Records of the past*, t. VII, p. 61-63. — Cf. Smith, *Assyrian discoveries*, p. 295; *The Asyrian Eponym Canon*, Extract XXXII p. 136; *History of Sennacherib*, p. 67-68.

2. Les annales de Sennachérib contiennent vingt-huit noms géographiques qui se lisent aussi dans la Bible : Ḥatti ou la Syrie (l'ancien pays des Héthéens), Sidon, Sarepta, Tyr, Ḥosah, Akzib, Akko, Samarie, Arvad, Gebal ou Byblos, Azot, Ammon, Moab, Édom, Ascalon, Beth-dagon, Joppé, Bené-berak, Azor, Accaron, Juda, Jérusalem, l'Égypte, l'Éthiopie, Eltekéh, Timnah, Gaza, Lachis. On pourrait ajouter Bethzetta et Maḥalliba, G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 71-72.

3. Hérodote, II, 141; Josèphe, *Antiq. jud.*, X, I, 4, 5.

d'importance qu'elle n'en avait eu en réalité, car si Ézéchias n'était pas son ennemi le plus redoutable, surtout comparé au pharaon d'Égypte, il n'en est pas moins vrai que le fils d'Achaz avait soumis tout le littoral philistin jusqu'à Gaza [1], et ce prince devait être certainement de ceux contre lequel Sennachérib était le plus aigri, mais, pour dissimuler en partie ses mécomptes, il était nécessaire de n'attacher à la guerre contre Juda, dans les bulletins officiels, qu'une place tout à fait secondaire.

La campagne n'avait déjà été que trop malheureuse pour l'orgueilleux monarque. On voit, par les documents cunéiformes rapportés plus haut, que, grâce à la rapidité de ses mouvements, avant que la coalition de l'Égypte et des rois palestiniens eût pu entièrement se concerter et combiner ses forces, il avait battu Sidon et Ascalon et fait beaucoup de mal à Juda. Il était descendu alors jusqu'à Lachis, ville de la tribu de Juda, dans la partie méridionale du pays des Philistins. Là, il fit une halte, comme nous l'apprenons par la Bible et par l'inscription d'un bas-relief dont nous parlerons plus loin, se proposant sans doute d'y attendre les Égyptiens. Il n'osa point s'avancer plus avant, pour ne pas trop s'écarter de sa base d'opérations et ne pas laisser sur ses derrières des places ennemies aussi importantes qu'Accaron et Jérusalem. Il recula même, à l'approche de l'armée égyptienne, et remonta jusqu'à Altaku, entre Thimnath et Accaron, à peu près à la hauteur de Jérusalem, à l'ouest de cette ville [2]. C'est en cet endroit que se livra la bataille, et

1. II (IV) Reg., XVIII, 8; Oppert, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Sujets divers d'érudition*, t. VIII, 1re partie, p. 547.

2. « Il faut nous demander où fut le théâtre de cette bataille [d'Altaqu]... Or le livre de Josué nous donne, à ce sujet, les indications les plus précises, en énumérant les possessions du

elle se termina à l'avantage des Assyriens, mais à en juger par les sous-entendus et les omissions de Sennachérib lui-même, très importants dans ces récits, sa victoire ne fut pas brillante. Il mentionne la prise des princes égyptiens, mais, contrairement à l'usage des bulletins officiels ninivites, il ne donne point le nombre des tués et des

septième lot des fils d'Israël, qui échut à la tribu de Dan. Il y est dit, XIX, 41 : « Et le district de leur part fut Sarah et Estaol » et 'Ir Shemesh, et Shaalabim et Ayalon et Jitlah, et Élon et » Timnatha et Écron [Accaron], et Eltekeh et Gibbeton et Baa- » lath, et Ihoud et Bené-Berak et Gat-Rimmon, et Me-ha-larkon » et Harakon avec le district vis-à-vis de Joppé. » Le texte de Sennachérib nous informe qu'il vient de quitter Joppé, il cite ensuite *Banai Barqa,* qui est évidemment la biblique Bené-Beraq, בני־ברק, dont la forme assyrienne respecte même la gutturale *qof.* L'Assyrien se trouve donc devant Altaqû, et ce nom retrace complétement la forme hébraïque אלתקה, dont les Massorètes ont fait *Elteqeh,* mais que la version alexandrine a transcrit par Ἐλθεκώ. Dans un passage du livre de Josué, cette ville fut donnée aux Lévites, XXI, 23. Quant à la ville que les inscriptions cunéiformes nomment *Tamnâ*, elle est évidemment la Timnathah du texte de Josué. Cet endroit a toujours été identifié avec la ville de Timna, qui figure dans le même livre, XV, 10, comme ville située aux frontières extrêmes de Juda. Le nom de Timnathah se trouve aussi dans l'histoire de Samson, Jud., XIV, 2, et semble y désigner la même localité que dans le livre de Josué, puisque l'on dit qu'elle se trouvait dans le voisinage d'Ascalon, XIV, 19, et qu'on la rencontre en connexion immédiate avec Estaol et Sorah, Jud., XIII, 25, comme dans le récit du successeur de Moïse.... Josèphe nomme l'endroit toujours Θαμνά, précisément identique avec la forme assyrienne. Aujourd'hui on assimile cette localité à *Tibneh.* Nous pouvons donc affirmer que la bataille par laquelle le roi de Ninive se fraya le chemin vers l'Égypte eut lieu sur le territoire de la tribu de Dan, aux confins du district assigné aux fils de Juda. » J. Oppert, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, *Sujets divers d'érudition*, t. VIII, 1re partie, p. 549-551.

prisonniers et ne dit mot du butin gagné par les vainqueurs, ce qui marque que l'ennemi se replia en bon ordre. Cette victoire suffit cependant pour refouler l'armée du pharaon, et le roi d'Assyrie put s'emparer d'Accaron et de Thimnath, mais elle ne lui permit pas de prendre l'offensive et de poursuivre l'Éthiopien [1] Si ce ne fut pas un revers, ce ne fut pas un vrai succès : les deux antagonistes s'étaient mis également hors d'état de continuer la lutte.

La fortune de Sennachérib devait éprouver une plus grave atteinte devant Jérusalem. Son inscription ne l'avoue point en termes explicites : jamais roi d'Assyrie ou de Babylone, pas plus que pharaon d'Égypte, n'a confessé lui-même un échec, dans ses récits, qui avaient avant tout pour but sa glorification, mais, en cas de défaite, les textes offrent des lacunes et des réticences significatives, dont il est à propos de rechercher le but et de démêler l'artifice. Dans l'histoire du siège de Jérusalem perce un dépit mal dissimulé. Le grand roi parvint « à enfermer Ézéchias dans sa capitale, comme un oiseau

1. « Le passage cité [de l'inscription] parle d'abord des rois d'Égypte, au pluriel; mais ce qui suit montre que, parmi ces monarques, le texte assyrien distingue d'abord le roi de Méroé, puis celui qui dominait le pays du Nil inférieur, car, quelques lignes plus tard, il est question du roi égyptien. Il y avait donc deux rois, l'un du nord, l'autre du sud. Puis nous verrons, par le texte de la Bible, que le roi de Méroé est Tirhakah, lequel est nommé, dans les livres des Rois, roi d'Éthiopie, מלך כוש; et nous pouvons conclure avec certitude qu'à l'époque de l'invasion de Sennachérib, Tirhakah ne régnait pas encore sur l'Égypte. D'ailleurs Hérodote le dit expressément, et,... M. Brugsch a prouvé que le Séthon de l'historien grec n'est autre que le Sabatak des textes hiéroglyphiques. » J. Oppert, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Sujets divers d'érudition*, t. VIII, 1re partie, p. 551.

dans sa cage, » mais il n'ose pas affirmer qu'il réussit à y prendre l'oiseau, parce que la cage fut, par la protection de Dieu, une forteresse inexpugnable. Il le força, dit-il, à lui rendre Padi, le roi d'Accaron, son fidèle allié, à lui payer un tribut considérable et à lui rendre hommage par ses ambassadeurs, mais dans la narration de ces derniers faits, il y a un anachronisme volontaire, commis pour déguiser la vérité et pour donner le change sur l'issue malheureuse de l'entreprise. Il est vrai qu'il reçut d'Ézéchias le tribut dont il parle, mais ce fut à Lachis, non pas à Ninive; avant la bataille d'Altaku, non après le siège de Jérusalem [1].

En combinant les données bibliques avec les données assyriennes, nous pouvons, malgré les omissions et les inversions des scribes de Ninive, suivre la marche de Sennachérib dans toute sa campagne contre Juda. Après s'être rendu maître de Sidon et de son territoire jusqu'à Acco, Sennachérib était descendu au sud vers Ascalon, par la route qui longe la Méditerranée. On pourrait induire de ce que dit le prophète Isaïe, décrivant les ravages faits en Judée par son armée [2], que Sennachérib l'avait divisée en partant d'Acco et en avait dirigé une partie directement sur la Judée, par la plaine de Jezrael, peut-être pour imprimer plus de respect pour l'Assyrie aux colons de la Samarie qu'elle allait traverser, mais surtout pour que ces troupes pussent plus facilement avoir des vivres. Cependant il put aussi envoyer une division seulement de Lod (Lydda Diospolis), où il se porta de Joppé, en passant par Bené-Barak et Beth-Dagon. Tandis que de là il continuait sa route par Accaron et Azot vers

1. II (IV) Reg., XVIII, 14. Nous y reviendrons plus loin.
2. Is., X, 28-32.

Lachis, un corps détaché put prendre la route de Jérusalem par Bethoron, à moins qu'on aime mieux supposer qu'il se rendit avec toute son armée à Lachis et que c'est de là seulement qu'il envoya différents corps de troupes s'emparer des diverses places d'Ézéchias, parce que l'armée égyptienne n'était pas encore arrivée et qu'il ne voulait pas s'avancer plus loin à sa rencontre. Le livre des Rois nous dit seulement : « Sennachérib, roi des Assyriens, marcha contre toutes les places fortes de Juda et les prit [1] » Sennachérib lui-même nous apprend qu'il prit quarante-six places fortes, *irâni dannuti*, mais il ne les nomme pas. Les villes qu'énumère Isaïe [2], au moins celles dont nous connaissons la position, sont toutes au nord de Jérusalem, Aï, Machmas, Rama, Gabaath, Anatoth, Nob, mais ce sont aussi toutes les places fortes voisines de la capitale et nous ne croyons pas qu'on puisse en tirer par conséquent une indication très sûre de la marche suivie par l'invasion. Tout le pays fut envahi et inondé, comme le dit ailleurs le prophète [3], et s'il énumère les lieux fortifiés, qui étaient comme les forts avancés de Jérusalem, et les montre aux mains de l'ennemi, c'est pour faire mieux comprendre aux habitants de la capitale combien sera merveilleuse leur délivrance, opérée par la main toute-puissante de Jéhovah.

Il décrit dans les termes suivants les ravages commis par les redoutables soldats de Sennachérib :

Les routes sont désolées, les passants les abandonnent...
Le pays pleure et languit.
Le Liban est confus et fané,

1. II (IV) Reg., XVIII, 20 : Is., XXXVI, 1.
2. Is., X, 28, 29, 30, 32.
3. Is., VIII, 7-8.

Saron est comme un désert,
Basan et le Carmel ont perdu leur feuillage [1].

Ces déprédations des soldats de Sennachérib arrachent des cris d'indignation prophétique à Isaïe :

Malheur à toi, pillard ! Ne seras-tu point pillé ?
Dévastateur, ne seras-tu point dévasté?
Quand tu auras fini de piller, toi-même tu seras pillé,
Quand tu auras cessé de dévaster, toi-même tu seras dévasté [2]

Les circonstances qui précédèrent le siège de Jérusalem sont racontées par Isaïe et reproduites dans l'historien des Rois, avec une richesse de détails qui n'est point commune dans cette partie du récit biblique. Mais aussi la Providence de Dieu sur son peuple s'était rarement montrée d'une manière plus éclatante et plus merveilleuse.

Après que les troupes de Sennachérib eurent pris toutes les places fortes de Juda, Ézéchias fut effrayé. Un parti qui trouvait la résistance contre l'Assyrie insensée, et dont l'existence est indiquée par le discours du Rab-šaqêh, le pressa de se soumettre au vainqueur ; il s'humilia devant le grand roi et lui envoya des ambassadeurs.

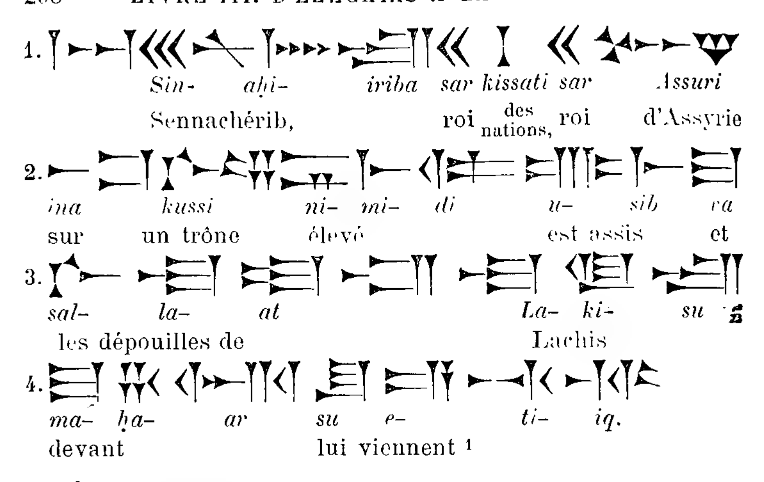
Les messagers d'Ézéchias trouvèrent Sennachérib à Lachis [3], dont les ruines subsistent encore aujourd'hui sous

1. Is., XXXIII, 8-9.
2. Is., XXXIII, 1.
3. Les inscriptions rapportées plus haut ne mentionnent pas Lachis, que nomment plusieurs fois les textes bibliques, II (IV) XVIII, 14, 17, mais un bas relief confirme explicitement le récit de l'Écriture, comme nous allons le voir.

le nom de Umm-Lachis, au sud-ouest de Bêt-Gibrin, l'ancienne Éleuthéropolis, dans la Séfélah, sur la route de Jérusalem à Gaza, passant par Éleuthéropolis et Églon. Comme la route d'Égypte se bifurquait au-dessus de Gaza et qu'un embranchement conduisait vers les cités philistines du nord, un autre dans la Judée, le quartier-général de l'armée assyrienne ne pouvait être mieux placé qu'à Lachis pour surveiller les mouvements de l'armée égyptienne, lors de son arrivée. La résistance inattendue que lui opposa Jérusalem ne fut peut-être pas étrangère au mouvement de retraite qu opéra, vers le nord, Sennachérib, à l'approche de l'armée égypto-éthiopienne : il jugea prudent de remonter jusqu'à Altaku, à la hauteur de Jérusalem, pour n'être pas pris, en cas de défaite, entre les soldats d'Ézéchias et ceux du roi d'Égypte. C'est probablement aussi le motif pour lequel il exigea la reddition de Jérusalem, comme nous allons le voir tout à l'heure.

Il semble n'avoir d'abord demandé, selon le récit du livre des Rois, qu'une somme d'argent, d'ailleurs très considérable, trente talents d'or et trois cents talents d'argent, qu'il reçut à Lachis. Sennachérib fit plus tard représenter cette scène à Ninive sur un bas-relief qui nous a été conservé. Le roi est assis sur son trône, tel que nous l'avons décrit plus haut [1], en un lieu planté d'arbres [2]. Un Juif est à genoux devant lui. Un autre, les mains suppliantes, est suivi d'un enfant nu et de deux personnages qui apportent les tributs au vainqueur. Au-dessus de ce tableau, on lit :

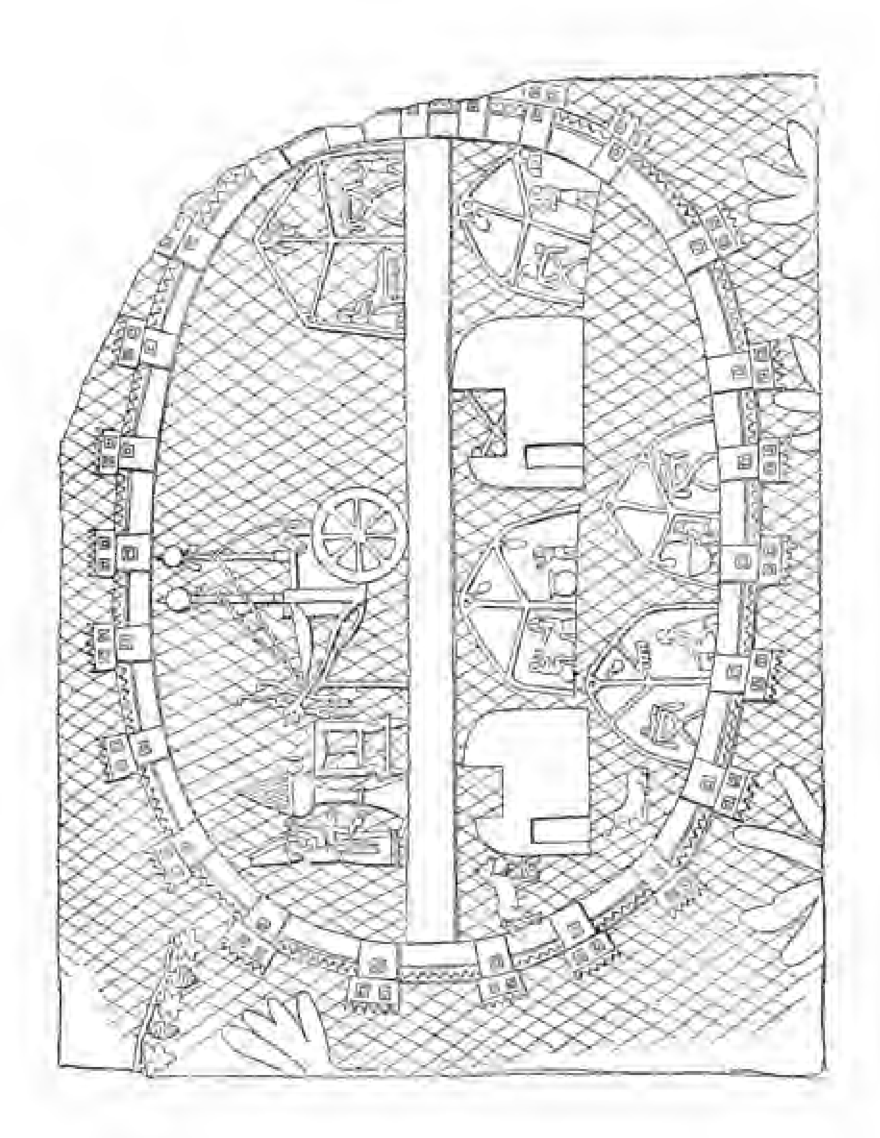
1. Voir p. 184-185.
2. Voir Planche LXIII, p. 185.




Le quatrième livre des Rois nous raconte cet épisode dans les termes suivants : « Sennachérib, roi d'Assyrie, monta contre toutes les villes fortes de Juda, et il les prit. Alors Ézéchias, roi de Juda, envoya au roi d'Assyrie, à Lachis[2], et il lui fit dire : « J'ai péché ; retire-toi de moi et ce que tu m'imposeras, je le donnerai. » Et le roi d'Assyrie imposa trois cents talents d'argent et trente d'or à Ézéchias, roi de Juda. Et Ézéchias donna tout l'argent

1. G. Smith, *History of Sennacherib*, 1878, p. 69; Oppert, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Savants étrangers*, t. VIII, 1re partie, p. 555. Le bas-relief est reproduit en entier, en frontispice, dans l'*History of Sennacherib* de G. Smith; en partie dans Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 150 et 152; Smith, *Dictionary of the Bible*, t. II, p. 560; Schenkel, *Bibel-Lexicon*, au mot Sennachérib; Gainet, *La Bible sans la Bible*. Ce monument fut découvert par M. Layard dans les ruines de Koyundjik; il est maintenant au Musée Britannique, comme nous l'avons dit plus haut, p. 185.

2. Voir, Planche LXV, d'après Layard, *Monuments of Nineveh*, 2e série, plate 24, le plan de Lachis (?), après sa prise par Sennachérib.



qui fut trouvé dans la maison de Jéhovah et les lames d'or dont il les avait couvertes et il les donna au roi d'Assyrie [1]

Il faut observer ici qu'il existe, en apparence, une contradiction par rapport aux sommes payées à Sennachérib, entre le cylindre de ce roi et le texte biblique. L'un et l'autre sont d'accord sur le nombre des talents d'or, qui est de trente, mais quant aux talents d'argent, l'écrivain sacré en mentionne trois cents, le document cunéiforme huit cents. Mais les deux récits ne diffèrent que par l'évaluation du talent ; les chiffres qu'ils donnent respectivement représentent la même valeur ou le même poids du métal précieux, car le talent hébreu valait deux talents faibles babyloniens et deux tiers, de sorte que trois cents talents hébreux font exactement huit cents talents faibles d'Assyrie [2] Les trente talents d'or équivalent à peu près à 462,200,000 francs de notre monnaie et les 300 ou 800 talents d'argent à 279,000,000. On voit que le tribut payé par Ézéchias était extrêmement lourd, mais non au-dessus des ressources métalliques de cette époque, ni au-dessus des exigences des Assyriens [3]

Sennachérib prit l'or et l'argent, mais il ne s'en contenta pas : il exigea de plus la reddition de la ville de Jérusalem et résolut d'en transporter les habitants dans une autre contrée [4]. Devant ces exigences excessives, le

1. II (IV) Reg., XVIII, 14-16.

2. Brandis, *Münz- Mass- und Gewichtssytem in Vorderasien*, Berlin, 1866, p. 98.

3. Salmanasar II, dans son inscription du monolithe, érigé à la source du Tigre, raconte qu'il reçut comme tribut, de Sangara, roi de Karkamis, trois cents talents d'or, cent talents d'argent, trois cents talents de cuivre, trois cents talents de fer, mille lingots de cuivre, etc.

4. II (IV) Reg., XVIII, 32.

courage d'Ézéchias se ranima, il refusa de se soumettre à des conditions si dures et se prépara à la résistance [1] Le second livre des Paralipomènes nous fait connaître ses préparatifs. Les Juifs coupèrent les conduits d'eaux, afin que les assiégeants n'eussent point de quoi boire ; ils restaurèrent les murs et réparèrent les lézardes ; ils rebâtirent les tours ; ils fortifièrent Mello, la cité de David ; ils se procurèrent des armes et s'inspirèrent tous de l'intrépidité de leur roi [2]. Sennachérib ne tarda pas à être informé de tout ce qui se passait dans la capitale de Juda. Pour forcer Ézéchias à en passer par sa volonté, le roi d'Assyrie qui avait besoin, afin d'assurer sa retraite, de la possession de Jérusalem, détacha aussitôt uu nouveau corps de troupes et l'envoya de Lachis contre cette ville, avec son tartan, son rab-saris et son rab-šaqêh. Il espérait sans doute intimider ainsi le monarque et ses sujets et les obliger de se rendre sans coup férir, car le siège d'une place forte, qui pouvait traîner en longueur, contrariait ses plans, en le privant d'une partie de son armée dont il avait besoin pour continuer sa campagne [3]. Aussi avait-il commandé à ses officiers de négocier avant de recourir à la force et de n'employer les armes qu'à la dernière extrémité.

Ils arrivèrent à la tête de leurs troupes du côté sud-ouest de Jérusalem, vers la porte de Jaffa [4], et s'arrêtèrent « près de l'aqueduc de l'étang supérieur, dans le chemin qui conduit au champ du foulon. » Là, ils demandèrent à parler au roi. Celui-ci leur envoya trois des

1. II (IV) Reg., xviii, 20.
2. II Par., xxxii, 3-6.
3. II (IV) Reg., xviii, 21.
4. Cf. Delitzsch, *Biblisches Commentar über den Prophet Jesaia*. 1866, p. 125, 252 et 354.

principaux personnages de sa cour. Rabsacès leur communiqua alors le message de celui qu'il appelle le « grand roi, » *hammĕlĕk haggâdôl*, traduisant en hébreu le titre que prenait le roi d'Assyrie dans tous ses protocoles, *sarru rabu* [1] : Juda doit se soumettre à sa puissance [2], parce que l'Égypte, sur la force de laquelle il compte, est comme un de ces roseaux brisés qui croissent sur les bords du Nil : ils blessent la main qui s'en sert imprudemment comme d'appui [3]. Jérusalem ne peut compter que sur ses propres ressources, et elle est si affaiblie qu'elle ne pourrait pas même trouver deux mille cavaliers. Elle peut encore moins espérer en Jéhovah, car c'est Jéhovah lui-même qui a dit au roi d'Assyrie : « Marche contre ce pays et détruis-le [4]. »

1. « Rab-Shakeh... begins his address witth the titles that occur again and again upon the monuments. There can be no doubt that we have the genuine words of the envoy before us. » Sayce, *Critical Examination of Isaiah XXXVI-XXXIX on the Basis of recent Assyrian Discoveries, The Theological Review*, January 1873, p. 23.

2. Isaïe fait allusion au langage arrogant du rab-šaqê, XXXIII, 19.

3. II (IV) Reg., XVIII, 17. « Tous les égyptologues qui se sont occupés de cette question n'ont pas en soin de remarquer l'importance de ce dernier passage, dit M. Oppert. Encore ici le roi d'Éthiopie ne paraît pas, mais évidemment le grand échanson ninivite fait allusion à la bataille d'Altakou, où le roi d'Égypte vit tomber entre les mains de Sennachérib ses fils et une partie de son armée. Les paroles du roi assyrien même montrent que cette ambassade est postérieure au fait d'armes dont nous avons donné texte, et la victoire seule a pu dicter ces hautaines paroles. Mais le passage des Rois n'a été rendu intelligible que par les inscriptions cunéiformes qui ont transmis à la postérité les faits auxquels a trait le discours biblique de l'Assyrien. » *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Sujets divers d'érudition*, t. VIII, partie I, p. 553-554.

4. L'orateur reconnaît ici que Jéhovah est véritablement Dieu.

A ces mots, les envoyés d'Ézéchias, affligés des paroles que disait Rabsacès de Jéhovah, l'interrompirent et le prièrent de ne point parler en hébreu, mais en araméen, afin de n'être point compris du peuple qui écoutait sur les murs de la ville. Mais Rabsacès, heureux de saisir l'occasion d'ameuter le peuple et de forcer ainsi Ézéchias à se soumettre au roi d'Assyrie, cria à haute voix au peuple, en langue judaïque, de ne point écouter Ézéchias qui faisait passer son intérêt personnel avant celui des habitants. Il leur promit que Sennachérib les traiterait avec indulgence, qu'il leur laisserait quelque temps de répit, et que la transmigration (qui leur avait été annoncée) se ferait dans un pays où ils n'auraient point à regretter leur ancienne patrie. Le secours de Jéhovah, que leur promettait Ézéchias, n'était qu'un vain leurre, car les dieux de Hamath, d'Arpad [1], de Sépharvaïm, d'Ana, de Hava et de Samarie elle-même n'avaient point sauvé ces villes des armes de l'Assyrie [2].

« Cette phrase, dit M. Oppert, cadre encore complétement avec les idées religieuses des Assyriens, qui, loin de nier l'existence des autres dieux, les subordonnaient seulement à la toute-puissance du dieu Assour. Assaraddon nous révèle à ce sujet un trait curieux; il enlève les dieux des Arabes, écrit sur les idoles les louanges d'Assour et les rend ensuite à leurs propriétaires. » J. Oppert, *ibid.*, p. 554-555.

1. Arpad est souvent nommé dans les textes cunéiformes, sous la forme Ar-pad-du. Cette ville était située au nord d'Alep, là où sont les ruines actuelles de Tell Erfâd.

2. « Toutes ces paroles, dit M. Oppert, portent le cachet de la rédaction assyrienne comme la suite des exhortations du grand échanson; il insiste sur la faiblesse du dieu d'Israël, et il rappelle la phrase habituelle des textes, qui ne se trouve pourtant pas dans ce récit, *que la crainte immense du dieu Assour entraîne les peuples*. L'orateur ninivite ne se laisse pas décourager, d'ailleurs, par les prières discrètes des fonctionnaires juifs ; il crie plus haut

Il est facile d'imaginer l'émoi que durent causer à Jérusalem les menaces de Rabsacès. Quelques années auparavant, quand Rasin de Damas et Phacée d'Israël marchaient contre la ville, ses habitants tremblaient comme les feuilles des arbres dans une forêt agitée par le vent [1] Quelle devait donc être maintenant leur terreur à l'approche des farouches soldats assyriens? On se redisait avec effroi, dans les rues de la cité, tout ce qu'on savait de leurs cruautés et de leur barbarie. Le souvenir de la ruine de Samarie et de la déportation des dix tribus était encore vivant. La prise de la ville, c'était pour les uns la mort; pour les autres, les femmes et les enfants, l'esclavage; pour la capitale, l'incendie; pour le temple, le temple si cher à tous les vrais enfants d'Israël, la profanation et la ruine.

En entendant le discours de Rabsacès, le peuple néanmoins resta muet. Il comprenait sans peine que si Ézéchias avait tout à perdre, la déportation, à laquelle le fier conquérant l'avait condamné auparavant, et qu'on lui promettait d'adoucir en l'établissant dans un pays abondant en vignes et en oliviers, serait pour lui le plus grand des malheurs et qu'il fallait se résigner aux plus durs sa-

encore et développe, en hébreu, devant le peuple qui l'écoute sur les murs, ses idées sur le bonheur matériel que leur apporterait la domination du roi assyrien, et sur la faiblesse des dieux auxquels d'autres villes ont eu confiance. *Où sont les dieux de Hamath et d'Arpad, où les dieux de Sépharvaïm, de Hamath et d'Ivah? Ont-ils sauvé Samarie de nos mains?* Nous savons, en effet, que les villes de Hamath et d'Arpad avaient été enlevées par Sargon, et cela dans sa seconde campagne, immédiatement après la prise de Samarie. » J. Oppert. *loc. cit.*, p. 554. Cf. Delattre, *Les Inscriptions historiques de Ninive et de Babylone*, 1879, p. 16, et *Études religieuses*, mai 1877.

1. Is., VII, 2.

crifices pour l'éviter à tout prix. Mais il était surtout indigné des blasphèmes vomis contre Jéhovah, quoique, selon l'ordre du roi, il ne répondit rien.

Pendant ce temps, l'anxiété n'était pas moins grande à la cour. Cependant, dans ce péril extrême, toute la piété d'Ézéchias se ranima dans son cœur, et plus il se sentait faible contre le tout-puissant monarque, plus il redoubla de confiance en Jéhovah. En s'alliant avec les princes philistins et avec l'Égypte, il avait agi contrairement aux conseils du prophète Isaïe et aux ordres de Dieu, qui avait toujours désapprouvé cette politique, inspirée par la défiance envers lui. De là quelque froideur entre Ézéchias et Isaïe. Mais maintenant qu'il ne peut plus mettre son espérance que dans le ciel et qu'il comprend la faute qu'il a commise en ne suivant pas les conseils du prophète, le roi de Jérusalem envoie des messagers à Isaïe pour lui raconter ce qui s'est passé et lui demander ce qu'il convient de faire. Isaïe lui fit cette réponse qui ramena un peu de calme dans le cœur du roi : « Voici ce que dit Jéhovah : Ne crains point les paroles » que tu as entendues, par lesquelles les serviteurs du » roi d'Assyrie m'ont blasphémé. Je vais lui envoyer un » esprit, il apprendra une nouvelle, il retournera dans » son pays et je le ferai tomber par le glaive dans son » propre pays [1] »

Fortifié par ces paroles, Ézéchias repoussa avec fermeté les demandes de Sennachérib, et Rabsacès retourna auprès de celui qui l'avait envoyé pour lui annoncer que sa mission avait échoué et prendre de nouveaux ordres.

Le roi d'Assyrie n'était plus alors à Lachis. Il avait

1. Is., XXXVII, 6-7. Voir ce qu'avait déjà prophétisé Isaïe auparavant, XXXI, 8-9 ; XXXIII, 3.

commencé son mouvement en arrière et s'était porté sur Lobna [1] Les explorateurs modernes n'ont point retrouvé les traces de cette localité, mais nous savons par le livre de Josué [2] qu'elle appartenait à la tribu de Juda et par l'*Onomasticon* d'Eusèbe qu'elle était située dans la région d'Éleuthéropolis, peut-être au nord-ouest de Beit-Djibrin (Éleuthéropolis), au nord-est de Lachis, à l'endroit appelé par les croisés *Blanche Garde*, aujourd'hui Tell-es--Safieh [3]

C'est à Lobna que Sennachérib apprit que l'armée de Tharaqa (Tharaca), roi d'Éthiopie, était proche. Dans ses inscriptions, il ne nomme point ce roi éthiopien, mais il nous explique bien pourquoi la Bible parle du roi d'Éthiopie et non du roi d'Égypte, en nous disant que le roi de Méroé, c'est-à-dire de Kusch ou d'Éthiopie, était dans cette expédition le principal personnage, et que ce furent ses archers, ses chevaux, ses chariots contre lesquels il eut à combattre. Le successeur de Sennachérib, Assaraddon, fit la guerre à ce même roi, qui, à l'époque de ce dernier, était non seulement roi d'Éthiopie, mais aussi roi d'Égypte. Assurbanipal le nomme Tar-qu-u [4] Sur les monuments hiéroglyphiques, il s'appelle Teharka [5].

1. II (IV) Reg., XIX, 8.
2. Jos., X, 29; XV, 42.
3. F Delitzsch, *Comm. über Jesaia*, p. 361. La plupart des géographes prennent Tell-es-Safieh pour Mizpeh, Alba Specula. — M. Oppert croit que Lobna est Péluse, *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, t. VIII, 1re partie, p. 556-557.
4. Smith, *History of Assurbanipal*, 15, 52; 19, 85; Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 203.
5. Voir le nom hiéroglyphique de ce roi dans Bunsen, *Aegyptens Stelle*, t. II, planche XI. — D'après M. de Rougé, la dynastie de Sabacon, à laquelle appartient Tahraka, était « la descen-

L'arrivée de l'armée ennemie ne fit qu'augmenter dans le roi d'Assyrie le désir d'en finir promptement avec Jé-

dance d'un rameau thébain, détaché du tronc à la suite de quelque révolution que nous ne pouvons pas encore préciser et qui avait implanté au fond de la Nubie la langue, les mœurs et la religion de la mère-patrie. » *Étude sur les monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne,* novembre 1872, p. 11. Les commencements de Tharaqa sont encore obscurs. C'est le troisième roi de la dynastie éthiopienne, mais il n'était héritier direct ni de Sabakon, le premier roi, ni de Šabatak, le second. Il s'empara par la force du trône des pharaons, après n'avoir régné d'abord que sur l'Éthiopie; il offre les monuments qu'il élève, à Ammon, en récompense de ce qu'il l'a fait monter sur le trône d'Horus; le nom de l'Égypte est mentionné par lui, au milieu de ses conquêtes, sur les murailles mêmes des temples thébains. Voir encore d'autres preuves dans M. de Rougé, *Étude sur les monuments de Tahraka,* p. 14. Il nous a laissé également le souvenir de ses victoires en Asie. « La statuette de Tahraka, que possède le musée du Caire, dit M. de Rougé, est couverte à sa base, par les cartouches des peuples qu'il avait vaincus... Ce sont les *Šasu,* Arabes, les *Ḥeta* ou Syriens du nord, *Aratu, Aradus* la phénicienne, *Kati,* les Phéniciens, *Assur,* son principal ennemi, et même *Naharaïn* ou la Mésopotamie. Il n'est pas dans l'habitude des Égyptiens de consigner sur leurs monuments des victoires imaginaires; ils se contentent de taire leurs défaites. On a donc ici la preuve certaine des victoires de Tahraka, contre les Assyriens... La célèbre campagne où il délivra Ézéchias, en faisant reculer précipitamment le roi d'Assyrie, paraît avoir précédé son intronisation comme roi d'Égypte, car le comput officiel de ses années ne commence, dans ce pays, qu'en 692 avant Jésus-Christ, d'après le témoignage très certain de la chronologie des Apis. A ce moment, le livre des Rois, II (IV) Reg., XIX, 9, ne le nomme pas *pharaon,* il le qualifie simplement *Mëlek Kuš,* roi de Cousch. » *Ibid.,* p. 13. Il paraît avoir joui longtemps du fruit de ses victoires, car ce n'est que vers 670, la 23e année de son règne, qu'Assaraddon envahit l'Égypte. L'expédition de Tahraka, d'après les données égyptiennes, « dut avoir lieu vers l'an 701, c'est-à-dire sept ou huit ans avant le commencement de son comput chronologique comme roi d'Égypte. » *Ibid.,* p. 16.

rusalem par la voie des négociations. Il renvoya à Ézéchias Rabsacès, porteur d'un second message, mais sans pouvoir pourtant se résoudre à lui faire des concessions.

Le roi d'Assyrie s'efforçait de persuader au roi de Juda que sa confiance en Dieu était vaine, parce qu'aucun peuple n'avait été délivré par ses dieux de ses mains. Outre quelques-unes des villes conquises dont il parlait dans son premier message, il en nomme de nouvelles : Gozan, Haran, Réseph, Éden, Télassar [1]

Isaïe rassura Ézéchias contre les menaces du roi d'Assyrie : « Voici ce que dit Jéhovah, Dieu d'Israël : « La » prière que tu m'as faite sur Sennachérib, roi d'Assyrie, » je l'ai exaucée. » Voici la parole que Jéhovah a dite sur lui : ... « Qui as-tu insulté et qui as-tu blasphémé? » Contre qui as-tu élevé la voix et porté les yeux? » Contre le Saint d'Israël... C'est pourquoi je mettrai un

Cette date est précisément celle que nous avons donnée plus haut, d'après les monuments assyriens, pour la date de la campagne de Sennachérib contre Ézéchias.

1. Is., XXXVII, 2. Nous avons déjà rencontré ailleurs plusieurs de ces noms. Sur Haran, voir t. I, p. 361 ; sur Gozan, voir plus haut, p. 145. Réseph était une ville de Mésopotamie plusieurs fois mentionnée dans les textes cunéiformes sous la forme Ra-ṣa-ap-pa, au milieu d'autres villes de Mésopotamie, Nisibe, Arrapha et Amid ; ou bien avec Arrapha, Isan et Gozan. Schrader. *Keilinschriften und Geschichtsforschung,* p. 167. — Éden est nommé, sous la forme *Adennu, Inscription de Salmanasar à Khurkh, Western Asiatic Inscriptions*, t. III, pl. 8, col. II, l. 87 ; Sayce, *Records of the past,* t. III, p. 99. Télassar, *Tul-As-su-ri*, « Colline d'Assur, » était située dans la Babylonie, d'après ce qu'on peut conclure d'une inscription de Téglathphalasar, qui nous apprend qu'on y rendait un culte au dieu babylonien Marduk (Mérodach) et qui paraît la placer non loin de Babylone. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 203-204. Voir *Inscription d'Assaraddon,* col. II, l. 23, *Western Asiatic Inscriptions*, t. I, pl. 45 ; Talbot, *Records of the past,* t. III, p. 113. Cf. t. I, p. 426.

» cercle à tes narines et un mors à tes lèvres, et je te
» ramènerai par le chemin par lequel tu es venu... »
Voici ce que dit Jéhovah du roi d'Assyrie : « Il n'entrera
» point dans cette ville, il n'y lancera aucune flèche, il ne
» se présentera point contre elle ; il s'en retournera par
» le chemin par lequel il est venu, il n'entrera point
» dans cette ville, dit Jéhovah [1] »

Sennachérib ne commença jamais en effet le siège de Jérusalem. Après avoir rapporté le discours d'Isaïe à Ézéchias, le texte sacré ajoute simplement : « Et il arriva cette même nuit qu'un ange de Jéhovah sortit et tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes du camp des Assyriens, et quand on se leva le matin, ce n'étaient que des cadavres. Et Sennachérib partit, s'en alla et s'en retourna, et il se tint à Ninive [2]. »

Hérodote confirme à sa manière le désastre de l'armée assyrienne. Voici ce qu'il raconte :

« Après Anysis, un prêtre de Vulcain, nommé Séthos, monta, à ce qu'on me dit, sur le trône. Il n'eut aucun égard pour les gens de guerre et les traita avec mépris, comme s'il eût dû n'en avoir jamais besoin. Entre autres outrages, il leur ôta les douze aroures de terre que les rois, ses prédécesseurs, leur avaient donnés à chacun par distinction ; mais, dans la suite, lorsque Sanacharib, roi des Arabes et des Assyriens, vint attaquer l'Égypte avec une armée nombreuse, les gens de guerre ne voulurent point marcher au secours de la patrie. Le prêtre, se trouvant alors fort embarrassé, se retira dans le temple, et se mit à gémir devant la statue du dieu, sur le sort fâcheux qu'il courait risque d'éprouver. Pendant qu'il

1. II (IV) Reg., xix, 20-33.
2. II (IV) Reg., xix, 35. Le texte sacré ne dit pas si l'armée de Sennachérib était encore à Lobna.

déplorait ainsi ses malheurs, il s'endormit, et crut voir le dieu lui apparaître, l'encourager et l'assurer que, s'il marchait à la rencontre des Arabes, il ne lui arriverait aucun mal, et que lui-même il lui enverrait du secours. Plein de confiance en cette vision, Séthos prit avec lui tous les gens de bonne volonté, se mit à leur tête et alla camper à Péluse, qui est la clef de l'Égypte. Cette armée n'était composée que de marchands, d'artisans et de gens de la lie du peuple : aucun homme de guerre ne l'accompagna. Ces troupes étant arrivées à Péluse, une multitude prodigieuse de rats de campagne se répandit la nuit dans le camp ennemi et rongea les carquois, les arcs et les courroies qui servaient à manier les boucliers ; de sorte que, le lendemain, les Arabes étant sans armes, la plupart périrent dans la fuite. On voit encore aujourd'hui, dans le temple de Vulcain, une statue de pierre qui représente ce roi, ayant un rat sur la main avec cette inscription : *Qui que tu sois, apprends, en me voyant, à respecter les dieux* [1] »

Josèphe, après avoir rappelé, dans son *Histoire des Juifs*, le témoignage d'Hérodote, en cite un autre plus précieux encore, car il est d'un historien de la Mésopotamie. « Bérose, qui a écrit l'histoire des Chaldéens, fait aussi mention de Sennachérib, dit qu'il était roi des Assyriens et qu'il avait fait la guerre dans toute l'Asie et dans l'Égypte. Voici de quelle sorte il en parle : Sennachérib trouva à son retour d'Égypte que son armée avait été diminuée de cent quatre-vingt-cinq mille hommes par une peste, envoyée de Dieu, la première nuit après qu'elle eut commencé à attaquer Jérusalem de force

1. Hérodote, II, 141, traduction Larcher, édition de 1802, t. II, p. 116-117.

sous la conduite de Rabsacès, et il en fut si touché, que, dans la crainte de perdre encore ce qui lui restait, il se retira en très grande hâte dans Ninive, capitale de son royaume[1] »

Ni Hérodote ni Bérose ne sont d'accord, pour les détails, avec la Bible, mais on ne peut nier qu'ils ne rapportent l'un et l'autre le même fait en le défigurant un peu. Nous ignorons, du reste, de quelle manière l'ange exterminateur fit périr les Assyriens. Il en est qui pensent que ce fut par une peste surnaturelle, comme le disent Josèphe et Bérose[2]. De quelque façon que Dieu ait exterminé les ennemis de son peuple, ce qui est certain, c'est que la ruine de l'armée de Sennachérib fut un grand miracle[3].

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XI, II, traduction Arnauld d'Andilly, édit. de 1681, p. 236.

2. « Qu'il nous soit permis de faire remarquer ici, dit M. l'abbé Darras, que, dans le langage dé l'Écriture, la mention de l'ange exterminateur implique d'ordinaire l'idée de la peste. » *Histoire générale de l'Église*, t. III, p. 48, note. Cf. I Par., XXI, 15.

3. Larcher, qui avait nié ou au moins atténué le miracle, dans la première édition de sa traduction d'Hérodote, se rétracta plus tard et il donne de sa rétractation les raisons suivantes : « Je trouve [cette opinion d'une peste naturelle] non seulement dénuée de vraisemblance, mais encore absolument fausse. 1° Dans les environs de Péluse, il n'y avait pas d'eaux stagnantes, par conséquent point d'émanations putrides qui pussent corrompre l'air et altérer la santé des Assyriens. 2° Supposé qu'il y en ait eu, comment auraient-elles pu causer la mort, en trois jours, à 185,000 hommes ? Il aurait fallu pour cela un miracle, au moins aussi grand que celui que rapporte l'Écriture. En cherchant à décréditer les Livres Saints, on tombe, sans s'en apercevoir, dans des absurdités révoltantes. » *Histoire d'Hérodote*, 1802, t. II, p. 477. La première raison donnée par Larcher n'est pas vraie, s'il s'agit de Péluse, où il y a, en réalité, des marécages, mais elle l'est s'il est question de Lobna en Palestine. Quant à la seconde raison, elle est inattaquable.

Sennachérib garde le plus profond silence, dans ses documents, sur les causes de son retour à Ninive et sur la manière dont il l'effectua, confirmation indirecte mais très significative du désastre qui anéantit son armée.

Une autre confirmation indirecte de l'échec de Sennachérib nous est fournie par les inscriptions assyriennes : Vers cette époque ses expéditions militaires sont interrompues, quoique les Élamites ravagent les frontières méridionales de l'Assyrie. Il est peu vraisemblable qu'ils eussent eu tant d'audace, si la puissance de Sennachérib n'avait pas été alors ébranlée [1]

« Sennachérib, le roi d'Assyrie, dit l'historien sacré, retourna à Ninive et y demeura. Et pendant qu'il adorait Nisroch, son dieu [2], dans son temple, Adrammeleck et Sarasar, ses fils, le tuèrent à coups d'épées, et Assaraddon, son fils, régna en sa place [3] »

Ce qui est raconté dans la première partie de ce passage est confirmé par les textes assyriens, mais a été souvent mal compris, à cause de la concision du récit. Plusieurs ont cru que Sennachérib n'avait plus fait de guerre après son expédition désastreuse en Palestine. Il y en a même qui ont soutenu qu'il avait péri peu de temps après son retour à Ninive [4] Ce sont là autant de

1. G. Smith, *Assyria*, p. 125 ; Budge, *Records of the past*, t. XI, p. 46.

2. Sennachérib paraît avoir eu une dévotion particulière à Nisroch, ce qui nous explique pourquoi le texte sacré l'appelle particulièrement, son *dieu*. On lit dans une inscription de Sennachérib : « Par les oreilles ouvertes que le dieu Nisroch m'a données. » Budge, *Records of the past*, t. XI, p. 46.

3. (IV) Reg. XIX, 35-37 ; Is., XXXVII, 37-38.

4. C'était même là l'interprétation générale des commentateurs, avant les découvertes assyriologiques. Il est dit, Tobie, I, 24, au sujet de Sennachérib : *Post dies quadraginta quinque occi-*

fausses interprétations du récit biblique. Sennachérib vécut encore dix-huit ou dix-neuf ans environ après son échec [1] Les désastres qu'il avait essuyés en Palestine l'avaient rempli d'une telle terreur qu'il ne porta plus ses armes dans l'ouest, malgré son honneur qu'il avait à venger. « Jamais le vaincu... ne revint sur les bords de la Méditerranée, » dit M. Oppert [2], mais, s'il se rendit à Ninive, comme nous l'apprend la Bible, d'accord avec l'assyriologie, il n'y resta pas cependant immobile. Il enregistre encore dans ses Annales cinq expéditions militaires, grandes et petites, toutes dans la direction du nord, de l'est ou du sud [3]. Mais elles furent comme non

*derunt regem filii ipsius.* On avait cru qu'il fallait compter ces quarante-cinq jours à partir de son retour de Judée, mais il faut les compter à partir de la spoliation de Tobie, racontée dans les versets précédents. Delitzsch, *Commentar über Jesaias* p. 371 ; Gutberlet, *Das Buch Tobias,* p. 83.

1. Cf. Ménant, *Annales des Rois d'Assyrie,* p. 238.

2. *Mémoires de l'Acad. des Inscrip.,* 1869, t. VIII, 1re partie, p. 559.

3. M. G. Smith suppose que Sennachérib fit de 694 à 690 une autre campagne dans l'Asie Occidentale. Il s'appuie sur les passages suivants :

1.... marche d'une armée......
2... leur grand tribut.........
3.. ils apportèrent. Kapanu...
4..... place des trésors d'elle....
5... reine d'Arabie et les dieux d'elle....
6.... pendants d'oreille, pierres....
7..... parfums abondants....
8.... et rois, yeux de...
9.... emportèrent ces villes.....

G. Smith, *From broken Memorial Tablet, The Assyrian Eponym Canon,* Extract XXXIV, p. 136-137. Cf. p. 68 ; *History of Sennacherib,* p. 137-138.

*a.* Édom, la ville forte d'Arabie,

avenues pour les Asiatiques occidentaux, qu elles n'intéressaient en aucune façon, puisqu'il n'osa plus marcher contre eux. Plusieurs de ces guerres eurent lieu contre la Babylonie, contre Nabu-šum-iskun, fils de Mérodach Baladan II, que Sennachérib prit vivant dans la bataille.

Les textes cunéiformes sont muets sur la nature de la mort de Sennachérib, peut-être à cause du parricide qui mit fin à ses jours [1], mais les abréviateurs de Bérose parlent comme la Bible. Alexandre Polyhistor ne nomme que « Ardumusanus, » c'est-à-dire Adrammélech, comme meurtrier de Sennachérib, mais Abydène mentionne aussi « Nergilus, » qui fut tué par son frère « Adramelus, » lequel fut tué lui-même par son frère « Axerdis » (Assaraddon). Il n'est point douteux que Nergilus ne soit Sarazer. Ce dernier mot est un nom raccourci, dans lequel le nom divin est supprimé, comme cela arrive aussi quelquefois en hébreu [2].

*b.* que Sennachérib, roi d'Assyrie,
*c.* le père qui m'a engendré, avait prise
*d.....* ses biens et ses dieux
*e.* avait emporté en Assyrie.

*Id. ibid.*, Cylindre d'Assaraddon, Extract xxxv, p. 137. Cf *History of Sennacherib*, p. 138-139. Mais si Sennachérib retourna en Arabie, il ne reporta plus ses armes en Phénicie ou en Palestine.

1. M. Fox Talbot, qui a publié dans les *Records of the past* t. III, p. 103 et suiv. deux inscriptions d'Assaraddon, pense que la première contenait le récit du meurtre de Sennachérib, dans une partie qui est perdue.

2. « Pendant les neuf dernières années de son règne, dit M. G. Smith, Sennachérib demeura à Ninive, où il bâtit un palais pour son fils, Assur-munik ou Assur-mùlik, probablement l'Adrammélek du livre des Rois, qui était devenu l'héritier du trône après la mort de son fils aîné, Asur-nadin-sum, 694 avant Jésus-Christ. » *Assyria*, p. 125.

Nous en avons en assyrien bon nombre d'exemples : *Habal-uṣur*, « (Dieu) protège le fils » : *Naṣir-habal*, « (Dieu), protège le rejeton » ; *Balut-su-usur* (Balthasar), « (Dieu), protège sa vie » ; *Irib-aḥi*, « (Dieu) a augmenté les frères », etc [1] Seulement, à cause du polythéisme de la religion assyrienne, nous ne savons pas ordinairement en pareil cas quel est le nom de dieu qui est sous-entendu. Le nom conservé par Abydène nous le révèle ici, c'est Nirgal, en sorte que le nom complet dont le premier élément nous a été conservé dans la Chronique d'Eusèbe et les deux derniers dans la Bible, était *Nirgal-sar-uṣur* « Nergal, protège le roi. » C'est un nom semblable que les Grecs ont altéré sous la forme si connue de Nériglissor. Le fils parricide, on le voit, fut loin de réaliser la prière que renfermait son nom.

Le nom de Nisroch, dans le temple duquel Sennachérib fut assassiné, n'a pas été rencontré écrit phonétiquement, mais on pense que ce dieu est désigné par l'idéogramme BIT. A, dont le second signe a quelquefois la valeur syllabique *ruk*, ce qui amène à conclure qu'il est ajouté comme complément phonétique à BIT pour en déterminer la prononciation Nis-ruk. M. Schrader interprète Nisruk par « le distributeur de grâces, le donateur, » de la racine *surak* [2] ; M. Oppert, par « celui qui associe, celui qui renoue les liens du mariage [3] »

Les fils dénaturés ne jouirent pas du fruit de leur crime ; ils furent obligés de s'enfuir en Arménie et d'a-

1. Voir encore d'autres exemples, Schrader, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXVII, 1872, p. 154-156.

2. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1872, p. 167.

3. *Expédition en Mesopotamie*, t. II, p. 339. Sur le dieu Nisroch, voir aussi F. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens*, p. 149.

bandonner le trône à leur frère Assaraddon. L'histoire confirme encore ici la Bible [1]

« Sennachérib peut être regardé comme le type du monarque oriental. Tous les vices qui caractérisent les despotes de l'Orient, l'orgueil, l'arrogance, la cruauté et la soif du pouvoir étaient poussés chez lui à l'extrême : il n'avait pas le génie de Sargon, son père, dont le caractère et le règne rappellent Darius, fils d'Hystaspe ; il ressemblait plutôt à Xercès... Son portrait a été tracé en quelques traits vifs et fidèles dans les beaux passages des livres des Rois et d'Isaïe... Son règne violent et cruel eut la fin qu'il méritait, dans la mort qui lui fut donnée par la main de ses propres enfants [2]. »

1. II (IV) Reg. xix, 37. Cf. Bérose, dans Josèphe, *Antiq. jud.*, X, ii.

Par un hasard singulier, le testament de Sennachérib nous a été conservé. C'est le plus ancien testament connu. Le texte original en a été publié dans les *Western Asiatic Inscriptions*, t. III, pl. 16, nº 3. Il fait d'Assaraddon, son fils, qui devait être son successeur, son principal légataire. En voici la traduction : « Moi, Sennachérib, roi des nations, roi d'Assyrie, j'ai donné des chaînes d'or, des provisions d'ivoire, une (coupe) d'or, des couronnes et des chaînes, toutes les richesses, dont il existe des monceaux, le cristal et autres pierres précieuses et les pierres d'oiseaux, un maneh et demi, deux *kibi* et demi, selon leur poids, à Assaraddon, mon fils, qui a depuis été nommé Assur-ebil-mukin-pal, selon mon désir ; le trésor du temple d'Amuk et de (Nebo-) irik-erba, *ka-nu-ur-a-ni* (les harpistes) de Nébo. » H. Sayce. *Records of the past*, t. I, p. 136. Budge, *The history of Esar-haddon, son of Sennacherib, king of Assyria, B. C.* 681-668, *translated from the cuneiform inscriptions upon cylinders and tablets in the British Museum collection*, *together with original texts, grammatical analysis of each word, explanations of the ideographs by extracts from the bi-lingual syllabaries and lists of Eponyms*, in-8º, Londres, 1880, p. 14-15.

2. G. Smith, *Assyria*, p. 126.

## CHAPITRE II.

### ASSARADDON.

Assaraddon était fils de Sennachérib, comme nous l'apprend le livre des Rois. « Assur-aḥ-iddin (Assur a donné un frère), roi d'Assyrie, fils de Sennachérib, roi d'Assyrie, » dit-il sur ses briques. Il succéda à son père en 681, et régna jusqu'en 668, époque où il abdiqua en faveur de son fils, Assurbanipal, ainsi que nous l'apprend ce dernier dans son histoire, publiée par M. George Smith [1]

Assaraddon était un des fils cadets de Sennachérib. Il paraît avoir été absent de Ninive, lors du meurtre de son père. Il résolut de disputer l'empire de vive force aux parricides, Adrammélek et Sarazer. Des deux côtés, on rassembla une armée nombreuse; une bataille décisive se livra dans la terre de Hanirabbat, près du haut Euphrate; la victoire se prononça en faveur du vengeur du parricide [2].

Pendant son règne de treize ans, Assaraddon répara l'échec que les armes de son père avaient éprouvé en Palestine. Après avoir passé les huit premières années de son règne à recouvrer les pays perdus par Sennachérib, il résolut d'en finir avec la puissance égyptienne et de mettre ainsi un terme aux entraves qu'elle avait apportées jusque-là aux développements de la domination ni-

1. *History of Assurbanipal*, p. 8-20.
2. G. Smith, *Assyria*, p. 127.

nivite, probablement l'an 672 avant J.-C. C'est ce que nous apprend vaguement le protocole d'une inscription sur brique de Schérifkhu : « Moi, Assaraddon, le grand roi, le roi puissant, le roi des nations, le roi du pays d'Assur, le suzerain de Babylone, le roi des Sumir et des Akkad, *le roi des rois d'Égypte*, de Pa[tros, la Thébaïde], d'Éthiopie, j'ai bâti le palais de Tarbis pour l'habitation d'Assurbanipal, fils du grand roi. »

Ce même Assurbanipal, pour qui était construit ce palais, nous raconte explicitement les victoires qu'avait remportées son père en Égypte :

52. Tahraka, roi d'Égypte et d'Éthiopie,
53. dont Assaraddon, roi d'Assyrie, le père qui m'avait engendré, avait accompli la défaite,
54. et avait pris en sa possession le pays ; et lui, Tahraka,
55. le pouvoir d'Assur, d'Istar et des grands dieux, nos seigneurs,
56. avait méprisé et il s'était confié à sa propre puissance
57. contre les rois et les gouverneurs qu'au milieu de l'Égypte,
58. le père qui m'avait engendré avait établis; pour les tuer, les piller
59. et s'emparer de l'Égypte, il marcha contre eux.
60. Il entra et s'établit dans Memphis,
61. la ville que le père qui m'avait engendré avait prise et aux frontières
62. d'Assyrie avait ajoutée... [1].

Tahraka, qui n'était pas encore roi d'Égypte, mais seulement d'Éthiopie, quand il s'était mis en marche pour aller combattre Sennachérib [2], l'était devenu

1. Cylindre A, colonne I ; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 15-16. Cf. *id.*, *Egyptian Campaigns*, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1868, p. 94.

2. II (IV) Reg., XIX, 9. Voir plus haut, p. 215.

depuis, et il y avait vingt ans qu'il gouvernait en paix les Égyptiens, quand eut lieu l'invasion assyrienne.

L'armée égyptienne était allée au-devant des Assyriens en Phénicie pour leur barrer le passage.

1. Assaraddon, roi d'Assyrie, ses soldats et son camp ... guerre...
2. Contre les hommes de l'Égypte vont combattre, avec Tarqu (Tahraka)
3. roi de Kuš (Éthiopie), et les soldats qui combattent avec lui, combat et guerre sont faits.
4. En faisant combat, bataille et guerre, Assaraddon, roi d'Assyrie, ses forces
5. envoie contre Tarqu, roi de Kuš, et les hommes, ses alliés
6. les rangs sont.... le renversement de
7. Tarqu il fait, gloire et pouvoir....
8. sur lui il gagne. Assaraddon, roi d'Assyrie, sa vie
9. fuite de Tarqu... il foule aux pieds [1]

Une autre copie mutilée de cette inscription dit que la bataille eut lieu dans les environs d'Ascalon, au pays des Philistins [2]

Après cette victoire, Assaraddon « pénétra par Péluse dans la vallée du Nil, il battit les Éthiopiens et les dispersa si complétement que Tahraka dut s'enfuir jusqu'à Napata. Memphis tomba entre les mains des ennemis, Thèbes fut pillée : les statues des dieux et des déesses, les parures des prêtres et des prêtresses, tout le matériel du culte fut envoyé en Assyrie et consacré comme trophée dans les temples. [Assaraddon] s'occupa ensuite d'organiser

1. « From unpublished fragment. Probable date B. C. 673. Tablet in bad condition, translation not litteral. » G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract XXXIX, p. 141.

2. *Ibid.*, p. 141.

le pays à la mode assyrienne : il rendit l'indépendance aux vingt petits princes qui se partageaient le territoire de l'Égypte, leur imposa à chacun un tribut séparé et plaça à leur tête, comme chef de la confédération, [Néchao] I[er], roi de Saïs... [Néchao] était, comme la plupart des hommes de sa race, un prince actif, remuant, prêt à tout oser pour arriver au but que poursuivait depuis un siècle l'ambition héréditaire de sa famille, la restauration de l'ancienne monarchie égyptienne. Il n'éprouva aucun scrupule à se faire l'allié des Assyriens, puisque cette alliance lui valut la suprématie sur les autres princes et la restitution de Memphis. Afin de prévenir un retour offensif des Éthiopiens, [Assaraddon] plaça dans les forteresses des garnisons sémitiques, puis reprit le chemin de Ninive. L'abaissement de l'Égypte, que tous ses prédécesseurs avaient préparé inconsciemment, se trouvait accompli [1] » Ces événements se passaient en 672. « Ce fut le premier des rois d'Assyrie qui prit le titre de roi d'Égypte et de Kousch [2] »

Ainsi se trouvait accomplie la prophétie d'Isaïe :

J'armerai l'Égyptien contre l'Égyptien,
Le frère combattra contre le frère,
L'ami contre l'ami,
La ville contre la ville,
Le royaume contre le royaume [3]...

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient,* 2e édit., p. 427-428.

2. Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie, loc. cit,*, p. 561. — Cf. E. de Rougé, *Étude sur les monuments de Tharaka*; *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne,* novembre 1872, p. 16.

3. L'Égypte était alors très divisée, comme nous venons de le voir, et Néchao combattit, avec ses Égyptiens, dans les rangs de

Et je livrerai l'Égypte à un maître farouche,
Un roi puissant dominera sur elle,
Dit le Seigneur, Jéhovah Sabaoth...
Les rois [1] de Zoan (Tanis) sont devenus insensés,
Les rois de Noph (Memphis), sans intelligence...
L'Égypte est asservie à Assur [2]

Lorsque Assaraddon fit son expédition contre l'Égypte, Ézéchias n'était plus roi de Juda. Il était mort en 696, et son fils Manassé l'avait remplacé sur le trône. Nous ignorons de quelle manière le traita le roi d'Assyrie, lors de son passage en Palestine, mais il le compte parmi ses tributaires. Assaraddon dit dans la grande inscription de son cylindre :

l'armée d'Assaraddon, contre les Égyptiens qui étaient dans l'armée de Tahraka. L'antique royaume des pharaons fut partagé, à cette époque, en vingt petits royaumes qu'Assaraddon reconnut comme tels et dont les inscriptions de son fils Assurbanipal nous font connaître les rois : 1° Néchao, roi de Saïs et de Memphis ; 2° Sarludari, roi de Zihanu (Sin ou Péluse) ; 3° Pisan-hor, roi de Natho ; 4° Paqruru, roi de Pisabtu ; 5° Pukunanni-hapi, roi d'Athribis ; 6° Nahké, roi de Henens ; 7° Petubaste, roi de Zoan (Tanis) ; 8° Unammon, roi de Natho ; 9° Haisiésés, roi de Zabnut ; 10° Buaima, roi de Mendès ; 11° Scheschonk, roi de Busiris ; 12° Tafnacht, roi de Bunubu ; 13° Pukkunanni-hapi, roi d'Ahni (Héracléopolis) ; 14° Ipti-hardesu, roi de Pizatti-hurunpiku ; 15° Necht-hor-ansini, roi de Pi-salidinut ; 16° Bukur ninip, roi de Pahnuti ; 17° Ziha, roi de Siout ; 18° Lamintu, roi de Chemnis ; 19° Ipsi-madu, roi de Tain (Abydos) ; 20° Manti-mi-anhé, roi de Nia (Thèbes). La lecture de tous les noms propres n'est pas certaine. Voir Oppert, *Mémoire*, *loc cit.*, p. 577.

1. שרים, *śarim*, porte le texte d'Isaïe , xix, 11, 13. Le texte assyrien donne le même titre de *sar* à tous les rois que nous venons d'énumérer dans la note précédente.

2. Is., xix, 2 et suiv. Cette prophétie s'applique aux campagnes d'Assurbanipal, fils d'Assaraddon, contre l'Égypte.

J'appelai 22 princes de la terre de Ḥatti (Syrie et Phénicie), qui habitent sur les côtes de la mer et au milieu de la mer, je les mandai tous.

Une autre inscription énumère les noms de ces 22 rois, dont plusieurs sont intéressants à connaître pour l'histoire biblique.

12. J'appelai les rois de Ḥatti et de (la partie de) mon empire au delà de la mer;
13. Baal, roi de Tyr; *Mi-na-si-'i sar ir Ya-hu-di*, Manassé, roi de Juda;
14. Kadumuh, roi d'Édom, Mussuri, roi de Mo(ab);
15. Zilli-bil, roi de Gaza; Mitinti, roi d'Ascalon;
16. Ituzu, roi d'Amgarunna (Accaron), Milkiasaph, roi de Gébal (Byblos);
17. Matanbaal, roi d'Arvad; Abibal, roi de Samarie;
18. Buduil, roi de Bit-Ammon; Aḥimélek, roi d'Azot;
19. ce sont là douze rois des côtes de la mer. Ikistu (Ægiste), roi d'Idalie;
20. Pi-ta-gu-ru (Pythagore), roi de Citium [1]; Kinyras (?) roi de Salamine;
21. Itu-ander, roi de Paphos; Irisu, roi de Soli;
22. Damantes, roi de Kurii (Curias); Garmisu, roi de Tamissus;
23. Damusi, roi d'Amathonte;
24. Unasagusu, roi de Limenia; Buhli, roi d'Aphrodisium;

1. Rapprochons, en passant, de ce nom, la tradition curieuse qui se trouve deux fois consignée dans la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe : « Pythagoras sapiens fertur ea tempestate sub his (regibus, précisément Sennachérib et *Asordan* ou Assaraddon) extitisse, » dit Polyhistor, l. I, c. v, nº 3, ap. Migne, *Patrol. gr.*, t. XIX, col. 119. — « Hic primus (Axerdis = Assaraddon), dit Abydène, *ib.*, c. IX, col. 123-124, mercenarias copias contraxit, in quibus miles erat Pythagoras, Chaldææ sapientiæ assecla. »

25. Ce sont là dix rois de la terre de Yatnan (Chypre) au milieu de la mer :
26. En tout vingt-deux rois de la terre de Ḥatti sur les côtes de la mer et au milieu de la mer;
27. je les mandai tous [1].

Le cylindre relatant le tribut des 22 rois a été fait sous l'éponymie d'Atarel de Lachir, c'est-à-dire en 672. L'expédition d'Assaraddon contre l'Égypte eut lieu cinq ans avant son abdication.

Voici les fragments d'une autre inscription d'Assaraddon qui se rapporte à une campagne de ce prince dans le pays des Philistins, à une époque incertaine, entre 600 et 673, et à ses campagnes contre l'Égypte :

1. Furent donnés les vaisseaux que Baal et son peuple.... qui étaient en Philistie et dans le voisinage,
2. de toute l'Assyrie.... qui étaient au milieu des vaisseaux d'Assaraddon, roi d'Assyrie, lui
3. et les gens désignés qui étaient au milieu des vaisseaux, au milieu d'eux,... leurs noms...
4. Voici les forts et les routes qu'Assaraddon, roi d'Assyrie, détermina à Baal, son serviteur,

1. Cylindre brisé d'Assaraddon, *Western Asiatic Inscriptions*, t. III, p. 16; G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract XXXVII, p. 139-140 ; il donne comme date probable l'an 680; Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 245; Talbot, *Records of the past*, t. III, p. 107-108; J. Halévy, *Journal officiel*, Académie des Inscriptions, 27 octobre et 3 novembre 1880, p. 10664 et 10767; E. Budge, *History of Esarhaddon*, p. 102-109. Voir aussi dans *The Assyrian Eponym Canon*, l'Extract XXXVI du cylindre d'Assaraddon, col. I, p. 137-139, où il raconte la prise de Sidon et la déportation des Sidoniens en Assyrie. Il dit :

27. Je rassemblai tous les rois de la terre d'Aḥarri
28. et des bords de la mer, tous.

Cf. Fox Talbot, *Records of the past. Inscription of Esarhaddon*, t. III, p. 107-108.

5. à la ville d'Accho et de Dor, dans le district de Philistie, toutes,...

6. et dans les villes du voisinage de l'Assyrie, à côté de la mer, toutes;

7. .... la ville de Gebal, le Liban et les villes qui étaient sur la montagne, toutes;

8. ... Assaraddon, roi d'Assyrie, Baal, les serviteurs,...

9. ... roi d'Assyrie, donna.... [1]

Il est à croire que le roi de Juda paya le tribut à Assaraddon en cette circonstance.

Assaraddon mentionne aussi un roi de Samarie, Abibaal [2], parmi ses tributaires. Aucun roi de Samarie ne paraît plus, après Abibaal, sur les monuments. Un éponyme, dont nous lisons le nom en l'an 645 (?), sous le règne d'Assurbanipal, Nabu-sar-aḥi-su, y figure comme gouverneur de Samarie [3] Par conséquent, à cette époque, il n'y avait plus de roi dans cette ville. C'est donc dans l'intervalle que l'ancienne capitale d'Israël avait définitivement perdu ses rois [4]

Ce fait est important pour expliquer une prophétie d'Isaïe qui était jusqu'ici restée fort obscure. Quand Achaz était menacé dans Jérusalem, en 734, par Phacée d'Israël et Rasin de Damas, le prophète Isaïe dit au roi de Juda : « Encore 65 ans et Éphraïm sera dispersé et ne formera plus un peuple » [5] Ussher et des Vignoles avaient déjà soupçonné que le terme de 65 ans prophétisait la dépor-

1. From Tablet of Esarhaddon, G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, Extract XXXVIII, p. 140.

2. G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon,* Extract XXXVII, p. 139, ligne 17

3. G. Smith, *ibid.*, p. 128.

4. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 321 et suiv.

5 Is., VII, 8.

tation dont parle Esdras [1], d'une population étrangère à Samarie, du temps d'Assaraddon, roi d'Assyrie [2] Leur hypothèse devient un fait certain par les inscriptions assyriennes et le passage d'Isaïe est définitivement expliqué. « Osnappar le grand et le puissant, » dont parle Esdras [3], est Assurbanipal, dont le nom a été défiguré dans la prononciation perse, comme l'a expliqué M. Gelezer [4] ; il fut associé au trône [5] en 669, terme des 65 ans d'Isaïe.

Le livre d'Esdras nous fait connaître une autre particularité de l'histoire d'Assaraddon. Il nous apprend que ce prince avait transporté en Samarie des prisonniers qu'il y avait envoyés des pays orientaux. En s'adressant à Zorobabel, ces hommes lui disent : « Depuis les jours d'Assaraddon, roi d'Assyrie, qui nous a conduits en ce lieu [6]. » Les inscriptions de ce monarque ne nous racontent point ce fait d'une manière expresse pour la Samarie, mais elles le supposent, car elles parlent des hommes emmenés de Palestine en Assyrie et de la mer de l'Orient en Occident. Après avoir mentionné sur un cylindre la défaite d'Abdimilkut, roi de Sidon, il continue :

24. Ses hommes et ses femmes, qu'on ne peut compter,
25. Les bœufs, les brebis, les ânes,
26. je les emmenai en Assyrie,
27. et je rassemblai tous les rois de la terre de Ḥatti (Syrie)
28. et des bords de la mer...
29. (une ville) je leur fis bâtir;

1. I Esd., IV, 2.
2. Voir Gesenius, *Commentar über den Jesaja*, t. I, p. 286 et suiv. Cf. G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, p. 169.
3. I Esd., IV, 10.
4. *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1875, p. 81.
5. G. Smith, *The Assyrian Eponym Canon*, p. 163 et suiv.
6. I Esd., IV, 2.

30. je t'appelai 'Ir-(Aṣsur)-aḥiddina (ville d'Assaraddon).
31. Les habitants des montagnes
32. et de la mer de l'Orient, déportés par nos guerriers,
33. je les établis en ce lieu;
34. j'établis sur eux mes dignitaires, mes gouverneurs [1].

Ce fut probablement vers l'époque de sa campagne d'Égypte qu'Assaraddon transporta en Samarie les peuplades dont les descendants, du temps de Zorobabel, dénoncèrent au roi de Perse comme des rebelles les Juifs qui avaient refusé de les associer à la reconstruction du temple de Jérusalem. La suite du passage d'Esdras, que nous avons indiqué plus haut [2], nous fait connaître leur nationalité et les inscriptions cunéiformes nous permettent d'expliquer le récit biblique. Ces déportés sont, dans la lettre rapportée par l'auteur sacré, « les Dinéens, les Apharsathachéens, les Terphaléens, les Apharséens, les Erchuéens, les Babyloniens, les Susanéchéens, les Diévéens et les Élamites. »

« Ces noms, dit M. F Lenormant, ont beaucoup embarrassé les anciens commentateurs, qui ne savaient comment expliquer la plupart d'entre eux, mais aujourd'hui, sauf un seul, les Terphaléens, nous les avons dans les inscriptions cunéiformes et nous pouvons constater qu'ils sont tous en rapport avec les dernières campagnes de Sennachérib, d'où provenaient sûrement les captifs fixés dans l'ancien royaume d'Israël par Assaraddon [3] »

On peut diviser ces captifs en trois groupes : 1° Les Chaldéens, représentés par les Babyloniens et les gens

1. *Western Asiatic Inscriptions*, pl. 45, col. 2; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 244; Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 241 ; E. Budge, *History of Esarhaddon*, p. 36-37.
2. I Esd., IV, 9.
3. *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 64.

d'Érech ; — 2° Les captifs de la Susiane et de l'Élymaïde, c est-à-dire les Susanéchéens, les Élamites, et les Apharsatachéens, les Dinéens et les Apharséens ; — 3° Enfin les Diévéens ou *Dayi*, habitants de la Perse septentrionale.

Sennachérib et son fils Assaraddon avaient fait la guerre dans tous ces pays. L'une des dernières expéditions de Sennachérib avait été dirigée contre le pays de *Da-ai-i*, situé dans des montagnes « où aucun de ses prédécesseurs n'avait pénétré, et qui n'avait jamais été soumis [1] » M. Norris a identifié avec raison [2] les *Da-ai-i* avec les *Daoi*, tribu de montagnards qu'Hérodote signale dans le nord de la Perse [3] et M. Lenormant a reconnu ces *Da-ai-i* dans les *Deayê* du livre d'Esdras.

Le nom d'Élam, étendu par les Assyriens et par la Bible à l'ensemble de la Susiane, désignait spécialement la partie de cette contrée appelée par les Grecs Élymaïde. — Les *Sušanekê*, ou habitants de Suse, nous apparaissent dans la forme même des inscriptions indigènes, où ils sont appelés *Šu-ši-na-ak*. — Les *Dinayê*, qui figurent les premiers comme signataires de la lettre à Artaxercès contre les Juifs, sont les descendants des déportés de la ville de Din, située au milieu des montagnes de la Susiane [4] — Les *Afarsayê*, sont les gens de *Hafarti*, dénomination qui, dans la version médique des grandes incriptions de Behistoun et de Nakch-i-Roustam, s'applique à l'ensemble de la Susiane, mais a dû être dans l'origine le nom d'une tribu spéciale. — Les *Afarsatkayê* n'ont pas encore été trouvés dans les textes cunéiformes. Sir Henry Rawlinson,

1. F Lenormant, *Lett. assyr.* t. I, p. 68; *Manuel*, t. II, p. 102.
2. *Assyrian Dictionary*, t. I, p. 212.
3. I, 125.
4. Citée dans un prisme d'Assurbanipal.

coupant leur nom en deux, en fait « les Hafar de la Sittacène[1] »

C'est là tout ce que nous apprennent les inscriptions d'Assaraddon, par rapport à l'histoire sacrée. Ce roi mourut en 668, laissant le trône à son fils Assurbanipal, qu'il avait déjà associé à l'empire[2].

1. *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XV, p. 239, note 1. — F. Lenormant, *Lettres assyriol.*, t. I, p. 64-65.

2. « Peu de rois, dit M. Oppert, ont laissé un nombre aussi grand d'inscriptions intéressantes. C'est (Assurbanipal) qui fit écrire les textes grammaticaux, les syllabaires et les lettres expliquant les idéogrammes (en un mot, la plupart des livres d'argile formant la bibliothèque qui a été retrouvée à Ninive.) Il ordonna l'exécution des listes des dieux, de leurs noms et attributions, la consignation des chants liturgiques. Nous lui devons les listes des éponymes, les tablettes astronomiques et bien d'autres inscriptions d'un ordre encore difficilement appréciable et dans lesquelles réside l'avenir de l'Assyriologie. » Oppert, *Memoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, *loc. cit.*, p. 569. George Smith a réuni, texte et traduction, toutes les inscriptions qui se rapportent à l'histoire d'Assurbanipal dans son *History of Assurbanipal*.

## CHAPITRE III

### ASSURBANIPAL.

Assurbanipal passa une partie de son règne à faire la guerre en Égypte, réalisant ainsi les oracles des prophètes contre ce pays.

Avant la mort de son père, Thèbes et Memphis avaient échappé à la domination assyrienne, et étaient retombées entre les mains de Tahraka, qui avait de nouveau envahi l'Égypte, à la tête d'une puissante armée. Le jeune roi de Ninive marcha aussitôt contre lui et vainquit les troupes éthiopiennes à Kar-Banit. Cette victoire assura la soumission de l'Égypte ; mais quand Assurbanipal fut de retour à Ninive, les rois indigènes, à la tête desquels était Néchao, rappelèrent Tahraka, pour chasser les Assyriens. Cependant les chefs de la conjuration, Néchao de Memphis, Sarludari de Zihanu et Paqruru de Pisabti furent saisis par les généraux ninivites qui commandaient en Égypte, chargés de chaînes et envoyés à Ninive. Tahraka n'en avança pas moins ; il reprit successivement Thèbes et Memphis. Un songe, dit-on, l'arrêta dans sa marche victorieuse et il retourna mourir en Éthiopie [1]

Sur ces entrefaites, Assurbanipal avait renvoyé, à Saïs, Néchao chargé d'honneurs, et en lui donnant pour son fils aîné, Psammétique, le gouvernement d'Athribi ; mais, dans l'intervalle, une nouvelle révolution s'était accom-

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 2e édit., p. 429.

plie en Égypte : Urd-Amanu, fils de la femme de Tahraka, s'était emparé de Thèbes. Il vainquit les Assyriens devant Memphis, et fit périr Néchao qui tomba entre ses mains.

A la nouvelle de ces événements, Assurbanipal irrité voulut en finir avec le roi d'Éthiopie. Il revint en personne en Égypte. Le récit de sa seconde campagne a pour l'histoire sainte une importance capitale, car il résout un problème sur la solution duquel les exégètes n'avaient pu jusqu'ici parvenir à s'entendre, celui de la date de la prophétie de Nahum.

Nahum a annoncé la ruine de Ninive, en quelques pages d'un style élevé et plein d'élégance, mais il n'a point daté son livre. George le Syncelle [1] le fait vivre sous le règne de Josias, en même temps qu'Osée, Amos et Jonas; Josèphe [2], dans la dernière partie du règne de Joatham; Eutychius [3], cinq ans après la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor; le Seder Olam Rabba [4], sous le règne de Manassé. Les critiques modernes ne sont pas moins divisés que les auteurs anciens. Les Annales d'Assurbanipal tranchent enfin le différend et mettent un terme à la discussion.

Nahum, dans un passage de sa prophétie, fait allusion, comme à un fait récent, à la destruction d'une ville d'Égypte qu'il appelle No Amon. S'adressant à Ninive, il lui dit :

Qui te verra, s'enfuira
Et dira : Ninive est détruite! Qui la plaindra?

1. Syncelle, *Chron.*, p. 202.
2. *Antiq. jud.*, IX, xi, 3.
3. Eutychius, *Ann.*, p. 252.
4. Seder Olam Rabba, édit. Meyer, p. 55.

Où te chercherai-je des consolateurs?
Vaux-tu mieux que No Amon,
Assise entre les bras du Nil [1], entourée par les eaux?
La mer lui formait un rempart,
Les eaux lui servaient de murailles.
Kuš [2] et l'Égypte étaient sa force, sans fin,
Put et les Lybiens étaient parmi ses auxiliaires [3],
Et cependant elle aussi a été emmenée captive;
Ses enfants ont été massacrés à l'angle de toutes ses places,
Ses princes ont été tirés au sort
Et ses grands ont été chargés de chaînes [4].

La ville de No Amon, ainsi maltraitée, c'est Thèbes, la capitale de la Haute Égypte. C'est encore grâce aux inscriptions assyriennes que nous connaissons certainement ce fait. S. Jérôme a traduit No Amon, dans la Vulgate, par Alexandrie. Il savait bien qu'Alexandrie n'existait pas encore à l'époque où prophétisait Nahum, mais, ignorant où était située la ville dont parlait l'écrivain sacré, il supposa que No était une cité antique, bâtie sur l'emplacement où devait s'élever plus tard Alexandrie, ou bien un nom de l'Égypte elle-même [5] Le créateur

1. Le texte porte יארים, *Ye'ôrim*, mot emprunté à l'égyptien *aur*, qui signifie fleuve et désigne le Nil, le fleuve par excellence. Les prophètes en ont assez souvent fait usage. Is., VII, 18, XIX, 6, 7, 8; XXIII, 3, 10; XXXVII, 5; Jer., XLVI, 7, 8; Amos, VIII, 8; IX, 5; Ézéch., IX, 3, 4, 5, 10; XXIX, 9; Zach., X, 11; Ps. LXXVIII, 14; II (IV) Reg., XIX, 24. Ils avaient reçu ce nom de Moïse, Gen., XLI, 1, 2, 3, 17, 18; Ex., I, 22; II, 3; IV, 9; VII, 14, 15, 18, 19, 20, 21; VIII, 5, 7. Voir tome II, p. 544.

2. L'Éthiopie.

3. M. Oppert entend ce passage autrement, et croit que les Arabes et les Libyens, dans lesquels il voit les Carthaginois, étaient dans l'armée d'Assurbanipal. *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie, loc. cit.*, p. 641-644.

4. Nahum, III, 7-10.

5. *In Isaïam*, l. v, *Opera*, édit. Paris, 1704, t. III, col. 125.

lui-même de l'égyptologie, Champollion, a cru que No Amon était Diospolis, dans la Basse Égypte [1]

Les documents cunéiformes ont résolu le problème : ils appellent Thèbes *Ni'a* [2] : c'est le même mot que No.

1. Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons,* t. II, p. 131-133. « La description que le prophète fait de *Naamoun,* dit-il, p. 132, convient sous tous les rapports à la Diospolis de la Basse Égypte. » Il rejette formellement Thèbes, p. 131-132.

2. *Western Asiatic Inscriptions,* t. III, pl. 17, col. I, l. 90 et passim. *Ni'a* correspond à נא, *No.* « En lisant l'orthographe de ce nom [en assyrien] dit M. Oppert, j'ai immédiatement pensé à la ville nommée, dans le prophète Nahum, נא־אמון, Nahum, III, 8 et נא, seulement, dans Jérémie, XLVI, 25, et dans Ézéchiel, XXX, 14-16. Depuis, j'ai su avec satisfaction que sir Henry Rawlinson avait déjà émis cette même idée après l'examen d'un des fragments. Sans nous arrêter d'abord à l'identification géographique, et en nous occupant des deux formes assyrienne et hébraïque, il saute aux yeux, pour tous ceux qui se sont occupés de caractères cunéiformes et de la transcription en signes anariens des mots étrangers, que le signe ordinaire de l'hiatus, , à la fin du mot, désigne une particularité de la prononciation qui, dans les langues à écriture sémitique, n'a pu être figuré que par un א, ou un *hamza.* Quant à la vocalisation des lettres נא par les Massorètes, qui ont marqué le נ par un *holem* ou *ô* long, on ne devrait pas trop insister sur cette prononciation plus récente, qui a affectionné l'*ô* long dans les mots égyptiens. Nous citerons comme analogue la prononciation de *Moph, Noph,* Memphis; *Ṣoan,* Tanis; *On,* Héliopolis, égyptien *An,* copte *On*; nous avons cité, d'ailleurs, déjà le nom de סוא, Sévé, que la Massorah vocalise *Sô.* Pour les Assyriens, la prononciation du nom était נִא, *Ni* ou נֵא, *Né,* et il est possible que tel fut le son par lequel les Sémites désignèrent cette ville. Le א à la fin en hébreu, et le *hamza* assyrien ont été mis parce qu'une seule lettre ne pouvait constituer un mot, ni dans l'orthographe hébraïque, ni dans l'écriture phonétique des Ninivites. Les formes *Nô* et *Ni* sont donc identiques, et la ville que Nahum nomme *No-Amon* est la même que celle que Jérémie nomme *Nô* tout seul...

Nahum y ajoute le nom du dieu Ammon, qui y était particulièrement adoré. No Ammon signifie la ville du dieu Ammon[1] La description qu'il fait de la ville est parfaitement exacte; elle est même très caractéristique, car Thèbes était alors la seule ville d'Égypte, située au milieu des eaux, la seule qui fût bâtie sur les deux rives du Nil[2]. Enfin les détails historiques que donne le prophète sont confirmés par Assurbanipal; la capitale de la Haute Égypte était défendue par les Éthiopiens d'Urdaman, qui comptait aussi dans son armée des Égyptiens et des Libyens.

Voici en quels termes Assurbanipal raconte la ruine de Thèbes, à laquelle Nahum fait allusion :

61. Dans ma seconde campagne, vers l'Égypte et l'Éthiopie
62. je dirigeai ma marche. Urdaman
63. apprit les progrès de mon expédition et que j'avais franchi
64. les frontières de l'Égypte. Il abandonna Memphis et
65. pour sauver sa vie, il s'enfuit à Thèbes.
66. Les rois, les chefs et les gouverneurs que j'avais établis en Égypte
67. vinrent en ma présence et embrassèrent mes pieds.
68. Je suivis la route qu'avait prise Urdaman,
69. j'allai à Thèbes, la ville forte.

Cette cité est Thèbes... Thèbes était le siège de l'adoration spéciale du dieu *Amoun,* qu'Hérodote, II, 42, identifie au Zeus grec, et de même le nom que les Grecs donnèrent à la grande cité égyptienne fut Διόσπολις. » Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie, loc. cit.*, p. 617-620.

1. « Thèbes, appelée *No, la ville* par excellence, » dit M. Mariette, *Questions relatives aux nouvelles fouilles à faire en Égypte*, 1879, p. 38.

2. Voir Brugsch, *Geogr. Inschriften,* t. I, p. 175.

70. Il vit l'approche de ma puissante armée et il abandonna Thèbes,
71. et il s'enfuit à Kipkip. Cette ville [Thèbes]
72. tout entière, au service d'Assur et d'Istar mes mains la prirent;
73. l'argent, l'or, les pierres précieuses, les meubles de son palais, tout ce qu'il contenait,
74. des vêtements de laine et de lin, de grands chevaux,
75. des esclaves mâles et femelles,
76. deux obélisques élevés, couverts de belles sculptures,
77. 25,000 talents étaient leur poids, dressés devant la porte d'un temple
78. de leur place je les enlevai et les transportai en Assyrie.
79. Un butin grand et innombrable, je l'emportai du milieu de Thèbes [1]. »

Une autre inscription mentionne en termes encore plus forts les ravages que les Assyriens exercèrent dans Thèbes. « Ils s'emparèrent en entier de la ville et la détruisirent comme une inondation [2]. »

Tous les commentateurs admettent que la prophétie de Nahum fut écrite peu après la prise de No Amon [3]; elle date par conséquent de l'an 664 ou 663 environ [4]

1. Cylindre A, colonne II; G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 328-329.

2. Oppert, *Mémoire, loc. cit.*, p. 601.

3. « Le grand fait historique qui devait être vivant dans le souvenir de tous les contemporains de Nahum, dit M. Oppert, n'est autre que la double prise de Thèbes par (Assurbanipal.) » *Mémoire sur les rapports entre l'Égypte et l'Assyrie, loc. cit.*, p. 640-641.

4. Oppert, *ibid.*, p. 643. — La prise de Thèbes par Assurbanipal eut lieu en 664 ou 663 « Es ist klar welch' Licht dadurch auf die Weissagung der Propheten Nahum fällt, der Nineve also den Untergang droht » Nahum 3, 8-11. Bisher stand man diesen

Après sa seconde campagne contre l'Égypte, Assurbanipal en entreprit une troisième contre Tyr. Nous ignorons s'il reçut alors le tribut du roi de Juda, mais ce qui est certain, c'est que, pour se rendre dans la vallée du Nil, dans ses expéditions précédentes, il avait dû traverser la Palestine ou passer du moins dans le voisinage. Nous savons positivement que, lors de la première guerre qu'il fit contre Tahraka, il reçut le tribut du roi de Jérusalem. Un premier cylindre nous raconte que, sur sa route, vingt-deux rois vinrent lui rendre hommage :

69. Vers l'Égypte et l'Éthiopie je dirigeai ma marche.
70. Dans le cours de mon expédition, 22 rois
71. des bords de la [mer et du milieu de la mer], tous
72. tributaires, dépendants de moi,
73. en ma présence [vinrent et baisèrent mes pieds] [1]

Un autre cylindre, malheureusement très endommagé, nous fait connaître quels étaient les vingt-deux rois qui payèrent tribut à Assurbanipal :

1. Dans le cours de mon expédition,
2. Baal, roi de Tyr,
3. ..... roi de Juda,
4. ..... roi d'Édom,
5. ..... roi de Moab,
6. ..... roi de Gaza,

Worten des Propheten so rathlos gegenüber, dass man zu dem Mittel sine Zuflucht nahm, die Verse als Einschiebsel eines späteren Schriftstellers anzusehen (Hitzig, *Commentar zu den Kleinen Propheten*, 3 Aufl., p. 242 f.), es fehlte eben völlig an Nachrichten über den Untergang Thebens. » Nowack, *Assyrische-babylonische Keil-Schriften*, p. 15.

1. Cylindre A, colonne I; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 17-18.

7\. ..... roi d'Ascalon,
8\. ..... roi d'Accaron,
9\. ..... roi de Gebal (Byblos),
10\. .... roi d'Arvad,
(Six lignes manquent).
17\. Ithuander, roi de Paphos,
18\. Eresu, roi de Sole,
19\. Damasu, roi de Curium,
20\. Rummissu, roi de Tamissus,
21\. Damusi, roi d'Ammochosta,
22\. Unasagus, roi de Lidini,
23\. Puzuzu, roi d'Aphrodisia,
24\. en tout, 22 rois [1].

Le roi de Juda, à cette époque, était certainement Manassé.

A en juger par les usages des rois d'Assyrie, il est vraisemblable qu'Assurbanipal reçut encore le tribut de Manassé quand il fit sa seconde campagne contre l'Égypte et lorsqu'il alla assiéger la ville de Tyr, mais les documents cunéiformes ne nous apprennent rien à ce sujet.

Plus tard le fils d'Ézéchias tenta de secouer le joug ninivite. Le second livre des Paralipomènes raconte cet événement de la manière suivante :

« Manassé séduisit Juda et les habitants de Jérusalem, et il leur fit faire plus de mal que toutes les nations que Jéhovah avait exterminées devant la face des fils d'Israël. Et Jéhovah lui parla, ainsi qu'à son peuple, mais ils ne voulurent point l'écouter. Alors Jéhovah fit venir contre eux les princes de l'armée du roi d'Assur, et ils prirent Manassé, ils l'enchaînèrent et le lièrent et le conduisirent à Babylone. Et là, quand il fut dans l'angoisse, il pria

1\. Cylindre C; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 30-32; *The Assyrian Eponym Canon*, Extract XLI, p. 143-144.

Jéhovah son Dieu; et il fit grande pénitence devant le Dieu de ses pères, et il le pria et le conjura instamment, et il exauça sa prière, et il le ramena à Jérusalem, dans son royaume, et Manassé reconnut que Jéhovah est [le seul] Dieu [1] »

Il n'y a point de passage de nos Saints Livres qui ait été plus attaqué dans ces derniers temps que celui que nous venons de rapporter; il n'y en a pas non plus que l'assyriologie venge et justifie d'une manière plus éclatante, quoique indirecte.

Parce que les faits racontés dans les Paralipomènes ne le sont point dans les livres des Rois, il y a des critiques qui n'ont pas craint d'avancer qu'ils étaient imaginaires [2]. On a objecté de plus que l'histoire ne parle en aucune façon de la prépondérance de l'Assyrie, à cette époque (700-650), dans l'Asie antérieure; enfin et surtout on n'a pu comprendre que Manassé fût déporté, par un roi d'Assyrie, non à Ninive mais à Babylone. « Il serait étrange, dit Graf, que le roi d'Assyrie eût fait conduire le roi vaincu de Juda, dans Babel, toujours portée à la révolte, dans Babel, qui avait essayé de faire alliance avec un des prédécesseurs de Manassé, au lieu de le faire conduire dans sa propre capitale [3]. » Ce que le rationaliste ne peut comprendre, l'histoire, désormais connue, l'explique de la manière la plus simple et la plus naturelle, comme nous allons le voir.

1. II Chron. (Par.), XXXIII, 9-13.

2. Gramberg, Rosenmüller, de Wette, Winer, Hitzig, K. H. Graf ont nié la réalité du fait rapporté par l'écrivain sacré; Movers, Thenius, Bertheau, M. Keil, Ewald ont constaté l'exactitude d'une partie des détails. Voir K. H. Graf, *Die Gefangenschaft und Bekehrung Manasse's*, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1859, p. 468-469.

3. *Theologische Studien und Kritiken*, 1859, p. 472.

Contrairement aux assertions des critiques qui attaquent le passage des Paralipomènes, il est constaté d'abord, par les inscriptions cunéiformes, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, qu'Assaraddon, vers la fin de son règne, dominait sur toute la Syrie et sur l'Égypte [1] Nous avons déjà rencontré le roi Manassé nommé parmi les rois tributaires d'Assaraddon [2]. Il fut également tributaire de son fils Assurbanipal. La liste que nous avons reproduite tout à l'heure énumère, en effet, parmi les vingt-deux rois qui baisèrent les pieds d'Assurbanipal, un *sar Ya-hu-di* « roi de Juda » ; son nom est effacé, mais ce roi est incontestablement Manassé [3].

Cette liste, comme nous l'avons remarqué, est des premières années d'Assurbanipal, car elle se rapporte à la première campagne d'Égypte qui eut lieu bientôt après son avénement au trône. Nous y retrouvons, parmi les noms qui sont conservés, la plupart de ceux qui se lisent déjà sur la liste d'Assaraddon.

Les faits auxquels fait allusion l'auteur des Paralipo-

1. K. H. Graf, dans ses attaques contre la captivité de Manassé, niait qu'Assaraddon eût fait une campagne en Palestine. Nous avons vu comment les inscriptions prouvent qu'il se trompe. K. H. Graf, *Theologische Studien und Kritiken*, 1859, p. 473.

2. Plusieurs défenseurs des Livres Saints, comme Hävernick, Keil, plaçaient la captivité de Manassé sous Assaraddon, à cause d'Esdras, IV, 2, avant la connaissance des inscriptions cunéiformes, mais les faits de l'histoire d'Assurbanipal qui nous ont été révélés ne permettent guère de douter que cet événement n'eut lieu sous son règne et non sous celui de son père.

3. « Jetzt erfahren wir aus den Inschriften nicht nur, dass Manasse dem Assarhaddon tributär war, er muss auch die Oberhoheit Assurbanipals anerkannt haben, denn der von diesem als abhängig aufgeführte Fürst Judas, dessen Name leider verloschen ist, kann nur unser Manasse sein. » *Nowack, Assyr babyl. Keilinschriften*, p. 14.

mènes se passèrent plus tard; probablement vers l'époque de la révolte de Saulmugina, appelé par Eusèbe Sammughes, par Ptolémée Saosduchim [1] C'était le plus jeune frère d'Assurbanipal, et il était vice-roi de Babylone. Il voulut supplanter son aîné et, grâce à ses agissements et à ses intrigues, depuis Gygès, roi de Lydie, jusqu'à Psammétique, roi d'Égypte, presque tous les vassaux de l'Assyrie, la Phénicie, le Hauran, l'Arabie, le pays des Philistins, se soulevèrent dans l'Asie antérieure, comme nous le verrons plus longuement au chapitre suivant.

Manassé dut prendre part à ce mouvement général ou au moins prêter l'oreille aux propositions de révolte, et Assurbanipal, en ayant été instruit, le fit conduire prisonnier à Babylone, pour l'empêcher de mettre à exécution ses projets de défection et pour le punir de ses velléités d'indépendance.

Les inscriptions du roi d'Assyrie sont suffisamment explicites sur ce point :

27. ..... Saulmugina,
28. mon jeune frère, qui ne garda pas mon obéissance,
29. les hommes d'Accad, de Chaldée, d'Aram et de la côte de la mer,
30. d'Aqaba à Babsalimitu,
31. [qui étaient] tributaires et dépendants de moi, il les fit révolter contre ma main.
32. Et Ummanigas le fugitif, qui avait accepté
33. le joug de ma royauté, lequel dans Élam
34. j'avais constitué roi, et les rois de Guti [Arabie?],
35. de la terre de Syrie et d'Éthiopie,

1. Schrader, *Zeitschrift der DMG.*, 1872, p. 127; Sayce, *Critical Examination of Isaiah XXXVI-XXXIX*, *The Theological Review*, 1873, p. 29-30.

36. que, par le commandement d'Assur et de Beltis, mes mains tenaient;
37. eux tous, contre moi il fit révolter, et
38. avec lui ils firent leur bouche [ils s'entendirent ensemble] [1].

Par pays de la mer, il faut entendre le pays des côtes de la Méditerranée, la Phénicie et la Palestine, Juda compris.

Dans une autre inscription, Assurbanipal s'exprime ainsi :

32. Les hommes d'Akkad, d'une partie de la Chaldée, d'Aram
33. et du pays de la mer que Saulmugina avait appelés,...
34. s'entendirent pour marcher en avant;
35. Ils se soulevèrent contre moi. Conformément à la parole d'Assur et de Beltis
36. et des autres grands dieux (en qui j'avais placé) ma confiance, je les soumis;
37. je leur imposai le joug d'Assur qu'ils avaient secoué;
38. 39. je plaçai au-dessus d'eux des lieutenants,... les instruments de ma main.
40. Je leur prescrivis les principaux ordres et commandements d'Assur et de Beltis,
41. ainsi que des (autres) grands dieux.
42. 43. Je leur imposai le paiement d'un tribut pour leur terre, une valeur déterminée, non diminuée, (redevable) à ma souveraineté [2].

Par l'Éthiopie, dont parle le premier fragment que

1. Cylindre A, colonne IV; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 154-155; *Assyrian Discoveries*, p. 338.

2. Smith, *Hist. of Assurb.*, p. 169; Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 241-242.

nous avons rapporté, il faut entendre l'Égypte et l'Éthiopie réunies, et, d'après M. G. Smith, son roi Psammétique, *Pi-sa-milki;* et l'on ne saurait douter que Manassé ne fût du nombre des rois révoltés de la terre d'Aharri. Peut-être ne fut-il point en état de mettre ses plans de défection à exécution, mais il les avait au moins tramés. Cela se passait en 647; sa déportation eut donc probablement lieu la même année ou l'année suivante, 647 ou 646 [1]

Mais pourquoi Manassé est-il conduit à Babylone et non point à Ninive? Pour une raison bien simple, parce qu'Assurbanipal était alors à Babylone. Il crut d'ailleurs sans doute d'une bonne politique de montrer aux révoltés, par l'exemple du roi de Juda, comment il savait châtier ceux qui secouaient son joug. Après que ce monarque eut mis fin au règne de son frère révolté, c'est-à-dire, d'après le canon de Ptolémée, en 647, il prit lui-même le titre du roi de Babylone. « Jam post Samugen, dit Polyhistor, dans la *Chronique arménienne* d'Eusèbe, imperavit Chaldæis Sardanapallus viginti annis et uno [2]. » Ce fait est mis hors de doute par un cylindre de ce roi, daté du nom d'un magistrat de Babylone, Samas-danin-a-ni, ce qui implique une occupation de quelque durée de la ville de Babylone. Bien mieux, une tablette datée de « Érech, au mois de Nisan, le 20e jour, la 20e année d'Assurbanipal [3], » prouve que ce prince a été au moins 20 ans roi de Babylone. Polyhistor attribue, en effet, 21 ans de règne et le canon de Ptolémée, 22, à Kineladan.

1. Smith, *Hist. of Assurb.*, p. 66, 28. M. Oppert soutient le contraire, *Journal asiatique*, 1872, p. 12-13.

2. Eusèbe, *Chron.*, l. I, c. v, n. 3; Migne, *Patrol.*, *gr.*, t. XIX, col. 119.

3. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 324.

Or Kineladan n'est autre qu'Assurbanipal, par corruption de l'un des noms de ce roi, Sin-inaddina-habal, « Sin (le dieu Lune) a donné un fils [1] » Il ne nous est donc plus permis de nous étonner que le roi de Ninive ait séjourné à Babylone, qu'il y ait reçu des ambassades et y ait fait conduire des prisonniers.

Ce que l'on juge le plus invraisemblable dans le récit de la captivité de Manassé, c'est qu'il ait été emmené chargé de chaînes et qu'ensuite il ait été de nouveau placé sur le trône. Qu'on lise les lignes suivantes :

45. Sarludari [roi de Zihinu, Péluse?] et Nikkû [Néchao, roi de Memphis,] ils prirent, et avec des liens de fer et des chaînes de fer ils lièrent leurs mains et leurs pieds [2].

Un bas-relief nous représente un roi d'Assyrie ayant

1. *Ib.*, p. 323. Voir les preuves de cette identification, Schrader, DMG. 1872, p. 166.

2. D 2675 et K 228, dans G. Smith, *History of Assurbanipal,* p. 43-44. Cf. *ib.*, p. 25-26. Graf a voulu se servir des mots « ils le lièrent avec des fers » employés par les Paralipomènes au sujet de Manassé, pour nier la vérité de l'événement, *Th. Studien,* 1859, p. 491. On voit combien il a été malheureux dans le choix de ses preuves. Les Annales d'Assurbanipal sont pleines de traits semblables :

111. Dunanu et Samgunu (de Gambul),
112. les ennemis de ma royauté,
113. dans de fortes chaînes de fer et dans des liens de fer,
114. je liai leurs mains et leurs pieds.
Cylindre A, col. III, G. Smith, *History of Assurbanipal,* p. 113.

On lit sur la tablette K 2637 :

1. Dunanu, fils de Belbasa,
2. vivant, à la main, je pris.
3. Nos soldats dans des liens le mirent et
4. à Ninive en ma présence ils l'envoyèrent.
G. Smith, *History of Assurbanipal,* p. 148.

devant lui des prisonniers, les pieds et les mains enchaînés; il crève les yeux à l'un d'entre eux [1],

Ce sont les généraux assyriens qui avaient pris les princes d'Égypte,

33. Ces rois, qui avaient conçu de mauvais desseins contre l'armée d'Assur, vivants, à Ninive,
34. en ma présence, ils amenèrent [2].

Comment est traité Néchao, qui avait entraîné dans la révolte tous les princes égyptiens, après qu'il a été conduit dans la capitale de l'Assyrie?

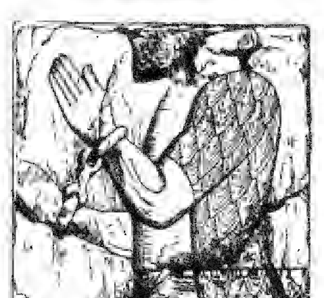
52. A Néchao, le tributaire qui dépendait [de moi, que le père qui m avait engendré] à la tête du royaume avait placé, à Kar-belmatati (Saïs],
53. faveur je lui accordai, et une alliance avec lui je fis.
54. Les observances des dieux, plus fortes qu'auparavant [je fis rétablir et lui] je renvoyai.
55. Son cœur je fis réjouir, et des vêtements [précieux] sur lui je plaçai et des
56. ornements d'or; son image royale je fis pour lui;

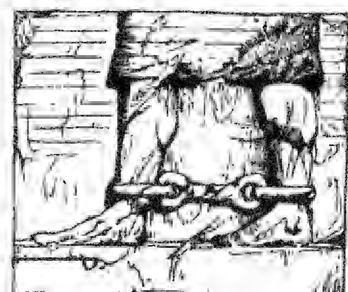
1. Voir Planche LXVI, d'après Botta, *Monument de Ninive, Khorsabad*, t. II, pl. 118. On peut voir d'autres personnages les pieds et les mains enchaînés, *ib.*, t. I, pl. 82; les pieds enchaînés et une chaîne aux lèvres, pl. 83.

2. Cylindre A, col. II, *ibid.*, p. 27. Cf. *ib.*, p. 44; p. 33. Les Annales d'Assurbanipal nous offrent plusieurs autres exemples de rois enchaînés et conduits au roi : Cylindre A, colonne VIII.

16. « Dans les fers je le mis [Vaiteh, roi d'Arabie vaincu], et avec les *asi* et les chiens,
17. je le liai et je le fis garder
18. Dans la grande porte au milieu de Ninive. »

Le même traitement est infligé à Ammuladi, roi de Cédar, *ibid.*, ligne, 28-29, et Cylindre B, colonne VIII, lignes 40-44; G. Smith. *History of Assurbanipal*, p. 261, 262 et 289.





57 des anneaux d'or j'attachai à ses pieds;
58. une épée, dont le fourreau était d'or, la gloire de mon nom,... je lui donnai;
59. des chariots, des chevaux et des mules pour son royaume je lui destinai.
60. Mes généraux comme gouverneurs en Égypte avec lui j'envoyai.
61. Au lieu où le père qui m'avait engendré, à Saïs, dont le nom est Karbel-matati,
62. lui avait constitué un royaume, à son district, je le rétablis.
63. Bienfaits et faveurs, au-delà de celles du père qui m'avait engendré, je lui fis rendre et je lui donnai
64. et à Nabusezibani, son fils, à Ḥatḥariba
65. dont le nom est Limir-patesi-Assur, un royaume je lui constituai [1].

Quel est celui qui traita de la sorte le roi d'Égypte, Néchao, et le combla ainsi d'honneurs, après l'avoir fait charger de fers? C'est précisément Assurbanipal. Qui pourrait donc s'étonner maintenant qu'il ait traité de la même manière le roi de Juda, Manassé?

Ainsi, tout ce que nous savons d'Assurbanipal confirme d'une manière frappante, quoique indirecte, ce que nous raconte le second livre des Paralipomènes au sujet de la déportation de Manassé à Babylone et de sa restauration sur le trône de Jérusalem.

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 45-46. Cf. p. 27-29.

# CHAPITRE IV

## JUDITH ET HOLOPHERNE.

On peut placer avec vraisemblance sous le règne d'Assurbanipal, pendant la captivité de Manassé à Babylone, l'expédition d'Holopherne contre la Palestine et l'histoire de Judith. C'est la date qu'assigne à ces événements l'étude comparée du livre même de Judith et des documents cunéiformes.

La campagne contre Israël a lieu, en effet, après la ruine du royaume des dix tribus, c'est-à-dire après Sargon, puisqu'il n'y a plus de roi de Samarie, et que Béthulie, dans le voisinage de la plaine d'Esdrelon, reconnaît le pouvoir du grand prêtre de Jérusalem [1]. Elle est, de plus, antérieure à la captivité de Babylone et à la chute de Ninive, car les Juifs craignent que le général ennemi ne renverse le temple de Jérusalem [2] Or, le temple fut détruit par Nabuchodonosor, roi de Babylone, et quand celui-ci accomplit son œuvre de dévastation, le royaume d'Assyrie n'existait plus ; sa capitale n'était qu'un monceau de ruines. L'Assyrie était, au contraire, à l'apogée de sa puissance, au moment où l'un de ses généraux fit contre l'Asie occidentale les guerres que nous raconte le livre de Judith.

C'est donc certainement entre le règne de Sargon et celui du dernier roi de Ninive qu'eut lieu l'expédition

1. Judith, IV, 5, 7.
2. Judith, IV, 2. Voir aussi, IV, 9.

d'Holopherne. Mais nous pouvons préciser davantage et la fixer à l'époque d'Assurbanipal.

Lorsque le général assyrien envahit la Palestine, il n'y a point de roi à Jérusalem. Dans la période que nous venons de déterminer, le peuple de Dieu s'est trouvé un seul moment sans roi, c'est pendant que Manassé était retenu prisonnier à Babylone. C'est donc pendant la captivité de ce prince que Béthulie a dû être assiégée. Nous avons vu, dans le chapitre précédent [1], que cet événement eut lieu sous le règne d'Assurbanipal, à l'occasion de la révolte de tous les tributaires assyriens, soulevés contre le roi de Ninive par les excitations du frère d'Assurbanipal, Saulmugina, qui gouvernait alors Babylone et voulut se rendre indépendant.

Les détails de l'histoire de cette révolte, tels qu'ils nous sont révélés par les documents cunéiformes, éclaircissent d'une manière frappante le livre de Judith et c'est ce que nous avons principalement à montrer ici [2].

En racontant l'histoire de Manassé nous avons déjà dit quelques mots des faits auxquels fait allusion le livre de Judith ; nous devons les exposer maintenant d'une manière plus complète.

Dans les premières années de son règne, Assurbanipal avait affermi sa puissance sur toute l'Asie occidentale. Avant même la mort d'Assaraddon, il avait fait une

1. Voir plus haut, p. 248.

2. C'est à M. Robiou, professeur d'histoire à la Faculté de Rennes, que revient le mérite d'avoir signalé le rapport qui existe entre les Annales d'Assurbanipal et les premiers chapitres du livre de Judith, dans un mémoire lu à l'Institut, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il a été publié dans la *Revue archéologique* et à part, en 1875, sous ce titre : *Deux questions de chronologie et d'histoire éclaircies par les Annales d'Assurbanipal.*

campagne en Égypte ; il avait de nouveau porté ses armes dans la vallée du Nil[1] Il avait imposé son joug à Tyr, comme nous le lisons dans ses Annales.

84. [Dans] ma [troisième campagne], contre Baal, roi de Tyr,
85. je marchai, lequel ma volonté royale
86. méprisa et il n'écouta pas les paroles de mes lèvres.
87. Des tours autour de lui j'élevai ; (*b*... son peuple, je fortifiai, la garde)
88 sur mer et sur terre ; ses routes, je pris ; [*b* ses issues je fermai , l'eau de la mer, pour conserver leurs vies, burent leurs bouches ; à l'aide d'un fort blocus... je les assiégeai]
89. leurs esprits j'humiliai et je les fis évanouir ;
90. à mon joug je les fis se soumettre ;
91. la fille issue de lui et les filles de ses frères
92. pour femmes il amena en ma présence.
93. A Yahimélek, [son] fils, la soumission du pays...
94. il donna pour me rendre obéissance.
95. Sa fille et les filles de ses frères
96. avec leurs riches dots, je reçus.
97. Faveur je lui accordai et le fils issu de lui,
98. je lui rendis et lui donnai[2].

Effrayés par l'exemple de Tyr, tous les royaumes voisins s'étaient également soumis à Assurbanipal : vingt-deux rois des bords de la Méditerranée, comme nous l'avons vu[3], lui avaient payé tribut. Jamais monarque assyrien n'avait atteint un si haut degré de puissance. C'est peu après ce moment que commence le récit du livre de Judith.

1. Voir plus haut, p. 238.
2. Cylindre A, colonne II, G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 58-60.
3. Voir plus haut, p. 244.

Il s'ouvre par le tableau historique de l'état de l'Asie occidentale, que l'écrivain sacré doit présenter au lecteur pour qu'il puisse comprendre les grands événements qui vont lui être racontés.

Elle vient de se soulever comme un seul homme contre le despotisme de l'Assyrie. De l'Asie Mineure aux frontières de l'Éthiopie, tous les peuples courbés sous le joug de Ninive ont refusé de payer le tribut qui leur a été imposé. Ils ont saisi le moment où leur vainqueur est occupé au loin, à l'est, par une guerre contre les Mèdes, pour tenter de recouvrer leur indépendance. L'occasion paraît propice, mais leur ennemi a bientôt triomphé des Mèdes et peut, par conséquent, tourner toutes ses troupes contre les confédérés des bords de la Méditerranée.

C'est après avoir fait ses campagnes contre l'Égypte, et reçu les tributs de l'Asie occidentale [1], qu'Assurbanipal fit la guerre contre Aḥsèri, roi de Minni [2], et contre un chef des Mèdes.

43. Dans ma quatrième campagne, je rassemblai mon armée,
44. contre Aḥséri, roi de Minni, je marchai....
49. Au milieu de Minni j'entrai et je marchai victorieusement ;
50. ses villes grandes et petites, qui étaient sans nombre,
51. jusqu'au milieu d'Izirtu, je les pris ;
52. je les renversai, je les détruisis, et j'y mis le feu. Hommes, chevaux,
53. ânes, bœufs et brebis, du milieu de ces
54. villes j'enlevai et comme butin je comptai.

1. Voir plus haut, p. 244.
2. Voir le récit de la guerre contre Minni, Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 259-260, G. Smith, *Hist. of Assurb.*, p. 84. Le pays de Minni était probablement à l'est de la Médie.

55. Aḫséri des progrès de mon expédition fut instruit et
56. il abandonna Izirtu, sa capitale ;
57. à Istatti, sa forteresse, il s'enfuit et
58. il prit refuge. Ce pays je pris,
59. sur [un espace de] quinze journées [de marche], je le dévastai et
60. les montagnes je pris [1].

Plus loin, Assurbanipal raconte sa campagne contre un chef mède, Birizḫadri, dont le nom n'est pas sans quelque ressemblance avec celui d'Arphaxad [2]

102. En ces jours, Birizḫadri, chef de la Médie,
1. Ṣariti et Pariza, fils de Gagi [Gog ?],
2. un chef des Saḫa [Scythie], qui avaient rejeté le joug de ma domination,
3. 75 de leurs places fortes je pris, j'emportai leurs dépouilles ;
4. eux-mêmes, vivants, je pris
5. et les amenai à Ninive, la ville de ma domination [3].

1. Cylindre A, colonne III ; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 84-86. Cf. p. 91, l. 39-42 ; p. 92, l. 50-52.

2. Judith, I, 1. Il ne faut pas oublier, dans tout ce qui va suivre, que les noms propres étrangers, contenus dans le livre de Judith, sont la plupart altérés, comme le prouve la comparaison de la version latine avec la version grecque.

3. Cylindre A, col. III-IV ; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 97. « L'épisode de Birizḫadri a-t-il quelque rapport avec les événements [du Ier chapitre de Judith] ? demande M. Robiou. L'on ne peut énoncer ici que de très douteuses conjectures. Il faut les énoncer cependant, quand on traite une question nouvelle où avec des documents nouveaux, tous les éléments possibles de solution doivent être indiqués. — Birizḫadri est écrit avec cette orthographe :

*Bi- ri- iz- ḫa- ad- ri.*

C'est sans doute, comme nous l'avons dit, pendant qu'Assurbanipal était occupé à faire la guerre contre les Minniens et les Mèdes que son frère Saulmugina, qui avait formé le projet de se rendre indépendant, souffla à tous les tributaires de l'Assyrie, qui étaient sur les bords de la Méditerranée, des pensées de rébellion.

Assurbanipal nous apprend expressément que son frère Saulmugina fit révolter contre lui ses tributaires de l'Asie occidentale.

27. Et lui, Saulmugina,
28. mon jeune frère, qui ne garda pas mon obéissance,
29. les hommes d'Accad, de Chaldée, d'Aram [*Aru*], et des bords de la mer,
30. depuis Akaba [*Aqaba*] jusqu'à Babsalimitu,
31. tributaires dépendant de moi, il les fit se révolter contre moi.
32. Et Ummanigas le fugitif, qui avait accepté
33. le joug de ma royauté, lequel, dans Élam
34. j'avais établi roi, et les rois de Guti [les Arabes bédouins],

Or si, comme nous l'apprend Hérodote, Phraortes était petit-fils d'un autre Phraortes, qui, père du grand Deiokès, pouvait être considéré comme l'auteur de la dynastie, et si, comme le pense Rawlinson, la forme Phraazad est le patronymique dérivé de Fravartis ou Fraurtish (véritable forme du nom de Phraortes), le nom transcrit, abstraction faite de la dernière syllabe, représente réellement le personnage en question désigné par son nom patronymique. » *Deux questions de chronologie et d'histoire*, p. 28-29. — Sur la plaine de Ragau, Judith, I, 6, Vulgate, où le roi assyrien bat Arphaxad, voir *ibid.*, p. 7. La version syriaque, Judith, I, 5. Walton, *Biblia Polyglotta*, t. IV, p. 64, lit Dura, ܕܘܪܐ, au lieu de Ragau. Assurbanipal, dans une de ses guerres contre les Élamites, parle d'une place appelée Duran, située au sud-est de l'Assyrie, près de la frontière d'Élam, en faveur de qui il fit une campagne, pour la défendre contre les incursions des habitants de Karbat. Voir G. Smith, *History of Assyria*, p. 149-150.

35. Martu [la Syrie] et Miluḫê [l'Égypte et l'Éthiopie],
36. que, par le commandement d'Assur et de Beltis, mes mains tenaient,
37. eux tous, contre moi il fit révolter, et
38. avec lui ils firent leurs bouches [s'entendirent] [1].

Le tableau que nous présente le livre de Judith est le même, à cela près qu'il passe sous silence la révolte des peuples éloignés de la Palestine, à l'est ou au nord de l'Assyrie. « Nabuchodonosor [2], roi des Assyriens, dit le texte grec, envoya chez les Perses [les Élamites] [3] et chez tous les peuples de l'Occident qui habitaient la Cilicie, Damas, le Liban, l'Anti-Liban, et toutes les provinces maritimes, et le mont Carmel, et Galaad, et la haute Galilée et la grande plaine d'Esdrelon, et toutes les villes de Samarie, et les rives du Jourdain jusqu'à Jérusalem, et la Béthanie et Chellus et Cadès, et les bords du fleuve d'Égypte et Taphnès et Ramsès et toute la terre de Gessen, jusqu'au delà de Tanis et de Memphis, et toute l'Égypte jusqu'aux frontières de l'Éthiopie [4] »

Nous rencontrons plus loin [5], dans le livre de Judith,

1. Cylindre A, colonne IV; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 154-155.

2. Le roi d'Assyrie est appelé Nabuchodonosor dans tout le livre de Judith, soit parce qu'Assurbanipal avait pu prendre ce nom, après être devenu roi de Babylone, soit parce que son nom, inconnu d'ailleurs dans la Bible, a été changé par les copistes.

3. Le nom des Perses ne se lit ni dans la Vulgate, ni dans le syriaque. S'il n'est pas interpolé, il désigne sans doute les Élamites, parce que les Perses s'établirent plus tard dans l'Élam. Les Élamites se révoltèrent en effet contre Assurbanipal en même temps que les peuples de l'Asie occidentale, comme nous venons de le voir dans l'inscription d'Assurbanipal.

4. Judith, I, 7-10, texte grec.

5. Judith, II, 23, 26, texte grec.

parmi les peuples révoltés contre le roi d'Assyrie, les Arabes bédouins dont parle le cylindre d'Assurbanipal et qui ne sont pas mentionnés dans ce passage.

Quant aux peuples nommés par le livre de Judith et qui ne figurent pas dans l'énumération cunéiforme que nous avons rapportée, c'est-à-dire les Ciliciens et les Lydiens [1], on les trouve indiqués ailleurs dans les annales d'Assurbanipal, et avec cette circonstance remarquable que les Lydiens n'avaient été soumis que de son temps au joug de Ninive. Comme la faiblesse de ses successeurs ne permet guère de supposer qu'ils aient pu porter leurs armes en Asie Mineure, dès lors qu'Assurbanipal nous assure qu'il est le premier à qui la Lydie ait rendu obéissance, nous avons dans ce fait une preuve nouvelle que les événements racontés dans le livre de Judith se sont passés du temps de ce monarque.

Voici ce qu'il nous dit de ces deux contrées :

110. Sudasarmi de Cilicie (Ḥi-lak-ka-ài),
111. qui, aux rois mes pères ne s'était pas soumis
112. et n'avait pas fait leur volonté,
113. la fille issue de lui avec beaucoup de
114. présents, pour femme,
115. à Ninive il amena, et il embrassa mes pieds [2].

La révolte de la Cilicie, dont parle le livre de Judith, est postérieure à l'événement raconté dans ce passage [3]

1. Judith, II, 23, texte grec.

2. Cylindre A, colonne II; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 61-62.

3. « La Cilicie, dit Sir Henry Rawlinson, est mentionnée pour la première fois dans les inscriptions cunéiformes vers l'an 711 avant J.-C. Sargon, la neuvième année de son règne, avait envoyé une expédition contre Ambris, fils de Khuliya, qui était le chef héréditaire de Tubal (versant méridional du Taurus), et

Ce qu'Assurbanipal nous dit de la Lydie est plus détaillé et plus complet :

5. Gygès (Gugu), roi de Lydie (Lu-ud-di),
6. pays qui est de l'autre côté de la mer, endroit éloigné,
7. dont les rois, mes pères, n'avaient pas entendu prononcer le nom ;
8. le bruit de ma grande puissance dans un songe lui fut rapporté par Assur, le dieu qui m'a fait,
9. ainsi : « Le joug....
10. en souvenir... »
11. le jour [où il vit ce] songe,
12. son messager [il envoya, pour demander mon amitié.]
13. Ce songe [qu'il vit],
14. par la main de son envoyé il m'envoya, et il [me le] répéta.

à qui, est-il dit, à une époque antérieure le monarque assyrien avait concédé le pays de Cilicie (Kkilak) comme dot de sa fille Maruk. Ambris, semble-t-il, sans égard pour cette alliance et pour la faveur que lui avait témoignée Sargon, avait entretenu des relations avec les rois de Mersak et de Vararat (Meschech et Ararat ou les Mosques et l'Arménie), lesquels s'étaient révoltés contre l'Assyrie; c'est ainsi qu'il s'attira l'inimitié du grand roi. Sa ville principale, Bit-Burutas, fut prise et saccagée, lui-même emmené prisonnier à Ninive et des colons assyriens envoyés dans son pays. — Sous le règne de Sennachérib, vers 701 avant J.-C., la Cilicie se révolta de nouveau; elle fut vaincue et un grand nombre de ses habitants furent transportés à Ninive pour y travailler à construire, avec les captifs chaldéens, araméens, syriens et arméniens, ce fameux palais dont les ruines ont été récemment fouillées à Koyundjik — Assaraddon, à son tour, attaqua de nouveau la Cilicie, vers 685 av. J.-C., prit et pilla vingt-et-une villes importantes de cette contrée. Il est dit dans ce passage que la Cilicie est une région boisée et montagneuse au-dessus de Tabal (le Tubal de la Bible)... Le fils d'Assaraddon, environ dix ans après, paraît avoir ravagé la Cilicie pour la quatrième fois, avant d'attaquer Aradus. » G. Rawlinson, *Herodotus*, 2e édit., 1862, t. I, p. 169.

15. A partir du jour où il prit le joug de [ma royauté],
16. les Cimmériens [Gi-mir-(ra)-ai], dévastateurs de [son] peuple,
17. qui ne craignaient pas mes pères,
18. et moi, et ne prenaient pas le joug de ma royauté, il les soumit
19. au service d'Assur et d'Istar, les dieux, mes seigneurs.
20. Du milieu des chefs des Cimmériens, qu'il avait pris,
21. 2 chefs dans de fortes chaînes de fer et des liens de fer
22. il lia, et avec de nombreux présents,
23. il les fit conduire en ma présence.
24. Ces ambassadeurs que, pour demander mon amitié,
25. il avait constamment envoyés, opiniâtrément il cessa d'envoyer.
26. Comme la volonté d'Assur, le dieu qui m'a fait, il avait méprisée,
27. à sa propre puissance il se confia, et il endurcit son cœur.
28. Ses troupes, au secours de Psammétique, [roi] d'Égypte,
29. qui avait secoué le joug de ma domination, il envoya et
30. j'entendis [cela] et je priai Assur et Istar,
31. ainsi : « Que ses ennemis jettent son cadavre et
32. qu'ils emmènent captifs ses serviteurs! » Quand ainsi Assur
33. j'eus prié, il m'exauça. Devant ses ennemis son cadavre
34. fut jeté et ils emmenèrent captifs ses serviteurs.
35. Les Cimmériens que, par la gloire de mon nom, il avait battus,
36. le vainquirent et ravagèrent toute sa terre. [Ardys], son fils,
37. s'assit sur son trône [1].

Dans ce remarquable passage, la coalition de la Lydie

1. Cylindre A, colonne III; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 64-67. Cf. les répétitions, p. 71-72, 73-75.

avec l'Égypte, et par conséquent avec toute l'Asie occidentale, est formellement mentionnée.

Les documents cunéiformes et le livre de Judith nous présentent donc un tableau semblable de la révolte contre le roi d'Assyrie.

Une insurrection aussi formidable ne pouvait qu'inspirer à Assurbanipal les plus vives inquiétudes. Il envoya d'abord une sorte de sommation à tous les peuples révoltés de rentrer sous son obéissance. Les envoyés étaient probablement porteurs d'un écrit conçu dans le genre de celui que nous allons rapporter et qui a été retrouvé dans sa bibliothèque : c'est un exemplaire d'une proclamation adressée par Assurbanipal aux habitants des bords du golfe Persique :

1. Ordonnance du roi aux hommes de la côte de la mer,
2. aux hommes de la mer et aux fils de mes serviteurs.
3. Paix à vos cœurs,
4. portez-vous bien !
5. Je veille attentivement,
6. par mes yeux, sur vous,
7. et de la transgression de Nébobelzikri,
8... entièrement
9. je vous ai séparés. Maintenant
10. Belibni, mon serviteur, mon envoyé,
11. pour aller devant, pour être sur vous,
12. je vous envoie.

Le reste est mutilé. Cette proclamation porte la date « Mois d'Iyar, 5e jour, éponyme Belharransadua [1] »

La sommation d'Assurbanipal aux tributaires de l'Asie occidentale fut sans résultat. Il fallut donc recourir à la force pour les plier de nouveau sous le joug. Le roi ne

1. K 312; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 189-190.

pouvant se mettre lui-même à la tête des troupes chargées d'opérer à l'ouest les confia à Holopherne. Nous savons par ses Annales qu'il fit faire par ses généraux plusieurs de ses guerres.

11. Mes généraux, les chefs au-dessus d'eux, j'envoyai, et Karbat ils prirent et ils emmenèrent son peuple [1]
1. Le général d'Assurbanipal, roi d'Assyrie,
2. qui avec Ummanigas, fils d'Urtaki, roi d'Élam,
3. le fugitif, qui avait pris le joug de mon royaume, j'envoyai pour conquérir Élam [2].

Les documents cunéiformes nous font connaître les noms de plusieurs généraux d'Assurbanipal qui avaient essayé de réprimer la révolte de Saulmugina dès le commencement : Kudur, qui avait pris cinq cents hommes d'Uruk (Érech), Palia, gouverneur d'Arrapha, et Zabea, gouverneur d'Amida. Ils ne réussirent pas, [3] mais Paliya, dont la province était sur les frontières septentrionales d'Élam, empêcha cette partie d'Élam de se joindre aux confédérés, et Kudur conserva Érech à Assurbanipal [4]

Nous voyons, par tous ces exemples, qu'il était dans

1. K 2675, *Reverse;* G. Smith, *History of Assurbanipal,* p. 81. Quelques documents attribuent la campagne de Karbat ou Karbit à Assurbanipal lui-même, mais la tablette que nous venons de citer, confirmée par le Cylindre E, *ibid.*, 82-83, prouve que le roi s'attribue ce qui avait été fait par ses généraux. Karbat paraît avoir été situé dans les montagnes à l'est du Tigre, entre l'Assyrie et Élam. *Ibid.*, p. 83.

2. Fragment de la tablette K 2674; G. Smith, *History of Assurbanipal,* p. 140. Une épigraphe placée au-dessus d'un personnage, conduit par la main pour rendre hommage, constate le même fait, *ibid.*, p. 146.

3. G. Smith, *History of Assurbanipal,* p. 201.

4. Ib., p. 202-203.

les habitudes du roi ninivite de placer à la tête de ses corps d'armée les généraux en qui il avait confiance; ses Annales confirment de la sorte ce que le livre de Judith nous raconte d'Holopherne.

Les inscriptions assyriennes, tout en justifiant le récit sacré, nous rendent un autre service : elles nous mettent en état de débrouiller la narration que l'altération des noms propres et plus encore notre ignorance des circonstances des faits avaient rendue un peu confuse.

L'étude comparée de l'histoire d'Assurbanipal et du texte de Judith amène à supposer qu'Holopherne ne fit pas une campagne seulement, avant de périr sous les murs de Béthulie, de la main de Judith, mais quatre campagnes successives dont celle de Palestine fut la dernière.

La première fut dirigée contre l'Asie Mineure, l'un des principaux foyers de la révolte, comme nous l'avons vu plus haut [1] « Ils partirent de Ninive, dit le texte grec, et après trois jours de marche[2], ils arrivèrent à Baictilaith[3], et de Baictilaith ils campèrent près de la montagne qui est à gauche de la haute Cilicie, et [Holopherne] prit toute son armée, ses fantassins, ses cavaliers et ses chariots et il pénétra dans les montagnes, et il rompit Phud et Lud, et ses troupes pillèrent tous les enfants de Rassès et les enfants d'Ismaël, ceux qui demeurent en face du désert et au

1. Voir plus haut, p. 248 et 257.

2. La Vulgate ne parle pas des trois jours de marche.

3. « Ptolémée marque, l. v, Bactaïallé dans la Syrie Cassiotide. Strabon, l. xii, place aussi dans la Cappadoce la grande campagne de Bagdania, entre les monts Argée et Taurus. Tout cela est à la gauche, c'est-à-dire au septentrion de la haute Cilicie et revient fort bien à la Vulgate, qui ne parle point de Bectilet mais qui met le mont *Angé, qui est à la gauche de la haute Cilicie.* » Calmet, *Commentaire sur le livre de Judith,* h. l., p. 381.

sud des Chelléens[1] » « Il sortit des frontières de l'Assyrie, dit le texte latin, il vint aux grandes montagnes d'Angé qui sont à gauche (c'est-à-dire, d'après le langage oriental, au nord de la Cilicie; il entra dans toutes les forteresses et il se rendit maître de toutes les places fortes. Il emporta d'assaut la ville fameuse de Mélothi, il pilla tous les habitants de Tharsis et les enfants d'Ismaël, qui étaient à l'entrée du désert et au sud de la terre de Cellon[2] »

Holopherne, d'après ce récit, se porte d'abord vers le centre ou l'ouest de l'Asie Mineure, en laissant au sud les hautes montagnes de Cilicie, l'Amanus et le Taurus oriental. Le mont Angé de la Vulgate ne peut être que le mont Argée des auteurs classiques, le pic principal du massif central de la Cappadoce[3]. Mélothi est la ville de Mélite ou Mélitène en Cappadoce[4].

Les Assyriens envahirent donc d'abord la Cappadoce.

1. Judith, II, 21-32, texte grec.
2. Judith, II, 12-13, texte latin.
3. « Le mont Angé, selon toutes les apparences, est le même que le mont Argée. La situation est directement à la gauche de la Cilicie. La Vulgate l'appelle « la grande montagne d'Angé. » En effet, elle est la plus haute de toutes celles de ces contrées. Strabon, XII, p. 370, assure qu'elle est toujours couverte de neige, et que ceux qui peuvent parvenir à son sommet, ce qui n'arrive que très rarement et très difficilement, voient, quand l'air est serein, les deux mers, le Pont-Euxin et la mer de Cilicie. Le grec ne dit rien de cette montagne d'Angé, et c'est ce qui nous confirme dans le sentiment que Bectilet, ou, comme l'appelle le syriaque, Betkctilat est la même que la campagne Bagdania. De Bectilet ou Bactalat, il est aisé de faire Bagdana, en changeant l'*l* en *n* » Calmet, *ibid.*, p. 381-382.
4. « Milita, a Semiramide condita, haud procul Euphrate, » dit Pline, H. N., VI, 3. Elle donnait son nom à la province de Mélitine, Strabon, XI, p. 500.

Selon les Septante et la Peschito, ils pénétrèrent ensuite dans une région montagneuse et ravagèrent Phud et Lud. « En effet, en suivant cette direction, observe M. Robiou, les massifs de la Pisidie se présentaient devant eux. L'omission de la sifflante [dans Phust, Pisidie], par les copistes, suffit pour transformer en Phut le nom de cette contrée [1] »

Après avoir ravagé la Pisidie, les soldats d'Holopherne ravagèrent la Lydie, appelée Lud dans le texte grec comme dans le cylindre d'Assurbanipal que nous avons cité [2] Arrivé là, l'envahisseur ne poussa pas plus loin, il revint sur ses pas, rançonnant et pillant les habitants de Tharsis, c'est-à-dire de Tarse en Cilicie [3], et les Ismaélites ou Arabes nomades qui campaient alors comme aujourd'hui sur la rive droite de l'Euphrate, dans cette partie de la Syrie [4].

La première campagne d'Holopherne fut plutôt une razzia qu'une prise de possession du pays. Les documents assyriens ne la mentionnent pas d'une manière expresse. Mais ce qu'ils nous apprennent paraît concorder parfaitement avec notre récit. Nous avons vu que la Lydie avait refusé de continuer à reconnaître la

1. Robiou, *Deux questions de chronologie et d'histoire éclaircies par les Annales d'Assurbanipal*, p. 16.

2. Voir plus haut, p. 262.

3. « Le grec lit : « les enfants de Rassis, » au lieu de « Tharsis, » mais apparemment c'est une faute de copiste. » Calmet, *ibid.*, p. 382.

4. « Les Ismaélites de la tête ou de l'orient du désert, et qui étaient au midi de Cellon, sont apparemment les Arabes, qui habitaient sur l'Euphrate, à l'orient de l'Arabie déserte et au midi de la Palmyrène, où nous avons placé Chellon, autrement dit Chellus. Vide Grot. *ad Judith*, II, 13, et Ptolem., lib. 6, cap. 15, Χόλλη. » Calmet, *ibid.*, p. 383 et 373.

suzeraineté de Ninive. Assurbanipal avait donc à se venger de son roi et ses rapports avec ce royaume étaient réellement tels que nous les dépeint le livre de Judith.

Le conmmencement de la seconde campagne d'Holopherne est indiqué par les mots : « Il passa l'Euphrate. » Nous avons là, pour ainsi dire, une phrase assyrienne, car le passage de l'Euphrate est presque toujours indiqué dans le récit des expéditions ninivites. Le général portait donc maintenant la guerre à l'est de l'Euphrate. « Il traversa la Mésopotamie et renversa toutes les places fortes bâties sur le torrent d'Abrona jusqu'à la mer [1] » L'Abrona est certainement le nom défiguré du Khabour ou Chaboras, un des affluents de l'Euphrate [2].

Le premier chapitre du livre de Judith ne nous avait nullement fait prévoir ce mouvement en arrière. Il y a ici un changement manifeste dans le plan de campagne d'Holopherne : au lieu de continuer sa marche et de poursuivre son expédition contre les tributaires de l'Asie occidentale, qu'il était chargé de remettre sous le joug ninivite, il revient sur ses pas. Quelle est la cause de cette modification et que s'était-il passé pendant la guerre de l'Asie Mineure ? L'auteur sacré ne nous le dit

1. Judith, II, 24, texte grec. La Vulgate II, 14, appelle le torrent Mambré et la Peschito, Jabok. Le Jabok est un torrent qui se jette dans le Jourdain, à l'est, au-dessous du lac de Génésareth.

2. « Après avoir parcouru les provinces de l'Asie Mineure..., (Holopherne) repassa l'Euphrate pour dompter les peuples qui étaient dans la Mésopotamie, depuis le fleuve Chaboras jusqu'au golfe Persique... D'Abrona on peut aisément former Abora ou Chaboras. Le Chabor ou Chaboras est un fleuve de la Mésopotamie, fort connu, qui se jette dans l'Euphrate, au-dessous de Haran. » Calmet, *ibid.*, p. 383. Voir plus haut, p. 144.

pas ; il se contente d'enregistrer les faits, sans en expliquer les causes, mais les documents assyriens comblent cette lacune et suppléent à son silence. C'est vraisemblablement pendant qu'Holopherne était en Cilicie qu'avait éclaté l'insurrection de Babylone.

Nous avons déjà vu que, d'après le témoignage d'Assurbanipal lui-même, les peuples des bords de la Méditerranée s'étaient soulevés à l'instigation de son frère Saulmugina, mais celui-ci ne s'était pas d'abord révolté ouvertement : il avait dissimulé ses projets avec la plus grande fourberie. Il lui était facile de prévoir que, s'il levait l'étendard de la rébellion pendant que le roi de Ninive n'aurait aucune autre guerre sur les bras, il serait immédiatement écrasé par toutes les forces de l'Assyrie. Pour réussir dans ses desseins d'autonomie, il fallait donc endormir son frère dans une fausse sécurité, lui susciter en secret des ennemis qui occupassent ses forces et ne démasquer enfin ses intentions que quand les soldats assyriens seraient loin de Babylone. Dans ce but, pendant qu'il fomentait partout l'esprit de désobéissance et d'insubordination, il envoyait à Ninive une ambassade solennelle, destinée à tromper Assurbanipal et à détourner de lui tout soupçon [1]

Il y a lieu de croire que la révolte des peuples de la Méditerranée éclatait à peu près au moment même. Assurbanipal croyait du moins n'avoir rien à craindre au sud de ses états ; il pensait pouvoir compter sur son frère, qui venait ainsi de lui envoyer des ambassadeurs et, dans ce sentiment de fausse sécurité, il avait envoyé Holopherne à l'ouest de son empire. Quelles ne furent donc pas sa surprise, son indignation et sa colère, quand les

1. Cylindre A, colonne IV, l. 18 ; Smith, *Hist. of Assurb.*, p. 153.

rapports de Kudur, gouverneur d'Érech [1], lui révélèrent que Saulmugina le trahissait et que c'était son propre frère qui avait excité, sous main, ses ennemis, à se soulever contre son pouvoir! Son abattement fut grand, quand il put mesurer combien redoutable était la coalition formée contre lui. Ses devins parvinrent néanmoins à relever son courage [2]. Il réunit ses forces et se prépara à écraser celui qui était l'âme de la conjuration et son ennemi le plus redoutable, son frère Saulmugina. C'est alors qu'il dut rappeler les troupes d'Holopherne, et leur faire suspendre la campagne commencée contre les peuples des bords de la Méditerranée, pour parer à des dangers plus pressants et les faire opérer à l'est de l'Euphrate.

Telle nous paraît être l'explication du mouvement d'Holopherne, que rien ne faisait prévoir dans le texte sacré, mais que les inscriptions cunéiformes justifient d'une manière fort satisfaisante. Ce général, nous dit le livre de Judith, s'empara de toutes les places fortes, depuis le Khabour jusqu'au golfe Persique. Nous pouvons conclure de là avec vraisemblance qu'il prit part aux sièges des principales villes de la Babylonie et de la Chaldée, révoltées contre Assurbanipal, et dont les annales assyriennes nous font connaître le nom : Babylone, Sippara, Borsippa, Cutha [3].

Quand la révolte eut été étouffée dans le sang à l'est

1. Voir plus haut, p. 265.

2. Les inscriptions, d'ordinaire si brèves et si sèches, racontent en détail les songes et les discours des devins qui rendirent la confiance à Assurbanipal. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 156.

3. G. Smith, *History of Assyria*, p. 165 ; *History of Assurbanipal*, p. 157 ; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 434-435.

de l'Euphrate, Holopherne, avant d'aller de nouveau attaquer les anciens tributaires des bords de la Méditerranée, fut chargé d'infliger un châtiment exemplaire aux Arabes Bédouins qui campaient à l'ouest de l'Euphrate et qui s'étaient joints aux Babyloniens révoltés : ce fut sa troisième campagne.

Les Arabes, alliés de Saulmugina, menant la vie nomade, ne pouvaient être châtiés que par le pillage de leurs biens et de leurs troupeaux, et par la ruine des villes où habitaient une partie d'entre eux. Nous voyons dans Judith que c'est le traitement que leur fit subir Holopherne: « Il se rendit maître des frontières de la Cilicie, dit le texte grec, il tailla en pièces tout ce qui lui résista et il atteignit le territoire de Japheth, qui s'étend au sud, en face de l'Arabie, et il enveloppa tous les enfants de Madian (c est-à-dire les Arabes nomades), et il brûla toutes leurs tentes et il pilla tous les parcs où étaient leurs troupeaux[1] »

Holopherne reprend donc sa troisième campagne au point où il avait interrompu la première, aux frontières de la Cilicie. Nous ne devons pas être surpris de le trouver ainsi au nord, après l'avoir laissé, à la fin de la seconde campagne, au sud, sur les bords du golfe Persique; à la fin de chaque campagne, les Assyriens rentraient à Ninive et c'est de là qu'ils repartaient pour entreprendre de nouvelles expéditions. De la Basse-Chaldée, Holopherne était remonté à la capitale de l'Assyrie. De là, il se rendit en Cilicie, comme il l'avait fait la première fois, et puis, se dirigeant du nord au sud, il fit le long de sa route une grande razzia, dévastant et pillant tout sur son pas-

1. Judith, II, 25-26, texte grec. Le texte latin ne diffère ici du texte grec que par une plus grande concision, II, 15 16.

sage, au milieu des campements des Arabes Bédouins

Assurbanipal nous apprend, dans ses annales, que c'est exactement de cette manière qu'il traita les Arabes :

97. Dans ma neuvième campagne je rassemblai mon armée;
98. contre Vaiteh, roi d'Arabie,
99. je dirigeai ma marche, lequel, contre ma volonté
100. avait péché ; les bienfaits qui lui avaient été faits, il ne considéra pas, et
101. il secoua le joug de ma domination.
102. Quand Assur l'avait obligé de faire mon plaisir,
103. ses pieds cessèrent de rechercher mon alliance, et
104. il cessa ses présents et son grand tribut.
105. Quand Élam parlait de sédition avec Accad, il l'entendit et
106. méprisa ma volonté. Moi, Assurbanipal,
107. le roi, le grand prêtre, le chef puissant,
108. l'œuvre des mains d'Assur, il me quitta et
109. avec Abiyateh et Aimu, fils de Téhari,
110. ses forces avec les leurs, à l'aide de
111. Saulmugina, mon frère révolté, il envoya et
112. il tourna sa face. Les hommes d'Arabie

1. Le pays de Japheth, qui est indiqué comme limite extrême, au sud, de la campagne d'Holopherne, est très difficile à déterminer. « Il y en a qui croient (Grotius) qu'il faut lire Jephleth ou Jephléti, au lieu de Japheth, dit Calmet, *loc. cit.*, p. 383-384. On lit Jephléti dans Josué, XVI, 3, sur les confins d'Éphraïm. D'autres veulent que Japheth soit la même ville que Joppé, aujourd'hui Jaffa, ville maritime de la Palestine, mais il est visible que l'Écriture parle ici d'une province opposée à la Cilicie. Si l'Ionie et les autres provinces peuplées par Japhet et ses descendants étaient au midi de la Cilicie ou de la Palestine, je croirais qu'il s'agit de ce pays, mais tout cela est au couchant ou au septentrion de ces provinces. Si au lieu de Japheth, on lisait Saphar, ou Sapha, ou Saphta, il serait aisé d'expliquer ce passage, puisque, dans l'Arabie heureuse, on trouve des villes de ce nom et même un peuple, nommé Sapharites. »

113. avec lui il fit révolter et il emporta
114. les dépouilles des hommes qu'Assur, Istar et les grands dieux
115. m'avaient données ; je les gouvernais
116. et ils étaient dans ma main.
117. Par le commandement d'Assur et d'Istar, mon armée dans la contrée
118. d'Azâran, de Ḥiratâqaza,
119. dans Édom, dans le voisinage de Yâbrud,
120. dans Bit Ammon, dans le district du Hauran,
121. dans Moab, dans Saharri,
122. dans Ḥargé, dans le district de Ṣobah [j'ai fait entrer].

COLONNE VII.

1. Ses nombreux combattants je tuai sans nombre, j'accomplis
2. sa défaite. Les hommes d'Arabie, tous ceux qui étaient venus avec lui,
3. je fis périr par l'épée et lui, de la face
4. des puissants soldats d'Assur s'enfuit et s'en alla
5. au loin. Les tentes, les pavillons,
6. leurs demeures, un feu ils allumèrent et ils les brûlèrent dans les flammes.
7. Vaiteh, l'infortune lui arriva et
8. seul il s'enfuit à la terre des Nabatéens.
9. Vaiteh, fils d'Hazaël, frère du père
10. de Vaiteh, fils de Birvul, qui
11. s'était mis à la tête du royaume d'Arabie,
12. Assur, roi des dieux, fort, puissant, un décret
13. répéta (porta) et il vint en ma présence.
14. Pour satisfaire la loi d'Assur et les grands dieux,
15. mes seigneurs, un jugement dur le prit et
16. dans les chaînes je le mis et avec les *asi* et les chiens
17. je le liai et je le fis garder dans

18. la grande porte, au milieu de Ninive, à Ninib-barnakti-udnati [1].

Assurbanipal mentionne expressément une campagne qu'il fit faire par ses généraux contre l'Arabie.

87. Yautah, fils d'Hazaël,
88. roi de Cédar, se soumit à moi ;
89. pour ses dieux, que le père qui m'avait engendré avait emportés, il me pria et
90. se soumit à ma royauté.
91. Par les noms des grands dieux je le fis jurer, et
92. Adarsamaïm je lui rendis et lui donnai.
93. Ensuite contre ma volonté il pécha, et
94. mes bienfaits il ne considéra pas et il secoua le joug de ma domination.
95. Ses pieds cessèrent de rechercher mon alliance et
96. il cessa le tribut.
97. Le peuple d'Arabie avec lui il fit révolter et
98. il emporta les dépouilles de la Syrie (Ḥatti).
99. Mon armée, qui était sur les frontières de son pays,
100. j'envoyai contre lui.

COLONNE VIII.

1. Sa défaite accomplirent (mes soldats). Les hommes d'Arabie,
2. tous ceux qui vinrent, ils firent périr par l'épée ;
3. les tentes, les pavillons, leurs demeures,
4. un feu ils allumèrent et les livrèrent aux flammes.
5. Des bœufs, des brebis, des ânes, des chameaux,
6. des hommes, ils emportèrent sans nombre.
7. Balayant tout le pays, dans son étendue,
8. ils ramassèrent tout ce qu'il contenait.
9. Les chameaux comme des brebis je distribuai

1. Cylindre A. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 256-261.

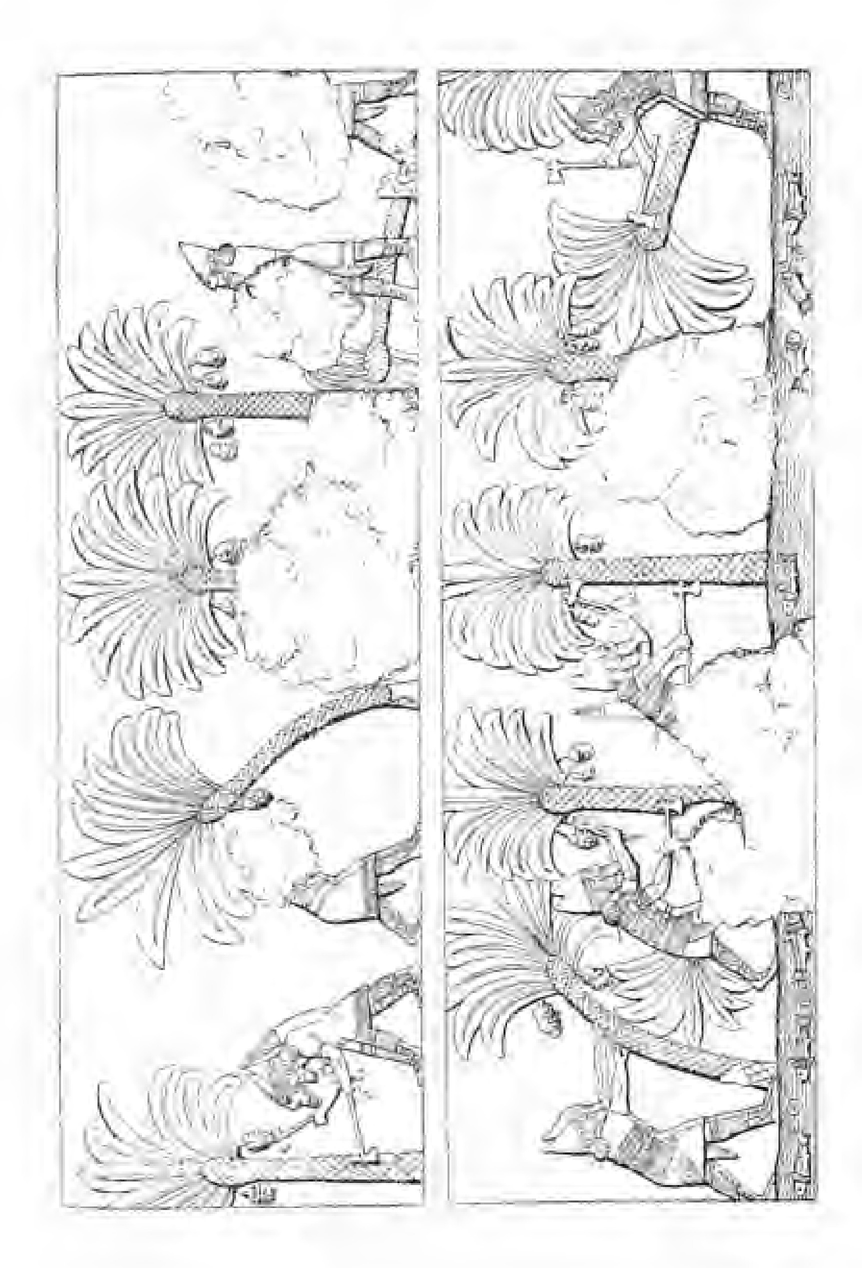
10. et j'en fis surabonder les hommes d'Arabie
11. habitant dans ma terre, etc. [1].

Nous possédons la lettre d'un général d'Assurbanipal donnant aux rois des nouvelles d'Arabie, mais probablement à une époque postérieure à la guerre.

1. Au roi des terres, mon seigneur,
2. ton serviteur Belzikirésir.
3. Bel et Mérodach, longueur de jours,
4. Années éternelles,
5. Sceptre de justice, trône
6. éternel, au roi de la terre,
7. mon seigneur, puissent-ils établir !
8. Concernant ce que le roi mon maître
9. m'a ordonné
10. ainsi : « Les nouvelles des Arabes (*Ar-a-bi*)
11. tout ce que tu apprends,
12. envoie-moi la relation de cela. »
13. Des Nabatéens (*Na-ba-ha-a-ti*)
14. il y a des nouvelles ; Aikamaru,
15. fils d'Ammihatâh,
16. le Vasite, contre eux
17. est venu ; les hommes il a tués
18. et pillés. L'un d'entre eux
19. ils ont épargné ;
20. au milieu de la cité du roi il est entré.
21. Maintenant au roi, mon maître,
22. je l'envoie ; le roi
23. de sa bouche puisse-t-il entendre [2] !

On voit, par les documents qui précèdent, qu'Assurbanipal fit faire, contre les Arabes nomades, la même

1. Cylindre B, colonnes VII et VIII ; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 283-286.
2. K 562 ; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 296-299.



guerre que fit Holopherne. Dans le livre de Judith et dans les inscriptions cunéiformes ce sont les mêmes peuples qui sont vaincus et le même traitement qui leur est infligé. Assurbanipal parle des hommes d'Arabie, des Iduméens, des Ammonites, des Nabatéens, des Moabites, de Ṣobah ; le livre de Judith également [1] Le roi d'Assyrie nous dit que ses généraux brûlèrent les tentes des nomades, livrèrent tout aux flammes, firent périr les guerriers par l'épée, s'emparèrent des brebis, des bœufs, des ânes et des chameaux. L'auteur sacré nous dit d'Holopherne, que, en revenant du sud, « il descendit dans la plaine de Damas aux jours de la moisson du froment, et il mit le feu à tous les champs, et il enleva les brebis et les bœufs, et il pilla leurs villes, il ravagea leurs campagnes, et il fit passer tous les jeunes gens au fil de l'épée [2] » Plus loin, nous lisons encore : « Il détruisit tout sur leur territoire, et il coupa leurs arbres [3] » Les bas-reliefs nous représentent les Assyriens coupant les palmiers, la plus précieuse richesse des pays d'Orient [4].

Le traitement barbare infligé aux Arabes et à leurs voisins remplit de terreur toute l'Asie occidentale. Tous les habitants du pays de Ḥatti, comme le nommaient les Assyriens, c'est-à-dire les Syriens avec les Phéniciens et les Philistins [5], s'empressèrent de se soumettre à Holopherne, ainsi que toutes les peuplades à l'est de la Pales-

1. Arabes, Judith, (Vulgate), II, 16 ; Iduméens, VIII, 14 ; Moabites et Ammonites, V, 2 ; Nabatéens ou habitants du Hauran, compris parmi les Bédouins, II, 16 ; Soba, III, 1, Vulgate.

2. Judith, II, 27, texte grec ; cf. Vulgate, II, 17.

3. Judith, III, 8, texte grec. Cf. Vulgate, II, 17 : « Omnesque arbores et vineas fecit incidi. »

4. Voir Planche LXVII, d'après Layard, *Monuments of Nineveh*.

5. Judith, II, 28, texte grec.

tine. « Toutes nos villes, lui dirent-ils, tout ce que nous possédons, toutes nos montagnes, nos collines, nos champs, nos troupeaux de bœufs, de brebis et de chèvres, nos chevaux, nos chameaux, tous nos biens et nos familles sont en votre pouvoir [1] »

Malgré cette soumission si complète, Holopherne, les traita en ennemis. « Il descendit des montagnes avec sa cavalerie et de grandes troupes, et il se rendit maître de toutes les villes et de tous les habitants du pays. Et il prit de toutes les villes, les hommes les plus forts et les plus braves pour les incorporer dans son armée comme auxiliaires [2]. » Le texte grec ajoute qu'il s'empara aussi de leurs idoles [3]

Les annales d'Assurbanipal nous apprennent que c'est ainsi qu'il traita les Arabes. Parlant d'un roi de ce pays, il dit :

107. Je me suis emparé de ses dieux...
108. des hommes de son pays, des troupeaux...
110. Je les ai consacrés au service d'Assur et d'Istar, mes seigneurs [4].

Et plus loin, il dit encore :

98. J'ai fait périr les habitants de la ville d'Usu,
99. qui n'obéissaient pas à leur gouverneur
100. et ne payaient pas le tribut, redevance de leur pays.
101 J'ai infligé un châtiment sévère à ce peuple indocile.
102. J'ai emporté ses dieux...

1. Judith, III, 3, Vulgate. Le texte grec dit la même chose, III, 3-4.
2. Judith, III, 7-8, Vulgate.
3. Judith, III, 8.
4. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 271.

106. J'ai emmené le reste des habitants au milieu du pays d'Assur,
107. je les ai distribués au milieu de mon armée nombreuse [1].

Nous trouvons ainsi, dans ces deux passages, les deux traits signalés dans le livre de Judith : l'enlèvement des dieux du peuple vaincu, et l'incorporation de ses hommes valides dans l'armée assyrienne.

Pendant que tous les peuples qui entouraient la Palestine courbaient le front devant le vainqueur, les enfants de Jacob, mettant leur confiance en Dieu, osèrent lui résister. C'est pourquoi la dernière campagne d'Holopherne fut dirigée contre Béthulie.

L'identification de cette ville est incertaine, mais l'auteur sacré nous apprend expressément qu'elle était dans les environs de Dothaïn, sur la route qui menait de la plaine d'Esdrelon au cœur de la Terre Promise [2] : elle était donc la clef de la Samarie et de Juda, le boulevard de l'indépendance du peuple de Dieu. On sait comment l'orgueil d'Holopherne vint se briser contre les murs de ce village inconnu. Il tomba sous les coups d'une femme, comme autrefois Abimélech et Sisara [3] : Judith sauva Israël de la servitude.

Nous n'avons pas à raconter les détails de cette délivrance. Il va sans dire que les documents cunéiformes n'ont pas enregistré cet échec des armées assyriennes : ils ne contiennent que des bulletins de victoires. Mais leurs réticences mêmes confirment indirectement le récit de l'écrivain sacré.

Il nous dit que le général ninivite s'était emparé de

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 281-282.
2. Judith, VII, 1, 3, Vulgate et Septante.
3. Voir t. III, p. 299 et 334.

Damas. Nous voyons en effet dans les cylindres d'Assurbanipal qu'il était maître de cette ville. Parlant du butin fait sur les Arabes, il dit :

111. Je lui ai fait prendre la route de Dimaska (Damas[1].)

Il a également soin de nous apprendre qu'il a triomphé de la révolte de Saulmugina, son frère, des hommes d'Accad, de la Chaldée, d'Aram ou de la Syrie :

32. Les hommes d'Accad et quelques-uns de la Chaldée, d'Aram et
33. de la mer, que Saulmugina avait rassemblés,
34... retournèrent dans leur pays.
35. Ils se révoltèrent contre moi. Par le commandement d'Assur et de Belit,
36. et des grands dieux, mes protecteurs, de tous je triomphai ;
37. le joug d'Assur qu'ils avaient rejeté, je fixai sur eux;
38. des chefs et des gouverneurs, institués par ma main,
39. j'établis sur eux[2].

Il faut bien remarquer que, parmi les peuples qui s'étaient révoltés contre Assurbanipal, il y en a qu'il ne nomme point parmi ceux à qui il a imposé de nouveau le joug. Il a signalé, comme nous l'avons vu plus haut[3], la révolte de Psammétique; elle lui avait été d'autant plus sensible qu'il l'avait autrefois comblé de faveurs; il ne nous dit cependant nulle part qu'il se soit vengé de son ingratitude et de sa perfidie : preuve frappante que l'Égypte ne fut point châtiée. Le premier chapitre de Judith

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 271.
2. Cylindre A, colonne v; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 169.
3. Voir p. 263.

nous avait appris que l'assujettissement de l'Égypte était le terme final de l'expédition d'Holopherne ; Béthulie, qui l'arrêta et l'empêcha d'exécuter ses projets, était sur la route de Ninive en Égypte. Il serait, en effet, inconcevable, qu'Assurbanipal n'eût pas fait quelque tentative pour reprendre une conquête qui avait illustré sa jeunesse et était pour lui une source d'abondantes richesses. L'auteur sacré nous apprend que cette tentative eut lieu ; il supplée ainsi au silence des documents assyriens et, en même temps, il nous l'explique, en nous faisant connaître qu'elle échoua par suite de la mort du commandant de l'expédition, tombé sous les coups de Judith.

Tels sont les rapprochements qui existent entre le livre de Judith et l'histoire d'Assurbanipal, racontée par ce roi lui-même : ce sont les mêmes événements, les mêmes peuples, des détails analogues. Il nous semble qu'il est impossible de ne pas être frappé de ces ressemblances. Une seule chose manque aux annales cunéiformes : le nom d'Holopherne. Sans doute le parallélisme que nous avons essayé d'établir n'est pas d'une rigueur et d'une certitude absolue, mais lorsqu'il s'agit de faits aussi anciens et, de plus, aussi épisodiques, peut-on espérer de dissiper jamais tous les nuages ? N'avons-nous pas là, du moins, assez de lumière, pour ouvrir les yeux aux ennemis de l'histoire de Judith ? Les inscriptions d'Assurbanipal sont incomplètes ; elles ne nous racontent pas non plus les événements de son règne dans l'ordre chronologique [1], mais suivant un certain ordre ethnographique.

1. « Le mépris que font les documents assyriens de la chronologie, dit M. G. Smith, est bien établi par ce fait que le Cylindre A donne le récit de la révolte des Psammétique comme la troisième campagne, tandis qu'il donne l'histoire générale de la révolte de Saulmugina comme la sixième, l'affaire de Nébo-

Le texte original du livre de Judith est perdu et nous sommes ainsi privés de la plus précieuse des ressources; les traductions que nous possédons sont très divergentes entre elles et beaucoup de noms propres y sont profondément altérés. La critique manque ainsi, sur beaucoup de points, du fil conducteur qui pourrait la conduire à des résultats incontestables. N'est-il pas admirable que, dans des conditions aussi fâcheuses, les annales de Ninive concordent si bien, dans leur ensemble, malgré leur caractère vague et leurs lacunes, avec le texte sacré? N'y a-t-il pas là aussi de quoi faire réfléchir ceux qui ont attaqué Judith et nié son existence.

Le caractère historique du livre de Judith est nié aujourd'hui par un grand nombre de savants, juifs et protestants. « Le livre de Judith, quelle que soit d'ailleurs la pensée qui l'a inspiré, dit M. Oppert, n a pas eu dans l'esprit de son auteur un but autre que celui d'être une allégorie... Dans le livre de Judith, rien n'est historique, ni le nom de l'héroïne, ni celui des personnages cités dans le cours du récit, ni les dates, ni les données géographiques. Jusqu'au nom de la ville défendue par le courage de la Juive (car Judith veut dire la Juive), tout est allégorie et ne se rapporte qu'à un seul fait historique, la délivrance de la Judée d'un joug étranger [1] »

« Le livre de Judith n'est qu'un roman historique, dit M. G. Rawlinson, et l'on est surpris de rencontrer encore aujourd'hui des critiques qui le traitent comme un livre sérieux [2]. »

belzikru comme la huitième, et les événements d'Arabie et de Syrie, qui lui sont intimement liés, comme la neuvième. » G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 202, note 1.

1. J. Oppert, *Le livre de Judith*, 1865, p. 4.

2. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 195. Il énumère p. 195 et

Nous ne voyons guère quel pourrait être le sens allégorique des actes de Judith. Si elle s'appelle la Juive, il n'y a rien là d'inexplicable et de fort extraordinaire. Le nom de Juive, avant la captivité de Babylone, signifiait simplement : originaire de la tribu de Juda. Si donc Judith tirait son nom de sa race, il en résultait que sa famille était originaire de la tribu de Juda, quoiqu'elle habitât dans le nord de la Palestine. Combien n'y a-t-il pas aujourd'hui parmi nous de personnes qui s'appellent Lebreton, Lenormant ou même Lefrançais?

Le livre qui nous raconte la délivrance de Béthulie n'est donc pas un roman historique ; les documents assyriens déposent en faveur de sa véracité.

196, les raisons qui établissent, d'après lui, que le livre de Judith n'a aucun caractère historique. Il l'attribue à un juif helléniste, du temps d'Antiochus Épiphane. Cf. Grotius, Préface de Judith, *Opera,* t. I, p. 578.

# CHAPITRE V

## LES DERNIERS ROIS D'ASSYRIE.

Assurbanipal est le dernier roi de Ninive qui, à notre connaissance, ait opprimé le royaume de Juda. L'Asie occidentale lui échappa pendant la seconde partie de son règne. « L'Égypte s'était rendue indépendante, sans doute pendant la révolte de [Saülmugina].... [Assurbanipal], fatigué de sa lutte contre l'Élam, résigna ses droits à la suzeraineté sur l'Égypte... Il n en resta pas moins le souverain le plus puissant du monde oriental. Presque le dernier de sa race, il fut celui dont la domination s'étendit le plus et dépassa tous ses prédécesseurs en activité, en courage, en énergie, en cruauté, comme si l'Assyrie, se sentant près de sa ruine, avait voulu réunir en un seul homme toutes les qualités qui avaient fait sa grandeur et tous les défauts qui ont souillé sa gloire [1] » Il mourut vers l'an 626 [2], et eut pour successeur immédiat ou médiat son fils Assuredilili [3].

Nous n'avons d'Assuredilili que quelques briques insignifiantes, provenant d'un petit palais qu'il avait bâti au sud-est de Chalah :

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 2e édit., p. 438-439.

2. G. Smith, *Assyria*, p. 177.

3. M. G. Smith fait régner, avant Assuredilili, Belzakiriskun. Voir *Assyria*, p. 183-188.

1. Moi, Assuredilili, roi des peuples, roi de la terre d'Assur,
2. fils d'Assurbanipal, roi des peuples, roi de la terre d'Assur,
3. fils d'Assaraddon, roi des peuples, roi de la terre d'Assur;
4. j'ai fait faire ces briques et ces solives,
5. pour la construction de Bit-ZI-DA [1].
6. qui est à Chalah.
7. Je l'ai fait pour la vie de mon âme [2].

Sous le règne d'Assuredilili eut lieu en Assyrie une invasion de barbares, dans laquelle M. Georges Rawlinson et M. Fr. Lenormant [3] ont reconnu l'invasion des Scythes dont parle Hérodote au premier livre de son *Histoire* [4] C'est à leurs ravages que ces savants attribuent les ruines des palais de Calach, aujourd'hui Nimrud. Selon l'historien d'Halicarnasse, les Scythes s'avancèrent jusque dans la Palestine [5]. S'il faut en croire quelques historiens, ce sont ces guerriers terribles que Jérémie nous décrit, dans ses premiers chapitres, armés de l'arc et du bouclier, montés sur des chevaux, armés eux-mêmes comme des combattants, hommes forts et robustes, dont la voix ressemble au mugissement des flots, dont le carquois est comme un sépulcre ouvert [6]

C'est probablement aussi sous le règne d'Assuredilili que les Égyptiens, délivrés des invasions assyriennes, voulurent se faire envahisseurs à leur tour.

1. Selon M. Schrader, cet idéogramme doit se lire *imni*, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1872, p. 194 et *Bit-imni* signifie « temple du salut. » *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 234.
2. *Western Asiatic Inscriptions*, t. I, pl. 8, nº III.
3. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 485, p. 410-412; Lenormant, *Lettres assyriolog.*, t. I, p. 81.
4. Hérodote, I, 103-106.
5. Hérodote, I, 105.
6. Jer., I, 13 et 14; IV, 6; 13-26; V, 15-17; VI, 22-23. — Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 81.

Les Livres Saints mentionnent, sous le règne de Josias, roi de Juda, une campagne de Néchao, roi d'Égypte, contre le roi d'Assyrie [1] Les annales d'Assurbanipal parlent, comme nous l'avons vu, d'un *Ni-ku-u*, qu'elles appellent *sar Mi-im-pi u Sa-ai*, c'est-à-dire « Néchao, roi de Memphis et de Saïs, » ainsi que de plusieurs autres rois égyptiens, tributaires du roi d'Assyrie [2]. Mais ce Néchao ne régna que jusqu'en 664; il ne peut donc pas être le même que le Néchao dont parle l'historien des Rois, car Josias ne monta sur le trône qu'en 639. Ce dernier Néchao, second du nom, régna de 611 à 605; on n'a trouvé son nom nulle part dans les textes cunéiformes. « Le seul monument égyptien que nous ayons des conquêtes de [Néchao II] est un gros scarabée du Musée de Boulaq [3]. »

Plusieurs critiques se demandent si le roi d'Assyrie dont parle la Bible et contre lequel le roi d'Égypte entreprit son expédition, doit s'entendre proprement d'un roi de Ninive ou bien d'un roi de Babylone, c'est-à-dire du dernier roi de Ninive ou de Nabopolassar, le père de Nabuchodonosor. La solution de la question dépend de la date de la ruine de Ninive. D'après Abydène [4] et le Syncelle, la chute de cette ville paraît avoir coïncidé avec l'avénement de Nabopolassar au trône de Babylone, en 625. Dans ce cas, le roi d'Assyrie contre lequel avait combattu Néchao II, ne pouvait être que Nabopolassar. Mais, d'après les calculs rapportés par Eusèbe et S. Jérôme [5], la chute de Ninive serait de l'an 606, au plus tard

1. II (IV) Reg., XXIII, 29.
2. G. Smith, *Hist. of Assurb.*, p. 20, 92.
3. Publié dans Mariette, *Monuments divers*, t. I, pl. 48, c; Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, p. 496.
4. Ap. Eusèbe, *Chron.*, l. I, c. IX; Migne, *Patr. gr.*, t. XIX, col. 124.
5. Niebuhr, *Assur und Babel*, p. 114.

de l'an 605. En admettant cette date, l'expédition de Néchao en Asie, en 608, aurait eu lieu contre le roi d'Assyrie proprement dit, et ce ne serait que dans l'expédition postérieure, en 606, qui se termina par la bataille de Carchémisch, que l'Égypte aurait eu affaire pour la première fois avec le nouveau royaume de Babylone. Les sources assyriennes font complétement défaut, pour résoudre ces difficiles problèmes. Nous ne possédons aucune inscription historique des derniers temps de Ninive. On ne s'accorde même pas sur le nombre des successeurs d'Assurbanipal. M. G. Smith en admet deux, comme nous l'avons vu. Selon M. Oppert, après ce prince régnèrent Assuredilili et Sardanapale VII; selon M. Schrader, Assuredilili fut le dernier roi de Ninive. Assurbanipal ou Sardanapale VI, comme l'appelle M. Oppert, régna de 667 à 626, en s'en rapportant au canon de Ptolémée qui marque la fin du règne de Chineladan, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, Assurbanipal, à l'an 626. L'époque où l'on faisait régner Assuredilili tombe ainsi précisément dans la période déjà remplie par Assurbanipal. Quant au Saracus d'Abydène et du Syncelle, qu'on donnait pour successeur à Assuredilili, il n'est pas autre qu'Assuredilili lui-même, comme le prouvent d'ailleurs ces deux écrivains, qui le plaçent après Sardanapale ou Assurbanipal. Saracus ou Sarak n'est qu'une corruption d'Assuredilili.

Au milieu de l'obscurité qui enveloppe les dernières années de Ninive, voici quelle paraît être, d'après les vraisemblances, la suite des événements. A la mort d'Assurbanipal, l'empire de Ninive était dans une situation assez critique. Psammétique, roi d'Égypte, assiégeait Azot, à l'ouest; au sud, Babylone avait secoué le joug de l'Assyrie; à l'est, les Mèdes, formant un puissant royaume, se préparaient à marcher contre leurs anciens maîtres.

Le successeur d'Assurbanipal marcha contre les Mèdes et envoya contre Babylone une armée à la tête de laquelle il plaça Nabopolassar. Ce général réussit si bien, dans l'expédition qui lui avait été confiée, qu'il en fut récompensé par le titre de roi de Babylone. Il gouverna son nouveau royaume avec sagesse et, pendant quinze ans, il consolida de plus en plus son pouvoir. Se sentant alors assez fermement établi pour être indépendant, il résolut de secouer le joug de la souveraineté ninivite : afin d'avoir un prétexte à sa révolte, il réclama de nouveaux droits qui lui furent refusés, et, sur ce refus, il prit ouvertement les armes.

Vers l'an 610, il essaya de s'unir avec tous les ennemis de Ninive. Il fit alliance avec Néchao II, roi d'Égypte [1], et avec Cyaxare, roi des Mèdes, et il leur proposa d'attaquer ensemble l'empire assyrien. Ils y consentirent. Les confédérés se mirent en marche vers 609 [2]. « Au printemps de 608, [Néchao] quitta Memphis et pénétra en Asie. Une fois de plus, les armées égyptiennes s acheminèrent le long de la route traditionnelle qui les avait autrefois menées jusqu'à l'Euphrate. Elle avaient déjà dépassé [Azot] et comptaient pénétrer sans combat dans la vallée du Jourdain et du Natsana, lorsque, au débouché des gorges du Carmel, elles rencontrèrent les avant-postes d'une armée ennemie. C'était celle de [Josias]. Avant d'entrer en campagne, Néchao lui avait fait dire de rester tran-

1. Le nom de Nabopolassar est associé, dans l'exécution des œuvres d'art de Babylone, à celui de Nitocris, son épouse. Elle n'est pas mentionnée dans les documents cunéiformes, mais la tradition populaire a sans doute été plus fidèle que les briques officielles à conserver ce nom qui semble indiquer une origine égyptienne, Net-Aker, « Neith la victorieuse. »

2. G. Smith, *Assyria*, p. 186-189.

quille dans Jérusalem : par scrupule de conscience, le roi juif essaya de barrer le chemin à l'adversaire de son suzerain. La bataille se livra près de Mageddo, à l'endroit même où, dix siècles auparavant, Thotmès III avait vaincu les Syriens confédérés [1] Les Juifs ne tinrent pas devant le choc de l'armée égyptienne; Josias fut tué, et Néchao, sans plus s'inquiéter de ce que devenait le royaume de Juda, poussa droit vers le nord [2]. »

Néchao est le dernier des pharaons qui ait fait la guerre au royaume de Juda. Il était loin de se douter qu en allant concourir à l'exécution des projets de Nabopolassar, il se préparait à lui-même et aux Juifs un nouvel ennemi. Poursuivant sa route, il arriva sous les murs de Carchémisch. Cette ville était l'entrepôt général du commerce entre l'Asie occidentale et l'Assyrie, le lien qui unissait ce dernier pays avec celui d'Aram, près du gué le plus fréquenté de l'Euphrate.

Des fouilles récentes ont fait découvrir le véritable site de Carchémisch. Peu de temps avant sa mort, G. Smith a eu la gloire de fixer l'emplacement de cette ville célèbre. La plupart l'identifiaient avec Circésium [3], dont la position semblait s'accorder tant bien que mal avec les

1. « II (IV) Reg., XXIII, 29-30; II Chron., XXXV, 20-24; Hérodote, II, 159, nomme par erreur Magdôlos la ville où se livra la bataille. »

2. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient,* 2e édit. p. 495.

3. « Carchémisch, le Circésium de la géographie classique, était situé au confluent du Chaboras et del'Euphrate : c'était la clef de la grande route de l'Occident; sa possession était par conséquent d'une grande importance militaire. Après la destruction de Tyr par les Assyriens, Carchémisch devint le centre du commerce de l'Orient et le *maneh de Carchémisch* fut un des principaux étalons du commerce. » Sayce, *Records of the past,* t. III, p. 88.

données des documents assyriens [1] Plusieurs savants avaient néanmoins des doutes à ce sujet. M. Maspero, en 1873, dans un travail spécial sur la matière [2], s'efforça d'établir que c'était l'ancienne Bambyce ou Mabog, un peu à l'orient d'Alep, à quelques kilomètres de l'Euphrate. Les faits ont prouvé que cette nouvelle hypothèse n'était pas mieux fondée que la précédente.

Sur la rive occidentale de l'Euphrate, à moitié chemin entre le village de Sadjur et Biredjik, qui domine maintenant le gué des caravanes à cet endroit du fleuve, s'élève une véritable colline de ruines, couvrant une vaste surface : c'est ce qui reste de Carchémisch. Les pans de murs et de tours écroulées qui entourent ce Tell, aussi bien que les débris d'édifices et les fragments de sculptures qu'on trouve çà et là, avaient frappé Pococke et les anciens voyageurs et l'on avait supposé que c'était là qu'avait fleuri Gerrhes ou Europe. Mais là s'était élevée une cité bien plus fameuse et bien plus antique que ces cités grecques : la vieille capitale de ce grand peuple que la Bible appelle les Héthéens et que les monuments égyptiens et assyriens nomment si souvent sous le nom de Chétas ou sous celui de Hatti.

Les ruines portent aujourd'hui le nom de Djérablus. On y a déjà exhumé des sculptures, des bas-reliefs et des inscriptions en langue héthéenne qui témoignent d'une civilisation très avancée. C'est probablement par son intermédiaire que la civilisation de l'Orient est passée en Grèce, par l'Asie Mineure et les îles de la mer Égée. On y

1. Il est souvent question de cette ville dans les inscriptions cunéiformes, Assurnasirpal, col. III, l. 57; *Records of the past*, t. III, p. 70 ; cf. ib. t. XI, p. 78.

2. Maspero, *De Carchemis oppidi situ*, 1873. Cf. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 186-187.

a trouvé aussi une brique assyrienne, portant le nom de Sargon, qui prit Carchémisch et y bâtit un palais pour servir de résidence au gouverneur assyrien.

L'enceinte de la capitale des Héthéens est beaucoup moindre que celle de Ninive et de Babylone : elle n'a pas trois kilomètres de longueur, mais de nombreux indices montrent que ses faubourgs s'étendaient au loin, surtout dans la direction du sud, sur les rives de l'Euphrate, où l'on a trouvé des traces d'ouvrages d'irrigation [1]

Carchémisch devait être enlevée aux Assyriens, d'abord par l'Égypte [2] Néchao s'en empara, et devint ainsi le maître de tout le pays situé à l'ouest du fleuve. Revenant alors sur ses pas, il séjourna quelque temps à Riblah, près de Hamath. On lui annonça dans cette ville que les habitants de Jérusalem avaient reconnu comme roi Joachaz, fils de Josias, après la bataille de Mageddo. Mécontent de ce qu'on l'avait élevé sur le trône sans son consentement, il le fit venir auprès de lui, le déposa après trois mois de règne, l'emmena prisonnier en Égypte et donna la couronne à un autre fils de Josias, Éliacin, dont il changea le nom en celui de Joachin.

Sur ces entrefaites, Ninive succombait sous les coups des Mèdes et des Babyloniens réunis. Ses derniers jours ne nous sont point connus par les documents indigènes. Les historiens anciens nous disent que le siège dura deux ans : ses fortes murailles résistaient à toutes les attaques ; mais, pour réaliser ses prophéties, Dieu fit intervenir les éléments contre la capitale de Sennachérib et des oppresseurs de son peuple : une inondation extraordinaire du

1. *The Times weekly edition,* 30 janvier 1880, p. 13, et 20 août 1880, p. 2-3.

2. Cf. Jér., XLVI, 2.

Tigre emporta une partie considérable des remparts [1] le roi désespéré se brûla dans son palais avec ses femm et ses trésors.

Ainsi se trouvèrent réalisées les menaces de Nahum .

Malheur à la ville de sang!
Toute pleine de mensonges et de rapine,
Qui n'a jamais cessé de piller....
[Jéhovah] passe comme une inondation,
Il détruit le lieu [même où elle s'élevait]....
Les portes des fleuves sont ouvertes,
Le palais est renversé....
Qui te verra, s'enfuira
Et dira : Ninive est détruite [2]!

1. Oppert, *Expédition en Mésopotamie,* t. I, p. 292.
2. Nahum, III, 1; I, 8; II, 6; III, 7.

# CHAPITRE VI.

## NABUCHODONOSOR ET LA FIN DU ROYAUME DE JUDA.

Après la ruine de Ninive, il n'y eut plus d'empire d'Assyrie. Son ancienne vassale, Babylone, hérita de la plus grande partie de sa puissance. Ce qui avait échappé aux derniers rois assyriens, dans l'Asie occidentale, Nabopolassar chercha à le recouvrer pour lui-même. Trop vieux pour se mettre personnellement à la tête des armées, à l'aide desquelles il voulait conquérir la Syrie, la Palestine et l'Égypte, il en confia le commandement à son fils. Son fils était Nabuchodonosor.

Nabuchodonosor est un des rois les plus célèbres qui aient porté la couronne. Babylone lui doit la plus grande partie de sa gloire. On pourrait presque dire que, sans lui, elle n'aurait pas eu de place dans l'histoire générale du monde. L'empire babylonien a été de très peu de durée : il a commencé en 625 avant J.-C., il a fini en 538, en tout 88 ans. Nabuchodonosor a rempli, par son règne de 43 ans [1], la moitié de cet espace de temps. Il a éclipsé l'éclat de son père Nabopolassar; ses successeurs pâlissent tous devant lui et méritent à peine d'être nommés [2]. Général habile, ami des arts et grand constructeur, il a porté ses armes victorieuses dans une grande partie du monde an-

1. Bérose, *Historicorum græcorum Fragmenta*, éd. Didot, t. II, p. 507; Eusèbe, *Chron. arm.*, ibid., p. 505.

2. G. Rawlinson, *The five great Monarchies of the ancient eastern world*, 1865, t. III, p. 489.

cien et il a fait de sa capitale l'une des merveilles de l'univers. Cependant ce qui lui a fait surtout un nom parmi nous, c'est la destruction de Jérusalem. Il a été l'instrument des vengeances divines, l'exécuteur des menaces des prophètes; il a conduit Juda en sa capitale, pour y subir cette captivité de 70 ans, qui devait être un événement si considérable et influer si notablement sur l'avenir de l'humanité tout entière. C'est surtout à ce titre qu'il nous intéresse et qu'il est utile de raconter son histoire.

Le nom de Nabuchodonosor est écrit de plusieurs manières dans les textes cunéiformes. La plus complète, celle qu'on lit, par exemple, dans l'inscription de Borsippa, est *Na-bi-uv-ku-du-ur-ri-u-ṣu-ur*, mais *Nabiuv* devait se prononcer *Nabu*, selon l'orthographe commune de ce nom, *Nabu-kudurri-uṣur*, « Nébo, protège la couronne [1] » On voit par là que la prononciation que nous avons reçue des Septante par la Vulgate, Nabuchodonosor, se rapproche plus de la véritable prononciation assyrienne que la prononciation massorétique, Nébucadnézar. Notre prononciation n'est fautive qu'en ce qu'elle a mis un *n* là où il faudrait un *r*; cet *r* est d'ailleurs conservé dans Jérémie et dans Esdras [2], où on lit exactement Nabuchodorossor [3].

On a retrouvé en Asie un sceau qui représente de profil la tête de Nabuchodonosor, coiffée, non d'une tiare, mais d'un casque [4]. Ses cheveux encadrent sa figure. Il ne

1. Voir les variantes; Ménant, *Syllabaire assyrien*, p. 94; — Schrader, DMG., 1872, p. 124.

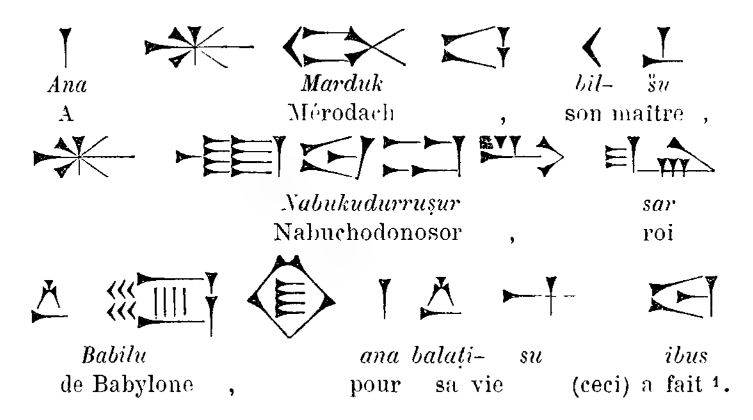
2. Jér., XLIX, 28; (I) Esd. II, 1. Dans le Ketib.

3. Strabon, Alexandre Polyhistor, Mégasthène, Abydène l'appellent exactement Ναβοκοδρόσορος. Dans le canon de Ptolémée, ce nom est altéré en Ναβοκολασσάρου.

4. L'usage du casque est ancien en Assyrie et en Chaldée. Voir *Journal officiel*, Académie des Inscriptions, 4 août 1880, p. 9088.



porte point de barbe. Son profil est très pur. La tête est tournée à gauche et paraît celle d'un homme encore jeune. On lit tout autour, en caractères cunéiformes :




Ce camée précieux est conservé au musée de Berlin [2]. Les assyriologues allemands pensent que c'est le portrait du vainqueur de Jérusalem. Cependant ce travail a un cachet grec si caractérisé qu'il est difficile d'admettre que le Nabuchodonosor représenté soit le fils de Nabopolassar [3] C'est plutôt un autre roi de ce nom, d'une époque postérieure [4]

1. En voir la reproduction, Planche LXVIII, d'après une photographie. Elle est dans Schenkel, *Bibel-Lexicon*, à l'article *Keilschrift*, t. III, p. 511, et dans le *Monatsbericht der k. preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, mars 1879, photographiée, vis-à-vis de la p. 288, nº 2, gravée, p. 293. La direction de la tête, dans le *Bibel-Lexicon*, qui a suivi Grotefend, est fausse : elle est tournée à droite au lieu de l'être à gauche. La matière du camée est du verre coloré.

2. Il en existe un pareil, en onyx, à la Haye, J. Ménant, *Catalogue des cylindres orientaux du cabinet royal des médailles de la Haye*, La Haye, 1878, p. 60, n. 151.

3. Voir F Lenormant, *Magie der Chaldäer*, p. 530.

4. M. Schrader maintient cependant l'opinion que ce camée

Nabuchodonosor avait été annoncé au royaume de Juda comme l'exécuteur des vengeances divines contre son peuple infidèle. Jérémie prophétisait dans les termes suivants, l'année même où le fils de Nabopolassar succédait à son père sur le trône de Babylone :

« Ainsi parle Jéhovah Sabaoth : Parce que vous n'avez point écouté mes paroles, moi je rassemblerai et j'enverrai [contre vous] toutes les tribus de l'aquilon, dit Jéhovah, avec Nabuchodonosor, roi de Babel, mon serviteur, et je les ferai marcher contre cette terre et contre ses habitants et contre tous les peuples d'alentour et je les vouerai à l'anathème, je désolerai [leur pays], j'en ferai un objet de dérision, un désert, pour toujours. Je ferai cesser parmi eux les cris de joie et de réjouissance, la voix de l'époux et la voix de l'épouse, le bruit de la meule et la lumière de la lampe. Toute cette terre sera un désert et une solitude désolée ; ces peuples seront asservis au roi de Babel pendant soixante-dix ans [1] »

La prophétie s'accomplit à la lettre. Malheureusement l'assyriologie nous apprend peu de chose sur la vie même du vainqueur de la Judée, et nous serons réduits à raconter sommairement son histoire d'après les seuls documents anciens.

Presque tout ce que nous savons sur lui nous est connu par les écrivains juifs, Jérémie, Ézéchiel, les auteurs des Rois et des Paralipomènes, et par Bérose, dont un précieux fragment nous a été conservé par Josèphe, dans son livre *Contre Apion* [2].

représente le Nabuchodonosor, fils de Nabopolassar. *Ueber einen altbabylonischen königl. Museums und einige andere Cylinder und Gemmen*, *Monatsbericht*, 1879, p. 297 ; cf. p. 785-786.

1. Jér., xxv, 8-11.

2. Josèphe, *Contra Apion.*, I, 19, reproduit dans les *Historico-*

Les inscriptions babyloniennes ne nous ont pas fourni, jusqu'ici du moins, de renseignements considérables sur l'histoire. Celles de Nabuchodonosor, en particulier, sont muettes sur ses hauts faits. Il prend bien le titre de « vaillant » dans ses protocoles [1] ; mais, au lieu de faire consister sa gloire dans les victoires qu'il a remportées, il la met dans les édifices qu'il a construits et dans la splendeur de Babylone, la cité qu'il a embellie et à laquelle il a prodigué toutes ses faveurs. « N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai bâtie pour être la capitale de mon empire, par la puissance de mon pouvoir et pour l'honneur de ma majesté, » dit-il dans le prophète Daniel [2]. Ce langage est celui-là même de ses inscriptions :

32. Au-dessus de Babylone et de Borsippa,
33. je n'ai placé aucune ville,
34. dans le royaume de la Babylonie,
35. comme ville de ma haute fondation...

COLONNE VIII.

13. J'ai vaillamment rceueilli les dépouilles
14. pour servir d'ornement à la maison où elles étaient rangées
15. et réunies ensemble ;
16, 17 trophées, abondance, trésors royaux,
18. j'ai accumulé et tout rassemblé.
19. Quant à changer ma royauté
20. dans une autre ville,
21. le désir ne m'en est point venu :
22. au milieu d'un autre peuple

*rum græcorum fragmenta*, éd. Didot, t. II, p. 506. Voir aussi un passage d'Alexandre Polyhistor, *ibid.*, t. III, p. 229, et des fragments d'Abydène, *ibid.*, t. IV, p. 283.

1. *Inscription de la Compagnie des Indes*, col. I, ligne 20.

2. Dan., IV, 30.

23. je n'ai pas bâti de palais royal...
48, 49... Deux terrassements élevés
50. en ciment et en brique,
51. une forteresse, comme une montagne, j'ai faite,
52. et dans leurs substructions
53. j'ai bâti un ouvrage en briques;
54. alors, sur le sommet, un grand édifice,
55. pour la demeure de ma royauté,
56, 57. avec du ciment et de la brique, j'ai artistement bâti
58. et l'ai placé à côté du temple,
59. exactement au milieu; au second jour,
60. ses fondements, à une forte profondeur,
61, 62. j'ai établi et son sommet j'ai élevé,
63. et au quinzième jour, sa beauté

COLONNE IX.

1. j'ai parfaitement achevé
2. et je l'ai exalté comme la demeure de ma royauté...
29, 30. Cette maison, (pour être) un objet d'admiration, je l'ai fait bâtir [1].

C'était donc dans la splendeur de ses constructions et dans la magnificence de Babylone, sa capitale, que se complaisait le cœur de Nabuchodonosor.

Nous ne connaissons ses exploits que par des sources étrangères, comme nous l'avons déjà remarqué [2].

Ses premières victoires sont antérieures à son avénement au trône. Néchao II était maître de la Palestine et de la Syrie depuis trois ans, lorsque Nabopolassar chargea son fils de chasser les Égyptiens de l'Asie occiden-

1. *Inscription de la compagnie des Indes*, colonnes VII-IX; Rodwell, *Records of the past*, t. V, p. 129 et suiv.

2. L'inscription dite du Baril de Phillips contient seule une liste de huit contrées vaincues par Nabuchodonosor. Elles n'ont pu, d'ailleurs, être identifiées.

tale. Nabuchodonosor marcha sur Carchémisch, qui était la principale place forte du Pharaon. Il attaqua et mit en déroute l'armée ennemie[1] « Depuis ce jour, dit le quatrième livre des Rois, le roi d'Égypte ne sortit plus de son royaume, parce que le roi de Babylone lui prit tout ce qu'il possédait, depuis le fleuve de l'Égypte jusqu'au fleuve de l'Euphrate[2]. » Ce premier sucès fut en effet si complet qu'il rendit le vainqueur maître de toute la Syrie, et lui permit de traverser sans obstacles la Palestine, jusqu aux frontières de l'Égypte, en recevant sur la route l'hommage de tous les rois du pays[3]. Parmi les princes qui furent obligés de se reconnaître tributaires de Nabuchodonosor était Joakim, roi de Juda[4]. Le jeune triomphateur ne put cependant pousser jusqu'au bout ses conquêtes. Il poursuivait encore Néchao et allait pénétrer en Égypte, lorsqu'il apprit la mort de son père. De crainte que le trône qu'avait élevé Nabopolassar ne lui échappât, il s'empressa de conclure un traité avec le pharaon, et retourna en toute hâte dans sa capitale, où il reçut le sceptre qui lui avait été réservé. C'était en 604. Il devait régner 43 ans, jusqu'en 561.

Il y avait deux ans que Nabuchodonosor était monté sur le trône, lorsqu'il se rendit en Syrie pour y étouffer les mouvements de révolte qui s'y produisaient souvent contre son autorité. La Palestine, excitée probablement par l'Égypte, supportait difficilement le joug. Le roi de Juda était toujours Joakim. Il fut battu par les Babyloniens, obligé de leur payer un tribut, et assujetti à une

1. Voir Jérémie, XLVI.
2. II (IV) Reg., XXIV, 7
3. G. Smith, *Babylonia*. p. 156.
4. Daniel, I, 1-2. C'est dans cette campagne que Daniel et ses compagnons furent emmenés captifs à Babylone.

dépendance humiliante. Au bout de trois ans, il essaya de secouer ce joug odieux [1] Nabuchodonosor se mit en marche, pour le réduire par la force, mais quand il arriva en Judée, Joakim était mort et avait été remplacé par son fils Jéchonias. Le nouveau roi ne résista pas longtemps ; au bout de trois mois de règne, il se livrait, corps et biens, avec toute sa famille, à Nabuchodonosor. Celui-ci fut sans pitié : il prit des otages, fit déporter tous les habitants de distinction et ne laissa dans la ville que les plus pauvres. Il emmena Jéchonias en Babylonie, et lui donna pour successeur, à Jérusalem, son oncle Sédécias.

Sédécias se révolta à son tour, sous l'influence du parti égyptien, et Nabuchodonosor, irrité et voulant en finir avec les Juifs, retourna encore une fois en Palestine. Le siège de Jérusalem fut quelque temps retardé par les menaces d'intervention du roi d'Égypte, Ouhabrâ, de la XXXVI[e] dynastie [2]. Celui-ci parut vouloir s'avancer à la défense de Sédécias, mais il recula dès que le roi de Babylone se mit en mouvement pour aller à sa rencontre.

La résistance de Jérusalem fut longue, héroïque, désespérée. Elle ne fut point vaincue par la force des armes, mais par la faim. C'est en 588 qu'elle fut obligée d'ouvrir ses portes aux Babyloniens. Ils la détruisirent, brûlèrent le temple et le palais du roi, égorgèrent les principaux habitants et emmenèrent les autres en captivité.

Sédécias avait essayé de s'enfuir, avec quelques serviteurs, du côté du Jourdain ; il fut pris, on lui creva les

1. II (IV) Reg., XXIV, 1-2.

2. Bunsen, *Egypt's Place*, II, 604, 631. C'est l'Apriès de Josèphe, *Ant. jud.*, X, IX. Voir Jér., XXXVII, 5; XLIV, 30; Ézéch., XVII, 15; Brugsch, *Geschichte Aegypten's*, 1877, p. 743.

yeux [1] et il fut emmené prisonnier à Babylone [2] Nabuchodonosor voulut qu'il ne restât même plus de royaume de Juda, il fit de ce malheureux pays une simple satrapie à la tête de laquelle il préposa Godolias.

Godolias ayant été assassiné, les Israélites qui avaient évité jusque-là la déportation, redoutant la vengeance du roi de Babylone, s'enfuirent en Égypte, mais ils ne purent y échapper à la colère du conquérant, qui envahit ce pays et ravagea la partie orientale du Delta [3], comme nous le verrons au livre suivant.

Les Juifs, transportés à Babylone, habitaient sans doute sur la rive droite de l'Euphrate, dans la moderne Hillah, dont M. Oppert explique le nom par Halalat, « la profane, » la cité ouvrière, où devaient demeurer tous ceux qui étaient profanes aux yeux des Chaldéens. C'est là que les malheureux enfants de Juda, assis sur les bords du fleuve célèbre et de ses nombreux canaux, touchés et repentants, pleuraient au souvenir de Sion et chantaient cette élégie immortelle : « Super flumina Babylonis, illic flevimus et sedimus, cum recordaremur Sion. »

Nous allons les suivre maintenant dans la terre de la captivité.

1. Ce traitement barbare était souvent infligé aux prisonniers de guerre. Voir l'inscription d'Assurbanipal, col. I, l. 117, *Records of the past*, t. III, p. 50. Les rois d'Assyrie, comme nous l'avons vu, Planche LXVI, p. 252, se faisaient représenter, sur leurs monuments, crevant les yeux, avec la pointe de leur lance, à des prisonniers, agenouillés devant eux.

2. II (IV) Reg., XXV, 1 et suiv. Jér., LII. 1 et suiv., XXXIX, 5-7.

3. Josèphe, *Antiq. jud.*, X, IX, 10; Rawlinson's *Herodotus*, t. I, p. 423 424. Cf. Jér., XLVI, 13-26; Ezéch. XXXIX, 2-20.

# QUATRIÈME PARTIE.

# LA CAPTIVITÉ.

## LIVRE PREMIER.

### ÉZÉCHIEL.

### CHAPITRE PREMIER.

DANGERS QUE COURT LA FOI D'ISRAEL PENDANT LA CAPTIVITÉ.

La captivité fut la période la plus critique de l'histoire du peuple de Dieu. La blessure qui l'avait frappé au cœur semblait incurable : son indépendance était perdue, sa nationalité paraissait morte à jamais ; Jérusalem, la ville sainte, était détruite ; la race de David, prisonnière ; le temple lui-même, la maison où Dieu habitait, n'était plus qu'un monceau de ruines ; le Dieu d'Abraham, d'Isaac et

de Jacob, aux yeux des hommes, avait été vaincu par les dieux de Nabuchodonosor et des Chaldéens : les vases sacrés qui servaient à son culte étaient devenus la proie des vainqueurs et maintenant on les montrait, comme des trophées, dans la grande Babylone, aux adorateurs de Bel et de Mardouk. La vraie religion elle-même n'allait-elle pas sombrer, avec la nationalité juive, dans cette grande catastrophe ? Comment le dépôt de la révélation, confié à Israël, pourrait-il être sauvé dans ce naufrage ? Qui resterait fidèle au Seigneur, puisqu'il n'avait pu ou voulu défendre les siens ? « Dieu nous ne regarde plus, disaient les Juifs, Jéhovah a abandonné la terre [d'Israel][1]. »

La vue de la prospérité de Babylone, comparée à la désolation de Juda et de Jérusalem, n était guère propre à ranimer la foi des vaincus en la Providence divine, mais devait au contraire devenir l'occasion de tentations nouvelles.

Les exilés avaient quitté la Palestine, pleins de l'idée qu'il n'y avait rien sans doute au-dessus de leur capitale. Quelle impression dut produire sur leur esprit, non encore habitué à de tels spectacles, la vue des splendeurs de Babylone ? Plus tard, lorsqu'elle avait déjà perdu une partie de son éclat, elle ravissait d'admiration les Grecs eux-mêmes. Nous pouvons donc imaginer sans peine l'effet qu'elle produisit sur des yeux qui n'avaient jamais encore été frappés par les œuvres de l'art, qui n avaient vu que le temple de Jérusalem et le palais des rois de Juda, qui ne connaissaient ni sculptures ni bas-reliefs, ni véritables peintures.

« Quand Ooliba, c'est-à-dire Jérusalem, dit Ézéchiel, vit les hommes peints sur les murailles, les sculptures des

1. Ézéch., VIII, 12 ; IX, 9.

Chaldéens peintes en vermillon, [ces hommes] ceints d'un baudrier autour des reins, une tiare de diverses couleurs sur la tête, tous sembables à des princes, les fils de Babylone, les Chaldéens... elle s'éprit pour eux d'un violent amour [1] »

Si nous voulons nous faire une idée de ce qu'était alors Babylone, « reportons-nous par la pensée, à l'époque où Nabuchodonosor vient de terminer tous les embellissements de la « ville de sa royauté, » comme il la nomme lui-même ; pénétrons dans la cité royale, franchissons la muraille qui entoure le *Bit saggatu*, et montons sur le faîte du temple des Assises de la terre ; un magique panorama va se dérouler devant nos yeux.

« Au-dessous de nous, tout autour, Babylone s'étale majestueuse.

» L'Euphrate, semblable à une large bande d'argent, rapide en son lit sinueux, court dans la plaine qu'il féconde et protège, en se déversant dans des canaux sans nombre ; dans ce fameux *Nahar-malkha* (fleuve royal), artère principale et centre du système d'irrigation de toute la Basse-Chaldée, construit depuis des siècles par Hammourabi et réparé depuis peu par Nabuchodonosor; dans des lacs d'un travail prodigieux dont le plus remarquable est celui qu'a fait creuser la femme de Nabopolassar.

» Le fleuve traverse la ville ; il est contenu dans des digues monstrueuses qui surprendront encore, à quelques centaines d'années de là, l'historien grec Hérodote.

» Tout à fait dans le lointain, nous apercevons les deux grands murs d'enceinte.

1. Ézéch., XXIII, 14-16. Nous reviendrons plus loin, ch. III, sur cette description.

» Au sud-ouest nous distinguons la cité profane, Halalat. Dans les usines, tout un peuple d'ouvriers travaille ; par places, des points blancs scintillent,—ce sont les feux qui cuisent les briques, — il s'élève une fumée épaisse, rousse, et sur la cité entière plane une teinte pourpre qui se fond peu à peu dans le bleu foncé du ciel. C'est à Halalat qu'ont été installés les captifs que le Grand-Malkha a ramenés de ses expéditions ; c'est là que, dans leurs réunions religieuses, les Juifs [fidèles regrettent Sion et Jérusalem]...

» Plus au sud-ouest encore, nous reconnaissons Borsippa, la ville religieuse par excellence, la ville aux fabriques de toile célèbres de toute antiquité, la ville où se dresse la fameuse tour à étages. Au nord-est, tout proche d'Umgur-Bel, nous voyons Cutha, et au-dessus des terrasses des maisons apparaît le sommet du temple de Nergal [1] A nos pieds, renfermés dans les murs de la vieille capitale des monarques kouschites, occupée maintenant par les seules demeures des dieux et des rois, s'élèvent les jardins suspendus, les palais gigantesques et somptueux gardés par de colossales statues de lions et d'hommes taureaux.

» Et, de quelque côté que se portent nos regards, au milieu des rangées d'habitation, à la fulguration des plaques de cuivre ou d'autres métaux qui recouvrent leurs coupoles, à leurs hautes terrasses carrées, nous reconnaissons les temples. Dans Babylone nous voyons non seulement le sanctuaire de Bel-Mérodach, mais encore les sanctuaires de Nébo, l'intelligence suprême ; d'Ao, qui préside aux augures ; le temple des Hauteurs

1. « Cutha est appelée dans les inscriptions le séjour du Dieu Nergal. »

et celui des Profondeurs, dédiés à Nanna, qui réjouit et soutient l'âme ; le Bit-iz de la Grande-Lumière, dédié à la lune ; la pyramide de Samas, le dieu Soleil, le juge du monde ; la maison de Mylitta-Zarpanit.

» A Borsippa, autour du temple des Sept-Lumières de la terre, nous apercevons les demeures de Ninip, de Nanna, de la Vie, de l'Ame vivante, et le sanctuaire d'Ao, le dieu qui fait pleuvoir les rosées fécondes sur les provinces [1] »

Telle était Babylone, considérée, pour ainsi dire extérieurement. Quant au bien-être dont on y jouissait, au luxe qu'on y déployait, il est difficile de s'en faire une idée. Cette ville était à l'apogée de sa gloire. Les victoires de son roi y avaient accumulé les richesses et les trésors de tout ce qu'il y avait de plus opulent au monde ; Ninive et l'Assyrie, l'Égypte et ses nombreuses cités avaient été pillées par les armées de Nabuchodonosor et tout ce qu'elles possédaient de plus précieux avait été ainsi porté à Babylone.

Nabuchodonosor triomphait comme un Dieu. La Grèce et Rome, dans l'antiquité, l'Italie ou la France, dans les temps modernes, pas même aux plus beaux temps de leur histoire, n'ont eu un moment de gloire comparable à celle dont jouit le fils de Nabuchodonosor après toutes ses conquêtes. L'enivrement fut tel que le grand roi lui-même ne put y résister et que, contemplant un jour « cette grande Babylone qu'il avait bâtie [2], » les fumées de l'orgueil lui montèrent au cerveau et le firent tomber dans la folie, comme nous le verrons plus loin.

1. Cavaniol, *Les Monuments en Chaldée, en Assyrie et à Babylone, d'après les récentes découvertes archéologiques*, Paris, 1870, p. 359-363.

2. Dan., IV, 27.

Si tel était l'éblouissement du prince à la vue de ses œuvres, quel devait être celui de ses sujets? Quand ces longues files de prisonniers de guerre, à la fin d'une campagne, traversaient les rues de la capitale; quand ces longues processions de tributaires, chargés d'offrandes et de riches présents, comme nous les voyons représentés sur les monuments, avec tous les produits de leur pays [1], se rendaient au palais royal; quand le vainqueur apparaissait dans toute la pompe de la majesté royale, entouré de ses guerriers et de ses grands officiers, avec leurs costumes éclatants, pour recevoir les hommages des vaincus ou pour dédier un nouveau temple qu'il venait de réparer ou de construire, il devait y avoir dans la foule de ces explosions d'enthousiasme auxquelles personne ne pouvait échapper.

Les monuments nous ont conservé la représentation de quelques-unes de ces processions religieuses, où s'étalaient tout l'éclat et toute la magnificence orientale. Un bas-relief de Nimrud [2], nous montre quatre statues de dieux et de déesses, portées chacune sur les épaules de quatre prêtres ou de quatre guerriers assyriens. Bel est figuré debout, le front orné d'une double paire de cornes, symbole de la force, dans l'attitude d'une personne qui marche [3], portant une hache d'une main, comme le dé-

1. Voir Planche LIX, p. 64, l'obélisque de Salmanasar représentant l'offrande des tributs.

2. Voir Planche LXIX, d'après Layard, *Monuments of Nineveh*, 1re série, p. 65.

3. Diodore de Sicile avait mentionné cette particularité. On en avait contesté l'exactitude, en prétendant que le maître des dieux ne pouvait être représenté qu'assis sur son trône. Cf. Layard, *Nineveh and its remains*, t. II, p. 452. Cet exemple peut apprendre la réserve aux commentateurs et aux exégètes qui s'appuient sur des simples vraisemblances ou des idées *a priori* pour rejeter les témoignages des auteurs anciens ou des Livres Saints.

crit la lettre de Jérémie [1], tenant la foudre de l'autre. Istar est assise sur un trône; sa tiare est ornée de cornes; des objets précieux sont dans ses mains.

Les Assyriens et les Chaldéens étaient profondément religieux. Tout ce qui nous reste de ces peuples en est la preuve incontestable. En dehors même des hymnes en l'honneur de la divinité, il n'y a pas une seule inscription historique qui ne commence par un hommage aux dieux et qui n attribue à leur intervention toute-puissante les exploits de leurs adorateurs.

Nabuchodonosor rapporte à ses dieux toutes ses conquêtes. Ses victoires n'étaient pas le fruit de son courage, ses succès n'étaient point dus à la bravoure de ses soldats, mais à la protection de la divinité: il n avait été qu'un instrument; les dieux de Babylone avaient triomphé des dieux ennemis; à eux donc l'honneur et la gloire comme la meilleure part du butin.

Le peuple attribuait tout aux dieux comme le faisait son roi. Il les faisait intervenir dans les circonstances les plus ordinaires de la vie et plus encore, s'il est possible, dans les événements extraordinaires : dans les explosions de l'enthousiasme populaire, la manifestation de ses sentiments religieux ne connaissait plus, pour ainsi dire, aucune borne.

Il est donc facile de s'imaginer quels transports de joie devaient éclater dans les rues de Babylone, quand les habitants y voyaient passer des processions semblables à celles dont le bas-relief assyrien perpétue le souvenir, avec quelles acclamations ils saluaient leurs divinités tutélaires, Bel, Mérodach, Nébo.

1. Baruch, VI, 13. — La procession des idoles est décrite tout au long, par Jérémie, dans cette lettre, comme s'il avait eu notre bas-relief sous les yeux. Voir Baruch, VI, 3, 5, 9, 13, 14, 25.

Et les Hébreux étaient là, témoins de ce spectacle, captifs, humiliés, vaincus. Ils voyaient ce triomphe, ils entendaient ces cris de jubilation qui portaient « la terreur dans l'âme des peuples » conquis [1] Que se passait-il alors au fond de leurs âmes? Perdus au milieu de cette foule en délire, qui faisait retentir les airs de clameurs enthousiastes en l'honneur de son roi et de ses faux dieux, quelles réflexions éveillait dans leur esprit la vue de ces pompes et de ces magnificences?

L'enfant de Jacob n'avait pas sur les biens de ce monde et sur les bénédictions temporelles les idées des chrétiens: il les considérait non seulement comme un bienfait de la Providence, mais comme une marque spéciale de la protection céleste, comme une récompense donnée par la divinité à ses adorateurs, comme une attestation qu'elle agréait leurs vœux et qu'elle était satisfaite de leur conduite. Quel scandale était donc pour sa foi la splendeur de Babylone? Ce bien-être, ces jouissances matérielles, ce luxe, ces richesses, ces monuments splendides, qui auraient dû être le partage exclusif du seul fidèle, ils ne lui appartenaient pas; que dis-je, ils étaient le partage des adorateurs de Nébo et de Mérodach, de ces idoles que raillaient ses prophètes et qu'on lui avait appris à mépriser.

A quelles tentations n'était donc pas exposée son âme? Tout ce qu'on lui avait dit dans ses montagnes, au fond de ses vallées ou sous les parvis du temple de Salomon, tout cela était-il bien vrai? Jéhovah était Dieu sans doute, mais était-il le Dieu unique? Les Gentils n'avaient-ils pas des dieux comme Israël? Ces dieux n'étaient-ils pas même plus puissants que le Dieu de Jérusalem? Il l'entendait

1. Baruch, VI, 3.

répéter sans cesse autour de lui et surtout aux jours de fête et dans les circonstances solennelles.

Ce langage était pour lui bien plus dangereux encore que le spectacle de la prospérité matérielle de Babylone et du bien-être, du luxe des Chaldéens. L'atmosphère morale dans laquelle les Juifs avaient été brusquement transportés était une atmosphère empoisonnée et le poison entrait, pour ainsi dire, en eux, par tous les sens à la fois, par les oreilles comme par les yeux.

Déjà enclins par une sorte de penchant violent à l'idolâtrie, tout maintenant les portait à s y laisser aller doucement et comme sans s'en apercevoir. Le polythéisme, tel qu'il était compris par les peuples de l'Orient, était spécialement dangereux. Si les Chaldéens au milieu desquels vivaient les captifs avaient directement attaqué Jéhovah, les Juifs auraient été moins exposés à faiblir et se seraient retournés, comme un lion blessé, contre les agresseurs de leur Dieu.

Mais leurs nouveaux maîtres n'attaquaient en aucune manière la divinité du Dieu d'Israël : ils l'acceptaient comme les enfants de Jacob, quoique non pas dans le même sens. Ils ne disaient pas : Jéhovah n'est pas Dieu; ils disaient seulement : Nos dieux, Bel, Mérodach, Nébo, sont plus puissants que le vôtre, qui n'a pu vous défendre contre eux [1] Leur croyance, qui était celle de tous les peuples de l'Asie antérieure, était en effet, que chaque peuple avait son Dieu, et quand une nation avait été défaite, c'était parce que le Dieu des vainqueurs avait été plus fort que le Dieu des vaincus. Les dieux de Babylone, d'après ces idées courantes, étaient donc les plus puissants et les plus redoutables de tous, puisque tous, de-

1. Cf. le langage analogue de Rabsacès, Is., XXXVII, 12-13.

puis la Syrie jusqu'à l'Égypte avaient été obligés de s'humilier devant eux. Qu'un Israélite entrât dans un des nombreux temples de Babylone [1], il en avait la preuve palpable sous les yeux! Son regard était ébloui par la magnificence de cet édifice, par les statues d'or et d'argent des dieux qu'on y adorait [2], mais ce qui devait le frapper plus encore, c'était la vue des dieux étrangers, captifs dans ce temple, comme il l'était lui-même, dans la terre de son ennemi. Nabuchodonosor, en effet, selon la coutume universelle de l'Orient, emportait comme trophée de ses victoires et comme marque sensible de la supériorité de ses dieux, les idoles des peuples vaincus, et il les plaçait dans les temples de Babylone pour attester à tous que Bel, Mérodach et Nébo étaient les plus grands dieux. La foi de plus d'un Juif devait être ébranlée par un pareil spectacle.

Elle courait cependant un danger plus grave encore. S'il était tenté de douter de la puissance de Jéhovah, qui ne l'avait pas sauvé des armes de Nabuchodonosor, il était plus exposé encore à s'imaginer qu'il pourrait associer son culte à celui des divinités babyloniennes, parce qu'une des erreurs les plus répandues à cette époque, c'est que chaque pays, comme chaque peuple, avait son dieu. Les dieux, comme les rois, avaient sur la terre leur royaume déterminé. Chaque peuple devait adorer le dieu de ses ancêtres, mais quand une révolution le forçait à changer de patrie, il devait unir à l'adoration du dieu héréditaire l'adoration de la divinité tutélaire du pays. C'est ainsi que les tribus étrangères, déportées en Samarie par Sargon, se mirent à rendre hommage à Jéhovah comme au dieu du royaume de Samarie [3].

1. Voir plus haut, p. 309.
2. Baruch, VI, 3.
3. Voir II (IV) Reg., XVII, 25-28.

Pourquoi les Hébreux, devenus Chaldéens, ne feraient-ils pas comme les Chaldéens, devenus Samaritains, et ne fondraient-ils pas, dans une religion unique, celles du royaume de Juda et de la Babylonie?

Voilà les tentations auxquelles étaient exposés les Juifs, transportés à Babylone, telles que les découvertes assyriologiques nous permettent de le comprendre plus clairement qu'autrefois.

Le danger était grand, plus grand peut-être que nous ne pouvons l'imaginer. Jamais l'avenir de la vraie religion n'avait couru de plus grands risques. Pendant le séjour en Égypte, le péril avait été moindre : Israël vivait isolé, dans la terre de Gessen, et chez un peuple d'une race différente, dont il était séparé par les mœurs et les habitudes, comme par la langue et les tendances. Maintenant au contraire, il est disséminé au milieu d'une nation de même origine que lui, et au lieu d'être séparé d'elle, il lui est en quelque sorte incorporé ; elle est sémite comme lui ; leur langage est à peu près identique ; beaucoup de traditions leur sont communes : ce sont les mêmes tendances, les mêmes goûts ; l'affinité est complète. Ce faible ruisseau qui a été dévié, pour ainsi dire, dans son cours, ne va-t-il donc pas se perdre maintenant dans ce grand fleuve de l'Euphrate ? La religion d'Israël ne va-t-elle point disparaître, engloutie dans la religion de la Chaldée ?

Dieu y pourvoira, comme nous allons le voir. Après avoir une première fois sauvé la vraie religion en faisant quitter la Chaldée à Abraham, le père des croyants, il va la sauver une seconde fois, par le ministère des prophètes, dans cette même Chaldée, où il a reconduit la race infidèle en punition de ses crimes et de son idolâtrie.

## CHAPITRE II.

### MISSION DES PROPHÈTES PENDANT LA CAPTIVITÉ.

A de grands maux, il faut de grands remèdes ; contre des périls extraordinaires, il faut des moyens en dehors des voies communes. Plus les dangers qu'allait courir la foi d'Israël étaient graves et pressants, plus il fallait que Dieu manifestât sa puissance et sa force. Il le fit, pendant la captivité, comme il ne l'avait fait à aucune autre époque de l'histoire du peuple de Dieu, si ce n'est au moment de l'Exode, où, par d'autres moyens, exigés par les circonstances; il signala alors son infinie grandeur dans le passage de la mer Rouge, la manne, le passage du Jourdain, etc. ; à l'époque de la captivité, Jéhovah montra sa divinité et attesta sa souveraineté absolue par la mission des prophètes.

Sur quatre grands prophètes, trois d'entre eux, Jérémie, Ézéchiel, Daniel, sont de l'époque de la captivité. Un seul, le premier de tous, Isaïe, avait vécu à une époque antérieure, mais, quoiqu'il n'eût pas ressenti les douleurs de l'exil par sa propre expérience, il devait, comme les trois autres, contribuer à l'œuvre commune et sauver, pour sa part, la vraie religion, car la seconde partie de ses prophéties [1], la plus belle et la plus sublime, s'occupe presque constamment de la captivité et a, comme l'un de ses buts principaux, celui de consoler

1. Is., XL–LXVI.

les déportés et de leur montrer longtemps à l'avance leur libérateur, Cyrus, l'envoyé de Jéhovah.

Jérémie, Ézéchiel et Daniel ont participé à toutes les souffrances de leurs frères ; ils ont été personnellement abreuvés de toutes les amertumes que l'homme peut éprouver à la vue de la ruine de sa patrie et des autels de son Dieu.

Mais s'ils ont senti si vivement les maux de leur temps, ils ont eu la mission d'y porter remède, de consoler les victimes de Nabuchodonosor et de sauver leurs âmes en sauvant le dépôt de la révélation.

Il est très remarquable que ces trois grands prophètes ont été partout où il y a eu des captifs à consoler et à soutenir. Jérémie a vécu à Jérusalem jusqu'à la ruine de la cité sainte ; il a refusé de suivre les vainqueurs à Babylone [1] où il aurait été traité avec honneur, mais, quelque temps après, il est entraîné, malgré lui, en Égypte [2], où Dieu veut que les Juifs qui s'y sont retirés aient au milieu d'eux un prophète, pour les prémunir contre les séductions de ce pays et sauvegarder leur foi.

Ézéchiel a été emmené en Chaldée avec les premiers captifs. Il est le prophète de ceux qui vivent au dehors de la capitale et il habite au milieu d'eux à Tell-Abib. Daniel demeure à Babylone même, là où le danger est en quelque sorte le plus grand. Dieu a ainsi établi ses représentants, si l'on peut dire, dans tous les postes où leur présence était nécessaire. La voix puissante des trois grands prophètes résonne de là en tous les lieux où il y a des captifs et, jusqu'à la fin du monde, pour justifier les voies de Dieu et sauver la vraie religion.

1. Jér., XL, 4-5.
2. Jér., XLIII, 6.

Après tout ce que nous avons dit, il nous sera facile de comprendre quelle fut la mission de Jérémie, d'Ézéchiel et de Daniel, dans ses traits fondamentaux, et de nous rendre ainsi bien compte de leurs écrits. Avant d'expliquer en détail la partie de leur mission, sur laquelle l'assyriologie jette des lumières nouvelles, il est à propos de caractériser leur ministère d'une manière générale.

La vérité capitale qu'il fallait conserver par-dessus tout, c'était celle de l'unité de Dieu. Elle était la base de la foi d'Israël, le dogme fondamental de la religion mosaïque. Les trois grands prophètes de la captivité devaient la répéter sans cesse, afin que les Juifs éloignés de leur patrie ne pussent jamais l'oublier. Il n'y a qu'un Dieu, et ce Dieu est Jéhovah. Quoi que les enfants de Jacob puissent entendre dire au milieu des païens où ils ont été transplantés, le Dieu d'Israël est le seul Dieu; tous les autres dieux qui usurpent ce nom ne sont que de vaines idoles, mortes, impuissantes. Ce que les peuples étrangers attribuent à leurs fausses divinités est l'œuvre même de Jéhovah.

Ézéchiel revient constamment sur ce sujet dans ses prophéties. *Et scietis... et scient gentes... quia ego Dominus.* « Vous saurez, les gentils sauront que je suis véritablement Jéhovah, votre Dieu, le seul Dieu [1] » Cette phrase se lit un grand nombre de fois dans les oracles de son livre : elle en est, pour ainsi dire, la note dominante, et comme le résumé.

Dans Daniel, la partie historique, composant les six premiers chapitres du livre, ne nous raconte point la vie

1. Ézéch., VI, 7, 10, 14; XXXVII, 28, etc. Cette phrase, avec de légères variantes, se lit une cinquantaine de fois dans Ézéchiel

du prophète, mais se compose d'épisodes détachés; cinq d'entre eux n'ont été choisis que pour faire ressortir la même vérité : c'est que Jéhovah est le Dieu unique, les païens eux-mêmes sont obligés de proclamer qu'il est le plus grand des dieux. « Votre Dieu est vraiment le Dieu des dieux », s'écrie Nabuchodonosor, ravi d'admiration, quand Daniel lui a expliqué le songe de la statue [1] Quand Sidrach, Misach et Abdénago ont déclaré au roi qu'ils ne pouvaient adorer ses dieux et qu'ils ont été en conséquence jetés dans la fournaise, Azarias ou Sidrach, au milieu des flammes, prie en disant : « Que ceux qui maltraitent tes serviteurs soient confondus par ta toute-puissance et qu'ils sachent que tu es le Seigneur, le seul Dieu [2]. »

Les faux dieux que l'on veut comparer au vrai Dieu ne sont que de vaines idoles, rien. Les prophètes parlent des objets du culte des Chaldéens avec un souverain mépris; ils les dépeignent avec des traits qui ne pouvaient plus sortir de la mémoire de ceux qui les avaient une fois entendus. La lettre de Jérémie, dont les découvertes archéologiques ont démontré l'exactitude parfaite et l'authenticité, est, sous ce rapport, extrêmement remarquable. Elle prémunit les esprits contre l'impression que pourrait produire sur eux la pompe et l'éclat des cérémonies du culte chaldéen et contre ces processions solennelles dont nous avons parlé au chapitre précédent :

« Vous verrez à Babylone des dieux d'or et d'argent, de pierre et de bois que l'on porte sur les épaules et qui se font craindre des nations. Prenez donc garde de faire

1. Daniel, II, 47.

2. Daniel, III, 44-45, Vulgate. Voir aussi IV, 22, 31-34; V, 18, 23; VI, 26-27. Nous aurons à revenir au livre suivant sur les faits racontés dans le livre de Daniel.

comme ces étrangers; ne craignez point, ne révérez point ces dieux. Lorsque vous verrez devant vous, derrière vous, la foule qui les adore, dites au fond de vos cœurs : « C'est vous, Seigneur, qu'il faut adorer. »... Ces dieux ne sauraient se défendre ni de la rouille ni des vers. Quand on les a revêtus de vêtements de pourpre, on essuie la poussière qui couvre leur visage. L'un [Bel] [1] porte un sceptre comme un homme, comme un gouverneur de province, mais il ne peut faire périr celui qui l'offense; il a un glaive et une hache dans la main, mais il ne peut s'en servir ni dans la guerre ni contre les voleurs. Vous voyez par là que ce ne sont point des dieux. Ne les craignez donc pas, ils sont aussi inutiles qu'un vase brisé en morceaux... On allume devant eux des lampes et en grand nombre, mais ils n'en voient aucune; ils sont comme des solives dans une maison;... la fumée des sacrifices noircit leurs visages; les hiboux et les hirondelles volent sur leurs têtes... Reconnaissez donc que ce ne sont point là des dieux; ne les craignez point... On les porte sur les épaules, comme s'ils n'avaient pas de pieds... S'ils tombent par terre, ils ne peuvent se relever d'eux-mêmes... Ils ne peuvent faire un homme roi ni lui enlever la royauté. Ils ne peuvent donner les richesses ni rendre le mal... Ils ne sauvent personne de la mort; ils n'arrachent point le faible de la main du plus fort... Ces dieux sont semblables aux pierres qu'on tire d'une montagne; ils sont de bois, de pierre, d'or et d'argent. Qui les honore, sera confondu... Ils ont été faits par des ouvriers en bois et par des orfèvres... Les ouvriers qui les font ne vivent pas longtemps sur la terre, comment donc leurs ouvrages pourraient-ils être des dieux?... Le soleil, la lune et les étoiles sont

1. Voir plus haut, p. 308, et la Planche, LXIX, *ibid.*

pleins d'éclat, ils sont utiles aux hommes et obéissent [à Jéhovah]; les éclairs brillent, les vents soufflent partout, les nuages, quand Dieu leur commande de parcourir la terre, exécutent l'ordre qui leur est donné... Il n'y a pas un seul de ces dieux qui soit comparable à ces créatures en beauté ou en puissance. Il ne faut donc pas penser que ce sont des dieux ni leur donner ce nom, puisqu'ils ne peuvent ni rendre la justice, ni faire du bien ou du mal aux hommes. Sachant donc que ce ne sont point des dieux, ne les craignez pas [1] »

Le prophète continue ainsi à accumuler les traits contre ces idoles abhorrées, qui devaient être un danger pour son peuple, et à le tenir en garde contre ces vains épouvantails, qui ne sont pas plus puissants que ceux que l'on met en vain dans un champ de concombres [2], pour le garder contre les voleurs.

L'histoire de Bel et du dragon, racontée à la fin du livre de Daniel [3] a aussi pour but de montrer aux captifs la vanité des idoles, en même temps que la grandeur et la puissance du vrai Dieu [4] « Je n'adore point des idoles faites de main d'homme, s'écrie Daniel, mais le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre et qui a puissance sur toute chair [5] »

Ce que disent les idolâtres est donc faux ; Jéhovah est le seul vrai Dieu, le seul Dieu vivant; tous les autres prétendus dieux, toutes ces idoles, que l'on considère comme de véritables divinités, ne sont que des morceaux de bois, de pierre ou de métal ; chaque contrée n'a pas

1. Baruch, VI.
2. Baruch, VI, 69.
3. Daniel, XIV.
4. Daniel, XIV, 4, 24, 40, 42.
5. Daniel, XIV, 4.

son dieu, mais Jéhovah est le Dieu de l'univers entier : sa puissance s'étend sur toute chair; il est le maître de toutes les créatures, du ciel et de la terre.

Quant à cette pompe éclatante qui entoure les faux dieux, à ces cérémonies majestueuses par lesquelles on les honore, et qui étaient propres à faire une impression funeste sur l'esprit des Israélites, en les portant à croire que des dieux si solennellement honorés étaient puissants et redoutables, le Seigneur ne veut point qu'ils s'imaginent que lui-même a moins de gloire et de splendeur, et il se révèle à ses prophètes dans des visions pleines de grandeur et de magnificence.

A l'époque de la captivité, un grand changement se manifeste dans la manière dont Dieu est représenté à son peuple. Jusque-là les prophètes, comme tous les autres écrivains hébreux, avaient évité avec soin tout ce qui aurait pu avoir l'air de donner au Seigneur une sorte d'apparence sensible [1]; la prescription de la loi mosaïque qui défendait l'usage des statues et des images avait été observée, pour ainsi dire, jusque dans les descriptions graphiques des auteurs sacrés, mais désormais Dieu, qui sait toujours condescendre aux besoins des siens, va apparaître à ses prophètes avec la pompe et l'éclat qui distinguent la religion babylonienne, pour que la vérité ne paraisse point le céder à l'erreur. De là la magnificence des visions d'Ézéchiel et de Daniel; nous n'avons qu'à l'indiquer ici, nous y reviendrons plus loin et nous ver-

1. La seule exception est dans Isaïe, VI, 1-2. La vision de ce grand prophète prépare celles d'Ézéchiel et de Daniel : cependant comme nous le verrons plus loin, au livre II, sa description n'est pas détaillée, il s'en faut de beaucoup, comme le seront un jour celles des voyants de la captivité : il nous parle des vêtements de Dieu et des ailes des séraphins; c'est tout.

rons comment l'art assyrien ne sert qu'à rehausser le vrai Dieu. Comme plus tard le Christianisme sanctifia des usages païens, indifférents en eux-mêmes, en les adoptant pour son culte, de même Jéhovah purifia et consacra des symboles et des images dont avaient abusé les polythéistes de la Babylonie, mais qui, bien expliqués, pouvaient servir à relever sa gloire et à donner de lui une haute idée aux enfants d'Abraham.

Ainsi, il n'y a qu'un seul Dieu, Jéhovah ; les idoles ne sont rien ; à lui seul appartient l'honneur et la gloire dont on entoure les fausses divinités de Nabuchodonosor.

Cependant, quand les prophètes de la captivité exposaient à leurs frères ces grandes vérités, les objections s'élevaient au fond de l'âme des vaincus. Si notre Dieu est si puissant, pourquoi nous a-t-il abandonnés ? Pourquoi a-t-il, au contraire, donné à nos ennemis la victoire, les richesses et les biens du monde ?

Les prophètes répondent à ces objections. Les conquêtes de Nabuchodonosor ne sont pas l'œuvre de ses faux dieux, mais de Jéhovah. Il s'est servi de ce roi comme de l'instrument de ses vengeances. La défaite de Juda est le juste châtiment de son idolâtrie. « J'ai brisé leur cœur fornicateur (idolâtre), dit le Seigneur à Ézéchiel... Ils sauront que je suis Jéhovah, quand je les aurai dispersés parmi les nations et que je les aurai disséminés dans toute la terre » [1]

Les richesses et la gloire que Dieu a données au roi de Babylone et à ses sujets sont le salaire des services qu'ils lui ont rendus en exécutant ses volontés [2]

Du reste, la puissance de Dieu se manifestera de nou-

1. Ézéch., VI, 9 ; XII, 15.
2. Ézéch., XXIX, 18-20.

veau en faveur de son peuple : qu'il se convertisse et la vie et la gloire lui seront rendues ; les ossements desséchés reprendront corps et vie ; la captivité ne durera qu'un temps ; le peuple élu reprendra possession de la Terre Promise, quand il aura été purifié par ses malheurs; tous ses ennemis seront terrassés, ceux qui lui ont fait du mal seront châtiés, et lui-même un jour, en la personne du Messie, régnera sur l'univers entier.

Toutes ces pensées, promesses de rétablissement, prophéties contre tous les peuples qui ont contribué à la ruine d'Israël, tableaux magnifiques du règne messianique, se retrouvent dans tous les grands prophètes.

C'est ainsi que Dieu conserva la vraie religion, par les révélations, qu'il fit à ces grands hommes, au milieu même des païens.

Le ministère de Jérémie, d'Ézéchiel et de Daniel, porta en effet ses fruits. Sur les bords des fleuves de Babylone, Jérusalem resta l'affection la plus chère de l'enfant de Juda ; Jéhovah demeura son espérance. S'il y eut des infidèles parmi les captifs, il y eut du moins un grand nombre qui ne fléchirent jamais le genou devant Mérodach et qui répétèrent du fond de leur cœur :

Si je t'oublie, ô Jérusalem ,
Que ma droite s'oublie elle-même !
Que ma langue s'attache à mon palais,
Si je ne me souviens point de toi,
Si je ne fais pas de Jérusalem
Le commencement même de ma joie [1].

Du reste, l'exemple de fidélité à Dieu que les Juifs captifs donnèrent aux gentils ne fut pas perdu. Ils appor-

1. Ps. CXXXVII (CXXXVI,) 5-6.

tèrent avec eux sur la terre étrangère la doctrine du monothéisme et ils la firent germer sur ces rives de l'Euphrate, qui devenaient alors comme le rendez-vous du monde et où l'on vit dominer tour à tour les Mèdes et les Perses, les Grecs et les Romains. Les prophètes, qui avaient aussi pour mission de préparer les voies à l'avénement du Messie, devaient, en faisant entendre leur voix en Chaldée, commencer à prêcher le vrai Dieu aux enfants de Japhet.

Les idées que nous venons d'exposer sont comme la clef de tous les écrits qui ont été composés pendant la captivité et serviront à mieux comprendre ce que nous allons en dire. Nous n avons pas à les étudier en détail ; il nous faut examiner seulement les points sur lesquels les découvertes modernes ont jeté un jour nouveau. Ces points, en dehors du livre de Daniel, qui sera examiné à part dans le livre suivant, sont, dans Ézéchiel, la vision des Chérubins et la prophétie contre l'Égypte. Nous allons voir maintenant comment l'assyriologie permet de se rendre compte des Chérubins, que le grand prophète vit sur les bords du fleuve Chobar, et comment elle confirme ce qu'il avait prédit contre le royaume des pharaons.

---

## CHAPITRE III.

### LA VISION DES CHÉRUBINS.

La vision des chérubins, par laquelle s'ouvre le livre d'Ézéchiel, n'est pas moins célèbre par son obscurité profonde que par son imposante beauté. En transportant son peuple au milieu des merveilles de l'art chaldéen, Dieu lui donna un prophète, capable de lui tracer des peintures plus belles que toutes celles qui tombaient sous ses yeux. Nous pouvons juger, par l'effet que produit sur nous la sculpture assyro-chaldéenne de celle qu'elle dut produire sur l'imagination toute neuve encore des captifs. M. Layard a décrit, dans le récit de ses fouilles, l'étonnement et l'admiration qu'éprouvèrent ses ouvriers arabes, quand ils découvrirent ces colosses ailés à tête humaine, dans les ruines de Nimroud.

« Un matin, dit-il, j'étais allé à cheval au camp du scheik Abd-ur-Rhamman, et comme je retournais, je vis deux Arabes de sa tribu arriver à bride abattue. Quand ils furent près de moi, ils s'arrêtèrent : « Vite, bey, cria » l'un d'eux, vite aux fouilles. Ils ont trouvé Nemrod en » personne. Wallah, c'est incroyable, mais c'est vrai. » Nous l'avons vu de nos yeux. Il n'y a pas d'autre dieu » que Dieu. » Ils prononcèrent tous les deux cette exclamation pieuse, et sans proférer une parole de plus, ils partirent au galop dans la direction de leurs tentes.

» Quand j'arrivai aux ruines, je descendis dans la tranchée qu'on venait d'ouvrir, et je trouvai les ouvriers

qui m'avaient déjà vu approcher, rassemblés autour d'un monceau de corbeilles et de manteaux. Pendant qu'Awad (le chef des ouvriers) s'avançait et demandait un présent pour fêter l'heureuse trouvaille, les Arabes enlevèrent le voile qu'ils avaient rapidement fabriqué et me montrèrent une tête humaine gigantesque, sculptée en albâtre du pays. Ils avaient seulement dégagé la partie supérieure de la figure, le reste était encore enfoui dans la terre. Je vis aussitôt que la tête devait appartenir à un lion ou à un taureau ailé, semblable à ceux de Khorsabad et de Persépolis.

» Elle était merveilleusement conservée. L'expression en était calme, mais majestueuse. Le modelé du visage indiquait une sûreté de main et une science de l'art qu'on n'aurait guère pu s'attendre à raconter dans les œuvres d'une époque si éloignée... Je ne m'étonnai donc pas que les Arabes, à cette vue, eussent été saisis de surprise et de terreur On n'avait pas besoin de grands efforts d'imagination pour évoquer à cet aspect les visions les plus étranges. Cette tête gigantesque, polie par le temps, qui sortait ainsi tout d'un coup des entrailles de la terre, pouvait bien avoir appartenu à l'un de ces êtres terribles dont les légendes du pays racontent qu'ils montent quelquefois lentement des régions infernales pour apparaître aux mortels. Un des ouvriers, dès qu'il avait aperçu le monstre, avait jeté sa corbeille, et avait aussitôt couru à Mossoul à toutes jambes.

» Pendant que je faisais déblayer la partie de la statue qui était encore invisible et que je donnais des ordres pour la continuation des travaux, on entendit un grand galop de chevaux, et aussitôt apparut Abd-ur-Rhamman, suivi de la moitié de sa tribu, sur le bord de la tranchée. Aussitôt que les deux Arabes avaient eu atteint

le campement et annoncé les merveilles qu'ils avaient vues, chacun était monté à cheval pour se convaincre de ses propres yeux de la vérité de cette nouvelle incroyable. Quand ils aperçurent la tête, ils crièrent tous d'une seule voix : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Il fallut quelque temps pour persuader au scheik de pénétrer dans la tranchée et de se convaincre que l'image qu'il voyait n'était que de pierre. « Ce n'est pas l'œuvre de la main des hommes, s'écriait-il, mais des géants incrédules, dont le prophète, la paix soit avec lui ! dit qu'ils étaient plus grands que les plus hauts palmiers ; c'est une des idoles que Noé, la paix soit avec lui ! maudit avant le déluge. » Tous les assistants, après un minutieux examen, se rangèrent à son avis.

» Je fis alors creuser dans la direction du sud, dans l'espoir de trouver le pendant du colosse. Nous le trouvâmes en effet, avant la tombée de la nuit, à une distance d'environ douze pieds. Après avoir engagé deux ou trois hommes pour passer la nuit près des sculptures, je retournai dans le village et je fêtai la trouvaille en faisant égorger des brebis, dont tous les Arabes du voisinage prirent leur part. Comme il y avait précisément des musiciens ambulants à Salamiyeh, je les fis venir, et la plus grande partie de la nuit fut passée à danser. Le lendemain matin, les Arabes de l'autre côté du Tigre et les habitants des villages environnants affluèrent aux ruines. Les femmes elles-mêmes ne purent réprimer leur curiosité, et elles vinrent de loin, en foule avec leurs enfants. Mon kavas dut demeurer toute la journée dans les tranchées, pour les garder contre l'envahissement de la multitude [1] »

1. Layard, *Nineveh and its Remains*, t. I, p. 65-67. — Nous

Nous pouvons nous figurer par l'émotion que causa la découverte de ces sculptures aux ouvriers de M. Layard, quelques-uns peut-être descendants des Juifs, tous certainement Sémites et de même race qu eux, quels furent l'impression et l'étonnement des captifs, devant ces mêmes colosses, lorsqu'ils les virent pour la première fois, dans tout l'éclat de leur beauté et avec leur magnifique entourage. Ils durent être tentés de croire les Chaldéens au-dessus d'eux, et la religion, qui avait une telle magnificence, put leur paraître moins méprisable qu'ils ne l'avaient imaginé.

La Providence prit soin de les empêcher de tirer ces fausses conclusions. Dans ce pays de l'art, Dieu fit de ses prophètes des maîtres de l'art, et, par eux, il se montra à son peuple au-dessus de tout ce qu'ils voyaient en Chaldée. Si ces œuvres colossales avaient d'abord ébloui leurs yeux, ils purent bientôt reconnaître, avec admiration, en entendant les oracles de leurs voyants ou en lisant leurs écrits, que leur Dieu, le vrai Dieu, était infiniment plus beau et plus grand. Ceux-ci le montrèrent sous un aspect nouveau, approprié au milieu dans lequel ils avaient été transportés; des éléments, jusqu'alors inconnus, apparaissent pour la première fois dans la littérature hébraïque. La sculpture, jusqu'alors ignorée, tient une large place dans le livre de Daniel. Il en est de même dans celui d'Ézéchiel.

avons une preuve antique de l'impression profonde que produisaient sur les étrangers les taureaux ailés dans les imitations qu'en firent aussitôt après leur conquête de la Chaldée les rois perses, comme l'attestent encore aujourd'hui les ruines de leurs palais. On peut voir les gravures représentant ces ruines dans Flandin et Coste, *Voyage en Perse*, t. II, pl. 74; Kossowicz, *Inscriptiones palæo-persicæ*, p. 83, 84, 85, 94, 95, etc.

Ézéchiel, en particulier, est le prophète des grandes visions. Tout revêt chez ce peintre inspiré une forme pittoresque et plastique. Dieu lui a révélé sa grandeur et les événements futurs dans une suite de magnifiques tableaux. Il n'existe, dans aucune langue, rien de plus saisissant et qui se grave dans la mémoire d'une manière plus ineffaçable que la vision des ossements arides[1] Tout le monde connaît la description de ces Chérubins mystérieux qui sont comme le char du Seigneur, son trône animé et vivant.

Cependant ces descriptions magnifiques, que Dieu inspira sous une forme si caractéristique, pour mieux répondre aux besoins du moment, ont été pendant longtemps comme un livre scellé.

Ces tableaux si brillants, si éclatants, n étaient parfaitement clairs que pour ses contemporains; ils avaient sous les yeux la sculpture et les bas-reliefs de la Chaldée et ces œuvres des artistes babyloniens étaient comme le commentaire des écrits du prophète. Pour ceux qui sont venus plus tard, privés qu'ils ont été de cette lumière, l'obscurité de ses visions a été égale à la splendeur de ses peintures et elle a fait, dans tous les temps, le désespoir des interprètes. Déjà, à l'époque de Josèphe, on ne les comprenait plus ; on avait même perdu le souvenir de la forme exacte des Chérubins, qui tiennent une si grande place dans ses visions. « Personne, lisons-nous dans les *Antiquités judaïques*, personne ne peut dire ce qu'étaient les Chérubins, personne ne peut le conjecturer[2]. « Toutes les synagogues juives, dit à son tour

1. Ezéch., XXXVII.

2. Τὰς δὲ Χερουβεὶς οὐδεὶς ὁποῖαί τινες ἦσαν εἰπεῖν οὐδὲ εἰκάσαι δύναται. *Antiq. jud.*, VIII, III, 3, t. I, p. 424. Il faut observer qu'il s'agit des Chérubins du temple de Salomon.

S. Jérôme, sont muettes sur l'interprétation d'Ézéchiel ; elles disent qu'il est au-dessus de l'homme d'expliquer la vision des Chérubins[1] »

Une légende rabbinique raconte que le Sanhédrin délibéra un jour s'il ne serait pas à propos de retirer le livre du troisième grand prophète, du canon des Saintes Écritures, à cause de son obscurité impénétrable, et en particulier de l'impossibilité où l'on était de comprendre la vision du char mystérieux et des Chérubins. La majorité allait se prononcer pour la suppression, lorsque le savant et vénéré rabbi Ananias promit d'expliquer le prophète. On accepta sa proposition, mais on avait une telle idée de la difficulté de l'entreprise, qu'on lui offrit trois cents tonneaux d'huile, dans la pensée que sa lampe les aurait consumés avant qu'il eût mené à bonne fin son œuvre laborieuse.

Après tout ce que nous avons déjà dit, l'obscurité d'Ézéchiel ne peut guère nous surprendre. Dans les descriptions architecturales et plastiques, la plume ne peut jamais remplacer le crayon, et l'on devait naturellement éprouver, pour se rendre compte des visions du grand prophète, un embarras plus grand encore que pour se figurer le temple de Salomon, parce que les tableaux qu'il nous a faits et les images dont il s'est servi nous transportent dans un milieu qui était complétement in-

1. « *In cujus interpretatione omnes synagogæ Judæorum mutæ sunt, ultra hominem esse dicentium et de hoc* (la vision des Chérubins) *et de ædificatione Templi, quod in ultimo prophetiæ hujus scribitur, aliquid velle conari.* » S. Jérôme, *Comm. in Ezech.*, I, 4; Migne, *Patr. lat.*, t. XXV, col. 19. — S. Grégoire de Nazianze, parlant de la vision d'Ézéchiel, déclare aussi qu'il ne peut définir ce qu'elle a été, *Oratio* XXVIII, n° 19, Migne, *Patr. gr.*, t. XXXVI, col. 52.

connu avant les découvertes archéologiques de notre siècle.

Ézéchiel avait vécu dans un monde qu'on ne connaissait déjà plus dans les derniers temps du peuple juif, et ce n'est que depuis peu d'années que ce monde commence à renaître de ses cendres. Les monuments qui font revivre pour nous les Assyriens et les Chaldéens furent, peu après l'âge du prophète, profondément ensevelis sous les ruines des villes des bords du Tigre, et de l'Euphrate, et des siècles devaient s'écouler avant que les Botta et les Layard les eussent rendus à la lumière du jour. Jusqu'ici, les savants avaient donc vainement demandé le secret des Chérubins aux sphinx de l'Égypte et de la Grèce, aux *anka* des Arabes, aux *simurgs* des Perses, aux statues à bras multiples des Hindous. L'Assyrie et la Babylonie seules pouvaient nous le donner. C'est là qu'Ézéchiel avait écrit, c'est à ce qui l'entourait, aux œuvres d'art qui frappaient sa vue, qu'il avait emprunté une grande partie de ses images et de ses figures. Aussi, aucun des écrivains sacrés n'a gagné plus que lui aux découvertes assyriologiques.

Maintenant que nous pouvons nous transporter en esprit dans son propre milieu, respirer en quelque sorte l'air qu'il a respiré lui-même, bien des choses qui semblaient incompréhensibles dans ses visions deviennent relativement claires ; ses expressions prennent un sens plus précis ; ses images, une forme plus nette et plus distincte Une seule visite au musée assyrien du Louvre nous en apprend davantage que les plus gros commentaires ; la simple vue des taureaux ailés à face humaine, prototypes partiels des animaux mystérieux par la description desquels s'ouvrent ses prophéties, nous explique mieux son premier chapitre que les longues dissertations *ex professo* des Kaiser et des Hufnagel sur cette matière.

Quand on est, en effet, en face des vieux monuments de l'art ninivite, si l'on connaît un peu le livre d'Ézéchiel, il est impossible de ne pas remarquer sur-le-champ les emprunts faits par le prophète à ces sculptures et à ces bas-reliefs. On voit là « ces hommes représentés sur la muraille, ces Chaldéens, peints de vermillon, ceints d'un baudrier autour des reins, une tiare de diverses couleurs sur la tête, à l'aspect noble et majestueux [1] » Une description technique faite de nos jours, par un homme du métier, des bas-reliefs assyriens qui tapissaient les murs des palais de Khorsabad, ne saurait être plus exacte. M. de Longpérier, dans son Guide au musée assyrien du Louvre, n a eu qu'à copier les paroles du prophète [2] On voit là également des tableaux qui rappellent à la mémoire un autre passage d'Ézéchiel : « J'entrai et je regardai, et je vis toute sorte de reptiles et de bêtes, et les idoles de la maison d'Israël, peints sur les murs, tout autour [3]. »

Mais ce qui frappe le plus le visiteur et éclaire, par-dessus tout le reste, l'exégète, ce sont ces animaux extraordinaires, placés deux à deux, à chacune des deux portes, sur le seuil, comme s'ils gardaient encore le palais du roi Sargon, qui les avait fait sculpter, et occupant une place analogue à celle qu'Ézéchiel assigne à ses Chérubins [4]. L'exégète se demande aussitôt : Mais ne seraient-ce point là des animaux analogues à ceux que

1. Ézéch., XXIII, 14-15. — On peut voir les personnages ainsi décrits, peints en vermillon, dans Botta, *Monument de Ninive*, t. II, pl. 113, 114. La tiare et le parasol du roi sont peints en partie en rouge. Voir aussi t. I, pl. 12, 14, 53, Sargon peint de vermillon; des bandes bleues et rouges, pl. 43, 62.

2. De Longpérier, *Notice des antiquités assyriennes*, p. 34.

3. Ézéch., VIII, 10.

4. Ézéch., X, 3-4.

Dieu a montrés à son prophète sur les bords du fleuve Chobar ? Les esprits les plus ingénieux et les plus sagaces se sont fatigués en vain jusqu'ici à nous les représenter. Le plus grand génie de la peinture lui-même, Raphaël, n a pas réussi à nous en donner une idée dans sa *Vision d'Ézéchiel* le lion et le bœuf ailés avec l'aigle, qui dans son œuvre portent le Père éternel, les deux anges à face humaine qui soutiennent ses bras ne nous font pas mieux connaître la vraie vision du prophète que les représentations imaginées jusqu'ici par les commentateurs, Calmet et bien d'autres [1] L'esprit n'est pas satisfait par ces représentations et ces images.

Mais il n'en est pas de même devant les taureaux ailés de Khorsabad : on ne doute plus qu'on n'ait sous les yeux comme le commentaire authentique d'Ézéchiel. « Il serait difficile, a dit M. de Saulcy dans son *Histoire de l'art judaïque*, de ne pas être surpris de l'étonnante ressemblance qu'il y a entre les êtres symboliques [que nous décrit la Bible] et les taureaux ailés à face humaine que nous ont rendus les ruines de Ninive. Pour ma part, je ne doute pas que les Keroubim des Hébreux n'aient été semblables aux taureaux symboliques des Assyriens. » Nous verrons plus loin que les Chérubins d'Ézéchiel n'étaient pas en tout semblables aux chérubins de Ninive ; mais, malgré des différences, la ressemblance générale est incontestable.

La première analogie que nous remarquons entre les animaux symboliques des Assyro-Chaldéens et ceux du prophète juif, c'est celle du nom.

Ézéchiel ne sut pas d'abord comment s'appelaient les animaux symboliques qui lui furent montrés sur les bords

1. Voir, dans Calmet, la vignette en tête de son *Commentaire d'Ézéchiel*.

du fleuve Chobar ; mais il apprit plus tard que leur nom était *Kerubim* ou Chérubins [1] C'est précisément le nom que portent les taureaux ailés à face humaine : les textes assyriens les appellent *Kirubi*.

L'étude attentive du texte du prophète avait déjà fait penser à Grotius, à Bochart, à Spencer, etc., que la forme du bœuf était celle qui devait prédominer dans les animaux symboliques d'Ézéchiel. L'assyriologie donne raison à leur perspicacité, en même temps qu'elle confirme le rapprochement que nous faisons ici. Ce symbole ninivite a surtout le caractère du bœuf, et les inscriptions cunéiformes emploient, comme synonymes, le mot *Alap* « taureau » et le mot *Kirub*, de même qu'Ézéchiel désigne le bœuf tantôt par le mot *Sôr*, « taureau [2] » tantôt par le mot *Kerub* [3]

Le rapprochement ne s'arrête pas au nom seulement ; il s'applique à la description presque entière de ces animaux mystérieux.

La vision d'Ézéchiel se compose de quatre parties très distinctes : la peinture des Chérubins, celle des roues, celle du firmament et celle de Dieu [4]. Nous allons les étudier successivement.

Le prophète vit deux fois ces mystérieux Chérubins : la première sur les bords du fleuve Chobar, la seconde à la porte du temple de Jérusalem où il avait été transporté en esprit [5]. Les deux récits qu'il nous fait se complètent et s'expliquent mutuellement. Quand Dieu voulut l'initier

1. Ézéch., x, 20-22. Le mot Kerub ou Kerubim n'est pas employé une seule fois dans le récit de la première vision.

2. Ézéch., I, 10.

3. Ézéch., x, 14.

4. Ézéch., I, 5-14 ; 15-21 ; 22-28.

5. Ézéch., I ; VIII-X.

au ministère prophétique, il se manifesta à lui sous ces grandes images. « J'étais au milieu des captifs, nous dit-il, sur le fleuve Chobar, et les cieux s'ouvrirent et j'eus des visions divines... Et voici qu'un ouragan venait du nord, un grand nuage, un feu étincelant et tout autour une lumière rayonnante et au milieu comme l'aspect du *ḥašmal* [1] » Tel est comme le prélude et la préparation des images et des symboles qui vont être révélés au prophète. Ce verset résume brièvement toute la vision. Alors lui apparaissent les quatre animaux. « Au milieu [je vis] la ressemblance de quatre animaux, et voici leur aspect: ils avaient une ressemblance d'homme. Chacun avait quatre formes et chacun avait quatre ailes [2]. Leurs pieds étaient droits et la plante de leurs pieds était comme la plante du pied d'un veau; [leurs pieds] étaient luisants comme l'airain poli. Des mains d'hommes [3] [sortaient] de dessous leurs ailes, sur leur quatre côtés; [telles étaient] l'apparence et les ailes de ces quatre [animaux]. Leurs ailes étaient attachées l'une à l'autre; ils ne se détournaient point dans leur marche, chacun marchait devant soi [4] Et la ressemblance de leur forme était [celle-ci]: une forme d'homme [par devant], une forme de lion, à droite, à tous lesquatre; et une forme de taureau, à gauche, à tous les quatre; et une forme d'aigle [par les ailes placées de chaque côté, à droite et à gauche], à tous les quatre [5].

1. Ézéch., I, 1, 4.
2. Cf. Ézéch., x, 21.
3. Cf. Ézéch., x, 21.
4. Cf. Ézéch., x, 11.
5. Cf. Ézéch., x, 14 : « Chacun avait quatre formes : la première forme était d'un *Kerub;* la seconde forme, la forme d'un homme; la troisième, la forme d'un lion et la quatrième, la forme d'un aigle. » On voit par la comparaison de ce passage avec Ézéch., I, 10, que *Kerub* et taureau sont identiques, puisque ces deux mots

[Telles étaient] leurs formes [1] Et leurs ailes se déployaient au-dessus [des animaux]; elles se joignaient deux à deux, et deux d'entre elles couvraient leur corps. Et chacun marchait devant soi ; là où l'esprit [2] les [portait] à aller, ils allaient; ils ne se retournaient point dans leur marche. Les animaux ressemblaient, par leur apparence, à des charbons de feu, brûlant comme des flambeaux; [la flamme] courait entre les animaux; le feu était éblouissant et du milieu du feu jaillissaient des éclairs. Et les animaux couraient et revenaient comme la foudre [3]. »

Dans la seconde vision de ces êtres symboliques, à Jérusalem, Ézéchiel les dépeint plus brièvement mais sous les mêmes traits; il ajoute seulement ce détail : « Toute leur chair, leur dos, leurs mains, leurs ailes, étaient pleins d'yeux tout autour [4] » De plus, il ne les appelle pas simplement *ḥayôṭ*, « animaux », il leur donne le nom de *Kerubîm*, « Chérubins », et il nous dit, en terminant sa description : « C'était l'animal que j'avais vu... sur le

sont employés l'un pour l'autre. La forme du bœuf est ici indiquée la première au lieu de celle de l'homme, parce que c'est celle qui prédomine dans l'animal mystérieux.

1. C'est ainsi qu'il faut traduire, même d'après la ponctuation massorétique, qui disjoint le פניהם, *penêhem,* par l'accent tonique, des mots qui suivent.

2. Cet esprit est l'esprit ou la volonté des animaux, dirigée par Dieu, d'après Ézéch., x, 17, où nous lisons au sujet des roues : « L'esprit de l'animal (ou des animaux) était en elles ». Ézéchiel appelle les Chérubins חיות, *ḥayôṭ, animaux* ou *êtres vivants,* d'après l'étymologie du nom, et il les considère comme étant réellement vivants, ayant un esprit de vie en eux et une volonté mue par Dieu.

3. Ézéch., I, 5-14. Les particularités de la traduction seront expliquées et justifiées dans l'explication qui va suivre.

4. Ézéch., x, 12.

fleuve Chobar, et j'appris que c'étaient des Chérubins [1] »

Le nom d'animal, donné à ces êtres mystérieux, montre, contrairement à l'opinion de plusieurs exégètes, que c'était la forme animale, et non la forme humaine, qui prédominait en eux, de même que le mot de *kirub* ou bœuf induit à penser que la forme bovine était une des choses qui frappait le plus en eux.

On ne rencontre, à notre connaissance, sur aucun monument assyro-chaldéen, de représentation figurée en tout semblable aux Chérubins d'Ezéchiel. Aucune sculpture, aucun bas-relief ne nous offre réunis, en un seul personnage, les attributs des quatre animaux. Trois attributs sont souvent associés ensemble; on voit fréquemment une tête d'homme et des ailes d'aigle ajustées à un corps de taureau ou à un corps de lion; on a ainsi des taureaux ailés à face humaine et à qui appartient en propre le nom de *kirubi*, et des lions ailés à face humaine qui sont appelés *nirgalli*; mais on ne voit point d'animal qui soit tout à la fois lion et taureau.

Les Chérubins d'Ézéchiel diffèrent aussi des *kirubi* et des *nirgalli* assyriens par quelques autres points que nous signalerons plus loin.

Mais si les monuments figurés de la Chaldée et de l'Assyrie ne nous présentent nulle part le prototype complet de la vision du prophète hébreu, ils nous en offrent les éléments épars; ils nous fournissent ainsi le moyen de la comprendre, et de la reconstituer, pour ainsi dire, d'une manière plastique, comme on n'avait pu le faire avant les découvertes assyriennes.

Dieu, dans les révélations qu'il faisait à ses prophètes, ne leur manifestait point exclusivement des choses qu'ils

1. Ézéch., x, 20.

n'avaient jamais vues; pour leur faire comprendre sa pensée, à eux et à ceux à qui ils devaient communiquer les oracles divins, il se servait des images qu'ils avaient sous les yeux et qui leur étaient familières; en Égypte, il avait employé des images égyptiennes pour parler à Moïse et il avait fait des emprunts aux usages égyptiens pour les vêtements sacerdotaux et l'exécution des ustensiles sacrés [1]; en Palestine, les métaphores et les figures des écrivains sacrés sont palestiniennes; maintenant, en Assyrie et en Chaldée, elles sont assyro-chaldéennes; le Seigneur, en parlant à ses interprètes, puise ses images dans les choses qu'ils ont actuellement sous les yeux et qui les frappent davantage.

Il est clair d'ailleurs que la description des Chérubins est symbolique. Personne n'a jamais soutenu que les esprits bienheureux eussent réellement une forme telle que la décrit Ézéchiel. Tout en empruntant à l'art babylonien les couleurs de ses tableaux, le prophète nous représente des choses bien différentes; il combine des symboles d'une manière nouvelle, et ils ont une autre portée, une autre signification. Le taureau et le lion ailés sont pour les Chaldéens des objets superstitieux, le simulacre de leurs divinités, qui gardent et protègent les portes de leurs temples et de leurs palais [2]; les Chérubins sont, au contraire, pour les Hébreux, de simples créatures, les ministres de Jéhovah.

Les adorateurs du vrai Dieu, captifs à Babylone, comprenaient sans peine le sens de la vision d'Ézéchiel, car si les détails en étaient nouveaux pour eux, la pensée et le fond en étaient entièrement mosaïques et conformes à leurs croyances traditionnelles.

1. Voir t. II, p. 502.
2. Voir t. I, p. 203; t. II, p. 501; t. IV, p. 345.

La vision d'Ézéchiel n'est en effet que le développement d'une idée qui avait déjà cours en Israël et qui remontait jusqu'à ses origines. Dieu, dans le désert du Sinaï, avait fait placer sur le propitiatoire de l'arche d'alliance deux Chérubins, destinés à lui servir de trône [1], le Psalmiste avait chanté la gloire de Dieu « assis sur les Chérubins [2] », il avait même montré ces êtres mystérieux, servant, pour ainsi dire, de chariot au Seigneur [3]. Lorsque le prophète de la captivité nous représente les animaux extraordinaires, qu'il vit sur le Chobar, formant comme un trône animé au Dieu Très-Haut, il se borne donc à peindre, dans un tableau plus complet, ce qui n'avait existé jusque-là, en quelque sorte, qu'à l'état d'ébauche au milieu de son peuple [4]

C'est sans doute aussi pour le même motif qu'il appelle ces ministres du Seigneur *Chérubins;* il aurait pu les appeler, avec autant de raison, *nirgalli*, puisqu'ils ressemblaient autant à ces derniers qu'aux premiers, par leur forme extérieure, mais il ne leur donne jamais ce dernier nom, qui n'existait point dans la tradition israélite.

Quant aux détails de la vision, les Juifs, à qui s'adressait Ézéchiel, les avaient épars sous les yeux, comme on peut s'en convaincre aisément, en jetant un coup d'œil sur la reproduction des taureaux et des lions ailés à face humaine de l'Assyrie [5]. Le *kirub*, comme nous le dit le

1. Exod., xxv; xxxvii. Voir t. II, p. 500.

2. Ps. lxxx (lxxix), 2; xcix (xcviii), 1. Voir aussi Is., xxxvii, 16.

3. Ps. xviii (xvii), 11.

4. La vision d'Ézéchiel avait aussi un point d'appui traditionnel dans celle d'Isaïe, vi, 1-4, où Dieu apparaît assis aussi sur un trône, et entouré de séraphins à six ailes.

5. Voir, Planche LXX, le Kirub ou taureau ailé à face humaine, d'après l'original du Musée assyrien du Louvre. Pour le lion ailé à face humaine ou nirgal, voir plus loin, Planche LXXII,



prophète, avait une tête d'homme, des ailes d'aigle et à

p. 348. — « A Khorsabad, premier édifice découvert, il n'y a guère que des taureaux... Ces figures colossales sont absolument appliquées contre la paroi et s'y trouvent comme engagées. La moitié seule de l'animal a été sculptée dans le mur dont il fait partie, et duquel il ressort par un relief considérable. Ces taureaux sont appliqués à droite et à gauche contre le mur intérieur de la porte dont ils deviennent les deux parois, et dont les jambages sont formés par la partie antérieure de ces animaux. Ils se présentent de face aux personnes venant du dehors et se dirigeant vers le palais; en entrant, on passe entre l'un et l'autre et alors ils s'offrent de profil. De face, on voit les deux jambes de devant à l'état de repos; de profil, on voit les quatre jambes en mouvement. Pour satisfaire à ces deux conditions, le sculpteur a donné cinq jambes au colosse, savoir les quatre jambes nécessaires au profil, et une cinquième jambe pour que l'animal puisse être vu de face. Il est aisé de comprendre que cette donnée est purement conventionnelle et que, par là, les Assyriens n'entendaient pas représenter un monstre à cinq jambes... Ces taureaux ailés à face humaine sont également remarquables par leurs dimensions, leur aspect imposant et grandiose, la composition de la figure et la beauté du travail. La tête humaine qu'ils supportent est coiffée d'une mitre, formant un cône tronqué presque cylindrique, parsemée d'étoiles, surmontée d'une rangée de plumes, et armée sur le devant d'une rangée de cornes. Ces cornes, superposées l'une à l'autre s'enroulent autour de la mitre, et sont au nombre de trois pour chaque rangée chez les taureaux de la plus grande dimension, de deux seulement chez les moins grands. La figure, qui a une très belle expression et une grande régularité dans les traits, porte une longue barbe, frisée avec un soin tout particulier. Par suite de cette frisure, la barbe pendante paraît divisée en bandes verticales distinctes, qui traversent plusieurs rangées horizontales de boucles. Les cheveux sont également frisés. Sur diverses parties du corps de l'animal, sur la poitrine, sur les flancs, sur les reins, on remarque des frisures. La queue est aussi frisée. Des ailes éployées naissent à l'épaule et s'élèvent jusqu'au sommet du mur ou plutôt du bloc de pierre, à la hauteur de la mitre, en couvrant la partie supérieure du corps. Excepté la tête et les ailes, tout le reste est d'un taureau, même

gauche un corps de taureau [1] Le *nirgal*, au lieu d'un corps de taureau, avait un corps de lion.

Ni le *kirub*, ni le *nirgal*, n'avait plusieurs faces. C'est là un point important à noter. Les monuments assyriens nous paraissent résoudre le problème longtemps débattu entre les exégètes, sur la forme véritable du visage des Chérubins.

Les animaux que vit le prophète avaient chacun quatre *panîm*, mot que notre Vulgate traduit par *facies*. Le mot *panîm* signifie, en hébreu, « visage, » mais il signifie aussi fréquemment « apparence, figure, forme, extérieur, σχῆμα [2]. » Faut-il l'entendre ici dans le premier ou dans le second sens ? faire des Chérubins des animaux à quatre faces, *quadrifrontes*, ou des animaux à un seul visage, à face humaine exclusivement, quoique offrant, par le

les oreilles. L'ensemble de la figure exprime un singulier caractère de majesté, de calme et de force, dont on ne peut s'empêcher d'être surpris et comme saisi. » H. L. Feer, *Les ruines de Ninive ou description des palais détruits du bord du Tigre, suivie d'une description du musée assyrien du Louvre, avec gravures*, in-8°. Paris, 1864, p. 67-70. — On peut voir le taureau ailé représenté dans de grandes proportions, Botta, *Monument de Ninive*, t. I, pl. 45.

1. Ézéch., I, 10; X, 14; plus haut, p. 334.

2. פנים, *panim*, signifie proprement « la partie visible, extérieure » d'une personne ou d'une chose. Fürst, *Hebräisches und chaldäisches Handwörterbuch*, 1863, t. II, p. 224; Gesenius, *Thesaurus*, p. 1108. De là les locutions bibliques si nombreuses : la *face* (surface ou superficie) de la terre, Gen., I, 29; d'un champ, Is., XXVIII, 28; de l'eau, Job, XXXVIII, 30; d'un vêtement (peau), Job, XLI, 5; Is., XXV, 7; d'un siège, Job, XXXVI, 9, etc. Cf. Prado, *loc. cit.*, t. I, p. 32. Le mot *panim* entre dans une foule de locutions bibliques, toujours avec le sens de ce qui apparaît extérieurement, de ce qui est en présence. Le sens de *visage* n'est pas le sens primitif ni le sens le plus usuel. Pour exprimer l'idée qu'on lui attribue, Ézéchiel aurait dû employer plutôt le mot ראש, *rôš*, *tête*, que le mot *panîm*.

reste de leur corps, l'apparence de quatre êtres distincts? Les interprètes sont divisés. La plupart admettent le premier sens [1] Le père jésuite, Jérôme Prado, qui, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne, travailla pendant seize ans avec le père Villalpende à expliquer les vingt-six premiers et les trois derniers chapitres d'Ézéchiel [2], le P. Pereira et d'autres soutiennent le second.

Ils s'appuient sur le texte même du prophète : *Hic aspectus eorum, similitudo hominis in eis* [3] ; sur l'autorité

1. Voir Cornelius a Lapide, *Commentaria*, *In Ezech.*, I, 6, éd. Vivès, 1866, t. XII, p. 480-482.

2. *In Ezechielem explanationes et apparatus urbis ac templi Hierosolymitani*, 3 vol. in-folio, Rome, 1596-1604. Le tome Ier contient l'explication des 26 premiers chapitres; le tome II celle des chapitres XXVII et XXVIII; le tome III les trois derniers chapitres. C'est, de l'aveu même des critiques protestants, le plus savant commentaire du prophète Ézéchiel.

3. Ézéch., I, 5. — « Hoc est, dit Prado, t. I, p. 21, animalia effigiem habebant humanam totius corporis dispositione, tametsi aliorum animalium insignibus essent vestita. » — « Nonnulli, magno imaginationis errore, dit Pereira, imaginati sunt, quodlibet illorum quatuor animalium [Apocalypsis] habuisse quatuor capita et quatuor facies, unam leonis, alteram bovis, tertiam hominis et quartam aquilæ : in quam sententiam propterea isti adducti sunt quod Ezechiel dixit, quatuor facies fuisse unicuique illorum animalium et quatuor pennas. Verum istam esse falsam imaginationem, perspicuum fit ex eo quod ibi subjunxit Ezechiel dicens, quod unumquodque istorum animalium gradiebatur ante faciem suam : si autem unumquodque habuisset quatuor facies diversas, necessum fuisset ipsum moveri simul ante omnes facies suas et in diversas atque etiam in contrarias partes, quod fieri natura non patitur (Prado fait la même remarque, *loc. cit.*, p. 32)... Putandum igitur est quodlibet illorum animalium Ezechielis habuisse quatuor facies. Sed nomen faciei eo in loco non proprie significat vultum et os, sed ample quamlibet speciem et similitudinem, sive id quod quia proprium est alicujus rei vel personæ, ex eo res illa vel persona discrete ab aliis

de S. Jean, qui semble adopter ce sens dans son Apocalypse [1], et sur des raisons d'art et d'esthétique [2]. Nous pouvons ajouter aujourd'hui à leurs arguments, qui conservent toute leur force, celui qui est tiré de l'archéologie. Les animaux symboliques de l'Assyrie qui, du fond des ruines, où ils sont demeurés ensevelis pendant plus de deux mille ans, ont reparu, dans ces dernières années, à la lumière du jour, n'ont qu'un seul visage, celui de l'homme ; il doit donc en être de même des Chérubins d'Ézéchiel. Les animaux et les personnages à plusieurs têtes ou à plusieurs faces, assez communs en Égypte, en Grèce et en Italie, ne se rencontrent qu'exceptionnellement en Assyrie et en Chaldée. Il est donc contre toute vraisemblance que le prophète ait altéré sur ce point les

cognoscitur. » Pereira, *Disputationes super libro Apocalypsis*, Disp. XVIII in cap. IV, in-4°, Lyon, 1606, p. 294-295.

1. Apoc., IV, 6-7. S. Jean semble avoir d'ailleurs modifié la vision d'Ézéchiel, en donnant une tête différente à chacun des quatre animaux, selon le symbolisme adopté depuis pour représenter les quatre évangélistes. Voir Pereira, *loc. cit.*, p. 196.

2. Cornelius a Lapide expose cette raison dans les termes suivants : « Unumquodque animal ex hisce quatuor... fuit concinnum ac pulchrum; ergo non habuit quatuor facies; hoc enim valde inconcinnum et monstrosum fuisset, præsertim in stipatore Dei, quales erant hi Cherubini. Sic enim pinguntur cum pluribus capitibus et faciebus Proserpina, Cerberus, Hydra aliaque monstra. » *Loc. cit.*, p. 430. Le savant commentateur n'accepte pas l'interprétation de Prado et de Pereira, mais il la juge cependant favorablement, « Hac sententia, dit-il, *ibid.*, nova licet, ingeniosa tamen, concinna et plausibilis videtur. » Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les anciens exégètes, ne connaissant en aucune sorte l'art assyrien, étant au contraire familiarisés avec les images à plusieurs faces des Grecs et des Romains, devaient être presque immanquablement induits en erreur par l'équivoque du mot *panim*, très clair pour les contemporains d'Ézéchiel qui vivaient en Chaldée, très obscur pour la postérité.

types qu'il avait sous les yeux et qu'il ait dénaturé la forme majestueuse de ces beaux colosses pour leur donner trois visages, inutiles pour le symbolisme de la vision. Il faut même remarquer que la tête du taureau, du lion ou de l'aigle, est beaucoup moins caractéristique que les cornes et le corps du premier, les griffes du second et les ailes du troisième, employés par Ézéchiel, pour représenter ces trois animaux. Avant qu'on connût les Kirubi assyriens, on ne savait, il est vrai, de quelle manière les Chérubins pouvaient ressembler à un taureau ou à un lion, si on ne leur donnait point la tête de ces quadrupèdes ; quand Ézéchiel disait que les quatre animaux qu'il avait vus sur le fleuve Chobar étaient taureaux par le côté gauche, lions par le côté droit [1], on ne soupçonnait point qu'il voulait désigner par ces expressions le côté droit et le côté gauche de leur corps. Prado avait fait les plus grands efforts d'imagination pour résoudre ce problème : ces Chérubins, tels qu'il les a décrits et représentés, sont de beaux anges qui ne diffèrent de l'homme que par leurs quatre ailes, par la crinière de lion qui flotte sur leur cou et sur leur poitrine, et par l'extrémité de leurs pieds fendus en forme de sabot de bœuf [2] La découverte des *Kirubi*, qu'Ézéchiel avait eus sous les yeux, a levé les doutes, résolu les difficultés, éclairci les obscurités. C'est ce que l'étude détaillée des quatre ani-

1. Ézéch., I, 10.

2. Voir *In Ezechielem explanationes*, t. I, frontispice, et la représentation plus en grand, p. 16-17. « Facies hominis, dit-il, p. 32, videbatur in ore, manibus, cruribus, et corporis erecti habitu; facies leonis fulgebat in cervicibus, armis atque pectore jubatis ; facies aquilæ in alis atque facies vituli in angulis pedum bifidis. Etenim Cherub juvenis alatus erat leonino exuvio quasi thorace vestitus atque ungulis vituli calceatus. »

maux symboliques va nous montrer encore plus clairement.

La première chose qui frappe le spectateur, quand il voit en face le taureau ailé, c'est que, par la partie supérieure, il a une apparence humaine [1] : *Similitudo hominis in eis* [2]. C'est le premier trait par lequel Ézéchiel les caractérise.

Les cuisses et les jambes des *Kirubi*, vues par devant, dans le sens où ils semblent marcher, sont droites, et leurs pieds sont des pieds de taureaux. Ce sont les termes mêmes par lesquels Ézéchiel décrit les animaux de sa vision : *pedes eorum pedes recti et planta pedis eorum quasi planta pedis vituli* [3] Si l'on regarde les originaux, transportés des palais de Sargon au Louvre, on voit que leurs pieds sont « luisants comme l'airain poli [4]. »

Pour comprendre la suite de la vision d'Ézéchiel, il est nécessaire d'étudier deux types distincts de la sculpture assyrienne. Nous avons déjà dit qu'il existait en Chaldée des taureaux et des lions ailés à face humaine. Le prophète a combiné, de manière à n'en faire qu'un seul être, deux espèces d'animaux qui avaient entre eux de grandes ressemblances extérieures, mais n'en étaient pas moins tout à fait différents aux yeux des Babyloniens [5].

1. Voir Planche LXXI, les deux taureaux placés à l'entrée d'une porte de Khorsabad, vus de face, d'après V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. III, pl. 12.

2. Ézéch., I, 5.

3. Ézéch., I, 7 ; plus haut, p. 334.

4. Ézéch., I, 7 ; plus haut, p. 334.

5. Ne serait-ce point parce que le taureau et le lion n'étaient jamais unis ensemble en Assyrie, qu'Ézéchiel a soin d'expliquer expressément, I, 10, que *chacun des quatre* avait une forme de lion, de taureau et d'aigle ? Il ne dit pas qu'une forme d'homme se remarquait dans *tous les quatre*, parce qu'elle était commune au *kirub* et au *nirgal*.



Le lion ailé à tête humaine est semblable, par l'aspect général, aux taureaux dont nous venons de parler; la face et les ailes sont les mêmes et par la forme et par la disposition. Seulement le corps, au lieu d'être celui d'un bœuf, est celui d'un lion; les jambes, le poil, la queue, les griffes sont celles du roi des forêts [1] Le taureau et le lion ailés occupaient, dans les monuments, la même place [2]; de plus, ils étaient toujours adossés à l'édifice,

1. Voir Planche LXXII, p. 348, d'après Layard, *Monuments of Nineveh*, Ire série, pl. 42. Il faut seulement remarquer que le type que nous avons choisi, à cause des mains humaines qui y sont figurées, diffère du type ordinaire du lion ailé, en ce que tout le buste humain est représenté ici, pour pouvoir attacher le bras au corps de l'homme, tandis que le lion ailé sans bras est tout à fait semblable au *kirub* pour la partie humaine. Voir Layard, *ibid.*

2. Voir Planche LXXIII, plus loin, p. 356. Voici, du reste, la description détaillée et exacte des lions de Nimroud, d'après M. H. L. Feer, *Les ruines de Ninive*, p. 70-72. « Tandis que les colosses de Khorsabad sont généralement des *taureaux*, la plupart de ceux de Nimroud sont des *lions*. Ces *lions* ressemblent beaucoup aux taureaux, quant à la disposition générale, à l'attitude, aux figures, etc. Les oreilles sont tantôt celles d'un lion, tantôt celles d'un homme. Cette variété ou ce caprice n'empêche pas que, dans un cas comme dans l'autre, elles ne soient ornées de pendants. La coiffure est plus simple que celle des taureaux : elle dessine la forme de la tête, et est seulement armée de deux rangées de cornes. Les *taureaux* diffèrent peu des lions ; ils s'en distinguent sans doute par les parties nécessairement dissemblables, telles que la patte, mais ils ont le même type, et ce type n'est pas tout à fait celui des colosses de Khorsabad. Ainsi la coiffure est identique, à Nimroud, pour les lions et pour les taureaux : or, sauf l'appendice, d'ailleurs très important, des cornes, la coiffure des figures de Khorsabad ne ressemble nullement à celle des figures de Nimroud. Toutes les figures colossales, placées à l'entrée des portes, ne présentent pas l'étrange composition que nous venons de décrire : il en est, ce sont toutefois les plus

de manière que l'on ne voyait jamais que la moitié de leur corps, la partie gauche, si l'animal était à droite ; la partie droite, si l'animal était à gauche.

Les choses étant ainsi, il est facile de comprendre de quelle façon Ézéchiel voyait les quatre Chérubins. En supposant un taureau et un lion ailés, de mêmes dimensions, placés face à face et se regardant l'un l'autre, au seuil d'un temple ou d'un palais [1], comme au Louvre ou sur la Planche LXXI, le Chérubin, à notre droite, sera taureau par sa partie gauche, lion par la partie invisible ; au contraire, le Chérubin, à notre gauche, sera lion par sa partie droite, taureau par la partie qui est cachée dans le mur.

Les Chérubins, hommes par le visage, taureaux et lions par une moitié de leur corps, étaient aigles par leurs ailes. Le *kirub* et le *nirgal* assyrien ont également des ailes d'aigle. Ézéchiel nous les représente tels que nous les voyons sur les monuments, mais avec cette modification dans sa vision, ils ont quatre ailes, au lieu de deux, une

rares, qui sont des images d'animaux, sans mélange de forme humaine. Elles ont, en général, un air furieux, qui contraste avec le calme et la majesté tranquille des figures à tête humaine. » On peut voir, *ibid.*, le dessin représentant deux de ces monstres placés à l'entrée d'un petit temple qu'on a découvert à Nimroud : ils ont la gueule béante et paraissent être des lions.

1. Cette disposition existait réellement en certains endroits. « Il est digne de remarque que les lions alternent quelquefois avec les taureaux : ainsi, les deux premières figures colossales, transportées en Angleterre par M. Layard, sont un lion et un taureau qui gardaient chacun, comme de concert, un côté d'une même porte. Ailleurs, à Persépolis, et dans les ruines d'origine perse, mais qui proviennent de monuments imités de ceux des Assyriens, on a aussi observé cette réunion et cette disposition alternative des taureaux et des lions. » H. L. Feer, *Les ruines de Ninive*, p. 71-72.

paire leur sert à voiler leur corps [1], l'autre à voler. Nous ne connaissons pas de sculpture assyrienne où les animaux soient ainsi figurés, mais les personnages à quatre ailes y sont assez communs et l'on peut en voir un exemple dans la Planche LXXI [2]. Ce détail est donc aussi éclairci, et pour ainsi dire illustré, par l'archéologie assyrienne, qui nous présente ces ailes telles que les décrit le prophète : « Leurs ailes étaient attachées l'une à l'autre... Et leurs ailes se déployaient au-dessus d'eux; elles se joignaient deux à deux, et deux d'entre elles couvraient leur corps [3]. »

1. Cf. Is., vi, 2.

2. Voir Planche LXXI, p. 344. — « La sculpture offre des représentations humaines, aptères, diptères et tétraptères; des animaux ailés; des monstres hybrides, têtes de lion ou de percnoptère (vautour blanc et noir à crête de plumes), sur un corps d'homme, têtes d'homme sur un corps de lion ou de taureau, tous munis d'ailes, soit doubles, soit quadruples *(a)*. Les briques émaillées donnent lieu à des rapprochements encore plus étroits : on y voit, sur champ bleu lapis, le lion, le bœuf, l'aigle associés à l'homme; des personnages tétraptères *marchant droit devant eux;* des roues, dont le moyeu *jaune ambré* encadre un disque, *dans la direction des visages*. Les détails, très compliqués, sont rendus par une multitude d'*yeux* (espaces ménagés sur le fond), et il n'est pas inutile de rappeler que deux pierres précieuses au moins portaient le nom d'*œil* en langue assyrienne *(b)*. »

3. Ézéch., I, 9, 11, 23.

(*a*) « Botta, *Monument de Ninive*, pl., passim.— *Musée Napoléon III*, pl. VII. — Layard, *The Monuments of Nineveh*, pl. VIII. — H. L. Feer, *Les Ruines de Ninive*, p. 95, in-8°, Paris, 1864. Les fouilles récentes de M. George Smith dans le palais sud-est d'Assarhaddon, à Nimroud (Kalach), ont mis en lumière six figures d'argile au corps humain léontocéphale, tétraptère, ayant dans la main gauche la corbeille symbolique. *Daily Telegraph*; cité par le *Messager des sciences historiques*, Gand, 1874, l. 4, p. 501. »

(*b*) « *Œil de Zatu, œil de Meluchka*. F. Lenormant. » Ch. de Linas, *Les Origines de l'orfévrerie cloisonnée*, t. I, p. 78-79.— On peut voir, ib., pl. III, p. 63, un personnage à quatre ailes en briques émaillées.

Des mains d'hommes, nous dit le prophète, sortaient de dessous les ailes des Chérubins [1] Ces mains ne se voient pas ordinairement dans les sculptures assyriennes, mais il y a des exceptions comme nous le montre la Planche LXXII[2]; la manière dont elles sont disposées sur ces monuments, trouvés à Nimroud [3], nous met en quelque sorte sous les yeux cette partie de la vision d'Ézéchiel.

Le dos, les mains, les ailes des Chérubins, étaient pleins d'yeux, nous dit Ézéchiel [4] S'il faut entendre le mot *'aïn*, *œil*, dans le sens ordinaire, les monuments figurés ne nous offrent rien d'analogue, mais si on le prend dans le sens métaphorique de « parties colorées », les peintures assyriennes et surtout les briques émaillées nous en offrent de nombreux exemples [5]

Ainsi, à moins qu'on n'en excepte ce dernier point, nous retrouvons en Assyrie et en Chaldée tous les détails de la description des Chérubins d'Ézéchiel. Même quand le prophète les met en mouvement, il fait penser, par le

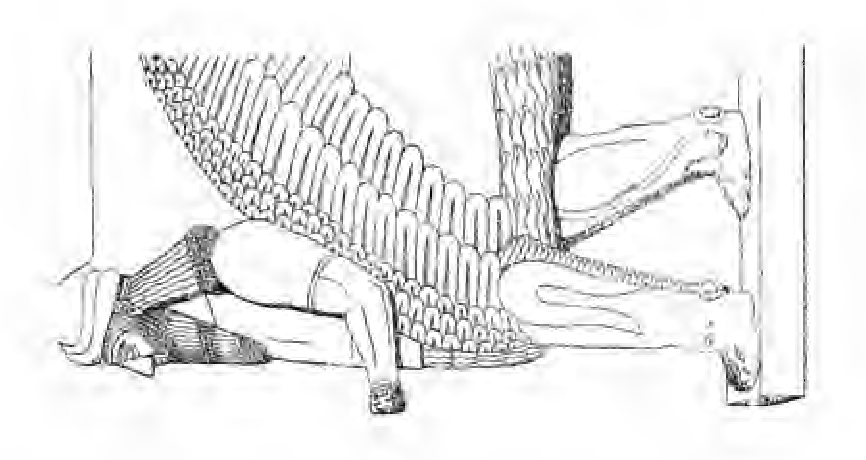
1. Ézéch., I, 8; X, 12, 21. Les Septante ont lu *une main*, au lieu de *mains*, καὶ χείρ.

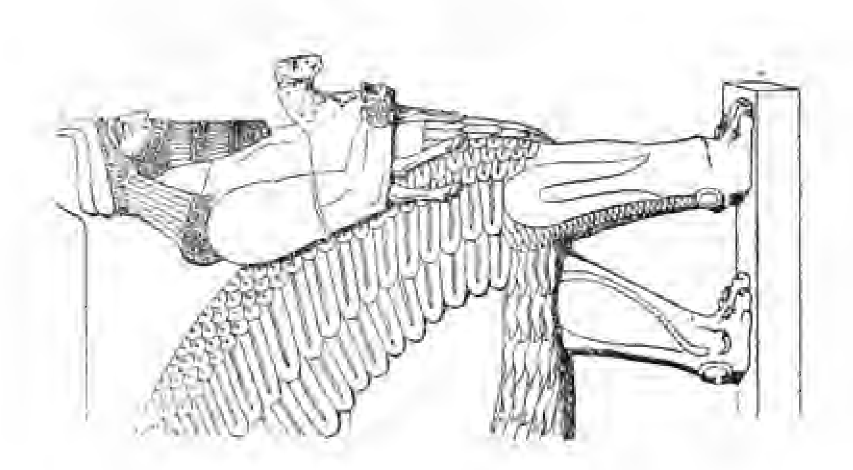
2. Voir Planche LXXII, d'après Layard, *Monuments of Nineveh*, Ire série, pl. 42.

3. Les lions ailés de la Planche LXXII, représentés seulement en partie, se trouvaient entiers dans les ruines de Nimroud.

4. Ézéch., X, 12; cf. I, 18.

5. M. Ch. de Linas l'a entendu ainsi dans ses *Origines de l'orfèvrerie cloisonnée*, t. I, p. 77 : « Les dos (גבב, saillies, parties saillantes) étaient constellés d'yeux ou d'espaces colorés. » Il cite à l'appui Buxtorf, qui dit dans son *Lexicon hebraicum et chaldaicum* : « עין, sæpius *oculus;* metaphorice, *fons, superficies, color,* quasi aspectum aut rei speciem externam dicas. » Le mot עין se prend en effet assez souvent dans le sens de *surface*, Dan., X, 6, et spécialement *d'aspect d'une couleur*, Num., XI, 7; Lev., XIII, 5. Il a certainement ce sens dans Ézéchiel, I, 4; X, 9.





langage qu'il emploie, aux *Kirubi* des palais ninivites. Ils se regardent, en effet, l'un l'autre, ou bien ils sont placés en face du spectateur et ils produisent l'impression qu'exprime le prophète : *Non revertebantur cum incederent, sed unumquodque ante faciem suam gradiebatur* [1] S'ils étaient animés par le souffle de Dieu et s'ils se mettaient en mouvement, c'est assurément ainsi qu'ils marcheraient.

Les Chérubins d'Ézéchiel sont au nombre de quatre. Dans les palais assyriens, ils étaient aussi ordinairement disposés par groupes de quatre, se correspondant deux à deux. Voici, par exemple, comment ils étaient placés dans le palais de Sargon à Khorsabad : « Pour compléter la décoration de l'entrée, outre [les] deux taureaux, formant la porte, deux autres colosses semblables, mais de dimension moins grande, sont appliqués de côté et d'autre contre la face extérieure qui fait saillie sur le mur, dans la partie contiguë à la porte. Ces deux taureaux, qu'on pouvait apercevoir de fort loin, se présentaient de profil et dans l'attitude de la marche, aux personnes qui se dirigeaient vers le palais, de face et à l'état de repos, à celles qui se trouvaient sur le seuil. Ils ont cinq jambes comme les précédents [2], et en diffèrent seulement par cette circonstance que leur tête est tournée vers l'extérieur, comme pour regarder les arrivants, et, par conséquent, a une direction autre que celle du corps [3] »

1. Ézéch., I. 9, 12.

2. Voir plus haut, p. 339, et Planche LXX, p. 338.

3. Il faut observer d'ailleurs que « dans certains cas, la décoration que nous venons de décrire, est encore augmentée d'un nouvel appendice, car ce second taureau, appliqué contre la muraille extérieure de chaque côté de l'entrée, est suivi d'un autre taureau, tournant le dos au premier et se dirigeant en sens contraire, en sorte que les deux queues sont presque juxtaposées. Elles ne le sont ordinairement pas, parce que, entre les deux

On peut juger, d'après tout ce que nous venons de dire, du peu de fondement des reproches que les ennemis de la Bible ont adressés à Ézéchiel; ils prétendent que la bizarrerie seule de son imagination avait pu lui faire concevoir des êtres aussi singuliers; ils les traitent de monstrueux et n'ont pas assez d'expressions pour les mépriser. L'archéologie assyrienne venge avec éclat le grand prophète de ces injustes reproches. Certes, il faut ne pas avoir vu les *Kirubi* ninivites pour formuler une telle accusation. Ceux à qui il est donné de contempler et d'étudier ces sculptures — aucune représentation linéaire ne saurait en donner une idée parfaitement juste — ne peuvent s'empêcher bientôt de les admirer, quelque étrange que soit leur aspect, au premier coup d'œil, pour un observateur superficiel. Ces superbes colosses monolithes sont la plus belle œuvre de l'art assyrien.

Il est difficile d'imaginer un symbole plus expressif de la force que ce corps de taureau, si solidement campé, qui, avec ses grandes ailes éployées, semble être le maître des airs, comme il l'est de la terre. N'est-ce pas aussi une belle expression de la puissance, qui a conscience d'elle-même, que cette figure humaine, si grave et si majestueuse, si calme et si sereine, couronnée de la tiare, avec cette double ou triple paire de cornes que l'Écriture nous a appris à considérer comme l'image de la force? La réu-

taureaux disposés inversement, dos à dos, se place la figure colossale d'un homme étouffant un lion (Voir notre Planche LXXI, p. 344), représentant un des côtés d'une porte avec sa décoration la plus complète. La même scène était reproduite symétriquement de l'autre côté. Nous avons donc, pour la décoration d'une seule et même porte, huit figures, réparties en quatre, qui, de chaque côté, se répondent les unes aux autres, savoir trois taureaux et un homme à droite et à gauche, en tout six taureaux et deux hommes. » H. L. Feer, *Les Ruines de Ninive*, p. 68-69.

nion d'attributs symboliques divers en un seul sujet, n'est pas, après tout, plus disparate que celle du corps humain avec des ailes d'aigle, par laquelle nos peintres représentent les anges, sans choquer personne, parce que l'habitude y a accoutumé tous les yeux. Le sculpteur et le peintre ont toujours eu besoin de symboles, en Assyrie comme en Égypte, comme en Grèce, comme dans l'Europe moderne. Les sphinx et les griffons, Pégase, les dragons volants, l'hydre de Lerne à têtes multiples ont été et sont encore acceptés par les artistes et les amateurs les plus délicats.

La seule différence, indépendamment du fini des œuvres, entre l'art oriental et l'art occidental, c'est que l'usage du symbolisme est plus fréquent dans le premier que dans le second, et que nous rencontrons dans celui-là, qui nous était inconnu, certaines formes symboliques auxquelles celui-ci ne nous avait pas habitués. Il y a des symboles qui sont communs aux écrivains et aux artistes de tous les temps et de tous les pays, parce que leur signification est parfaitement claire pour tous les esprits : c'est ainsi que l'or, le saphir, le cristal, sont partout des images de gloire, de richesse, d'éclat et de majesté; les éclairs, le tonnerre, la tempête, des images de terreur et de puissance vengeresse. Mais en dehors de ces symboles universels, il y en a de particuliers, dont le sens est moins transparent, et qui sont propres à chaque époque et à chaque pays. Le génie de chaque race et de chaque peuple se manifeste dans le choix de ces symboles arbitraires, par lesquels il exprime tout à la fois son propre caractère et ses idées religieuses. Les Grecs, avec leur goût délicat, leur esprit fin et subtil, ne cherchaient, pour représenter leurs dieux, que la beauté des formes et l'harmonie des détails. Ils ne jugeaient rien au-dessus

de la forme humaine, et leur art consistait à idéaliser la nature.

Les Orientaux avaient une autre manière de concevoir et d'exprimer leurs croyances. Leur symbolisme était plus apparent, moins déguisé, plus franc. Ils ne cherchaient pas, comme l'Athénien, le fini et la grâce ; ils se préoccupaient beaucoup plus d'exprimer l'énergie et la force. Les règles de leur art étaient moins raffinées et plus simples, ou, si l'on veut, plus grossières. Pourvu que chaque trait eût un sens intelligible, ils étaient satisfaits. Peut-être même, selon la remarque de l'archevêque anglican Trench, avaient-ils une préférence marquée pour ce qui s'écartait davantage du naturel, parce que la signification symbolique de ces composés hétérogènes était ainsi plus évidente. Ne serait-ce pas parce que les Hellènes ne faisaient de leurs dieux que des hommes d'une beauté supérieure, que leur mythologie prêta peu à peu à l'objet de leur adoration tous les crimes comme toutes les faiblesses humaines, tandis que les races orientales, sans avoir toujours à l'exception des Hébreux, une notion juste de la divinité, ne la ravalèrent du moins jamais aussi bas ?

Quoi qu'il en soit, les Assyriens adoptèrent comme très expressive la forme du taureau, pour signifier la force ; celle de l'aigle, pour marquer l'agilité ; celle du lion, pour exprimer la puissance ; celle de l'homme, pour indiquer l'intelligence, et ils unirent en un seul sujet le roi des animaux domestiques ou le roi des bêtes féroces, avec le roi des airs et le roi de la création.

Les Chérubins sont donc comme les types mêmes de la vie, les êtres vivants par excellence [1], qui rendent hom-

1. חיות, *haiû.*, ζῶα κατ' ἐξοχήν.

mage à l'auteur de la vie [1], au nom de toute la création, qu'ils représentent, par leur forme symbolique, dans tout ce qu'elle a de plus élevé [2].

Ces symboles n'étaient pas, d'ailleurs, particuliers à l'Assyrie ou à la Chaldée : on les retrouve plus ou moins en Égypte, en Phénicie, en Arabie, et de là vient que l'on a cherché successivement dans ces diverses contrées l'origine des Chérubins d'Ézéchiel. Mais dans aucun de ces pays on ne rencontre rien qui se rapproche d'aussi près que les *Kiroubi* de la description d'Ézéchiel. M. Currey, dans le récent commentaire d'Ézéchiel qu'il a publié en 1876 [3], refuse cependant de reconnaître aux Chérubins du prophète une autre origine que celle des Chérubins du temple de Salomon.

Sans nier que le souvenir de ce qu'il avait pu voir dans le Temple fût présent à l'esprit d'Ézéchiel, il nous paraît difficile de contester ce point important, savoir qu'il existe une plus grande ressemblance entre les animaux symboliques de Ninive et ceux du prophète, qu'entre ces derniers et ceux de l'Arche et du Temple; cela est si vrai que M. Currey est obligé de convenir ailleurs qu'Ézéchiel

1. « Et quand les *êtres vivants* (τὰ ζῶα, les animaux) rendent gloire, honneur et action de grâces à celui qui est assis sur le trône, à celui qui *vit* (τῷ ζῶντι) dans les siècles des siècles, les vieillards se prosternent aussi devant celui qui est assis sur le trône et ils adorent celui qui *vit* (τῷ ζῶντι) dans les siècles des siècles..., en disant : « Tu es digne, Seigneur, de recevoir gloire, » honneur et force, car tu as créé toutes choses et par ta volonté » elles ont l'être (διὰ τὸ θέλημά σου εἰσί). » Apoc., IV, 9-11.

2. Sur le symbolisme des Chérubins, voir Bähr, *Symbolik des mos. Cultus*, t. I, p. 389 et suiv.; Scheiner, *Kirch. Lexicon*, de Fribourg, t. II, p. 468 et suiv., ou la traduction de Goschler, au mot *Chérubins*.

3. G. Currey, *Ezechiel, Commentary and critical notes*, Londres, 1876.

décrit d'une manière différente les Chérubins qu'il voit sur les bords du Chobar et ceux qu'il place dans son temple prophétique [1] Nous sommes donc en droit de considérer, avec beaucoup de vraisemblance, les *Kirubi* assyriens comme des *illustrations* partielles des visions qui nous occupent.

Après avoir décrit les Chérubins, Ézéchiel passe à la seconde partie de sa vision, celle des roues. Ici, les monuments figurés de l'Assyrie ne nous permettent pas d'expliquer la peinture que nous trace le prophète, soit parce que Dieu a montré au voyant des formes nouvelles, qui n'avaient rien d'analogue en Chaldée, soit parce que nous n'avons pas découvert encore ce qui pouvait y correspondre dans les sculptures ou les bas-reliefs du pays. Le langage du prophète reste donc enveloppé à nos yeux d'épaisses ténèbres. Voici comment on peut essayer de le traduire.

« Je regardais les animaux, et voici qu'une roue [apparut] sur la terre, à côté [2] des animaux, dans la direction des quatre [animaux]. L'aspect des roues et leur apparence extérieure [3] était couleur du *taršîš* [4] ; tous les quatre avaient une même forme ; leur aspect et leur struc-

1. Ézéch., XLI, 18. « Chaque Chérubin avait deux *panim,* » au lieu de quatre, dit le prophète dans ce passage.

2. אצל, *'êṣel,* à côté, *juxta,* comme traduit la Vulgate, et non *sous, dessous,* Ézéch., I, 15, 19.

3. Littéralement : leur ouvrage, leur construction ou leur structure.

4. C'est le nom d'une pierre précieuse, Exod., XXVIII, 20, le chrysolithe, selon les uns (Aquila), l'hyacinthe, selon les autres. (Symmaque), S. Jérôme a traduit : *quasi visio maris,* c'est-à-dire couleur d'eau de mer ou bleu céleste. D'après, M. Ch. de Linas, *Origines de l'orfèvrerie cloisonnée,* t. I, p. 78, 41, le *taršîš* serait le succin, « dont la couleur était indubitablement jaune. »

ture [étaient] comme s'il y avait une roue au milieu d'une [autre] roue. Elles allaient des quatre côtés, quand elles marchaient; elles ne retournaient point quand elles marchaient. Elles avaient une grande hauteur ; elles [inspiraient] la terreur ; et la surface des quatre [roues] était pleine d' yeux tout autour [1] Quand les animaux marchaient, les roues marchaient à côté d'eux, et quand les animaux s'élevaient au-dessus de terre, les roues s'élevaient [aussi]. Là où l'esprit les [portait] à aller [2], ils allaient, là où l'esprit [des animaux les portait] à aller, les roues s'élevaient avec eux, parce que la volonté des animaux [agissait] sur les roues [3] : quand ils marchaient, elles marchaient ; quand ils s'arrêtaient, elles s'arrêtaient ; quand ils s'élevaient au-dessus de terre, les roues s'élevaient avec eux, parce que la volonté des animaux [agissait] sur les roues [4]. » « Les roues étaient pleines d' yeux tout autour, les quatre roues. Ces roues, j'entendis qu'on les appelait *galgal* [5] »

1. Voir plus haut, p. 348, note 5, ce que nous avons dit du sens du mot *œil* dans le passage analogue, concernant les Chérubins. Calmet remarque sur ce passage, *Commentaire sur Ezéchiel*, p. 11 : « On peut aussi traduire ainsi : *Toutes les quatre roues étaient diversifiées par différentes couleurs.* L'œil est souvent mis pour la couleur. Num., xi, 7, et ici, versets 4 et 22. Grotius. » Dans le sens ordinaire du mot œil, Calmet l'explique ainsi : « *Tout le corps des quatre roues était plein d'yeux tout autour*, comme la fable nous représente Argus, à cent yeux :

Centum luminibus cinctum caput Argus habebat. (Ovide, Métam. i.)

Et comme nous voyons la queue d'un paon, chargée de figures de plusieurs yeux :

Gemmis caudam stellantibus implet. »

2. Voir sur ce membre de phrase, plus haut, p. 335, note 2.

3. Littéralement : « l'esprit de l'animal [était] dans les roues. »

4. Ézéch., i, 15-21. Cette description est répétée en termes analogues, Ézéch., x, 9-12, 16-17.

5. Ézéch., x, 12-13. *Galgal* veut dire *ce qui roule, roue, tourbillon.*

Les roues ainsi décrites ont-elles quelque analogie avec celles qui figurent si souvent, comme motif d'ornementation, sur les monuments assyriens [1] ? Cela est possible, mais nous ne saurions l'affirmer.

La troisième partie de la description d'Ézéchiel a pour objet le firmament : « Au-dessus de la tête des animaux était la ressemblance d'un firmament, ayant l'aspect d'une glace éblouissante [2] ; il était étendu sur leurs têtes, au-dessus, et au-dessous du firmament, leurs ailes étaient dressées, l'une à côté de l'autre ; chacun, d'un côté, avait deux ailes qui [le] couvraient, chacun, de l'autre côté, avaient deux ailes qui couvraient [son corps] [3] »

Les voûtes des édifices chaldéens sont une image fort juste de la voûte céleste et du firmament ; elles nous expliquent sans doute cette partie de la vision du prophète. Les Chérubins nous sont représentés soutenant en quelque sorte cette voûte, à ses extrémités, comme dans les palais et les temples des bords de l'Euphrate et du Tigre [4] ; cependant ils ne la portent point, quoiqu'on l'ait dit quelquefois : on peut le conclure, non seulement de l'analogie des *Kirubi*, mais aussi du texte même qui nous parle de l'usage qu'ils font de leurs ailes pour voler, ce qui prouve qu'elles ne servent pas de point d'appui au firmament [5].

1. Voir Planche LXXI, p. 344, les roues qui ornent la porte cintrée et dans lesquelles une roue « est au milieu d'une autre roue. »

2. Le prophète compare la transparence et l'éclat du firmament à un immense monceau de glace qui est *terrible* à voir, נורא, *nôrâ'*, parce qu'il éblouit les yeux.

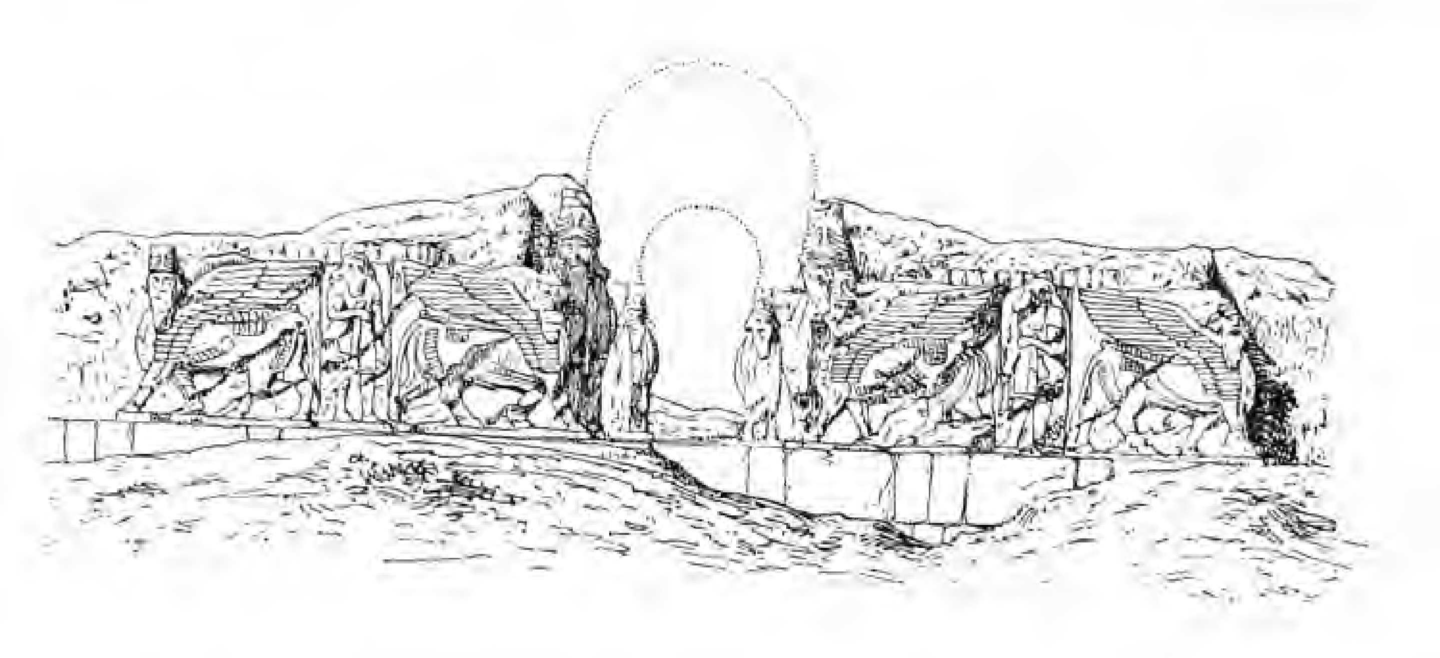
3. Ézéch., I, 22-23.

4. Voir Planche LXXIII, les ruines d'un palais assyrien, avec les *Kirubi* qui y étaient placés, d'après V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. III, pl. 20. Voir aussi Planche LXXI, p. 344.

5. Ézéchiel ne nous représente donc point Dieu comme ces

T. IV, p. 356.

Pl. LXXIII.



A cet endroit du récit, tout d'un coup la vision d'Ézéchiel s'anime : « Et j'entendis le bruit de leurs ailes, comme le bruit des grandes eaux, comme la voix du Tout-Puissant [1] ; quand ils marchaient, [c'était comme] le bruit d'une grande foule, comme le bruit d'un camp ; quand ils s'arrêtaient, ils baissaient leurs ailes. Il y eut une voix au-dessus du firmament [qui était] au-dessus de leurs têtes ; en s'arrêtant, ils baissèrent leurs ailes [2]. »

Une dernière apparition a lieu, la plus grande de toutes: c'est celle de l'image de Dieu qui forme la quatrième partie de la description et achève le tableau. « Et au-dessus du firmament, qui [était] au-dessus de leurs têtes, [était] comme une espèce de pierre de saphir, [ayant] la forme d'un trône, et sur [cette] ressemblance de trône, [était] une forme [ayant] comme l'apparence d'un homme en haut, au-dessus. Et je vis comme l'aspect du *ḥašmal*, comme la ressemblance du feu, au dedans [et] autour ; au-dessus de la ressemblance de ses reins et au-dessous de la ressemblance de ses reins, je vis comme une ressemblance de feu et de rayons, autour de lui, comme la ressemblance de l'arc qui est dans la nue aux jours de

divinités assyriennes, qui sont debout sur des animaux qui les portent. Voir notre Planche V, t. I, p. 205; Astarté, dans Lajard, *Culte de Mithra*, pl. II, d'après Texier, *Description de l'Asie Mineure*, 1re partie, t. I, pl. 78. Un cylindre du Musée Britannique, reproduit par M. Tomkins, *Studies on the times of Abraham*, pl. III, A, représente un dieu debout sur un griffon. Cf. Smith, *Chald. Genesis*, p. 99-100; le navire aux sept lions d'Ea, F. Lenormant, *La Magie*, p. 149. Un autre sceau, reproduit aussi par M. Tomkins, *ibid.*, K, représente un dieu, assis sur un trône porté sur deux animaux se tournant le dos.

1. Le tonnerre est appelé souvent dans l'Écriture « la voix de Dieu, » cf. Ps. XXIX (Vulg., XXVIII), 3, 4, 5.

2. Ézéch., I, 24-25.

pluie. Telle était la ressemblance de la splendeur [qui rayonnait tout] autour, telle était la ressemblance de la forme de la gloire de Jéhovah [1] »

Dans la seconde vision du prophète, Dieu est peint dans les termes suivants : « Et je vis, et voici une forme comme la ressemblance du feu, de la ressemblance de ses reins et au-dessous, [elle était comme du] feu, et de ses reins et au-dessus, [elle était] comme une ressemblance de feu éclatant, comme l'aspect du *hašmal* [2] »

Si, après avoir lu cette description, on jette les yeux sur la Planche **LXXIV**, il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie qui existe entre l'une et l'autre. Cette Planche reproduit le dieu suprême, tel qu'on le voit représenté en Assyrie et en Chaldée, avec des modifications diverses, mais peu importantes, sur un grand nombre de monuments [3] Elle nous montre, comme la vision d'Ézéchiel, Dieu, figuré sous une forme humaine au-dessus des reins. Au-dessus, au-dessous et tout autour brillent

1. Ézéch., I, 26-28 (Vulgate, I, 26-II, 1.)

2. Ézéch., VIII, 2. — Un devin ninivite raconte à Assurbanipal qu'il a vu en songe Istar d'Arbèle, la déesse de la guerre et la décrit ainsi :

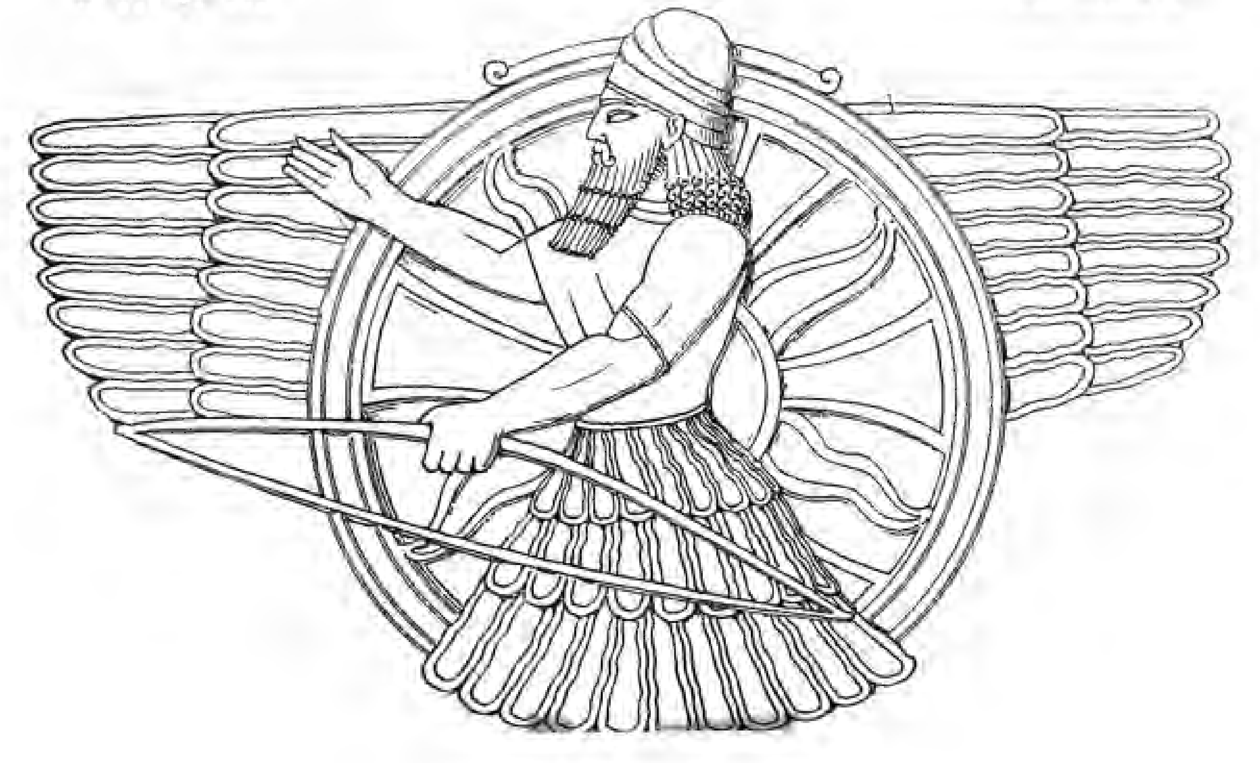
53. A droite et à gauche, elle était environnée de gloire (?)
54. tenant un arc dans sa main,
55. lançant une flèche puissante (?);
56. sa contenance était sereine.

Plus loin, il ajoute :

73. Devant elle un feu est soufflé (fortement)
74. pour prendre tes ennemis.

G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 124, 126.

3. Cette Planche reproduit un bas-relief de Ninive, aujourd'hui conservé au British Museum, à Londres, d'après un dessin communiqué par le P. Bohnen.



des flammes et des rayons [1] Il tient dans sa main un arc qui peut rappeler l'arc-en-ciel dont parle Ézéchiel.

La représentation de Dieu, sous une forme humaine, dans les écrits d'un prophète, peut surprendre le lecteur, aussi l'écrivain inspiré accumule-t-il les expressions, pour faire bien observer que ce ne sont que des images, des ressemblances des formes, « la ressemblance de la forme de la gloire de Jéhovah [2]. » Malgré ce langage et malgré, si l'on peut ainsi dire, ces correctifs, c'est néanmoins là, sans doute, ce qui vers l'époque de Notre-Seigneur, étonnait et déconcertait un peu les scribes et les docteurs de la loi, plus encore, sans doute que l'obscurité des détails de la célèbre vision. Elle ne dut point produire la même impression sur les captifs, heureux d'apprendre par leur prophète que la gloire de leur Dieu éclipsait celle des dieux et des grands personnages qui éblouissaient leurs regards dans les temples et les palais chaldéens.

1. S. Grégoire et Maldonat ont expliqué cette partie de la vision d'Ézéchiel comme s'ils avaient eu le bas-relief assyrien sous les yeux : « S. Gregorius et Maldonatus sic vertunt et explicant : A lumbis sursum electrum sive electrina imago videbatur ; a lumbis vero deorsum videbatur ignis, sive ignea. Volunt ergo ipsi hanc speciem hominis sedentis in solio superne fuisse electrinam, inferne igneam. Hæc sententia videtur verior. » Cornelius a Lapide, *In Ezech.*, I, 27, édit. Vivès, p. 494.

2. Les Pères n'ont pas manqué de faire ressortir le caractère symbolique de la description d'Ézéchiel. Nous lisons dans S. Irénée : « Manifestius autem adhuc et per Ezechielem factum est, quoniam ex parte dispositiones Dei, sed non ipsum videbant prophetæ proprie Deum. Hic enim cum vidisset visionem et Cherubim et rotas eorum, etc. ; ne quis putaret forte eum in his proprie vidisse Deum, intulit : *Hæc visio similitudinis gloriæ Domini*, Ézéch., II, 1. » S. Irénée, *Adv. Hær.*, l. IV, c. XX, n° 10, t. VII, col. 1039.

Le prophète nous dit que la vision du Seigneur avait l'aspect du *ḥašmal*, c'est-à-dire, selon l'explication la plus vraisemblable, avait les couleurs éclatantes de l'émail.

Le mot *ḥašmal* ne se lit que dans Ézéchiel [1] Il a été l'objet de nombreuses dissertations et a fourni matière à de longues discussions [2]. Les Septante et la Vulgate l'ont rendu par *électrum* [3]. Qu'ont-ils voulu désigner par là ? On n'est pas plus d'accord à ce sujet que sur la signification du terme hébreu. *Électrum* désignait, chez les anciens, trois substances différentes : le succin ou ambre jaune, une pierre cristalline et un métal composé d'un mélange d'or, d'argent, ou d'airain, appelé aussi *aurichalcum*. La plupart des exégètes se prononcent en faveur de ce métal [4] L'étude des monuments assyriens nous semble indiquer que *ḥašmal* est l'émail.

1. Ézéch., I, 4, 27; VIII, 2. Dans les deux derniers passages, ce mot peint l'aspect que présente aux yeux du prophète la vision divine. Dans le verset 4 du ch. I, il ne nous paraît pas douteux que nous n'ayons le même sens. Ce verset 4, qui est le premier de la vision, la résume en quelques mots : tout ce qui suit n'est que le développement et l'explication de ce résumé. Ézéchiel ne voit donc le חשמל, *ḥašmal,* que dans la représentation divine : ce qu'il y a de plus beau, de plus riche, de plus éclatant, dans l'art assyro-chaldéen, est réservé pour peindre la gloire du Seigneur.

2. Voir Winer, *Biblisches Realwörterbuch*, 3e édit., au mot *Metalle,* t. II, p. 88-90; Gesenius, *Thesaurus,* p. 835. Le travail le plus complet et le plus savant sur le mot חשמל est celui de Bochart, *De Scripturæ animalibus*, l. VI, c. XVI, *Opera,* Liège, 1692, t. III, col. 870-888.

3. La version syriaque a omis constamment le mot. Elle traduit Ézéch., I, 4 : « Et au milieu était comme une vision dans le feu »; Ézéch., I, 27 et VIII, 2 : « comme l'aspect de Dieu. » L'arabe a électrum, comme les Septante, ἤλεκτρον, et comme la Vulgate, *electrum.*

4. Bochart a intitulé le chapitre cité dans l'avant-dernière note:

Nous pensons que les Septante et les versions anciennes qui les ont suivis n'ont employé le mot *electrum* que parce qu'il n'existait, ni en grec, ni en latin, de terme signifiant « émail ; » ils ont donc rendu *ḥašmal* par l'expression qui, dans leur langue, pouvait le mieux donner à leurs lecteurs l'idée de ce qu'est l'émail, celle qui désigne un mélange de divers métaux brillants [1].

Les émaux qui ornaient les monuments de la Chaldée et y figuraient, en couleurs vives et éclatantes, des personnages, des animaux et des objets divers, avaient dû nécessairement beaucoup frapper l'œil des Hébreux captifs. Ils abondaient à Babylone, plus encore qu'à Ninive. « Les rois [de Babylone] n'étaient pas moins désireux que

*Probatur Hasmal in Ezechiele esse aurichalcum.* Il dérive חשמל de נחש, *airain,* et כולל (mot talmudique), *or,* et propose de lire נחשמל au lieu de חשמל, Cf. (I) Esd., VIII, 27. Pline, H. N., XXXIII, 23; IX, 65, dit que l'ἤλεκτρον était un composé d'or et d'argent. « Aurichalcum dicitur, lisons-nous dans S. Isidore de Séville, *Orig.*, XVI, 19, quod et splendorem auri et duritiem æris possideat. »

1. « Les Septante, dit M. J. Labarte, n'ont pu entendre autre chose que l'émail, en se servant du mot électron... Ézéchiel, en employant, durant sa captivité, un mot étranger à la langue hébraïque, pour désigner les émaux à figures qu'il prend comme terme de comparaison dans certaines prophéties, [a] signalé les grands empires asiatiques comme le berceau de l'art de l'émaillerie. » *Recherches sur la peinture en émail dans l'antiquité et au moyen âge,* in-4°. Paris, 1856, p. 91-92. Voir toute sa discussion de la question, p. 77-92. M. F. de Lasteyrie, le savant auteur de l'*Histoire de la peinture sur verre*, n'a pas admis l'opinion de M. Labarte, dans son opuscule, *L'Électrum des anciens était-il de l'émail ? Dissertation sous forme de réponse à M. Jules Labarte*, in-8°, Paris, 1857. Il s'occupe du *ḥašmal* d'Ezéchiel, p. 21-28. Il n'admet pas qu'il signifie émail, mais il reconnaît qu'il ne peut signifier ambre, p. 22, et entend par là un alliage d'or et d'argent comme Bochart.

ceux de Ninive de reproduire leurs hauts faits sur les murailles de leurs palais et, à défaut de marbre, ils eurent recours aux tableaux émaillés. Comme toujours, la nécessité, qui déjà avait donné naissance à l'invention de la brique cuite, fit apporter un soin tout spécial à cette partie de la décoration des monuments. De là vinrent ces grandes scènes coloriées de guerre et de chasse, existantes encore au temps de Ctésias et dont il parle avec admiration[1] Sur les fragments retrouvés naguère en Babylonie, l'émail est saillant, très adhérent à la brique ; il brille d'un vif éclat et est d'une dureté comparable à celle de la porcelaine[2]. »

1. Après avoir parlé d'un grand palais construit à Babylone, parlant d'un second, Ctésias dit : Ἕτερον δὲ ἐντὸς τούτου κυκλοτερῆ κατεσκεύασε, καθ'ὃν ἐν ὠμαῖς ἔτι ταῖς πλίνθοις διετετύπωτο θηρία παντοδαπὰ τῇ τῶν χρωμάτων φιλοτεχνίᾳ τὴν ἀλήθειαν ἀπομιμούμενα. *De Rebus Assyriorum*, 10, édit. Didot, p. 23.

2. Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, p. 253. « L'émail de Ninive, de médiocre qualité, ajoute-t-il, est loin de valoir celui de Babylone... L'émail de Ninive est plus tendre, se détache facilement de l'argile et semble plutôt une glaçure dont la cuisson n'a pas été poussée très loin. » On peut voir aussi au même endroit divers détails sur la manière dont les Assyriens fabriquaient les briques émaillées. Le tome III, contenant les planches, reproduit plusieurs émaux avec leurs couleurs. Ils sont gravés aussi, mais en noir, dans Ch. de Linas, *Les Origines de l'orfèvrerie cloisonnée*, t. I, pl. III, et III ter, p. 63 et 78, où sont représentés des personnages divins et des animaux avec l'indication des parties émaillées. — M. Jacquemart, dans les *Merveilles de la céramique*, 1re partie, Orient, 2e éd., 1868, p. 169-170, décrit dans les termes suivants les briques émaillées de Babylone : « Les briques de Babylone, en terre d'un blanc jaunâtre tournant au rose, sont enduites d'une glaçure composée de silicate alcalin d'alumine, sans traces de plomb ni d'étain ; l'argile n'est pas recouverte partout ; réservée dans certains points, elle ajoute par sa couleur carnée à la variété des dessins où dominent le bleu turquoise des Égyptiens, un ton gris bleuté assez peu déterminé, mais

Les rois de Babylone se servant de l'émail pour représenter les personnages et les scènes auxquels ils attachaient le plus d'importance et d'intérêt, on peut supposer avec beaucoup de vraisemblance que Dieu a voulu se manifester à son peuple captif, par l'intermédiaire de son prophète, sous ces couleurs éclatantes, qui frappaient l'imagination des Hébreux, en ravissant leurs yeux d'une admiration justifiée. Les découvertes archéologiques n'ont pas, d'ailleurs, établi l'existence de l'*aurichalcum* ou de ce métal mélangé qu'avaient supposé les commentateurs d'Ézéchiel.

Ézéchiel ne nous décrit pas les couleurs de l'image qui lui est montrée, mais l'étude des briques retrouvées dans les ruines des palais des bords de l'Euphrate et du Tigre nous permet de nous en rendre compte : « Dans les émaux, les deux couleurs dominantes sont le bleu et le jaune orange ; le premier forme partout les fonds ; le second détache les motifs, tels que personnages, animaux, arbres, vêtements, attributs. Le vert et le noir sont rares ; le blanc ne sert qu'aux rosaces, grandes ou petites, et aux filets d'encadrement [1] » On peut donc sup-

plus foncé que la teinte céleste, un blanc plus ou moins pur, rehaussé de quelques points jaunâtres dus, sans doute, à une ocre ferrugineuse. Des rosaces, des palmettes, des oves, des dispositions symétriques se rapprochant de l'art grec, tel est est le style général, non seulement des briques babyloniennes, mais encore des fragments céramiques recueillis en Phénicie, en Assyrie, en Arménie et jusque dans la Perse antique. Leur réunion avec des grains travaillés en émail et en verre, prouve à quel point d'avancement était arrivé, dans ces contrées, l'art des vitrifications. »

1. Victor Place, *Ninive et l'Assyrie,* t. II, p. 252. « Le rouge, que les Assyriens ne savaient peut-être pas employer au feu, ajoute-t-il, ne s'y voit jamais. Dans les fresques, les fonds sont généralement verts pour le sujet principal et jaunes pour le sujet accessoires. Le noir y est plus apparent, le rouge sombre se

poser que la figure divine a la couleur du succin ou de l'or, puisque telle est la couleur ordinaire des personnages dans les tableaux émaillés. Il est digne de remarque qu'Ézéchiel nous dit que le trône était en saphir ou lapis-lazuli, c'est-à-dire bleu, et que le bleu forme toujours les fonds des émaux [1] Il ne nous dit pas quelle

montre par plaques assez larges et les motifs sont blancs. Sur les bas-reliefs, on ne voit guère que deux teintes : le bleu et le rouge vermillon ; parfois, mais rarement, quelques traits d'une couleur violette, peut-être la nuance dite *hyacinthe,* mentionnée dans les Livres Saints. »

1. Sur la nature des couleurs et en particulier du bleu, voici ce que dit M. Victor Place, *Ninive et l'Assyrie,* t. II, p. 251-252 : « Il nous serait assez difficile de dire quelle était la nature précise des couleurs assyriennes, seulement leur état de conservation, après tant de siècles, nous permet d'affirmer que toutes étaient minérales. Une trouvaille que nous avons faite vient confirmer cette opinion. Dans un des angles de la chambre 99 des Dépendances étaient deux blocs de couleurs, l'un rouge, l'autre bleu. Le bloc rouge, en quantitité considérable, pesait une vingtaine de kilogrammes, le bleu à peu près un kilogramme. A ce moment, nous faisions reproduire sur le papier un des murs en briques émaillées, et nous pensâmes que, pour donner à ce travail la teinte la plus conforme à l'original, le mieux était d'employer le bleu assyrien provenant des fouilles. Mais pendant que le rouge, dont nous n'avions pas besoin, se délayait bien, le bleu se montra complétement rebelle. Il était impossible de l'étendre en couche régulière et il laissait au fond du godet un dépôt vitreux. Nous supposâmes donc que, par son long séjour dans la terre, cette couleur avait perdu de ses qualités. Depuis elle a été analysée et l'on a reconnu qu'elle se composait de verre pilé et colorié, uniquement destiné aux émailleurs, ne pouvant pas, par conséquent, servir au lavis. Il résulte également des analyses que le rouge était un oxyde de fer nommé *sanguine,* et le bleu, du *lapis-lazuli,* pulvérisé, et associé sans doute avec un corps gras, lorsqu'il était étendu sur les sculptures. Un bas-relief égyptien nous apprend que cette matière avait une grande valeur dans l'antiquité. On voit les percepteurs des tributs peser des par-

était la forme du siège divin. Ressemblait-il aux trônes assyro-chaldéens? L'analogie porterait à le penser.

Les sièges à dossier ou trônes des rois ninivites, qui nous sont connus par les monuments, « s'appuient sur des pieds coniques. Des bras, partant de la paroi postérieure, descendent en courbe jusqu'en bas; ils ne sont pas évidés et forment la bordure de deux parois latérales. Ces parois se divisent chacune en deux parties ou compartiments. Le compartiment principal représente la figure d'un cheval ou de quelque grand animal; le compartiment supérieur et secondaire représente quelques figures d'hommes. La base inférieure de cette paroi est très ornée [1] Cette disposition rappelle quelques traits de la description du trône de Salomon. Ce trône avait des accoudoirs (ou des bras) de côté et d'autre du siège, et deux lions (un, sans doute, de chaque côté) étaient auprès des accoudoirs [2]. Cependant ces lions paraissent placés autrement que les animaux qui ornent le compartiment inférieur de l'accoudoir des sièges assyriens. Le trône de Sennachérib, dans le bas-relief relatif au siège de Lakis, offre trois de ces compartiments de la paroi latérale; dans chacun, les figures représentent des hommes, les bras levés, qui soutiennent, soit le compartiment supérieur, soit la bordure du compartiment ou le bras du siège. Le marchepied se compose d'une surface plane, reposant sur des pieds ornés à leur partie inférieure par une ou plusieurs barres

celles de couleur bleue dans des balances délicates, ce qui indiquerait une assimilation aux objets précieux, tels que l'or et l'ivoire, tirés des peuples tributaires par les rois d'Égypte, à l'époque de leur domination au dehors. »

1. Voir le trône de Sennachérib, Planche LXIII, p. 185.

2. I (III) Reg., x, 19.

transversales, et terminées en pattes de lion qui s'appuient sur des cônes renversés[1] »

D'après tout ce qu'on vient de voir, Dieu s'est révélé à son prophète en se servant, pour se manifester à lui, des spectacles qu'Ézéchiel avait sous les yeux. Les traits de ressemblance entre la vision des Chérubins et les monuments chaldéens sont trop nombreux et trop frappants pour qu'il soit possible de le contester. Mais il faut bien remarquer aussi que, si le prophète a fait des emprunts à l'art ninivite, il ne l'a nullement copié. S'il est juste et même utile, pour l'intelligence de ses visions, de reconnaître les ressemblances, il faut prendre garde en même temps de ne pas les exagérer. Le voyant ne s'est servi que comme d'un point de départ de ce qui était sous les yeux des Hébreux déportés avec lui. Dieu a voulu que, comme tous les écrivains sacrés, il tirât ses couleurs, ses figures, ses métaphores, son *imagery*, comme s'expriment les Anglais, des objets qui l'entouraient et qui étaient bien connus de ses lecteurs, mais il lui a fait dominer sa matière. L'auteur sacré a agi au gré de Dieu ; son imitation n'a pas été servile ; par des combinaisons nouvelles et indépendantes, il a exprimé, au moyen de ses symboles, des réalités supérieures, des vérités sublimes qu'il appartient aux théologiens de nous exposer.

♦

1. H. L. Feer, *Les ruines de Ninive*, p. 205. Il ajoute, p. 205-206 : « Bien que le dessin nous donne une idée très exacte de la forme de ces sièges, nous ne pouvons guère juger par ce seul renseignement en quelle matière ils étaient faits. On peut croire qu'ils étaient en bois ou en ivoire, comme le trône de Salomon ; mais les fragments trouvés dans les ruines assyriennes prouvent qu'il y avait un certain nombre de pièces en cuivre ou airain et probablement aussi en or. » Le trône de Dieu, vu par Ézéchiel, est, comme nous l'avons dit, en pierres précieuses.

Cette indépendance du prophète est facile à constater. On retrouve la plupart des emblèmes qu'il nous présente disséminés çà et là sur les sculptures et les bas-reliefs assyriens, mais on ne les rencontre nulle part réunis en un seul sujet comme dans ses visions. Ainsi, nous voyons bien l'homme, le taureau, le lion et l'aigle constamment employés comme symboles religieux; nous connaissons des taureaux et des lions ailés à face humaine, mais, comme nous l'avons observé, nous ne connaissons aucun monument qui réunisse les quatre caractères ensemble. Nous ne connaissons pas davantage des *Kirubi* qui soient pourvus des mains d'homme et des quatre ailes qu'Ézéchiel donne à ces chérubins, quoiqu'il existe des personnages humains à quatre ailes et des lions ailés à mains humaines. Quant aux mouvements des animaux mystérieux, il est évident qu'ils appartiennent en propre à la vision que Dieu a montrée à son prophète.

L'inspiration des écrits d'Ézéchiel et le caractère surnaturel de sa vision n'ont donc rien à souffrir des rapprochements constatés entre ses symboles et les monuments chaldéens, non plus que le livre de Daniel n'a à souffrir des rapprochements du même genre que nous signalerons plus loin, ou le Pentateuque des points de contact existant entre certains détails qu'ils contiennent et les usages égyptiens. Quand Moïse racontait dans l'Exode et quand David chantait dans les Psaumes les faits dont ils avaient été les acteurs ou les héros, quoiqu'ils connussent par eux-mêmes les détails de leur récit, ils n'en étaient pas moins inspirés; quand le Seigneur se révélait à Ézéchiel sous des images et sous des symboles que ce dernier avait sous les yeux, la révélation n'était pas moins réelle que lorsqu'il montrait à Jérémie des objets communs et fort connus, comme une branche d'amandier ou un vase d'ar-

gile, pour lui faire connaître l'avenir [1], que lorsqu'il montrait de nouveau à l'apôtre S. Jean, dans l'Apocalypse, les animaux d'Ézéchiel ou qu'enfin il faisait prédire les événements futurs à Ézéchiel lui-même, en lui ordonnant de tracer sur une brique, à la manière babylonienne, le plan de Jérusalem [2] En révélant le plan du tabernacle et de l'arche d'alliance à Moïse, Dieu lui rappelait en partie ce qu'il avait vu dans les temples d'Égypte; en se manifestant à Ézéchiel sur les rives du Chobar, il se montrait à lui sous des formes analogues à celles qu'on voyait en Chaldée.

Les découvertes assyriologiques n'affaiblissent donc en aucune manière l'inspiration d'Ézéchiel et, tout en respectant le caractère surnaturel et divin de ses visions, elles ont l'avantage de nous les faire mieux comprendre; elles éclaircissent des détails obscurs que S. Jérôme et les anciens commentateurs, faute de renseignements, renonçaient à expliquer. Enfin elles en confirment ainsi l'authenticité, et c'est là leur résultat le plus précieux.

Il est juste d'ailleurs de reconnaître que les progrès faits de la sorte dans l'interprétation des livres sacrés n'ont qu'une importance secondaire et que, si l'assyriologie a le mérite de dissiper des nuages et d'éclaircir des points douteux, là se bornent ses services. Le sens des prophéties reste le même; ce que les Pères et les anciens commentateurs ont écrit et enseigné reste toujours vrai; s'il y a quelques changements superficiels à introduire dans la manière dont on se représentait les animaux symboliques, rien n'est à modifier pour le fond et nous pou-

1. Jér., I, 11 (texte hébreu); Vulgate, *virgam vigilantem.*

2. Ézéch., IV, 1. On a retrouvé des briques de Babylone, contemporaines d'Ézéchiel et de Daniel, sur lesquelles sont figurés des plans.

vons répéter aujourd'hui, avec la tradition catholique, que cette vision nous montre quelle est la gloire de Dieu et son souverain domaine sur toutes les créatures [1]

1. On peut voir le résumé des explications des Pères et des docteurs sur le sens de cette vision dans Prado, *Comment. in Ezech.*, t I, p. 44-45, ou dans Cornelius a Lapide, *In Ezech.*, édit. Vivès, p. 497-513.

---

## CHAPITRE IV.

### PROPHÉTIES D'ÉZÉCHIEL CONTRE L'ÉGYPTE.

Les découvertes assyriologiques, qui éclaircissent à nos yeux la partie qu'on peut appeler plastique des prophéties d'Ézéchiel, confirment aussi quelques-unes de ses prédictions, sur lesquelles l'histoire était restée jusqu'ici à peu près muette. Nous en verrons un exemple en ce qui touche à l'Égypte.

Dieu, pour consoler son peuple, fit annoncer par ses prophètes, comme on l'a vu plus haut [1], le châtiment qu'il infligerait aux nations idolâtres qui avaient été les instruments de ses vengeances. Parmi ces nations, l'une de celles qui avait fait le plus de mal à Juda, en la berçant de folles espérances, c'était l'Égypte.

Du fond de sa captivité, Ézéchiel fit entendre contre elle des paroles menaçantes :

Fils de l'homme, tourne-toi vers le pharaon, vers le roi d'Égypte,
Et prophétise contre lui et contre toute l'Égypte.
Parle et dis : Ainsi dit Adonaï, Jéhovah ;
Je marche contre toi, pharaon, roi d'Égypte,
Grand dragon, couché au milieu des ses fleuves,
Qui a dit : Ce fleuve est à moi, c'est moi qui l'ai fait.
Je te mettrai un crochet aux mâchoires [2],

1. Voir plus haut, p. 322.

2. Voir la Planche LXVI, p. 252, représentant le traitement infligé par les rois de Ninive aux rois vaincus et montrant que les expressions d'Ézéchiel étaient appliquées à la lettre par ces rois barbares.

J'attacherai à tes écailles les poissons de tes fleuves,
Je te ferai monter du milieu de tes fleuves...
Je te jetterai au désert, toi et tous les poissons de tes fleuves,
Sur la face des champs tu tomberas,
Tu ne seras plus relevé ;
Aux bêtes de la terre et aux oiseaux du ciel je t'ai donné pour nourriture ;
Et tous les habitants de l'Égypte sauront que je suis Jéhovah,
Parce qu'ils ont été pour la maison d'Israël un appui [fragile comme un] roseau.
Quand ils t'ont pris à la main, tu t'es rompu
Et tu leur as déchiré toute l'épaule,
Et quand ils se sont appuyés sur toi, tu t'es brisé
Et tu leur as disloqué les reins...
C'est pourquoi je viens contre toi et contre tes fleuves,
Et je réduirai la terre d'Égypte en désert et en solitude
Depuis la tour de Syène jusqu'à la frontière de l'Éthiopie [1].

Dans un autre oracle, qui complète celui qu'on vient de lire, Dieu révèle à Ézéchiel que c'est Nabuchodonosor qui exécutera ses vengeances contre l'Égypte :

Fils de l'homme, Nabuchodonosor, roi de Babylone,
A fait faire un grand travail à son armée devant Tyr ;
Toutes les têtes sont devenues chauves, toutes les épaules sont blessées ;
Et il n'a reçu de Tyr aucun salaire, ni lui ni son armée,
Pour le service qu'il a fait contre elle.
C'est pourquoi ainsi parle Adonaï, Jéhovah :
Je donne à Nabuchodonosor, roi de Babylone, la terre d'Égypte,
Et il en emportera les richesses, il la dépouillera, il la pillera ;

1. Ézéch., XXIX, 2-10.

Ce sera le salaire de son armée.
Comme solde, pour le service qu'il a fait,
Je lui donne la terre d'Égypte,
Parce qu'ils ont travaillé pour moi, dit Adonaï, Jéhovah [1].

Josèphe nous assure, dans ses *Antiquites judaïques* [2], que la prophétie d'Ézéchiel contre l'Égypte fut littéralement accomplie et que non seulement Nabuchodonosor s'empara de ce pays, mais qu'il en fit mourir le roi et en institua un autre à sa place [3] Mégasthène semble faire allusion à cette guerre quand il compare Nabuchodonosor à Hercule et raconte qu'il conquit la Lybie et l'Ibérie [4].

La date de cet événement peut être fixée à l'aide même de la prophétie d'Ézéchiel. Elle eut lieu la 27e année de son exil [5], c'est-à-dire en 573 ou 572 avant J.-C. Nous savons, par Jérémie [6], que le pharaon qui régnait alors était Apriès ou Hophra, lequel mourut en 572 ou 571. D'après le récit de Josèphe, Nabuchodonosor doit donc avoir fait sa campagne contre l'Égypte entre 573 et 571.

Ces faits ont été souvent contestés ou même niés, jusqu'à nos jours, par un certain nombre de critiques, sous prétexte qu'Hérodote et Diodore n'en faisaient aucune mention et qu'ils racontaient au contraire qu'A-

1. Ézéch., XXIX, 18-20.
2. Josèphe, *Antiq. jud.*, X, IX, 7.
3. M. A. Wiedemann, *Der Zug Nebucadnezar's gegen Aegypten, Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1878, p. 5-6, dit qu'on peut prouver par les monuments l'exactitude de cette partie du récit de Josèphe. Cf. Jer., XLIV, 30.
4. Mégasthène, *Indica, Fragmenta* 48-49, ed. Schwanbeck.
5. Ézéch., XXIX, 17.
6. Jer., XLIV, 30. La Vulgate appelle Hophra *Ephree*.

priès s'était emparé de la Palestine et de l'île de Cypre. La conquête de Palestine n'est pas autre que l'expédition avortée de ce roi en Asie, pour délivrer Jérusalem des Chaldéens. Quant à la prise de l'île de Cypre, si elle est historique, elle dut avoir lieu dans les premières années du règne de ce pharaon.

Les victoires de Nabuchodonosor en Égypte sont aujourd'hui attestées par l'épigraphie égyptienne et chaldéenne, qui viennent certifier l'exactitude des écrivains hébreux et la vérité des prophéties.

Une statue naophore, représentant un grand personnage égyptien appelé Nes-Hor, nous apprend ce qui suit dans l'inscription qui y est jointe [1] Nes-Hor était gouverneur des pays du sud et chargé de protéger cette partie du royaume contre les invasions des peuples voisins. Il réussit dans sa mission. Il résidait à Éléphantine et y vivait presque comme un roi, élevant des temples et faisant aux dieux les plus riches présents. Voici le passage qui se rapporte à la campagne de Nabuchodonosor.

« J'ai fait élever ma statue ; par elle mon nom durera toujours ; il ne périra pas dans le temple, parce que j'ai pris soin de la maison [des dieux], quand il a eu à souffrir des troupes étrangères des Amu [les Sémites], des peuples du nord, de ceux de l'Asie, les misérables... qui [ont fait du mal] dans leur pensée ; car parcourir et ravager la Terre supérieure [la Haute-Égypte] était dans

1. Cette inscription a été publiée d'abord par le célèbre jésuite Kircher, *Obelisci ægyptiaci interpretatio*, pl. 137, puis par Clarac, *Musée de sculpture antique et moderne*, 1841, t. II, pl. 246-248; M. Pierret en a traduit la partie principale, *Recueil d'inscriptions*, p. 21 et suiv. La traduction se trouve aussi dans les *Records of the past*, t. VI, p. 79 et suiv.

leur pensée. La crainte *qu'ils avaient* de sa Majesté était petite. Ils exécutèrent les plans que leur cœur avait conçus. Je ne les laissai point arriver jusqu'à Ta-Kens [contrée voisine de la première cataracte [1];] je les fis approcher du lieu où était sa Majesté ; sa Majesté leur prépara une défaite [2]. »

Il résulte de cette inscription que, sous le règne d'Apriès, des Asiatiques et des peuples du nord de l'Égypte confédérés attaquèrent l'Égypte, pénétrèrent jusque dans la Haute Égypte, assiégèrent Éléphantine et endommagèrent, dans cette ville, le temple de Khnum, où Nes-Hor fit ensuite ériger sa statue. Ils ne réussirent pas à franchir la première cataracte ; Apriès les força à rebrousser chemin, mais ils avaient accompli la prophétie d'Ézéchiel, ils étaient arrivés jusqu'à la limite qu'avait marquée le prophète : « ils avaient pillé, ravagé, dévasté le pays jusqu'à la forteresse de Syène et jusqu'aux frontières de l'Éthiopie [3] »

Deux cylindres babyloniens peuvent être considérés comme confirmant la campagne de Nabuchodonosor en Égypte contre Apriès. Ce sont les deux seuls cylindres de Babylone, connus jusqu'à présent, qui portent une inscription égyptienne, et sur l'un et l'autre, on lit le nom d'Apriès. Le premier représente un homme luttant contre un lion. A côté de lui, un autre homme à genoux adore le cartouche royal, portant le nom du roi Apriès,

1. Brugsch, *Geographische Inschriften*, t. I, p. 150. La ville principale du district de Ta-Kens, aujourd'hui Kenûs, était Kens, dans l'île Konosso, près de Philæ.

2. A Wiedemann, *Der Zug Nebucadnezar's gegen Aegypten*, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1878, p. 4.

3. Ézéch., XXIX, 10.

protégé de Ptah [1] Le second nous montre un homme en adoration, suivi d'un singe. A côté de deux noms propres assyriens et du fragment d'un nom égyptien, on voit le cartouche du roi Apriès (cartouche) [2].

Il est tout naturel de supposer que ces deux cylindres ont été exécutés, pendant la guerre entre la Babylonie et l'Égypte, par des prisonniers babyloniens. En tout cas, ils attestent les rapports qui ont existé entre ces deux pays du temps de Nabuchodonosor et d'Apriès [3]

Les monuments babyloniens nous font connaître une autre campagne du vainqueur de Jérusalem contre l'Égypte et complètent ce que nous apprend l'inscription de Nes-Hor. Nabuchodonosor ne nous a guère laissé de documents historiques : il s'est borné à se vanter des édifices qu'il avait construits, comme nous l'avons vu [4]. Par bonheur, une tablette d'argile, écrite sur les deux faces, nous a conservé le souvenir de la campagne d'Égypte. Elle est aujourd'hui au Musée britannique. Elle a beaucoup souffert des ravages du temps mais, malgré son état de mutilation, on peut y lire les lignes suivantes. Le roi, après avoir raconté que les dieux lui ont accordé la victoire, continue :

13.... La 37e année de Nabuchodonosor, roi de la terre [de Babylone]...

14... En Égypte [*Mi-ṣir*] [5] pour livrer bataille, j'[allai]...

1. A. Wiedemann, *Nebucadnezar und Aegypten*, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1878, p. 89.
2. Ménant, *Notice sur quelques cylindres orientaux*, nº III, p. 10-11
3. A. Wiedemann, *loc. cit.*
4. Voir plus haut, p. 296-297.
5. *Mi-ṣir* est la forme babylonienne de nom assyrien de l'Égypte, correspondant au מצרים, *Misraïm*, hébreu.

1. [Ses troupes, Ama]su (Amasis,) le roi d'Égypte, les rassembla,...
2. [son armée] il fit marcher...
3..... les côtes de la mer...
4...... tribut du milieu de la terre d'Égypte [j'emportai]...
5.... 15,000 (?) soldats (?) des chevaux et des chariots...

Le reste manque ou est trop mutilé [1].

La 37e année du règne de Nabuchodonosor est l'an 570 avant J.-C. Le pharaon dont il est ici parlé ne peut être qu'Amasis qui régnait sur une partie de l'Égypte, en même temps qu'Apriès régnait sur une autre [2].

Cette campagne contre Amasis est différente de la campagne précédente contre Apriès. Nabuchodonosor, après avoir été obligé de lever le siège de Tyr, avait vaincu Apriès et poussé jusqu'à Syène, mais, parvenu aux cataractes, il avait été obligé, comme nous l'avons vu, de battre en retraite. Trois ou quatre ans plus tard, il marcha de nouveau contre l'Égypte, vainquit Amasis et le rendit tributaire.

Cette campagne est peut-être celle qu'Ézéchiel prophétisa avec de longs développements, dans un oracle postérieur à ceux que nous avons rapportés plus haut [3], mais les renseignements nous manquent pour en fournir la preuve. Il faut attendre de nouvelles découvertes en Chaldée, pour confirmer tous les détails donnés par le prophète.

1. A. Wiedemann, *Nebucadnezar und Aegypten; Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1878, p. 87-88; E. Schrader, *Weitere Bemerkungen zu der Nebukadnezar- Inschrift*, dans la même revue, 1879, p. 46.

2. C'est 570 d'après M. Wiedemann; 568, d'après M. Schrader, qui place la première année de Nabuchodonosor à l'an 604, d'après le canon de Ptolémée.

3. Ézéch., xxx.

# LIVRE SECOND.

## DANIEL.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### LA MISSION DE DANIEL ET LE LIVRE DE SES PROPHÉTIES.

Ézéchiel vivait au milieu des captifs, mais Dieu voulut avoir aussi un de ses prophètes pour représentant, à la cour même des rois de Babylone, afin de manifester ainsi avec plus d'éclat, aux yeux de son peuple, sa puissance et sa grandeur, en les faisant attester par les rois mêmes qui régnèrent à Babylone pendant la durée de la captivité. Celui qu'il choisit pour remplir cette mission fut Daniel. Il le fit élever à la cour de Nabuchodonosor, comme il avait fait élever Moïse à celle de Ramsès; il voulut qu'il apprît toutes les sciences des Chaldéens et s'attirât ainsi, par ses connaissances, dans un pays où les savants étaient estimés et honorés, le respect et la considération. De plus, il fit de lui, comme de Joseph, l'interprète des songes surnaturels qu'il envoya au roi de Babylone et lui ménagea de la sorte l'accès aux

plus hautes dignités de l'état. Dans un pays où les songes jouaient un grand rôle, comme dans la vallée du Nil, le Seigneur se servit des mêmes moyens pour arriver aux mêmes résultats.

Daniel n'opéra point cependant des miracles comme Moïse et il ne délivra pas personnellement son peuple de la captivité; il ne fut pas non plus esclave comme Joseph; il n'occupa point à la cour de Nabuchodonosor un rang aussi éminent que le fils de Jacob à celle des Hyksos; il ne sauva point la Chaldée des horreurs de la famine comme le premier ministre d'Apapi l'avait fait pour l'Égypte: en un mot, malgré des ressemblances, que certaines critiques ont exagérées pour attaquer plus à l'aise la véracité du livre de Daniel, il y a de grandes différences entre l'histoire de Daniel et celles de Joseph et de Moïse. Ces trois illustres personnages occupent une grande place dans l'histoire des Hébreux. Joseph est chargé de préparer les voies à l'établissement temporaire de sa famille, en Égypte, afin qu'elle puisse y devenir un peuple, capable de conquérir la Terre Promise. Le rôle de Moïse est d'affranchir ses frères, quand ils sont devenus assez nombreux et assez forts pour s'emparer de la terre de Chanaan; c'est, de plus, de leur donner la loi au mont Sinaï. La mission de Daniel est tout autre: il doit, comme Ézéchiel, conserver intact le dogme du monothéisme, au milieu des dangers que lui fait courir le mélange des adorateurs du Dieu unique avec les païens [1]; il doit, de plus, montrer que la loi est obligatoire dans toutes ses prescriptions, même hors de la Palestine, parce que la conservation de la vraie religion est étroitement attachée à cette loi jusqu'à la venue du Messie; il doit enfin con-

1. Voir plus haut, p. 312.

soler son peuple châtié et humilié, en faisant briller à ses yeux les espérances messianiques.

Ce triple but de la mission du quatrième des grands prophètes ressort clairement du livre qui porte son nom.

Le recueil de ses actions et de ses oracles a une physionomie particulière; sous plusieurs rapports, il ne ressemble à aucun autre livre de l'Ancien Testament. Par son contenu, il est tout à la fois historique et prophétique [1]; par sa forme, il inaugure un genre nouveau, auquel on donne aujourd'hui le nom de littérature apocalyptique; par sa langue, il se distingue de tous les écrivains qui l'ont précédé : vivant au milieu d'un peuple qui parle le chaldéen, Daniel écrit une partie de son livre en hébreu et l'autre partie en chaldéen [2]. Son livre appartient donc à la fois à la catégorie des livres historiques et à celle des livres prophétiques de l'Ancien Testament et c'est sans doute à cause de ce mélange, comme aussi des chapitres chaldéens qu'il renferme, que la Bible

1. Le livre d'aucun autre prophète ne renferme ainsi une partie historique, distincte de la partie prophétique. La plupart contiennent des détails historiques, mais ils sont donnés en passant, pour l'intelligence de la prophétie. Isaïe seul renferme quatre chapitres historiques, XXXVI-XXXIX ; encore ne sont-ils placés dans le recueil de ses oracles que parce que les événements qui y sont racontés ont été l'occasion de prophéties particulières contre Sennachérib, XXXVII, 6-7, 21-35; en faveur d'Ézéchias malade, XXXVIII, 5-8; au sujet de l'ambassade de Mérodach-Baladan, XXXIX, 5-7.

2. Cette particularité qui a tant surpris les commentateurs et dont les rationalistes abusent si communément peut néanmoins servir à fixer la date du livre. Le mélange des deux langues prouve qu'il a été écrit au temps de Daniel, car c'est le seul moment de l'histoire où les Juifs aient parlé couramment les deux langues. Un faussaire aurait certainement écrit en une seule langue.

hébraïque le range parmi les hagiographes et non parmi les prophètes.

Six chapitres sont consacrés à l'histoire; six chapitres, aux prophéties [1] Il n'existe aucun lien nécessaire, non seulement entre les deux parties, mais même entre les divers chapitres qui les composent, quoique l'unité d'auteur et de composition soit certaine et incontestable.

Les six premiers chapitres ne racontent pas d'une manière suivie la vie de Daniel : ce sont six épisodes détachés, choisis dans un but déterminé : ils rappellent le livre des Juges, qui n'est pas non plus l'histoire d'une époque mais simplement une collection de faits isolés : celui qui a peint les portraits d'Othoniel, de Débora, de Gédéon, de Jephté, de Samson, a voulu montrer comment Dieu récompensait son peuple de sa fidélité et le punissait de ses infidélités ; l'auteur du livre de Daniel s'est proposé de prouver par les faits que le Dieu d'Israël est le seul vrai Dieu et qu'il n'abandonne jamais ceux qui sont fidèles à pratiquer sa loi. De même que dans le livre des Juges nous retrouvons toujours la formule : « Israël fit le mal devant le Seigneur et il fut réduit en servitude; Israël implora le Seigneur et il lui suscita un Sauveur [2], » de même, dans le livre de Daniel, nous rencontrons à la fin de chaque épisode cette conclusion, exprimée en termes différents, selon les personnes et les circonstances, mais

1. Les six premiers chapitres forment la première partie, les six derniers la seconde, dans le texte hébreu. Les Septante et la Vulgate contiennent, de plus, deux chapitres complémentaires, l'histoire de Susanne et celles de Bel et du dragon, XIII, XIV. Ces deux chapitres se rapportent à la partie historique du livre et contiennent des faits exacts et certains, mais selon l'opinion la plus probable, ils ne sont pas, comme l'a remarqué Cornelius a Lapide, du même auteur que le livre proprement dit de Daniel.

2. Jud., II, 11; III, 9, etc. Cf. *Manuel biblique*, 1881, t. II, p. 45.

toujours identique quant au sens : « Le Dieu de Daniel est le Dieu vivant, le Dieu du ciel, le Dieu Très-Haut [1] » Nous voyons aussi constamment le Seigneur protéger d'une manière particulière et même au moyen des plus grands miracles ceux qui sont fidèles à sa loi [2], tandis qu'il châtie sévèrement ceux qui profanent les choses saintes [3]

Tous les épisodes racontés par Daniel, quoiqu'ils soient sans lien apparent, sont donc réellement reliés entre eux par une pensée commune, qui a présidé à leur choix et à leur arrangement [4].

Il en est de même des prophéties de la seconde partie Elles ont aussi pour but de faire ressortir la grandeur du Dieu d'Israël en montrant qu'aucun secret de l'avenir ne lui est caché et en annonçant les grandes choses qu'il se propose de faire exécuter par le Messie en faveur de son peuple. Daniel console par là ses frères, en même temps qu'il les instruit et les fortifie dans leur foi.

Quoique les six derniers chapitres diffèrent ainsi, par leur caractère, des six premiers, ils leur sont cependant

1. Dan., II, 47; III, 32 (Vulgate, 99); IV, 34; V, 18, 21, 23; VI, 26-27. Voir aussi III, 45, Vulgate; XIV.

2. Dan., I, 8-17; III, 17-18; 92-95 (Vulgate); VI, 10-11, 20-22; Vulgate, XIV, 29-40.

3. Dan., V, 3, 23-24, 30.

4. La liaison des épisodes entre eux est aussi marquée par les détails donnés dans quelques-uns d'entre eux pour préparer les épisodes suivants. Ainsi Daniel, I, 2, nous apprend que Nabuchodonosor avait enlevé les vases du temple de Jérusalem que devait plus tard profaner Balthasar, Dan., V, 3, 23 ; le chapitre I nous fait connaître les compagnons de Daniel qui sont les héros du chapitre III; le chapitre V, 21, rappelle le récit du chapitre IV ; le chapitre I, 17, annonce le don des visions et de l'interprétation des songes qui est conféré à Daniel et dont il fait usage, II, 19 ; IV ; VII-XII ; etc.

unis comme les membres distincts d'un même corps. Ils ne sont eux-mêmes que le développement d'une seule prophétie; celle des quatre grands empires et cette prophétie des quatre grands empires se rencontre déjà dans la première partie, au chapitre II, qui nous explique le songe prophétique envoyé par le Seigneur à Nabuchodonosor : le grand roi, comme nous le raconterons plus loin, voit une statue composée de métaux divers, figure des rois et des peuples qui doivent posséder successivement sur la terre la domination suprême, jusqu'à l'avénement du Messie. Les six derniers chapitres du texte original ne font pas autre chose que nous présenter la même prophétie, sous d'autres images et avec de nouveaux détails, dans des tableaux d'ensemble ou dans des tableaux particuliers [1]

La différence de langue qui se remarque dans la première partie de Daniel se remarque aussi dans la seconde: le chapitre VII, par lequel celle-ci commence, est écrit en chaldéen ou araméen comme le sont les cinq chapitres qui la précèdent. L'unité de plan et de composition du livre est donc incontestable, malgré ce qu'offre de disparate le langage, et malgré l'absence de liaison et de tran-

1. Les six chapitres de la seconde partie de Daniel renferment quatre prophéties ou visions. La première, VII, a pour objet les quatre grands empires comme le songe de Nabuchodonosor, raconté au ch. II, mais ils sont figurés ici par des animaux, non par les parties diverses de la statue. La seconde vision, VIII, développe deux parties de la première, celles qui concernent l'empire médo-perse et l'empire gréco-macédonien. La troisième, IX, développe la prophétie messianique, faite d'une manière sommaire dans les ch. II et VII. Enfin la quatrième, X-XII, développe longuement la partie de la première et de la seconde qui se rapporte à l'empire gréco-macédonien. Nous reviendrons plus loin, au ch. XIII, sur ces visions.

sition formelle entre les divers chapitres; quoique Daniel soit nommé à la troisième personne dans la première partie et qu'il parle lui-même dans la seconde [1]

Ainsi les deux sections du livre de Daniel, quoique l'une soit exclusivement historique et l'autre exclusivement prophétique, ne sont que deux parties d'un même tout, animées du même esprit et tendant à la même fin. Dans l'une et dans l'autre, Daniel remplit la mission qu'il a reçue de Dieu : celle de préserver le monothéisme des écueils contre lesquels il pourrait se briser dans la captivité et d'entretenir dans le cœur de son peuple la foi au Messie et à un avenir meilleur.

Pour mieux atteindre ce but, le Seigneur révèle ses oracles à son prophète sous une forme nouvelle, en rapport avec le pays au milieu duquel vit maintenant Israël, sous cette forme qu'on a appelée apocalyptique, parce qu'on la retrouve dans le livre célèbre de S. Jean qui porte le nom d'Apocalypse.

1. « Vous pouvez diviser ce livre, dit Zündell, *Kritische Untersuchungen über die Abfassung des B. Daniel*, p. 40-41, vous ne pouvez pas le mettre en pièces. Essayez de le morceler d'après la langue; vous ne le pouvez pas, car la partie chaldaïque, II, 49; III, 12, 16, 23, 30, fait clairement allusion à la partie hébraïque, I; il y a aussi une liaison essentielle entre l'hébreu VIII-XII et le chaldéen VII; le temps est indiqué d'une manière semblable VII, 1, et VIII, 1. — Si vous tentez de le partager d'après le contenu, d'un côté, l'histoire, I-VI, de l'autre les visions, VII-XII, vous vous heurtez à des obstacles semblables. Le ch. I est en effet visiblement, d'après son contenu, une introduction à la partie historique, II-VI; par la langue et par le style, il se rattache aux visions, VIII-XII; en se servant de l'hébreu, il unit la première partie à la seconde, de même que le ch. VII, écrit en chaldéen, unit la seconde à la première. » On peut voir d'autres points de contact entre les deux parties du livre de Daniel signalées dans de Wette, *Einleitung in A. T.*, § 256, p. 350; Keil, *Einleitung*, § 134, p. 443; Horne, *Introduction*, éd. Ayre, t. II, p. 842.

Elle consiste à annoncer l'avenir et surtout les derniers jours au moyen de symboles et d'emblèmes, à figurer, par exemple, les quatre grands empires, comme dans le songe de Nabuchodonosor, par l'or, l'argent, l'airain, le fer et l'argile qui composent la statue. Cette manière d'annoncer l'avenir n'est pas exclusivement propre à Daniel. On la rencontre non seulement dans Ézéchiel, qui vivait comme lui en captivité, mais aussi chez les prophètes qui ont écrit en Palestine, comme Jérémie [1] Cependant ce qui n'est pour ainsi dire que l'exception chez les autres devient comme la règle dans Daniel; la forme apocalyptique domine dans ses prophéties et y tient presque toute la place. Nous avons déjà vu [2] pourquoi Dieu avait jugé à propos de se servir d'un nouveau langage et d'employer des images nouvelles, dans le pays où Juda avait été transporté : dans sa bonté, il s'accommode aux temps et aux lieux pour se mettre, si l'on peut ainsi dire, à la portée de tous ses enfants.

Pendant cette période de crise de la captivité, il fait de nouveaux prodiges et multiplie les miracles, comme il l'avait fait autrefois à l'époque de la sortie d'Égypte : en faveur des Hébreux les plus en vue à Babylone, à cause du rang qu'ils ont à la cour, il éteint les ardeurs des flammes de la fournaise et ferme la gueule des lions, parce qu'ils ont été fidèles observateurs de sa loi; pour montrer sa puissance souveraine, il envoie à Nabuchodonosor des songes prophétiques; il écrit sur les murs du palais de Baltasar des paroles mystérieuses, et il donne à Daniel l'intelligence de ces paroles, comme la science de l'interprétation des songes; enfin il prodigue, en quelque

1. Jér., XIII; etc.
2. Voir plus haut, p. 320.

sorte, à cette époque, les prophètes et les prophéties [1]

Certes, l'intervention surnaturelle de la Providence dans les événements de ce monde et, en particulier, dans l'histoire du peuple de Dieu, n'a jamais été plus justifiée, et plus facile à comprendre et à expliquer qu'à ce moment critique. Cependant les rationalistes contemporains ne peuvent se résoudre à accepter un livre où on lit tant de miracles et tant de prophéties ; c'est, à leurs yeux, une preuve incontestable de la fausseté et de l'inexactitude de ce qu'il raconte. Aussi l'attaquent-ils avec un acharnement et une violence inouïs et se vantent-ils d'en avoir fini avec cette œuvre apocalyptique qui, si elle est authentique, ruine tout leur système, puisqu'elle établit l'existence du surnaturel [2].

1. Voir plus haut, p. 314.

2. Porphyre est le premier qui ait contesté l'authenticité de Daniel, au IIIe siècle. Il s'appuie sur ce que, d'après lui, le livre contient une description historique fidèle des événements jusqu'à une certaine époque, après laquelle il cesse subitement d'être exact. Depuis cet écrivain jusqu'au XVIIe siècle, personne n'avait mis en doute cette authenticité. Bertholdt, en 1806, commença à attaquer le quatrième grand prophète au nom de la critique, et à partir de ce moment, on ne compte plus ses ennemis. Voici l'énumération des principaux adversaires de l'authenticité de Daniel : Bertholdt, *Daniel aus dem Hebräisch-Aramäischen neu übersetzt und erklärt,* Erlangen, 1806-1808 ; Id., *Historisch-kritische Einleitung in sämmtliche kanonische und apokryphische Schriften des Alten und Neuen Testaments,* Erlangen, 1812-1819, t. IV, p. 1505 et suiv.; Bleek, dans la *Theologische Zeitschrift* de Schleiermacher, de Wette et Lücke, 1822, t. III, p. 171-294 ; Id., *Jahrbücher für deutsche Theologie,* 1860, p. 45-101 ; de Wette, dans Ersch et Grüber, *Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste*, Th. 23, Leipzig, 1832 ; Id., *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in die kanonischen und apocryphischen Bücher des Alten Testaments* (7e éd., Berlin, 1852); Lengerke, *Das Buch Daniel verdeutscht und ausgelegt,* Kœnigsberg, 1835 ; cf.

On peut juger de ce qu'ils disent tous par ce qu'écrit l'un d'entre eux, M. Nöldeke, qui résume tous les autres. « Le prophétisme était mort depuis des siècles, et le peuple juif était bien convaincu qu'il ne renaîtrait jamais [1] Tout à coup, on vit apparaître de nouveau une suite d'écrits qui se rattachent aux livres des prophéties, tout entiers tournés vers l'avenir, et pleins d'ardentes aspirations vers le jour du jugement. Ce désir s'était exalté jusqu'à l'attente précise de la venue tout à fait rapprochée du grand jour. Les auteurs n'avaient nécessairement d'autre vœu que celui de préparer leurs coreligionnaires à cette catastrophe. Pour que tous soient bien convaincus, comme ils le sont eux-mêmes d'ailleurs, que le jour du jugement est imminent, ils se couvrent de l'autorité d'anciens hommes de Dieu à qui ils attribuent leurs livres. Ces hommes doivent avoir prédit l'avenir, et nous trouvons ainsi chez eux des descriptions étendues du passé, sous forme de prophéties de l'avenir. Nous découvririons toujours avec facilité le point de vue réel des auteurs, — car naturellement la description du passé ne peut être exacte que dans le passé [2], — si la plupart du temps ils ne nous avaient pas rendu la tâche extraordinairement dif-

*Theologische Studien und Kritiken*, 1837, p. 923-934; Ewald, *Die Propheten des Alten Bundes*, 2 in-8°. Stuttgart, 1841 (2e éd., Gœttingue, 1867); Hitzig, *Das Buch Daniel*, Leipzig, 1850; Lücke, *Versuch einer vollständigen Einleitung in die Offenbarung des Johannes*, 2e éd., Bonn, 1852; Baxmann, *Ueber das Buch Daniel*, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1863, p. 452-532; Graf, *Daniel*, dans Schenkel's *Bibel-Lexicon*, 1869, t. I, p. 563-574.

1. « Cf. Psaume LXXIV, 9; I Makkabées, IV, 46; IX, 27; XIV, 41.

2. Remarquer cet aveu sans artifice, qui est tout le *Credo* du rationalisme et la véritable raison de la négation du surnaturel : *naturellement*, une prophétie ne peut être exacte qu'autant qu'elle est faite après coup. On la rejette donc *à priori*.

ficile par un déplorable jeu de cache-cache, en dissimulant leurs pensées dans des nombres et des symboles de toute sorte. Il y a des apocalypses qui, sans valeur par elles-mêmes, n'excitent l'intérêt que par les énigmes que le chercheur doit résoudre pour trouver leur origine. Dans cette symbolique et en d'autres points encore, la littérature apocalyptique a des modèles dans le reste de la littérature hébraïque, notamment dans les prophètes Ézéchiel et Zacharie. Ézéchiel a le premier décrit l'avenir dans une série systématiquement ordonnée de nombres et d'images.

» On trouve dans ces écrits un mélange on ne peut plus singulier de violentes passions, d'aspirations brûlantes vers le salut, avec un profond sentiment d'horreur pour la corruption présente, enfin des fantaisies et des imaginations poétiques, avec une réflexion froide et calculée. En dehors des parties apocalyptiques, ces livres renferment encore le plus souvent des récits et des exhortations.

» On n'a fait entrer dans l'Ancien Testament qu'un seul livre de cette espèce, le plus ancien et le meilleur de tous, le livre de Daniel. Le jugement qu'on porte sur ce livre a été établi par la critique moderne avec plus de sûreté que pour la plupart des autres. A l'exception de quelques ardents apologistes, tous les hommes de science sont depuis longtemps d'accord sur tous les points essentiels concernant le livre de Daniel [1] »

Les points essentiels sur lesquels se sont mis d'accord les rationalistes, c'est que le livre de Daniel est postérieur

1. Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*. Traduit de l'allemand par MM. Hartwig Derenbourg et Jules Soury, p. 317-318.

de quatre siècles à l'époque de Nabuchodonosor et date du temps des Machabées : « Les persécutions terribles d'Antiochus Épiphane suscitèrent un esprit hardi qui éveilla en lui-même et dans ses coreligionnaires une ardeur généreuse. Le ferme espoir que les anciennes prophéties devaient être accomplies, l'idée, généralement humaine et spécialement israélite, que le secours de Dieu est surtout proche quand l'infortune est à son comble, l'enflammèrent et lui firent jeter sur l'avenir des regards prophétiques, à la manière des antiques voyants d'Israël. Toutefois, la vieille inspiration prophétique passant pour morte depuis longtemps, s'il avait parlé en son propre nom, il n'aurait pu compter sur cette foi profonde que réclame le prophète pour ses prédictions. Aussi se dissimula-t-il sous le nom d'un saint de l'antiquité. Pour faire pleinement naître la foi et la confiance, il décrit le passé comme un avenir éloigné, soit par des images et des allusions transparentes, soit tout à fait ouvertement....

» L'auteur ne voulant point écrire une histoire, peu lui importe de blesser la vraisemblance historique et naturelle. Plus ses récits sont merveilleux, plus il peut espérer de l'impression qu'ils produiront sur des lecteurs pleins de foi au surnaturel... C'est son temps que l'auteur a partout en vue. Néboucadnézar [Nabuchodonosor], qui ordonne d'adorer son image sous peine de mort, Belsazar [Baltasar], qui emploie les vases sacrés dans ses orgies, sont pour lui autant de types des tyrans séleucides, de même que la corne criminelle dans les visions apocalyptiques. Daniel et ses trois amis représentent les martyrs de son temps. Quant au dénoûment heureux de ces différentes scènes, la justice poétique le lui imposait : les tyrans eux-mêmes sont convaincus de la toute-puissance de Dieu, et, avant de mourir, Épiphane est amené, par

la foi du peuple juif, au repentir et à l'adoration du vrai Dieu [1] »

M. Nöldeke oublie de nous dire quel rapport l'éducation de Daniel et de ses compagnons à la cour de Nabuchodonosor peut avoir avec l'époque des Machabées. Il ne nous explique pas davantage la signification du second songe de Nabuchodonosor et de sa folie. Il ne prend pas garde enfin que l'auteur de Daniel, au lieu de s'élever avec vigueur contre les rois de Babylone, qui représentent, nous assure-t-on, l'odieux Antiochus Épiphane, en parle presque toujours avec une sorte de bienveillance [2]

L'idée de placer à la cour du roi, qui est la figure des Séleucides, le héros du livre, aurait été vraiment étrange de la part de l'écrivain machabéen qui aurait imaginé cette fiction.

Le véritable tort du quatrième grand prophète, c'est de raconter des miracles et d'avoir écrit des prophéties. « Le livre de Daniel n'est pas authentique, dit encore M. Nöldeke... Et d'abord la plupart des faits racontés dans le livre tiennent de la fable et n'ont pu s'accomplir. Qu'on songe seulement aux trois jeunes hommes délivrés du feu et aux autres merveilles aussi extravagantes, la folie de Néboucadnézar durant sept ans, sa vie au milieu des bêtes, en compagnie desquelles il broute l'herbe des champs, sa façon étrange de faire part de son destin à tous ses sujets, la défense absurde en vertu de laquelle nul ne doit dans l'empire, pendant un mois entier, demander quoi que ce soit sinon au roi, etc. [3] »

1. Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, trad. Derenbourg et Soury, p. 333-335.

2. Cf. Dan., II, 46, 49; IV, 16, etc.

3. Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, trad. Hartwig Derenbourg et Jules Soury, p. 330.

Nous avons déjà rencontré de nombreux miracles sur notre route, en suivant l'histoire de l'Ancien Testament. L'égyptologie et l'assyriologie nous ont plusieurs fois servi à établir l'authenticité et la véracité des écrits dans lesquels ils sont contenus. L'épigraphie assyrienne va nous fournir, pour défendre le livre de Daniel, des armes encore plus nombreuses que pour les autres parties de la Bible. Ces faits, que nous venons de voir traités de fables, sont peints dans Daniel avec une couleur chaldéenne si caractérisée qu'il est impossible à l'assyriologue, non imbu de préjugés rationalistes, de méconnaître leur date et leur lieu d'origine, c'est-à-dire Babylone et l'époque de Nabuchodonosor et des dernières années de l'empire de Chaldée. C'est ainsi que l'étude des documents cunéiformes a amené M. François Lenormant à défendre l'authenticité des récits contenus dans les six premiers chapitres de Daniel [1]

« Je dois avouer, dit-il, qu'une partie des arguments invoqués par Corrodi, Eichhorn, Jahn, Gesenius, de Wette, Lengerke, Ewald et Hitzig [contre le livre de Daniel] m'ont paru longtemps irréfutés. J'acceptais leur opinion et je l'ai même imprimé [2]... Des raisons uniquement et exclusivement scientifiques... m'ont amené à changer d'opinion... et à en revenir aux données de la tradition... Ma conviction nouvelle s'est formée sur l'étude des textes cunéiformes, dont le contrôle avait manqué

1. M. F. Lenormant dit formellement des six derniers chapitres : « Je crois que la seconde moitié de Daniel peut être aussi bien défendue et justifiée que la première, » mais il n'étudie que les six premiers chapitres du livre. *La divination et la science des présages chez les Chaldéens*, 1875, p. 172.

2. Dans le *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 1869, t. II, p. 243.

pour le jugement, qu'il y a maintenant, je crois, nécessité de réviser. Le témoignage de ces textes est, en effet, un élément indispensable du débat [1] »

Nous allons invoquer le témoignage de ces textes dans les chapitres suivants et nous verrons que le livre dont nous avons marqué ici le caractère et démontré l'unité n'a pu être écrit qu'à Babylone, du temps de Nabuchodonosor et de ses successeurs [2].

1. F. Lenormant, *La divination et la science des présages* p. 170-171.

2. Les principaux défenseurs de l'authenticité du livre de Daniel, quoique quelques-uns fassent des concessions sans fondement au rationalisme, sont : Hengstenberg, *Die Authentie des Daniels*, qui forme le tome 1er de ses *Beiträge zur Einleitung ins alte Testament*, Berlin, 1831 ; Hävernick, *Commentar über das Buch Daniel*, Hambourg, 1832 ; Id., *Neue kritische Untersuchungen über das Buch Daniel*, Hambourg, 1833 ; Id., *Handbuch der historisch-kritischen Einleitung in das Alte Testament*, Erlangen, 1844, Th. 2, Abth. 2, p. 444-495 ; Keil, *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in die kanonischen und apokryphischen Bücher des Alten Testamentes*, (3e édit. Francfort, 1873) ; Auberlen, *Der prophet Daniel und die Offenbarung Joannis*, Bâle, 1854 ; 2e éd., 1857 ; Fr. Delitzsch, dans la *Real-Encyklopädie* de Herzog, t. III, 1855, p. 271-286 ; 2e édit., 1878, t. III, p. 469-479 ; Zündel, *Kritische Untersuchungen über die Abfassungszeit des Buches Daniels*, Bâle, 1861 ; Birks, *Four prophetic Empires*, 1844 ; Id., *Two later visions of Daniel*, 1846 ; Pusey, *Daniel the prophet*, 3e édit., Londres, 1864 ; etc.

# CHAPITRE II.

## ÉDUCATION DE DANIEL A LA COUR DE NABUCHODONOSOR. LES ÉCOLES DU PALAIS A BABYLONE.

La troisième année du règne de Joakim, roi de Juda, Nabuchodonosor, chargé par son père Nabopolassar de faire la guerre dans l'Asie occidentale, s'empara de Jérusalem et emmena en captivité une partie de ses habitants. Parmi les captifs se trouvait un jeune homme de race royale [1], aussi distingué par ses qualités naturelles et par ses talents que par sa naissance [2] : il s'appelait Daniel.

Les rois de Chaldée et d'Assyrie, pour être en état de gouverner plus facilement leurs sujets de race et de langue étrangère, avaient la coutume de choisir parmi eux des jeunes gens de bonne famille et de les faire élever à leur cour, où ils recevaient la même éducation et la même instruction que les enfants des grands officiers indigènes. Cet usage, qui ne nous était connu jusqu'ici que par le livre de Daniel, nous est attesté maintenant par les documents cunéiformes.

Nous savons aujourd'hui que la bibliothèque établie par Assurbanipal à Ninive [3], était principalement destinée aux maîtres et aux disciples de l'école du palais. Une partie notable des livres d'argile, qui ont été retrouvés,

1. Dan., I, 3.
2. Dan., I, 4.
3. Voir t. I, p. 161

sont des livres classiques, des livres d'enseignement, syllabaires, grammaires, dictionnaires, cours d'histoire, de géographie, et de science ; on a même découvert des exercices et des devoirs, entre autres une tablette, qui contient une leçon destinée à apprendre à une jeune princesse à épeler et à lire l'assyrien, ce que nous appellerions aujourd'hui un abécédaire [1]

Ce qui a été dit plus haut [2] sur la complication de l'écriture assyrienne, la multiplicité de ses signes et la diversité de sons qu avaient un grand nombre d'entre eux, peut nous faire comprendre combien était laborieuse et malaisée l'étude de l'assyrien. Mais l'étude de l'accadien était bien plus difficile encore. C'était une langue morte, dont la connaissance était indispensable en Chaldée, parce qu'elle avait servi à rédiger les textes religieux, astronomiques et magiques, dans les temps primitifs. On exigeait vraisemblablement que l'écolier fît des thèmes et des versions accadiens ; il était certainement obligé d'apprendre l'accadien en même temps que les caractères cunéiformes assyriens. Daniel s'exprime donc avec une exactitude parfaite quand il dit qu'on entrait dans ces écoles, « pour étudier les livres et la langue des Chaldéens [3] »

1. Cette tablette est conservee aujourd'hui au British Museum. A. H. Sayce, *Babylonian Literature, Lectures delivered at the Royal Institution*, Londres, 1879; *The Times*, weekly edition, 13 juin 1879, p. 19.

2. Voir t. I, p. 153-154.

3. Dan., I, 4, 17. Ces mots désignent incontestablement les livres à tablettes d'argile et l'écriture cunéiforme. Le nom de Chaldéens qu'on lit dans ce verset s'applique aux Chaldéens proprement dits, et non à la langue que l'on appelle souvent, parmi nous, le chaldéen de la Bible; le vrai nom de cette dernière est *araméen*, comme l'appelle le texte même de Daniel, II, 4.

Une inscription de Sennachérib nous fait connaître accidentellement qu'on admettait des étrangers à l'école du palais, comme nous le lisons dans le livre de Daniel. Le fils d'un grand de Babylone, dont le nom était Belibni, avait été élevé dans le palais de Sargon et placé ensuite par Sennachérib, sur le trône de Babylone :

13. Belibni, fils du *rabkak*, de la race de Babylone, qui comme un petit enfant dans mon palais avait été élevé, sur le royaume des Sumir et des Akkad je l'établis [1].

Daniel, avec trois compagnons, Ananias, Misael et Azarias, fut choisi pour recevoir à l'école du palais de Nabuchodonosor une éducation babylonienne, semblable à celle qu on donnait aux étrangers à Ninive. Il fut donc emmené dans le Kasr ou château royal pour y vivre désormais avec les jeunes nobles de la Chaldée. Par suite de la faveur dont il était l'objet, il devenait en quelque sorte Babylonien, d'où le changement de nom qui lui fut imposé, ainsi qu'à ses trois amis. C'était un usage commun aux rois chaldéens et aux rois ninivites de donner des noms assyriens aux étrangers. Celui qui fut plus tard le célèbre roi d'Égypte Psammétique nous en offre en sa personne un exemple remarquable. Assurbanipal, en le plaçant à la tête d'une province, lui enleva son nom égyptien et lui donna le nom assyrien de Nabu-sezibanni [2].

1. Sennachérib, *Cylindre de Bellino*, l. 13 ; G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 27 ; *History of Assyria*, p. 111 ; Taylor, *Records of the past*, t. I, p. 34.

2. Voir plus haut, p. 253, la citation du texte, lignes 64-65, cf. Oppert, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Savants étrangers*, t. VIII, partie I, p. 595 ; F Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 56.

Tous les détails que nous donne le premier chapitre de Daniel sur les coutumes de la cour de Babylone sont ainsi parfaitement confirmés par l'épigraphie assyrienne. Elle nous sert également à expliquer les noms donnés aux jeunes Juifs devenus les hôtes du palais. Daniel fut appelé Bêltšaʻṣṣar [1]; Ananias, Šadrak; Misaël, Meišak et Azarias, ʻAbêd-Négo. La forme babylonienne de Bêltšaʻṣṣar est *Balatsu-uṣur*, « protège sa vie [2]. »

Le nom d'Abdénago, ou, comme porte le texte original, ʻAbêd-Négo, est, de l'avis de tous les assyriologues, une altération de ʻAbêd-Nébo et signifie « serviteur du dieu Nébo », l'une des grandes divinités de Babylone. On le rencontre dans les documents cunéiformes, où il désigne un Assyrien [3]

L'orthographe de Misach et de Sidrach a été dénaturée sous la plume de ceux qui ont transcrit le livre, de sorte qu'il n est pas possible de reconstituer leur forme assyrienne [4], mais il est certain que « tous les noms propres,

1. Ce nom est différent, comme on voit, de celui du roi Baltasar, dans le texte original, quoique la Vulgate donne à l'un et à l'autre la même orthographe.

2. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 278. Cette explication du nom babylonien de Daniel offre cependant une difficulté : c'est que Nabuchodonosor, Dan., IV, 5, dit : « Daniel, dont le nom est Bêlšaʻṣṣar, *selon le nom de mon Dieu*, » paroles qui impliquent que le nom du dieu Bel entre comme élément dans ce mot composé. Quoi qu'il en soit le Bêltšaʻṣṣar est certainement babylonien.

3. *Western Asiatic Inscriptions*, t. III, pl. 46, col. I, lig. 82; Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 279; *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1872, p. 157, n° 69.

4. Voir dans F. Lenormant, *La Divination chez les Chaldéens*, p. 178, les tentatives qu'il a faites pour retrouver la véritable orthographe de ces noms. Cf. Speaker's *Commentary*, *Daniel*, p. 243-246, pour la discussion complète de ces noms.

quand les fautes des copistes ne les ont pas trop altérés, sont parfaitement babyloniens et tels qu'on n'eut pas pu les inventer en Palestine au second siècle avant notre ère [1] »

Le premier chapitre de Daniel contient en effet, outre les noms de Nabuchodonosor, Baltasar, Sidrach, Misach et Abdénago, un autre nom propre et des noms de dignités, qui sont tous réellement ceux que portaient les Chaldéens. Le chef des eunuques s'appelle 'Ašpenaz, dans le texte hébreu actuel. Il n'y a guère moyen de douter qu'il n'y manque un *r* final, car cette lettre a été conservée par les Septante. La forme complète est donc 'Ašpenazar ou 'Ašbenazar, « transcription rigoureusement exacte d'un nom dont on a plusieurs exemples, *Assa-ibni-zir*, « la dame [Istar de Ninive] a formé le germe [2]. »

'Ašpenaz ou 'Ašpenazar était chef des eunuques. Il avait sous lui, entre autres subordonnés, un officier inférieur, mentionné également dans le premier chapitre de Daniel, sous le titre de Malasar. « Ces deux fonctionnaires... du palais... sont deux personnages bien connus par les documents assyriens originaux, et le texte les met très exactement en scène dans leurs attributions réelles. Pour le second, il emploie la forme même de son titre

1. F. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 182. — « Quelques autres [noms] sont plus corrompus, ajoute-t-il, p. 183, mais du moins on ne remarque dans le livre aucun de ces noms propres d'autres temps et d'autres pays que les auteurs de compositions de basse époque s'en vont chercher maladroitement dans des écrits connus et qui révèlent tout de suite la fraude. »

2. F Lenormant, *La Divination chez les Chaldéens*, p. 182-183. Les Septante portent 'Αβιεσδρί. dans quelques manuscrits, 'Αβνεσδρί. On voit qu'ils ont laissé tomber, eux aussi, une lettre, le ש, š.

dans la langue assyrienne [1]... Pour le premier, l'expression employée, *rab hasarisim* ou *sar hasarisim*, est conforme à celle de *rab-saris*, qui correspond déjà, dans d'autres livres de la Bible [2], à la qualification assyrienne *rabbi nar* ou *rab nar*, « chef des serviteurs », indiquant la surintendance des eunuques sur tout le service intérieur du palais [3] »

A l'école du palais, Daniel et ses compagnons firent dans toutes les sciences de grands progrès, qui furent moins encore le fruit de leur application et de leurs talents naturels que l'effet des bénédictions célestes et la

1. « L'hébreu le corrompt en מלצר, mais d'après une autre leçon plus exacte, les Septante portent Ἀμελσάδ, ou Ἀμελσάρ, c'est-à-dire אבילצר. »

2. II (IV) Reg., xx, 18; Is., xxxix, 7.

3. F. Lenormant, *La Divination chez les Chaldéens*, p. 196-197. — « Le complément biographique, qui forme le chap. I, se termine par une phrase sur le sens de laquelle on s'est mépris; je cite le latin qui rend le texte hébreu à la lettre : *fuit autem Daniel usque ad annum primum Cyri regis*. Cela signifie, dit-on, que Daniel est mort la première année du règne de Cyrus, et par conséquent la dernière vision rapportée à la troisième année de ce prince a été ajoutée après coup, par une maladresse inconcevable. Ce raisonnement prouve trop et ainsi ne prouve rien. Les critiques les plus exigeants accordent que les six premiers chapitres au moins forment un ensemble. Or le chapitre VI, dans le texte araméen, se termine par ces mots : « Ce Daniel (dont on vient de parler) eut un sort prospère sous les règnes de Darius et de Cyrus le Perse. » La contradiction commencerait donc ici. Le vrai sens du premier passage cité, le voici : Daniel vit la première année, si mémorable, du règne de Cyrus et la fin de la captivité. On ne parle nulle part de la mort du prophète, on assigne à sa carrière un terme très vague, et de ce chef le livre pourrait avoir reçu sa forme actuelle du vivant de son principal auteur. » A. Delattre, *De l'Auth. du livre de Daniel*, *Revue catholique de Louvain*, mai 1875, p. 425.

récompense de leur fidélité généreuse à la loi de Moïse. Daniel surtout se distinguait par sa sagesse précoce et un événement singulier, raconté dans les appendices de son livre [1], lui fournit l'occasion d'en donner une preuve remarquable.

Il y avait, parmi les captives juives de Babylone, une femme d'une grande beauté, appelée Susanne, c'est-à-dire le Lis [2]. Deux vieillards [3], ayant voulu en vain la porter au mal, la calomnièrent et la firent condamner à mort, conformément à la loi de Moïse [4]. Les rois de Chaldée laissaient à ceux qu'ils transportaient, des pays qu'ils avaient conquis, dans leur capitale la liberté de se gouverner selon leurs lois et leurs coutumes.

On allait exécuter contre Susanne la sentence de mort,

1. Dan., XIII.

2. Le *Livre des Jubilés*, VIII, 1, mentionne une Élamite du nom de Susanne.

3. D'après une tradition juive, admise par plusieurs commentateurs catholiques mais non prouvée, ces deux vieillards étaient les deux faux prophètes Achab et Sédécias, dont Jérémie avait prédit le supplice à Babylone, XXIX. 21-23. Cf. Origène, *Ep. ad Afric.*, n., 7-8; S. Jérome, *Comm. in Jer.*, XXIX, 21; Tirin, *In Dan.*, XIII, 5.

4. Dans les catacombes, Susanne est représentée par un agneau, sur lequel est écrit son nom, au milieu de renards ou de loups, sur lesquels on lit le mot *seniores*. — Le mari de Susanne s'appelait Joakim. Plusieurs ont cru que c'était le roi de ce nom, ou plutôt Joachin (ou Jéchonias). Telle était l'opinion de S. Hippolyte, (qui confondait du reste Joakim avec Joachin), d'après George le Syncelle, *Chronogr.*, p. 218. S. Jérome a fait remarquer, *Comm. in Dan.*, I, 1, qu'on ne pouvait confondre ces deux rois. Le Joakim de Susanne ne peut être le roi de Juda de ce nom, parce que ce dernier ne vécut pas en Chaldée; il ne peut pas non plus être Jéchonias, parce que quand Jéchonias fut captif à Babylone, Daniel n'était plus jeune, comme il l'était au moment où Susanne fut calomniée Dan., XIII, 45.

lorsque survint Daniel. C'était tout le peuple qui, sur la fausse dénonciation des vieillards, l'avait déclarée coupable. Le saint jeune homme, inspiré de Dieu, ne voulut point participer par son silence à ce jugement inique. « Je suis innocent de son sang », s'écria-t-il à haute voix. Cette déclaration frappa les assistants : « Que dis-tu là? » lui répondit la foule. — Cette femme a été calomniée, répliqua Daniel, revenez sur votre sentence. — Subjuguée par l'esprit prophétique qui était en lui, la multitude obéit. Il demanda alors qu on séparât les vieillards; puis, les interrogeant successivement : Sous quel arbre avez-vous surpris Susanne? dit-il au premier. — Sous un lentisque. — Il fait alors amener le second et lui pose la même question : Sous quel arbre avez-vous surpris Susanne? — Sous un chêne. — La contradiction était manifeste; la calomnie, évidente. Daniel venait de rendre son jugement de Salomon et de s'acquérir par là, comme le fils de David, une réputation extraordinaire de sagesse. Dieu le préparait de la sorte au grand rôle qu'il voulait lui faire remplir [1]

1. L'authenticité de l'histoire de Suzanne est niée par beaucoup de critiques, rationalistes et protestants. On peut voir la réponse à leurs objections dans les *Mélanges bibliques*, *Authenticité de l'histoire de Susanne*.

## CHAPITRE III.

### LE PREMIER SONGE DE NABUCHODONOSOR.

Daniel donna bientôt une nouvelle preuve de la sagesse dont Dieu l'avait rempli et des dons extraordinaires qu'il lui avait accordés, sur un théâtre plus important, à la cour même de Nabuchodonosor. Ce roi avait vu en songe [1] une grande statue dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les hanches d'airain, les jambes de fer et les pieds en partie de fer, en partie d'argile. Il avait oublié ce qu'il avait vu ; le jeune prophète le lui rappela et lui en expliqua la signification mystérieuse.

Tout est babylonien dans ce récit et d'une exactitude parfaite. Ce qui frappe d'abord, quand on lit le texte sacré, c'est l'importance que le monarque attache à son songe et le besoin impérieux qu'il éprouve d'en avoir l'explication.

1. C'est à l'occasion de ce songe, que le livre de Daniel, II, 4, change de langage et emploie l'araméen. — « Le mot *Aramit*, qui précède les passages araméens (Dan., II, 4 ; Esd., IV, 7), n'est qu'une sorte de suscription. Le passage d'Esdras a été traduit jusqu'ici par : *une lettre écrite en araméen* et *traduite en araméen*, ce qui est un non-sens, il faut traduire : « *écrite* en araméen *et traduite*. Araméen (c'est-à-dire ce qui suit). » Aussi les Septante rayent-ils le mot à la fin. » Oppert, *Grammaire assyrienne*, 2e édit. p. 2. — Il faut traduire aussi dans Daniel : « Les devins répondirent au roi : (Araméen.) » C'est-à-dire, ce qui suit est écrit en araméen, et non : les devins répondirent en araméen. Cf. F. Lenormant, *La langue primitive de la Chaldée*, p. 336-337.

Nous avons déjà remarqué, dans l'histoire de Joseph, combien les Égyptiens étaient superstitieux au sujet des songes [1] Les Assyriens et les Chaldéens ne l'étaient pas moins. Sur ce point, les preuves abondent.

« Diodore de Sicile dit que les Chaldéens expliquaient les songes comme les prodiges dans un sens prophétique. Cette interprétation des rêves nocturnes était chez eux soumise à des lois régulières et faisait partie de la science des présages terrestres. Les pronostics des songes étaient compris parmi ceux dont traitait [un] ouvrage antique, [dont Assurbanipal avait fait déposer une copie] dans sa bibliothèque de Ninive. Plusieurs des tablettes de cet ouvrage offraient de longues énumérations de songes plus ou moins bizarres, avec l'indication des événements que ces visions annonçaient. Un seul fragment de ce genre a été jusqu'à présent publié [2]. J'en extrais quelques hypothèses :

Si un homme en songe :
voit un mâle...
voit un corps de chien...
voit un corps d'ours avec les pieds d'un autre animal...
voit un corps de chien avec les pieds d'un autre animal...
voit le dieu *Nin-Kistu* frapper de mort...
voit des ourques mortes...

» Une fraction de la tablette a malheureusement fait disparaître les prédictions qui s'appliquaient à chacun des rêves que je viens de citer...

» A Babylone, au rapport d'Iamblique [3], les femmes allaient dormir dans le temple d'Aphrodite, c'est-à-dire

1. Voir t. II, p. 57.
2. *Western Asiatic Inscriptions*, t. III, pl. 56, 2.
3. *Babylon.*, apud Phot., *Biblioth.*, cod. 94, p. 75, éd. Bekker

de Zarpanit, pour avoir des rêves qu'on enregistrait ensuite et dont les devins tiraient des prédictions sur leur avenir...

» En Assyrie, et probablement aussi en Chaldée, — car dans toutes ces choses les Assyriens n'étaient que des disciples et des imitateurs des Chaldéens, — il y avait, résulte-t-il du témoignage de certains textes, des voyants (*sabru*) qui avaient le privilège spécial d'être favorisés par les dieux de songes prophétiques. Sans doute, comme les voyants et les devins d'une infinité d'autres peuples, même les plus sauvages, ils les provoquaient à l'aide de moyens artificiels, breuvages narcotiques ou fumigations enivrantes [1]

» Dans l'épopée, Izdubar est accompagné constamment de son voyant Éa-bani [2], qu'il a délivré du pouvoir du monstre Boul, qui le tenait captif [3], et celui-ci lui explique des songes, que le poète semble multiplier avec complaisance. Éa-bani est ensuite tué par le Tamboukkou, un autre monstre; et Izdubar se désole d'avoir perdu cet infaillible conseil [4] C'est alors que les dieux lui envoient encore un songe, sur l'avis duquel il part pour aller consulter Khasis-atra, le Xisuthrus de Bérose, et lui demander le secret qui guérira sa maladie.

» Des voyants ou des voyantes de ce genre paraissent avoir été régulièrement attachés à certains temples [5]...

1. Voir Maury, *La Magie et l'Astrologie*, p. 423-429.
2. G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 166.
3. *Ibid.*, p. 170.
4. *Ibid.*, p. 177.
5. Hérodote, I, 184. Cf. Chabouillet, *Catalogue général des camées et pierres gravées de la Bibliothèque impériale*, p. 118, nº 374 : Cullimore, *Oriental Cylinders*, nºs 71, 76 et 109; Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XXVII, nº 18, et pl. LIV, nº 4; Ker-Porter, *Travels in Georgia, Persia*, t. II, pl. 79, nº 6.

» Les Assyriens croyaient si fermement au caractère fatidique des visions du rêve, et les tenaient si bien pour des avertissements des dieux, qu'ils leur donnaient place dans l'histoire, à côté des événements qu on regardait comme annoncés par elles. A ce point de vue, rien n est plus curieux que les annales du règne d'Assurbanipal... Nous y trouvons un récit de songe, qui, pour être dans une inscription historique officielle, ne m en paraît pas moins aussi grandiose et aussi littérairement beau que celui d'aucune épopée ou d'aucune tragédie classique.

» Les annales viennent de raconter avec la sécheresse d'un protocole comment Te-Oumman, roi d'Élam, ayant demandé à Assurbanipal l'extradition de princes de sa famille qui s'étaient réfugiés en Assyrie, et qu'il soupçonnait de conspirer contre lui, et le monarque ninivite ayant refusé de les livrer, Te-Oumman déclara la guerre à ce dernier, sans s'effrayer du présage d'une grande éclipse de soleil :

« Au mois d'ab, le mois de la constellation brillante » de l'Archère [1], dans la fête de la reine vénérée, la fille » de Bel, j'étais à Arbèles, la ville favorite de son cœur, » pour la grande cérémonie de son culte. Alors (eut lieu) » l'invasion des hommes d'Élam, qui marchaient contre la » volonté des dieux, et ils répétaient ce propos : « Té- » Oumman a lancé une parole de défi à Istar. » Ils répé- » taient la teneur de ses paroles : « Je ne m'arrêterai pas » jusqu'à ce que je sois venu à livrer bataille avec lui. »

» Sur cette menace prononcée par Te-Oumman, je » m'adressai à la sublime Istar ; j'entrai en sa présence, je » me prosternai devant elle, et je suppliai sa divinité de » venir et de me sauver, en ces termes : « Dame d'Arbèles,

1. « Istar, armée de l'arc, comme déesse guerrière. »

» je suis Assurbanipal, roi d'Assyrie, qu'ont créé tes mains » [et celles] du père qui t'a engendrée, pour restaurer » les temples de l'Assyrie, et compléter la magnificence » des saintes cités d'Accad. J'ai rétabli tes sanctuaires, et » je marche dans ton adoration. Et lui, Te-Oumman, » roi d'Élam, sans avoir jamais honoré les dieux, [marche] » contre moi. O toi, souveraine des souveraines, terreur » des batailles, dame des combats, reine des dieux, qui, » dans la présence d'Assur, le père qui t'a créée, as tou- » jours parlé en ma faveur, pour me rendre propice le » cœur d'Assur, et me concilier grandement Marduk! » Voici que Te-Oumman, roi d'Élam, qui a [péché] contre » Assur, [le roi des dieux], le père qui t'a créée, et a [mé- » prisé] la divinité de Marduk, ton frère sublime, tandis » que moi, Assurbanipal, je [m'étudiais] à réjouir le cœur » d'Assur et de [Marduk], a rassemblé ses soldats, pré- » paré ses batailles, et mis ses armes en mouvement pour » attaquer l'Assyrie. O toi, l'archère des dieux, pesant » de tout ton poids au milieu de la bataille, abats-le et » écrase-le!... »

« Istar écouta ma prière. « Ne crains pas, » répondit-elle, et elle répandit la joie dans mon cœur. « Conformément à la prière que tu as faite en élevant tes mains, » tes yeux contempleront le jugement. Je te gratifie de » ma miséricorde. »

» Dans la nuit même après que je l'eus invoquée, un voyant dormait, et il eut un songe prophétique. Au milieu de la nuit, Istar lui apparut, et il le rapporta en ces termes : « Istar, qui habite Arbèles, est entrée devant » moi. A droite et à gauche, elle était entourée d'une » auréole flamboyante ; elle portait un arc dans sa main, » et elle était montée sur son char, comme pour livrer » bataille. Tu te tenais en sa présence. Elle compatissait

» à toi, comme une mère à son enfant. Elle te souriait, » elle, Istar, la plus élevée entre les dieux, et elle établit » pour toi ses décrets en ces termes : Va en avant pour » faire du butin, l'espace est ouvert devant toi, je mar- » cherai, moi aussi. » Tu lui dis : « Souveraine des sou- » veraines, en quelque lieu que tu ailles, puissé-je y » aller avec toi ! »

Elle te répondit : « Je te protègerai. Demeure dans le » lieu consacré à Nébo ; mange (en paix) ta nourriture, » bois le vin, fais jouer ta musique et glorifie ma divi- » nité, jusqu'à ce que je vienne, et que cette prophétie » soit accomplie. Je réaliserai le désir de ton cœur. Ta » face ne pâlira pas, tes pieds ne trébucheront pas, tu » ne terniras pas ton honneur au milieu de la bataille.

» Dans la grâce de sa bienveillance, elle te protège, et » elle est en fureur contre tous ceux qui ne se soumettent » pas à toi. Devant elle se répand un feu terrible pour » vaincre tes ennemis [et les précipiter] les uns sur les » autres. Elle se tourne contre Te-Oumman, roi d'Élam, » qui est odieux à sa face. »

« Au mois d'ouloul, à la fête du suprême Assur, dans le mois de Sin, illuminateur du ciel et de la terre, je me confiai à la puissance du brillant Sin et à l'annonce d'Istar, ma souveraine, qui ne change jamais ; je rassemblai mes hommes de guerre, les vaillants qui se rangent en bataille au commandement d'Assur, de Sin et d'Istar. Je pris ma route contre Te-Oummam, roi d'Élam, et je dirigeai la marche [1] »

Assurbanipal nous fait connaître, dans ses annales, plusieurs autres circonstances, dans lesquelles des songes

1. F. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 127-139.

exercèrent sur sa conduite une influence décisive[1] La manière dont il parle des voyants nous montre assez de quelle considération et de quels égards ils jouissaient à la cour. C'étaient les savants et les docteurs de l'époque. Ils avaient donné une forme scientifique à l'interprétation de tous les présages, rédigé par écrit leurs observations, réuni comme en une sorte d'encyclopédie toutes les règles se rapportant à l'astrologie, la nécromancie, les augures, les aruspices, l'explication des phénomènes atmosphériques, les rencontres fortuites, les naissances monstrueuses, en un mot, de tout ce qui peut servir d'aliment à la superstition. Ils étaient ainsi devenus le corps le plus puissant du royaume et ils s'acquirent une telle réputation que longtemps après encore Chaldéen fut synonyme de magicien et de devin.

Le récit sacré nomme les classes diverses des docteurs et des enchanteurs de Babylone. Elles sont au nombre de cinq : les *ḥartumim*, les *hakamim*, les *'aśâfîm*, les *kasdîm*, les *gazrîm*[2].

Les livres magiques, découverts à Ninive dans la bibliothèque d'Assurbanipal, justifient l'exactitude de cette classification. Les *kasdîm* sont les astrologues et les *gazrîm*, les devins. Les premiers annonçaient l'avenir au moyen des astres, les seconds par des procédés divers de divination. Les *ḥartumim* étaient des conjurateurs, les *hakamim* des médecins et les *'asafîm*, des théosophes[3] Ces trois dernières espèces de sages babyloniens correspondaient aux trois parties du grand ouvrage magique

1. Nous les avons déjà indiqués, t. II, p. 63. M. Lenormant les reproduit tout au long, *ibid.*, p. 139-141.

2. Dan., II, 2, 27 ; cf. I, 20. Le chapitre II n'énumère que quatre classes; les cinq classes sont mentionnées, Dan., V, 11.

3. F. Lenormant, *La magie chez les Chaldéens et les origines accadiennes*, p. 13-14.

dont les scribes d'Assurbanipal avaient fait des copies, d'après l'exemplaire antique provenant de la célèbre école sacerdotale d'Érech. L'un des trois livres portait le titre de « mauvais esprits. » Il fournissait aux *ḥartumim* des formules de conjurations et d'imprécations destinées à repousser les esprits mauvais, à détourner leur malice et à paralyser leur action malfaisante.

Le second livre nous présente, dans ce qui a échappé aux ravages du temps, un recueil d'incantations auxquelles on attribuait la puissance de guérir les diverses maladies. C'étaient les remèdes qu'employaient les *hakamim* pour rendre la santé. Le dernier livre renferme des hymnes à certains dieux. On attribuait au chant de ces hymnes un pouvoir surnaturel et mystérieux. Ils se terminent tous par le mot accadien *kakama*, que la traduction assyrienne explique par *amanu*, « amen [1] » Les *'asafîm* se servaient sans doute de ces chants pour des fins particulières, et, en particulier, pour consulter les oracles des dieux. La porte de la chapelle supérieure de la pyramide de Borsippa, consacrée à Nébo, le dieu dont le nom même signifie « prophète », portait le nom de *bab assaput*, « la porte de l'oracle [2]. » Les inscriptions signalent aussi une « demeure ou chambre de l'oracle » *bit assaput*, dans la pyramide de la cité royale de Babylone [3] »

A l'occasion des songes et des interprètes officiels des présages, le texte sacré nous parle du *rab tabbâhayya'*, « le chef des exécuteurs. » Ce personnage porte le même titre dans les prophéties de Jérémie et dans les livres des

1. F. Lenormant, *La Magie chez les Chaldéens*, p. 13, 15. On peut voir, dans cet ouvrage, p. 15 et suiv., des exemples de conjurations, d'incantations, etc.

2. *Western Asiatic Inscriptions*, t. I, pl. 54, col. 3, l. 46.

3. F. Lenormant, *La Divination chez les Chaldéens*, p. 133-134.

Rois [1] En assyrien, on l'appelait *rab daiki* [2], « chef des tueurs. » Une brique émaillée, découverte à Nimrud par George Smith [3], représente auprès du char d'un roi l'un des *daiki* ou exécuteurs, désigné par une légende explicative : il tient une sorte de poignard à la main droite ; la main gauche est appuyée sur la corde de son arc, placé en bandoulière sur son dos.

Le nom du *rab tabbâhayya* de Daniel est Arioch. « Plusieurs documents privés [babyloniens] nous montrent *Ariku*, « le long », employé comme nom propre [4] »

On voit par tout ce qui précède combien sont conformes aux données historiques et aux monuments épigraphiques l'importance que Nabuchodonosor attache à son songe, dans le livre de Daniel ; ce qui est dit des devins chargés de les interpréter ; de leurs diverses classes ; du rang élevé qu'ils tenaient dans l'état, etc. [5].

1. Jér., LII, 15 ; XXXIX, 9, 11, etc. ; II (IV) Reg., XXV, 8. Le chef des exécuteurs, mentionné dans ces passages, s'appelait Nabuzardan. Il s'agit, dans le ch. II de Daniel, de l'un de ses prédécesseurs.

2. Le premier élément du nom est identique, comme on voit, en hébreu et en assyrien. Le second élément assyrien est rendu en hébreu par le mot qui désigne, dans la Genèse, XXXVII, 36, la fonction analogue en Égypte. Voir t. II, p. 26.

3. Il l'a reproduite en photographie dans ses *Assyrian Discoveries*, vis-à-vis de la p. 80.

4. F Lenormant, *La Divination chez les Chaldéens*, p. 198.

5. M. F Lenormant fait à ce sujet les réflexions suivantes : « Est-il admissible qu'un écrivain vivant en Palestine vers 167 avant J.-C. fût aussi bien au courant de la place que les songes tenaient dans les préoccupations des Chaldéens et des Babyloniens, et de leur influence sur la conduite des rois, précisément à l'époque où il a placé son récit ? Il faudrait pour cela qu'il eût possédé une connaissance du passé et un instinct de couleur locale qui fait défaut à toutes les compositions factices de l'antiquité. » *La Divination chez les Chaldéens*, p. 188.

Le fond même du songe n'est pas moins babylonien que tous les détails qui ont été déjà énumérés. Le roi voit une statue composée de métaux divers. Un autre épisode, raconté aussi dans le livre de Daniel, nous montre Nabuchodonosor faisant solennellement la dédicace d'une statue de proportions colossales. Nous y reviendrons plus loin. Qu'il suffise de remarquer ici que le goût de ce monarque pour les statues est constaté, non seulement par la dédicace dont nous venons de parler, mais par le témoignage des auteurs anciens. Ce goût était partagé non seulement par les Chaldéens mais aussi par les peuples voisins. Dans sa seconde guerre contre Ummanaldas, roi d'Élam, Assurbanipal raconte qu'il prit le butin suivant:

75. Susinaq (?), le dieu de leurs oracles, qui habitait les bosquets,
76. dont personne n'avait vu l'image (*ipsit*),
77. Samud, Lagamar, Partikira,
78. Ammankasibar, Uduran et Sapak,
79. dont les rois d'Élam adorent la divinité
80. Ragiba, Sungursarâ, Karsa,
81. Kirsamas, Sudun, Aipaksina,
82. Bilala, Panîntimri, Silagara,
83. Napsa, Nabirt et Kindakarb,
84. ces dieux et ces déesses, avec leurs ornements,
85. leurs richesses, leur ameublement,
86. ainsi que les prêtres qui les adoraient, j'emmenai en Assyrie,
87. Trente-deux statues (*salam*) de rois, faites d'argent (*kasap*), d'or (*ḫuraṣ*), de bronze (*eru*).
88. et d'albâtre (*samulrab*), de Suse,
89. de Madakt et de Huradi,
90. et une statue d'Ummanigas, fils d'Umbadara,
91. une statue d'Istarnanḫundi, une statue de Ḥalludus,
92. et une statue de Tammarit le second,

93. qui par le commandement d'Assur et d'Istar me firent leur soumission,
94. j'emportai en Assyrie. Je brisai les lions ailés (*sedi*)
95. et les taureaux (*alapi*) veillant sur le temple, tous ceux qui étaient là,
96. J'enlevai les taureaux ailés (*remi nâtruti*) des portes des
97. temples d'Élam [1].

Cette inscription d'Assurbanipal ne témoigne pas seulement du goût qu'avaient les Chaldéo-Assyriens pour les statues, elle nous montre de plus que les matériaux dont on se servait pour les exécuter étaient précisément ceux que Nabuchodonosor voit dans son rêve : l'or, l'argent, le bronze ou l'airain. L'argile dont étaient faits en partie, avec le fer, les pieds du colosse de Nabuchodonosor, n'est point naturellement mentionné parmi les œuvres d'art enlevées à Élam par le roi de Ninive, parce que c'était une matière sans valeur, mais les fouilles attestent qu'on fabriquait beaucoup de statuettes en terre. C'est ainsi que l'assyriologie confirme de la manière la plus éclatante tous les détails du récit de Daniel.

1. Cylindre A, col. VI; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 227-230.

# CHAPITRE IV

## LA STATUE D'OR DE LA PLAINE DE DOURA.

Nous venons de voir quel prix attachaient aux statues les habitants des bords de l'Euphrate et du Tigre. L'histoire des trois compagnons de Daniel, condamnés à être jetés dans une fournaise ardente pour avoir refusé d'adorer le simulacre divin, nous en fournit une preuve nouvelle.

Les bas-reliefs sont très communs dans l'art assyro-chaldéen, mais les statues sont relativement rares, ce qui devait leur donner une plus grande valeur. M. Layard a trouvé à Nimroud la statue d'un roi assyrien, qui est maintenant au Musée britannique [1] Les ruines de Nimroud ont fourni également une statue, qui est probablement celle du dieu Nébo [2] : c'est un vieillard à grande barbe et à longue chevelure; sa coiffure est ornée de deux cornes ; ses mains sont jointes sur la poitrine.

Les statuettes en argile étaient plus nombreuses que les statues en pierre. Elles représentent d'ordinaire des

1. Layard, *Nineveh and its remains,* t. II, p. 51-52. Une autre statue, découverte plus tard, est également au *British Museum*, Layard, *Nineveh and Babylon,* p. 361. Le musée de Berlin possède une statue de Sargon, assez bien conservée, qui a été trouvée à Idalium, dans l'île de Chypre.

2. Elle est reproduite dans G. Rawlinson, *The five great ancient Monarchies,* 3e éd., t. I, p. 141, d'après l'original conservé au British Museum. — Une statue mutilée d'Istar a été retrouvée à Koyundjik, *Ibid.*, p. 341.

dieux ou des génies ; Nébo, comme nous venons de le décrire [1] ; Istar [2], Mylitta ou Beltis ; Dagon, le dieu-poisson [3], etc.

A cause de leur rareté et de leur prix, les statues étaient inaugurées avec une solennité extraordinaire. On les portait en procession, sur les épaules des prêtres [4], au milieu d'une foule immense, accourue par esprit de religion et aussi par curiosité, pour jouir du spectacle de cette pompe et de cette magnificence. On choisissait sans doute un jour de fête pour cette dédicace, comme semble le dire le passage suivant de l'inscription de Nabuchodonosor :

54. L'abondance des trésors des pays j'ai accumulé (?),
55. Autour de la ville, cela fut placé comme ornement,
56. quand à la fête de Lilmuku, au commencement de l'année,
57. le huitième jour [et] le onzième jour,
58. le prince divin, la divinité du ciel et de la terre, le seigneur dieu,
59. on y éleva.
60. [La statue] du dieu El, la beauté de la sphère,
61. on porte avec révérence ;
62. les trésors on déploie devant elle [5].

1. Voir les statuettes du dieu Nébo représentées dans G. Rawlinson, *ibid.*, p. 341.

2. Voir les représentations, *ibid.*, p. 140 ; cf. p. 139. Cf. aussi Layard, *Nineveh and his remains*, t. II, p. 456, Loftus, *Chaldæa and Susiana*, ch. XVIII, p. 214, voir Planche XLI, t. III, p. 401.

3. Voir G. Rawlinson, *loc. cit.*, p. 342, qui reproduit en même temps une figure grotesque. Cf. Botta, *Monument de Ninive*, t. II, pl. 152-155.

4. Voir la Planche LXIX, p. 308.

5. *Inscription de Nabuchodonosor*, col. II, Bodwell, *Records of the past*, t. V, p. 117-118. Voir aussi col. I, lig. 29, 35, p. 114.

Dans l'épisode raconté par le livre de Daniel, la cérémonie dut être d'autant plus solennelle que la statue qu'il allait inaugurer était plus remarquable par ses proportions et par sa beauté.

Nabuchodonosor aimait à faire de grandes choses. Le texte sacré nous dit que le colosse qu'on voulait faire adorer à Ananias, à Misaël et à Azarias, était d'or et avait soixante coudées de haut, c'est-à-dire environ trente mètres, et six de large ou à peu près trois mètres.

« Ces statues colossales d'or étaient tout à fait dans les usages babyloniens. Diodore de Sicile [1] décrit, avec des détails d'une précision qui ne peut s'expliquer que provenant d'un document réel en conformité parfaite avec les règles de la représentation des divinités chaldéo-babyloniennes, les trois statues qui, jusqu'au pillage de Xercès, couronnaient la pyramide de Babylone, E-Saggadu [Bit-saggatu], et qui, avec les autels placés devant et les autres accessoires, formaient une masse d'or de 5,850 talents, 143,559 kilogrammes, c'est-à-dire, en poids, 430 millions 677,000 francs de notre monnaie [2]. Dans le sanctuaire intérieur de la pyramide à étage de Borsippa, toujours jusqu'à Xercès, il y avait au rapport d'Hérodote [3], qui visita Babylone peu après, une statue d'or massif de douze coudées de haut.

» A côté de ces proportions, bien mesquines sont les données que fournit une tablette originale du Musée

1. Diodore, II, 9, 5.

2. « J'estime ici le poids d'après le talent spécial de l'or et d'après son étalon faible; avec l'étalon fort, il faudrait doubler les chiffres. Si l'on employait le talent pondéral ordinaire, son étalon faible donnerait ici 174, 270 kilogr. 800 gr., et son étalon fort le double. Pour traduire ces poids en monnaie, je compte le gramme d'or à 3 francs. »

3. Hérodote, I, 181.

Britannique [1], contenant une plainte au roi contre deux grands officiers, accusés d'avoir détourné l'or destiné à faire une statue. Elle est pourtant extrêmement précieuse comme prouvant, par un témoignage direct et incontestable, l'usage des statues d'or de grande dimension :

« Au roi, mon seigneur, ton serviteur Abad-Nébo [2]
» Paix au roi, mon seigneur! qu'Assur, Samas, Bel,
» Zarpanit, Nébo, Tasmit, Istar de Ninive, Istar d'Arbèles,
» les dieux puissants et grands, protecteurs de la royauté,
» accordent cent ans [de vie] au roi et multiplient les
» esclaves et les enfants du roi, mon seigneur!
» L'or que, dans le mois de *tasrit*, le conseiller intime
» (*tukulluv*) et le préfet du palais (*aba hikal*, m'ont fait
» verser, trois talents d'or pur et quatre talents d'or pur,
» entre les mains du *rab daninu* [3], l'or pour la statue du
» roi [et] pour la statue de la mère du roi n'a pas été
» donné [aux ouvriers]. Que le roi, mon seigneur, donne
» ordre au conseiller intime et au préfet du palais de
» rendre l'or, de le donner d'ici à un mois aux soldats,
» et qu'ils le fassent exactement [4] »

Sept talents d'or font 212 kilogrammes 100 grammes d'or, en poids, 636,300 francs, d'après l'étalon faible; l'étalon fort donne le double.

Ce document a été trouvé dans la bibliothèque d'As-

1. K 538.
2. Ou Arad-Nébo. — Abad-Nébo est le même nom que celui qui fut donné, comme nous l'avons vu plus haut, p. 395, à Azarias, l'un des compagnons de Daniel, Abdénago, pour Abad-Nébo.
3. Titre de fonction encore indéterminé.
4. F. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 192-194. Voir une partie du texte dans F. Lenormant, *Un document mathématique chaldéen*, 1868, lithographiée, notes, p. 87-88.

surbanipal à Ninive et date probablement du règne de ce prince. Une autre tablette de la même époque [1] nous apprend que ce même monarque avait fait appliquer aux grandes images de Mérodach et de Zirbanit, dans la pyramide de Babylone, des vêtements d'or, du poids de quatre talents, enrichis de pierres précieuses. Quatre talents valent, étalon faible, 121 kilogrammes 200 grammes, ou 363,600 francs.

La masse de métaux précieux que le pillage de l'Égypte et de l'Asie antérieure accumula à Babylone, du temps de Nabuchodonosor, dépasse l'imagination. Ce roi, grand constructeur et ami des arts, en employa la plus grande partie, au témoignage de Bérose [2], à la décoration des édifices sacrés. Lui-même nous apprend, dans sa grande inscription, qu'il fit plaquer « en or pur, d'un poids immense, » un autel monumental, destiné à la pyramide de Babylone, et qu'il fit revêtir intérieurement « d'or battu au marteau, brillant comme le levant et le couchant, » tout le sanctuaire supérieur de la pyramide de Borsippa [3]

Hérodote vit encore dans ce sanctuaire, même après les dévastations de Xercès, une table, un trône et un escabeau d'or du poids total de 800 talents [4], c'est-à-dire 20.196 kilogrammes ou 60,588,000 francs.

« L'érection de la statue d'or, au chapitre III de Daniel, conclut avec raison M. Lenormant, devient un fait parfaitement vraisemblable au milieu de tous ces autres faits. Il a pleinement le cachet de l'époque [5] »

1. *Western Asiatic Inscriptions*, t. II, pl. 38, 3.
2. *Historicum Græcorum Fragmenta,* t. II, éd. Didot, Fragm. 14.
3. *Western Asiatic Iuscription,* t. I, pl. 53-58.
4. Hérodote, I, 181.
5. F. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 196 Cf. p. 194-196.

Il faut remarquer, du reste, que les mesures données dans le texte [1] pour la statue ne doivent pas s'entendre de la statue proprement dite, mais de l'ensemble du monument, sur lequel elle était érigée. On ne parle guère de la largeur d'une statue. L'écrivain sacré, en nous disant que l'œuvre d'art, dont il nous fait connaître les dimensions, avait six coudées de large [2], nous indique clairement dans quel sens il faut entendre ces expressions; il veut désigner sans doute une colonne, au haut de laquelle était dressée l'image d'un dieu.

On doit observer enfin que le livre de Daniel ne dit point que la statue était en or massif, mais simplement en or. Il y a donc lieu de croire que, comme beaucoup d'autres statues babyloniennes [3], elle était simplement en terre cuite, revêtue de lames d'or plus ou moins épaisses. En expliquant ainsi le texte sacré, d'après les usages babyloniens, il ne nous offre rien d'inadmissible, mais tout tend à établir, au contraire, un parfait accord entre les données bibliques et celles des documents cunéiformes [4].

1. Dan., III, 1.

2. Dan., III, 1.

3. Dan., XIV, 7. (Vulgate, 6), il est dit de la statue de Bel : Ἔσωθεν μέν ἐστι πηλὸς, ἔξωθεν δὲ χαλκός. Voir aussi Baruch, VII, 50. Cf. A. Delattre, *De l'authenticité du livre de Daniel, Revue catholique* de Louvain, mai 1875.

4. Quelques savants acceptent sans difficulté une altération des copistes dans les chiffres, Dan., III, 1; cf. A. Delattre, *loc. cit.*, mais quoiqu'elle soit possible, on voit par les explications qui précèdent que rien n'oblige à l'admettre. Voir J. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 240. — « Quand il s'agit des monuments des despotes asiatiques, la monstruosité... des dimensions n'est pas un motif d'incrédulité... Je suppose par impossible que les pyramides d'Égypte soient disparues depuis trente siècles et qu'un témoignage contemporain unique atteste

« La topographie n'est pas moins remarquable par son exactitude... « La plaine de Doura, dans la province de » Babylone [1], » où Nabuchodonosor fait élever l'idole qu'il commande d'adorer, est une localité immédiatement suburbaine, qui garde encore aujourd'hui son nom [2]. »

En sortant de Babylone, si l'on se dirige vers le sud-est, on rencontre plusieurs canaux, aujourd'hui à sec, et l'on parvient, après huit kilomètres de marche, à un ancien cours d'eau, nommé Nahr Doura, « rivière de l'enceinte. » En poursuivant sa route, on atteint une série de tumulus qui s'étendent sur une longueur de plus d'une lieue. « Presque tous ces monticules sont dans la direction sud-sud-est et portent le nom de Toloul Doura, collines de Doura : c'est là qu'aboutit le Nahr Doura, après avoir coulé du nord au sud sur un parcours de près d'un myriamètre. Alors on arrive à un terrain qui porte les traces de la culture babylonienne; auprès de deux grandes collines juxtaposées, mais qui n'ont pas de noms spéciaux, on en voit une petite, mais assez élevée pour qu'on la voie de loin.

» Cette colline s'appelle el-Mokhattat, « la colline alignée, » et réellement elle mérite ce nom, parce qu'elle présente, avec une élévation de 6 mètres, un carré presque exact de 14 mètres à la base. La colline est orientée aux quatre points cardinaux, et, vers les coins, l'élévation est plus considérable qu'au milieu, de sorte que,

leur existence passée, on crierait à l'imposture; et malheur à la Bible, si ce souvenir isolé était consigné dans ses pages. Mais... une des grandes pyramides... a plus coûté que la statue d'or de Nabuchodonosor. » A. Delattre, *De l'authenticité du livre de Daniel, Revue catholique*, p. 438-439.

1. Dan., III, 1.

2. F. Lenormant. *La divination chez les Chaldéens*, p. 183.

lorsqu'on est en haut, on se trouve, pour ainsi dire, entouré de quatre blocs de maçonnerie qui, auparavant, pourtant, n'en formaient qu'un seul. Tout est bâti en briques crues; les briques ont chacune 15 centimètres d'épaisseur. On y voit aussi les aéroducts, plus rapprochés les uns des autres, mais leurs ouvertures sont moins larges...

» En voyant cette colline, on est immédiatement frappé de la ressemblance qu'elle présente avec le piédestal d'une statue colossale, par exemple, celui de la Bavaria, près de Munich, et tout porte à croire que là se trouvait la statue dont le livre de Daniel nous a transmis le [souvenir]... Le fait de l'érection de la statue semble être confirmé par la découverte du Mokhattat [1] »

1. J. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 239-240. « Ainsi, conclut-il, quoique l'expédition française en Mésopotamie n'ait pas retrouvé la statue d'or de Nabuchodonosor, [les gens du pays avaient fait courir le bruit qu'elle l'avait découverte, p. 131], — elle en a, du moins, pu indiquer l'emplacement. »

# CHAPITRE V

## LA MUSIQUE BABYLONIENNE.

La cérémonie de la dédicace de la statue d'or fut célébrée, nous raconte le livre de Daniel [1], avec beaucoup d'éclat, au milieu d'un grand concert d'instruments de musique. C'est là encore un trait parfaitement babylonien. La musique occupait à cette époque une large place dans les fêtes assyro-chaldéennes, comme nous l'attestent les inscriptions et les monuments figurés : « Sous Assurnazirpal, les musiciens tiennent encore fort peu de place dans les représentations des fêtes, et ils ne sont en possession que de trois instruments, une sorte de harpe tenue horizontalement et jouée avec un plectrum, une lyre jouée avec la main et la cymbale. Sous les Sargomides, au contraire, les troupes de musiciens figurent à chaque instant dans les bas-reliefs, comme leur présence est souvent mentionnée dans les inscriptions. Ces musiciens se servent alors d'une dizaine d'instruments différents [2] »

Assurbanipal, dans une de ses inscriptions, nous parle des musiciens d'Élam ou de Gambul, dont il se servit pour rentrer triomphalement à Ninive, après une de ses campagnes :

18. Dunanu et ses frères, du milieu de cette ville (Sapibel),

1. Dan., III, 5, 10.
2. F Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 190-191.

19. vivants je tirai.
20. Sa femme, ses fils, ses filles, ses concubines,
21. ses musiciens (*nis labi*) et ses musiciennes (*sal labi*), j'emmenai et comme butin je comptai.
22. L'argent, l'or, les meubles, et les instruments de son palais (*naganti ekalsu*),
23. j'emportai et comme butin je comptai [1]...
43. Avec le butin d'Élam et les dépouilles de Gambul,
44. que par le commandement d'Assur mes mains avaient pris,
45. avec des musiciens (*nis labi*) faisant de la musique (*ninguti*),
46. Dans Ninive j'entrai au milieu des réjouissances [2].

Dans une autre inscription, Istar fait dire à Assurbanipal par un devin :

65. Mange du pain, bois du vin,
66. fais exécuter de la musique, glorifie ma divinité [3].

Le livre de Daniel énumère nominalement six instruments de musique : la trompette, la flûte, la cithare, la sambuque, le psaltérion et la symphonie. Ces instruments sont représentés sur les monuments assyriens, qui confirment ainsi le récit du livre inspiré.

Un bas-relief de Sennachérib représente une trompette, semblable, par la forme, à la trompette romaine qui est

1. Cylindre B, col. VI; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 131-132.
2. *Ibid.*, p. 133-134.
3. *Ibid.*, p. 125.

représentée sur la colonne de Trajan [1], c'est-à-dire droite [2]

Les monuments assyriens ne nous ont pas jusqu'ici offert de représentation de la flûte simple [3], mais la double flûte s'y voit assez souvent. Elle était d'ailleurs plus commune, même chez les Grecs et les Romains, que la flûte simple. Les Grecs regardaient la flûte comme étant d'origine asiatique et en attribuaient l'invention à Marsyas le Phrygien [4], où à Olympus, son disciple [5] Nous pouvons conclure de là qu'ils avaient certainement reçu cet instrument de l'Asie, et leur préférence marquée pour la double flûte paraît être une preuve de l'influence que l'Assyrie avait exercée sur la Grèce en fait de musique comme

1. Layard, *Monuments of Nineveh*, 2e série, Pl. 15. L'original est conservé au Musée Britannique, mais il est si endommagé que la trompette est maintenant à peine visible. Cf. G. Rawlinson, *The five great ancient Monarchies*, 3e éd., 1873, t. I, p. 538. Dans ce dernier ouvrage, la trompette romaine est reproduite à côté de la trompette assyrienne, p. 539. Sur la trompette, voir Smith, *Dictionary of Greek and Roman Antiquities*, au mot *tuba* et *Dictionary of the Bible*, au mot *Cornet* cf. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 107, et la gravure, p. 111.

2. On regarde généralement la trompette appelée par la Bible, *corne*, קרן, *qĕrĕn*, comme recourbée, par opposition à la *šôfar*, שופר, ou trompette droite. Daniel appelle la trompette dont il est question ici קרנא, mais, malgré ce nom, les monuments nous ayant pas offert de trompette recourbée, il est probable qu'il s'agit de la trompette droite La Bible grecque l'a entendu ainsi, puisqu'elle a traduit σάλπιγξ. Cf. Rawlinson, *ibid.*, t. III, p. 20.

3. On rencontre la flûte simple sur les monuments de l'Égypte, Wilkinson, *Manners*, t. II, p. 307-312. Cf. p. 232-237. Voir aussi pour la flûte, et, en général, pour tous les instruments de musique égyptiens, G. Rawlinson, *Herodotus*, 2e édit., 1862, t. II, p. 73-77.

4. Athénée, *Deipnosoph.*, IV, 25.

5. Plutarque, *De Musica*, p. 1135, F.

sur tant d'autres points. D'après cela, il est vraisemblable qu'il est question de la double flûte dans Daniel. Elle était courte, en Assyrie, et ne dépassait point dix à douze pouces[1] L'examen des bas-reliefs ne permet pas de décider si elle se composait de deux instruments séparés ou unis ensemble par une seule embouchure. Cependant la première hypothèse est la plus probable, parce que chez les Grecs et les Romains, elle était formée de deux tubes tout à fait distincts. En Assyrie, ils étaient l'un et l'autre de même longueur, et très vraisemblablement droits, quoique les sculpteurs les aient parfois représentés contournés. Le musicien, pour en jouer, se servait de ses deux mains[2]

Le troisième instrument mentionné par Daniel est la cithare ou la harpe. On la trouve représentée sur les plus anciens monuments de l'Assyrie. Dans sa forme la plus antique, elle était triangulaire et composée de deux morceaux de bois, l'un horizontal, l'autre fixé perpendiculairement à l'extrémité du premier et terminé ordinairement par l'image d'une main humaine. Les cordes étaient au nombre de huit, de neuf ou de dix. Elles paraissent avoir été toutes de même grosseur : la différence des sons devait donc être produite par la différence de la longueur. Toutes les cordes, partant du même point, de l'extrémité de la caisse horizontale opposée à la barre montante, allaient se fixer, à différentes hauteurs, à cette dernière barre au delà de laquelle leurs bouts étaient pendants. Le musicien portait probablement cette harpe

1. Les flûtes égyptiennes avaient de sept à quinze ou dix-hui pouces. Wilkinson, *Manners*, t. II, p. 308. Les Phéniciens avaient une flûte très petite, appelée *gingrus*. Athénée, *Deipnosoph.*, IV, p. 174. F.

2. Voir la Planche LXXV p. 428.

suspendue à son cou [1] Il la soutenait de la main gauche et en jouait de la droite, à l'aide d'un plectrum ou archet.

Plus tard la harpe eut une forme différente et l'on en joua aussi d'une autre manière. Elle avait encore à peu près l'aspect triangulaire [2], seulement la pièce principale était une caisse arrondie, creuse, et percée de deux ou plusieurs trous, comme la caisse de résonnance d'une guitare. Le nombre des cordes s'élevait quelquefois jusqu'à dix-sept. Elles partaient de différents points de la caisse et étaient fixées à une traverse de bois au delà de laquelle leurs bouts formaient une espèce de frange. Le joueur la tenait droite, projetée en avant, et s'élevant en partie au-dessus de sa tête, de telle sorte que les cordes étaient perpendiculaires et la barre transversale, placée horizontalement à la hauteur des cordes ; il touchait l'instrument, non plus avec un archet, mais avec les deux mains. C'est probablement de cette espèce de harpe qu'il est question dans l'histoire de Sidrach, Misach et Abdénago. Un cylindre babylonien, publié par Lajard [3], nous offre en effet une harpe de forme analogue, portée de la même manière, et dont le musicien joue avec les deux mains.

La *sambuca*, mentionnée après la cithare, est, selon toutes les apparences, un autre genre de harpe [4]. D'a-

1. Layard, *Nineveh and its remains*, t. II, p. 412.

2. Les Égyptiens avaient aussi une harpe triangulaire, Wilkinson, *Manners and Customs*, t. II, p. 280, qui ressemblait à la harpe assyrienne. S. Jérôme dit que la harpe hébraïque ou Kinnor, כנור, ressemblait au delta grec, Δ, et avait par conséquent aussi une forme triangulaire.

3. Lajard, *Culte de Milhra*, pl. xxxix, fig. 8. Il est reproduit dans G. Rawlinson, *Ancient Monarchies*, 1873, t. III, p. 20.

4. Cf. Athénée, *Deipnosoph.*, iv, p. 175 D; xiv, p. 633-637; Vitruve, vi, 1 ; Suidas, sub voce; E. David, *La musique chez les*

près Athénée, elle avait quatre cordes et ne rendait que des sons aigus [1]

Le psaltérion est le cinquième instrument babylonien que nous fait connaître Daniel. Il était à cordes et en comptait au moins dix; elles étaient étendues sur une caisse creuse et percée de trous. Un bas-relief d'Assurbanipal, représentant une sorte de procession de Susiens, nous a conservé la forme du psaltérion [2]. Il devait être suspendu autour du cou, quoique l'artiste ait négligé de figurer la courroie qui servait à cet usage. Le musicien frap-

*Juifs*, 1873, p. 25; Naumbourg, *Recueil de chants religieux des Israélites*, p. v.

1. « Émilianus, à ces mots, prit la parole : « Mon cher Masurius, amateur de la musique autant que je le suis, je me demande souvent à moi-même, si, ce qu'on appelle *magadis*, est une espèce de flûte ou de *cithare?* car le charmant Anacréon dit quelque part : « O Leucaspis, je joue la magadis à vingt cordes : mais toi, tu es tout fier de la beauté de ta jeunesse. » Et d'un autre côté, Ion de Chio parle de cet instrument comme d'une espèce de flûte, dans son Omphale, voici le passage : « Que la Magadis, flûte de Lydie, prélude aux chants. » Voici la réponse de Masurius : « Euphorion, dans son *Traité des jeux isthmiques*, dit que la magadis est un instrument fort ancien, dont la forme fut changée assez tard et qu'on l'appela dès lors sambuque. Cet instrument était, ajoute-t-il, d'un grand usage à Mitylène, et Lesbothémis, ancien statuaire, y avait fait une statue représentant une des muses avec une magadis à la main. » Au livre IV d'Athénée, on lit. « La flûte qu'on appelle *magadis*, et qui se nomme aussi : » *l'ancienne magadis*, rend le son aigu et le grave, comme Alexan- » drides le dit dans son *Danseur armé :* Comme la Magadis, je » prendrai le ton aigu et grave. » Il y avait, dit le traducteur, une flûte appelée *magados*, parce qu'elle servait à accompagner la *magadis*, et l'on a confondu les deux noms. Athénée, *Banquet des Savants*, XIV, 35 et IV, 182. Traduct. Lefebvre de Villebrune, Paris, 1789, t. V, p. 255.

2. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 454. Voir Planche LXXV p. 428.

pait les cordes avec une baguette ou un marteau, qu'il tenait de la main droite; il paraît aussi les avoir pincées avec la main gauche. Le moderne *santour* de l'Orient n'est que l'ancien *pesanterin* babylonien [1]

Le dernier instrument nommé par Daniel est appelé *symphonie*. Nous ne savons pas d'une manière certaine ce qu'il représente. D'après les uns, c'est une espèce de cornemuse [2], la *sampogna* des Italiens modernes [3]; d'après les autres, c'est une espèce d'orgue [4]. On voit sur un bas-relief du temps de Sennachérib une procession de musiciens, dans laquelle l'un d'entre eux porte un instrument inconnu. Sa forme est celle d'un sac renversé sens dessus dessous. La manière dont il est tenu semble indiquer que c'était une espèce de boîte ou caisse creuse, en bois ou en métal, contenant probablement des matières dures, qui, étant agitées, produisaient un bruit plus ou moins harmonieux. On a trouvé en Égypte des instruments analogues [5]. Ne serait-ce pas là la symphonie du livre de Daniel?

L'auteur sacré, après avoir énuméré les six instruments de musique dont nous venons de parler, en mentionne

1. Gesenius paraît regarder avec raison le mot *santour* comme une corruption du mot *pesanterin*, correspondant au ψαλτήριον grec. Le santour actuel ressemble par sa forme à l'instrument susien que nous venons de décrire. Cf. Pusey, *Daniel*, p. 33.

2. Gesenius, *Thesaurus*, p. 941; — Joel Brill, *Comment. in Daniel.*

3. Le mot *sampogna* paraît être une corruption de *symphonia*.

4. Ibn Yahia, *Paraphrasis in Danielem cum versione* et *annotationibus* C. L'empereur, Amsterdam, 1683, dit sur Dan., III, 5, p. 63 : « *Symphoniæ*, instrumenti confecti e conjunctis fistulis quod vocatur *organum*, אורגאנוש ». S. Jérôme mentionne cette opinion, mais pour la rejeter, *Comm. in Luc*, XV.

5. Wilkinson, *Manners and Customs of ancient Egyptians*, t. II, p. 238, 322-327, etc.

d'autres en général, « et toute sorte d'instruments », dit-il.

Ceux qui nous sont connus par l'archéologie assyrienne, en dehors des précédents, sont la lyre, la guitare, le tambour, le tambourin et les cymbales.

On rencontre trois variétés de lyres : l'une triangulaire ou à peu près, à quatre cordes, dans un châssis de bois sans ornement, a été découverte par M. Loftus sur un bas-relief du palais d'Assurbanipal [1] On n'en connaît pas d'autre représentation.

Une seconde espèce ressemble à la lyre égyptienne [2]. Elle est rectangulaire, avec une grande caisse de résonnance à la base; elle a deux bras droits légèrement divergents, fixés à leur extrémité par une autre barre droite. Le nombre des cordes était de huit à dix et de même longueur. L'artiste, tel qu on le voit figuré à Khorsabad, la tenait sous le bras gauche, suspendue au cou; il en jouait avec les deux mains.

La dernière espèce était plus ornée. On n'en voit sur les monuments de Koyundjik, où elle a été trouvée, que la partie supérieure; l'autre partie est cachée par le musicien. Deux branches recourbées, plus ou moins ornées, partent de la base invisible et sont fixées à une autre branche transversale. Les cordes sont d'inégale longueur et au nombre tantôt de cinq, tantôt de sept.

La guitare assyro-chaldéenne est remarquable par l'exiguité de sa caisse d'harmonie et la longueur relative du cou ou de la poignée. Le monument de Koyundjik qui nous en a conservé la forme ne permet pas de distinguer

1. G. Rawlinson, *The five great ancient Monarchies*, 1873, t. I, p. 531.

2. Wilkinson, *Manners and Customs*, t. II, p. 291, nº 217.

quel était le nombre et la disposition des cordes. Les deux mains semblent servir à en jouer.

On a découvert, sur les monuments assyriens, la représentation de deux tambours. Le premier est un petit instrument, semblable au *tubbul* actuel, dont se servent les danseuses en Orient [1] Le second a l'apparence d'un cône renversé; dans la partie supérieure, il ressemble au *tubbul*, mais il est trois ou quatre fois plus long et va en se rétrécissant de manière à finir presque en pointe. L'un et l'autre étaient attachés probablement à la ceinture et portés à la hauteur de la poitrine; au lieu de baguettes, on se servait des mains ouvertes pour battre de ces deux espèces de tambours.

En Assyrie, le tambourin était rond, comme celui de nos jours, et non carré comme il l'était ordinairement en Égypte [2] Il paraît avoir consisté simplement en une peau, tendue sur un châssis circulaire; on n y voit point les anneaux ou petites boules métalliques qui produisent le tintement particulier aux instruments modernes [3]. Le musicien le tenait par le bas, de la main gauche, dans une position perpendiculaire, et il le frappait avec les doigts de la main droite.

Les cymbales assyriennes avaient la même forme que celles dont on se sert encore aujourd'hui en Orient. Elles consistaient en deux demi-sphères métalliques, probablement de bronze, ayant, dans leur partie extérieure, une

1. Voir Planche LXXV, p. 428, l'avant-dernier musicien, jouant du *tubbul*.

2. Wilkinson, *Manners and Customs of the ancient Egyptians*, p. 235, 240 et 329.

3. Voir la représentation du tambourin moderne en Orient, Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 95. Il joue un grand rôle dans les danses arabes; voir G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 119-130.

longue poignée, par laquelle les tenait celui qui en jouait, en les frappant l'une contre l'autre [1]

La véritable nature de quelques autres instruments, représentés sur les bas-reliefs assyriens, n'a pu être reconnue, parce que la musique moderne ne nous offre rien d'analogue. Parmi les derniers que nous venons d'énumérer, il est évidemment impossible d'indiquer quels sont ceux que Daniel a voulu désigner par les mots : « et toute sorte d'instruments. » On peut néanmoins supposer avec vraisemblance que le tambour jouait son rôle dans la fête de l'érection de la statue, comme dans la scène représentée Planche LXXV

Un bas-relief du temps d'Assurbanipal, que nous reproduisons ici [2], représente une troupe de vingt-six musiciens susiens, rendant hommage au roi d'Assyrie leur vainqueur. Il nous permet d'imaginer aisément ce qui se passa à la fête de la dédicace de la statue d'or. Onze sont des instrumentistes, quinze sont des chanteurs. Parmi les premiers, sept jouent de la harpe, deux de la double flûte, un du psaltérion ou *santour* et un autre du

1. Les cymbales étaient aussi connues en Égypte. Les Égyptiens, d'après leurs monuments, avaient de treize à quatorze espèces d'instruments de musique : les cymbales, les baguettes cylindriques, le sistre, le tambourin, le *darabouka*, sorte de tambour, le tambour, la trompette, le tambour long, la harpe, la lyre, la guitare, la flûte simple et la double flûte ; Wilkinson, *Manners and Customs of the Ancient Egyptians*, 1st series, t. II, p. 253-327. Les Assyriens et Nabuchodonosor lui-même ayant fait plusieurs campagnes en Égypte, les instruments de musique de ce pays devaient leur être devenus familiers.

2. Voir Planche LXXV, d'après Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 455 ; G. Rawlinson, *Ancient Monarchies*, t. I, p. 540. Cf. Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 48 et 49. Cette planche est l'illustration du passage des inscriptions d'Assurbanipal qui a été rapporté plus haut, p. 420.



petit tambour ou *tubbul*. Ces onze musiciens sont des hommes, parmi lesquels il y a six eunuques, distingués par l'absence de barbe. Les chanteurs, au nombre de quinze, se composent de six femmes et de neuf enfants de divers âges [1] Ces derniers semblent accompagner leur chant de battements de mains, selon un usage qui paraît avoir existé aussi en Palestine et en Égypte [2] Les trois premiers musiciens ont un pied levé, comme s'ils dansaient en cadence [3]. Ce monument nous permet de nous figurer ce qu'étaient les musiciens de Nabuchodonosor, leur manière de jouer et de marcher.

On voit quelquefois, à côté des musiciens, des chefs d'orchestre qui tiennent à la main une ou deux baguettes pour marquer la mesure [4]

Peut-être parmi ceux qui jouaient dans la plaine de Doura y avait-il des musiciens étrangers.

Les Assyriens et les Chaldéens aimaient à les entendre, comme nous le prouve le bas-relief d'Assurbanipal. Un autre bas-relief nous représente trois captifs jouant de la

1. Ctésias, qui nous fait connaître aussi quel était le goût des Babyloniens pour la musique, raconte, dans Athénée, *Deipnosoph.*, XII, p. 530, B, qu'un noble babylonien, appelé Annarus [Nannaru], régala ses convives, dans un festin, d'un concert de cent cinquante femmes. Les unes chantaient, les autres jouaient de la flûte, de la harpe ou du psaltérion. Cf. Nicolas de Damas, Fragm. 10, p. 362.

2. Ps. XLVII, 1; Hérodote, II, 60; Wilkinson, *Ancient Egyptians*, 1re série, t. II, p. 326.

3. G. Rawlinson, *Ancient Monarchies*, 3e édit., t. I, p. 542-543. Cf. la description donnée par Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 454-455. Pour le détail des monuments représentant des scènes musicales, voir G. Rawlinson, *ibid.*, p. 539-541, et pour tout ce qui regarde la musique assyrienne, les p. 529-544, à qui nous avons fait de larges emprunts.

4. G. Rawlinson, *ibid.*, p. 543.

lyre [1] Ils ont une physionomie approchant du type juif. Les administrateurs du Musée britannique crurent d'abord que ce monument représentait la scène qu'a immortalisée le Psaume *Super flumina Babylonis* et que nous voyions là ces harpes que les enfants d'Israël suspendaient aux saules du rivage de l'Euphrate [2]. L'identification ne peut être sûrement établie, mais ce bas-relief prouve du moins que les conquérants de Ninive et de la Chaldée faisaient exécuter par les étrangers qu'ils avaient transportés les chants de leur patrie et qu'ils prenaient goût à les entendre.

L'amour des Chaldéens pour la musique étrangère devait s'étendre naturellement aux instruments de fabrication et de nom exotique, et c'est là sans doute l'explication de la présence de mots grecs dans l'énumération musicale de Daniel, mots dont on a voulu si souvent abuser pour contester l'authenticité du livre de ce prophète [3].

Ces mots sont au nombre de trois ou quatre : *sambykê*, *kitharis*, *psaltérion* et *symphônia* [4]. L'origine grecque de la *sambykê* est très contestable. Il y a même lieu de penser que ce nom, qu'on prétend avoir été emprunté aux

1. Voir Planche LXXV, p. 428, d'après G. Rawlinson, *Ancient Monarchies*, 1873, t. I, p. 540.

2. Ps. CXXXVI (hébreu CXXXVII).

3. M. Lenormant lui-même, tout en défendant l'authenticité des six premiers chapitres de Daniel, semble vouloir passer condamnation jusqu'à un certain point sur le chapitre II. « Dans les chapitres II à VII, dit-il, on a suppléé à la perte [du texte original] par une version araméenne, qui semble, par sa langue, d'origine palestinienne et doit être postérieure à Alexandre et à la conquête des Macédoniens, puisqu'elle emploie des mots grecs, κίθαρις, σαμβύκη, ψαλτήριον, συμφωνία. Dan., III, 5 et 29. » *La Divination chez les Chaldéens*, p. 174. Cf. p. 190.

4. Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, p. 333.

Hellènes par l'auteur du livre de Daniel, a été, au contraire, emprunté par les Hellènes aux Orientaux [1] Les écrivains classiques attribuent expressément une origine asiatique à la sambuque [2].

Quant à la *kitharis,* au *psaltérion* et à *la symphônia,* appelés dans le texte original, *qatrôs* ou *qitrôs*, *psantérîn* ou *psantêrîn, soumpônyâh* ou *sîfônyâ'* [3], admettons sans discussion l'étymologie grecque de leurs noms. Il n'en résulte aucunement que le récit où ils sont mentionnés ne date pas du temps de Nabuchodonosor.

Tout le monde admet que ces instruments étaient connus en Asie et étaient même primitivement originaires de ce pays [4] Les Hellènes leur firent seulement subir des

1. « Ce nom semble venir de la racine סבך [*sâbak, implexit, perplicuit*]; ce seraient ainsi les Grecs qui l'auraient reçu des Sémites et non l'auteur du texte araméen qui l'aurait pris des Grecs, » dit M. Lenormant lui-même, *La divination chez les Chaldéens,* p. 190. La forme σαμβύκη a une apparence tout à fait hellénique et nullement orientale, mais le μ qui lui donne cet air grec est ajouté et ne se trouve pas dans le mot sémitique, qui est סבכה, *sabkâh,* sans *m* de liaison.

2. « Μαγαδις, dit H. Hamaker, dans ses *Miscellanea Phœnicia,* in-4°, Leyde 1828, p. 305, instrumentum musicum chordis instructum, de quo multis egit Athenæus L. XIV, p. 634 G, ad 637 A, cllel. l. IV, p. 182, quodque inter Lydorum εὑρήματα recenset Ion apud Athenæum, l. I, p. 634 C. et ipse Auctor, p. 634 F, et inter peregrina instrumenta (ἔκφυλα ὄργανα) refert Aristoxenus apud eundem, l. IV p. 182. An veteres illius inventionem Phœnicibus adscripserint, ut affirmat Mignotius, Diss. de Phœnicibus XI (*Mém. de l'Acad. des Inscr.,* T. XXXVI, p. 107,) asseverare non ausim. Rem tamen ipsam admodum verosimilem facit illius instrumenti cum sambuca in Oriente inventa et alias λυρόφοινιξ appellata (Athen., l. IV, p. 175 E). Similitudo (*ibid.,* l. XIV, p. 635 A,) tum nominis quoque explicatio. »

3. Dan., III, 5.

4. « Quum pleraque illa ἔγχορδα vel ἐντατά veterum organa,

transformations et les perfectionnèrent, comme tant

peregrina seu ex illo tractu, Syriæ nempe ac Phœniciæ, profluxisse, a Græcis ipsis, aliisque antiquis Auctoribus sit olim agnitum, et barbara inde indita iis nomina. Id nominatim utique de *nabla*, *barbito*, *magadi*, observat Strabo, l. x, p. 471, et quod præterea de *psalterio*, *sambuca*, ipsoque *citharæ* nomine ab Hebraico כנור, *cinnor*, et Chaldaico כנרא, *cinnara*, et inde a LXX senioribus, κινάρα, dici itidem potest, ut ab eruditis jam, qui in illis litteris et linguis regnarunt. observatum ; ac de *magadi* itidem a nobis infra adhuc dicetur. Unde etiam ab Aristoxeno peregrina instrumenta recenseri, phœnicias, pectidas, magadidas, sambucas, trigona, scandapsos, totidem intenta chordis instrumenta, refert Athenæus, l. IV, p. 182. Imo quod nominatim de trigono, ut a Syris reperto; et de sambuca, tanquam syrophœnice, seu lyra Phœnicia, phœnice item et nabla, ut Phœnicum itidem inventis, hujusque Sidonii inde dicti, e Juba, Sopatro, Ephoro, aliisque, tradit idem Athenæus, lib. IV, p. 175 et l. XIV, p. 637, aut vero, quod de cithara, quæ Asias olim tanquam in Asia reperta fuerit, dicta, jam ante est a nobis observatum. Adeo etiam, ut in ipsis quasi mundi incunabulis, a Jubale in eo seu Syris vicino Orientis tractu reperta legantur, Gen. IV, 21, juxta LXX seniores, cithara et psalterium, utrumque ἔγχορδον organum. Neque vero id genus instrumentorum chordis seu fidibus intentorum usus cum peregrino luxu, tibiis aut tibicinis minus, nec proinde a Satyrico, ubi ea de re agit, omittendus, in urbem Romam fuerat, et quidem ex illo Asiæ tractu, invectus. Quam in rem præclarus omnino et qui insigniter huc facit, Livii locus, qui post devictum Syriæ regem Antiochum, vulgo Magnum, ait, l. XXXIX, c. VII, luxuriæ enim peregrinæ origo ab exercitu Asiatico invecta in Urbem est; omissaque ibi omni tibiarum aut tibicinum mentione, tum Psaltriæ Sambucistriæque, et convivialia ludorum oblectamenta. Hinc tibicinas, tibicines, sambucinas, quæ Livio sambustriæ, conjungit Plautus, Stich., A. II, Sc. II, v. 57, et ab Horatio alioquin dictum, l. II, Epist. 1, v. 32 :

*pingimus*, atque
PSALLIMUS, et *luctamur* Achivis doctius unctis.

Cicero autem saltatores, citharistas, totum denique comessationis Antonianæ chorum, memorat, *Philip.* V, cap. VI. Imo nec obliquas chordas, de tali instrumento, e Syriaco

d'autres inventions qu'ils avaient reçues de l'Orient. C'est ainsi qu'ils imaginèrent la cithare à sept cordes, dont on fait honneur à Terpandre, vers 650 avant J.-C[1].. Mais leurs instruments perfectionnés reprenaient de suite le chemin de l'Asie et y retournaient naturellement avec leurs noms grecs. C'est ainsi que la cithare à sept cordes apparaît sur les monuments assyriens à l'époque même où elle vient d'être inventée en Grèce[2].

Les rapports entre l'Assyrie et la Grèce, par l'intermédiaire de l'Asie-Mineure et de la Phénicie, étaient anciens et fréquents. Sargon, du temps d'Isaie et du roi Ézéchias, connaît déjà le nom de l'Ionie et, dans ses inscriptions, il appelle la partie de la Méditerranée voisine de Cypre, « la mer de Javan » ou des Ioniens. Sennachérib rencontra les Grecs en Cilicie, remporta sur eux une victoire et y éleva un monument commémoratif de son triomphe[3]

luxu in Urbem advecto dici a Satyrico mirabitur; qui norit sambucum, a quo sambucistriæ vel sambucinæ, quæ illud pulsare, eoque Romanorum ludos et epulas ut d. l. Livius, oblectare erant doctæ, trigonale et cum inæqualibus nervis seu chordis exstitisse; aut obliqua cæteroquin vulgo fuisse, ipsa lyræ seu citharæ, aliorumque id genus ἐγχόρδων instrumentorum latera et cornua, Polluci, p. 187. » Ezechielis Spanhemii *Observationes in hymnum in Delum, In Callimachi hymnos observationes,* dans Utrecht, 1696, t. II, p. 474-475.

1. Euclide, *Introd. harm.*, p. 19; Strabon, XIII, p. 618; Clément d'Alexandrie, *Stromates*, VI, p. 814. — Sur Terpandre on peut voir Plutarque, *De musica*, III-VI; Westphal, *Geschichte der alten und mittelalterlichen Musik*, Breslau, 1865, t. I, p. 64-70; Gevaert, *Histoire et théorie de la musique de l'antiquité*, Gand, 1875, p. 43.

2. « On rapporte cette invention à Terpandre, vers 650 avant J.-C., observe M. Lenormant, et dans les monuments assyriens la cithare à sept cordes n'apparaît exclusivement que du temps d'Assurbanipal (668-625) : la coïncidence de ces dates est frappante. » *La divination chez les Chaldéens*, p. 191.

3. Bérose, dans Eusèbe, *Chron. Arm.*, p. 20, éd. Mai.

Bien plus, il avait dans son armée un corps de troupes grecques [1] Assaraddon et son fils, Assurbanipal portèrent plusieurs fois leurs armes en Phénicie, dont les rapports commerciaux avec la Grèce sont connus de tous; ils furent même en rapport direct avec des Grecs : ils énumèrent parmi leurs tributaires plusieurs rois grecs dans l'île de Cypre; Ithuander, de Paphos; Eresu, de Sole; Damasu, de Curium, etc. [2]. Comment peut-on douter qu'un prince, amateur de musique comme l'était Assurbanipal [3], n'ait pas connu, par ces tributaires, les instruments de musique des Hellènes et leurs noms? Les noms des objets étrangers arrivent dans les pays où ils sont importés avec les noms eux-mêmes. Personne n'est surpris aujourd'hui de trouver des mots sanscrits dans les livres des Rois, pour désigner les produits de l'Inde, apportés à Jérusalem du temps de Salomon [4]; personne ne conclut de là que ces livres n'ont été écrits à une date récente, pourquoi donc suivrait-on une autre règle, au sujet de Daniel, lorsque les communications entre les Grecs et les Babyloniens étaient infiniment plus faciles qu'entre les Juifs et les Hindous?

Il est très vraisemblable, à nos yeux, que les Assyriens connaissaient, non seulement les instruments de musique des Grecs et leurs noms, mais aussi les musiciens grecs. Ils avaient, dans leurs guerres, fait des prisonniers de cette nation, et les Phéniciens avaient dû leur en vendre comme esclaves. Les Babyloniens, par conséquent, les

1. Bérose, Fragm. 12; Abydène, Fragm. 7; *Historicorum græcorum fragmenta*, t. II, p. 504; Eusèbe, *Chron. Arm.*, éd. Aucher, I, p. 53; Niebuhr, *Histor. Gewinn aus dem armen. Eusebius, Kleine Schriften*, t. I, p. 205; Brandis, *Histor. Gewinn aus den assyr. Inschriften*, Berlin, 1856, p. 1 et suiv.

2. Voir plus haut, p. 231.

3. Voir plus haut, p. 419.

4. Voir t. III, p. 531.

connaissaient aussi, puisqu'ils étaient sous la dépendance de Ninive, avant sa chute, et étaient devenus ses héritiers, après sa ruine. Un témoignage antique nous apprend d'ailleurs que le frère du poète Alcée, vers le temps de Nabuchodonosor, s'était illustré « aux plus lointains confins de la terre, en portant secours aux Babyloniens [1] »

Il n'y a donc rien d'étonnant si, du temps de Daniel, on connaissait à Babylone des instruments de musique grecs et si on les appelait de leurs noms grecs. « L'introduction d'instruments étrangers s'explique par l'usage qu'attestent les monuments [et qui a été déjà signalé [2]], de contraindre les captifs à faire de la musique pour leurs vainqueurs, comme il est dit des Juifs à Babylone [3], » dans le psaume *Super flumina Babylonis*.

Tout ce que rapporte le livre de Daniel de la musique babylonienne confirme donc son authenticité. « Un auteur séparé des événements par quatre siècles eût été un véritable érudit, comme il n'y en avait guère de son temps, s'il avait connu cette circonstance, attestée par les textes et par les monuments figurés, que la musique instrumentale, fort peu employée par les premiers rois assyriens, était devenue, précisément à partir du VIIe siècle, un élément capital de toutes les cérémonies religieuses et publiques en Assyrie et à Babylone [4] » Un Juif, vivant quatre cents ans plus tard, en Palestine, comme le disent les rationalistes n'aurait certainement pas pu connaître avec exactitude tous les détails de mœurs qui nous sont donnés dans le chapitre III de Daniel, ainsi que dans les autres parties de ce livre.

1. Alcæi, *Fragm.* 33.
2. Voir plus haut, p. 429 et Planche LXXV p. 428.
3. F. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens,* p. 191.
4. F. Lenormant, *ibid.*, p. 190.

## CHAPITRE VI.

### LES TROIS ENFANTS DANS LA FOURNAISE.

Tous les grands officiers de la cour de Nabuchodonosor devaient accompagner le roi à la dédicace de la statue d'or, dans la plaine de Doura, et prendre part à la cérémonie. Le texte énumère un certain nombre des dignitaires royaux, fonctionnaires administratifs, politiques et judiciaires [1] « Il n'est pas un des titres de cette énumération qui ne corresponde à un titre véritablement assyrien, mentionné dans les documents des rois de Ninive et de Babylone ; la correspondance en serait facile à donner et certaine. Mais il est à remarquer que pour deux de ces titres seulement, *paḥaṭ* et *sakan*, répondant assez exactement à ce que sont dans la hiérarchie actuelle de l'empire ottoman *pacha* et *kihaya*, la forme assyrienne a été conservée ; pour tous les autres, le texte araméen donne des équivalents... Si ce livre avait été inventé au temps d'Antiochus Épiphane, nous aurions là quelques mots grecs ;... nous aurions du moins le titre de *stratègos* (général), qui fut tout de suite adopté dans les langues sémitiques, ainsi que nous le voyons par les inscriptions araméennes [2]. »

Ananias, Misael et Azarias faisaient partie des grands officiers que Nabuchodonosor avait convoqués à la fête

1. Dan., III, 2, 3, 27. — Sur les titres et les noms de ces dignitaires, voir Pusey, *Daniel the prophet*, 1864, p. 38, 594-597.

2. F. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 198-199.

de l'inauguration de la statue d'or. Daniel appartenait aussi aux premiers corps de l'État, mais il était sans doute absent, à cette époque, de Babylone, et il fut de la sorte affranchi de l'obligation d'assister à un acte de culte idolâtrique. Ses compagnons, moins favorisés par les circonstances, ne purent se dispenser de s'y rendre, mais ils ne balancèrent pas à professer généreusement leur foi et refusèrent de se prosterner devant l'idole babylonienne, malgré l'ordre royal, réservant leur adoration au seul vrai Dieu.

L'élévation de ces étrangers aux premières charges de la cour leur avait suscité des envieux parmi les Chaldéens indigènes[1] Il y avait, en Chaldée et en Assyrie, des hommes toujours prêts à dénoncer au roi ceux qu'ils voulaient perdre, comme les monuments nous en offrent plusieurs exemples [2]. Les ennemis des jeunes Hébreux jugèrent l'occasion favorable pour se débarrasser de rivaux ou de concurrents redoutables : ils s'empressèrent de signaler à leur maître ceux qui n'honoraient point ses dieux et n'adoraient point l'idole. Nabuchodonosor était très impérieux et il avait pour ses fausses divinités une vénération profonde : lui dénoncer des sujets rebelles, qui « méprisaient son décret et ne rendaient pas hommage à ses dieux » [3], c'était employer le moyen le plus efficace pour exciter sa fureur.

Tous les textes de Nabuchodonosor qui ont été retrouvés jusqu'ici témoignent de sa ferveur religieuse. Il ne croyait jamais pouvoir assez faire pour vénérer ses dieux de prédilection.

1. Dan., III, 8. Le texte dit d'une manière très expressive : « Les hommes *Chaldéens* accusèrent les *Juifs*. »

2. Voir plus haut, p. 414, la dénonciation portée par Abadnabo au roi de Ninive.

3. Dan., III, 12.

36. De belles choses en abondance,...
38. pour ma ville de Babylone,
39. en sa présence j'ai porté
40. pour Bit-Saggatu,
41. le temple de sa puissance,
42. des ornements pour Dagon.
43. Bit-Kua, le sanctuaire
44. de Mérodach, seigneur de la maison des dieux,
45. j'ai rendu éclatant avec du fin lin
46. et ses sièges,
47. d'or magnifique,
48. comme pour les rois et les dieux,
49. de lapis-lazuli et de morceaux d'albâtre [1]
50. j'ai soigneusement recouvert [2].

Sa grande inscription est remplie de traits semblables, des louanges de Mérodach et des autres divinités de Babylone, de tout ce qu'elles ont fait pour lui et de ce qu'il a fait pour elles, de sa reconnaissance pour leurs bienfaits passés et de sa confiance en leur protection pour l'avenir. Ne pas partager à leur égard ses propres sentiments, surtout dans une circonstance solennelle, c'était donc pour elle et pour sa propre personne le plus sanglant outrage. Une telle désobéissance méritait, à ses yeux, la mort.

Les compagnons de Daniel ayant osé résister au roi en face, et n'ayant pas voulu, malgré son ordre formel directement exprimé, se prosterner devant la statue d'or, il les fit précipiter dans une fournaise ardente. Sa colère était telle qu'il ne laissa point le temps de les dépouiller de leurs vêtements précieux : on les jeta dans les flam-

1. « On trouve encore ces pierres dans les ruines de Babylone. »

2. *Inscription de Nabuchodonosor*, col. II, Rodwell, *Records of the past*, t. V, p. 117.

mes avec leurs sarabales ou manteaux [1], leurs sandales, leurs tiares et tous leurs vêtements [2].

On traitait avec la plus grande rigueur, dans les pays baignés par l'Euphrate et le Tigre, ceux qu'on considérait comme blasphémateurs des dieux. Assurbanipal avait fait représenter, sur les murs du palais de Koyundjik, le supplice de deux hommes qu'on écorche vivants, après leur avoir arraché la langue. Une légende explique qu'ils sont ainsi châtiés de leur impiété [3]. Nous apprenons aussi par un cylindre qu'un blasphémateur fut brûlé dans une fournaise.

74. ... Dunanu
75. et Nébozalli, hommes qui commandaient à Gambul,
76. qui contre mes dieux avaient proféré de grandes malédictions,
77. à Arbèles, leurs langues j'arrachai;
78. j'écorchai leur peau. Dunanu, à Ninive,

1. On entend assez souvent par *sarabala* des caleçons, mais ce mot désigne plus probablement le vêtement supérieur que portaient les Assyriens et les Chaldéens. Voir Gesenius, *Thesaurus*, p. 971. Dan., III, 21, décrit très exactement le costume babylonien, il faut donc l'interpréter d'après les bas-reliefs indigènes.

2. L'exactitude de cette description est reconnue par M. Cheyne, un adversaire décidé de l'authenticité de Daniel : « There are, dit-il, in Daniel, three undoubted points of agreement with babylonian costumes, viz., the punishment of burning alive, III, 6; *the description of the dress of the courtiers*, III, 21; and the mention of the presence of women at feasts, V, 2. » *Encyclopædia Britannica*, 9e édit., t. VI, p. 803; Cf. Stanley, *Lectures on the Jewish Church* : « Their very dress is described as Assyrian or Babylonian, not Palestinian. » Lect. XLI, t. III, p. 23. Cf. Hérodote, I, 195, avec les notes, dans l'édition de G. Rawlinson, t. I, p. 23.

3. *Western Asiatic Inscriptions*, t. III, pl. 37, 7.

79. dans une fournaise (*eli makasi*) on le plaça et
80. on le brûla entièrement [1].

Un traitement semblable fut infligé, à Babylone même, à Saulmugina, frère d'Assurbanipal, qui s'était révolté contre ce dernier [2] : On punissait la rébellion contre les rois comme la révolte contre les dieux.

107. Saulmugina, mon frère rebelle
108. qui faisait la guerre contre moi, dans les flammes d'un feu ardent [3]
109. ils le jetèrent et lui arrachèrent la vie [4].

Lorsque Assurbanipal allait entreprendre la guerre contre son frère rebelle, un devin lui avait annoncé qu'il triompherait de Saulmugina et de ses confédérés, et lui avait dit au nom de Sin :

51. La bataille est prête;
52. une mort violente leur est destinée. Avec la pointe de l'épée,
53. la brûlure du feu, la famine et le jugement de Ninip, je détruirai
54. leurs vies [5].

Le supplice de la fournaise était donc commun en Assyrie et en Chaldée; il était inconnu en Palestine et au

1. Cylindre B, colonne VI, G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 157.
2. Voir plus haut, p. 248.
3. *Ina me-kit isati a-[ri]-ri.*
4. Cylindre A. colonne IV; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 163. G. Smith suppose, p. 203, que Saulmugina a pu se brûler lui-même dans son palais. Pour la fosse aux lions, cf. p. 166.
5. Cylindre A, colonne IV; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 157. — Cf. Jer., XXXIX, 12.

temps des Machabées, dans le royaume des Séleucides [1] : Nous avons encore ici par conséquent une preuve nouvelle de la connaissance parfaite qu'avait l'auteur du livre de Daniel de toutes les coutumes babyloniennes.

Le texte sacré appelle *'attoun* [2] le lieu où furent jetés les trois courageux jeunes gens. C'était une sorte de four qui servait probablement à fondre les métaux, en même temps qu'à brûler les criminels. Il avait une large ouverture dans sa partie supérieure et une porte dans la partie inférieure, pour faciliter l'écoulement de la matière en fusion [3]

L'usage de jeter dans une fournaise certains condamnés à mort s'est conservé en Perse. Chardin rapporte qu'en 1622 il vit, pendant la famine, sur les places d'Ispahan, deux fours qu'on garda un mois constamment allumés, afin d'effrayer les marchands de grains et de les empêcher d'abuser de la misère publique [4].

1. Les supplices auxquels sont condamnés les frères Machabées, II Mac., VII, 3, 5, ne sont pas celui de la fournaise.

2. Dan., III, 15.

3. On peut voir dans Smith, *Dictionary of Antiquities*, p. 546, une *fornax* romaine, qui peut donner une idée de l'*'attoun* babylonien. Ce four était représenté sur une poterie romaine, découverte à Castor, dans le Northamptonshire. « The dome-shaped roof has been destroyed, but the flat circular floor *on which* the earthenware was set to be baked is preserved entire. The middle of this floor is supported by a thick column of brick-work, which is encirled by the oven (*furnus*, κλίβανος). The entrance to the oven (*præfurnium*) is seen in front.—The lower part of a smelting-furnace, shaped like an inverted bell, and sunk into the earth, with an openig and a channel at the bottom for the discharge of the metal, has ben discovered near Arles. »

4. Chardin, *Voyage en Perse*, Amsterdam, 1735, t. IV, p. 276 : « [Ali-Kouli-Kaan, généralissime des armées,] fit bâtir un grand four dans la place Royale, et un autre sur la place Publique, et ordonna aux crieurs de publier que c'était pour y jeter vifs ceux

Ananias, Misaël et Azarias furent précipités dans les flammes, selon l'ordre du roi, mais Dieu n'abandonna pas ses fidèles serviteurs : il les garantit de tout mal, pour montrer à tout son peuple et aux Chaldéens eux-mêmes quelle était sa puissance : il transforma les ardeurs du feu en un vent agréable [1], et les jeunes Hébreux purent s'écrier avec reconnaissance :

> Bénissez le Seigneur, feu et chaleur brûlante,
> Louez-le, exaltez-le à jamais [2].

qui vendraient le pain à plus haut prix que la taxe ou qui cacheraient leur blé. Ces fours brûlèrent continuellement durant un mois, mais on n'y jeta personne, parce que nul ne voulut se hasarder à éprouver un si rigoureux supplice par sa désobéissance. »

1. Dan., III, 50 (Vulgate).
2. Dan., III, 66 (Vulgate).

## CHAPITRE VII.

### FOLIE DE NABUCHODONOSOR.

Nabuchodonosor eut un second songe et, comme pour le premier, Daniel lui en donna l'interprétation : il lui annonça qu'il serait frappé de folie. C'est le roi de Babylone qui raconte lui-même cet épisode de sa vie, dans une sorte de proclamation, adressée à tout son peuple, mais quoiqu'il parle en son nom, Daniel en avait été sans doute le rédacteur, ce qui peut expliquer certaines particularités de ce document. Les princes chaldéens devaient avoir des chanceliers et des scribes pour rédiger leurs pièces officielles ; ils ne prenaient pas évidemment eux-mêmes la peine de les composer; ils se contentaient de les revoir et de les approuver. Dans la circonstance présente, il était naturel que celui qui avait annoncé à l'avance au monarque ce qui devait lui arriver fût chargé de faire connaître par écrit tout ce qui s'était passé.

Les rois assyriens racontaient volontiers leurs songes à leurs sujets ; nous l'avons déjà vu par l'exemple d'Assurbanipal [1] ; ils adressaient aussi des proclamations et des messages aux peuples soumis à leur empire [2] La forme du récit qui nous fait connaître la folie de Nabuchodono-

1. Voir plus haut, p. 403. Nous avons montré, au même endroit, p. 400, l'importance que les Chaldéo-Assyriens attachaient aux songes.

2. Voir plus haut, p. 264. Voir aussi J. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 292.

sor est donc en harmonie parfaite avec les coutumes et les usages babyloniens.

On pourrait être seulement surpris de ce qu'un souverain raconte un événement aussi humiliant pour lui, mais Nabuchodonosor, malgré tout son orgueil, reconnaissait sans peine les faveurs de la divinité, comme le montrent ses inscriptions ; il trouvait même moyen de s'en faire gloire, parce qu'il en tirait une preuve que les puissances célestes l'aimaient et le protégeaient au-dessus de tous les autres hommes ; le récit de sa maladie a été publié aussitôt après sa guérison, dans toute la ferveur de sa reconnaissance [1] ; l'aveu de ce qui s'était passé devait enfin lui coûter d'autant moins qu'il n'apprenait à son peuple que ce que la plupart savaient déjà, car il était impossible qu'on eût ignoré complétement à Babylone le mal terrible qui avait frappé Nabuchodonosor [2]

Le roi devait au Dieu de Daniel des actions de grâces d'autant plus grandes qu'il avait d'abord dédaigné d'écouter sa voix. En lui annonçant le terrible châtiment qui devait fondre sur lui, le prophète avait ajouté : « Que mon conseil plaise au roi : rachète tes péchés par des aumônes et tes iniquités par ta miséricorde envers les pauvres ; peut-être Dieu te pardonnera-t-il [3] »

Nabuchodonosor ne sut pas profiter de ses sages pa-

1. On ne doit pas oublier que la fin de sa folie dépendait de sa soumission à Dieu : « Tu mangeras l'herbe comme un bœuf... *jusqu'à ce que tu reconnaisses que le Très-Haut domine sur les royaumes.* » Dan., IV, 29.

2. Il faut remarquer d'ailleurs que la partie du récit qui raconte les résistances de Nabuchodonosor aux conseils de Daniel et l'orgueil qui lui attira son mal terrible, est intercalé dans sa proclamation, mais n'est pas attribuée au roi lui-même, Dan., IV, 25-30.

3. Dan., IV, 24

roles et le songe s'accomplit tel que Daniel l'avait interprété. Un an plus tard [1] le grand roi se promenait sur la terrasse de son palais, et à la vue de toutes les magnificences de sa capitale, il s'écria dans les transports de son orgueil : « Voilà cette grande Babylone, que j'ai bâtie pour être le siège de ma royauté, dans la puissance de ma force, dans la gloire de mes triomphes [2] » Il voulait s'élever au-dessus de tous les hommes ; Dieu l'abaissa au niveau de la bête. Une voix du ciel lui rappela sa fragilité et sa faiblesse, le terme marqué à la durée de son empire et sa propre dépendance sous la main du Seigneur.

Le roi fut frappé de cette espèce de folie à laquelle les médecins ont donné le nom de lycanthropie [3] Elle consiste à se croire changé en loup, d'où son nom, ou en quelque autre animal [4]. Le malheureux maniaque,

1. Dan., IV, 29.

2. Dan., IV, 27. Ce langage a une ressemblance frappante avec celui de la grande inscription de Nabuchodonosor, rapporté plus haut, p. 297. Il peint avec une exactitude remarquable l'état d'esprit du roi et ses pensées habituelles.

3. « Forsan non est a ratione alienum existimare mutationem illam Nabuchodonosor in bovem et in feram non aliud fuisse quam hujusmodi ægritudinem, » dit Jérome Mercurialis, *Medicina practica*, l. I, c. 12, *De lykanthropia*, in-f°. Francfort, 1601, p. 57. Cette opinion est aujourd'hui commune.

4. Cf. F. G. Welcker, *Die Lycanthropie ein Aberglaube und eine Krankheit*, dans ses *Kleine Schriften*, t. III, *Zu den Alterthümern der Heilkunde bei den Griechen*, Bonn, 1850, p. 157-184, spécialement p. 181-183, et les auteurs auxquels il renvoie, p. 181. — « L'origine de la lycanthropie, dit M. Brierre de Boismont, remonte aux plus anciennes époques du paganisme. Dans cette illusion, des malheureux en démence se croyaient changés en loups-garous... Hérodote, dans son ouvrage, signale ces transformations comme assez fréquentes. S. Augustin assure que certaines femmes, en Italie, se convertissaient en chevaux par une sorte de poison. Mais ce fut surtout au XIVe et au XVe siè

atteint de cette maladie, cesse de parler et ne pousse plus que des cris ou des beuglements ; il refuse la nourriture ordinaire des hommes pour manger comme les brutes ; quelquefois même, il cesse de se tenir droit pour marcher à quatre pattes [1] La nuit, il aime à sortir comme les fauves, après être resté caché ou enfermé pendant le jour ; il court çà et là, il hurle et fuit tout le monde [2] ; en un mot, selon l'expression de Daniel, il prend les instincts et les habitudes de la bête [3]

Nabuchodonosor se croit changé en bœuf [4]. On dut cé-

cle que cette singulière illusion se répandit en Europe. Les cynanthropes et les lycanthropes abandonnaient leurs demeures pour s'enfoncer dans les forêts, laissant croître leurs ongles, leurs cheveux, leur barbe et poussant la férocité jusqu'à... tuer et dévorer de malheureux enfants. » A. Brierre de Boismont, *Des Hallucinations*, 2e édit., 1852, p. 383; cf. p. 159; J. Garinet, *Histoire de la magie en France*, 1816, p. 118.

1. On peut voir dans Pusey, *Daniel the prophet*, 1864, Lect. VII, p. 425-427, 429, l'énumération des principaux cas de lycanthropie mentionnés par les auteurs anciens. La forme particulière de cette folie, propre à Nabuchodonosor, qui se croyait changé en bœuf, se trouve partiellement indiquée dans un curieux vers de Virgile sur les Prœtides ou filles de Prœtus qui se crurent changées en génisses, *Ecl.*, VI, 48-51.

Prœtides implerunt falsis mugitibus agros,
.... Quamvis collo timuisset aratrum,
Et sæpe in levi quæsissent cornua fronte.

2. J. Mercurialis, *Medicina practica*. l. I, c. 12, p. 57. « Latrant, discurrunt, nocte vagantur, sepulcra perquirunt... Interdiu latent domi : ubi tenebræ apparent, statim exeunt, et huc atque illuc discursantes clamant, latrant, fugiunt obvios, persequuntur sepulturas, oculos habent cavos, colorem vultus fœdum et nigrum, linguam aridam et siticulosam. » Jérôme Mercurialis a parlé aussi de la lycanthropie dans ses *Variæ lectiones in medicinæ scriptoribus et aliis*, 1598.

3. « Un cœur de bête », Dan., IV, 13; V, 21.

4. La multitude de taureaux ailés sculptés sur les monuments

der aux exigences de sa manie ; il cessa d'habiter ses appartements et vécut en plein air, confiné sans doute dans les vastes jardins de son palais ; il se nourrit d'herbe et de foin comme un bœuf [1] ; ses cheveux devinrent longs comme les plumes de l'aigle et ses ongles se recourbèrent comme les griffes de l'oiseau [2].

Daniel avait annoncé que la folie de Nabuchodonosor ne durerait qu'un certain temps [3] La lycanthropie n'est pas en effet incurable et les médecins constatent que l'on peut en guérir [4] Quand le roi de Babylone fut rétabli, il

assyro-chaldéens, voir plus haut, p. 338, peut servir à expliquer pourquoi il se crut changé en cet animal plutôt qu'en tout autre.

1. Dan., IV, 30; V, 21. Les médecins aliénistes distinguent expressément parmi leurs malades les *phytophages,* qui se nourrissent d'herbes et de feuilles. Lettre du Dr Browne, commissioner of the Board of Lunacy for Scotland, à M. Pusey, *Daniel the prophet,* p. 429.

2. Dan., IV, 30. « Les ongles poussent indéfiniment, tant qu'on les coupe, dit Kölliker, *Handbuch der Gewebelehre des Menschen,* 1859, § 54, p. 126, mais si on cesse de le faire, leur croissance est limitée. Ils atteignent alors, comme on a pu l'observer sur les personnes qui sont longtemps retenues dans leur lit et sur les habitants de l'Asie orientale, une longueur de un pouce et demi à deux pouces (deux pouces, chez les Chinois, d'après Hamilton) et ils se recourbent autour des doigts ». La manière dont croît la chevelure est moins connue, Kölliker, *ib.*, p. 150. Ce qui est certain, c'est que ceux qui vivent comme des sauvages ont une chevelure longue et inculte, qui leur donne une apparence bestiale. Linné dit en parlant de cette sorte de personnes : « Omnes in eo convenere... quod omnes fuerint hirsuti. » *Amœnitates academicæ,* 1763, t. VI, p. 65.

3. Dan., IV, 25, « sept temps », ce qu'on entend généralement de sept années, quoique cette interprétation ne soit pas certaine.

4. « Est certe hic morbus horrendus, verumtamen non est exitiosus; imo vero, etsi pluribus mensibus duret, attamen legimus etiam post annos fuisse persanatum » H. Mercurialis, *Medicina practica*, p. 57.

reprit les rênes du gouvernement ; ses grands officiers revirent avec joie [1] celui qui avait rendu Babylone si glorieuse et lui-même, plein de reconnaissance envers le Dieu de Daniel qui lui rendait la santé, proclama ce qu'avait fait pour lui le Seigneur [2]

« A la fin de ces jours, dit-il, moi, Nabuchodonosor, je levai mes yeux vers le ciel et la raison me fut rendue et je bénis le Très-Haut, je louai celui qui vit éternellement, dont la puissance est une puissance éternelle, dont le règne [s'étend] de génération en génération ; tous les habitants de la terre ne sont rien [devant lui], il fait sa volonté dans l'armée du ciel et parmi les habitants de la terre ; personne ne peut arrêter sa main et lui dire : que fais-tu [3] ? »

Ce langage ressemble bien à celui de Nabuchodonosor, dans les documents cunéiformes qui émanent de ce prince.

La grande inscription appelle Mérodach, « le Seigneur, le Seigneur grand, le Seigneur bon, le chef des dieux [4], » celui pour la gloire duquel il a construit un temple ; « l'élevé ou le Très-Haut [5], » celui qui a donné l'empire, qui procure l'abondance à son royaume [6].

IX, 45. Vers Mérodach, mon seigneur,

1. Dan., IV, 36.

2. Le ch. IV de Daniel est, comme nous l'avons dit, p. 443, une proclamation de Nabuchodonosor racontant l'histoire de sa maladie, du songe qui la lui avait annoncée, de l'interprétation que Daniel lui en avait faite, au nom du Dieu d'Israël, et exprimant sa reconnaissance pour celui qui l'a guéri.

3. Dan., IV, 31-32.

4. *Records of the past*, t. V, col. IX, l. 47 ; col. VII, l. 2, 24, p. 134, 129.

5. *Ib.*, col. X, l. 1, p. 135.

6. *Ib.*, col. VII, l. 25-27 ; col. IX, l. 48-52 ; 59-61, p. 129-134.

46. mes mains, j'ai levées [1] :
47. O Mérodach, seigneur, chef des dieux,
48, 49. un prince éminent tu as fait de moi ;
50. la royauté sur une multitude d'hommes [tu m'as donnée] ;
51, 52. tu m'as confié des vies précieuses.
53. Ta puissance j'ai étendu au large,
54, 55. sur Babylone, ta cité, devant tous les hommes.
56. Aucune ville du pays je n'ai exaltée
57, 58. comme a été exaltée la révérence de ta divinité.
59 ... Puisse ta puissance
60, 61. amener ces trésors en abondance à mon pays !
62. Moi, comme roi et décorateur [de tes temples]
63. je réjouis ton cœur ;
64. comme grand pontife,
65. j'embellis tes forteresses,
X, 1, 2. pour ta gloire, ô exalté Mérodach,
3. ma maison j'ai faite.
4. Puisse sa grandeur s'accroître!
5. Puisse sa plénitude augmenter!
6, 7 Puisse-t-elle surabonder [de richesses] !
9. Puisse-t-elle recevoir
10. le tribut abondant
11, 12. des rois des nations et de tous les peuples [2] ! »

Il n'est pas possible de méconnaître l'analogie de style qui existe entre ces paroles du roi de Babylone et celles que rapporte le livre de Daniel. C'est la même manière

1. Cette locution signifie : j'ai prié. Voir t. I, p. 370. Les lignes suivantes contiennent la prière qu'il adresse à son dieu.

2. *Ib.*, p. 134-135. Ces derniers mots font allusion à la part de butin qu'on déposait dans les temples et confirment ce que dit Daniel, I, 2, qu'il « avait déposé les vases [sacrés du temple de Jérusalem] dans le trésor de la maison de son dieu. » Une prière tout à fait semblable termine aussi l'inscription de Nériglissor, col. II, l. 31-42 ; *Records of the past*, t. V, p. 142.

de concevoir, de penser, de s'exprimer. Seulement, dans l'inscription cunéiforme, le monarque exalte son dieu favori, Mérodach, tandis qu'après sa guérison, il exalte le Dieu de Daniel, comme il l'avait fait après l'interprétation du premier songe et après la délivrance miraculeuse des trois enfants des flammes de la fournaise. Par là, il ne renonçait pas à son idolâtrie ni à son polythéisme, il faut bien le remarquer ; il ne se convertissait pas à la vraie religion, comme on l'a cru quelquefois sans raison ; il glorifie sans doute le Dieu de Daniel, parce qu'il est obligé par l'évidence de reconnaître son pouvoir souverain, mais il ne le proclame jamais le Dieu unique ; tout en lui témoignant sa gratitude, il continue à être un fervent adorateur de Mérodach, de Nébo et des autres divinités babyloniennes ; les Hébreux seuls sont monothéistes, au milieu de la Chaldée [1]

Un écho de l'événement que nous venons de raconter semble s'être conservé dans un fragment d'Abydène[2], qui nous représente Nabuchodonosor, prophétisant du haut des terrasses de son palais et annonçant la chute de son empire [3]

Sa folie temporaire nous fournit peut-être aussi la

1. La seule profession de foi monothéiste est celle des trois jeunes gens dans la fournaise : « Qu'on sache que tu es le Seigneur, le seul Dieu. » Dan., III, 45 (Vulgate). Dans la proclamation du ch. IV, Nabuchodonosor fait, au contraire, profession expresse de polythéisme; il parle de Daniel, qui est appelé dans la langue chaldéenne, Baltassar, « d'après le nom de mon Dieu, » Bel, Dan., IV, 5 ; il parle trois fois expressément « des dieux, » IV, 5, 6, 15.

2. Abydène, *Fragm.* 9; *Historicorum græcorum fragmenta*, t. IV

3. Nous avons vu, p. 445, que c'est sur la terrasse de son palais que Nabuchodonosor est frappé de folie et apprend la ruine future de son royaume.

solution d'un problème historique, soulevé par les inscriptions de Babylone. Nériglissor, gendre de Nabuchodonosor et son second successeur, donne, dans ses documents officiels, à son propre père Bel-sum-iskun, le titre de roi de Babylone. Les listes royales ne contiennent pas cependant ce dernier nom. Il faut donc en conclure qu'il n'avait pas régné régulièrement et l'on ne peut guère placer son règne que du temps de Nabuchodonosor. Une tentative heureuse d'usurpation n'était guère possible néanmoins sous un monarque aussi fort et aussi puissant ; Bel-sum-iskun n'a donc pu sans doute être roi que pendant la démence de Nabuchodonosor [1]

Nériglissor devait être *rab-mag* [2] Il était ainsi à la tête de la caste des docteurs qui, comme héritiers de l'antique science des Chaldéens, portaient spécialement ce nom. Comme tout était héréditaire dans cette caste, son père avait donc dû en être aussi rab-mag, c'est-à-dire chef. Pendant la maladie du roi, il exerçait par là même de plein droit la régence [3]. Il prit alors le titre de roi ou bien son fils la lui attribua plus tard pour cette raison. Nabuchodonosor semble faire allusion à une sorte d'usurpation, pendant sa folie, quand il dit : « Ma raison me revint; la dignité de ma royauté, ma magnificence, ma splendeur me furent rendues; mes conseillers et mes grands me recherchèrent, je fus rétabli dans ma royauté [4] »

1. Cette observation ingénieuse a été faite par M. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 186-187, note.

2. Cf. Jer., XXXIX, 3. Voir plus loin, p. 454.

3. Bérose, Fragm. 14, nous apprend expressément que cette caste avait exercé la régence, à la mort de Nabopolassar, en attendant le retour de Nabuchodonosor qui faisait alors une expédition en Syrie.

4. Dan., IV, 33 ; F. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 204-208.

Le vieux roi touchait alors à la fin de son règne, mais les derniers jours en furent brillants comme les premiers. Il mourut à Babylone après un règne de 44 années, en 561 avant J.-C. Il devait avoir près de 80 ans [1]

1. G. Rawlinson, *The five great ancient monarchies,* 1873, t. III, p. 61.

# CHAPITRE VIII.

## LES SUCCESSEURS DE NABUCHODONOSOR.

Le livre de Daniel, à cause de sa forme épisodique, passe sous silence la mort de Nabuchodonosor et nous transporte brusquement de l'histoire de sa folie à la dernière nuit de Balthasar, qui fut aussi la dernière de l'indépendance de Babylone. Nous allons suppléer à cette lacune, en quelques mots, pour qu'il soit plus facile de comprendre la suite des événements. Les contemporains de Daniel les avaient tous présents à la mémoire ; il faut les faire revivre, autant qu'il est possible, pour les lecteurs de nos jours.

Nabuchodonosor eut pour successeur son fils Évil-Mérodach [1] Il ne régna que deux ans [2] L'un de ses pre-

1. Bérose, Fragment 14; Polyhistor, dans Eusèbe, *Chron., can.* I, 5; Abydène, *ibid.*, I, 10.

2. D'après le canon de Ptolémée et Bérose. Polyhistor lui donne 12 ans de règne, *loc. cit.*, et Josèphe, 18, *Ant. jud.*, X, XI, 2. Il régna en réalité 2 ans. Les tablettes de la collection Egibi, dont nous parlerons plus loin, contiennent des documents appartenant à toutes les années du règne de Nabuchodonosor jusqu'à la 43ᵉ, où un contrat est daté du premier mois de cette année, c'est-à-dire de Nisan. C'est le dernier qui porte le nom du grand monarque. Le suivant est du septième mois, Tisri, et porte le nom d'Avil-Marduk : c'est l'Évil-Mérodach du quatrième livre des Rois. II (IV) Reg., XXV, 27. « The reign of Evil-Merodach lasted until the fifth month (ab) of the second year, that-is, B. C. 560, when he was overthrown by Nergal-sar-uzur, or Neriglissar, the son of Bel-sum-ispun, whose first dated tablet

miers actes fut de remettre en liberté le malheureux roi de Jérusalem, Jéchonias, qui languissait en prison depuis trente-cinq ans [1] Il périt bientôt, victime du mécontentement des Babyloniens, qui lui reprochaient son intempérance et son mépris des lois [2]

Nériglissor lui succéda. Il avait épousé une fille de Nabuchodonosor et s'était mis à la tête de la conspiration formée contre son beau-frère. C'est vraisemblablement le personnage dont parle Jérémie, qui le qualifie de *rab-mag* [3] Quand Nabuchodonosor s'était retiré à Riblah

is in the eight month (Marchesvan) of this year. » Boscawen, *Babylonian dated Tablets, Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1878, t. VI, p. 26.

1. II (IV) Reg., XXV, 27-28; cf. Jer., LII, 31-32. L'auteur sacré nomme ce roi de Babylone, en nous apprenant que le 27e jour du 12e mois, c'est-à-dire, Adar, dans l'année où il commença à régner, il délivra de sa prison Jéchonias, roi de Juda. L'année de son avénement, que les Babyloniens appelaient : *Sanat ris sarrutu*, « l'année du commencement de la royauté, » est l'an 562. La date fournie par les monuments babyloniens est en parfait accord avec la Bible, qui fixe l'année de la délivrance de Jéchonias à la 37e année de sa captivité : elle avait commencé par conséquent en 598, la 6e année du règne de Nabuchodonosor, sept ans après la bataille de Carchémisch qui avait eu lieu en 605. Boscawen, *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VI, p. 26.

2. Bérose, Fragment 14.

3. Jer., XXXIX, 3, 13. Notre Vulgate, par sa ponctuation actuelle, semble faire de Nériglissor, le rab-mag, trois personnages distincts *Neregel, Sereser, Rebmag;* au ỳ. 13, nous lisons même : *Neregel et Sereser et Rebmag*, mais la conjonction *et* n'existe pas dans le texte hébreu, qui transcrit très exactement les consonnes du nom de Nériglissor, נרגל שראצר, *que le dieu Nergal protège le prince!* en le faisant suivre de son titre de רב־מג, exactement partagé en deux mots. La connaissance que nous avons maintenant des monuments assyriens ne permet pas de douter que Nériglissor, le rab-mag, ne soit un seul et unique personnage.

ou Reblatha [1], il avait chargé les principaux chefs de son armée de presser le siège de Jérusalem et Nériglissor était l'un des principaux [2]. Il prend sur ses briques le titre de rab-mag que lui donne la Bible [3] Il se donne aussi comme le fils de « Bel-sum-iskum, roi de Babylone » d'ailleurs inconnu.

Il régna trois ans et quelques mois, (559-556) vivant en paix avec ses visions, et occupé à la construction d'un grand palais, à l'ouest de Babylone, pour l'embellissement duquel il épuisa les ressources de l'art assyro-chaldéen [4].

Il eut pour successeur son fils Labosorracus. Ce dernier n'était encore qu un enfant [5]; on prétendit reconnaître en lui des inclinations mauvaises, on le déposa et le mit à mort. La couronne, qui était restée soixante-dix ans dans la maison de Nabopolassar, passa alors sur la tête de Nabonide, l'un des conjurés. Son père avait été rab-mag [6] Il n'était uni par aucun lien de parenté à la fa-

Le titre de *rab-mag* est l'assyrien *rabu emgu*. La signification précise de ce titre est inconnue, mais il ne veut certainement pas dire « chef des mages, » comme plusieurs l'ont cru. Gesenius, *Thesaurus*, p. 766; Calmet, *Commentaire sur Jérémie*, p. 426. Mage est un mot persan, non assyrien; on ne le trouve, en assyrien, que comme mot étranger, sous la forme *magusch*, après la conquête perse, pour désigner le mage Gaumatès ou le faux Smerdis, dans l'inscription de Béhistoun. Voir Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 209. Sir H. Rawlinson a supposé qu'*emgu* voulait dire « prêtre. » W Smith, *Dictionary of the Bible*, t. II, p. 987.

1. II (IV) Reg., XXV, 6, 20, 21; Jer., LII, 9, 10, 26, 27; XXXIX, 5-6.
2. Jer., XXXIX, 3, 13.
3. G. Rawlinson, *The five great ancient monarchies*, 1873, t. III, p. 62.
4. En voir la description dans Diodore de Sicile, II, 8, 7.
5. Παῖς ὤν, dit Bérose, Fragment 14.
6. *Western Asiatic Inscriptions*, t. I, pl. 68.

mille de Nabuchodonosor mais, après son avènement au trône, il épousa une fille de ce roi [1], soit la veuve de Labosorracus, soit une sœur de cette dernière, afin de réunir en sa personne tous les droits à la royauté et de s'assurer l'appui de tous les partis.

Des changements importants venaient alors d'avoir lieu dans le voisinage de la Chaldée. Cyrus, le futur libérateur des Juifs captifs à Babylone, était devenu roi des Perses et, en sa personne, la domination aryenne était passée des Mèdes au peuple dont il était le chef [2]. Le jeune monarque nourrissait des projets ambitieux et voulait conquérir l'Asie. La Lydie envoya des ambassadeurs à Nabonide, pour former une ligne offensive et défensive contre les ennemis qui menaçaient leur indépendance. Ces ambassadeurs furent bien reçus et l'alliance conclue. Nabonide s'empressa alors de fortifier sa capitale : son œuvre principale consista à endiguer l'Euphrate. Elle

1. Cf. Dan., v, 2, 11, 13, 18, 22. Telle a toujours été la pratique des usurpateurs en Orient. Hérodote, III, 68, 88; Josèphe, *Ant. jud.*, XIV. XII, 1. C'est sans doute à cause de ce mariage qu'il donna à un de ses fils le nom de Nabuchodonosor.

2. Il existe dans la plaine de Mourgab, où s'élevait autrefois Pasargade, la première capitale de la Perse, un groupe de piliers en ruine. Sur l'un d'entre eux est un bas-relief représentant un personnage que plusieurs croient être un Génie; les autres, Cyrus. Il est drapé dans une sorte de chasuble à franges; il est coiffé d'un casque, surmonté d'un ornement à forme étrange et de signification inconnue; un seul de ses bras est visible; il est levé dans l'attitude de l'invocation ou du commandement; quatre ailes, deux tournées en haut et deux en bas, sont fixées à ses épaules : c'est le symbole du pouvoir royal. Hérodote, I, 209. Au-dessus du bas-relief est écrit en perse, en médique et en babylonien : « Je suis Cyrus, roi, Achéménide. » Voir Planche LXXVI, d'après Flandin et Coste, *Voyage en Perse*, t. IV, pl. 198. On peut voir *ibid.*, et t. V, pl. 83, son tombeau, ou bien dans Kossowicz, *Inscriptiones palæopersicæ*, p. 5.



avait coulé jusque-là librement au milieu de la ville. Craignant qu'elle ne pût servir à une armée assiégeante pour pénétrer dans la place, il l'emprisonna dans des murs en briques, d'une grande hauteur, percés seulement, de distance en distance, de portes de bronze [1] Ces détails nous ont été transmis par Hérodote et par Bérose. Jusqu'ici l'histoire de Nabonide ne nous était connue que par les rares fragments de ces auteurs anciens. Depuis un an, nous possédons une inscription cunéiforme qui est très mutilée, mais qui nous fournit néanmoins les renseignements les plus précieux sur les années qui précédèrent et qui suivirent la prise de Babylone par Cyrus. C'est une tablette d'argile crue, de quatre pouces de hauteur sur trois et demi de largeur, portant, sur chacune de ses faces, deux colonnes d'écriture de vingt à vingt-huit lignes [2]

La première colonne est tellement délabrée qu'on peut y lire à peine quelques mots dont la signification est incertaine.

A partir de la seconde colonne, on lit ce qui suit :

1. Il rassembla [son armée?] et contre Cyrus, roi d'Ansan, marcha Is[tuvegu, Astyage] et...

2. Astyage, son armée se révolta contre lui ; elle [le] fit prisonnier, [et] à Cyrus [le livra].

1. Hérodote, I, 180, 186. Hérodote attribue ces travaux à la reine Nitocris, qui était sans doute la femme de Nabonide. Bérose dit avec plus d'exactitude qu'ils furent l'œuvre de Nabonide lui-même. Fragment 14.

2. G. Pinches, *On a cuneiform Inscription relating to the capture of Babylon by Cyrus and the Events which preceded and led to it*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1881, t. VII, p. 139. Cette tablette a été acquise par le British Museum, dans les derniers mois de 1879.

3. Cyrus, dans la terre d'Echatane, la cité royale, l'argent, l'or, les meubles, les biens [prit].

4. D'Echatane il les emporta et à Ansan il les prit, les meubles, les biens qu'[il avait pillés].

---

5. La septième année, le roi [Nabonide] était dans la ville de Téva [1]; le fils du roi, les officiers et son armée, à Accad.

6. [Le roi] à Babylone n'alla pas; Nébo à Babylone n'alla pas; Bel n'y alla pas; un sacrifice,

7. des victimes dans le Bit-Saggatu et le Bit-Zida, aux dieux de Babylone et de Borsippa, pour la paix

8. ils offrirent; un gouverneur (?) du jardin et du palais fut nommé.

---

9. Huitième année.

---

10. La neuvième année, le roi Nabonide était à Téva, le fils du roi, les officiers et les soldats étaient à Accad. Le roi, au mois de Nisan, à Babylone

11. n'alla pas; Nébo à Babylone n'alla pas; Bel n'y alla pas; un sacrifice pour le péché on offrit.

12. Des victimes dans le Bit-Saggatu et le Bit-Zida, aux dieux de Babylone et de Borsippa, pour la paix, furent offertes.

13. Au mois de Nisan, le cinquième jour, la mère du roi qui, dans une forteresse et un camp demeurait sur l'Euphrate, au delà de Sippara,

14. mourut; le fils du roi et ses soldats, pendant trois jours, firent le deuil et [la] pleurèrent. Au mois de Sivan, dans la terre d'Accad,

15. deuil pour la mère du roi il y eut. Au mois de Nisan, Cyrus, roi de Perse, rassembla son armée et

16. au-dessous d'Arbèles il traversa le Tigre et au mois d'Iyar, à la terre d'Is...

17. Son roi, l'argent qu'il ramassait, sa propre progéniture...

1. Ou Téma.

18.....

---

19. La dixième année, le roi était à Téva, le fils du roi, les officiers et les soldats étaient à Accad. Le roi, au mois [de Nisan, n'alla pas à Babylone];

20. Nébo à Babylone n'alla pas; Bel n'y alla pas; un sacrifice pour le péché on offrit; des victimes dans [le Bit-Saggatu et le Bit-Zida]

21. aux dieux de Babylone et de Borsippa, pour la paix furent offertes. Au mois de Sivan, le vingt-unième jour,

22. de la terre d'Élam dans la terre d'Accad... le préfet d'Érech....

---

23. La onzième année, le roi était à Téva; le fils du roi, les officiers et les soldats étaient à Accad.

24. Au mois d'Élul, le roi auprès de Bel n'alla pas, un sacrifice pour le péché on offrit; des victimes dans le Bit-Saggatu et le Bit-Zida

25. [aux dieux de] Babylone [et de Borsippa, pour la paix] on offrit.....

Ici la tablette est brisée. Les premières lignes de la première colonne du verso n'offrent aucun sens suivi, jusqu'à la seizième année. « Un long paragraphe est consacré aux événements de la dix-septième année; malheureusement le commencement en est fruste. Nous y voyons cependant que le roi descendit cette année-là au temple de Bit-tur-Kalama. Nous y apprenons également que le peuple « de la mer inférieure, » c'est-à-dire des bords de la Méditerranée, se révolta. C'est évidemment le commencement de la fin, et le roi commence à se souvenir des dieux qu'il avait négligés, car le texte enregistre ce fait « que le dieu Bel sortit, » c'est-à-dire que sa statue fut portée en procession, et qu'une fête, ainsi que des sacrifices pour la paix, furent célébrés. Zamalmal et les

dieux de Kis (Hymer), Deltis et le dieu de Kharsak-Kalama descendirent à Babylone, c'est-à-dire y furent portés [1] « Le texte continue ensuite :

10. A la fin du mois d'Élul, les dieux d'Accad,...

11. qui étaient au-dessus et au-dessous de Babylone descendirent. Les dieux de Borsippa, de Cutha

12. et de Sippara ne descendirent pas. Au mois de Tammouz, Cyrus, une bataille à Rutum [2], contre...

13. De la rivière de Nizallat au milieu de l'armée de la terre d'Accad... Les hommes d'Accad

14. se révoltèrent. Les soldats [de Cyrus], le quatorzième jour, Sippara, sans combat, prirent.

15. Nabonide s'enfuit. Le seizième jour, Ugbaru [3], gouverneur de la terre de Gutium [4] et l'armée de Cyrus, sans combat,

16. à Babylone descendirent. Ensuite, Nabonide, quand il [l']eut lié (?), à Babylone il [le] prit. A la fin du mois de Tammouz, les rebelles

17. de la terre de Gutium les portes du Bit-Saggatu fermèrent, [mais] pour sa défense, rien dans le Bit-saggatu ni dans les temples

18. n'était placé et une [seule] arme ne s'y trouvait pas. Au mois d'Araḫ samnu [5], le troisième jour, Cyrus à Babylone descendit.

19. Les routes devant lui étaient sombres [6] La paix dans la ville il établit. Cyrus la paix à Babylone

1. Pinches, *Transactions,* loc. cit. p. 143.

2. Rutum ou Rutuv était près de Pekod, à quelque distance au sud de Babylone. *Records of the past,* t. XI, p. 92-93.

3. C'est celui qu'Hérodote appelle Gobryas.

4. Sur Gutium, voir t. I, p. 428. Cf. F. Lenormant, *Essai de commentaire sur les fragments cosmogoniques de Bérose,* p. 27, et G. Rawlinson, *Journal of the royal asiatic Society,* janvier 1880.

5. Le huitième mois, octobre-novembre.

6. *Ḫarinie ina pansu adari.*

20. totalement promit. Ugbaru, son gouverneur [et] des gouverneurs [inférieurs] dans Babylone il établit,

21. et du mois de Kislev au mois d'Adar, les dieux de la terre d'Accad que Nabonide à Babylone avait envoyés,

22. dans leurs sanctuaires on les rapporta. Au huitième mois, [il y eut] une éclipse (?) le onzième jour. Ugbaru à...

23. et le roi mourut. Du vingt-septième jour du mois d'Adar au troisième jour du mois de Nisan, deuil dans Accad [il y eut].

24. Tout le peuple [par la mort] de son chef [fut] libre. Le quatrième jour, Cambyse, fils de Cyrus, dans le temple du sceptre du monde une fête institua (?) [1].

Le reste de l'inscription est mutilé et n'offre plus aucun sens suivi.

Nous voyons par ce qui précède que la neuvième année du règne de Nabonide, Cyrus avait passé le Tigre au-dessous d'Arbèles [2] et vaincu un roi chaldéen. Ce ne fut que la dix-septième année de Nabonide, comme nous l'apprenait Hérodote, que Cyrus attaqua la Babylonie. La révolte du pays d'Accad favorisa ces projets de conquête. Il put s'emparer ainsi sans combat de la ville de Sippara, la Sépharvaïm de la Bible, où il semble que Nabonide se trouvait alors. Le roi de Babylone s'enfuit, mais il fut fait prisonnier deux jours après, le 16 Thammouz, par Ugbaru, gouverneur du pays de Gutium. L'armée à la tête de laquelle était le fils de Nabonide et qui gardait le pays d'Accad fut battue, Cyrus prit alors le chemin de la capitale et s'en empara sans combat.

L'inscription ne nous donne aucun détail sur la manière dont il entra dans Babylone. Les documents cunéiformes, sont, en général, très sobres de détails; dans

1. G. Pinches, *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1880, p. 156-168.

2. Sur Arbèles, voir t. I.

la circonstance présente, la tablette, rédigée pour les habitants du pays, devait naturellement l'être plus encore qu'à l'ordinaire. Le désir de plaire aux Babyloniens y est manifeste; il ne fallait donc pas insister sur leur défaite; il ne fallait point rappeler leur incurie à garder leur capitale. Malgré la découverte de cette inscription, il nous faut donc encore recourir aux historiens anciens pour savoir comment eut lieu la grande catastrophe et comment finit l'empire chaldéen, dont le premier songe de Nabuchodonosor avait annoncé la ruine.

# CHAPITRE IX.

## BALTASAR.

Le livre de Daniel nous apprend que c'était Baltasar, et non Nabonide, qui commandait à Babylone lorsque Cyrus s'en empara [1] Il donne à Baltasar le titre de roi, il l'appelle fils de Nabuchodonosor, mais il ne nous fournit ni sur son origine ni sur sa royauté aucun autre renseignement. Le document qu'on vient de lire nous fait connaître que le fils de Nabonide était à la tête de l'armée chaldéenne, mais il ne le nomme point par son nom. Aucun historien profane ne parle de Baltasar. Ce personnage est donc enveloppé jusqu'ici d'ombres épaisses. Cependant il occupe une place importante dans les récits du dernier des grands prophètes; il importe donc de recueillir tout ce qui peut jeter sur lui quelque lumière et éclaircir ainsi le texte sacré, tout en réfutant les objections auxquelles son rôle a donné lieu [2].

1. Le nom de Baltasar, *Bel-sar-uṣur*, « Bel protège le roi, » se rencontre aussi dans l'histoire d'Assyrie, où il désigne un gouverneur de la ville de Kisesim. « He revolted against Sargon II, by whom he was captured and led into slavery, and the name of his city changed to Karmas-Masu. » Cooper, *An archaic Dictionary*, p. 131.

2. L'histoire de Baltasar a souvent servi de prétexte pour attaquer le livre de Daniel. « Jusqu'à présent on n'avait sur ces événements décisifs d'autres données que la légende de Baltasar et le récit presque aussi légendaire d'Hérodote, dit M. J. Halévy On sait que le livre de Daniel figure dans le canon biblique, non parmi les prophètes, mais dans les hagiographes, lesquels sont d'une moindre autorité... Nabonide... est le dernier

Quoique nous ne possédions encore sur Baltasar aucun renseignement détaillé, nous avons le droit d'affirmer que ce que nous raconte le prophète, concorde très bien avec les monuments et les faits.

Nabonide, comme nous l'avons vu, était un usurpateur. Son fils, issu d'une fille de Nabuchodonosor, avait à la couronne des droits qu'il n'avait pas lui-même. Ce fut sans doute la raison principale pour laquelle il l'associa de bonne heure à son pouvoir, de la même manière et pour les mêmes motifs que l'avait fait autrefois Séti I[er], pour son fils Ramsès II [1] Ce fils s'appelait Baltasar ou Bel-sar-usur, « que le Dieu Bel protège le roi! » Nous pouvons tirer la preuve de cette association du langage qu'il tient à Daniel. Voulant lui conférer les honneurs les plus grands qu'il soit en son pouvoir de donner à un homme, il lui dit qu'il le fera « le troisième » de son royaume [2]; il n'est donc lui-même que le second dans l'empire; il n'est pas encore seul roi, mais seulement associé à son père.

roi de Babylone et le règne de Baltasar, aboutissant aux mots fatidiques : *Mané, Técel, Pharès,* doit être définitivement rayé de l'histoire, à moins d'admettre que Baltasar et Nabonide ne font qu'un. Le fils de Nabonide, connu dans les inscriptions de ce roi sous le nom de *Belsarouçour*, qui ressemble singulièrement à la forme hébraïque *Belsaçar* (*Baltasar*), n a pas régné. » J. Halévy, *Cyrus et le retour de l'exil, Revue des études juives,* n° 1, juillet 1880, p. 9, 14. — Nous allons voir ce qu'il faut penser de ces objections.

1. Voir t. II, p. 222.

2. Dan., v, 16. L'association de Baltasar au trône par son père est généralement admise, F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne des peuples de l'Orient,* t. II, p 27 ; G. Rawlinson, *The five great ancient monarchies,* t. III, p. 10 ; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient,* p. 519 ; J. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes,* p. 168.

Une autre preuve, celle-ci épigraphique, nous est fournie par les cylindres de Nabonide, trouvés à Mughéir [1] Ils nous apprennent un fait de la plus haute importance : c'est que son fils aîné s'appelait Baltasar.

COLONNE I.

1. Nabonide, roi de Babylone,
2. restaurateur de Bit-Saggatu
3. et de Bit-Zida,
4. adorateur des grands dieux, moi.
5. L'édifice du roi Ram-sidi,
6. appelé la tour du temple du grand arbre,
7. qui est dans la ville d'Ur,
8. que Ligbagas, un roi qui vivait dans les jours reculés,
9. avait commencé mais n'avait pas achevé,
10. mais Ilgi, son fils,
11. en avait terminé le toit :
12. dans les inscriptions de Ligbagas
13. et d'Ilgi, son fils, j'ai lu
14. que cette tour,
15. Ligbagas avait commencé de [la] bâtir
16. mais il ne l'avait pas achevée,
17. et Ilgi son toit
18. avait terminé.
19. En mes jours, cette tour
20. avait disparu complétement.
21. Sur l'ancien *timin*
22. que Ligbagas et Ilgi,
23. son fils avaient fait,
24. de cette tour,
25. semblable à l'ancienne,

1. Ces cylindres, en terre cuite et au nombre de quatre, ont été trouvés aux quatre angles du temple de la Lune à Mughéir, l'ancienne Ur. Ils sont conservés aujourd'hui au British Museum.

26. en bitume et en brique
27. une restauration j'ai faite.
28. Au dieu Sin (la Lune), chef des dieux du ciel et de la terre,
29. roi des dieux au-dessus des dieux
30. qui habitent dans le ciel grand, Seigneur de ce temple du grand arbre,
31. dans la ville d'Ur, mon Seigneur,

COLONNE II.

1. depuis son fondement,
2. je l'ai élevé de nouveau.
3. O Sin (Lune), chef des dieux,
4. roi des dieux du ciel et de la terre,
5. et des dieux au-dessus des dieux
6. qui habitent dans le ciel grand :
7. dans ce temple,
8. quand joyeusement tu entres [1],
9. dans les bâtiments sacrés de Bit-Saggatu
10. et de Bit-Zida, et dans le temple du grand arbre,
11. qui sont les demeures de ta grande divinité,
12. puissent tes lèvres proclamer leur stabilité !
13. La crainte de ta grande divinité
14. dans les cœurs de leurs habitants
15. fixe solidement ! qu'ils ne commettent aucune transgression
16. contre ta grande divinité !
17. Que, comme le ciel, leurs fondements
18. puissent être fermes !
19. Moi-même, Nabonide, roi de Babylone,
20. dans la crainte de ta grande divinité
21. conserve-moi !
22. Ma vie, pendant de longs jours,

1. Quand l'image qui le représente entre dans le temple nouvellement bâti, au moment où l'on en fait la dédicace.

23. prolonge abondamment!
24. et [celle] de Bel-sar-ussur [Baltasar]
25. mon fils premier-né,
26. issu de moi;
27. la crainte de ta grande divinité,
28. fixe fermement dans son cœur,
29. afin qu'il ne puisse jamais tomber
30. dans le péché,
31. et que sa gloire puisse durer [1]!

Ainsi, nous savons par Nabonide que son fils aîné s'appelait Baltasar; par Xénophon, que Nabonide n'était pas rentré à Babylone après sa défaite mais s'était réfugié à Borsippa; par Daniel, que Baltasar commandait alors à Babylone, comme étant le second personnage du royaume. Peut-on désirer un accord plus complet entre des témoignages provenant de sources si différentes? Quoi de plus naturel que le commandement du fils aîné du roi, dans la capitale, pendant l'absence du roi?

Enfin l'inscription babylonienne, rapportée plus haut, confirme indirectement le récit du prophète puisqu'elle dit, à plusieurs reprises [2], que le fils du roi Nabonide commandait les troupes babyloniennes. L'inscription du cylindre de Cyrus, dont nous parlerons plus tard, nous le montre aussi, « sinon comme un roi, du moins comme un vice-roi. Il est à la tête des armées, entouré de tous les grands, dans les forteresses du pays d'Accad, tandis que son père, durant plusieurs années, se retire volontairement du gouvernement. Baltasar est entouré de l'affection de tout le peuple, tandis que son père Nabonide indispose les dieux par son impiété persistante. Enfin,

1. *Western Asiatic inscriptions*, t. I, pl. 68; Fox Talbot, *Records of the past*, t. V, p. 145-148; Ménant, *Babylone et la Chaldée*, p. 258.
2. Voir plus haut, p. 458.

une révolte éclate contre Nabonide, et on peut croire que Baltasar, à la tête de l'armée et des grands, dut prendre en main la royauté. Il devint, au moins pendant quelques semaines, roi de fait, après que, le 16 du mois de Tammuz, Nabonide eut été fait prisonnier par [Ugbaru] [1] »

Si tout ce qui vient d'être dit n'établit pas absolument que Baltasar avait la dignité royale, il en résulte du moins qu'il est très probable que son père l'avait associé au trône, comme nous l'avons remarqué plus haut. Daniel aurait pu d'ailleurs lui donner le titre de roi, simplement parce qu'il en remplissait les fonctions, de même qu'il appelle Nabuchodonosor roi avant la mort de son père [2] Du reste, nous avons peut-être la preuve de la royauté proprement dite de Baltasar dans des documents cunéiformes qu'il nous reste encore à faire connaître.

Dans les premiers mois de 1876, on apprit en Angleterre que les indigènes avaient découvert près de Babylone une quantité considérable de tablettes cunéiformes. Pendant la saison des pluies, un des monticules de ruines de Hillah avait été raviné par les eaux et cet accident avait mis à jour plusieurs grands vases de terre, ensevelis jusque-là dans les décombres. Ces vases avaient la forme des cruches antiques du pays; leur orifice était couvert d'une tuile et cimenté avec du bitume. Quand on les ouvrit, on les trouva remplis de documents babyloniens, contenant des contrats de toute espèce, au nombre de trois ou quatre mille. Ils furent vendus à un marchand de Bagdad. M. Georges Smith, sur l'ordre du Musée britannique, lui en acheta la plus grande partie et les en-

1. E. Babelon, *Les inscriptions cunéiformes relatives à la prise de Babylone par Cyrus*, *Annales de philosophie chrétienne*, janvier 1881, p. 307.

2. Dan., I, 1.

voya à Londres où ils arrivèrent au mois de novembre 1876.

Les deux mille cinq cents contrats environ, qui composent la nouvelle collection anglaise, sont des documents d'intérêt privé, où figurent successivement différents membres de la famille Égibi, pendant l'espace de deux siècles environ. Les plus anciens paraissent être du temps de Sennachérib, roi d'Assyrie, l'ennemi d'Ézéchias; les plus récents sont datés du règne de Darius, fils d'Hystaspe. Un grand nombre d'entre eux sont donc contemporains d'Ézéchiel et de Daniel; ils ont été écrits pendant que les Juifs étaient captifs à Babylone. Outre les renseignements précieux qu'ils peuvent fournir sur l'état social et commercial de l'empire chaldéen, ils éclairent d'une vive lumière la chronologie de cette époque. Tous sont datés, et depuis le commencement du règne de Nabuchodonosor jusqu'à la fin du règne de Darius fils d'Hystaspe, il n'y a que quatre années pour lesquelles nous ne possédions point de tablettes; sur ces quatre années, deux avaient été troublées par de grandes révolutions [1]

Jusqu'à la découverte des inscriptions cunéiformes, nous n'avons guère d'autres ressources, pour fixer la chronologie de l'empire de Babylone, que le canon de Ptolémée, astronome grec qui vivait vers le milieu du second siècle de notre ère. Les annales assyriennes ont complété sur plusieurs points nos connaissances et les contrats de la famille Égibi nous permettent maintenant de contrôler le canon grec et d'en établir l'exactitude générale. Ces contrats établissent aussi que certains noms royaux ne figurent pas dans ce canon : les princes qui ont régné moins d'un

1. Boscawen, *Babylonian dated Tablets and the Canon of Ptolemy*, *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1878, p. 4-6.

an n'y ont aucune place; deux autres, Lakkabbasidukur, — si c'est ainsi qu'il faut lire son nom, — et Marduksar-usur, n'y sont pas non plus mentionnés. Ces deux derniers noms royaux nous sont connus par les tablettes découvertes à Babylone, en 1876, le premier par un document daté de l'année de son avénement au trône, le second par un document de Babylone, le 23 du mois de kislev, la troisième année de son règne [1]

Le nom de Marduk-sar-usur ne diffère de celui de Baltasar, Bel-sar-usur, que par le premier élément, exprimant le nom divin, Marduk au lieu de Bel. M. Boscawen fait au sujet de ce nom royal les réflexions suivantes : « Dans l'inscription du cylindre, Nériglissor prie son dieu de protéger son fils aîné, Bel-sar-uṣur ou Baltasar. Dans les tablettes de la collection Égibi, il y en a un qui porte la date de la troisième année [2] d'un roi appelé Marduk-sar-uṣur. C'est la vente d'un champ de blé par une personne appelée Ahi-ittapsi, fils de Nabu-malik, à Idina-Marduk, fils de Basa, fils de Nursin, associé de la maison Égibi. Les témoins sont :

1. Nabu-iskum, fils de
2. Mudu, fils de Damga;
3. Idina-Nabu, fils de Nabu-mu-sitic-atsu,
4. fils de Nu-ḥa-su, le scribe;
5. Ina-bit-saggal-zikir, fils de
6. Dayan-Marduk, fils de Musézib.

» Nous voyons par les tables des membres de la fa-

1. Boscawen, *Babylonian dated Tablets*, *Transactions*, 1878, p. 11 et 78.
2. Cf. Dan., VIII, 1.

mille Égibi que le principal personnage, Idina-Marduk, paraît pour la première fois la trente-troisième année du règne de Nabuchodonosor II, en 752 avant J.-C., et qu'il vit jusqu'à la troisième année de Cambyse, en 527; ce qui nous fixe les limites entre lesquelles il nous faut chercher le règne de ce prince. La huitième année de Nabuchodonosor II, en 596, une personne appelée Musézib est témoin dans quelques contrats. La présente tablette est datée du temps de son petit-fils. Si nous calculons donc d'après la moyenne fournie par les tablettes pour la durée de direction de chacun des chefs de la famille, c'est-à-dire trente ans, nous pouvons compter au moins deux générations, ce qui nous porte à l'an 536 avant J.-C., comme l'année d'Ina-bit-sagal-zikir, petit-fils de Musézib. Quelques-uns des autres témoins se trouvent d'ailleurs dans les contrats des dernières années de Nabonide.

« S'il en est ainsi, devons-nous identifier Marduk-sar-uṣur avec Bel-sar-uṣur ou Baltasar? Je le croirais volontiers. Le premier argument contre cette identification est tiré de la différence des noms, mais il semble avoir peu de force, si nous nous rappelons combien de rois d'Assyrie portaient un double nom, dans lequel le nom du dieu était changé, comme Sin-aḫi-iriba et Assur-bani-pal et Sin-bani-pal. Dans la famille Égibi, nous avons également Bel-pahir, Nabu-pahir et Nabu-zir-ukin comme noms du père de Sula. Si nous considérons l'intime relation qui existe entre le Bel babylonien et le dieu Marduk, cette ressemblance entre les noms devient encore plus frappante. L'étroite liaison qui existe entre l'histoire de Bel et du dragon dans les tablettes de la création et l'histoire de Bel et du dragon [dans le dernier chapitre de Daniel] est facile à saisir; enfin le grand temple de Marduk à Ba-

bylone était certainement le même que le grand temple de Bel[1] »

Quoi qu'il en soit, du reste, de l'identification de Marduk-sar-uṣur et de Bel-sar-uṣur, l'existence de ce dernier, fils de Nabonide, est désormais incontestable.

Baltasar était encore jeune et inexpérimenté[2], lorsque Cyrus porta la guerre en Babylonie. Il était dirigé et soutenu par les conseils de sa mère[3], et la place était si bien défendue que, d'après Hérodote[4], Cyrus désespéra de la prendre de vive force. Il recourut donc à un stratagème extraordinaire. Il remonta le cours de l'Euphrate jusqu'à une certaine distance, laissant seulement derrière lui un corps d'observation[5] Il fit alors creuser des

1. Chad Boscawen, *Babylonian dated Tablets, Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1878, t. VI, p. 25-26.

2. Baltasar avait dû être associé au trône la quinzième année du règne de son père, en 540, puisque la prise de Babylone par Cyrus eut lieu la dix-huitième année de Nabonide et que Daniel, VIII, 1, mentionne la troisième année de Baltasar. Baltasar étant petit-fils de Nabuchodonosor et Nabonide n'ayant épousé probablement la fille de Nabuchodonosor, d'après ce que nous avons dit ci-dessus, p. 456, qu'après son avénement au trône, Baltasar n aurait pu avoir que quatorze ans, quand il fut associé au trône. G. Rawlinson, *The five great ancient monarchies*, 1873, t. III, p. 70. On peut admettre, il est vrai, que Nabonide avait épousé une fille de Nabuchodonosor avant qu'il montât sur le trône, mais la jeunesse de Baltasar s'accorde très bien avec les événements racontés par Daniel.

3. La « reine » dont il est question dans Daniel, V, 10, laquelle vient donner des conseils à Baltasar et parle comme la fille de Nabuchodonosor, peut être très justement regardée comme la reine-mère, d'autant plus qu'il est dit, V. 2, que ses femmes étaient déjà auparavant dans la salle du festin. Cf. Pusey, *Lectures on Daniel*, p. 449.

4. Hérodote, I, 190.

5. Hérodote, I, 191

canaux à ses soldats pour détourner les eaux du fleuve [1], dans l'espoir de le rendre ainsi guéable dans l'intérieur de la capitale. Quand tout fut prêt, il fixa pour l'exécution de son plan, un jour de fête [2], pendant lequel il savait que toute la ville assiégée se livrait à de folles réjouissances. La nuit venue [3], au moment où la population tout entière buvait, faisait bonne chère, dansait, était dans la joie et dans l'ivresse [4], le roi perse détournait les eaux de l'Euphrate et disposait ses soldats à entrer dans la ville par le lit du fleuve desséché.

Dans leur ardeur, je leur préparerai leurs festins,
Et je les enivrerai, afin qu'ils s'abandonnent à la joie.
Ils s'endormiront d'un sommeil éternel ;
Ils ne s'éveilleront plus, dit Jéhovah.
Je les conduirai comme des agneaux à la boucherie,
Comme des brebis et des boucs [5].

L'oracle de Jérémie allait s'accomplir et Daniel allait annoncer à Baltasar que la ruine de l'empire de Nabuchodonosor était proche.

C'est à l'occasion de la fête dont nous venons de par-

1. Hérodote, I, 191, dit qu'il creusa un canal pour conduire les eaux au réservoir de Nitocris qu'il trouva vide ; Xénophon, *Cyrop.*, VI, v, 10, qu'il en creusa deux en amont de Babylone, lesquels allaient rejoindre le lit de l'Euphrate en aval de cette ville.

2. Xénophon, *Cyrop.*, VII, v, 15. Hérodote remarque aussi que c'était un jour de fête, I, 191, mais il ne pense pas que Cyrus l'eût choisi à dessein.

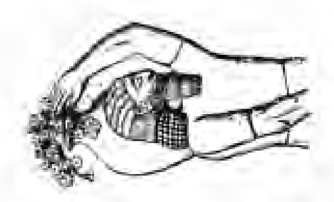
3. Xénophon remarque soigneusement que Cyrus attendit *la nuit* pour faire pénétrer ses soldats dans la ville, *Cyrop.*, VII, v, 15-33. Daniel dit aussi, v, 30, « dans cette *nuit*, Balthasar fut tué ».

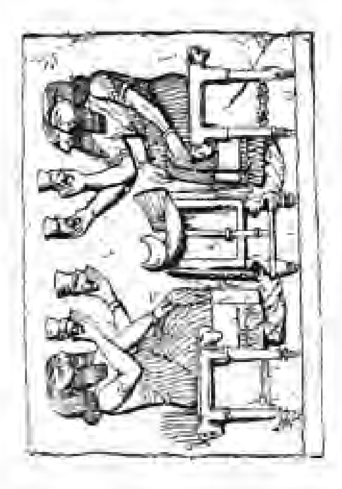
4. Χορεύειν τὸν χρόνον τοῦτον καὶ ἐν εὐπαθείῃσι εἶναι. Hérodote, I, 191.

5. Jér., LI, 39-40.

ler qu'eut lieu le festin de Baltasar. Avec la présomption du jeune âge, ce prince, pour marquer son mépris de l'armée assiégeante, voulut célébrer la fête avec plus de pompe et d'éclat que de coutume. Il donna un grand banquet auquel il invita mille des principaux personnages de la ville [1] Il nous faut décrire ce banquet qui éclaire d'une lumière si tragique la dernière nuit de la grande Babylone.

1. Dan., v, 1.





# CHAPITRE X.

## LE FESTIN DE BALTASAR.

Les monuments figurés de la Chaldée ne nous font pas connaître ce qu'étaient les fêtes et les banquets de ses habitants, mais les bas-reliefs de l'Assyrie nous permettent de suppléer à cette lacune. Ces derniers nous fournissent en effet des renseignements précieux, et comme les habitudes et les mœurs des deux pays étaient très ressemblantes, nous pouvons juger du premier par le second.

Les convives sont représentés sur un monument de Khorsabad au nombre d'une cinquantaine [1] Ils ne sont pas placés à une table commune, mais divisés par groupes de quatre [2], assis deux par deux sur des sièges élevés et se faisant face, ayant une table particulière et un serviteur particulier Ils sont chaussés de sandales et portent aux bras des bracelets. Chacun tient dans sa main droite, à la hauteur de la tête, une coupe de forme élégante, terminée en bas par une tête de lion et s'évasant en haut d'une manière gracieuse. La table est richement

1. On en distinguait encore quarante, lorsque M. Botta découvrit ce bas-relief. Plusieurs parties étaient dégradées, mais sur le mur où était figuré le banquet, il y avait encore place pour une vingtaine de convives. Botta, *Monument de Ninive*, t. I, représenté en petit, pl. 52, en grand, mais fruste, pl. 58, 60, 61, 63 moins fruste, 64, 65, 66.

2. Voir Planche LXXVII, d'après Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. III, pl. 57; G. Rawlinson, *Ancient Monarchies*; Botta, *Monument de Ninive*.

ornée. Elle est couverte d'une sorte de nappe ou de tapis pendant sur les côtés. Au-dessus est placé une sorte de croissant et un autre objet inconnu.

Un autre monument figuré, le seul découvert jusqu'ici sur lequel on voit représentée une reine, nous fait assister à un repas royal. Il a été trouvé dans le palais d'Assurbanipal, à Koyundjik, et est maintenant conservé au Musée britannique, à Londres. La table est à peu près la même que dans la scène précédente [1] Le monarque et son épouse tiennent aussi chacun à la main une coupe peu profonde, mais tandis que la seconde est assise sur un siège, comme les convives de Khorsabad, ayant seulement de plus un tabouret sous les pieds, le premier est couché sur un lit, appuyé sur le coude gauche, à la manière des Romains [2]. Deux eunuques, avec des éventails ou des chasse-mouches, sont placés derrière le roi et derrière la reine. Un peu plus loin, un musicien joue de la harpe. La table, au-dessus de laquelle une vigne s'étend en berceau, est dressée, non dans l'intérieur du palais, mais dans le jardin; tout autour sont des arbres, sur lesquels voltigent des oiseaux.

Dans le grand banquet représenté à Khorsabad, on joue aussi de la musique. Trois artistes y sont figurés : d'eux d'entre eux ont une lyre; l'instrument du troisième n'est plus reconnaissable [3].

« On mange peu [de viande] dans les pays chauds, où on les croit malsaines », dit Niebuhr [4]; on en mangeait

1. Voir Planche LXXVII, p. 475.

2. Horace, Odes, I, XXVIII, 8; Satires, I, IV, 39.

3. Voir Botta, *Monument de Ninive*, pl. 67.

4. Niebuhr, *Voyage en Arabie*, 1769, t. I, p. 75. — « The common Bedouin can rarely get meat. His food consists almost exclusively of wheaten bread with truffles, which are found in great abun-

peu autrefois comme aujourd'hui, mais surtout à cause de la difficulté de s'en procurer. Quand les soldats de Sennachérib ou de Nabuchodonosor pouvaient en manger aux dépens de leurs ennemis, ils ne s'en privaient point; nous les voyons, après leurs victoires, sur les bas-reliefs de Koyundjik, égorgeant les moutons et les bœufs, les dépeçant en morceaux [1]; et les faisant rôtir sur les cendres chaudes d'un feu de bois [2].

Nous voyons aussi, dans un camp retranché, préparer le repas royal. Deux bouchers tiennent couché sur le dos, sur une table élevée, un animal dont la tête est pendante. Pendant que l'un le tient ferme dans cette position, un autre le saigne, et le sang coule dans un vase disposé au-dessous [3] Il est mis ensuite dans un grand vase ou chaudron, sous lequel un cuisinier entretient le feu. Un autre cuisinier fait cuire également de la viande dans une poêle [4].

Un bas-relief de Koyundjik nous montre, parmi les nombreux esclaves qui apportent dans le palais royal les préparatifs d'un grand festin, plusieurs d'entre eux chargés de vases de fleurs. Elles n'étaient probablement pas placées sur la table, mais disposées sur des consoles, en divers endroits de la salle du banquet.

D'après tout ce que nous venons de voir, il y a lieu de

dance during the spring, a few wild herbs, such as asparagus, onions, and garlic, fresh butter, curds and sour milk. » Layard, *Nineveh and Babylon*, ch. XIII, p. 289.

1. Layard, *Monuments of Nineveh*, 1re série, pl. 75-76; 2e série, pl. 36.

2. Layard, *Monuments of Nineveh*, 2e série, pl. 35-36.

3. Layard, *Monuments of Nineveh*, 2e série, pl. 36.

4. Sur les autres mets mangés par les Assyro-Chaldéens, voir Layard, *Monuments of Nineveh*, 2e série, pl. 8-9; *Nineveh and Babylon*, p. 338; Pline, H. N., XII, 3.

croire que les Chaldéens et les Assyriens aimaient beaucoup le vin [1] La vigne était cultivée sur une large échelle à Ninive et dans tout le pays [2]. A Babylone, comme à Ninive et en Perse, les grands repas étaient communs [3], et les sculptures nous représentent toujours les convives, non pas mangeant mais buvant. Les serviteurs plongent les coupes dans un grand vase posé à terre, et de grande dimension [4] et après les avoir remplies, ils les portent aux invités qui boivent abondamment.

Daniel, en racontant le festin de Baltasar, ne nous parle que du vin qu'on y boit [5] Le roi et ses convives étaient déjà en état d'ivresse et ils buvaient encore. C'est au milieu de ces excès que le fils de Nabonide fit apporter les vases sacrés du temple de Jérusalem et qu'il glorifia ses propres dieux au milieu de cette profanation sacrilège.

Le châtiment ne se fit pas attendre. « A la même heure apparurent des doigts d'homme et ils écrivirent, vis-à-vis des candélabres, sur la peinture du mur du palais royal, et le roi vit la main qui écrivait. Alors le visage du roi changea [de couleur], et ses pensées se troublèrent et les ligaments de ses reins se relâchèrent et ses genoux s'entrechoquèrent. Et le roi cria avec force de faire venir les

1. Cf. Nahum, I, 10.

2. Layard, *Monuments of Nineveh*, 2e série, Pl. 14, 15 et 17, cf. 1re série, pl. 81; G. Rawlinson, *Ancient Monarchies*, 3e éd., p. 349, 353, 567. Cf. II (IV) Reg., XVIII, 32.

3. Botta, *Monument de Ninive*, pl. 51-67; 107-114; Diodore de Sicile, II, 20. — Pour la Perse, Esther, I, 3; Hérod., IX, 110. — On peut voir la description d'un grand festin chez les Mèdes dans G. Rawlinson, *The five great ancient monarchies*, 3e édit., t. III, p. 214-215.

4. Voir Botta, *Monument de Ninive*, t. II, pl. 76, et t. V, p. 130.

5. Dan., V, 1, 2, 5.

docteurs, les Chaldéens et les devins. [Et] le roi parla et dit aux sages de Babylone : « Celui qui lira cette écriture et m'en expliquera le sens, sera revêtu de pourpre, et [il aura] un collier d'or au cou et il sera le troisième dans le royaume [1] »

Il y avait à la cour des rois assyriens et chaldéens des interprètes, comme nous le voyons dans le curieux fragment suivant d'Assurbanipal :

1. A la frontière de nos terres les hommes de nos terres...
2. « Qui es-tu, frère ? dirent-ils.
3. » De quel pays ? » Le messager
4. ne prit pas sa route vers le milieu de [mes terres,]
5. vers Ninive, la ville de ma domination...
6. ... Ils le conduisirent en ma présence.
7. Les langues du soleil levant et du soleil couchant,
8. qu'Assur a confiées à [mes mains],
9. Un maître de sa langue il n'y avait pas, sa langue...
10. On ne put pas comprendre [2]...

Les interprètes ordinaires du roi de Babylone ne purent pas non plus comprendre les mots mystérieux tracés sur la muraille du palais royal ; aucun d'eux ne put les lire. Dieu en réservait l'intelligence à son prophète. Sur le conseil de la reine-mère, qui était accourue à la nouvelle du prodige, Daniel fut appelé et il lut :

MENÊ' MENÊ' ṬEQÊL UFARSIN [3]

1. Dan., v, 5-7. On peut remarquer non seulement cette expression de troisième, qui a été déjà signalée, p. 464, mais aussi le mot *le royaume* et non *mon royaume*.

2. Cylindre E ; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 76-77.

3. Dan., v, 25. La Vulgate lit : Mané, Thécel, Pharès, en ponctuant autrement que le texte massorétique et en omettant la répétition de *Mené*.

« Voici, continua-t-il, l'interprétation de ces paroles : *Menê'* : Dieu a supputé (*menâh*) ta royauté et il y met fin ; — Ṭeqêl : tu as été pesé (*ṭeqîlṭa*) dans la balance et tu as été trouvé [trop] léger ; — *Perês* : ton royaume a été partagé (*perîsaṭ*) et il a été donné aux Mèdes et aux Perses [1] »

La brièveté de la conclusion du récit achève de donner à cette scène la couleur la plus tragique. « Alors Baltasar commanda et on revêtit Daniel de pourpre et on lui [mit] un collier d'or au cou et on publia [2] qu'il serait le troisième dans le royaume. Dans cette même nuit, Baltasar, roi de Chaldée, fut tué [3] »

Pendant que Daniel expliquait à Baltasar les mots terribles écrits sur la muraille, l'exécution des menaces qu'ils contenaient était déjà en effet en plein accomplissement. Profitant du désordre amené dans Babylone par la fête, les soldats de Cyrus y pénétraient silencieusement, par les deux extrémités, en suivant le lit de l'Euphrate mis à sec. Les habitants avaient oublié les Perses ; ils ne songeaient qu'à leurs orgies. Surpris au milieu des ténèbres, rendus incapables de résister par leur état d'ivresse, ils tombèrent, non comme des soldats, mais comme des femmes, sous les coups des vainqueurs[4].

Ainsi furent accomplies les prophéties d'Isaïe et de Jérémie contre la grande Babylone. « Ses princes et ses

1. Dan., v, 26-28.

2. « The eighteenth day [du 3e mois, dans le calendrier babylonien], is called *Ka-ar-zu, the proclamation day*, and affords an explanation of the passage in Daniel, v, 29, where the name כרז occurs. » Boscawen, *The Babylonian Calendar*, *Academy*, 17 novembre 1877, p. 472.

3. Dan., v, 29-30.

4. Xénophon, *Cyrop.*, VII, v, 26-31 ; Jer., L, 30 ; LI, 4.

sages, ses chefs et ses commandants, ses hommes puissants s'endormirent de l'éternel sommeil [1] » L'inscription cunéiforme que nous avons rapportée plus haut jette un voile sur la prise de la capitale, mais il faudrait ignorer ce qu'était la guerre à cette époque pour supposer que l'armée des Mèdes et des Perses pût entrer dans la capitale sans s'y livrer à des scènes de désordre, de meurtre et de pillage [2].

1. Cf. Xénophon, *Cyrop.*, VII, v, 27-30 ; Jer., LI 40, 31 ; L, 43.
2. Jer., L, 32 ; LI, 30, 50, 58, etc.

---

## CHAPITRE XI.

### DANIEL DANS LA FOSSE AUX LIONS.

Le livre de Daniel, après avoir raconté la mort de Baltasar, nous transporte brusquement sous le règne de Darius le Mède : « Et Darius le Mède, lisons-nous, prit possession du royaume à l'âge d'environ soixante-deux ans [1] » Ce personnage est enveloppé d'un obscurité plus grande encore que Baltasar. Il n'est mentionné par aucun auteur ancien ; on a fait à son sujet toute sorte de conjectures. Les données manquent encore aujourd'hui pour résoudre ce problème historique, mais de ce que nous ignorons l'histoire de Darius le Mède, il ne s'ensuit nullement qu'il n'a pas existé.

Il est possible d'ailleurs que son nom ne nous ait pas été exactement conservé par les copistes. Par une tendance naturelle, quand on entend prononcer un nom propre inconnu ou qu'on le rencontre mal écrit dans un manuscrit, on est porté à le rapprocher d'un nom avec lequel on est familier. Il a donc pu arriver qu'en transcrivant le livre de Daniel on substituât, par inadvertance, à un nom d'une forme insolite la forme plus commune de Darius, fils d'Assuérus. Les livres des anciens sont pleins d'exemples de ce genre. Pour ce qui concerne Darius le Mède, Josèphe nous dit formellement qu'il porte un autre nom

1. Dan., VI, 1, texte hébreu. Dans la Vulgate, ce verset est le dernier du chapitre V, mais c'est par suite d'une fausse division des chapitres.

chez les Grecs [1] On ne peut douter qu'il ne fût d'origine médique, parce qu'une erreur de copiste sur sa nationalité est contre toute vraisemblance [2] ; pour le reste, il faut attendre de nouvelles découvertes, afin d'éclaircir le mystère qui enveloppe encore ce point d'histoire.

En attendant, ce qui paraît le plus probable, c'est que Darius le Mède est cet Ugbaru dont parle l'inscription cunéiforme rapportée plus haut.

Ugbaru, comme Darius le Mède, gouverne Babylone, après la prise de cette ville. « Ugbaru, son gouverneur [et] des gouverneurs [inférieurs], dans Babylone [Cyrus] établit [3] » Ce gouverneur exerce une sorte de pouvoir royal. « J'en trouve un indice, dit M. Lenormant[4], dans ce fait significatif, que, sur les contrats babyloniens et chaldéens en écriture cunéiforme, Cyrus n'est qualifié de « roi de Babylone, roi des nations, » qu'à partir de l'an 3, compté depuis la prise de la cité ; dans les contrats de l'an 1 et de l'an 2, il est appelé seulement roi des nations [5]. »

Quel qu'ait été Darius le Mède, Daniel jouit auprès de lui d'une grande faveur, qui se justifie aisément par ses hautes qualités, et par la prophétie qu'il avait faite à Baltasar de la catastrophe qui allait fondre sur lui. Son explication de la vision mystérieuse avait dû augmenter sa célébrité ; la part qu'il prit sans doute à l'acte de Cy-

1. Ἕτερον δὲ παρὰ τοῖς Ἕλλησιν ἐκαλεῖτο ὄνομα. *Ant. jud.*, X, XI, 4.

2. Voir F. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 181-182.

3. Tablette, verso, l. 20 ; plus haut, p. 461.

4. Au sujet de Darius le Mède, qu'il croit être un Mède dont parle le fragment 9 d'Abydène.

5. F. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 181-182. Cf. E. Babelon, *Nouvelles remarques sur l'histoire de Cyrus*, *Annales de philosophie chrétienne*, avril 1881, p. 680-681.

rus qui, comme nous le verrons plus loin, permit aux Juifs de retourner dans leur patrie, fit aussi éclater à la cour toute l'étendue de son mérite.

Mais la bienveillance que lui témoignait Darius lui suscita des envieux et des ennemis. Ils résolurent de le perdre. Cependant comme sa conduite était irréprochable, ils n'eurent d'autre moyen de satisfaire leur basse jalousie qu'en s'en prenant à sa religion ; ils savaient qu'il ne trahirait jamais son Dieu ; ils tendirent donc un piège à Darius et lui firent porter un décret [1] d'après lequel aucun habitant de Babylone ne devait, pendant trente jours, faire aucune prière, soit à un dieu soit à un homme autre que le roi [2]. Cette mesure extraordinaire fut probablement colorée d'un prétexte politique et on la présenta à Darius comme dirigée contre les nouveaux sujets du royaume médo-perse, comme un moyen effi-

1. Sur la formule « conformément aux lois des Mèdes et des Perses, » Dan., VI, 8, 12, 15, voir F. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1871, t. I, p. 13.

2. Dan., VI, 7, 12 « Zeugnisse der Alten dafür, dass die Perserkönige sich göttliche Verehrung erweisen liessen, hat schon *Brissonius, De regio Persarum princ., p.* 17 *seqq.* gesammelt. *Persas reges suos inter Deos colere, majestatem enim imperii salutis esse tutelam* — heisst es bei *Curtius* VIII, 5, 11. Damit vgl. *Plutarch, Themistocl., c.* 27, und weitere Belege bei *Hengsentberg*, I §. 127 ff., und dass diese Sitte, die auch Alexander d. Gr. sich aneignete (*Curt.*VI, 6, 2), von den Medern herstammte, erhellt aus der Erzählung *Herodots*, I, 99, dass Dejokes, um περὶ ἑωυτὸν σεμνύειν, seine königliche Person den Blicken der Menschen entzogen habe. Auch die alten Aegypter und Aethiopen erzeigten ihren Königen göttliche Verehrung nach *Diod. Sic.*, I, 90, III, 3. 5, und allbekant ist, dass die römischen Kaiser gleichfalls Anbetung und religiöse Verehrung ihrer Bilder forderten. » C. F. Keil, *Biblischer Commentar über den Propheten Daniel*, 1869, p. 176.

cace d'asseoir sa puissance et de s'assurer de la fidélité et de la soumission des vaincus.

Daniel, comme l'avaient prévu ses ennemis, ne cessa pas de rendre ses hommages au vrai Dieu. Il fut aussitôt dénoncé au roi et celui-ci se vit obligé, quoique à contre-cœur, de le condamner au supplice infligé par son décret à ceux qui en violeraient les prescriptions, c'est-à-dire à la fosse aux lions.

Ce genre de châtiment est tout à fait babylonien, comme celui de la fournaise dont il a été question au chapitre VI [1]

6. Le reste des hommes, vivants, au milieu des taureaux et des lions.
7. Comme Sennachérib, le père de mon père, au milieu jetait,
8. aussi nivi, [suivant] ses traces, ces hommes
9. au milieu je jetai [2].

« La fosse aux lions devient pour nous, dit M. F. Lenormant, un détail d'une exactitude et d'une précision topiques, en présence des admirables bas-reliefs de chasses d'Assurbanipal, transportés à Londres, où nous voyons amener sur le terrain, dans des cages, les lions gardés pour les plaisirs du roi [3]. »

Nous avons reproduit une de ces cages qui nous permet de nous rendre compte en partie du supplice auquel fut condamné Daniel. Elle est mobile et formée de barreaux solides, à travers lesquels on aperçoit le corps de

1. Talbot, *Illustrations of the prophet Daniel from the Assyrian writings*, *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1873, t. II, p. 363; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 166.
2. Voir plus haut, p. 439 et la note 2.
3. F Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 192.

l'animal féroce. Un gardien, placé au-dessus à l'abri du danger, le fait sortir en levant une trappe. Il est déjà à demi hors de sa prison, prêt à dévorer la proie qui tombera sous ses griffes [1]

Les lions abondaient dans les environs de Babylone [2].

Les rois faisaient de la chasse aux lions un de leurs passe-temps favoris, comme le prouvent les bas-reliefs qui figurent souvent des scènes de ce genre, ainsi que les bas-reliefs dans lesquels ils se vantent de leurs exploits cynégétiques [3] Ils étaient toujours amplement pourvus de ces animaux ; ils en exigeaient en tribut de ceux de leurs vassaux qui pouvaient leur en fournir. Un bas-relief découvert par M. Layard, dans le palais de Sennachérib, à Koyundjik, représente un lion enchaîné parmi les présents offerts au conquérant par les peuples vaincus [4].

L'histoire de la fosse aux lions, dans le livre de Da-

1. Voir Planche LXVIII, p. 295 ; d'après V Place, *Ninive et l'Assyrie,* t. III, pl. 50. Ce bas-relief provient de Koyundjik.

2. « Here again the local colour is faithfully preserved. The herds of lions which prowl round the ruins of Babylon might almost seem to make them its natural inhabitants, like the bears of Berne (Layard's *Nineveh and Babylon,* p. 567.) The one sculpture that remains [à Babylone] is *of a lion trampling on a man.* » Stanley, *Lectures on the Jewish Church,* XLI, t. III, p. 23.

3. 1. Moi, Assurbanipal, roi des peuples, roi d'Assyrie, à qui les dieux Assur et Beltis la souveraineté

2. ont accordé, quatre lions *(nišî)* j'ai tués ; avec l'arc puissant d'Istar, déesse des batailles,

3. j'ai tiré contre eux ; j'en ai fait une offrande et j'ai versé du vin sur eux.

F Hommel, *Zwei Jagdinschriften Assurbanipal's,* 1879, p. 2. Une photographie placée au frontispice représente la libation.

4. Layard, *Nineveh and Babylon,* p. 138.

niel, nous fournit donc encore une nouvelle preuve de l'authenticité de cet écrit.

Le prophète ne fut point dévoré par les bêtes féroces auxquelles il avait été livré en proie : Dieu, pour le récompenser de sa fidélité, le sauva miraculeusement de la mort [1]

1. Dan., VI, 22.

---

## CHAPITRE XII.

### BEL ET LE DRAGON.

La partie deutérocanonique de Daniel raconte, outre l'histoire de Susanne dont il a été parlé plus haut [1], deux autres épisodes de la vie de ce prophète, l'histoire de Bel et celle du dragon. L'une et l'autre sont plus vivement attaquées encore que les récits qui précèdent par les incrédules et, en général, par les protestants [2].

Il y avait à Babylone une idole du dieu Bel qui jouissait d'une grande réputation. On lui offrait chaque jour douze artabes de fleur de farine, quarante brebis et six amphores de vin. Le roi demanda un jour à Daniel pourquoi il n'adorait point cette idole. — Parce que je n'adore point les idoles faites par la main de l'homme, mais le Dieu vivant. — Bel n est-il donc pas un Dieu vivant ? Vois ce qu'il mange et boit tout les jours — ne te laisse pas tromper, ô roi ; Bel est intérieurement d'argile et extérieurement d'airain ; il ne mange jamais.

Pour prouver au roi ce qu'il avait avancé, Daniel fit répandre secrètement de la cendre dans le temple de Bel, et, le lendemain, il lui montra les vestiges des pas des prêtres de l'idole, qui y avaient pénétré pendant la nuit, par une entrée secrète, et s'étaient approprié les offrandes offertes au faux dieu [3]

1. Voir p. 398.

2. Sur l'authenticité de l'histoire de Bel et du dragon, on peut voir Wiederholt, *Bel und der Drache*, dans le *Theologische Quartalschrift* de Tubingue, 1872.

3. Dan., XIV, 2-19.

Les traits de ce récit qui font allusion à des usages babyloniens sont confirmés par les monuments indigènes. Le culte de Bel était en grand honneur dans la capitale, comme nous en avons eu tant de preuves dans les monuments déjà cités [1]. On offrait aussi des aliments aux idoles. « Nabuchodonosor, dans une de ses inscriptions [2], assure qu'il déposait journellement sur la table de ses dieux favoris un bœuf entier, du poisson, de la volaille, quantité d'autres aliments, des boissons variées, parmi lesquelles des vins de sept ou huit pays, abondants comme les eaux d'un fleuve :

« J'offris des sacrifices avec dévotion à Marduk,... je » renouvelai ses offrandes et ses riches présents plus lar- » gement qu'auparavant. Tous les jours un bœuf grand » et gros, à la poitrine et aux côtes excellentes, était la » part des dieux du Bit-Saggatu et de Babylone. Du pois- » son, de la volaille,... trésor des étangs, du miel, du lait, » une huile excellente, du vin emmiellé, du *sikar* (bois- » son fermentée),... du vin choisi des pays d'Isalla, de » Tuimmu, de Tsiṃini, de Ḥilbunu (Alep), d'Aranabanu, » de Suḥa, de Bet-Ḥubati, de Bigativ, sans mesure, comme » les eaux des fleuves, étaient déposés par moi sur la table » (sur le *pasur*) de Marduk et de Zirbanit, mes maîtres [3]. »

Il faut donc le reconnaître, l'histoire de Bel a été écrite par un auteur parfaitement au courant des usages babyloniens [4]. Il nous raconte des faits, non des fictions.

1. Voir plus haut, p. 308.
2. Baril de Philipps, *Western Asiatic Inscriptions,* t. I, pl. 65.
3. A. Delattre, *Les deux derniers chapitres de Daniel,* 1878, p. 53-54. — Quant à l'imposture des prêtres de Bel, on en voit un exemple analogue dans Hérodote, I, 181. Il est rapporté et commenté par le P Delattre, *ibid.*, p. 54-55.
4. Ce sont les expressions mêmes d'un historien protestant, M. G. Rawlinson, à qui la force de la vérité arrache cet aveu;

« Il y avait aussi un grand dragon (ou serpent) en ce lieu-là, continue le livre de Daniel, et les Babyloniens l'adoraient. Et le roi dit à Daniel : Voici que tu ne peux point dire que celui-ci n'est pas un Dieu vivant. Adore-le donc. Et Daniel répondit : J'adore le Seigneur mon Dieu, parce qu'il est le Dieu vivant, mais celui-ci n'est pas un Dieu vivant. Permets, ô roi, et je tuerai le dragon sans glaive et sans bâton. — Le roi dit. Je permets. Et Daniel prit de la poix, de la graisse et des poils, et il les fit cuire ensemble, et il en fit un gâteau et il le donna au dragon et le dragon mourut [1] »

Pour confirmer ce récit par les monuments archéologiques, il suffit de constater que l'on rendait en effet un culte au serpent à Babylone. Il jouait un grand rôle dans la magie : « Chez les Sémites, il est impossible de ne pas être frappé de ce fait que le nom du serpent et le verbe désignant l'action de pratiques de divination appartiennent à la même racine (*nahaš*)... [Un document cunéiforme] parle d'une consultation de l'avenir dans le cœur d'un serpent... Chez les Chaldéo-Babyloniens et les Assyriens, leurs disciples, le serpent était un des emblèmes principaux d'Éa, l'intelligence suprême, le dieu de toute science. Dans la lettre de Jérémie, placée à la suite des prophéties de Baruch,... il est dit des images des dieux : « On raconte que des serpents, nés de la terre, leur lèchent le cœur »... [Cette] phrase semble se rapporter à cette circonstance que, dans quelques-uns

« The narrative in the Apocryphal Daniel, which forms, dit-il, the first part of our book of *Bel and the Dragon*, though probably not historical, seems to be written by one well acquainted with babylonian notions. » *The five great ancient monarchies*, t. III, p. 28.

1. Dan., XIV, 22-26.

des temples de Babylone, on aurait élevé des serpents considérés comme des interprétes des dieux et servant à rendre des oracles [1] »

L'histoire du dragon ou serpent babylonien est celle d'un des serpents élevés ainsi dans un temple de la capitale.

Il n'y a donc pas, dans toute la partie historique du livre de Daniel, un seul trait se rapportant à l'histoire babylonienne, une seule allusion aux usages et aux coutumes du pays, qui ne soient justifiés et confirmés par les découvertes archéologiques, toutes les fois que le contrôle est possible. Peut-on désirer une preuve plus convaincante et plus décisive de l'authenticité et de la véracité de cet écrit? On ne pouvait assurément pas connaître en Palestine, quatre siècles plus tard, avec cette exactitude minutieuse, la religion des Chaldéens, la constitution de l'empire de Nabuchodonosor, sa cour, son administration, la hiérarchie de ses officiers, l'histoire de ses successeurs et de la chute de sa dynastie. Faire vivre un assyriologue à Jérusalem quatre cents ans après la captivité, c'est le plus étrange des anachronismes [2].

1. F. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 88-91. M. F. Lenormant n'admet pas d'ailleurs l'authenticité du ch. XIV de Daniel.

2. Le livre de Daniel ne nous apprend rien sur la mort du prophète. On peut voir dans Flandin et Coste, *Voyage en Perse, Perse moderne*, le tombeau traditionnel de Daniel à Chouster, pl. 100. Sur Daniel, dans les monuments figurés, voir les *Études des Jésuites*, octobre 1872, p. 540-545. On attribue au grand prophète une taille grande, un corps frêle, un visage maigre avec une belle expression. Fabricius, *Codex pseudepigraphus*, p. 1124; Stanley, *Lectures on the Jewisch Church*, t. III, p. 23.

## CHAPITRE XIII.

### LES VISIONS DE DANIEL.

Après avoir montré quelles lumières nouvelles nous fournissent les monuments assyriens, pour établir l'authenticité de la partie historique de Daniel, il nous reste à examiner quels arguments nous apportent les découvertes modernes en faveur de la seconde partie du livre de ce prophète, qui contient des visions prophétiques. Ces visions sont au nombre de quatre : la première [1] annonce directement au prophète ce que seront les quatre grands empires qui avaient été déjà montrés en songe à Nabuchodonosor dans la première partie [2] ; la deuxième [3] développe ce qui avait été prédit dans la précédente, relativement au royaume médo-perse et au règne d'Alexandre le Grand et de ses successeurs ; la troisième [4], est messianique ; la quatrième et dernière, pour prémunir les Juifs contre les dangers de la persécution d'Antiochus Épiphane, la leur prédit à l'avance [5], et avec plus de détails que n'en contenait la seconde vision [6]

C'est à cause de ces détails mêmes que les rationa-

1. Dan., VII.
2. Dan., II.
3. Dan., VIII.
4. Dan., IX.
5. Dan., X-XII.
6. Dan., VII.

listes, refusant d'admettre que Dieu révèle l'avenir aux prophètes, prétendent que l'auteur du livre de Daniel a écrit ces visions lorsque les événements qu'elles décrivent étaient déjà accomplis, c'est-à-dire après la mort d'Antiochus Épiphane. Examinons jusqu'à quel point cette supposition concorde avec les faits. Nous allons voir qu'elle est en contradiction avec la réalité.

Si nous attribuons la composition du livre de Daniel à un juif pieux, patriote, vivant à l'époque des Machabées, comme le font les rationalistes, il nous faut admettre que son but a été de réveiller et d'enflammer la résistance à la tyrannie arbitraire et impie des Séleucides, de soutenir et de développer le mouvement national et religieux à la tête duquel s'étaient placés Mathatias et ses fils, de fournir des soldats à la cause sainte de l'indépendance, qui finit par triompher.

Ce but, qui aurait dû être celui d'un contemporain d'Antiochus Épiphane et des Machabées, est-il celui de l'auteur du livre de Daniel ? Nullement. La partie prophétique n'est pas plus propre que la partie historique à inspirer au lecteur l'esprit de résistance ; elles portent l'une et l'autre à la soumission et à la patience plutôt qu'à l'opposition et à la révolte ; si elles avaient été écrites pendant les guerres des Machabées contre l'oppression étrangère, elles auraient plutôt paralysé leurs efforts ; elles ne datent donc point de cette dernière époque.

Si le but de l'auteur n'est pas celui qu'aurait dû avoir un contemporain des Machabées, le cadre du tableau qu'il nous peint n'est pas non plus celui des Séleucides. M. Zündel a dressé un tableau synoptique parallèle des faits historiques analogues racontés dans le livre de Daniel et des événements, comme de l'état social des Juifs,

du temps des Machabées [1] ; il suffit d'y jeter un coup d'œil pour se convaincre qu'il s'agit de deux périodes tout à fait dissemblables. On ne peut concevoir un homme, s'emparant de vieilles légendes d'un tout autre esprit, d'un sens et d'une portée différents, pour peindre ce qui se passe autour de lui, au moyen de comparaisons défectueuses et infidèles par tous les côtés. Les Juifs du temps des Machabées n'étaient plus dans la même situation que pendant la captivité ; ils n'avaient plus les mêmes besoins ni les mêmes aspirations ; il n'est cependant question dans le livre de Daniel que des besoins et des aspirations des Juifs transportés en Chaldée.

Les visions n'appartiennent pas plus que le cadre et que les faits historiques à l'époque des Machabées. Il existe en effet un lien étroit entre les deux parties du livre de Daniel. La vision du chapitre VII, dans la seconde partie, est parallèle à l'explication du premier songe de Nabuchodonosor, dans la première, chapitre II ; le chapitre VIII, de la seconde partie, explique aussi divers détails des visions précédentes. On ne peut donc pas séparer violemment les prophéties de l'histoire même du prophète ; l'authenticité de celle-ci a pour conséquence l'authenticité de celles-là. Par conséquent, si l'on admet le caractère historique des six premiers chapitres, il faut également admettre l'origine prophétique des six derniers.

On prétend, il est vrai, pour établir que les visions sont du temps des Machabées, qu'elles ne dépassent pas cette époque, ou que, si elles la dépassent, elles annoncent

1. Zündell, *Kritische Untersuchungen über die Abfassungszeit des Buches Daniel*, p. 67-73.

les événements postérieurs en termes vagues qui n'ont plus aucune précision et n'offrent rien de surnaturel, mais seulement de nuageuses conjectures de la sagesse humaine.

Il suffit d'étudier attentivement le prophète pour se convaincre du contraire. De l'objection même, on peut tirer une preuve nouvelle.

L'authenticité des visions est prouvée en effet d'une manière frappante par cette circonstance qu'elles vont au delà de la mort d'Antiochus Épiphane et qu'elles prédisent ce qui doit la suivre avec netteté et clarté. Il en résulte certainement que l'auteur de Daniel ne peut pas être un contemporain des Machabées, sans inspiration et sans esprit prophétique. Il importe de mettre ce point fondamental hors de contestation.

Les divers chapitres du prophète nous fournissent les symboles suivants [1] :

| Ch. II | Ch. VII | Ch. VII |
|---|---|---|
| 1. Tête d'or de la statue ....... | 1. Lion aux ailes d'aigle. ..... | ........ .......... |
| 2. Poitrine et bras d'argent ....... | 2. Ours ... ....... | 2. Bélier à deux cornes......... |
| 3. Ventre et cuisses d'airain........ | 3. Léopard à quatre ailes... ...... | 3. Bouc à une, puis quatre cornes.. |
| 4. Jambes et pieds de fer et d'argile | 4. Bête à dix cornes | ....... .......... |

D'après les explications du livre lui-même, la tête d'or, c'est l'empire chaldéen [2], le bélier à deux cornes, c'est l'empire médo-perse [3], le bouc, c'est l'empire grec [4], les

1. Le ch. vii n'est guère, sous d'autres symboles, que la répétition du chapitre ii; le ch. viii développe simplement le 2e et le 3e symbole des ch. ii et vii.

2. Dan., ii, 37-38.

3. Dan., viii, 20.

4. Dan., viii, 21.

quatre cornes qui poussent au bouc, après que sa première et unique corne (Alexandre le Grand) a été rompue, sont quatre rois qui succèdent au premier roi grec [1], c'est-à-dire Séleucus en Syrie, Cassandre en Macédoine, Lysimaque, en Thrace et Ptolémée en Égypte. Tout le monde est d'accord là-dessus.

Le parallélisme des visions ne nous permet pas de douter que le lion à ailes d'aigle, si souvent représenté dans les monuments de l'Assyrie et de la Chaldée, ne corresponde à la tête d'or de la statue du ch. II et ne figure l'empire de Nabuchodonosor. Le bélier dont les deux cornes symbolisent la Médie et la Perse [2], doit correspondre à l'ours, à la poitrine et aux bras d'argent; le bouc à quatre cornes, au léopard à quatre ailes et à quatre têtes, ainsi qu'au ventre et aux cuisses d'airain de la statue.

Le quatrième symbole du songe de Nabuchodonosor [3], et de la première vision [4] ne nous est nulle part expliqué nominalement dans la prophétie elle-même. Que signifie-t-il? C'est ce qu'il est très important de déterminer. Le sens nous en est donné de la manière suivante par le prophète :

Après avoir expliqué à Nabuchodonosor, en un langage bref et peu caractérisé, ce que marquent les trois premières parties de la statue qu'il a vue en songe, Daniel entre dans de grands développements pour lui exposer ce que signifient les jambes de fer du colosse.

« Le quatrième royaume sera dur (*ṭaqqîfâh*) comme le fer ; comme le fer brise (*mehaddêq*) et rompt tout, comme

1. Dan., VIII, 22.
2. Dan., VIII, 20.
3. Dan., II.
4. Dan., VII.

le fer met tout en pièces, ainsi ce royaume brisera (*taddiq*) et mettra tont en pièces [1] »

Dans la vision du chapitre VII, nous lisons : « Je regardais dans ma vision de nuit et je vis un quatrième animal terrible, épouvantable et extrêmement fort (*taqqîfah*) [2]; il avait de grandes dents de fer, mangeant, brisant (*madqâh*), foulant sous ses pieds tout ce qui restait ; il était différent de tous les animaux qui l'avaient précédé et il avait dix cornes. Et l'Ancien des jours explique dans les termes suivants la signification de ce symbole : « Le quatrième animal est un quatrième royaume qui sera sur la terre ; il différera de tous les autres royaumes, il dévorera toute la terre, il la foulera aux pieds, il la brisera (*tadqînnah*) [3] »

Le prophète n'a pas mis de titre au bas des deux tableaux que l'on vient de voir; mais qui ne reconnaîtrait à ces traits l'Empire romain ? N'est-il pas vrai qu'un esprit non prévenu, qui lirait les descriptions de Daniel sans savoir quel en est l'auteur, s'écrierait sur-le-champ: Oui, voilà bien cet empire de fer, qui a broyé l'univers entier sous ses pieds, dominant partout, surpassant en puissance et en grandeur tous les empires qui l'avaient précédé, brisant toutes les résistances, dévorant toute la terre « avec ses dents et ses ongles de fer [4], » et en fai-

1. Dan., II, 40.

2. En considérant cette accumulation d'épithètes, S. Jérôme dit avec raison : « In prioribus bestiis *singula* formidinum signa, in hoc *omnia* sunt. » *Comm. in. Dan.*, *hoc loco*.

3. Dan., VII, 7, 23. On voit que plusieurs des termes de l'original, que nous avons reproduits, sont les mêmes dans les deux tableaux : *thaqqifâh* et le verbe *deqaq*, plusieurs fois employé, à des temps divers.

4. Dan., VII, 19.

sant en quelque sorte sa proie ; voilà bien Rome et ses Césars ; il est impossible de les peindre en termes plus expressifs et plus caractéristiques.

Hé bien ! cet empire romain que personne n'hésiterait à reconnaître dans ces tableaux, les rationalistes refusent de l'y voir, parce qu'ils le lisent, non dans un historien, mais dans un prophète ! Ce royaume, qui diffère de tous les autres royaumes par son étendue, par sa force, qui absorbe la terre entière, ce royaume devant qui les premiers grands empires sont comme rien, ce royaume, c'est, d'après eux, celui des successeurs des généraux d'Alexandre, qui règnent dans un petit coin de l'Asie occidentale ou de l'Afrique, c'est la Syrie d'Antiochus Épiphane ou l'Égypte des Ptolémées ! Qui pourra le croire, à moins d'être aveuglé par les préjugés de l'incrédulité ? Jamais les Séleucides ou les Ptolémées n'ont été les maîtres du monde ; leur royaume n'a pas eu la dureté du fer ; ils ont au contraire courbé la tête sous le joug de Rome.

Ainsi le tableau, dans son ensemble, convient à l'Empire romain seul. Il en est de même pour les détails. Quand on veut découvrir dans la quatrième bête à dix cornes la Syrie ou la Grèce, on tombe dans de flagrantes contradictions.

Dans l'interprétation de ceux qui nient l'authenticité de Daniel, la tête d'or de la statue et le lion ailé représentent Nabuchodonosor ; la poitrine d'argent, l'ours et l'une des cornes du bélier, les Mèdes ; le ventre et les cuisses d'airain, le léopard à quatre ailes et la seconde corne du bélier, les Perses ; les jambes de fer avec les pieds de fer et d'airain, l'animal à dix cornes, et le bouc à quatre cornes, la Grèce. L'empire médo-perse est ainsi coupé en deux et considéré comme formant deux empires successifs et distincts.

| CH. II | CH. VII | CH. VIII | SIGNIFICATION. |
|---|---|---|---|
| 1 Tête d'or .... | 1 Lion ailé... | ............... | 1 Babylone.... |
| 2 Poitrine d'argent....... | 2 Ours ...... | 2 1re corne du bélier...... | 2 Médie........ |
| 3 Ventre et cuisses d'airain. | 3 Léopard à 4 ailes...... | 3 2e corne du bélier....... | 3 Perse....... |
| 4 Jambes et pieds de fer et d'argile... | 4 Bête à 10 cornes..... | 4 Bouc à 4 cornes..... ... | 4 Grèce ...... |

Cette interprétation des prophéties de Daniel est inadmissible : elle divise un seul animal, le bélier, en deux, pour le faire correspondre à l'ours et au léopard, ainsi qu'à deux parties distinctes de la statue du songe de Nabuchodonosor, ce qui est contraire à toutes les analogies et fait violence au texte : chaque animal, dans l'intention évidente du prophète, représente un empire ; aucun n'en figure deux.

De plus, l'interprétation rationaliste se contredit encore en refusant de voir dans le bouc à quatre cornes le pendant du léopard à quatre ailes, quoique la similitude soit manifeste. La contradiction est d'autant plus choquante qu'on met en parallèle du bouc à quatre cornes, l'animal à dix cornes. Comment quatre cornes d'un côté, peuvent-elles correspondre à dix cornes de l'autre ? Que si, comme plusieurs l'ont fait pour échapper à cette difficulté, on consent à reconnaître Alexandre le Grand dans le léopard, mais en voyant néanmoins ses successeurs dans les dix cornes de la quatrième bête, on n'évite un mauvais pas que pour tomber dans un autre, car, dans ce cas, Alexandre le Grand est doublement figuré et par le léopard et par la bête à dix cornes ; de même ses quatre généraux, qui se partagèrent définitivement son empire après la bataille d'Ipsus, sont aussi symbolisés deux fois, et par les quatre ailes du troisième animal et par les dix cornes du quatrième ; ce qui est contraire au

texte, qui nous montre dans les quatre symboles, quatre royaumes distincts. Le système rationaliste s'écroule donc de tous les côtés à la fois.

Il y a d'ailleurs, dans l'explication des incrédules, une dernière lacune qu'il importe de relever et qui suffit à elle seule pour montrer la fausseté de l'opinion de nos adversaires.

Le quatrième empire ne doit pas durer toujours. Dans les deux chapitres où Daniel nous le décrit, il en prophétise la fin et nous fait connaître le royaume qui doit prendre sa place : « Le Dieu du ciel, dit-il [1], suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, dont la puissance ne sera pas donnée à un autre peuple ; il brisera et consumera tous ces royaumes, et il subsistera éternellement. C'est cette pierre que tu as vu se détacher [toute seule] de la montagne, sans [le secours de la] main, et qui a brisé le fer, l'airain, l'argile, l'argent et l'or. »

Dans sa première vision, Daniel exprime les mêmes idées en d'autres termes. « Je regardais, dit-il [2], à cause du bruit des discours orgueilleux que proférait la corne, et je vis que la bête fut tuée et elle périt, et son corps fut jeté dans les flammes. Le pouvoir fut aussi ôté aux autres bêtes, quoiqu'il eût duré un temps et un temps. Je regardais cette vision de nuit et je vis comme le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, et il alla auprès de l'Ancien des jours et il s'en approcha. Et à lui furent donnés la puissance, l'honneur et l'empire ; tous les peuples, toutes les nations, toutes les langues le serviront ; sa puissance est une puissance éternelle, qui ne passera pas ; son royaume ne sera point détruit... L'em-

1. Dan., II, 44-45.
2. Dan., VII, 11-14, 27.

pire, la puissance et la domination sur tous les royaumes qui sont sous le ciel, seront donnés au peuple des Saints du Très-Haut ; son règne sera un règne éternel, et tous les rois le serviront et lui obéiront. » Le chapitre IX nous annonce également la venue du Saint des Saints, le pardon des iniquités, l'accomplissement des visions et des prophéties, le triomphe de la justice éternelle[1] Le dernier chapitre de Daniel, dans la Bible hébraïque, prédit le salut d'Israël et la résurrection future[2]

Pour peu qu'on soit familiarisé avec le langage prophétique, on reconnaît aussitôt, à ces grandes images de Daniel, l'annonce du règne du Messie, qui réalisera en sa personne toutes les promesses faites aux enfants de Jacob et fondera un empire spirituel, une Église de saints, destinée à couvrir la face de la terre et à subsister à jamais.

Puisqu'il en est ainsi, et on ne saurait le nier, le quatrième empire sur les ruines duquel s'établit le royaume messianique ne peut être l'Empire grec, qui avait succombé avant l'avénement de Jésus-Christ, mais l'Empire romain qui céda la place à l'Église et ne disparut de la face du monde que lorsque le Christianisme triomphant eut fait de l'antique capitale des Césars le centre visible de la vraie religion.

A toutes ces preuves de l'authenticité des visions de Daniel, nous devons en ajouter une autre, tirée de leur forme littéraire. Elle est très propre à frapper tous les esprits sérieux qui n'ont d'autre souci que celui de la recherche de la vérité.

1. Dan., IX, 24.
2. Dan., XII, 1-3.

La seconde partie du livre de Daniel est empreinte, comme la première, d'une couleur babylonienne fortement accusée. Elle ne ressemble, en aucune sorte, à rien de ce qui a été écrit en Palestine. Elle est d'une originalité remarquable. On a pu l'imiter depuis, mais jusque-là, la littérature hébraïque n'avait rien produit de pareil. On sent, en lisant ces visions grandioses, qu'on a quitté Jérusalem, les rives du Jourdain et les montagnes de la Palestine ; on est sur une autre terre et sous un autre ciel, dans un milieu tout différent, les spectacles habituels qui sont sous les yeux du prophète ne sont plus ceux qui frappaient Isaïe ou Jérémie ; nous vivons dans un autre monde ; non seulement la langue a changé et a modifié son vocabulaire, mais les images aussi sont nouvelles, toutes les formes symboliques, tout le matériel des visions, si l'on peut ainsi dire, appartient à Babylone. Elles n'ont d'analogie qu'avec celles d'un autre écrivain juif, Ézéchiel, qui lui aussi était en Chaldée. Daniel ne nous dépeint plus le Seigneur en un mot comme les anciens prophètes, il nous en trace un véritable portrait ; il ne nous le montre plus, comme Isaïe, dans son temple, il nous le représente dans les hauteurs des cieux [1] ; il nous fait voir en lui le plus grand des monarques, comme le juge suprême : « Je regardais jusqu'à ce que des trônes furent placés et que s'assit l'Ancien des jours (*Aṭṭiq yômîn*) ; ses vêtements étaient blancs comme la neige et les cheveux de sa tête comme de la laine mondée ; son trône était étincelant comme la flamme et ses roues comme un feu ardent. Un fleuve de feu jaillissait et se répandait devant lui ; mille fois mille serviteurs le ser-

1. Cf. Dan., VII, 13.

vaient et d'innombrables myriades se tenaient devant lui ; alors se tint le jugement [1] »

Cette description de Dieu est, avec celle d'Ézéchiel [2], la plus longue que nous lisions dans l'Ancien Testament. Où le prophète a-t-il pris les couleurs de son tableau ? D'où vient cette expression d'Ancien des jours appliquée à Jéhovah ? Jamais, avant Daniel, aucun écrivain sacré n'avait désigné Dieu par ce titre. Isaïe [3], nous a représenté le Seigneur assis sur un trône élevé et remplissant le temple de l'ampleur de ses vêtements, mais il l'appelle Adonaï, et il ne décrit ni ses vêtements ni sa chevelure Les auteurs des psaumes n'ont jamais pensé non plus à nous le peindre sous cette forme humaine : ils nous parlent de sa bonté, de sa justice, de sa puissance ; ils nous le montrent faisant trembler la terre à la voix de son tonnerre, ils nous décrivent les merveilles qu'il a produites dans la nature ; mais dans leurs nombreux tableaux, il n'y en a pas un seul qui ressemble à celui que l'on vient de lire. Bien plus, avant la captivité, un Juif n'aurait pas sans doute compris que Jéhovah fût dépeint de la sorte. Après le retour de la captivité, à l'époque des Machabées, au moment des luttes sanglantes contre les envahissements du polythéisme grec, lorsque Antiochus Épiphane profanait le temple de Jérusalem en y plaçant la statue de Jupiter Olympien ou quelque autre signe du culte païen [4], un prophète n'aurait pas songé non plus à représenter Dieu sous une forme humaine : un tel portrait ne pouvait être tracé qu'à Babylone, pendant la captivité.

1. Dan., VII, 9-10.
2. Ézéch., I, 26-27.
3, Is., VI, 1.
4. II Mac., VI, 2.

Ce n'est pas d'ailleurs un type grec que nous présente le prophète, c'est un type babylonien.

Dieu se révèle en Chaldée à Daniel sous une forme qui est familière aux habitants de ce pays ; non tel que l'art hellénique a imaginé la divinité, mais tel que les artistes des bords de l'Euphrate et du Tigre ont conçu le Dieu suprême. L'Ancien des jours, en effet, n'a rien de grec, mais il rappelle, d'une manière frappante, les bas-reliefs assyro-chaldéens. Les images sont si identiques et les emprunts si manifestes que les hommes les plus étrangers aux discussions critiques sur la Bible en ont été frappés de prime abord, dès que les premiers monuments assyriens ont été découverts.

M. de Longpérier, l'un des hommes les plus compétents dans ces questions, décrit de la manière suivante un des bas-reliefs assyriens conservés maintenant au Louvre : « Figure colossale... Les cheveux sont disposés en grosses boucles; la barbe est frisée à plusieurs rangs... Le vêtement est en forme de tunique. » Au sujet d'une autre figure semblable, il ajoute : « La barbe, les yeux et les sourcils portent des traces très sensibles de couleur noire et blanche. » Et il continue en disant : « Les tuniques d'un très grand nombre de figures assyriennes, qui paraissent avoir été peintes en blanc, et la manière dont les cheveux sont disposés en petits flocons, fournissent un commentaire à ce passage de Daniel : *Son vêtement était blanc comme la neige et la chevelure de sa tête comme de la laine mondée* [1] »

Décrivant ailleurs un autre bas-relief, sur lequel est figuré un trône, le même savant y voit avec raison l'explication iconographique de la seconde partie du passage

1. De Longpérier, *Notice des antiquités assyriennes du musée du Louvre,* 3e édit., 1854, p. 28-29.

de Daniel, décrivant l'Ancien des jours. « L'existence de ce siège royal, monté sur des roues, nous permet, dit-il, de comprendre un passage de Daniel qui, d'obscur qu'il paraissait, devient une magnifique expression de la réalité. *Son trône était de flammes, et ses roues de feu ardent.* On conçoit maintenant ce que signifient *les roues d'un trône* et l'on admire dans ce verset l'image poétique d'un mouvement rapide [1] »

Peut-on désirer un parallélisme plus frappant, plus complet, plus indiscutable ?

Mais ce n'est pas tout. Cette analogie que nous constatons entre les types de l'art babylonien et de la description de l'Ancien des jours, nous la retrouvons dans la plupart des autres images qu'emploie le prophète dans ses visions, ou plutôt dont Dieu se sert pour révéler l'avenir à son serviteur fidèle, en lui montrant les choses futures sous des symboles que les Hébreux captifs ont l'habitude de voir dans les palais et les monuments des rois de Babylone.

Sans parler ici des deux statues colossales dont il est question dans la première partie de Daniel et qui rappellent les statues de grandes dimensions d'Izdubar et des héros mythologiques, que nous connaissons maintenant de nos yeux, depuis les fouilles assyriennes, les visions de la seconde partie sont remplies de traits qui nous font penser tout de suite à l'art chaldéen, qui sont propres à cet art, qui ne se retrouvent pas en Grèce, et, à plus forte raison, en Palestine, où les arts plastiques n'ont jamais été cultivés.

Dans le VIIe chapitre, le premier empire, l'empire chaldéen, nous est représenté sous la forme d'un lion, ou

1. *Ibid.*, p. 37.

d'une lionne, comme le porte la Vulgate, avec des ailes d'aigle. C'était un des sujets favoris des sculpteurs assyriens. Aux portes des palais et des temples, dans les frises des édifices et jusque sur les objets usuels [1], on voit le lion ailé, à tête de lion ou bien à tête humaine, que les textes indigènes appellent *nirgalli*, et « lions du bien, lions du bon principe. » C'est avec le taureau ailé, qui a avec lui une parenté si étroite, la représentation la plus commune en Assyrie et en Chaldée [2]. Le prophète ne pouvait donc choisir un emblème plus propre à figurer l'empire chaldéen.

Tous les autres animaux que nous rencontrons dans les visions de Daniel, nous les voyons aussi sur les monuments figurés des bords de l'Euphrate : l'ours, le léopard, le bélier, le bouc. Quant à la bête à dix cornes et au rôle important que jouent les cornes dans toutes ces prophéties, il faut bien le dire, avant les découvertes assyriologiques, il était difficile de s'expliquer toutes ces singularités qui nous paraissent si étranges et qu'on aurait pu être tenté de traiter de bizarreries. Mais aujourd'hui, rien ne paraît plus simple et plus naturel que l'emploi de ces images, lorsqu'on se transporte dans le milieu où vivait le prophète. Rien n'est plus fréquent en effet que ce symbole dans les bas-reliefs et les sculptures

1. Sur un peigne assyrien, conservé aujourd'hui au musée du Louvre, on voit, entre autres ornements, un lion ailé. « La composition du sphinx sculpté sur une des faces de ce peigne se rapporte complétement, dit M. de Longpérier, au premier des quatre animaux symboliques que Daniel vit en songe dans l'année première du règne de Balthasar, roi des Chaldéens : *La première était comme une lionne et ses ailes comme celles de l'aigle.* Dan., VII, 4. » *Notice des antiquités assyriennes du musée du Louvre*, p. 76.

2. Voir plus haut, p. 344.

assyro-chaldéennes. Les taureaux et les lions ailés à tête humaine, les dieux et les héros sont représentés avec des cornes, tantôt au nombre de quatre ou de six, disposées par paires et d'une façon qui non seulement n'a rien de choquant, mais est au contraire un véritable ornement. « Les cornes de taureau qui décorent la tiare de cette figure, dit M. de Longpérier, décrivant un dieu assyrien,... sont un signe de puissance et de gloire... La manière dont les cornes sont rangées à la base de la tiare nous explique de quelle façon le prophète Daniel concevait la disposition des dix cornes du quatrième animal symbolique qu'il vit en songe [1] »

La description de l'ange [2], fait penser à ces bas-reliefs qui représentent des personnages peints de couleurs éclatantes, auxquels Ézéchiel fait allusion dans ses prophéties [3].

Ainsi la Chaldée nous offre sur ses monuments figurés tous les traits principaux et caractéristiques des visions de Daniel ; elle nous en explique le symbolisme et nous en découvre la signification ; elle nous donne comme la clef de ses énigmes ; c'est donc là qu'elles ont été écrites. La Palestine, au contraire, où toutes les recherches récentes des explorateurs français, allemands, anglais, n'ont pas réussi à exhumer un seul débris d'art antique, n'a pu donner naissance à ce livre d'une originalité si frappante ; toutes les images et les métaphores qu'il contient ne pouvaient être imaginées sur son sol, parce qu'elles ne répondaient à rien de ce que les Juifs avaient sous les yeux. Aussi aucun des prophètes qui ont écrit en

1. Dan., VII, 7-8. De Longpérier, *Notice des antiquités assyriennes*, p. 30. — Voir Planches représentant les taureaux ailés.

2. Dan., X, 5-6.

3. Ézéch., XXIII, 14-15. Voir plus haut, p. 304-205.

Judée, même quand ils ont parlé de Ninive et de Babylone, n'a usé de pareils symboles. Les ennemis de la Bible et de Daniel auront donc beau se récrier, c'est une vérité qui nous paraît claire comme le jour, un fait que les découvertes assyriologiques nous semblent avoir mis hors de contestation : les visions des quatre empires ne peuvent avoir été écrites qu'en Chaldée. Nous sommes convaincu que, s'il ne s'agissait pas de prophéties, il n'y aurait qu'une voix pour le reconnaître.

Quand un homme parle la langue d'un pays et d'une époque déterminée, nous disons sans balancer : Cet homme a vécu dans tel pays et à telle époque. Le prophète qui a écrit les visions qui portent le nom de Daniel a parlé la langue de l'art chaldéen, à l'époque de Nabuchodonosor et de ses successeurs, pendant que Babylone était encore florissante ; non celle de la Palestine, quatre cents ans plus tard, sous la domination des Séleucides ; il vivait donc et il a écrit en Chaldée, du temps de la captivité.

---

# CHAPITRE XIV

## CYRUS ET LA FIN DE LA CAPTIVITÉ.

La chute de Babylone, dont Daniel avait été d'abord le prophète, puis le témoin, fut le moment choisi par la Providence pour l'affranchissement de son peuple captif. Cyrus, le vainqueur des Chaldéens, permit aux Juifs, comme Dieu l'avait prédit à l'avance, de rentrer dans leur patrie.

Les découvertes assyriologiques expliquent et confirment ce que l'Écriture nous apprend de ce prince et de sa conduite.

Nous avons déjà rapporté plus haut une inscription cunéiforme relative à la prise de Babylone. Nous avons maintenant à faire connaître un cylindre de ce roi qui jette beaucoup de jour sur la question qui nous occupe.

Jusqu'en 1879, nous ne possédions que deux inscriptions originales de Cyrus, d'une extrême brièveté.

Près du tombeau célèbre appelé par les Persans *Takt-i-Mâder-i-Suleiman* · *le trône de la mère de Salomon*, et qu'on a cru à tort être celui de Cyrus, — c'est plutôt celui de sa femme, Cassandane [1], — se lit cinq fois sur les piliers de Mourghâb, l'ancienne Marrhasion, la simple inscription bilingue suivante, 1° en perse :

> Adam Kurusch, Khschaya-
> thiya, Hakhamanaschiya.

1. Oppert, *Le Peuple et la langue des Mèdes*, 1879, p. 11.

2° En mède :

U Kuras Unan Akkamannisiya.

Ce qui signifie : « Moi, Cyrus, le roi, l'Achéménide. »

La seconde inscription que nous possédions de Cyrus se lit sur une brique qui avait été trouvée par M. Loftus à Senkéreh, dans la Basse-Chaldée. Elle fut apportée en 1850 en Angleterre, et est actuellement conservée au *British Museum*. Elle renferme quatre lignes, en partie effacées, en assyrien :

Kura [s]... banu
Bit-Saggatu u Bit-Zidda
Abil Kambuziya
..... damnu anaku.

La signification est celle-ci :

1. Cyrus..... constructeur,
2. de Bit-Saggatu et de Bit-Zida,
3. fils de Cambyse,
4..... [le roi] puissant, moi [1].

Ces deux inscriptions, malgré leur brièveté, avaient une valeur historique réelle, mais elles sont de beaucoup éclipsées par un nouveau document, qui nous donne des renseignements originaux du plus grand prix. Il a été découvert au printemps de 1879, par des Arabes qui travaillaient au milieu des ruines de Babylone, sous la direction de M. Hormuzd Rassam, chargé par l'administration du Musée britannique de faire des fouilles dans les pays où avait été parlé autrefois l'assyrien. C'est un

1. *Transactions of the Society of Biblical Archeology*, fac-simile et traduction, 1873, p. 148. — Voir, Planche LXXVIII, la brique de Cyrus, d'après ce fac-simile.



cylindre de terre cuite, malheureusement mutilé, en forme de baril. Dans l'origine, il était complétement couvert d'écriture, formant quarante-cinq longues lignes, chacune d'environ 40 à 50 caractères, et d'une vingtaine de mots en moyenne, et effectuant, par conséquent, un total de près de mille mots. Ce cylindre a été porté en Angleterre pendant l'automne 1879. Il est écrit en caractères babyloniens et en langue assyrienne. Le commencement et la fin manquent en partie : il reste environ deux tiers des caractères; le milieu, c'est-à-dire vingt-cinq lignes sur quarante-cinq, n'a presque rien souffert des injures du temps [1]

Cyrus y parle à la première personne, comme dans les deux légendes des piliers et de la brique que nous avons rapportées. En voici la traduction. Elle n'est pas certaine dans ses détails, mais elle rend certainement le sens général :

« Je suis Cyrus, le roi suprême, le grand roi, le roi puissant, roi de Babylone, roi des Sumir et des Accad, roi des quatre régions ; fils de Cambyse, le grand roi, roi de la ville d'Ansan, petit-fils de Cyrus, le grand roi, roi de la ville d'Ansan, arrière-petit-fils de Téispès, le grand roi, roi de la ville d'Ansan. »

Tout ce protocole est une imitation de celui des rois de Babylone et de Ninive ; les titres qu'il prend sont ceux qu'on lit sur tous leurs documents. Cyrus continue :

1. Le cylindre de Cyrus a été étudié par M. G. Rawlinson, dans la *Contemporary Review*, en 1880, et dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, janvier 1881; par M. Halévy, dans la *Revue des Études juives*, septembre 1880 ; par M. E. Babelon, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, janvier 1881. Le texte cunéiforme vient d'être publié dans les *Western Asiatic Inscriptions*, t. V, 1881), pl. 35.

« L'ancienne famille royale, dont Bel et Nébo, dans la bonté de leur cœur, avaient soutenu le gouvernement, disparut quand j'entrai victorieux dans Babylone. Avec joie et allégresse, dans le palais royal, j'établis le siège de ma souveraineté. Marduk, le grand Dieu, l'ancien gardien des fils de Babylone, et... Ma vaste domination fut pacifiquement établie dans Babylone et les nombreux districts des Sumir et des Accad.

» Leur bon ordre ne fut pas troublé. Les places fortes de Babylone et toutes ses forteresses je conservai en bon état. Les fils [les habitants] de Babylone avaient négligé de réparer leurs dégradations : les crevasses étaient béantes, les murs faisaient ventre. A l'œuvre de la réparation du sanctuaire de Marduk, le grand Dieu, je m'occupai. A moi [Cyrus] et à Cambyse, mon fils, le rejeton de mon cœur, et à ma fidèle armée [Marduk] accorda gracieusement sa faveur, et ainsi nous réussîmes à rétablir le sanctuaire dans son premier état de perfection...

» Plusieurs des rois habitant dans des places fortes, qui appartenaient aux diverses races habitant la contrée entre la mer Supérieure [la Méditerranée] et la mer Inférieure [le golfe Persique], avec les rois de Syrie et les régions inconnues (?) d'au delà m'apportèrent la totalité de leur tribut à Kal-Anna [la partie centrale de Babylone], et embrassèrent mes pieds. Ils vinrent de..., aussi loin que les villes d'Assur et d'Istar, d'Ayathé, Isnunak, les villes de Yamban, Mii-Turun et Duran, aussi loin que les frontières de Gutium et les forteresses longeant les rives du Tigre, où ils étaient établis depuis les temps anciens. Les dieux qui habitaient parmi eux, à leur place je rétablis et je leur assignai une habitation permanente. Tout leur peuple j'assemblai et je le fis retourner dans leur pays.

» Les dieux de Sumir et d'Accad, que Nabonide avait

introduits dans les fêtes du maître des dieux à Kal-Anna, par le commandement de Marduk, le grand dieu, je leur donnai une place honorable dans leurs sanctuaires, comme en possédaient une tous les autres dieux dans leur propre ville.

» Et tous les jours, je priai Bel et Nébo, afin qu'ils prolongeassent mes jours et augmentassent ma prospérité, et répétassent à Marduk, mon Seigneur, que ton adorateur, Cyrus le roi, et son fils Cambyse.... »

Le reste de l'inscription manque.

Ce document, en supposant qu'il rapporte exactement les faits, a une portée historique considérable : il nous présente le caractère religieux de ce roi sous un aspect tout nouveau [1]

Nous n'avons aucune raison sérieuse de douter de son exactitude. C'est un monument original. Il a dû être rédigé, il est vrai, non par Cyrus et les Perses de sa cour, qui ne devaient pas être en état d'écrire en assyrien, mais par les prêtres de Babylone. Cette origine pourrait provoquer quelque suspicion. Néanmoins les rédacteurs chaldéens ne peuvent avoir altéré le fond des faits; tout au plus auraient-ils pu présenter sous des couleurs un peu forcées les bonnes dispositions et les sentiments de Cyrus à l'égard de la religion babylonienne; il est impossible qu'ils aient inventé ce qu'ils affirment au nom de Cyrus, qu'il avait réparé les temples et rendu des honneurs particuliers aux dieux de chaque pays; ils ne se seraient pas risqués à commettre une imposture que le Roi aurait certainement connue et sévèrement châtiée. La véracité de leur langage est d'ailleurs confirmée par

1. Il prouve aussi que Cyrus était d'origine royale, contrairement aux assertions d'Hérodote, I, 55, 107.

l'inscription babylonienne que nous avons rapportée au chapitre VIII : le ton en est le même et le fond concorde avec ce que raconte le cylindre [1]

Le cylindre de Cyrus jette aussi sur son caractère religieux un jour inattendu. On l'avait représenté jusqu'ici comme un monothéiste fervent, un destructeur des idoles, un fidèle sectateur de la doctrine de Zoroastre. Nous voyons aujourd'hui que la politique l'emportait en lui sur le zèle religieux.

Il résulte de l'inscription nouvelle que non seulement il ne fut pas persécuteur des idolâtres, mais qu'il prit part à leur culte et accepta leurs idées, au moins dans une certaine mesure. Par conséquent, l'interprétation que certains commentateurs ont donnée à divers passages d'Isaïe et de Jérémie est forcée et doit être entendue dans le sens que nous indiquerons tout à l'heure.

Nous lisons dans Isaïe, prédisant les victoires de Cyrus, les paroles suivantes :

Bel s'incline, Nébo tombe ;
On charge leurs statues sur des bêtes de somme ;
Ces [idoles] que vous portiez vous-mêmes [2] deviennent le fardeau [d'animaux] fatigués.
Elles s'inclinent, elles tombent ensemble,
Elles ne peuvent soulager leurs porteurs,
Elles vont elles-mêmes en captivité [3].

Jérémie s'écrie à son tour :

Annoncez aux nations, publiez ;
Levez l'étendard, publiez ;
Ne le cachez pas, dites :

1. Voir plus haut, p. 460. Voir en particulier col. II, l. 21-24 p. 461.
2. Voir plus haut, p. 308, et Planche LXIX, p. 308.
3. Is., XLVI, 1-2.

Babylone est prise, Bel rougit, Marduk est consterné [1].
Ses statues rougissent, ses idoles sont consternées [2].

Et plus loin, Jérémie dit encore :

Voici, les jours viennent, dit Jéhovah,
Je vais faire justice de ses idoles;
Et dans tout son territoire gémissent les blessés [3].

Ces passages des prophètes ne doivent pas être entendus, comme l'ont fait plusieurs commentateurs, d'une guerre déclarée faite par Cyrus à la religion babylonienne, par le zoroastrisme au polythéisme, encore moins de la destruction matérielle des idoles chaldéennes par le conquérant; il faut l'entendre simplement de l'humiliation des divinités babyloniennes, en qui les habitants de la capitale avaient mis leur confiance.

Les Chaldéens et, en général, tous les peuples de l'Orient, à l'exception des Juifs, attribuaient leurs victoires et leurs défaites à la puissance ou à la faiblesse de leurs idoles, comme nous l'avons déjà remarqué [4]. Quand ils étaient vainqueurs, c'est que les dieux qu'ils adoraient étaient plus forts que les dieux de leurs ennemis; si, au contraire, ils étaient vaincus, c'est parce que leurs dieux n'avaient pu l'emporter sur ceux de leurs adversaires. « Leurs dieux sont des dieux de montagnes, disaient à Benhadad les Syriens, ses sujets, en parlant des Israélites; c'est pourquoi ils nous ont vaincus; il vaut mieux

1. Le mot hébreu חת, *ḥat*, employé ici par Jérémie, a le double sens de consterné et de brisé. C'est le premier qui est préférable; il répond à la traduction de la Vulgate : *Victus est Merodach*.

2. Jér., L, 2.

3. Jér., LI, 52.

4. Voir plus haut, p. 309.

donc que nous combattions en plaine [1] » Ils croyaient que les dieux de Damas ne pouvaient triompher que dans les plaines.

Par suite de ces croyances, les rois d'Assyrie et ceux de Babylonie, après une campagne victorieuse, emmenaient captifs les dieux défaits, avec leurs adorateurs, et ils plaçaient leurs statues dans les temples de leurs divinités, comme le firent les Philistins pour l'Arche, qu'ils placèrent dans le temple de Dagon. Nous trouvons dans les inscriptions cunéiformes un grand nombre de preuves de l'existence de cette coutume. Ainsi les Assyriens emportèrent à Ninive les dieux des tribus arabes qu'ils avaient battues, pour qu'ils rendissent hommage aux divinités assyriennes.

C'est à ces usages et à ces croyances que font allusion les prophètes. Ils ne prédisent point que Bel, Nébo, Marduk seront mis en pièces par le vainqueur, mais qu'ils seront obligés de s'incliner devant le dieu de Cyrus. Au lieu d'être portés avec respect et avec honneur par les prêtres, comme nous voyons sur les monuments que c'était l'habitude, ils seront chargés, comme de vulgaires fardeaux, sur le dos de bêtes de somme. Tandis que leurs adorateurs étaient heureux et fiers de les porter dans des processions solennelles, avec toute la pompe et la magnificence imaginables [2], les animaux qui maintenant les transportent plient sous le faix, et on les conduit, non à leur propre triomphe, mais à celui de leur vainqueur, à qui ils feront escorte, comme prisonniers et captifs.

Les documents que nous possédons ont été rédigés par les Babyloniens, qui n'ont pas relevé ce qui était propre

1. I (III) Reg., xx, 23.
2. Voir Planche LXIX, p. 308.

à humilier leurs divinités; ils datent, de plus, d'une époque postérieure à la prise de la ville, lorsque l'effervescence de la victoire était calmée et que le vainqueur avait adopté une politique de tolérance et de conciliation. Nous n'y lisons pas, par conséquent, que Cyrus eût traité les dieux de Babylone comme nous venons de le dire et qu'il eût fait porter en Perse les statues de quelques-uns d'entre eux; mais, comme tel était l'usage de cette époque, il n'y a pas lieu de douter qu'il ne l'ait suivi [1] Si le conquérant ne se conduisit pas en iconoclaste, il voulut du moins, certainement, envoyer dans sa patrie les trophées de sa victoire.

Il est vrai, d'ailleurs, que le monarque perse nous apparaît dans les inscriptions cunéiformes sous un jour tout nouveau. On s'était plu à le représenter comme un monothéiste rigide, sectateur fidèle des doctrines du mazdéisme, ennemi implacable des idoles. La brique de Senkéreh avait déjà montré qu'il n'avait pas voulu heurter de front les croyances religieuses des peuples qu'il avait conquis, et qu'il s'était même accommodé et plié à leurs idées, en rebâtissant les temples des dieux babyloniens.

La nouvelle inscription de Babylone confirme surabondamment les briéves données de la brique : il y fait acte de piété directe envers les dieux de ses nouveaux sujets.

« Relativement à la religion de Cyrus, nos renseignements sont d'une très haute importance, dit M. Halévy.

1. Du reste, si l'on n'appliquait pas à la prise de la ville par Cyrus les prophéties que nous venons de rapporter, elles ne se seraient pas moins vérifiées très exactement du temps de Darius, lorsque, après avoir repris Babylone, il ravagea cette ville et ses temples.

Le conquérant ne dit pas un mot d'Ahuramazdâ, le dieu supérieur des Perses, mais rend un hommage complet et sans restriction aux grandes divinités de Babylone. Pour lui, comme pour les Babyloniens de naissance, Bel et Nébo sont les distributeurs suprêmes de la royauté. Son protecteur particulier est le dieu Mardouk, dieu qu'il qualifie de seigneur grand, vivificateur des morts, mais il ne néglige cependant pas de demander l'intervention des autres dieux en sa faveur. Ceci rappelle la conduite toute respectueuse des Achéménides à l'égard des divinités égyptiennes comme à l'égard de Jéhova, dans les pièces officielles adressées aux Juifs. C'est là le trait le plus caractéristique du paganisme. Dans ce système, les dieux de chaque pays coexistent les uns à côté des autres, et, s'ils tendent parfois à s'assimiler tant bien que mal les uns aux autres, ils ne s'excluent jamais.

» Après un court séjour en Samarie, les colons étrangers qui y furent établis par Essarhaddon, adoptèrent le culte de Jéhova en échange de leur culte antérieur. De même, les Achéménides établis en Susiane n'éprouvèrent certainement aucun scrupule pour se rallier à la religion susienne, et, lorsque la fortune leur eut mis entre les mains les autres pays de l'Asie occidentale, ils se hâtèrent d'admettre les autres cultes qui y régnaient, et cela non seulement par un esprit de tolérance, mais par une sanction formelle de leur principe; aussi les inscriptions nous les montrent toujours empressés à participer aux cérémonies religieuses les plus sacrées de ces peuples et à invoquer leurs divinités dans les occasions solennelles. Ces faits indubitables ruinent de fond en comble l'opinion de ceux qui veulent que l'avénement de Cyrus ait pu susciter le monothéisme juif. Non seulement Cyrus est polythéiste dans le sens le plus absolu du mot, mais

l'on peut affirmer que jamais le principe du polythéisme ne s'est manifesté avec plus de puissance qu'à l'époque achéménide, où toutes les divinités du vaste empire reçurent également droit de cité et furent englobées dans la religion officielle. Un état religieux pareil était on ne peut plus défavorable au développement d'une religion aussi exclusive que le monothéisme juif. Et si, malgré cela, les Juifs rapatriés par Cyrus reviennent en Palestine entièrement exempts d'idées païennes, c'est évidemment parce que leur monothéisme datait de plus loin et que les croyances exotiques qu'ils avaient autrefois empruntées aux peuples voisins, n'ayant plus de raison d'être, s'étaient perdues pendant l'exil. Ce résultat suffirait à lui seul pour donner à l'inscription de Cyrus une valeur exceptionnelle.

» Quant à la religion médo-perse proprement dite, les documents achéménides nous apprennent que jusqu'à la chute de ces princes, elle n'est jamais sortie de son pays d'origine, de même que la langue perse n'a joué à cette époque aucun rôle dans les affaires de l'Asie antérieure. Ce rôle fut dévolu à la langue araméenne, dans laquelle étaient rédigés tous les actes de la chancellerie des grands rois.

» Il y a plus, malgré la longue résidence d'une dynastie perse à Suse, le nom d'Ahuramazdâ répugnait tellement aux Susiens, que le rédacteur susien de l'inscription de Bisoutoun y ajoute le qualificatif « Dieu des Aryens ». Aussi, les formes bizarres sous lesquelles les traducteurs assyriens représentent le nom de ce dieu : *Uramizda*, *Ahurmizdi*, *Urimizdah*, etc., indiquent clairement qu'il n'a jamais acquis une notoriété quelconque en Babylonie. Cela enlève du même coup toute vraisemblance aux prétendus emprunts que les auteurs bibliques, surtout ceux de la

Genèse, auraient faits aux croyances iraniennes; il est certain aujourd'hui que les rapports de cette nature entre les Aryens et les Sémites n'eurent lieu que postérieurement à Alexandre, et que, pour les croyances communes à ces deux races, la priorité appartient aux Sémites [1] »

Ces traits nouveaux du caractère de Cyrus, tout en renversant quelques théories des historiens, ne font du reste que confirmer ce que la Sainte Écriture nous apprend de ce prince. On peut dire que notre inscription certifie, au moins d'une manière vague et générale, le récit biblique sur Cyrus, qui met fin à la captivité des Juifs et les autorise à retourner dans leur patrie, en leur rendant en même temps tous les trésors du temple de Jérusalem. Cette inscription dit en effet, comme nous l'avons vu, qu'*il rétablit à leur place les dieux des peuples tributaires*, qu'*il assembla ces peuples et les fit retourner dans leur pays*.

Enfin, l'inscription de Babylone est une confirmation indirecte de l'authenticité et de la véracité du décret de Cyrus [2] rapporté à la fin du quatrième livre des Rois et au commencement du premier livre d'Esdras. Dans ce dernier livre, où l'édit royal est rapporté plus au long que dans le premier, nous lisons : « Ainsi dit Cyrus, roi de Perse, tous les royaumes de la terre, Jéhovah, Dieu du ciel, me les a donnés, et il m'a ordonné de lui bâtir un temple dans Jérusalem, qui est en Judée.

1. J. Halévy, *Cyrus et le retour de l'exil*, *Revue des Études juives*, nº 1, juillet 1880, p. 17-19.

2. « Son édit, daté de la première année de son règne à Babylone, mérite d'être recherché (536); il porte le cachet d'une rédaction tellement authentique qu'il ne serait peut-être pas impossible de retrouver un jour un des nombreux exemplaires qui furent envoyés à cette époque dans les différentes provinces de l'empire. » Ménant, *Les Achéménides*, 1872, p. 17.

» Qui parmi vous est de son peuple? Que son Dieu soit avec lui et qu'il monte à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il bâtisse le temple de Jéhovah, Dieu d'Israël, le Dieu qui est à Jérusalem. Et tous ceux qui restent dans quelque lieu que ce soit qu'ils habitent, que les habitants de ce lieu les aident en argent, en or, en secours (de toute sorte) et en animaux, avec les dons volontaires pour le temple de Dieu, qui est à Jérusalem [1] »

Les ennemis des Livres Saints trouvaient le langage de Cyrus étrange. Ils ne pourront, désormais, le juger tel. Comment, disaient-ils, un roi zoroastrien comme le monarque perse aurait-il pu ainsi attribuer ses victoires au Dieu d'un peuple étranger? Comment un adorateur d'Ormuzd aurait-il pu reconnaître la divinité de Jéhovah et ordonner qu'on lui élevât un temple?

La réponse à ces questions est maintenant facile. Si Cyrus reconnaissait la divinité de Bel, de Nébo, de Marduk et des autres dieux des Sumir et des Accad, à plus forte raison pouvait-il reconnaître la divinité de Jéhovah, auquel Ahuramazdâ, le dieu unique qu'il adorait comme Perse, ressemblait par tant de traits. S'il reconnaissait, comme il le fait dans l'inscription de Babylone, avoir reçu des commandements de Marduk, il pouvait reconnaître de même, dans un édit en faveur des Juifs, qu'il avait reçu des ordres de Jéhovah.

Ce fait est d'autant plus explicable que la tradition juive nous apprend qu'on lui avait montré les prophéties d'Isaïe qui le concernaient, prédisaient ses victoires, ainsi qu'il le rappelle dans son édit, et annonçaient qu'il mettrait fin à la captivité des enfants de Juda.

1. I Esd., I, 2-4. L'inscription cunéiforme rapportée plus haut, p. 512, dit formellement que Cyrus autorisa les peuples captifs à retourner dans leur patrie.

Si enfin Cyrus avait relevé les temples de Saggatu et de Zida, comme nous l'apprend la brique de Senkéreh, s'il avait embelli les temples de Babylone et de la Chaldée, ainsi que nous le lisons dans le cylindre récemment découvert, quoi d'étonnant qu'il ait aussi consenti au rétablissement du temple de Jérusalem?

« La politique inaugurée par Cyrus est strictement d'accord avec ses vues religieuses, dit M. Halévy. Les anciens rois assyriens et babyloniens avaient coutume de s'assurer de la fidélité des peuples vaincus en les transportant en Mésopotamie, et en repeuplant leur pays par de nouveaux colons. Cyrus rompit définitivement avec ce moyen violent qui rendit ses prédécesseurs si odieux... En ordonnant la restitution des divinités étrangères à leurs sanctuaires primitifs, il permit en même temps aux individus de ces peuples d'accompagner leurs pénates et de se rétablir dans leur pays natal. L'inscription l'atteste formellement par ces mots : « J'assemblai ces peuples et je les fis retourner dans leurs contrées. » Cet ordre se rapportait tout d'abord aux habitants de l'Assyrie et des districts éloignés de la Babylonie, mais le mouvement de rapatriement étant commencé, beaucoup d'autres peuples, originaires des provinces éloignées de l'empire, ont certainement sollicité et obtenu leur retour. Les Juifs, encouragés par les prophètes, profitèrent d'autant plus facilement de cette occasion pour retourner en Palestine, que Cyrus avait besoin des nations syriennes pour l'exécution de ses projets sur l'Égypte.

» On le voit, le retour des exilés juifs, que les écrivains bibliques fixent à la première année de Cyrus et qu'ils attribuent à une permission spéciale de ce monarque, rentre parfaitement dans le nouvel ordre de la politique générale que nous signale l'inscription. Cette année mar-

que, en effet, un changement radical dans la politique des conquêtes; désormais, les pays conquis formeront des provinces d'un empire compacte, dont les rois indigènes seront directement surveillés par un satrape, responsable devant la cour de Suse. Grâce à ce système de surveillance directe, les insurrections seront étouffées dès le début et les coupables punis sur place. Cette mesure si sage acquit à Cyrus la reconnaissance de toutes les nations et fit de lui le héros le plus sympathique de l'antiquité [1] »

Ainsi, en résumé, la nouvelle inscription de Cyrus découverte à Babylone nous montre dans ce monarque, non pas le monothéiste rigide, sectateur sévère du zoroastrisme, qu'aimaient à peindre les historiens, mais un politique accommodant, qui se plie sans scrupule aux idées religieuses des peuples au milieu desquels il vit ; elle confirme enfin ce que l'Écriture nous dit de ce prince, dans ses rapports avec les Juifs, en nous le représentant parlant et agissant comme le font parler et agir les auteurs sacrés, reconnaissant la protection et l'autorité des dieux des autres peuples et coopérant volontiers à leur culte et à l'édification de leurs temples. Le nouveau cylindre cunéiforme confirme donc le récit sacré. C'est chronologiquement, le dernier témoignage que l'épigraphie assyrienne rend à la Bible.

1. J. Halévy, *Cyrus et le retour de l'exil, Revue des Études juives,* juillet 1880, p. 19-20.

---

## CHAPITRE XV.

### CONCLUSION.

La fin de la captivité marque le moment où l'assyriologie cesse de nous fournir des lumières pour l'interprétation et la justification de nos Livres Saints. L'empire chaldéen n'est plus; Ninive est déjà ensevelie dans ce tombeau d'où elle ne sortira qu'après plus de deux mille ans; l'Égypte va être conquise par les Perses, sous le fils de Cyrus, comme l'a été Babylone; son rôle de grande puissance est fini; elle ne nous apprend plus rien sur la Sainte Écriture. Les Juifs ont quitté une seconde fois le berceau primitif de leurs pères; ils sont rentrés dans la Terre Promise pour y attendre la venue du Messie. La race de Japhet va paraître sur la scène; elle commence à se dilater dans les terres de Sem et à asservir les enfants de Cham. En la personne de Cyrus, la famille aryenne va dominer le monde, en attendant les Grecs d'Alexandre le Grand et les Romains, comme l'a prédit Daniel. Puis viendra le Christ, le fils de Dieu, devant qui disparaîtront tous les peuples anciens.

Nous sommes donc arrivés maintenant au terme de nos recherches. Nous avons vu ce que nous apprennent sur la Bible les découvertes modernes faites en Palestine, en Égypte et en Assyrie. Nous avons suivi les auteurs sacrés, presque pas à pas, depuis la première page de la Genèse, jusqu'à l'affranchissement d'Israël par Cyrus. La Chaldée et l'Égypte sont venues tour à tour

rendre témoignage à la vérité de nos Saintes Écritures. Au moment où se lèvent partout, contre la parole sacrée, d'ardents ennemis, Dieu lui a suscité des témoins nouveaux et inattendus. On voulait la prendre en défaut, au moyen des annales antiques, en creusant les entrailles de la terre, et en invoquant contre elle la géologie, la paléontologie et la philologie ; Dieu a fait parler les morts et ils ont rendu témoignage à la vérité.

Un épisode de la vie d'un illustre saint polonais s'est représenté souvent à la mémoire de celui qui écrit ces pages, lorsqu'il recueillait avec joie, dans les documents qui viennent de sortir des ruines de Ninive et des tombeaux égyptiens, leurs dépositions en faveur de Moïse.

C'était au XI[e] siècle. Boleslas II régnait en Pologne. Ce prince était doué de grandes qualités guerrières ; il avait remporté sur les Russes d'éclatantes victoires, mais il ternit sa gloire en lâchant la bride à ses passions et l'histoire l'a flétri du surnom de Cruel. Le siège épiscopal de Cracovie était alors occupé par un saint, Stanislas Sezepanowski. Le courageux prélat n'hésita pas à faire au monarque dont les débauches, les violences et les cruautés faisaient le malheur de son peuple, de sérieuses et justes remontrances. Il savait à quels dangers il s'exposait ainsi lui-même, mais l'intérêt personnel ne put l'empêcher de remplir son devoir : il avait fait le sacrifice de sa vie.

Boleslas ne songea pas à se convertir, il ne songea qu'à se venger. Avant de faire verser le sang du martyr, il voulut cependant, par un raffinement de méchanceté, le déshonorer aux yeux de la Pologne entière. Un chevalier, nommé Pierre, avait vendu, trois ans auparavant, un domaine à l'évêque de Cracovie. Depuis il était mort et il avait été enterré dans l'église de Piotrawin. Le roi

pressa les neveux du défunt de poursuivre l'évêque, comme n'ayant point payé la somme qui avait été convenue au moment de l'achat. Les parents de Pierre cédèrent aux désirs du prince et citèrent Stanislas devant son tribunal. Les témoins, effrayés par les menaces de Boleslas, n'osèrent point déposer en faveur de l'innocent. Cependant celui-ci, en se voyant abandonné des hommes, ne douta point de Dieu : il demanda seulement un délai de trois jours et promit de produire, après ce terme, comme témoin à sa décharge, le mort lui-même, Pierre le chevalier.

Au bout de trois jours, passés dans le jeûne et la prière, S. Stanislas se rend au tombeau du vendeur. Là, prosterné à genoux, les yeux levés vers le ciel, il s'écrie : « Dieu clémént et miséricordieux, Seigneur Jésus-Christ, à qui tout est soumis et par qui tout reçoit la vie..., faites que Pierre le chevalier, pour rendre témoignage à la vérité et à la justice, ressuscite des morts et m'assiste comme témoin fidèle ; qu'il défende la cause de mon Église, afin que vos promesses soient vérifiées et votre nom glorifié... » Tout le clergé et tout le peuple répondirent à la prière de l'évêque : « Amen, qu'il en soit ainsi. » Alors l'évêque se leva, et touchant le cadavre : « Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, dit-il, je t'ordonne, Pierre, de sortir de la poussière et de ressusciter des morts, afin de rendre témoignage à la vérité, abandonnée et désertée par les enfants des hommes. Qu'ainsi soit augmentée la foi de ceux qui croient, qu'ainsi soit confondue la témérité de ceux qui attaquent la vérité [1]. »

1. « Jubeo tibi, Petre, ut consurgas de pulvere, exurgas a mortuis, ferasque veritati, a filiis hominum prostitutæ et desertæ, testimonium : quatenus augeatur fides credentium et corripiatur improba temeritas oppugnantium veritatem. » *Acta Sanctorum*, Maii t. II, l. I, c. VI, p. 218.

Le mort obéit. Stanislas le conduisit devant le roi : « Voici le mort, lui dit-il, qui vient rendre témoignage à la vérité [1] » Et le mort parla, et il justifia le saint injustement attaqué. Boleslas lui-même fut obligé de rendre justice à celui qu'il regardait comme son mortel ennemi [2].

Ne voyons-nous pas s'accomplir aujourd'hui sous nos yeux un semblable prodige ? L'incrédulité croyait les Égyptiens et les Assyriens bien morts et elle nous disait : Ces événements que vous prétendez s'être passés en Chaldée ou en Égypte n'ont jamais eu lieu : les Chaldéens et les Égyptiens ne pensaient pas, n'agissaient pas ainsi. Et Dieu a dit aux Chaldéens : Sortez de dessous les décombres où vous êtes ensevelis depuis tant de siècles et rendez témoignage à la vérité calomniée. Il a dit aux Égyptiens : Ressuscitez du fond de ces tombeaux et apportez à la lumière du jour ces papyrus qui y sont enterrés avec vous, pour qu'ils déposent en faveur de mes Livres Saints, « afin de rendre témoignage à la vérité ; pour que la foi de ceux qui croient soit ainsi augmentée, pour que la témérité de ceux qui attaquent la vérité soit ainsi confondue. » Et ces morts ont obéi à la voix de Dieu. « Les voilà vivants pour rendre témoignage à la vérité. » Les Assyriens se sont levés et ils nous ont dit que l'histoire de la création du monde, telle que nous la raconte Moïse, est une tradition primitive de l'humanité ; que la table ethnographique de la Genèse est la vraie géographie primitive ; que l'histoire de la tour de Babel est le récit d'un événement authentique ; que la Chaldée est la véritable patrie d'Abraham.

1. « En adest vivus,... ex mortuis testimonium laturus veritati. » *Ibid.*, c. VI, p. 218.

2. Sur l'autorité de Jean Longin ou Dlugoss, chanoine de Cracovie, auteur de la vie de S. Stanislas, voir Papebrock, *Acta Sanctorum, ibid.*, p. 198.

Les Égyptiens ont aussi comparu devant les ennemis des Saintes Écritures, érigés en juges, et ils ont déclaré que Moïse était véridique, que ce qu'il raconte d'Abraham, de Jacob, de Joseph, de lui-même et de son peuple, délivré et affranchi, tout cela est vrai, réel, historique, que lui seul pouvait le raconter avec autant d'exactitude, et que c'est lui qui l'a raconté en effet.

Nous avons contrôlé, au moyen des monuments authentiques des bords de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que des monuments des bords du Nil, tous les détails que nous lisons dans nos Saints Livres, même les plus minutieux, ceux qui ne sont donnés qu'en passant, sous forme d'allusion et, pour ainsi dire, sans que l'auteur lui-même s'en soit aperçu, et, toutes les fois que le contrôle a été possible, l'assyriologie et l'égyptologie nous ont répondu: la Bible a dit la vérité. Qu'on nous cite un seul historien de l'antiquité qui puisse sortir ainsi victorieux de l'interrogatoire rigoureux que lui fera subir la critique moderne? On a souvent essayé d'ébranler l'autorité des écrivains sacrés en se servant contre eux des historiens anciens. Or, nous l'avons vu, toutes les fois qu'ils sont en désaccord avec les vieux auteurs, ce sont les écrivains profanes qui se trompent, c'est la Bible qui a raison.

Notre Seigneur Jésus-Christ nous l'avait promis : « Si les hommes se taisent, les pierres prendront une voix » et réclameront en faveur de la vérité. Qu'il en soit béni à jamais !

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME.

---

## TROISIÈME PARTIE.

## LES ROIS.

---

LIVRE SECOND. — DEPUIS LE SCHISME DES DIX TRIBUS JUSQU'A LA RUINE DU ROYAUME D'ISRAEL.

Pages

I. Roboam et Sésac.................................... 1
II. L'assyriologie et les livres des Rois.................. 19
III. Premières invasions assyriennes en Syrie et en Phénicie.................................... 26
IV. La stèle de Mésa.................................... 47
V. Salmanasar, Joram et Jéhu.......................... 56
VI. Premières attaques des Assyriens contre Israël — Binnirar.................................... 68
VII. Phul, Téglathphalasar.............................. 81
VIII. Ruine du royaume d'Israël. — Salmanasar, Sargon.... 120


LIVRE TROISIÈME — DEPUIS LA RUINE DU ROYAUME D'ISRAEL JUSQU'A LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

I. Ézéchias et Sennachérib............................ 171
II. Assaraddon.......................................... 226
III. Assurbanipal........................................ 238
IV. Judith et Holopherne................................ 254
V. Les derniers rois d'Assyrie......................... 284
VI. Nabuchodonosor et la fin du royaume de Juda....... 293

## QUATRIÈME PARTIE.

# LA CAPTIVITÉ.

### LIVRE PREMIER — ÉZÉCHIEL.

Pages
I. Dangers que court la foi d'Israël pendant la captivité... 303
II. Missions des prophètes pendant la captivité........... 314
III. La vision des Chérubins........................... 324
IV. Prophéties d'Ézéchiel contre l'Égypte................ 370

### LIVRE SECOND — DANIEL.

I. La mission de Daniel et le livre de ses prophéties..... 377
II. Éducation de Daniel à la cour de Nabuchodonosor..
— Les écoles du palais à Babylone................ 392
III. Le premier songe de Nabuchodonosor............... 400
IV. La statue d'or de la plaine de Doura............... 411
V. La musique babylonienne........................ 419
VI. Les trois enfants dans la fournaise................ 436
VII. Folie de Nabuchodonosor........................ 443
VIII. Les successeurs de Nabuchodonosor................ 453
IX. Baltasar.................................... 463
X. Le festin de Baltasar............................ 475
XI. Daniel dans la fosse aux lions.................... 482
XII. Bel et le dragon.............................. 488
XIII. Les visions de Daniel.......................... 492
XIV. Cyrus et la fin de la captivité.................... 509
XV. Conclusion................................... 524

# TABLE DES ILLUSTRATIONS.

Pages.

PLANCHE LIV. Portrait de Sésac, avec son cartouche, d'après Lepsius, *Denkmäler*. Vis-à-vis de la page........................... 6

PLANCHE LV. Roboam, roi de Juda, ou le Juif vaincu, d'après Rosellini, *Monuments*. Vis-à-vis de la page........................... 12

PLANCHE LVI. Le bœuf Apis, d'après Lepsius, *Denkmäler*, Vis-à-vis de la page.................. 18

PLANCHE LVII. Épée en bronze portant le nom de Binnirar. Vis-à-vis de la page............... 27

PLANCHE LVIII. Stèle de Mésa, d'après l'original du Musée judaïque, au Louvre. Vis-à-vis de la page 47

PLANCHE LIX. Obélisque de Salmanasar, à Nimroud, d'après le fac-simile de l'original, du musée du Louvre. Vis-à-vis de la page........ 64

PLANCHE LX. Portrait de Schabak et représentation de son sceau, d'après Lepsius, *Denkmäler*, Vis-à-vis de la page.................... 122

PLANCHE LXI. Portrait de Sargon, d'après l'original du Musée assyrien du Louvre. Vis-à-vis de la page............................. 130

PLANCHE LXII. Brique de Sargon, d'après l'original du Musée assyrien du Louvre. Vis-à-vis de la page............................. 170

PLANCHE LXIII. Portrait de Sennachérib, au siège de Lachis, en Palestine, d'après une photographie du bas-relief original. Vis-à-vis de la page............................. 185

PLANCHE LXIV. Siège de Lachis par Sennachérib, d'après Layard, *Monuments of Nineveh*. Vis-à-vis de la page........................... 196

PLANCHE LXV. Plan de Lachis (?) d'après Layard, *Monuments of Nineveh*. Vis-à-vis de la page. 208

PLANCHE LXVI. Roi assyrien, crevant les yeux à des prisonniers agenouillés à ses pieds, d'après Botta, *Monument de Ninive*. Vis-à-vis de la page............................. 252

Pages

PLANCHE LXVII. Soldats assyriens coupant des palmiers en pays ennemi, d'après Layard, *Monuments*. Vis-à-vis de la page............ 277

PLANCHE LXVIII. Portrait de Nabuchodonosor, d'après la photographie d'un camée du Musée de Berlin. Vis-à-vis de la page............ 295

PLANCHE LXIX. Procession des dieux, d'après un bas-relief de Nimroud. Vis-à-vis de la page...... 308

PLANCHE LXX. Taureau ailé de Khorsabad, d'après l'original du Musée assyrien du Louvre. Vis-à-vis de la page...................... 338

PLANCHE LXXI. Porte de Khorsabad, ornée de deux taureaux ailés, d'après Place, *Ninive et l'Assyrie*. Vis-à-vis de la page.................. 344

PLANCHE LXXII. Lions ailés avec des mains humaines, d'après Layard, *Monuments*. Vis-à-vis de la page............................... 348

PLANCHE LXXIII. Ruines d'un palais assyrien, d'après Place, *Ninive et l'Assyrie*. Vis-à-vis de la page.. 356

PLANCHE LXXIV. Image d'Ilu, d'après un bas-relief de Ninive. Vis-à-vis de la page................ 358

PLANCHE LXXV. Musiciens susiens et autres. Vis-à-vis de la page ........................... 428

PLANCHE LXXVI. Cyrus, d'après Flandin. Vis-à-vis de la page............................... 456

PLANCHE LXXVII. Festin et banquets assyriens. Vis-à-vis de la page ............................ 475

PLANCHE LXXVIII. Brique de Cyrus. Vis-à-vis de la page.... 510

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

# TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

Le chiffre romain indique le volume ; le chiffre arabe, la page. Les noms de personnes et de peuples sont imprimés en majuscules ; les noms géographiques, en italiques ; les noms communs, en caractères ordinaires ; les mots étrangers, en caractères gras.

## A


AAH-HOTEP (tombeau d'), II, 494, 502, 516.
*Aalu* (champs d'), I, 171 ; III, 139.
AARON, II, 270, 495, 535 ; son tombeau, 536-539.
*Abarim*, II, 540.
*Abbas*, II, 511.
ABD-ALLATIF, sur les famines en Égypte, II, 158.
ABDÉNAGO, voir AZARIAS, n° 2.
Abeilles, III, 353-354.
ABEL, I, 208, 369.
*Abelmehula*, III, 318.
ABENEZRA, nie l'authenticité du Pentateuque, II, 507.
ABERIU, voir APERIU.
ABESAN, III, 232.
ABGAR, I, 339, 362.
*Abhîra*, III, 545.
ABIATHAR, III, 432, 447.
**Abib**, II, 547.
ABIÉZER, III, 302.
ABIMÉLECH, III, 9, 229, 328.
ABISAÏ, III, 435.
ABRAHAM, I, 331, étymologie de son nom, 368 ; il quitte Ur, 358 ; séjourne à Haran, 361 ; passe à Damas, 365 ; arrive en Palestine, 396 ; va en Égypte, 397 ; bat Chodorlahomor, 421 ; donne l'hospitalité aux anges, 440 ; achète un tombeau, 444 ; III, 121 ; sa mort, I, 155.
**'Abrek**, II, 116, 545.
ABSCHAH, I, 400 ; II, 148.
*Abu-Kescheb*, II, 339 ; voir *Ramessès*.
ABYDÈNE, sur la tour de Babel, I, 288, 314.
*Abydos*, IV, 7, 8.
Acacia, III, 317
*Accad*, I, 273, 429.
Accadien ou Sumérien, langue

des premiers habitants de la Chaldée, I, 156, 262, 274, 323 ; IV, 393.
*Accaron,* III, 345 ; IV, 188, 194, 200, 203. Voir *Amgarruna.*
ACHAB, III, 37 ; IV, 21, 24, 35, 37, 38-46, 53, 56.
ACHAZ, IV, 21, 61, 109-117, 168, 172.
ACHÉMÉNIDES, leurs inscriptions, I, 131.
ACHIAS, IV, 2, 35.
ACHIOR, III, 28.
ADAM, I, 189, 209, 370.
ADAR, IV, 161.
*Adjéléh,* II, 464, 465.
*Adjrud,* II, 386, 399.
ADONIAS, III, 432, 434.
ADONIS, III, 61, 266.
*Adonis,* III, 266.
ADONISÉDEK, III, 186.
ADRAMMÉLEK, dieu, IV, 161, 162.
ADRAMMÉLEK, fils de Sennachérib, 221, 223, 226.
AGAG, III, 78, 81.
AGAR, I, 402.
Agriculture en Égypte, II, 153, 174.
*Aharri,* Palestine, IV, 70.
**Aheh**, voir Griffon.
AHIAS, IV, 2. Voir ACHIAS.
AHMÈS, II, 219, 265 ; son tombeau, 85, 108 ; roi, 515.
**Ahu**, II, 545.
*Aïalon,* III, 187, 190 ; IV, 12, 16.
Aigle, dans la vision d'Ézéchiel, IV, 346, 352.
Ail d'Égypte, II, 216, 446.
**Aïn**, mot arabe signifiant *fontaine.* Pour *Aïn-Haouarah,* etc., voir *Haouarah,* etc.
*Aïn,* (ouadi el-), II, 520.
*Akaba,* II, 445, 449, 520 ; III, 522.
ALCÉE, IV, 435.
ALEXANDRE-LE-GRAND, IV, 492, 495, 499.
ALEXANDRE POLYHISTOR, sur la tour de Babel, I, 314.
*Aleyat,* II, 458, 464.
**Algoum**, III, 533.
**Alhagi** Maurorum, II, 436.
Aliments, dans les tombeaux, III, 120-121.
ALLAT, III, 126.
*Altaqu,* IV, 195, 200-203, 211.
*Alus,* 451, 452.
AMALEC, II, 458.
AMALÉCITES, luttent contre les Hébreux, II, 458-460 ; III, 248, 275.
AMASIAS, IV, 71.
Ambidextres, III, 276.
Ame, idées des Hébreux sur sa nature, III, 106.
AMENEMA, II, 235, 238.
AMEN-EM-HEB reçoit les présents du pharaon, II, 115.
AMENI (tombeau d'), I, 404 ; II, 161.
*Amenti,* III, 138.
*Amers* (lacs), II, 356, 359 ; ne faisaient pas partie de la mer Rouge au temps de l'Exode, 361.
*Amgarunna,* IV, 193, 195, 199.
**Amm** de l'Égyptien, II, 215.
AMMON, AMON, II, 47, 348, 502.

AMMONITES, III, 248, 275, 336-338; IV, 50, 188, 200.
AMON, roi hébreu, III, 35.
AMORRHÉENS, II, 378; III, 185, 248, 268.
AMOS, IV, 72.
AMOSIS, AHMÈS, II, 515.
AMRAPHEL, I, 424, 425.
AMRI, IV, 21, 37-38, 53, 65.
AMU, IV, 17; arrivant en Égypte, I, 400; Pl. XI (401); II, 146.
ANAMMÉLEK, IV, 161, 162.
ANANIAS, IV, 395, 436, 442.
ANCESSI, II, 6.
Ancêtres (réunion aux), III, 145-146.
Ane en Égypte, I, 399, 405-406; II, 259; son symbolisme, III, 386.
*Angé*, IV, 267.
Anges reçoivent l'hospitalité d'Abraham, I, 440; ange exterminateur, IV, 220.
Animaux, symboles des dieux égyptiens, II, 488-490; criminel changé en bête, III, 139.
ANNA, scribe, I, 404.
ANNE, mère de Samuel, III, 412.
Anneaux égyptiens, II, 110; anneaux de rideaux, III, 484.
Années de règne, manière de les compter en Assyrie, IV, 139.
ANOUPOU, II, 42.
Antédiluviens (hommes), I, 210; (rois chaldéens), 213.
ANTIOCHUS ÉPIPHANE, IV, 493, 495, 498.
ANU, III, 21; IV, 161-162.
ANUBIS, voir KHNOUM.
AOD, III, 275-280.
APAPI, roi pasteur, II, 89, 90, 99, 146, 150.
APERIU, II, 237, 395.
*Aphec*, IV, 38, 72; d'Issachar, III, 314.
APIS, I, 405; II, 489, 514; IV, 18. Pl. LVI (18).
Apocalyptique (littérature), IV, 383.
APOPHIS, voir APAPI.
APRIÈS, IV, 374.
Aqueducs de Salomon, III, 506, 508-509.
*Arabah*, II, 458.
Arabe (langue), I, 387.
ARABES, battus par Assurbanipal, IV, 273-277.
*Arabie*, II, 447; III, 528-530; IV, 149.
*Arach*, I, 272.
*Aradah*, II, 523.
*Aradeh*, II, 523.
Aral, III, 125-132.
ARAM, I, 282; III, 270.
Araméenne (langue), I, 388.
ARAMÉENS, IV, 30, 31.
*Aram-Soba*, IV, 40.
*Ararat*, I, 222, 245.
ARBACE, IV, 79.
Arbre de vie, I, 197.
Arche d'alliance, II, 497-500, 516; III, 194, 243, 398, 406-408; 483.
Architecture funéraire, en Égypte, III, 141.
Argent, I, 411, 414; II, 138.
*Aribeh*, II, 477

ARIOCH, roi, I, 424, 426.
ARIOCH, dans Daniel, IV, 408.
Arithmétique, I, 376-378.
Armée, en Égypte, II, 28, 391; chez les Hébreux, III, 222, 330, 449.
**'Arôb,** mouches, II, 297.
Aromates, II, 12.
*Arpad*, IV, 106, 148, 212.
ARPHAXAD, IV, 259.
ARSINOÉ, II, 327.
*Arqa*, IV, 112, 113.
Art égyptien et hébreu comparé, II, 507-517.
Artisans, chez les Hébreux, III, 218-219.
ARYAS, III, 15.
*Ascalon*, III, 345, 355; IV, 193, 198, 201, 228.
ASCHÉRA, III, 34, 37-39, 256, 263.
ASENATH, épouse de Joseph, II, 118.
AŠIMAH, IV, 160.
*Asiongaber*, II, 522; III, 435, 522.
ASPENAZ, IV, 396.
Aspic, voir Uræus.
ASSARADDON, IV, 69, 97, 129, 139, 169, 221-237.
ASSUR, I, 276; III, 31, 64.
*Assur*, I, 277; IV, 26, 29, 78.
ASSURBANIPAL, sa bibliothèque, I, 162; 185; III, 64, 118, 227; IV, 392; son songe, II, 63; IV, 403, 439, 440, 486; son règne, 237-253, 255-281, 287.
ASSUR-DAN-IL I, IV, 31.
ASSUR-DAN-IL II, IV, 78-79, 139.
ASSUREDILILI, IV, 284.
ASSUR-NASIR-HABAL, ASSURNASIRPAL, IV, 33-34.
ASSUR-NIRAR II, IV, 79, 81, 85, 96, 139.
ASSUR-RAB-AMAR, III, 425; IV, 31.
ASSUR-RIŠ-ÉLIM, III, 270.
ASSURUBALID, IV, 27.
Assyrienne (langue), restée toujours la même, I, 347, 379, 389; comparée avec l'hébreu, 367-392; premiers mots connus, 146; antiquité, 386; caractère, 388.
ASSYRIENS, origine chaldéo-babylonienne de leur civilisation, I, 265; voir Monothéisme; grandeur primitive IV, 26-31; décadence passagère, III, 424; IV, 31; luttes contre les Hébreux, 4, 20, 30, 41-44, 56-59, 68; invasion en Égypte, 7-9, etc.; intervention dans les affaires des Hébreux, 61-67; luttes contre la Syrie. Voir ce mot.
ASTAROTH, III, 33.
ASTARTÉ, III, 24, 30, 253, 262-266, 285; pl. XXXVIII (262).
ASTORETH, III, 262. Voir ASTARTÉ.
ASTYAGE, IV, 457.
*Atbara*, affluent du Nil, II, 287.
ATERGATIS, III, 255, 401.
ATHALIE, III, 38.
*Attaka*, II, 384, 386, 391.
ATUM, ATOUM, I, 172; II, 46.
Autel, hébreu et égyptien, II,

505; oriental, III, 485; Pl. XLVIII (486). Voir Parfums, Holocaustes.
*Avah*, IV, 150, 152, 160.
*Avaris*, *Haouar*, II, 85, 108.
AXA, III, 272.
*Ayoun-Mouça*, II, 423-425, 429.
1. AZARIAS, voir OZIAS.
2. AZARIAS, (ABDÉNAGO), IV, 395, 414, 436, 442.
3. AZARIAS, supposé par M. Oppert, IV, 84, 104-105.
*Azéca*, III, 189.
*Aziongaber*, II, 522; III, 435, 522.
*Azot*, III, 345, 399; IV, 156, 164-167, 188, 193.

## B

BAAL, I, 370; II, 466; III, 22-24, 30, 37-39, 67-70, 251; III, 489.
BAALPHÉGOR, voir BÉELPHÉGOR.
BAALSAMIN, III, 253, 254.
*Baalséphon*, voir *Béelséphon*.
BAASA, IV, 37, 39, 40.
BABA (tombeau de), II, 162.
*Babel*, I, 287; étymologie, 311.
*Babylone* I, 346; III, 22, 42, 550; IV, 117-118, 136, 150, 157, 181-182; les Juifs à Babylone, 301; description de la ville, 305-307; elle est prise par Cyrus, 480.
*Bachtan*, II, 61.
BADAK, BADAN, III, 224, 288.
*Badiet et-Tih*, II, 520.
BAHRDT, ses impiétés, I, 15.
BAHU, Chaos, déesse, I, 175.
Bains en Égypte, II, 105.
BALAAM, II, 540, III, 13; IV, 35.
*Balbek*, IV, 153.
*Ballaḥ* (lac), II, 359.
BALTASAR, IV, 224, 463-481.
*Bambyce*, IV, 290.
Bandelettes enveloppant les cadavres, III, 119.
BARAC, III, 287-301.
*Barathres*, II, 347.
Barbe en Égypte, II, 103.
Barbier en Égypte, II, 103.
*Bardouil*, voir *Serbonis*.
**Bari**, voir Barque sacrée.
Barque sacrée, II, 62, 484, 498; ordinaire, 128; dans les tombeaux, 494.
Bastonnade en Égypte, II, 235; Pl. XXIII (236).
Bataille, voir Combat.
**Bath**, III, 498.
Bâton, porté par les Égyptiens, II, 128, 270; des chefs de corvée, 235, 248.
BAUER Bruno, attaque la Bible, I, 71.
Baume, II, 14, 124.
BAUR (F. C.), fonde l'école de Tubingue; ses opinions, I, 76.
BÉDOUINS de Haran, I, 364; du Sinaï, II, 531; leur gouvernement, III, 234-235; 23.

les vêtements qu'ils portent, 307.
Béelphégor, III, 89, 252, 303.
*Béelséphon*, II, 348, 351, 356, 384, 391 ; IV, 107.
Béelzébuth, III, 252.
*Béhistoun*, ses inscriptions, I, 149 ; IV, 69.
*Beiran*, II, 529.
Beka (stèle de), II, 109.
Bekenamen, scribe, II, 18.
Bel, III, 22, 44 ; IV, 308, 319, 416.
Bel et le dragon, IV, 488.
Bel-bani, IV, 26.
Bélésis, IV, 83. Voir Phul.
Bélibni, voir Bélibus.
Bélibus, IV, 187-188, 394.
Bélier, dans les visions de Daniel, IV, 495, 496.
*Belilk*, rivière, I, 362 ; IV, 146.
Bélit, III, 22, 44, 64.
Bel-Kapkapu, IV, 26.
Belsumiskum, IV, 431.
Benhadad i, IV, 40.
Benhadad ii, IV, 37, 38-46, 56-60.
Benhadad iii, IV, 41, 67, 72.
Benhadad iv, IV, 41.
*Ben-Hinnom*, III, 35, 83.
Beni-Hassan (tombeaux de), I, 400 ; II, 73, 77, 112, 146, 154, 156, 161, 236.
Benjamin, II, 122, 124, 138, 143 ; sa tribu, III, 275.
*Béra*, III, 331.
Bergers en Égypte, II, 128, 129, 149.
Bernstein, ne voit que des mythes dans l'histoire des patriarches, I, 106.
Bérose, cosmogonie, I, 176, 219 ; tour de Babel, 314 ; déluge, III, 122 ; Sennachérib, IV, 219.
Berthelot, nie le caractère miraculeux de la manne, II, 435.
*Bessatin*, II, 326, 332.
*Béthel*, III, 186, 244, 254 ; IV, 18.
*Bethléem* de Juda, III, 232, 266 ; IV, 12.
*Bethléem* du nord, III, 232.
*Béthoron*, III, 187-190, 511.
Bethsabée, III, 431.
*Bethsamès*, III, 347, 408-409.
*Bethsan*, III, 292, 308.
*Béthulie*, IV, 254, 259.
Bézéléel, II, 516.
Bibliothèques assyriennes, I, 161 ; IV, 392.
Bickell, I, 192, 248.
Bijoux égyptiens, II, 112, 513 ; dans les tombeaux, 492 ; III, 120, 325.
Bil, III, 252. Voir Bel.
Bin, III, 64 ; IV, 68.
Bin-nirar i, IV, 27.
Bin-nirar ii, IV, 31.
Bin-nirar iii, IV, 68, 74-76, 86.
Bint-Reschit, II, 61.
Birizhadri, IV, 258.
*Birs-Nimrud*, I, 292. Voir *Borsippa*.
*Bisoutoun*, voir *Behistoun*.
Bitaou, II, 42.
Bitume, II, 11 ; III, 120.
*Biyar*, II, 528.

Blanchisseurs du pharaon, II, 49-50, 105.
Blé d'Égypte, II, 157.
Blessures, dans le culte de Baal, III, 257.
Blocs de pierre, III, 469, 473.
BOCCHORIS, IV, 126.
Bœufs en Égypte, I, 404.
BOHLEN, attaque le Pentateuque, I, 403, 434; II, 38, 39, 71, 112, 275, 508.
BOIS-AYMÉ (du), attaque la Bible, II, 275; sur le miracle de la mer Rouge, 399, 405, 408.
*Bois-Liban,* III, 504.
*Bokim*, III, 243.
BOLESLAS II, IV, 525.
BOLINGBROKE attaque la Bible, I, 12; II, 507.
*Borsippa*, I, 292, 296, 297, 315; IV, 150, 307.
BOSCAWEN CHAD, ses travaux, I, 166.
BOTTA, ses découvertes en Assyrie, I, 143; Monument de Ninive, 146.
Bouche supérieure, titre égyptien, II, 110.
Bouclier, III, 346; IV, 11, 13.
*Boukhen*, II, 512.
Boulangers du pharaon, II, 68, 78, 80.
Bouteilles égyptiennes, 75; Pl. XIII (77).
Brebis en Égypte, I, 403.
Brique de Ramsès II, II, Pl. XX (209); 246; fabrication des briques, 245, pl. XXIV (247); 269; briques dans les tombeaux, III, 120; de Sargon, IV, 170; de Cyrus, 510.
British Museum, publie les inscriptions cunéiformes, I, 162; possède la bibliothèque d'Assurbanipal, 165; ses antiquités assyro-chaldéennes, 142; III, 120, 132.
BRUGSCH, son système sur l'Exode, II, 333-355.
*Bubaste*, II, 70, 244, 335.
BULLET, II, 72.
BURCKHARDT, son erreur sur le gharkad, II, 426; sur la manne, 438.
BURNOUF Eugène, ses travaux pour le déchiffrement des cunéiformes perses, I, 137.
BUTE (marquis de), visite Makpelah, I, 451.
*Byblos*, III, 464; IV, 34, 188, 193, 200.

# C

Cadavres, en Chaldée, III, 119-120.
*Cadès*, II, 522-524.
Cailles (passage de), au désert du Sinaï, II, 279, 443-450, 519; son caractère miraculeux, 449.
Cailloux déposés dans les lieux célèbres, II, 437.
CAÏN, I, 209; II, 326.

*Calach*, I, 265, 266, 279; IV, 33.
*Calano*, I, 275; IV, 107.
Calendrier hébraïque et assyrien, I, 377
*Calno*, voir *Calano*.
CALVIN, sa notion de l'inspiration, I, 7.
Campements des Arabes, II, 521-522, 526.
Canal de l'ouadi Toumilat, II, 244, 375; canal pharaonique de l'isthme de Suez, 372.
Canalisation antique de l'Euphrate, I, 283, 332.
Candélabres de l'île de Malte, III, 23.
Canne des anciens Égyptiens, II, 129. Voir Bâton.
Canon chronologique assyrien, IV, 31-32.
*Canope* (décret de), II, 81, 100, 546.
Capitale du royaume hébreu, III, 446.
Captivité prédite, IV, 35-36; dangers qu'elle fait courir à la foi des Juifs, 304-313.
Caravanes, I, 359; routes qu'elles suivent, III, 303, 512-513.
*Carchamis, Carchémisch*, III, 257; IV, 289.
Caricatures égyptiennes, II, 25, 103.
*Carmel*, III, 299.
Carte des pays aurifères, I, 413; d'Assyrie, Pl. X, 335, du Sinaï, II, 358, 423, de Palestine, III, 137.
*Casius* (mont), II, 348, 351.
*Catherine* (couvent de Sainte), II, 434, 469.
Cavalerie égyptienne, II, 390: dans les armées d'Asie, III, 285.
Cavernes en Orient, III, 364-365; cavernes royales, 473, 475.
*Cédès* de Nephthali, III, 287.
Cèdre, II, 11, 505: III, 460, 490, 504; IV, 30.
Cercueils, en Chaldée, III, 119.
CHABAS, I, 168, 172, 190, 194, 409.
*Chaboras*, III, 270; IV, 269.
Chacals, en Palestine, III, 347, 348, 356-361.
*Chalanné*, I, 275, 348.
*Chaldée*, I, 345, 346, 355.
CHALDÉENS, KASDIM, KALDIM, I, 344, 347.
*Chalouf* (seuil de), II, 360, 363, 365.
*Cham*, nom donné à l'Égypte, I, 255; II, 63, 331.
Chameau en Égypte, I, 406; danse, II, 117; chez les Bédouins, III, 307.
CHAMITES, leur antique civilisation, I, 261.
CHAMOS, III, 32, 257; IV, 52-54.
CHAMPOLLION, déchiffre l'écriture égyptienne, I, 119; découvre le nom de Juda dans les inscriptions de Karnak, IV, 4, 14.
**Chamsin**, en Égypte, II, 92, 309-316, 356, 360; au Sinaï, 419-420.
CHANAAN, I, 259.
*Chanaan*, III, 184, 185. Voir *Palestine*.

CHANANÉENS, leur langue, I, 390; III, 250; leur religion, 251-266.
Chandeliers du temple, III, 485.
Chanteurs susiens, IV, 428, 429.
Char des Égyptiens, I, 410; II, 390; III, 517; Pl. LII (517), 520, 535; des Chananéens, 192, 284-286; de la vision d'Ézéchiel, voir *Chérubins*.
*Charquich*, nom actuel de Gessen, II, 331.
*Charran*, I, 361.
Chat en Égypte, I, 407.
Chêne, en Palestine, III, 196; à galles, sa manne, II, 442-443.
CHERBURY (Herbert, comte de), déiste anglais, I, 11.
Chérubins, du paradis terrestre, I, 203; de l'arche d'alliance, II, 498-501, Pl. XXXI et XXXII (488, 500); III, 483; du temple, 484, 492; de la vision d'Ézéchiel, IV, 324, 358.
CHÉTAS, I, 256, 280, 424; II, 18, 228; III, 185, 284.
Cheval, en Égypte, I, 409; II, 164, 390; III, 518-519; chez les Hébreux, 213.
Chevelure, III, 266; de Samson, 370, 383.
Chèvre (poil de), II, 529-530.
Chevreau, III, 355.
Chimie, étymologie, II, 64.
CHNUM, CHNUMIS, voir KHNUM.
*Chobar*, IV, 333.
CHODORLAHOMOR, I, 421, 429.
CHONS, II, 62. Voir KHONS.
*Choreb*, II, 465.
Chronologie biblique, I, 336; des Rois, IV, 25.
CHUSAN RASATHAÏM, III, 269-273.
*Chypre*, IV, 136.
Ciel assyro-chaldéen, III, 125.
*Cilicie*, IV, 261, 272.
Cimetières au Sinaï, II, 526.
CIMMÉRIENS, IV, 263.
CINÉENS, III, 295-297; IV, 35.
*Circésium*, III, 513; IV, 145, 289.
Circoncision, I, 415; II, 424; III, 79, 82, 186, 202.
*Cison*, III, 293, 295.
Citernes, de Joseph, II, 9; du temple, III, 498-499.
Cithare, IV, 422, 431.
Civilisation hébraïque, son origine en partie assyrienne, I, 378.
CLERMONT-GANNEAU, découvre la stèle de Mésa, IV, 47.
*Clysma*, II, 323, 364, 365, 371.
*Coa*, III, 516-517.
**Coccus manniparus**, II, 436.
Collier en Égypte, II, 111, Pl. XVI (113); chez les Bédouins, III, 307.
COLLINS, attaque le Pentateuque, II, 507
Colonne de feu et de nuée, II, 387, 400; colonnes des temples, III, 377, 487-489.
Combat, d'Abraham, contre Chodorlahomor, I, 430; de cavalerie en Égypte, II, 390, Pl. XXVIII (ibid).

Commerce de Salomon, III, 512-520.
Confession des morts, en Égypte, II, 496; III, 138.
Contrat de vente, en Orient, I, 445; en Assyrie, 449.
Copte (langue), I, 130.
Coq, en Égypte, I, 407; divinité, IV, 159.
Corbeilles égyptiennes, II, 79.
Cornes, IV, 495.
Corvée (chefs de), II, 233.
Corvée, en Égypte, II, 225, 231; des Hébreux, 230; en Palestine, III, 453.
Cosmogonie égyptienne, I, 172, 190; chaldéenne, 176.
*Côte* (route de la), II, 432.
Couleurs ninivites, IV, 363.
Coupe, du pharaon, II, 69, 76; d'Égypte, 136; de Joseph, 138; divinatoire, 139; d'Assyrie, IV, 475, 476.
Cour du temple, voir Parvis.
Courriers en Orient, II, 389.
Couteaux de pierre, pour la circoncision, III, 186, 202-206.
Crapaud en Égypte, II, 293.
Création de l'homme, III, 108-109.
Cris des nomades orientaux, III, 317.
Croissant, parure, III, 308.
*Ctésiphon*, I, 275.
Cunéiformes, I, 155, 164; III, 47; IV, 19, 393.
CUTHA, IV, 150-151, 158, 306.
Cymbales, IV, 427.
CYRUS, IV, 456, 457, 472, 480, 509-523.

# D

DA-AI-I, IV, 236.
DAGON, III, 399-402.
DALILA, III, 369, 388.
*Damas*, I, 365; IV, 40, 63, 71-73, 78, 111, 115, 116.
*Dan*, I, 430; IV, 18.
DANIEL, sa mission, IV, 314, 377; le livre de ses prophéties, 379; à l'école du palais, 392; explique le 1er songe de Nabuchodonosor, 400; le 2e songe de Nabuchodonosor, 443; au festin de Baltasar, 479; dans la fosse aux lions, 482-487; Bel et le dragon, 488-491; ses visions, 492-501; sa description de Dieu, 502-503; couleur chaldéenne de ses visions, 504-508.
*Daphca*, II, 451, 452.
DARIUS, fils d'Hystaspe, son inscription à Béhistoun, I, 150.
DARIUS LE MÈDE, IV, 482-485.
Datte, I, 356
DAUMER, G. F., attaque la Bible; sa conversion I, 73.

DAVID, III, 33-34, 419, 423, 446.
*Debbet-er-Ramleh*, II, 432.
DÉBORA, III, 232, 286-301 ; son cantique, 294, 300.
Déesses, III, 20, 22, 23, 258, 260, 262.
*Déir*, II, 470, 476.
*Deir-Dubban*, III, 364-365.
*Deir-ed-Dham*, III, 196, 199.
DÉJOCÈS, IV, 156.
DELITZSCH Friedrich, ses publications assyriologiques, I, 163.
Déluge, chez les Égyptiens, I, 216 ; légende chaldéenne, 224 ; III, 122 ; tablette cunéiforme, 122-123.
Démotique (écriture), en assyrien, I, 126, 129.
*Denderah*, II, 71, 75 ; III, 479.
Dénombrement, II, 528.
Déportation, IV, 107, 114, 118, 143, 147, 154, 234.
DERENBOURG, attaque la croyance des Hébreux à une autre vie, III, 2, 98, 172.
DERKETO, voir ATERGATIS.
Déterminatifs, dans l'écriture égyptienne, I, 129 ; assyrienne, 138, 350.
Deuil funèbre, III, 145.
Deutéronome, III, 35.
Devins, ou interprètes des songes, en Égypte, II, 102 ; à Babylône et en Assyrie, IV, 406.
*Dhafary*, II, 433, 451, 452.
DIEU, sa grandeur et sa puissance, IV, 320 ; décrit par Ézéchiel, 337-359 ; par Daniel, 502-503.
DIEUX, pris comme butin par les vainqueurs, IV, 278.
DILLMANN, attaque la Bible, II, 199.
Dîme, III, 218, 330, 449.
DINAYÊ, IV, 235, 236.
*Diouchi*, II, 326.
Dispersion des peuples, I, 284.
Divination par la coupe, II, 138.
*Djaloud* (*Aïn*,) III, 312, 313.
DJAUS, III, 42, 43.
**Djébel**, mot arabe : montagne. Pour *Djébel Geneffé, Djébel Mouça*, etc., voir *Geneffé*, *Mouça*, etc.
*Djenin*, II, 8.
*Djérablus*, IV, 290.
*Djifneh*, III, 196.
Dorure, en Égypte, II, 512, 516.
*Dothaïn*, II, 8.
Dots royales, III, 441.
Douane, chez les Hébreux, III, 450.
**Douar**, II, 522.
*Doura* (plaine de), IV, 417.
Dragon, à Babylone, IV, 319, 490.
Dromadaire, rapidité de sa course, II, 389.
DU BOIS-AYMÉ, voir BOIS-AYMÉ.
DUNCKER (Max), attribue aux Hébreux les sacrifices humains, III, 78.
DUPUIS, attaque la Bible, I, 168.

# E


Eau, au désert du Sinaï, II, 420, 424-425, 433 ; en Orient, III, 299 ; eau répandue en signe de pénitence, 415.
*Eben-Ezer*, III, 416.
EBERS (papyrus), III, 136.
Ébionitisme, I, 78, 80.
Ecclésiaste, sur la rémunération future, III, 169-171.
Échanson du pharaon, II, 68, 78, 80, 82, 83, 91 ; grand échanson en Assyrie, IV, 190, 191.
Éclipse, en Assyrie, IV, 78.
École de Tubingue, I, 76 ; écoles de prophètes, III, 7, 67
Écriture, chez les Égyptiens et les Hébreux, II, 507-510 ; écriture alphabétique de la stèle de Mésa, IV, 49.
EDELMANN, ses impiétés, I, 15.
*Éden*, voir *Paradis terrestre*.
*Éden*, ville, IV, 217.
*Édesse*, n'est pas la patrie d'Abraham, I, 339.
*Edfu*, II, 76.
ÉGIBI (tablettes d'), IV, 468-469.
*Églon*, III, 275.
*Égypte*, appelée *Cham*, I, 255 ; II, 66 ; divisée en 2 parties, 42 ; étymologie, 63 ; description, 210 ; division en 20 royaumes, IV, 230 ; division de son histoire en ancien, moyen et nouvel empire, I, 337.
ÉGYPTIENS, leur religion comparée à celle des Hébreux, II, 480-506 ; leur art comparé, II, 507 ; leur monothéisme primitif, III, 16 ; leurs rapports avec les Hébreux, IV, 3, 108-109, 121 ; leurs guerres avec les Assyriens, IV, 27, 124, 128-129, 162-164, 169, 189, 226-230, 242, 370.
EHRENBERG, attaque le caractère miraculeux de la manne, II, 436.
EICHHORN, explique naturellement les miracles, I, 27 ; II, 275.
EICHTHAL (G. d'), son erreur sur la Genèse, I, 187.
*Eilethya* (tombeaux d'), II, 155.
EL, III, 37, 42, 63.
**El**, article arabe. Pour *El-Mourkheiyeh*, etc., voir *Mourkheiyeh*, etc.
ÉLA, IV, 37.
*Élam*, I, 282 ; IV, 235, 236.
*Élamites*, IV, 261.
*Élanitique* (golfe), II, 522.
*Élath*, II, 522 ; III, 522.
ÉLÉAZAR (tombeau d'), III, 200.
Electrum, Electron, IV, 360.
*Éleuthéropolis*, III, 191 ; IV, 207.
ÉLIÉZER, I, 363, 366.

*Élim*, II, 429-431.
ÉLISÉE, IV, 60, 61.
*El-Kab* ou *Eilethya*, II, 155, 162.
*Ellassar*, I, 266, 277, 426.
ÉLOAH, III, 150, 51, 54. Voir ÉLOHIM.
ÉLOHIM, III, 4, 42, 49-59, 65.
Élohistes (passages), de la Genèse, I, 192, 250 ; de l'Exode, II, 354 ; du Pentateuque, III, 50 ; des Psaumes XIV et LIII, 58-59.
*Élon bakout*, III, 244.
*Elteqé*, IV, 195.
Émail, IV, 361.
*Émath*, IV, 153. Voir *Hamath*.
Embaumement en Égypte, II, 177 ; III, 140 ; chez les Hébreux, 141.
Empire ancien, moyen, nouveau, en Égypte, I, 337.
Encens, II, 11.
Enchanteurs, II, 58, 99, 270 ; IV, 406.
Enfants, chez les Bédouins, II, 528 ; chez les Hébreux, III, 37.
Enfer assyro-chaldéen, III, 125-133 ; enfer des Hébreux, 157.
Engannim, II, 8 ; III, 290.
Énigmes en Orient, III, 354.
ENNANA, II, 40.
Enterrement, I, 444.
Épée, IV, 27.
**Éphah**, II, 547.
Éphod, III, 325-327.
*Éphra*, III, 302, 326.
*Éphraïm* (mont), III, 199.
ÉPHRAÏMITES, III, 318, 322, 342 ; Ephraïmite, auteur prétendu de l'histoire de Joseph, II, 189.
*Éphron*, I, 447.
Épines, supplice oriental, III, 323.
Épizootie en Égypte, II, 298.
Éponymes, I, 368 ; IV, 31-32, 190.
**Er** (pour **el**), article arabe Pour *Er-Rahah*, etc., voir *Rahah*, etc.
*Érech*, I, 270, 353 ; III, 119. Voir *Orchoé*.
*Éroueis-el-Ebeirig*, II, 520.
ESCHMOUNAZAR (inscription d'), III, 97, 150.
Esclaves, II, 17, 128, 129, 135, 389, 396 ; III, 4.
*Esdrelon*, III, 290-292, 306, 308 ; IV, 204.
Espions, en Égypte, II, 122 ; hébreux, 522.
**Et** (pour **El**), article arabe. Pour *Et-Tih*, etc., voir *Tih*, etc.
*Étam*, III, 364 ; IV, 12.
Étangs de Salomon, III, 506-507.
*Étham*, II, 339, 343, 344, 345, 356, 376, 410 ; III, 506, 510.
*Éthiopie*, I, 255 ; IV, 126-127.
Éthiopienne (langue), I, 388.
Étoffes égyptiennes, II, 515.
Étoile, a-t-elle été le caractère idéographique de la divinité, III, 42, 46.
Eunuques, II, 22, 197 ; IV, 190.
*Euphrate*, I, 196, 352, 355, 365 ; IV, 145, 146.

EUPOLÈME, a conservé le nom d'Ur, I, 350, 352.
ÉVIL-MÉRODACH, IV, 453.
EWALD, ses idées sur la Bible, I, 102, 107; II, 5; ses aveux sur le monothéisme hébreu, III, 53, 56.
Exode, route suivie par les Hébreux à la sortie d'Égypte, II, 319; opinion la plus probable, 374.
Expédition scientifique au Sinaï en 1868, II, 414.
ÉZÉCHIAS, III, 35, 75; IV, 21, 171-182, 188-230.
ÉZÉCHIEL, IV, 314; caractère de ses visions, 367; ses visions, 324; ses prophéties contre l'Égypte, 370.

# F

Fables, en Orient, III, 328-329.
Face de Dieu, III, 24.
FALASCHAS, III, 428.
Famille, en Égypte, II, 127.
Famine, conduit en Égypte Abraham, I, 397; les Amu, 401; les frères de Joseph, II, 121; famines en Égypte, 157-163.
Faulx, III, 192.
Fauteuils égyptiens, II, 125.
*Feiran*, II, 417, 420, 430, 432, 457-460, 464.
Femme en Égypte, II, 34, 75, 255; chez les Bédouins, 528, 532; III, 298, chez les Hébreux, 219. Mort donnée par une femme, 334.
Féodalité en Égypte, II, 166.
Festins funèbres, en Égypte, II, 492; festin de Baltasar, IV, 475-481; festins à Babylone et en Assyrie, 475-477.
Fête, de l'anniversaire de la naissance du pharaon, II, 80; de la boisson, à Denderah, 75.
Feu, prétendu symbole de Jéhovah, III, 62; son adoration, 253.
FEUERBACH, attaque le Christianisme, I, 71.
Figuier, en Palestine, III, 328, 329.
Fil d'or, II, 515.
Filles arabes, gardent les troupeaux, II, 527.
Firmament, dans la vision d'Ézéchiel, IV, 356.
Flambeau égyptien, III, 315.
Fleuves, dans le še'ôl biblique, III, 159.
Flûte, IV, 421, 428.
Fonctionnaires égyptiens, II, 28, 68.
*Fontaine scellée*, III, 506-508.
Fosse aux lions, à Babylone, IV, 485.
Fournaise, à Babylone, IV, 441.

Fragments de Wolfenbüttel, I, 17
FRÉDÉRIC II, favorise les progrès du rationalisme, I, 14.
Funérailles, en Palestine, I, 444; III, 142 ; en Égypte, II, 177; III, 140.

## G

GAAL, III, 332.
*Gaas* (mont), III, 199.
*Gabaon*, III, 187-191, 443-444.
GABAONITES, III, 78, 82, 187.
GAD, divinité, III, 30.
*Galaad*, II, 14 ; III, 314; IV, 112, 113, 114.
*Galgala*, III, 186, 187.
*Garizim*, III, 329, 332.
*Gaza*, III, 345, 367; IV, 112, 113, 163, 188.
*Gazer*, III, 442, 511.
Géants antédiluviens, I, 214.
*Gebal*, III, 464. Voir *Byblos*
GÉDÉON, III, 38, 229, 232, 309-326.
*Gelboé*, III, 290, 312.
*Geneffé*, II, 382.
Généraux assyriens, commandent l'armée en l'absence du roi, IV, 276.
Genèse, son unité, I, 192, 252; son exactitude, 252, 398, 403, 435, 455; II, 5, 112, 184, 282.
GENUBAT, III, 436.
*Gerrhon*, II, 346, 348.
GESENIUS, attaque le Pentateuque, II, 509.
*Gessen* (terre de), donnée à Jacob, II, 148, 151; sa description, 204; d'après M. Brugsch, 335.
*Geth*, III, 345.
*Gharundel*, II, 429, 431.
**Gharkad, ghurkud**, II, 426-428.
*Gihon* (fotnaine de), III, 432.
*Gla*, IV, 144.
GODOLIAS, IV, 301.
**Goël**, II, 530.
*Goim*, I, 427, 428.
**Gomeh**, II, 544.
Gomme, en Égypte, II, 13, 133; au Sinaï, 421.
**Gomor**, II, 439.
GOODWIN, I, 402.
*Gophna*, III, 196.
*Gozan*, IV, 143, 145-146, 217.
GÖZE, défend la Bible contre Lessing, I, 24.
Grand-prêtre, III, 483.
Grêle en Égypte, II, 302; en Palestine, III, 189.
Greniers, égyptiens, II, 156, Pl. XVIII et XIX, (154 et 156); de Salomon, III, 515.
Grenouilles en Égypte, II, 279, 280, 293.
GRIESBACH, son édition critique du Nouveau Testament, I, 15.

Griffon égyptien, II, 501.
GRIVEL J., son opinion sur Nemrod, I, 260; sur un passage de l'inscription de Nabuchodonosor, 305.
GROTEFEND, commence à déchiffrer les cunéiformes, I, 134; attaque la Genèse, 434.
GROTIUS, atténue la notion de l'inspiration, I, 9.
Grues, II, 446, 449.
GUÉNÉE, II, 72.
GUÉRIN, III, 195, 201, 378.
Guerre, chez les Hébreux, III, 221-224; chez les Arabes, 366.
*Guisr* (seuil d'el), II, 359.
Guitare, IV, 426.
*Gutium*, I, 245, 424, 428.
GYGÈS, son songe, II, 63; sa guerre avec l'Assyrie, IV, 262.

## H

HABER, III, 295.
*Habor*, IV, 144. Voir *Khabour*.
HADAD, HADAR, dieu, III, 255. Voir BAALSAMIN.
HADAD, roi, III, 435-437.
HADARÉZER, III, 437; IV, 40.
**Hadjis**, II, 520, 521.
**Hag**, II, 520, 521.
*Haï*, III, 186.
*Halah*, IV, 143-144.
HALÉVY Joseph, son erreur sur l'immortalité de l'âme chez les Hébreux, III, 99-100.
*Hamath*, III, 513; IV, 102, 105, 107, 150, 152-155, 160.
*Hammamat*, II, 511, 512.
*Hammam-Faroun*, II, 431.
HANNON, IV, 163.
*Haouar*, voir *Avaris*.
*Haouarah*, II, 425, 427.
*Hâpi*, nom du Nil, II, 97
*Harad*, voir *Djaloud*.
*Haran*, I, 361; IV, 146, 217.
HARMACHIS, II, 483.
*Harod*, voir *Djaloud*.
*Haroun*, II, 477.
Harpe, IV, 422, 428.
HARTMANN, attaque le Pentateuque, II, 508.
**Ḥartumim**, II, 100, 545, IV, 406.
*Haséroth*, II, 521, 526.
HASISADRA, I, 226; III, 123.
**Hašmal**, IV, 360.
HATHOR, II, 71, 75, 97, 489; III, 479.
ḤATTI, I, 280; IV, 34.
*Ḥauran*, III, 302; IV, 63.
Hauts-lieux, III, 89, 256.
HAZAEL I, IV, 41, 60, 63, 66-67, 71-72.
HAZAEL II, IV, 41.
*Hazor*, III, 192, 283, 511.
*Hébal*, III, 332.
Hébraïque (langue), restée toujours la même, I, 347; comparée à l'assyrien, 369-385, 392.
HÉBREUX, leur nom, II, 238;

leur persécution en Égypte, 230-250, 264; leurs enfants condamnés à mort par Séti I, 248; leur nombre à la sortie d'Égypte, 405-409; leur séjour au désert, 413-524; leur religion comparée à celle des Égyptiens, 480-506; leur art et celui de l'Égypte, 507; leur caractère, III, 10-11; leur monothéisme, 3-77.
*Hébron*, I, 440; III, 271; IV, 12.
HELCIAS, III, 35.
HÉLI, III, 230, 395-399.
Hémorroïdes, III, 403.
HEMPRICH, attaque le caractère miraculeux de la manne, II, 436.
HENGSTENBERG, atténue le caractère miraculeux de la manne, II, 438.
HÉNOCH, III, 168.
*Hermon*, III, 290.
*Hermon* (petit), III, 314.
HÉRODOTE, sur la vigne en Égypte, II, 70; sur l'isthme de Suez, 369.
*Héroopolis*, II, 357.
*Hési-el-Khattatin*, II, 452, 457, 458.
HÉTAS, I, 256, 280.
HÉTHÉENS, I, 256, 280; IV, 200, 290. Voir CHÉTAS.
HEYNE C. G., sa théorie du mythe, I, 55.
Hiératique (écriture), égyptienne, I, 126, 129; assyrienne, III, 47.
Hiéroglyphes, I, 120, 127.
**Hin**, II, 547.
HINCKS, établit le caractère syllabique de l'écriture assyrienne, I, 148; sa traduction, 154.
HIQIT, déesse à tête de grenouille, II, 293.
HIRAM, III, 460, 489, 500; IV, 103.
HITZIG, attaque la Bible, I, 3, 434.
Holocaustes (autel des), III, 496; Pl. XLVIII (486).
HOLOPHERNE, IV, 254, 266-279.
Homicide, au Sinaï, II, 530-531.
Homophones, dans l'écriture égyptienne, I, 128.
*Hor*, II, 535, 539
*Horeb* (rocher d'), II, 453.
*Horeb* (mont), II, 454, 463, 476-477.
HORKHEM, reçoit le collier, II, 114.
Horoscope en Égypte, II, 80.
HORUS, I, 190, 294; II, 483, 484, 489; III, 137.
Hospitalité en Orient, I, 440.
*Howara*, II, 425.
*Huderah*, II, 449, 521.
Huile, en Orient, II, 441; III, 464, 552.
*Hûleh*, III, 192.
HUSSON, sur le mythe de Samson, III, 390.
Huttes égyptiennes, II, 213.
HYKSOS, I, 410; II, 32, 84, 150, 219, 229, 267.

Hymne, au Nil, II, 94; à Ra, 483-485, 488; hymnes en Égypte, 496; chez les Hébreux, 496.

# I

IBÈRES, I, 258.
Idéogrammes, ou caractères idéographiques en assyrien, I, 147, 157, 301, 349.
Idéographiques (signes), en égyptien, I, 128.
Idolâtrie, chez les Hébreux, III, 6-7, 29-30, 33-35, 63, 240-267.
Idoles, d'après les prophètes, IV, 317.
IDUMÉENS, II, 151, 244; IV, 50, 188.
Illumination des tombeaux, III, 198.
ILU, I, 370; III, 42-45.
Images de la divinité, en Égypte, II, 486-490; III, 18, 47; en Assyrie, 46; interdites aux Hébreux, II, 487-488, 490; III, 5.
Immortalité de l'âme, chez les Hébreux, II, 495; III, 97-100, 1 1; chez les Égyptiens, II, 491; III, 133, chez les Phéniciens, 98, chez tous les peuples, 117; chez les Assyro-Chaldéens, 118-133; chez les Grecs, 134.
Impôts en Égypte, II, 169, 173; chez les Hébreux, III, 380, 446, 448.
**Inch**, II, 454.
*Inde*, III, 526, 531-545.
Indo-européennes (langues), I, 322.
*Indus*, III, 544-545.
Inscriptions sinaïtiques, II, 467; assyriennes, IV, 28.
Intendant en Égypte, II, 32, 128.
Interprètes des langues, en Assyrie, IV, 479.
ISAAC, II, 4, 121; III, 78, 80.
ISAÏE, IV, 36, 109, 129, 167-169, 181, 205, 214, 217, 233, 314.
ISIS, II, 60, 93, 94, 504.
ISMAÉLITES, II, 10.
ISMI-DAGAN, IV, 26.
*Israël* (royaume d'), sa formation, son histoire, voir JÉROBOAM et les noms de ses autres rois. Sa ruine, IV, 213.
ISRAÉLITES, voir HÉBREUX.
ISSACHAR (tribu d'), III, 291.
ISTAR, III, 265; IV, 309; sa descente aux enfers, III, 125-132; son temple, IV, 27.
Ivoire, III, 534-536.
Ivresse en Égypte, II, 38, 70, 71, 75.
IZDUBAR (NEMROD), I, 182, 225, 260; II, 63; III, 123, 350.

## J

1. JABIN, lutte contre Josué, III, 192.
2. JABIN, lutte contre Barac, III, 283-286, 301.
*Jabok*, III, 319.
JACOB, II, 2, 4, 7, 123, 124; va en Égypte, 146; III, 143; sa mort, II, 176; ses funérailles, 181; son tombeau, 182; son monothéisme, III, 29.
*Jah*, II, 455.
JAHEL, III, 297-300.
JAÏR, III, 336.
JAMBRÈS, magicien, II, 271.
JANNÈS, magicien, II, 271.
JAO, III, 61.
Jardins en Égypte, II, 127; jardin fermé, de Salomon, III, 509-510.
*Jébus*, III, 186, 248.
JÉBUSÉENS, III, 185, 454.
JÉCHONIAS, IV, 291, 454.
JÉHOVAH, III, 4, 42, 57, 59-62, 65.
Jéhovistes (passages), du Pentateuque, I, 192, 250; II, 354; III, 50; des Psaumes XIV et LIII, III, 58-59.
JÉHU, III, 47, 271; IV, 21, 35, 61-67.
*Jenin*, III, 290.
JEPHTÉ, III, 32, 78, 80, 229, 232, 335-343.
JÉRÉMIE, III, 71; IV, 314.
*Jéricho*, III, 186, 275.
JÉROBOAM I, III, 244; IV, 2, 10, 17-18.
JÉROBOAM II, IV, 72-74.
JÉRUBAAL (GÉDÉON), III, 38, 311.
*Jérusalem*, III, 423, 446; IV, 11, 110, 196, 203-214, 300.
JÉTHRO, II, 458, 518.
JÉZABEL, III, 38, 55.
*Jezraël*, voir *Esdrelon*.
JOAB, III, 432, 435.
JOACHAZ, IV, 67, 72, 291.
JOAS, III, 311; IV, 72.
JOATHAM, son apologue, III, 225, 328-330.
JOATHAM, roi de Juda, IV, 109.
JOB, sur la résurrection, III, 172.
JOCHABED, II, 251.
JONAS, IV, 74-76; son tombeau, 77.
*Joppé*, III, 465; IV, 193.
JORAM, IV, 46, 51-54, 56.
JOSAPHAT, III, 230; IV, 50, 51.
JOSEPH, son caractère, II, 1; vendu par ses frères, 7; chez Putiphar, 21; en prison, 57; explique les songes des officiers du pharaon, 68; ceux du pharaon, 91; reçoit de lui de grands honneurs, 107, et un nom égyptien, 117; est reconnu par ses

frères, 121 ; son administration, 153; sa mort, 182; son tombeau, 183; authenticité de son histoire, 184.
JOSIAS, III, 35, 75, 79 ; IV, 288.
JOSUÉ, défait les Amalécites, II, 460; remplace Moïse, III, 183; s'empare de la Palestine, 186-193; ses dernières années, 228; son tombeau, 195, pl. XXXV (187.)
*Jourdain*, III, 186, 318.
JUDA, son discours à Joseph, II, 143, 192, 198.
JUDITH, IV, 254, 279, 281.
Jugement des morts, III, 137-139, pl. XXXIV (137). Jugements chez les Hébreux, III, 220-221.
Juges, III, 207-211, 214, 217, 225-234.
JUIFS, étymologie, II, 238.
JUPITER, III, 30, 44.

# K

*Kadesch*, III, 185, 293.
*Kalach*, I, 266, 279; IV, 144.
*Kalah Cherghât*, I, 266, 427 ; IV, 29.
KALISCH, nie le caractère miraculeux de la manne, et en distingue deux espèces, II, 438.
*Kalné*, I, 275.
KAMÈS, II, 118.
*Kanna* (El-), III, 48.
KANT, ses idées sur la religion, I, 33.
KANTARA, II, 358.
**Kappôret**, voir Propitiatoire.
*Karkor*, III, 319.
*Karnak* (ruines de), II, 498, 499; III, 185; IV, 5, 128.
KASCHTA, IV, 126.
KASDIM, voir CHALDÉENS.
*Kasios*, voir *Casius*.
KEIL, atténue le caractère miraculeux de la manne, II, 438.
KÉVAN, KIOUN, III, 30.
*Khabour*, IV, 144-146, 269; voir *Chaboras*.
KHALOU, descendants des Sémites du Delta, II, 267.
*Kharbet-Tibneh*, III, 202; voir *Khirbet*.
*Khétam*, voir *Étham*.
KHÉTAS, voir CHÉTAS.
*Khirbet-Tibneh*, III, 196, 199.
*Khiroth*, II, 347.
KHNOUM, KHNUM, ANUBIS, I, 172, 190, 403; II, 49, 189; III, 137.
KHNUM-HOTEP (tombeau de), II, 146.
KHONS, II, 62, 489; son temple, III, 478, pl. XLV (480).
*Khorsabad*, I, 144, 145; III, 64, 524; IV, 23, 140.
*Khurm Dhiban*, III, 339.
*Kikkar*, II, 540, 541.
**Kinnim**, II, 295.
KIOUN, voir KÉVAN.

Knobel, attaque la Genèse, I, 433; II, 66, 123.
**Kor**, III, 452.
*Koyundjik* (inscription de), IV, 198-200.
Kudurmabuk, I, 421, 425.
Kudurnankundi, I, 421, 424.
*Kullani*, IV, 107.
*Kunavât* (temple de), III, 264.
Kurdistan (manne du), II, 442-443.
*Kuš*, *Éthiopie*, I, 255; III, 529.
*Kuthi*, voir *Cutha*.
**Kyphi**, II, 16.

## L

Laborde (Léon de), sur la manne, II, 435.
Labosorracus, IV, 455.
*Lachis*, IV, 200, 201, 206.
**Ladanum**, II, 15, 124.
*Laïs*, I, 430.
Lait, I, 404; III, 298-299.
Lakkabbasidukur, IV, 470.
Lampes, dans les tombeaux, III, 120, 198; devant le voile du temple, 397.
Langage, son unité primitive, I, 320.
Lange, nie le caractère miraculeux de la manne, II, 439.
Langues, voir Sémitiques, Indo-européenne, Assyrienne, Hébraïque, Éthiopienne, Phénicienne.
Lapis-lazuli, IV, 364.
*Larsa*, I, 426.
Lassen, ses travaux pour le déchiffrement des cunéiformes perses, I, 137.
Layard, ses découvertes en Assyrie, I, 158, 162; leur publication, 162, 163.
Lecointre, son système sur l'Exode, II, 328, 339, 362-374, 393.
*Ledja*, II, 456, 457, 470.
Lenormant Fr., I, 163, 202, 205, 209, 210, 214, 216, 221, 223, 242, 299, 315, 323; défend l'authenticité de Daniel, IV, 390.
Léopard, dans les visions de Daniel, IV, 495, 496.
Lesseps (de), sur l'Exode, II, 356, 428.
Lessing, ouvre la guerre contre la Bible, I, 17
Lévites, III, 245.
Lèvre, signifie rivage, II, 544.
*Liban*, III, 462; IV, 33, 101.
Lig-Bagas, I, 181, 271, 352, 353, 426; IV, 465.
**Limmu**, voir *Éponymes*.
Lin (vêtements de), en Égypte, II, 105, 111; pour les prêtres hébreux, III, 397
Lions, en Palestine, III, 347, 349, 351; leur chasse en Orient, 350; leur symbolisme, 384; IV, 158-159; lions

ailés dans la vision d'Ézéchiel, 345, 352; voir *Nirgal*; à Babylone, 485-486 ; dans les visions de Daniel, 495, 496.
Lits, en Égypte, II, 125; en Orient, III, 297.
Livres assyriens, formés de tablettes d'argile, I, 164; Livre des morts, III, 137.
*Lobna*, IV, 215.
Locke, prêche la religion naturelle, I, 11.
Loftus, ses découvertes en Assyrie, I, 160, 162.
Lois égyptiennes, II, 29; loi des Juifs, prétendue postérieure aux prophètes, III, 75-77
Longpérier (A. de), détermine quelques groupes cunéiformes, I, 146.
Loth, I, 411, 430; III, 274.
*Louqsor*, II, 224.
Löwenstern, reconnaît que la langue assyrienne est sémitique, I, 145.
Ludim, I, 256.
Lune, symbole d'Astarté, III, 262.
Luther, ses idées sur la Bible et sur l'inspiration, I, 3-7; sur le mot *'abrek*, II, 116.
Lycanthropie, IV, 445.
*Lydie*, IV, 262, 268, 456.
Lyre, IV, 426, 430.

## M

*Mabog*, IV, 290.
*Macéda*, III, 191.
Machabées, IV, 388, 493, 494, 495.
Mâchoire d'âne, III, 366, 386.
Madianites, II, 10, 17, 458, 518; III, 236, 248, 290, 303-321.
**Madjaïu**, II, 29, 234, 237, 396.
*Mafka*, II, 452.
**Magadis**, IV, 432.
*Magdol*, II, 343, 345, 346, 357, 384.
*Mageddo*, III, 185, 248, 284, 291, 293, 511; IV, 289. Voir *Esdrelon*.
*Maghârah*, II, 449, 451, 452.
Magiciens en Égypte, II, 50, 58, 106, 270, 272. Voir Devins, Enchanteurs.
Magie (livres de), chaldéens, IV, 406.
Magrabins, II, 521.
*Magrah*, II, 522.
*Maharrad*, II, 460.
Main, son symbolisme, III, 422.
Maisons, en Orient, III, 278; en Chaldée, I, 354; à Haran, 362; en Égypte, II, 33, 125; de campagne en Égypte, 127, 129; des pauvres, 213.
*Makfar*, II, 356.
*Makpelah*, I, 446; II, 182.

Malasar, IV, 396.
*Malte*, II, 447; III, 23.
*Mambré*, I, 440.
Mambrès, II, 271.
*Mamoudieh* (canal de), II, 231, 249.
Manahem, IV, 21, 81-82, 98, 103, 107-108, 193.
Manahem ii (prétendu), IV, 84, 105.
Manassé, III, 34; IV, 21, 230-231; sa captivité à Babylone, 245-253.
**Mane, Thecel, Phares**, IV, 479.
Manéthon, sur l'Exode, II, 229.
Manne des Hébreux, II, 433-445; du Kurdistan, 442-443; du Tamaris, 421, 435-438; ses différences avec la manne des Hébreux, 439-444.
Manteau, en Orient, III, 297.
Manué, III, 351, 352.
*Mara*, à l'est du lac Timsah, II, 428-429.
*Marah*, II, 355, 425-428.
Marduk, III, 22.
Marduksarusur, IV, 470.
Mariage, en Égypte, des rois avec leurs sœurs, II, 256; au Sinaï, 332, 342; en Palestine, III, 352; avec les étrangères, 440.
Marie, étymologie, I, 383.
Mariette, I, 172; II, 60.
Mariha, IV, 71, 73.
*Markha*, II, 433, 449, 451, 452.
Martin, Th.-H., sur la vie future, III, 161-163.
*Maschûta*, II, 208, 209, 339, 356.
Maspero, sur le monothéisme égyptien, III, 18-19.
*Maspha*, III, 345, 337, 413, 414.
*Massah*, II, 455. Voir *Horeb*.
Maury A., attaque l'étymologie de *Babel*, I, 311.
Médecin, en Égypte, II, 176.
*Médie*, IV, 147, 154-155, 164.
Medinet-Abu (temple de), III, 285.
*Méditerranée*, II, 346.
Mehen, serpent, II, 484.
Melchisédech, III, 12.
*Mélothi*, IV, 267.
Melqarth, III, 23, 253, 257.
*Memphis*, II, 65, 90, 256, 328; IV, 227.
Ménant, son *Syllabaire assyrien*, I, 153; ses travaux, 161, 163.
Menelek, III, 428.
Menephtah Ier, son songe, II, 59; il donne Patum aux Iduméens, 151, 244; son règne, 220, 243, 260-263, 267; mort de son fils aîné, 317; il permet aux Hébreux de quitter l'Égypte, sa mort, 388-395.
Meni, III, 30.
*Menzaleh* (lac), II, 266, 358.
Mer d'airain, III, 497.
Mère, en Égypte, II, 41.
*Mereira*, II, 425.
*Meribah*, II, 454. Voir *Horeb* (rocher d').

MÉRODACH BALADAN, III, 44, 124; IV, 69, 91, 117-118, 150, 170, 185-187; distinction de deux Mérodach, 172-180.
*Mérom*, III, 192.
*Méroz*, III, 295.
MEŠ, I, 283.
MÉSA, IV, 49-52; son inscription, III, 250, 421, 424; IV, 47-55; Pl. LVIII (47).
Messages, en Orient, III, 277.
Mesures hébraïques comparées aux assyriennes, I, 378; empruntées aux Égyptiens, II, 547; III, 201.
Métier à tisser, III, 369; Pl. XXXIX (ibid.).
Meubles égyptiens, II, 125.
Meules au Sinaï, II, 532.
MICHAELIS DAVID, II, 72.
MICHÉE, IV, 182.
**Midbar**, II, 525.
Miel dans le cadavre d'un lion, III, 353; en Palestine, 354.
*Migdol*, voir *Magdol*.
Mine, poids, III, 546.
Mines d'or, I, 413; II, 511; mines de Magharah, 452.
*Minnith*, III, 338, 339.
MINOTAURE, III, 261.
Miracles, leurs espèces, II, 277; pendant la captivité, IV, 384.
MISACH, voir *Misaël*.
MISAËL, IV, 395, 436, 442.
**Miskenôt**, II, 239.
MOABITES, III, 248, 274-275, 280; IV, 49-54, 188, 200, 274, 277
Mœurs patriarcales, I, 436; mœurs du Sinaï, II, 525.
MOHL, conseille à Botta de faire des fouilles à Ninive, I, 142, 145.
MOÏSE, sa naissance, II, 251; étymologie de son nom, 257; son éducation, 258; fuite au Sinaï, 259; il retourne en Égypte, 264; il la frappe de plaies, 270; il fait sortir son peuple d'Égypte, 341-411; il le conduit au Sinaï, 423; sa mort, 542, 495.
Moisson, en Égypte, II, 154, Pl. XVIII (ib.); moissons détruites, III, 361-364.
*Mokatteb*, II, 451.
MOLOCH, III, 30, 33, 60, 70, 80, 252, 257, 261.
Momies, II, 111, 491; III, 140.
Momification, II, 177.
Monarchie, en Israël, III, 322.
*Moneidjah*, II, 467, 470, 475-476.
Monnaie, I, 448; II, 17.
Monothéisme, des Hébreux, I, 248; II, 481; III, 5, 27-77, 212; en Assyrie et en Chaldée, I, 184, 185; III, 20-22; en Égypte, III, 16-20; en Phénicie, en Syrie, 22-25; en Chanaan, 253.
*Montar*, III, 368.
*Moreh*, III, 314.
*Moriah*, III, 458, 459.
Morts (culte des), en Égypte, II, 491; en Chaldée, III, 118-120; chez les Hébreux, 142; *Livre des morts*, 137; jugement des morts, 137.
Mort, sa notion chez les Hé-

breux, III, 115, 144; mort donnée par une femme, 334.
MOSOCH, I, 257.
*Mossoul*, II, 442.
*Mouça* (djébel), II, 420, 462; c'est le Sinaï, 470-479.
Mouches (plaie des), II, 279.
*Moukrah*, II, 524.
Moulins en Orient, III, 370-374; Pl. XL (373).
*Mourgab*, IV, 456, 509.
*Mourkheiyeh*, II, 431.
Mousson, III, 545.
Moustiques, en Égypte, II, 295.
*Mughéir*, I, 350; III, 120.
MUNTER, ses travaux sur l'écriture cunéiforme, I, 139.
*Muntula*, II, 386.
Muraille, construite à l'est de l'Égypte contre les invasions des nomades, II, 122, 377.
Musée britannique, voir *British Museum*.
Musiciens susiens, IV, 428.
Musique, en Égypte, II, 131, 134; à Babylone, IV, 419; instruments de musique, II, 516.
MYLITTA, IV, 158. Voir ZARPANIT.
Mythe, sa notion, son histoire, I, 54, 60; III, 390.

# N

NAAMAN, IV, 39.
NABATÉENS, IV, 277.
NABONIDE, I, 353; IV, 455-462, 464-467.
NABOPOLASSAR, IV, 69, 91, 286.
NABUCHODONOSOR, IV, 69, relève Birs-Nimrud, I, 298; son règne, IV, 293-301, 307, 309; en Égypte, 372-376; son premier songe, 400; il fait jeter les trois enfants dans la fournaise, IV, 436-442; sa folie, 443-452; durée de son règne, 452, 471; signification prophétique de son premier songe, 494, 498, 499.
Nacelle de Moïse, II, 254
NADAB, IV, 37.
*Nagb-Bouderah*, II, 451.
*Nagb-Haoua*, II, 462.
NAHUM, IV, 239-243, 292.
NANA, idole, I, 424; III, 22.
**Naos**, II, 499-500; Pl. XXXII (500); III, 481.
*Napata*, II, 59; III, 518; IV, 126.
NATHAN, 34, 431, 432.
NAVILLE Édouard, sur le déluge en Égypte, I, 216.
Nazaréat, III, 349.
*Nazareth*, III, 289.
NÉBO, III, 44.
*Nébo*, II, 540-541.
NÉCHAO I, IV, 229, 238, 251, 252, 286.
NÉCHAO II, IV, 286, 288, 291.

Nécromancie, III, 142, 147-149.
Nécropole de Tibneh, III, 196.
NEFERU-RA, II, 61.
*Négeb*, II, 522, 540.
Neige, au désert du Sinaï, II, 415.
NEMROD, I, 260, 267. Voir IZDUBAR.
NEMROD, père de Sésac, IV, 7, 8.
NEPHTHYS, II, 504.
*Nergal*, IV, 158.
NÉRIGLISSOR, IV, 224, 451, 454.
NES-HOR (stèle de), II, 74; IV, 373.
**Nězem**, I, 439.
NIBḤAZ, IV, 160-161.
NICOLAÏ, propage le rationalisme, I, 15.
NIEBUHR, copie les inscriptions cunéiformes de Persépolis, I, 132.
*Niffar*, I, 275.
*Nil*, II, 92, 544; description, Nil rouge, Nil vert, 283; inondation, 285-287.
*Nimrud*, I, 266, 279; III, 47, 547; IV, 33, 64, 120, 144.
*Ninive*, I, 278; IV, 27, 74-77, 79; 147; sa ruine, 286, 291.
*Nippur*, I, 275; III, 22.
**Nirgal**, IV, 336, 338. Voir Lion (ailé).
**Nišabim**, III, 448, 450, 451.
*Nisroch*, IV, 221, 224.
NITOCRIS, IV, 457.
*No-Amon*, IV, 240.
*Nobah*, *Nobé*, III, 319-320.
NOÉ, I, 219, 226.
**Nôgsim**, II, 234.
NÖLDEKE, voit dans la Bible une œuvre purement humaine, I, 102; attaque Daniel, IV, 386-389.
Noms phéniciens, III, 36; assyriens, 37; IV, 68-69, 224; hébreux, III, 37; noms de Dieu dans la Bible, 41.
*Nord* (route du), II, 432.
NORDEN, sur la divination par la coupe, II, 139.
NORRIS, traduit l'inscription médique de Béhistoun, I, 139.
NOUAT MAÏAMOUN, II, 59.
NUM, voir KHNOUM.

# O

OANNÈS, I, 177; III, 64; voir ANU.
Oasis au désert du Sinaï, II, 420.
Obélisques, III, 487-488; de la place de la Concorde, II, 224; de Nimrud, IV, 64.
OCHOZIAS, III, 38, 46, 50, 56.
Offrandes aux morts, en Égypte, II, 491; interdites aux Hébreux, 495; offrandes aux dieux en Égypte, 504.

Oignons, en Égypte, II, 216, 446.
Olivier, III, 328.
**'Ômer**, II, 439.
OOLIAB, II, 516.
*Ophir*, III, 524-545.
OPHNI, III, 396, 398.
OPPERT, ses travaux sur les inscriptions cunéiformes, I, 132, 138, 139, 154, 156; son expédition en Mésopotamie, 161, 163; ses traductions, 151, 154, 174, 183, 188, 295, 296, 298, 323, 348, 350, 385.
Or, I, 411; II, 512; III, 450, 529, 538; à Babylone, IV, 413.
Orages, en Égypte, II, 302; au désert du Sinaï, 417-418.
ORBINEY (papyrus d'), II, 41.
*Orchoé*, I, 271, 352.
OREB, III, 304; rocher d'Oreb, 319.
*Orfa*, I, 270, 339.
Orfévrerie, en Égypte II, 112, 512.
Orge (pain d'), III, 315.
ORNAN (aire d'), III 458.
*Oronte*, IV, 34, 153.
OSÉE, prophète, IV, 36, 61-62.
OSÉE, roi, IV, 21, 82, 114, 115, 120-124, 127-128, 135.
OSIRIS, I, 171; II, 94, 483, 490, 494; III, 137
OSORTÉSEN I, II, 511, 515, 516.
OTHONIEL, III, 232, 271-274, 280.
**Ouadi**, mot arabe signifiant *vallée*, soit qu'il y coule un torrent, soit qu'elle soit à sec. Pour les mots commençant par **ouadi**, voir le nom qui suit. Les ouadis du Sinaï, II, 418.
*Ouatiyeh*, II, 462, 520.
*Oum-Riam*, II, 356.
*Ourtas*, III, 507, 509, 510.
Outres, en Orient, III, 298.
OZIAS, IV, 21, 82, 99-107.

## P

PADI, IV, 194-199, 204.
Pain, en Orient, I, 441; en Égypte, II, 77; pains de proposition, III, 486.
*Palestine*, avant Abraham, I, 396; son étymologie, II, 64; III, 345, au temps de Josué, 184-185, 237, 284; sa conquête, 186-194; peuples qui y restent, 247-248.
PALMER, E. H., membre de l'expédition au Sinaï, II 414.
PALMER H. S., chef de l'expédition au Sinaï, II, 414.
Palmier, plante sacrée, I, 201; son excellence, 356.
*Palmyre*, III, 275, 511, 514-515.
Panetier, du pharaon, II, 68, 78, 80, 82.
Paon, III, 532, 546-552.
Papyrus magique, II, 59; pa

pyrus, roseau, 254; barque de papyrus, 254.
Paradis terrestre, I, 194.
Parallélisme, dans la poésie hébraïque, I, 393-395.
Parfums, II, 12; autel des parfums, III, 484.
Parvis du temple, III, 494-499.
Passage de la mer Rouge, II, 392-393; son caractère miraculeux, 398-411.
PASTEURS (rois), voir HYKSOS.
Pasteurs, voir Bergers.
*Pastophorium*, II, 60.
Pâtisserie, en Égypte, II, 78.
*Patoumos*, II, 244; voir *Pithom*.
Patriarches antédiluviens, I, 210.
*Pa-Tum*, II, 151
Paulinisme, I, 78, 81.
PAULUS, explique naturellement les miracles, I, 31.
Péchés, leurs 42 espèces en Égypte, III, 138-139.
Pectoral, égyptien, II, 502; du grand prêtre, 503.
Peines en Égypte, II, 125, 126, 132; au Sinaï, 530-531.
Pendaison, en Égypte, II, 82.
Pendants d'oreille, III, 324.
PENTAOUR, II, 225, 249; III, 284.
Pentateuque, son antiquité prouvée par la langue, I, 208, 390; par les termes égyptiens, III, 543-547; voir Genèse.
Percepteurs des impôts, III, 451.
Père, chez les Hébreux, III, 215-216.
*Persépolis* (inscriptions de), I, 131.
Peste (plaie de la), II, 301; cf. IV, 220; peste jaune au Sinaï, 419.
*Pethor*, II, 540; IV, 31.
*Pétra*, II, 536.
Pétrinisme, I, 78, 80.
PHACÉE, IV, 21, 39, 61, 84, 105, 108-115.
PHACÉIA, IV, 108.
*Phacoussa*, II, 335.
PHALEG, I, 283.
*Phanuel*, III, 319, 323.
*Pharan* (désert de), II, 458, 465, 519, 522.
*Pharan* (ville), II, 460, 465.
Pharaon, de Joseph, voir APAPI; de l'Exode, voir RAMSÈS II et MÉNEPHTAH Ier; étymologie du mot, II, 544; Pharaon beau-père de Salomon, III, 439; IV, 9.
*Phasgah*, II, 540.
PHÉGOR, II, 540.
*Phénicie*, IV, 33.
Phénicien, langue, I, 387, 389, 393; III, 250; alphabet, IV, 119.
PHÉRÉCYDE, III, 134.
*Phihahiroth*, voir *Pihahiroth*.
PHILISTINS, I, 280; II, 379, 381; III, 336, 344-378, 398-408, 415; IV, 164-167.
PHINÉE, III, 396, 398.
PHRA-HARMAKHOUTI, II, 46.
PHRAORTE, IV, 258.
PHRÉ, voir RA.
PHUL, IV, 79, 82-96. Voir TÉGLATPHALASAR II.

Phylactère, III, 31.
Pianchi, II, 66; III, 518; IV, 126.
Pieds, lavés aux hôtes, I, 41; II, 45, 131.
Pierres (pluie de), III, 189; pierres, signe de Baal, 256; pierres du temple, 469, 473, 490.
Pierres précieuses, II, 514-515; III, 490, 538, 546.
Pierroti, visite Makpelah, I, 452.
Pieu, symbole d'Aschéra, III, 263.
*Pi-hahdrath*, II, 386.
*Pihahiroth*, II, 348, 351, 380, 384.
*Pithom*, II, 151, 237, 239, 244, 357.
Place, ses fouilles à Ninive, I, 160.
Plaies d'Égypte, II, 260-318; leur caractère miraculeux, 274-282.
Pleureurs, en Égypte, III, 140.
*Pleurs* (mur des ), à Jérusalem, III, 475.
Pluie, en Égypte, II, 303; au Sinaï, 417.
Pluriel employé pour le singulier, III, 52-55.
Plutarque, II, 70.
Poéri, reçoit le collier, II, 113.
Poissons, en Égypte, II, 216, 242, 446; symbolisent la divinité, 488-489; III, 401.
Polygamie, en Égypte, II, 25, 41.
Polyphones, dans l'écriture égyptienne, I, 128, 302.
Polyphonie en assyrien, I, 153, 302; son origine, 157.
Polythéisme, III, 16; assyro-chaldéen, I, 186; hébreu (prétendu), III, 9, 27; primitif universel, 13, est faux, 15-16.
Portes des villes, lieux de justice, III, 220, 368; leur description, 367.
Pouah, II, 248.
Poules, en Égypte, I, 407.
Premiers-nés, leur rachat, III, 78, 82.
Présents religieux, III, 407.
Pressoirs en Égypte, II, 77; en Palestine, III, 309.
Prêtres égyptiens, II, 100, 127, 165, 168, 504; hébreux, 504; III, 7, 143, 221, 246; chananéens, 257.
Prison de Joseph, II, 66.
Prisonniers mis à mort, III, 81, 191.
Procession en Égypte, II, 499; à Babylone, IV, 308.
**Pronaos** du temple, III, 486.
Prophètes, classe de prêtres en Égypte, II, 100.
Prophètes, III, 67, 71-77; IV, 75; leur mission pendant la captivité, 314.
Propitiatoire, II, 498; III, 483.
Propriété, en Égypte, II, 165; chez les Hébreux, III, 4.
Prostitution, III, 35, 86-92, 158.
Protestants, leurs idées sur la Bible, I, 46.

Psaltérion, IV, 424, 428, 431.
PSAMMÉTIQUE, II, 71; IV, 14, 250, 263, 280, 287
Psylles, II, 272.
PTOLÉMÉE ÉPIPHANE, II, 81.
PTOLÉMÉE III, II, 81.
Puits, I, 361, 363; II, 378, 511, 528, 529.
Purifications et ablutions en Égypte, II, 105.
*Put*, I, 255.
PUTIPHAR, II, 21, 24, 26, 31, 56, 66, 198; sa femme, II, 3, 38, 56.
PUTIPHAR, beau-père de Joseph, II, 118.
Pyramides, non construites par les Hébreux, II, 237, 322; leur destination, 492.
PYTHAGORE, III, 136.
Pythonisse, III, 147-148.

## Q

**Qedeschîm, Qedeschot**, III, 86.
*Qibroth Haattavah*, II, 446, 449, 519-521.
*Qîr*, IV, 73.

## R

RA, I, 171; II, 46, 483-485.
**Rab-Mag**, IV, 454-455.
**Rab-šaq, Rabsacès**, IV, 190-192, 210-218.
**Rab tabbâhayya**, IV, 408.
RACHEL, II, 1, 7; III, 286.
*Ragès*, IV, 155.
*Rahah*, (ouadi er-) II, 423, 424.
*Rahah* (plaine d'er-), II, 471-472.
Raisin, en Égypte, II, 74, 77.
*Ramatha*, III, 245, 414, 416.
*Ramessès*, *Ramsès*, II, 205, 208, 228, 237, 239, 240-243, 246, 247, 332, 337, 355, 374, 410.
*Ramoth Galaad*, IV, 45-46, 60.
RAMSÈS II, II, 18, 26, 82, 209; brique de Ramsès, Pl. XX (209); son règne, 221-229, 237, 239, 243, 249, 260, 390, 511, 512.
RAMSÈS III, II, 110; III, 284.
RAMSÈS XII, II, 61, 99.
*Raphia*, IV, 153, 163.
*Raphidim*, II, 432, 451, 453-461.
Raser (moyen de se), en Égypte, II, 102.
RASIN, voir RAZIN.
Rasoirs égyptiens, II, 104.
RASSAM, ses fouilles en Assyrie, I, 159, 160.
*Ras-Sufsaféh*, II, 470, 471.
Rat en Orient, III, 404-406; Pl. XLI (401); IV, 219.
Rationalisme biblique, ses origines, I, 3; son histoire, 4-114.

RAWLINSON H., copie et explique les inscriptions de Béhistoun, I, 139, 149; ses fouilles, 160; ses traductions, 154, 190, 348.
RAZIN, IV, 39, 61, 98, 103, 105, 109-115.
Razzias, en Orient, III, 304-307.
RÉBECCA (puits de), I, 363; bijoux de Rébecca, 440.
**Rebid**, II, 545.
Régime patriarcal, III, 215-216.
*Rehobot-Ir*, I, 276.
REIMARUS, auteur des Fragments de Wolfenbüttel, I, 18.
Reines, en Arabie, III, 429.
Religion mosaïque et égyptienne comparée, II, 480-506; babylonienne, IV, 306.
Rémunération future (croyance à la), chez les Hébreux, III, 161-171; chez les Égyptiens, 137-139.
RENAN, sur le monothéisme des Hébreux, III, 9; sur leur croyance à l'immortalité de l'âme, 99, 173, 178.
Renards, en Palestine, III, 356-357; leur symbolisme, 385.
Repas, en Orient, I, 442; en Égypte, II, 134; des Israélites en Égypte, 216.
*Résen*, I, 265.
*Réseph*, IV, 217.
Résurrection (croyance à la), en Égypte, II, 83; chez les Hébreux, III, 116-117, 172-180.
Réunions religieuses, chez les Hébreux, III, 242-245.
REUSS, réfute l'explication naturelle et mythique des miracles de l'Évangile, I, 108.
RÉVILLE, attaque le monothéisme des Hébreux, III, 9.
RÉZON, III, 437.
*Rhedesieh* (mines de), II, 511.
RICH, découvre les premières antiquités assyriennes, I, 142.
RICHARD (abbé), III, 202-206.
*Rimm*, II, 464, 465.
RITT, son opinion snr l'origine du seuil de Chalouf, II, 366-369.
Rituel funéraire, III, 137.
ROBINSON, II, 8; III, 193.
ROBOAM, IV, 1, 10-15.
*Rogel* (fontaine de), III, 432.
Rois, III, 236, 239; demande qu'en font les Israélites, 417.
ROLLIN (papyrus), II, 80.
*Romain* (empire), dans les visions de Daniel, IV, 496-498.
Roman des deux Frères, II, 40.
Rosaces, III, 492.
*Rosette*, (incription de la pierre de), I, 120; II, 81, 100.
Roues, dans la vision d'Ézéchiel, IV, 354.
*Rouge* (mer), II, 352, 357, 387, 430.
ROUGÉ (de), I, 256; III, 17.
Routes créés par Salomon, III, 513-515.
Royauté, son institution chez les Hébreux, III, 417-418.
RUBEN, son rôle dans l'histoire de Joseph, II, 198; sa tribu, III, 291.
RUGE Arnold, explique par

le mythe la vie de Jésus, I, 72.
Ruines, en Égypte, II, 36.
Ruses de guerre, III, 281, 315-316.
Rutennu, I, 256, 423; II, 225; ils offrent des présents en Égypte, 132, Pl. XVII (132).

# S

Saat, II, 19.
*Saba* (reine de), III, 428-429.
Sabaco, voir Schabak.
Sabbat, I, 377.
Sacées (fête des), III, 90-92, 157.
Sacrifices, chez les Chananéens, III, 257; chez les Égyptiens, II, 502; chez les Hébreux, 502; III, 5, 310; sacrifices humains, 35, 78-85, 261; IV, 52.
Sacy (Sylvestre de), contribue au déchiffrement de l'écriture égyptienne, I, 126, et perse, 134.
Sadoc, III, 447.
Sages-femmes égyptiennes, sauvent les enfants des Hébreux, II, 248.
Saint, partie du temple, III, 483.
Saint des Saints, III, 482.
*Sakkrah*, III, 496.
Sallet (Fr de), transporte dans le Nouveau Testament la philosophie de Hégel, I, 69.
Sallier (papyrus), II, 85, 91.
Salmana, III, 304, 318-320.
Salmanasar i, IV, 27.
Salmanasar ii, IV, 24, 35-37, 41-45, 56-67.
Salmanasar iii, I, 280; IV, 77, 87.
Salmanasar iv, IV, 120-124, 129.
Salomon, III, 32, 39, 169; sa popularité, 427-430; commencement de son règne, 431-445; organisation administrative du royaume, 446-454; cour, 447, 452; construction du temple, 456-503; travaux divers, 504-511; commerce, 512-552; fin du règne, 553.
Salutation, au Sinaï, II, 526, 527.
Salvador, sur le miracle de la mer Rouge, II, 400; nie la croyance des Hébreux à une autre vie, III, 101.
*Samarie*, III, 37; IV, 37-38, 113, 122-123, 130, 131, 136-143, 148-150, 156, 200, 233, 312.
Samaritains, voir *Samarie*.
Samas, III, 44, 129.
Sambuque, IV, 423, 432.
Samgar, III, 346.
Samson, III, 232, 344-378; son

tombeau, 369, 379-381; le mythe de Samson, 382-394.
SAMUEL, III, 78, 81, 148, 230, 410-419; IV, 30.
Sandales des Bédouins, II, 532.
Sanhédrin, III, 221.
Santal, III, 533, 552.
**Santour**, IV, 425.
SARA, son nom, I, 363, 369; en Égypte, 398; ses bijoux, 440; sa mort et sa sépulture, 444.
*Saraa*, III, 347, 348.
SARASER, IV, 221, 223-224.
Sarcophages, en Chaldée, III, 119-120.
Sare, I, 211.
SARGON I, exposé sur les eaux, II, 252.
SARGON II, son palais à Khorsabad, I, 144; ses incriptions, IV, 23 (Pl. LII), son histoire, 122-123, 128-170, Pl. LXI (130); 172, 225.
**Saris, Sarisim**, II, 22, 197.
*Saron*, III, 187, 247.
SATI, voir SCHASU.
SAUL, III, 38, 81, 147-149, 228-229, 419, 446.
SAULCY (de), ses travaux sur l'écriture cunéiforme, I, 148.
SAULMUGINA, IV, 248, 259, 270, 273, 280, 281, 440.
Sauterelles, en Égypte, II, 303-309.
SAYCE, I, 190.
*Scellée* (fontaine), III, 506-508.
*Schaalbim*, III, 188.
SCHABAK, IV, 121-128, 162-164, 169.
SCHASCHANQ, voir SÉSAC.
SCHASU, II, 32, 85, 123, 150, 151, 263.
*Schebeikeh*, II, 429, 431.
*Schech*, II, 437.
Scheiks arabes, II, 526; III, 234-235.
SCHENKEL, nie l'existence d'Adam, I, 106.
**Scheôl**, voir **Še'ôl**.
SCHESCHANQ, voir SÉSAC.
**Schibboleth**, III, 342-343.
SCHILAT, roi pasteur, II, 90.
SCHIPHRA, II, 248.
SCHISCHAQ, voir SÉSAC.
Schisme d'Israël, IV, 2.
SCHLEIDEN, sur l'Exode, II, 354.
SCHLEIERMACHER, ses idées sur la religion et sur la Bible, I, 40.
SCHMIDT L., publie la Bible de Wertheim, I, 10.
*Schoeib*, II, 470.
*Schreich*, II, 475, 477
*Schur*, II, 423. Voir *Sur*.
*Scythopolis*, III, 292.
*Sebayeh*, II, 471.
*Sebta*, III, 196.
SÉDÉCIAS, IV, 300.
SEHA, II, 68.
**Seil**, orage, II, 417-418.
*Seilûn*, III, 193. Voir *Silo*.
SEKHET, I, 190, 489.
Sel des lacs Amers, II, 359; sel semé sur les ruines, III, 333.
SELLUM, IV, 81.
**Šema**, III, 31.
Semailles, en Égypte, II, 154.

Séméi, IV, 11.
Sémiramis, II, 22; IV, 157.
Sémitiques (langues), caractère et comparaison entre elles, I, 379, 386; avec les langues aryennes, 324.
Semler, prépare l'explication naturelle des miracles, I, 29.
**Seneh**, II, 545.
*Sennaar*, I, 267, 424, 425.
Sennachérib, IV, 69, 129, 149, 156, 173, 177, 182-225; Pl. LXIII (185).
*Sennim*, III, 296.
**Se'ôl**, III, 146, 152.
*Sépharvaïm*, IV, 150, 151-152, 161-162.
*Séphéla*, III, 191, 247, 345, 355.
Séphorah, II, 424, 528; III, 286.
Sept (nombre), II, 97.
*Sépulcres de concupiscence*, II, 446.
Sérapéum de Memphis, II, 60-61
Sérapéum (seuil du), II, 356, 359.
*Serbal* (mont), II, 417, 458; il est distinct du Sinaï, 463-468; étymologie, 463, 466.
*Serbonis* (lac), II, 345, 346, 350.
*Serich* (mont), II, 455.
Serpent, changé en bâton, II, 270, 271; serpent d'airain, 539.
**Ses**, II, 545.
Sésac, IV, 6; Pl. LIV (6).
Sésonchis, voir Sésac.
Set, voir Sutech.
Séti I^er^, II, 113, 222, 228, 229, 511.
Séti II, II, 220, 243, 395, 396.
**Seyal**, acacia, au Sinaï, II, 421.
Shafstesbury, attaque le Pentateuque, II, 507.
Sicard Claude, II, 324; son système sur l'Exode, 324-333.
*Sichem*, III, 186, 245, 328, 331-334.
Sicle, I, 148; III, 458, 546.
*Siddim*, I, 429.
*Sidon*, IV, 34, 66, 192, 200, 201, 204.
Sidrach, voir *Ananias*.
*Sidreh*, II, 451, 452.
Siège d'une ville, IV, 196 (Pl. LXIV.)
Silex (couteaux de), III, 186, 202-206.
*Silo*, III, 193-194, 245-246, 397, 413.
*Siloé*, III, 506.
Siméon, gardé en otage par Joseph, II, 123.
Simoun, II, 309.
*Sin* (désert de), II, 433.
Sin (Lune), III, 44, 129; temple en son honneur à Ur, I, 353; III, 22.
*Sinaï* (désert du), II, 413-422, 462.
*Sinaï* (mont), II, 413, 432, 454; ce n'est pas le Serbal, 463-468; c'est le djébel Mouça, 470-479; séjour des Hébreux, 518.

SINEH, I, 396, 397, 402; II, 108, 123; III, 305.
Singe, III, 531, 547.
**Sinsénet**, II, 546.
*Sion* (mont), III, 510.
*Sippara*, IV, 151. Voir *Sépharvaïm*.
**Sîr**, II, 546.
*Sirbon*, voir *Serbonis*.
SISARA, III, 284-300.
**Sittâh**, II, 421.
**Sittim**, acaica, II, 497.
SMITH George, ses découvertes en Assyrie, I, 162; ses travaux, 166, 181, 223, 242.
*Soccoth*, II, 338, 342, 344, 345, 356, 376, 381, 410; III, 90-92, 319, 323, 500.
*Socho*, IV, 12, 16.
*Sofala*, III, 527.
Soleil, dieu des Égyptiens, II, 482-486, Pl. XXXI; des Chananéens, III, 254-255; des Chaldéens, IV, 162; n'est pas le symbole de Jéhovah, III, 59-62; le soleil arrêté par Josué, 191; Samson identifié avec le soleil, 382.
**Soma**, plante et liqueur sacrée, I, 200.
Songe, en Égypte, II, 57; en Chaldée, 63; IV, 401; du panetier et de l'échanson du pharaon, II, 68, 78; du pharaon, 92; d'un Madianite, III, 315; de Tahraka, IV, 238; de Nabuchodonosor, 400, 494.
*Soreh*, III, 350, 369.
**Sôterim**, II, 234.
**Soucoth**, III, 89-92. Voir Sacées.
*Soucoth*, voir *Soccoth*.
SOURY J., attaque la Bible, II, 167, 186; attribue aux Hébreux le polythéisme, III, 2, 8, 13, 27-62; les sacrifices humains, 78-85; la prostitution sacrée, 86-93.
Sphinx, II, 87, Pl. XV (87).
SPINOSA, ses attaques contre la Bible, I, 7.
STANISLAS (S), de Pologne, IV, 525-527.
Statue symbolique du songe de Nabuchodonosor, IV, 494-501.
Statues, à Babylone, IV, 409, 411-416.
STEINTHAL, sur le mythe de Samson, III, 382-389.
STIRNER Max, attaque le christianisme, I, 71.
Stratégie orientale, I, 430.
STRAUSS, son éducation, I, 37; sa *Vie de Jésus*, 42; il applique la théorie mythique au Nouveau Testament, 59; sa *Dogmatique*, 88; sa *Vie de Jésus à l'usage du peuple allemand*, 91; *L'ancienne et la nouvelle foi;* 94; sa mort, 99; son jugement sur Ewald, 107.
*Succoth*, voir *Soccoth*.
*Sudr*, II, 424.
*Suez* (isthme de), II, 358; ses gués, 402-404.
*Suez* (golfe de), II, 415.

*Suez* (ville de), II, 327.
Suffètes carthaginois, III, 233-234.
Suicide, III, 168.
Sumérien ou accadien, langue des premiers habitants de la Chaldée, I, 156, 323.
SUMIR, I, 208.
*Sunam*, III, 314.
*Sur*, II, 343, 346, 389, 423.
SUSANNE, IV, 398.
*Suse*, IV, 235, 236.
SUSIENS, voir Musiciens.
SUTECH, dieu, II, 91.
Symphonie, IV, 425, 431.
Syriaque (langue), I, 388.
*Syrie*, lutte contre les Assyriens, IV, 34, 38-44, 56-59, 63, 66, 67, 69, 78-79, 106, 110-111, 115; contre Israël, 38, 45-46, 59-61, 72-74.
SYRIENS esclaves, II, 19.

# T

TABÉEL, IV, 104, 105.
Tabernacle, II, 497, 505; III, 194.
Tabernacles (fête des), III, 90-93, 244.
Tables d'or, dans le temple, III, 486.
Table ethnographique de la Genèse, I, 254.
TAB-RIMMON, IV, 40, 68.
*Tahmeh*, II, 521.
*Tahounéh*, II, 458, 460, 466.
TAHRAKA, voir THARAKA.
*Taiyibeh*, II, 429, 431, 432, 433.
*Takhu*, II, 396.
TALBOT Fox, propose de vérifier l'exactitude du déchiffrement de l'Assyrie, I, 154.
Talent, III, 438, 546.
Talion, II, 530-531.
Tamaris, II, 436-437. Voir Manne du tamaris.
Tambour, II, 20; IV, 427, 429.
Tambourin, IV, 427.
*Tanis*, II, 65, 87, 256, 261, 265-266, 329, 336-339, 391, 410; IV, 127.
TANIT, III, 23-24.
TAPHNÈS, III, 436.
**Tarfah**, voir Tamaris.
*Tarfah* (ouadi), II, 437.
*Tarse*, IV, IV, 268.
Tartan, IV, 167, 190.
Taureau, voir MOLOCH. Taureau ailé, dans la vision d'Ézéchiel, IV, 332-358.
TAYLOR (prisme de), IV, 184, 192-197.
**Têbâh**, II, 544.
TÉGLATHPHALASAR I, son règne, IV, 27-31; ses inscriptions, IV, 23, 28; l'une d'elles traduite par quatre savants en 1857, I, 154; IV, 29.
TÉGLATHPHALASAR II, IV, 35, 79, 82-83, 89-119.
**Tehom**, **Tihamti**, I, 175, 186.

Teinture en Égypte, II, 515.
*Télasar*, I, 426 ; IV, 217.
*Tell Douthan*, II, 8.
Température, au désert du Sinaï, II, 418.
Temples, d'Érech, I, 353 ; d'Ur, 353 ; de Babylone, IV, 306 ; asiles sacrés, III, 331 ; reçoivent les dépouilles des vaincus, 400 ; leurs dimensions, 478.
Temple de Jérusalem, III, 456 ; emplacement, 458-459, 480 ; matériaux, 460-465 ; substructions, 466-475 ; description, 476-492 ; dépendances, chambres, parvis, 493-499 ; dédicace, 500-501 ; célébrité, 502.
**Tena'**, II, 546.
Ténèbres (plaie des), II, 309-316.
Tente, en Orient, I, 441 ; III, 296 ; tente des femmes, 297 ; fête des tentes, III, 90-93.
Térébinthe, de Mambré, I, 440 ; de Sennim, III, 296 ; d'Éphra, 310 ; vallée de Térébinthe, 408.
TERPANDRE, IV, 433.
*Thabor* (mont), III, 289-290.
THADAL, voir THARGAL.
*Thadmor*, voir *Palmyre*.
THAMMOUZ, III, 30, 35, 266.
*Thamnatha*, III, 347, 350, 352 ; IV, 202, 203.
*Thamnat Sareh*, voir *Thimnat Serah*.
*Thanach*, III, 293.
*Thapsaque*, III, 513.
THARAKA, IV, 215, 227-228, 238.
THARÉ, I, 354, 358 ; III, 12, 27.
THARGAL, I, 424, 427.
*Tharsis*, III, 522.
THARTAQ, IV, 161.
*Thèbes*, III, 334 ; IV, 228, 240-243.
*Thécué*, IV, 12, 16.
Théocratie hébraïque, III, 4, 6, 238, 324.
THERMONTHIS, II, 255.
*Thimnath Serah*, III, 199, 200.
THOLA, III, 336.
THOT, III, 137.
THOTEMHEBI, II, 62.
THOTH, II, 60, 106, 489.
THOUTMÈS III, (inscriptions de), III, 184, 284.
THUBAL, I, 257.
**Thummim**, III, 245, 326.
TI (tombe de), II, 77.
*Tibneh*, III, 196 ; voir Thamnatha.
TIELE, attaque le monothéisme des Hébreux, III, 9, 38, 48, 67-75.
*Tigre*, I, 196, 355 ; IV, 33.
*Tih*, II, 423, 458, 523.
*Timsah* (lac), II, 356, 359, 376, 391, 410, 428, 429.
TINDAL, déiste anglais, I, 11 ; II, 507.
TIRHAKAH, IV, 203.
Tissage, au Sinaï, II, 529-530 ; en Afrique, III, 369-370.
*Tmalka*, II, 452.
*Tob*, III, 335.
TOBIE, IV, 154-156.
**Tof**, II, 546.

Toison de Gédéon, III, 312.
Toits plats, III, 377, 490.
TOLAND, déiste anglais, I, 11.
Tombeaux, des patriarches, I, 445, 446; III, 121-122; d'Ur, I, 355; en Égypte, II, 492-494; en Assyrie, III, 119; en Chaldée, 119.
Tonnerre, prétendu symbole de Jéhovah, III, 60.
*Tophet*, III, 83-84.
*Tora* (mont), II, 326.
*Touaireq*, II, 327.
*Toukou*, II, 338, 344.
Tour de Babel, I, 287.
*Toussoum*, II, 359.
TOWARA, II, 526, 527.
Traditions géographiques de l'Orient, leur valeur, II, 323.
Tragacanthe, II, 14, 124.
Traité de Ramsès II, II, 18, 229, 379.
Transactions, chez les Hébreux, III, 220.
Tribus, leur indépendance, III, 216; leurs liens, 241-246.
Tribut, III, 223, 271, 276-277, 450; IV, 64-65, 199, 209.
TROGLODYTES, III, 364-365.
Trompette, IV, 421.
Trône, de Salomon, III, 505; IV, 365; assyrien, 365; de Sennachérib, 365.
Troupeaux, des nomades en marche, I, 360; en Égypte, II, 150; au Sinaï, 421, 525, 529.
*Troyen* (mont), II, 326.
TUBAL, IV, 192, 193, 198.
**Tubbul**, IV, 427, 429.
*Tubingue* (école de), I, 76.
TUCH, sur la Bible, I, 289, 429; II, 38, 39, 67, 72, 80.
*Tukot*, II, 338, 344.
*Tumilat*, II, 208, 244, 339, 355, 375.
Tunique multicolore de Joseph, II, 7; cf. 133; I, 401, et Pl. XI (Ibid.); II, 191.
TURDA, III, 129.
*Turin* (papyrus de), II, 85, 511.
*Tyr*, III, 256, 489; IV, 34, 66, 120, 135, 200, 244.

# U

UDDUSNAMIR, III, 129.
UG BARU, IV, 461, 483.
Unité primitive du langage, I, 320; unité du culte hébreu, II, 242-243.
*Ur*, en Mésopotamie, n'est pas la patrie d'Abraham, I, 342.
*Ur Kasdim*, I, 337, 344, 348; III, 22, 120.
Uræus, II, 490.
**Urim**, III, 245, 326.
*Uruk*, III, 22.
URUK, URKAM, I, 181, 271, 352, 426; voir LIG-BAGAS.
*Useit*, II, 429.

# V

Vache, en Égypte, II, 93, 135.
Vaisseaux, III, 523.
Vases égyptiens, II, 126.
VATKE, attaque le Pentateuque, II, 508.
Veau, offert aux hôtes, I, 442.
Veau d'or, II, 475, 477-478, 497, 510-514 ; III, 55.
Vendange, en Palestine, III, 332.
Vendetta, en Orient, III, 320.
Vengeance, II, 530-531.
Vent, sur la mer Rouge, II, 409-410 ; dans la mer de l'Inde, III, 545.
Vente en Orient, I, 445.
Verge miraculeuse de Moïse, II, 270, 276.
Vêtements des Orientaux, I, 438.
Vie future (croyance à la), chez les Hébreux : questions différentes à résoudre, III, 105.
Vigne, en Égypte, II, 70, 73, 76, 129 ; en Palestine, III, 194, 328 ; plaine des Vignes, 339.
Villages égyptiens, II, 212.
Villes, brûlées et reconstruites, III, 283 ; leurs dieux, IV, 76.
Vin en Égypte, II, 70-77, 134 ; en Assyrie et en Chaldée, IV, 478.
Vivres militaires, chez les Hébreux, III, 222.
Voile du temple, III, 484.
VOLTAIRE, attaque la Bible, I, 12 ; II, 507-508, 513 ; III, 101.
VULNIRAR, voir BIN-NIRAR.

# W

WARBURTON, nie la croyance des Juifs à une vie future, III, 101.
*Warka*, I, 271 ; III, 119.
WARREN, ses fouilles au temple de Jérusalem, III, 470-472.
WESTERGAARD, copie les inscriptions de Persépolis, I, 133.
WETSTEIN, publie une édition critique du Nouveau Testament, I, 14.
*Wette* (de), applique la théorie mythique à l'Ancien Testament, I, 56 ; attaque le Pentateuque, II, 509.
WOOLSTON, déiste anglais, I, 12 ; II, 507.

## X

XISUTHRUS, le Noé chaldéen, I, 219; III, 122.

## Y

**Yad**, III, 421-423.
YAH, nom abrégé de Dieu, III, 37.
*Yeor*, *Nil*, II, 544.

## Z

ZACHARIE, roi d'Israël, IV, 81.
*Zagazig*, II, 335. Voir *Bubaste*.
*Zamar*, IV, 112, 113.
ZAMRI, IV, 37.
ZARPANIT, III, 22; IV, 157.
ZEB, III, 304; pressoir de Zeb, 319.
ZÉBÉE, III, 304, 318-320.
ZEBUL, III, 330, 332, 333.
*Zeugma*, gué de l'Euphrate, I, 363.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine, J. Robert.